

« Traces et identité au Maghreb »

Von der Philosophisch-Historischen Fakultät der Universität Stuttgart

**zur Erlangung der Würde eines Doktors der Philosophie (Dr. phil.) ge-
nehmigte Abhandlung**

**vorgelegt von
Mohamed LAZHAR**

aus

Marokko

Hauptberichter: Prof. Dr. Reinhard Krüger

Mitberichter: Prof. Dr. Franz Quarthal

Tag der mündlichen Prüfung : 22.04.2015

Institut für Literaturwissenschaft der Universität Stuttgart

2015

Table des Matières

Zusammenfassung der Doktorarbeit	9
Tableau de translittération arabe	13
Lexique arabe-français	14
Introduction	19
Partie I : Terminologie et définitions	25
1. De la trace au patrimoine	25
1.1 Trace, matière, objet, chose, patrimoine	25
1.2 Moyens et techniques de production des traces	32
1.3 Dimensions des traces	33
2. De l'identité et de la multi-appartenance	35
Identité et modernité	36
Identité administrative	37
Identité narrative	38
Identité objective et subjective	38
Identité individuelle et collective	39
Identité professionnelle	41
Dimensions plurielles de l'identité	42
Identité et multi-appartenance	43
Uniformisation et identité culturelle	43
Tensions identitaires	44
3. Rapports entre « traces » et « identité »	45
4. Le Maghreb, l'Afrique du Nord	48
Qu'est-ce que le Maghreb ?	49
Dimensions du Maghreb	51
5. Présentation générale des pays maghrébins : Maroc, Algérie et Tunisie ..	52
5.1 Présentation générale du Maroc	53
5.2 Présentation générale de l'Algérie	55
5.3 Présentation générale de la Tunisie	56
Partie II : Le Maghreb dans l'histoire	59
1. L'Afrique du Nord préhistorique	59
1.1 Le Paléolithique inférieur	60
1.1.1 De la Pebble Culture et de l'Acheuléen	60
1.1.2 L'Acheuléen	62
1.2 Le Paléolithique Moyen	62
1.2.1 Le Moustérien	62
1.2.2 L'Atérien	63
1.3 L'Ibéromaurusien (l'Epipaléolithique, le Paléolithique supérieur)	65
1.4 De l'Ibéromaurusien au Capsien	66
1.5 Le Néolithique	68

1.5.1 Les innovations néolithiques	69
1.5.2 Les courants néolithiques	70
1.6 La Protohistoire	71
2. L'Afrique du Nord historique	74
2.1 L'Afrique du Nord préislamique	77
2.1.1 Le Maroc préislamique.....	77
2.1.2 L'Algérie préislamique	87
2.1.3 La Tunisie préislamique	88
2.2 Le Maghreb : De l'islamisation à nos jours.....	92
2.2.1 Le Maroc : De l'islamisation à nos jours	98
2.2.2 L'Algérie. De l'islamisation à nos jours	113
2.2.3 La Tunisie. De l'islamisation à nos jours	119
Partie III : Traces culturelles du Maghreb	125
1. Sites archéologiques du Maghreb.....	127
1.1 Sites préhistoriques.....	128
1.1.1 Sites préhistoriques du Maroc	128
1.1.2 Sites préhistoriques de l'Algérie	130
1.1.3 Sites préhistoriques de la Tunisie.....	131
1.2 Les Gravures rupestres	131
1.3 Sites antiques de l'Afrique du Nord	135
1.3.1 Sites antiques du Maroc	136
1.3.2 Sites antiques de l'Algérie.....	147
1.3.3 Sites antiques de la Tunisie	151
1.4 Sites islamiques	154
1.4.1 Sites islamiques du Maroc.....	154
1.4.2 Sites islamique de l'Algérie :	
l'exemple de la Kalâa des Béni Hammad	158
1.4.3 Sites islamique de la Tunisie : l'exemple de Sabra Mansuriya	159
2. Médinas et villes patrimoniales.....	160
2.1 Médina arabo-islamique : substrat de la ville maghrébine	161
2.2 Médinas du Maroc	164
2.3 Médinas de l'Algérie : l'exemple de la Kasbah d'Alger	182
2.4 Médinas de la Tunisie.....	185
3. Architecture vernaculaire et milieux ruraux.....	187
Greniers collectifs.....	188
Kasbah d'Ait Ben-Haddou	189
Ksours de la vallée du Mزاب.....	189
4. Paysages urbains contemporains.....	191
4.1 Genèse des villes contemporaines	191
4.2 La politique urbaine coloniale au Maroc	193
4.3 Dualisme médina/ ville coloniale	196
4.4 Expansion des villes postcoloniales	198

4.5 Rabat, histoire de l'extension post-coloniale.....	199
5. Objets et institutions muséales au Maghreb	201
5.1 Objets et matériaux constitutifs des collections.....	204
5.2 Musées du Maghreb.....	214
5.2.1 Musées du Maroc	214
5.2.2 Musées de la Tunisie	226
5.2.3 Musées de l'Algérie	235
6. Expressions culturelles immatérielles	237
Patrimoine immatériel associé au costume nuptial de Tlemcen : Rites et savoir-faire.....	237
Ahellils du Gourara	238
Patrimoine immatériel de la place Jamaa el-Fna.....	239
Mousses de Tan-Tan.....	239
Dressage des faucons (fauconnerie).....	240
Festival des cerises de Sefrou.....	240
Patrimoine relatif à la diète méditerranéenne.....	241
L'argan, pratiques et savoir-faire liés à l'arganier.....	241
Partie IV : L'identité du Maghreb à travers les traces	243
1. L'identité à l'entonnoir de l'histoire au Maghreb	245
1.1 Identité et préhistoire de l'Afrique du Nord	247
1.2 Identité et période préislamique en Afrique du Nord	249
1.2.1 Identité et culture carthaginoise	250
1.2.2 Identité et culture maure et numide.....	252
1.2.3 Identité et culture romaine.....	257
1.2.4 Identité et culture post-romaine.....	264
1.3 Identité et période islamique au Maghreb	269
1.3.1 Identité et culture idrisside	270
1.3.2 Identité et culture almoravide.....	272
1.3.3 Identité et culture almohade	273
1.3.4 Identité et culture mérinide.....	274
1.3.5 Identité et culture saâdienne.....	276
1.3.6 Identité et culture alaouite	277
2. Identité linguistique et ethnique au Maghreb	281
2.1 Identité linguistique	282
2.1.1 La langue amazighe.....	283
2.1.2 La langue arabe	287
2.1.3 La langue espagnole	290
2.1.4 La langue française.....	290
2.2 Identité ethnique	291
2.2.1 Les amazighes	292
2.2.2 Les arabes.....	294
2.2.3 Amazighe et arabe.....	296

2.2.4 Communauté juive	298
2.3 Littérature maghrébine et identité.....	301
2.3.1 Littérature maghrébine d'expression française	302
2.3.2 Aspects identitaires de la littérature maghrébine.....	304
d'expression française.....	304
3. Identité, urbanisme et architecture au Maghreb	306
3.1 L'identité à travers le paysage urbain et architectural	306
3.1.1 Identité et création architecturale	308
3.1.2 Identité et édifices créés	310
3.1.3 Identité et perception des édifices	312
3.1.4 Processus de reconnaissance des traces.....	314
3.1.5 Les édifices entre utilité et mémoire : cas des villages kabyles	315
3.2 Dynamiques sociales et processus urbains en médina et en ville nouvelle	316
3.2.1 Rapports sociaux et ville traditionnelle	317
3.2.2 Changements sociaux et ville postcoloniale.....	318
3.2.3 Urbanisme contemporain : Etat des lieux.....	319
4. Identité et musées au Maghreb	321
4.1 L'identité à travers le matériel muséal :	322
exemple de la céramique	322
4.2 Le MNAST : fabrication d'une identité nationale.....	331
4.3 Les enjeux de la Fondation Nationale des Musées au Maroc : La préservation et la médiation des objets	334
5. Caractéristiques de l'identité maghrébine.....	340
5.1 Contextes agissants sur l'identité du Maghreb	340
5.2 Chevauchements identitaires au Maghreb	341
5.3 Courants identitaires du Maghreb.....	343
5.4 Dimensions de l'identité du Maghreb.....	345
5.4.1 D'un point de vue historique, anthropologique et linguistique : l'identité amazighe et arabe	345
5.4.2 D'un point de vue religieux : l'identité islamique.....	347
5.4.3 D'un point de vue géographique : l'identité nord-africaine	349
5.4.4 Symbolique de l'identité au Maghreb entre réalité et stéréotypes.....	349
Conclusion générale.....	353
Bibliographie.....	363
Annexe	371

Zusammenfassung der Doktorarbeit

Spuren und Identität im Maghreb

Einführung

In dieser kurzen Zusammenfassung meiner Doktorarbeit werde ich den Inhalt der Dissertation präsentieren und die Ergebnisse der Forschung unterbreiten. Es ist wichtig, darauf hinzuweisen, dass im allgemeinen Hinblick auf die vergangenen Forschungsjahre, das Ziel der Recherche war, die Antwort auf die zentrale Frage meiner Forschung zu geben. Hierbei handelt es sich um die Identität des Maghreb anhand der Spuren. Die Hauptfrage lautet: Wie kann die maghrebische Identität anhand der Verschiedenheit der Spuren und die Verschiedenheit der gesellschaftlichen Eigenschaften definiert werden?

1. Methodologie

Um über mein Thema forschen zu können, musste ich mich in folgende Studienfächer einarbeiten: Archäologie, Ethnographie, Soziologie, Literatur, Geschichte und Geographie.

Die Forschungen fanden an verschiedenen Universitäten und Instituten in Deutschland,

Marokko und Frankreich statt: An der Universität Stuttgart, am Institut für Orientalische Kultur (Universität Tübingen), an dem INSAP Marokko (Nationales Institut für Archäologie und Kulturgut), an dem IRCAM Marokko (königliches Institut für die berberische Kultur), an der Universität Mohamed V- Rabat, an dem Institut der arabischen Welt in Paris, an der Nationale Bibliothek (Paris), etc. Ich habe auch an verschiedenen Kolloquien und Veranstaltungen teilgenommen. Dies hat mir bei meiner Arbeit geholfen und durch den täglichen Gedankenaustausch mit Kollegen aus unterschiedlichen Fachbereichen anregend gewirkt. Die Forschung hat mir die Möglichkeit gegeben, die Geschichte des Maghreb zu studieren, die kulturellen Dimensionen herauszuarbeiten und die Aspekte der maghrebischen Identität zu erläutern.

2. Inhalt der These

Spuren und Identität im Maghreb ist eine Forschung, die im Rahmen der bestehenden dialektischen Beziehungen zwischen dem Menschen und dem Material vertreten ist. Der Forschungsbereich, der für diese ethnologische Recherche gewählt ist, besteht in einem geographischen, kulturellen, politischen und historischen Raum: der Maghreb. Unter diesem Begriff bezeichnen wir hier vor allem die drei nordafrikanischen Staaten Marokko, Algerien und Tunesien.

Das Endziel dieser Recherche über die Maghreb-Länder besteht darin, ihre Identität zu erfassen, die eine tausendjährige Geschichte hat. Ich werde über die maghrebische Identität, die sich in einer Vielzahl von intellektuellen, geistigen,

materiellen und immateriellen Produkte widerspiegelt, einen Überblick verschaffen.

Der Inhalt der These ist in vier große Teile unterteilt und jeder Teil besteht aus verschiedenen Kapiteln.

Der erste Teil betrifft die Definition und die Beziehungen zwischen den Begriffen Spur, Identität und Maghreb.

Der zweite Teil präsentiert die Geschichte des Maghrebs in Zeit und Raum.

Der dritte Teil konzentriert sich auf die archäologischen, ethnographischen, musealen und kulturellen Spuren des Maghreb (die Megalithkultur, die römische Kunst, die islamische Kunst etc.). Die Kulturen der verschiedenen Epochen (Vorgeschichte und Nachgeschichte) sind das Hauptthema dieses Teiles.

Der vierte Teil befasst sich mit den Besonderheiten der maghrebinischen Identität. In der Tat ist die Struktur dieser Identität aufgrund einer leistungsstarken Akkulturation komplex geworden. Sie siedelt sich zwischen zwei großen Bereichen an: die Tradition und die Moderne.

3. Ergebnisse und Diskussion

Diese Doktorarbeit hat sich auf die Spuren und die Identität in der Region des Maghreb bezogen. Die Zielsetzung bestand darin, die Beziehungen zwischen zwei Domänen die gleichzeitig unterschiedlich aber auch komplementär sind, zu beweisen. Die Spuren, die als Beweis der Identität dienen und die Identität die als Werkzeug und als Motor der Spuren dient. Es ist klar, dass ich mich dank dieser Forschung mit verschiedenen Gebieten und Ihren Verbindungen beschäftige: Kultur (Kulturerbe), Archäologie und Ethnographie (Spuren),

Anthropologie (Identität) Geografie (Maghreb) und Geschichte (Vorgeschichte, Altertum, Mittelalter und zeitgenössische Periode). Diese Disziplinviefalt und die Konzeptviefalt waren für mich sehr bereichernd.

Die Komponenten, die Ausdrücke und die Erscheinungsformen der maghrebinischen Identität sind vielfältig: der Städtebau, die Architektur, die Sprache, die Religion und der Lebensart sind kulturelle Züge, die die maghrebinische Kultur von anderen benachbarten Kulturen unterscheiden. Deshalb sind die Kulturen des Maghrebs in ethnischen, historischen, materiellen und symbolischen Zügen unterteilt. Die objektiven materiellen Charakterzüge dieser Kulturen stehen mit dem sozialen (Lebensstil), geographischen, linguistischen und räumlich Stand in Zusammenhang (Architektur, Monumente, Möbel). Die subjektiven symbolischen Charakterzüge variieren nach der Persönlichkeit jedes Trägers, sowie das Bild, dass zu dieser Kultur von den Trägern anderen Kulturen geteilt wurde. Folglich können wir die Vielfältigkeit der Dimensionen der maghrebinischen Identität bestätigen.

Man unterscheidet zwischen mediterranen, berberischen, arabischen und saharischen Wurzeln. Mediterrane Wurzeln basieren auf der Identität, die immer auf diesem Raum des Austausch und der Erscheinung der Zivilisationen geöffnet war. Berberische Wurzeln werden von einem lokalen Element konstituiert, der aus

ihrer Kultur besteht. Arabische Wurzeln, da der Maghreb zur arabo-islamischen Welt gehört. Saharische Wurzeln bestehen größten Teils aus dem eigenen Territorium, diese werden durch die Sahara besetzt und auf den Ländern der Sahelzone geöffnet. Universelle, da die maghrebinische Identität neben den Identitäten in der Welt gleichzeitig existiert, und durch die koloniale Vergangenheit die Beziehungen zwischen dieser Region und dem Rest der Welt intensiviert wurden.

Daher ist die maghrebinische Identität im Allgemeinen unter einem historischen, anthropologischen, ethnischen und linguistischen Gesichtspunkte zu sehen: Berberische und Arabische. Unter einem religiösen Gesichtspunkt ist die maghrebinische Identität: islamisch. Geographisch gesehen wird diese Identität als nordafrikanisch betrachtet.

Heute ist die Identität des Maghrebs durch eine Vielzahl von Spannungen durchzogen. Die Ursachen der Ernüchterung sind unterschiedlich und finden ihre Ursprünge in der Beschleunigung der soziokulturellen Umwälzungen und in der Niederlag von mehreren Ideologien an revolutionärem Charakter. Als Antwort auf die gemeinsamen Verwirrungen, entwickeln sich „Zuflucht-Werte“, die sich von den Staatsideologien unterscheiden.

Aber die großen Herausforderungen, die sich heute daraus ergeben, sind Oppositionen zwischen zwei widersprüchlichen politischen Richtungen: die Laien und die islamistischen.

Tableau de translittération arabe

Le tableau suivant présente le système de translittération de l'arabe. Il est basé sur les normes utilisées par l'UNESCO¹.

Coup de glotte	Translittération
أ	a
ب	b
ت	t
ث	th
ج	j
ح	ḥ
خ	kh
د	d
ذ	dh
ر	r
ز	z
س	s
ش	sh
ص	ṣ
ض	ḍ
ط	ṭ
ظ	ẓ
ع	ʿ
غ	gh
ف	f
ق	q
ك	k
ل	l
م	m
ن	n
ه	h
و	w
ي	y
voyelle longue a	ā
voyelle longue i	ī
voyelle longue u	ū

¹Voir : http://portal.unesco.org/culture/fr/files/32265/11628039063arabic_fr.pdf/arabic_fr.pdf

Lexique arabe - français

Ain (source)

Bab (porte)

Bled (pays)

Bordj (fortification)

Caïd (chef de tribu)

Kasbah (citadelle)

Cheikh (maître de confrérie, chef).

Dahir (loi)

Dar (maison)

Derb (rue)

Djebel (montagne)

Douar (hameau)

Fondo-uk (caravansérail)

Hammam (bain maure)

Koubba (coupole)

Makhzen (Appareil de commandement de l'état)

Mohtassib (prévôt des marchands)

Moqaddem (chef de quartier)

Moucharabieh (bois ajouré décoratif permettant de voir sans être vu)

Riyad (jardin)

Seguia (canal d'irrigation)

Sidi (pieux)

Souk (marché)

Avant-propos

Il est communément admis que la modernité, la révolution industrielle et la révolution démocratique ont inauguré un nouvel ordre. Ce dernier est marqué par des changements radicaux qui ont affecté les différents champs de la vie des sociétés (politique, science, culture, technologie et économie...). Les bouleversements remontent généralement, dans les sociétés occidentales, aux débuts du XIXe siècle : les conséquences de la révolution française et de l'industrialisation. Dans les sociétés extra-européennes, par contre, les bouleversements ne se sont sérieusement imposés qu'à l'époque coloniale et de façon plus intense à l'époque postcoloniale. Aujourd'hui et en raison des apports de la globalisation et de la mondialisation, les processus du changement social se sont accentués en aboutissant à des ordres inédits.

En ce qui concerne les rapports de la modernité au patrimoine, nous pouvons constater qu'il n'y avait pas si longtemps, l'adhésion au présent semblait le porter sur l'intérêt au passé, au patrimoine et à la tradition. Au nom de la rénovation, du progrès et du changement, l'ancien était moins valorisé et une certaine opposition s'est même instaurée en faisant du patrimoine un pendant et un contestataire de la modernité. Cela a rendu difficile l'intégration des objets modernes dans le patrimoine perçu comme de la « vieillerie » et l'intégration des objets patrimoniaux dans la modernité perçue comme de la « nouveauté ».

Ces dernières années, par contre, et en raison de l'inflation moderne et de la pluralité des valeurs du patrimoine ; considéré comme une source d'information sur le passé et sur l'identité des communautés (en plus de ses valeurs touristiques comme moyen générateur des revenus), les objets patrimoniaux sont valorisés et appréciés. En plus, l'intérêt pour le passé est devenu un phénomène de masse en faisant de la modernité, de la globalisation et de la mondialisation des alliées directes ou indirectes du patrimoine.

Les champs du patrimoine ont connu, de leur côté, un élargissement. La notion « patrimoine » intègre à la fois des biens culturels et naturels, matériels et immatériels, anciens et modernes, savants et populaires, officiels et vernaculaires. Même la sémantique du terme, elle est devenue plurielle en englobant un ensemble de traces et de pratiques culturelles.

De nos jours, l'intérêt pour le patrimoine, manifesté dans son étude, sa conservation et sa valorisation n'est pas seulement liée au fait qu'il est devenu un objet de nostalgie sinon qu'il répond à des finalités plurielles (touristiques, scientifiques, politiques et identitaires). Parmi ces finalités, il sera question ici, de façon primordiale, de la finalité identitaire des traces qui sont devenues un moyen incontournable d'expression de l'identité et un creuset de son affirmation.

En fait, dans un contexte où le nouveau cède rapidement la place à un autre plus nouveau, ou l'accélération de l'histoire engendre une déstabilisation de la mémoire, les traces culturelles, grâce à leurs valeurs historiques et à leurs dimensions

matérielles et immatérielles jouent un rôle capital. Elles apportent des réponses aux questionnements à caractère identitaire en permettant à des communautés et à des individus de garder des repères et de s'enraciner dans des espaces, à travers une légitimité matérielle, historique, juridique, politique et anthropologique.

L'affirmation de l'identité des peuples s'associe souvent à des traces bâties, fabriquées, composées ou écrites. Ces dernières servent à manifester l'originalité et la spécificité de ces peuples. Partant du fait que le patrimoine est un ensemble de traces meubles et immeubles, tangibles et intangibles, urbaines et rurales, archéologiques et ethnographiques, nous pouvons constater que les vestiges mis au jour à travers les fouilles, les paysages architecturaux dessinés, les productions littéraires et linguistiques permettent la reconnaissance des caractéristiques identitaires définitives d'un peuple, voire d'une nation.

Bien que le sujet de l'identité soit en vogue aujourd'hui, il demeure un champ de conflit, de contradiction et de confusion. Très souvent, il est récupéré par des mouvements politiques et idéologiques qui instrumentalisent à leurs fins les désenchantements identitaires et le besoin des communautés d'avoir des références, des repères et des valeurs communes.

Dans le cas du Maghreb, les anthropologues ont largement traité, à l'époque coloniale, les notions de l'identité, de l'ethnicité, des minorités ainsi que les relations intercommunautaires. Avec la décolonisation et compte tenu des nouvelles conditions politiques d'indépendance et sociales d'immigration, un nouveau mode de vie s'est engendré, marqué par une grande mobilité sociale, par une grande diversité ethnique et par une accélération des bouleversements socioculturels. De nouveaux défis se sont ainsi posés en rapport avec les identités individuelles et collectives dans la région. Les pouvoirs politiques installés après l'indépendance ont, de leur côté, essayé de canaliser les revendications identitaires en adoptant jusqu'aux années 1990 les valeurs de la nation homogénéisante héritées de l'époque coloniale.

Notre objectif, dans cette recherche, est de rendre compte davantage des effets de l'histoire dans les bouleversements identitaires au Maghreb. Il s'agira, d'un côté, de mettre l'accent sur les différentes traces laissées par les occupations humaines dans la région et de l'autre côté de voir leurs rapports et liens avec l'expression et l'affirmation de l'identité maghrébine d'aujourd'hui. Nous visons l'analyse des réalités et des valeurs de cette identité à travers des traces archéologiques, ethnographiques et linguistico-littéraires qui s'incarnent dans des objets et des manifestations qui sont restées une référence identitaire de premier ordre.

Le but final du travail est de mettre en lumière la parenté implicite et explicite qu'entretiennent « identité » et « traces », représentées par des monuments, des objets de musées, des paysages, des productions écrites et des pratiques immatérielles. Nous voisinons sur la même table à la fois les vestiges préhistoriques, préislamiques et islamiques ainsi que les expressions culturelles

immatérielles et nous développons différentes pistes pour aboutir, en définitive, à la mise en place détaillée des caractéristiques de l'identité du Maghreb.

Notre objectif est de rechercher, au moyen des traces concrètes de la vie culturelle, religieuse, sociale, politique et littéraire des sociétés maghrébines un système de fonctionnement de leur modèle culturel et identitaire. Il s'agit de faire l'analyse de l'identité dans les pays du Maghreb en vue de déceler ses composantes et ses systèmes de représentation.

Cette recherche qui traite des objets culturels maghrébins dans le temps et dans l'espace tient compte des différentes dimensions du Maghreb : son histoire, sa géographie, ses cultures et son identité. La synergie entre ces dimensions est permanente puisque les objets culturels ne sont que les produits de différentes cultures et civilisations qui se sont succédé historiquement dans la région. Les objets se réfèrent, en définitive, à l'identité maghrébine qui garantit la personnalité de la région en constituant à la fois l'âme de sa culture et le moteur de sa civilisation.

Toutefois, même si le sujet peut apparaître trop large en concernant un espace trop vaste et de grande civilisation représenté par les trois pays du Maghreb (le Maroc, l'Algérie et la Tunisie), il est intéressant de préciser, dans cet avant-propos, que le sujet est délimité du point de vue de l'objet étudié : à savoir les traces. Nous faisons l'inventaire des objets du patrimoine qui remontent à différentes époques historique et à différentes régions maghrébines. Ces objets sont immeubles ou meubles et l'étude concerne des sites archéologiques à l'exemple de *Volubilis* ou de *Djemila*, des objets de musées, des expositions ainsi que des manifestations immatérielles de la culture du Maghreb qui restent jusqu'aujourd'hui visibles. L'ensemble témoigne d'une activité culturelle humaine (antique ou contemporaine) et constitue une expression identitaire de premier ordre.

Par ailleurs, il ne s'agit pas seulement d'inventorier des objets matériels et des traditions immatérielles, sinon que la problématique focale autour de laquelle s'articule la recherche se rapporte aux manifestations de l'identité maghrébine. Cette identité, qui a différents affluents à la fois autochtones et étrangers, tend à marier les valeurs endogènes et exogènes, traditionnelles et modernes. Elle a des traces servant à l'identifier et elle semble partagée entre deux pôles, d'un côté la tradition et de l'autre la modernité.

En comparant l'identité des trois pays (du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie), des convergences sont avérées et sont soit le résultat du fond et de l'héritage commun (ethnie amazighe et religion islamique) soit le résultat d'une uniformisation dictée par un pouvoir extérieur qui a réuni, à un moment donné sous sa bannière, tous les peuples de la région. Les divergences entre les trois pays, et même entre les régions de chaque pays sont compréhensibles et normales puisqu'elles résultent de l'interaction de chaque peuple avec son environnement. En effet, l'identité régionale est forgée selon des impacts internes et des facteurs externes spécifiques à chaque communauté.

Quelles sont ainsi les traces laissées par les occupations humaines au Maghreb ?
Quels sont leurs rapports avec l'expression et l'affirmation de l'identité des peuples
de la région ? En quoi consiste la substance identitaire des traces maghrébines ?

Introduction

Les *traces* culturelles humaines et l'*identité* font l'objet d'étude de différentes disciplines : l'archéologie, la muséologie, l'architecture, l'ethnologie et la géographie culturelle. L'intérêt pour les *traces* est lié à leurs différentes valeurs à la fois historiques, sociales, anthropologiques et même idéologiques. Quant à l'intérêt pour l'*identité*, il est exigé par les apports de la modernité et ses effets sur la mémoire et l'histoire des sociétés.

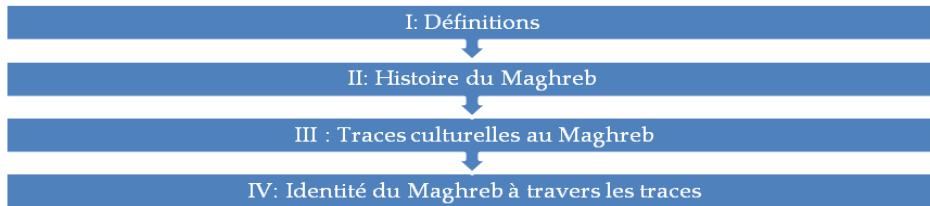
De nos jours et en raison des nouvelles conditions sociales, scientifiques, politiques et économiques de la plupart des sociétés contemporaines, du Nord comme du Sud, la question identitaire (identité individuelle, sociale voire étatique) est plus que jamais d'actualité. Elle est devenue au centre des réflexions et des recherches en sciences humaines et sociales. La préoccupation qu'on y manifeste est le résultat des ruptures culturelles liées au nouveau mode de vie moderne qui avait des effets déstabilisants sur les individus et sur les sociétés. Le passage d'une culture locale, nourrie de traditions aussi locales, à une culture globale incluant des traits extérieurs, a posé de sérieux problèmes d'acculturation, des changements et une instabilité identitaire. La question qui se pose davantage, par rapport à l'identité, concerne les moyens qui peuvent constituer des repères identitaires et culturels pour les sociétés, voire pour les peuples en mutations continues.

Traces et identité au Maghreb est une recherche qui s'inscrit dans le cadre du rapport dialectique existant entre l'homme et la matière. Un rapport qui émane d'une relation fort complexe entre état de culture et de nature. C'est une étude doublement dichotomique qui est archéologique/ethnographique en concernant les traces matérielles humaines. Elle est aussi anthropologique/sociologique en concernant les spécificités culturelles et identitaires. Elle traite des objets archéologiques, architecturaux, urbains et muséaux ainsi que des expressions linguistiques qui constituent le reflet des idéaux et des valeurs identitaires humaines.

Le champ choisi pour cette étude consiste dans un espace géographique, culturel, politique, historique et anthropologique très riche : le Maghreb. Par ce terme, nous entendons particulièrement, dans ce travail, les trois pays de l'ancienne « *île du couchant* » : le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Toutefois, le terme peut aussi inclure, généralement et par extension, la Libye et la Mauritanie.

Le but final de cette étude sur ces pays du Maghreb consiste à en saisir leur identité qui a une histoire longue et des racines plusieurs fois millénaires. Nous nous procurerons une vue d'ensemble sur une identité qui se reflète dans un ensemble de traits intellectuels, spirituels, affectifs et dans des produits matériels et immatériels qui servent à l'identifier, à l'authentifier et à l'affirmer. Cette identité n'échappe pas, par contre, aux effets de la modernité et de la mondialisation qui la transforment en remettant en question ses caractères figés et mouvants, objectifs et subjectifs.

Le plan général adopté est le suivant :



I. Méthodologiquement, nous allons commencer, dans la première partie, avec la définition des concepts-clés de notre recherche. Un premier chapitre est consacré à la définition des traces dans leurs différentes formes (objet, chose, matière et patrimoine). Ce chapitre sera suivi d'un deuxième consacré à la notion de l'identité abordée dans ses différentes acceptions psychologiques et sociologiques. Si le questionnement identitaire a caractérisé les sociétés modernes et s'est ensuite étendu aux communautés traditionnelles, on distingue aujourd'hui plusieurs types d'identités : administrative, narrative, individuelle, collective, objective subjective et professionnelle. L'identité a ainsi différentes dimensions et le mode de vie des sociétés modernes actuelles a poussé à une certaine uniformisation culturelle. Face à cette uniformisation, le communautarisme et le besoin de protéger les identités culturelles des communautés a émergé ce qui a engendré certaines tensions entre la volonté étatique d'uniformisation et la volonté communautaire de distinction/protection.

Afin de voir les liaisons entre les traces et l'identité, nous avons consacré le troisième chapitre à une étude des rapports existant entre les objets et leurs propriétaires. En fait, les objets ont une fonction révélatrice sur les faits, les pratiques, le savoir-faire et le développement cognitif des peuples. Ils sont des indices pour le chercheur sur l'identité, sur l'histoire des transformations culturelles et économiques de la vie humaine et sur les relations sociales.

Le quatrième chapitre est consacré à la définition du « Maghreb », à ses dimensions et aux changements que ce terme a connu depuis son usage par les premiers conquérants arabes à la fin du VII^e siècle jusqu'à nos jours. Dans ce même chapitre, on évoque le terme de « l'Afrique du Nord » utilisé aussi pour désigner la région d'un point de vue géographique. La distinction que nous pouvons faire entre les deux termes « Afrique du Nord » et « Maghreb » c'est qu'on parle de la région dans les époques préhistorique et antique en privilégiant l'emploi du premier terme. A partir de l'époque islamique, les géographes arabes désignent la région par le terme du « Maghreb » et on adopte généralement ce terme pour l'époque islamique.

Dans le cinquième et dernier chapitre de cette première partie, nous allons faire une présentation générale des trois pays maghrébins (Maroc, Algérie et Tunisie), de leur géographie, climat, végétation, hydrographie et population.

II. Chaque identité est déterminée par un ensemble de faits historiques et politiques qui se croisent pour sa définition. C'est donc à une sorte d'état des lieux historique et politique auquel nous avons consacré la deuxième partie qui retrace l'histoire du Maghreb dans le temps et dans l'espace. Il s'agit, dans le premier chapitre, d'une introduction à la préhistoire de l'Afrique du Nord. Cette époque qui a des racines très anciennes est présentée en cinq périodes : le Paléolithique Inférieur, le Paléolithique Moyen, l'Ibéromaurusien, le Néolithique et la Protohistoire. Chacune de ces périodes préhistoriques est caractérisée par son outillage (bifaces, hachereaux), ses sites prestigieux et ses restes humains.

Le deuxième chapitre est consacré à l'Afrique du Nord historique et sera divisé en deux grandes parties : la première concerne la période préislamique et la deuxième concerne la période islamique. Dans la première partie, relative à l'histoire préislamique nord-africaine, nous traitons l'antiquité en exposant les événements qui se sont déroulés dans la région depuis l'arrivée des phéniciens jusqu'aux byzantins. Si les phéniciens avaient installé quelques comptoirs et avaient effectué des échanges commerciaux avec les autochtones, les carthaginois, qui leur ont succédé, ont essayé de monopoliser les échanges commerciaux en Méditerranée méridionale ce que les a opposés aux maîtres de la Méditerranée septentrionale : les grecs et les romains. Des textes historiques et des légendes commencent à nous informer des royaumes locaux en formation dans la région de l'Afrique du Nord : la Numidie et la Maurétanie.

Avec l'occupation romaine de l'Afrique du Nord, cette dernière est largement intégrée dans les courants commerciaux de l'époque et des produits divers ont été échangés entre les deux rives de la Méditerranée. Si l'époque romaine nous est bien connue à travers les témoignages historiques et les vestiges archéologiques, l'époque post-romaine semble moins connu au-delà de quelques événements relatifs aux vandales et aux byzantins.

Dans cette même partie, relative à l'époque islamique, nous mettons l'accent, dans un deuxième moment, sur les événements qui ont marqué la région depuis l'islamisation jusqu'à nos jours. Nous apportons des détails sur les différents pouvoirs politiques et sur les empires qui se sont succédé à l'Est et à l'Ouest de la région.

L'histoire des dynasties islamiques au Maroc commence avec les Idrissides. Ces derniers ont fondé le premier pouvoir islamique local. Ils sont succédés par les Almoravides et les Almohades qui ont successivement créé de grands empires s'étendant sur le Maghreb et sur le sud de la Péninsule Ibérique. Quant à l'histoire de la Tunisie, elle était mouvementée et le premier pouvoir islamique installé au pays était celui des Aghlabides. Ces derniers sont succédés par les Fatimides et les Zirides. Avec la subdivision de l'empire almohade, trois pouvoirs politiques rivaux seront apparus au Maghreb : les Hafsides à Tunis, le Royaume de Tlemcen en Algérie et les Mérinides au Maroc. Ce que nous pouvons dire des rapports entre ces trois pouvoirs, c'est que chacun essaie de dominer l'autre et l'absence d'une

collaboration interne a facilité les attaques étrangères contre le territoire maghrébin et l'occupation de certaines enclaves par les européens.

Les Saadiens, et par la suite les Alaouites, ont respectivement pris le pouvoir au Maroc dès la deuxième moitié du XVI^e et du XVII^e siècle en menant des résistances contre les interventions étrangères. Si l'arrivée des français au Maroc date de 1912, l'Algérie et la Tunisie ont connu dès le XVI^e siècle une présence ottomane, et une intervention française précoce (dès le XIX^e siècle). Avec l'intervention française dans les trois pays un nouvel ordre s'instaure et le Maghreb contemporain rentre dans la modernité et continue, l'époque postcoloniale, de tisser des liens intenses avec l'occident.

La fin de ce chapitre traite des événements qui ont marqué et le début de ce millénaire, plus particulièrement les incidents du printemps arabe.

III. La troisième partie met l'accent sur les traces culturelles du Maghreb. Le premier chapitre est consacré aux vestiges archéologiques. Après la présentation des sites préhistoriques du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie et l'étude des gravures rupestres, nous faisons une sorte d'étude/ inventaire des sites antiques et islamiques de la région. Cette même étude des traces du Maghreb est ensuite consacrée, dans le deuxième et troisième chapitre, aux médinas, aux villes patrimoniales et à l'architecture vernaculaire des milieux ruraux au Maghreb (greniers collectifs, kasbah et ksour).

Le quatrième chapitre aborde les caractéristiques des paysages urbains contemporains. Il s'agit de l'étude de l'histoire et des composantes des villes maghrébines, de la politique urbaine coloniale au Maroc et de l'expansion des villes postcoloniales. Le cinquième chapitre aborde les objets et les institutions muséales des pays du Maghreb. Les objets constitutifs des collections sont divers (poterie, verre, bronze, mosaïque, monnaie, tapis, bijoux, etc.) et les musées du Maghreb ont différentes vocations (archéologique, ethnographique, scientifique, historique, esthétique, sociale et même politique).

Le sixième chapitre est consacré aux expressions culturelles immatérielles. Nous citons les manifestations maghrébines qui ont acquis une reconnaissance patrimoniale comme par exemple les *Ahellils* de *Gourara*, les *pratiques associées au costume nuptial de Tlemcen*, les spectacles de la place *Jamma El fna*, du *Moussem* de Tan-Tan et les pratiques de l'arganier.

IV. La quatrième partie aborde l'identité du Maghreb étudiée dans son contexte historique et géographique. Après une introduction générale à l'identité de l'Afrique du Nord, nos réflexions se rapportent, dans le premier chapitre, aux liens entre les vestiges des époques préhistoriques, préislamiques, islamiques et l'identité de l'Afrique du Nord. Dans le deuxième chapitre, nous étudions l'identité linguistique et ethnique des pays du Maghreb. En fait, des termes comme « amazighe » ou « arabe » renvoient à la fois à l'identité linguistique même si d'autres langues sont maîtrisées comme le français et l'espagnol. Ils renvoient aussi à l'identité ethnique puisqu'on parle de « l'homme arabe ou amazighe ».

Le troisième chapitre met en évidence les liens entre les expressions architecturales et les expressions identitaires. L'identité exprimée dans le paysage urbain et architectural est liée aux traces insérées dans l'espace, à leurs usages et à leurs perceptions. Au Maghreb et en raison des interactions des processus urbains et des dynamiques sociales, des bouleversements dans les habitudes, les valeurs et les structures sociales ont été générés.

Dans le quatrième chapitre, nous étudions l'identité du Maghreb à travers les objets muséaux, particulièrement la céramique. Le choix de ce matériau est lié au fait qu'il parcourt toutes les civilisations et qu'il constitue un fossile directeur qui a servi à confirmer la fréquentation du territoire maghrébin par les différentes cultures. Dans ce même chapitre, on présente les atouts du *Musée National d'Archéologie et des Sciences de la Terre* qui est un projet en cours au Maroc et les enjeux de la Fondation Nationale des Musées marocains.

Le cinquième et dernier chapitre aborde les dimensions de l'identité maghrébine traversée de puissantes valeurs acculturatives qui ont fait que sa structure est complexe. Les dimensions de cette identité sont à la fois historiques (préhistorique, antique, etc.), ethnolinguistiques (amazighe, arabe), religieuses (islamique), géographiques, symboliques et stéréo-typique. Cette quatrième partie finit avec des réflexions qui ont un caractère plus actuel et qui concernent les tensions et les revendications identitaires à caractère linguistique ou religieux et qui prennent parfois un caractère conflictuel. Une crise se manifeste par l'opposition entre des courants antagonistes qui sont rentrés en concurrence avec l'identité officielle encouragée par les états.

Partie I : Terminologie et définitions

1. De la trace au patrimoine

1.1 Trace, matière, objet, chose, patrimoine

Trace : Tout d'abord, nous pouvons dire que les *traces* humaines sont produites de différentes manières : elles sont soit construites (architecturales), soit fabriquées (montées), soit sculptées, soit écrites, soit composées. Ces traces obéissent, dans leur façonnage, aux règles d'assemblage et d'accumulation. Par un travail de sélection et de polissage établi sur des matières premières, on arrive à façonner des traces qui témoignent d'un savoir-faire et d'une habilité humaine. Leur consistance leur permet une durabilité temporelle comme c'est le cas des vestiges du patrimoine.

Contrairement au corps organique dont l'évolution entraîne la croissance graduelle du même organe, les matières inorganiques, qui se trouvent derrière les traces artificielles humaines, s'accumulent et grandissent grâce à des ajouts. Les nouvelles traces qui s'ajoutent n'entraînent pas la disparition automatique des précédentes, sauf suivant la volonté du constructeur ou du fabricant. De ce fait, la différence entre les traces organiques et inorganiques est une différence entre la croissance et l'assemblage.

Les traces sont de différents types : naturelles, artificielles et patrimoniales. Celles qui nous intéressent primordialement dans ce travail, à savoir les *traces du patrimoine*, peuvent être considérées comme des expressions culturelles, artistiques et des témoignages du passé. Ces témoignages qui ont des formes et des fonctions diverses (outils, châteaux, mosquées, villes, poterie, tapis, chants, proverbes, romans, poèmes, etc.) sont soit matériels (architecturaux, muséaux, paysagers et urbanistiques), soit immatériels (littéraires, linguistiques, symboliques, esthétiques et spirituels). Chaque bien culturel a ainsi deux dimensions : une dimension symbolique (philosophique) et une autre matérielle. Dans sa première dimension, on estime que le bien éveille une certaine affection émotionnelle. Dans sa deuxième dimension, il a, grâce à sa matière, un statut physique en étant soit un monument archéologique ou un objet de musée.

Matière : La matière du bien constitue sa substance visible. Les aspects artistiques et symboliques du bien ont un intérêt social.

La *matière* d'un bien ou d'un lieu comprend toutes ses parties physiques, y compris ses composantes, ses appliques, son contenu et ses objets mobiliers. [La matière comprend les décors intérieurs d'un bâtiment et les vestiges souterrains tout autant que les objets recueillis au cours

d'excavations. La *matière* définit des espaces qui peuvent constituer d'importantes composantes de la valeur d'un lieu.]²

Les matériaux sont divers : pierre, os, bois, métal, céramique, colle, peau et tissu, etc. L'intervention technique sur la matière donne lieu à cinq types de matériaux : les solides-stables, les solides semi-plastiques, les plastiques, les solides-souples et les liquides.

Les solides-stables sont les matériaux dont l'état ne varie pas, comme la pierre, l'os et le bois. Les solides semi-plastiques sont ceux qui, par échauffement par exemple, acquièrent une certaine malléabilité ; c'est le cas des métaux. Les plastiques sont ceux qui, malléables à l'état de traitement, acquièrent la dureté par le séchage ou par la cuisson : poterie, vernis et colles. Les solides souples sont ceux qui, à tous moments de leur état, sont flexibles mais non malléables : peaux, fils, tissus, vanneries. Les fluides ne comportent pas de subdivision, l'exemple est l'eau. Ils englobent toutes les matières qui, en état normal de traitement et de consommation, sont liquides ou gazeuses.³

Objet : L'objet est obtenu par l'intervention sur la matière. De cette intervention témoignent notamment l'ensemble des vestiges issus d'une fouille ou constituant la collection d'un musée.

Dans le domaine de la philosophie et au-delà de son caractère matériel, l'objet en tant que phénomène à étudier, s'oppose au sujet ; en tant qu'être : « L'objet est toujours ce que le sujet pose en face de lui comme distinct de lui, il est donc ce qui est en face et différent. En ce sens, l'objet est abstrait et mort, comme fermé sur lui-même. »⁴

Les études anthropologiques distinguent le sujet au sens de l'homme avec ses capacités de penser et d'agir, de l'objet au sens du phénomène étudié par la philosophie, la sociologie ou l'anthropologie ou au sens du témoignage matériel (artisanat, art et technique).

Dans son sens philosophique le plus élémentaire, l'objet n'est pas une réalité en lui-même, mais un produit, un résultat ou un corrélat. En d'autres termes, il désigne ce qui est posé ou jeté en face (*ob-jectum*, *Gegenstand*) par un sujet, qui le traite comme différent de lui, même lorsqu'il se prend lui-même comme objet. Cette distinction du sujet de l'objet est relativement tardive et propre à l'occident.⁵

Chose : Si la distinction est claire entre *objet* et *sujet*, il est important aussi de faire une distinction entre *objet* et *chose*. En fait, la différence entre l'objet et la chose n'est qu'une construction faite par le sujet qui transforme, à travers son travail, des

²Voir : charte d'ICOMOS (Charte de Burra [1979, 1981, 1988 et 1999]), art. 1.3 : http://www.international.icomos.org/charters/burra1999_fre.pdf

³Leroi-Gourhan A., 1971, Evolutions et techniques, *L'homme et la matière*, Editions Albin Michel, Paris, p 19

⁴Mairesse F., Deloche B., 2011, « Objet », dans : Desvallées A., Mairesse F., (Sous la Direction), *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin, p 385

⁵Mairesse F., Deloche B., 2011, p 385

choses en objets. « L'objet diffère de la *chose*, qui entretient au contraire avec le sujet un rapport de contiguïté ou d'ustensilité (ex. : l'outil, comme prolongement de la main, est une chose et non un objet.) »⁶

La qualification de l'*objet* ou de la *chose* revient au sujet qui peut maintenir des rapports différents avec l'un ou l'autre. Un tas de choses peut être dépourvu de sens ou de cohérence, mais dès que le sujet maintient un rapport avec ces choses en cherchant à leur donner un sens et à les transformer, elles deviennent des objets. Par exemple,

un objet de musée est une chose muséalisée, une chose pouvant être définie comme toute espèce de réalité en général. L'expression « objet de musée » pourrait presque passer pour un pléonasm dans la mesure où le musée est non seulement un lieu destiné à abriter des objets mais aussi un lieu dont la principale mission est de transformer les choses en objets.⁷

Un objet de musée se distingue d'une simple chose, car il est riche en valeurs symboliques qui lui y sont attribuées par le sujet. Toutefois, l'acquisition du statut d'objet n'est pas une mission facile, vu qu'un long processus de patrimonialisation doit se mettre en jeu. Une « chose » nécessite l'acquisition d'une audience sociale et des valeurs culturelles pour qu'elle devienne un objet du patrimoine. De ce point de vue :

L'objet n'est en aucun cas une réalité brute ou une simple donnée qu'il suffirait de recueillir, par exemple pour constituer les collections d'un musée, comme on ramasse des coquillages sur une plage. Il est un statut ontologique que va revêtir, dans certaines circonstances, telle ou telle chose, étant entendu que la même chose, dans d'autres circonstances, ne sera pas assimilable à un objet.⁸

Le musée, en tant qu'espace scientifique et culturel, joue un rôle important dans le processus permettant de passer des choses aux objets.

A travers son travail d'acquisition, de recherche, de préservation et de communication, il est donc permis de présenter le musée comme l'une des grandes instances de « production » des objets, c'est-à-dire de conversion des choses qui nous entourent aux objets. Dans ces conditions, l'objet de musée –*musealium* ou *muséalie*– n'a donc pas de réalité intrinsèque, même si le musée n'est pas le seul instrument à « produire » des objets.⁹

En fait, chaque objet matériel devient un objet du patrimoine dès qu'il acquiert une valeur culturelle.

Patrimoine : L'histoire de la notion du patrimoine est très riche et très complexe. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, ce terme s'est réduit à l'héritage matériel transmis dans le champ notarial. C'est le terme de *monument* qui désigne

⁶Mairesse F., Deloche B., 2011, p 385

⁷*Ibidem*, p 385

⁸*Ibid.*, p 385

⁹*Ibid.*, pp 385-386

les édifices et les vestiges rappelant le passé surtout les constructions qui remontent à l'antiquité.

Ainsi, le patrimoine était traditionnellement et uniquement représenté par les « monuments historiques de l'antiquité » - c'est-à-dire par les seuls édifices remarquables pour leur intérêt commémoratif et évocatoire. Avec le temps, le champ des traces patrimoniales s'est considérablement élargi et s'est graduellement étendue aux monuments du moyen-âge, puis à ceux de l'ère préindustrielle et finalement aux bâtiments industriels. Cette notion est passée ensuite à englober des villes anciennes, des constructions vernaculaires ainsi que des œuvres majeures des vedettes du mouvement moderne.

Dans l'évolution de l'usage du « patrimoine » en France, on distingue quatre processus : sa naissance, son institutionnalisation, son usage fréquent et son élargissement.

La première étape, 1790-1794, correspond à la naissance du mot en français dans son sens moderne ; la deuxième du début du XIX^e siècle au premier quart du vingtième, correspond à la lente institutionnalisation, sous des formes et des noms divers, du mouvement de préservation du patrimoine ; la troisième étape a commencé durant la période 1930-1945, et correspond aux premiers emplois du mot dans les milieux internationaux, avec une extension extra-juridique et immatérielle du sens ; cette étape voit la notion s'élargir sans cesse pour, à la fin des années 1980, désigner tout bien matériel ou immatériel, reconnu comme tel par un quelconque groupement. Une quatrième étape, enfin, que l'on peut faire remonter à ces mêmes années, concerne l'extension de la notion à l'immatériel, ainsi que son intégration de plus en plus grande à la logique du marché.¹⁰

Si le concept de « patrimoine » s'est réduit initialement au champ notarial, ses acceptions se sont, ensuite, élargies sémantiquement et varient entre ce qui est culturel et naturel, matériel et immatériel. Il est devenu un concept largement polysémique en étant diffusé dans le temps et dans l'espace des champs scientifiques, religieux, anthropologique, artistiques, politiques, administratifs, régionaux et communautaires. Malgré sa polysémie, le « patrimoine » a trois caractères :

1. Un caractère héréditaire puisqu'il se réfère à un bien hérité des ancêtres. Raison pour laquelle le terme utilisé dans la tradition anglo-saxonne est celui de « *Heritage* ».

2. Un caractère flexible puisqu'il a connu un élargissement sémantique et dans la tradition italienne, le terme utilisé en plus de « *patrimonio* » est celui de « *beni culturali* » (biens culturels).

3. Les enjeux du patrimoine se situent entre la nécessité de conserver les biens, la volonté de les montrer au public et l'importance de les transmettre aux générations futures. Le patrimoine fait appel à l'idée d'un héritage légué par ceux qui nous ont précédés, et que nous devons transmettre intact ou augmenté aux générations futures.

¹⁰Desvallées A., Mairesse F., Deloche B., 2011, « Patrimoine », dans : Desvallées A., Mairesse F., (Sous la Direction) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin, p 424

L'une des raisons du passage de la notion réduite de « *monument historique* » à un concept large de « *patrimoine* » est liée à une sensibilité au charme de toutes les composantes de la ville ancienne, non réductible uniquement à la valeur de certains de ses monuments. L'intérêt qui a été porté uniquement à quelques édifices de valeur patrimoniale s'est étendu à des structures de grande échelle du milieu bâti. La ville est devenue un objet d'investigation et de conservation en tant que patrimoine doté de significations culturelles. Les notions de patrimoine urbain et territorial ont émergé.

L'application de « patrimoine » ne se limite plus, aujourd'hui, au cadre strict des éléments architecturaux remarquables, mais se consacre également à l'ensemble du territoire humanisé vu comme enregistrement et manifestation tangible de l'histoire de la civilisation. En révélant la richesse des créations de l'humanité, cette notion revêt des significations plurielles. Fruit d'une diversité culturelle et naturelle, elle désigne les monuments historiques, les vestiges archéologiques, les ensembles architecturaux urbains ou ruraux, les paysages, mais aussi les pratiques culturelles immatérielles des sociétés. Elle s'applique aussi aux éléments faunistiques, floristiques, aux objets d'art mobilier, aux langues locales ainsi qu'aux documents écrits et graphiques. Le patrimoine matériel se représente par des châteaux, des musées, des églises, des parcs et des jardins... Quant au patrimoine immatériel, il revêt différentes formes : traditions, plats gastronomiques, danses, chants, jeux, costumes, etc.

Patrimoine	culturel	matériel	mobilier	collections muséales (céramique, textile, bijoux, monnaies)
			immobilier	architecture, monuments et sites (ville, kasbah, médina)
		immatériel		traditions orales, spectacles, pratiques culturelles, savoir-faire
		paysages culturels		œuvres combinées de l'homme et de la nature (Jardins, parcs, paysage évolutif et associatif ; dimensions culturelles, naturelles et immatérielles)
	naturel			formations géologiques formations physiques et biologiques

Tableau 1 : Le patrimoine et sa fortune

Patrimoine culturel et naturel : Le patrimoine et ses composantes sont définis par l'Unesco dans les articles n.1 et n.2 de la Convention du patrimoine mondial de 1972. Selon cette définition, qui constitue un socle référentiel de premier ordre, sont considérés comme faisant partie du patrimoine culturel des monuments, des

ensembles de constructions qui ont une architecture typique et des sites ayant des valeurs exceptionnelles. Quant au « patrimoine naturel », il est représenté par des formations physiques, biologiques, géologiques et des sites naturels (Voir l'article 1 et 2 de la convention en annexe).

Il existe une autre définition du « patrimoine culturel », qu'on trouve dans la Convention-cadre du Conseil de l'Europe (2005) sur la valeur du patrimoine culturel pour la société. Selon cette convention :

Le patrimoine culturel constitue un ensemble de ressources héritées du passé que des personnes considèrent, par-delà le régime de propriété, l'expression de leurs valeurs, croyances, savoirs et traditions en continuelle évolution. Cela inclut tous les aspects de l'environnement résultant de l'interaction dans le temps entre les personnes et les lieux.¹¹

Bien culturel : La notion du *bien culturel* est définie dans la convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels (Unesco 1970). Aux fins de ladite convention, sont considérés comme « biens culturels » : « les biens qui, à titre religieux ou profane, sont désignés par chaque Etat comme étant d'importance pour l'archéologie, la préhistoire, l'histoire, la littérature, l'art ou la science. »¹² Toutefois, il faut constater que cette définition vise les objets mobiliers qui composent, à côté des objets du patrimoine architectural, la totalité des biens culturels.

Patrimoine architectural : L'expression « patrimoine architectural » est considérée comme comprenant les biens immeubles suivants : les monuments, les ensembles architecturaux et les sites. (Voir en annexe l'article premier de la convention pour la sauvegarde du patrimoine architectural de l'Europe (Grenade, 3 octobre 1985).

Patrimoine archéologique : il concerne tous les vestiges étudiés par l'archéologie. Il englobe toutes les traces de l'existence humaine et concerne les lieux où se sont exercées les activités humaines quelles qu'elles soient, les structures et les vestiges abandonnés de toutes sortes, en surface, en sous-sol ou sous les eaux, ainsi que le matériel qui leur est associé.¹³ Par ailleurs, en plus des vestiges mis au jour par la fouille, il existe un autre matériel archéologique qui est maritime. Il s'agit de toutes les traces à caractère culturel, historique et archéologique qui sont immergées dans les mers. Le matériel maritime constitue un précieux témoignage du passé des échanges entre les peuples.

¹¹ Article 2 de la Convention-cadre du Conseil de l'Europe sur la valeur du patrimoine culturel pour la société (27 octobre 2005) : <http://conventions.coe.int/treaty/fr/treaties/html/199.htm>

¹² Convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels UNESCO, (Paris, 14 novembre 1970)

¹³ Charte internationale pour la gestion du patrimoine archéologique, 1990 préparée par le Comité International pour la Gestion du Patrimoine Archéologique (ICAHM) et adoptée par la 9^{ème} Assemblée Générale de l'ICOMOS à Lausanne en 1990.

Monument historique : D'après la définition contenue dans la charte de Venise de 1964 :

La notion de monument historique comprend la création architecturale isolée aussi bien que le site urbain ou rural qui porte témoignage d'une civilisation particulière, d'une évolution significative ou d'un événement historique. Elle s'étend non seulement aux grandes créations, mais aussi aux œuvres modestes qui ont acquis avec le temps une signification culturelle.¹⁴

Pour le concept de « monument », Aloïs Riegel en propose, en 1903 dans son ouvrage : *Le culte moderne des monuments*, trois catégories distinctes : le monument intentionnel, le monument historique et le monument ancien. Le premier type est représenté par des monuments commémoratifs comme les arcs de triomphe. Le deuxième type se réfère à des monuments qualifiés d'historiques en raison de leur passé lointain. Le troisième et dernier type est représenté par des édifices anciens sans qu'ils soient reconnus en tant que tels par une communauté.

A l'origine (dans l'antiquité) le monument est conçu délibérément pour « commémorer un moment précis ou un événement complexe du passé. (*das gewollte Denkmal* : le monument intentionnel), mais, depuis un siècle, deux catégories nouvelles sont apparues, non conçues comme des monuments intentionnels, mais bien assimilées par la société comme tels : d'une part « ceux dont le choix est déterminé par nos références subjectives » *das historische Denkmal* : le monument historique), d'autre part « toutes les créations de l'homme indépendamment de leurs significations ou de leurs destinations originelles » *das alter Denkmal* : le monument ancien).¹⁵

D'autres traces patrimoniales : « les parcs », « les réserves nationales », « les réserves régionales » et « les monuments naturels » sont définis dans la convention pour la protection de la flore, de la faune et des beautés panoramiques naturelles des pays de l'Amérique. (Voir les définitions de certaines expressions en annexe).

Biens culturels Unesco : l'Unesco inscrit sur la Liste du patrimoine mondial des biens culturels (sites, monuments et paysages culturels) qui ont des valeurs exceptionnelles universelles et qui répondent au moins à certains des critères précisés dans *les orientations devant guider la mise en œuvre de la convention du patrimoine mondial* (Voir l'extrait des orientations en annexe).

Patrimonialisation : Le rôle de la patrimonialisation s'avère capital dans la qualification de bien en tant que patrimoine. Les approches de la patrimonialisation se situent entre des processus sociaux qui mettent l'accent sur le contexte, sur l'environnement du bien et des procédures scientifiques qui ont une approche plutôt ontologique, historique et esthétique. Dans cette dialectique, entre le social et le scientifique, la culture populaire est plus souvent sollicitée pour donner du sens à la culture savante, et cette dernière est appelée à légitimer la culture populaire. Toutefois, la négligence de la réalité socioculturelle et économique des producteurs des traces, la concentration de l'intérêt sur l'esthétique des œuvres élaborées

¹⁴Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites (Charte de Venise - 1964).

¹⁵Cité par Desvallées A., Mairesse F., Deloche B., 2011, art. cit. p 427

perpétue une coupure plus idéologique que scientifique entre la culture savante et populaire.

En conclusion, nous pouvons dire qu'en plus d'élargir considérablement son acception et ses champs, le patrimoine est en outre devenu un enjeu économique et s'inscrit au cœur du débat sur l'aménagement du territoire et du développement durable.

1.2 Moyens et techniques de production des traces

Dès l'aube des temps, l'homme était tenu de se servir de la matière pour subvenir à ses besoins. Le travail de cette matière passe par l'usage d'un ensemble de moyens et de techniques permettant sa transformation physique et chimique. Selon André Leroi Gourhan :

Les moyens les plus élémentaires dont disposent tous les hommes : la préhension, les percussions multiples par lesquelles on peut briser, couper, modeler ; le feu qui peut chauffer, cuire, fondre, sécher, déformer ; l'eau qui peut délayer, fondre, assouplir, laver et dans différentes solutions, par ses effets physiques ou chimiques servira à tanner, à conserver, à cuire ; l'air enfin qui avive une combustion, qui sèche ou qui nettoie.¹⁶

En possession de ces moyens élémentaires, l'homme les anime par différentes forces : musculaires humaines, animales ou électriques ce qui lui permet de produire, à travers la matière, des outils et des instruments diversifiés. Ces derniers sont destinés, à leur tour, à la fabrication d'autres outils. « Les moyens élémentaires, la force et la matière ont des usages généraux, leur mise en œuvre aboutit aux instruments des techniques d'acquisition et de consommation. De leur combinaison sort la flèche, la chaussure ou l'habitation ; ils sont, dans une large mesure, indifférenciés dans leur emploi. »¹⁷ C'est le transport, considéré comme la synthèse des forces, qui assure à la fois le moyen d'atteindre les matières premières et aussi de diffuser les produits façonnés.

Les domaines de l'activité de l'homme sur la matière sont divers ce qui a permis l'enrichissement de sa vie matérielle : vêtements, habitation, nourriture, moyens de transports, de déplacement, pratiques culturelles et économiques, etc. Les champs sont ainsi divers et le développement technique permet d'atteindre des niveaux industriels très satisfaisants.

Chaque communauté ajustait constamment son capital technique à ses intérêts. Les peuples primitifs, par exemple, utilisaient des outils qui répondaient à leurs besoins.

Maintenant que l'archéologie commence à doter d'un passé les cultures sans écriture, on s'aperçoit qu'au cours des siècles et des millénaires, elles ont connu, pour ce qui est du domaine non technique, une évolution aussi complexe que la nôtre et que, sur le plan des techniques, des

¹⁶Leroi-Gourhan A., 1971, pp18-19

¹⁷*Ibidem*, p 19

changements sensibles se sont produits, la société même isolée, ajustant constamment son capitale technique aux besoins et à l'évolution du milieu naturel.¹⁸

Dans plusieurs cas et d'un point de vue comparatif, on constate que des objets et des outils semblables, ou au moins de même fonction, ont été produits dans deux endroits géographiques différents et entre lesquels ne semblent exister aucun contact ou échange. Des peuples qui n'ont pas des liens directs semblent avoir développé les mêmes techniques et produit les mêmes objets. C'est ce qu'André Leroi-Gourhan explique par le rapport entre tendances et faits. En fait, les tendances humaines, dictées par des conditions externes, imposent de créer un capital technique permettant de subvenir aux besoins quotidiens. En tendant à subvenir à des besoins similaires, un capital technique s'avère identique même si les aires géographiques ou il est utilisé sont différentes.

Il y'a entre la tendance déterminante et le fait matériel une différence de nature : les tendances générales peuvent donner naissance à des techniques identiques mais sans lien de parenté matérielle et les faits, quelle que soit leur proximité géographique, sont individuels, uniques. On trouvait à la fois chez les Eskimos d'Alaska, les Indiens du Brésil et les Nègres d'Afrique la coutume de planter des ornements de bois ou d'os dans la lèvre inférieure. Il y'a bien identité technique mais jusqu'à présent, aucun effort sérieux ne peut aboutir à démontrer la parenté de ces groupes humains.¹⁹

Malgré les parentés exceptionnelles, une analyse sommaire des produits fabriqués en grande partie par chaque peuple permet de constater que chacun est spécialisé dans un produit. Par exemple, l'Europe occidentale excellait dans le domaine mécanique, alors que les asiatiques excellaient dans la métallurgie. Les chinois se distinguent parfaitement par leur céramique.

Dans chacune des coupures techniques brille quelque groupe humain : l'Europe médiévale et l'Orient se distinguent par l'ingéniosité d'emploi des forces mécaniques et des organes de transmission, la métallurgie est bien illustrée par l'Asie mineure, l'Afrique noire et l'Indonésie, la poterie de Chine et du Japon offre des sujets particulièrement démonstratifs. Chaque technique se fixera sur un centre géographique et une époque qui permettent à la fois de dégager au mieux la richesse des procédés et la diffusion progressive des produits.²⁰

1.3 Dimensions des traces

Les occupations humaines laissent des objets qui se trouvent au centre des recherches de l'archéologie, de la sociologie et de la muséologie. Ces disciplines décrivent les moyens et les processus de matérialisation de ces objets et interprètent leurs signes.

La production des objets obéit à une mémorisation du savoir-faire et à une incorporation des gestes. Les vestiges ont une valeur culturelle et leurs signes

¹⁸Leroi-Gourhan A., 1971, p 17

¹⁹*Ibidem*, p 15

²⁰*Ibid.*, p 21

nécessitant une interprétation. Selon André Leroi-Gourhan, l'objet, surtout archéologique, a une valeur comme celle d'un substantif qui nécessite d'autres éléments de la phrase pour qu'il soit compris. Il écrit ceci :

Une fouille méthodique par décapage minutieux des surfaces d'anciens sols devrait avoir fait profiter le fouilleur de tout ce qui peut subsister d'organisation révélatrice des différents vestiges, soit par leur position, soit par leur intégration à des structures comme des habitations ou des sépultures. Enfin viendraient les objets eux-mêmes qui sont comme les substantifs d'un texte dont la majeure partie du sens échapperait s'il n'était éclairé par la syntaxe que les autres éléments d'information rendraient sensible.²¹

De toute façon, les traces sont le résultat des interactions de l'homme avec son environnement. Grâce à l'activité humaine et à son intervention sur l'espace, plusieurs traces sont élaborées mais elles ne représentent qu'une partie infime de l'ensemble des actions humaines. A ce sujet, André Leroi-Gourhan écrit :

Les traces laissées par les occupations et les activités culturelles humaines ne sont qu'une infime partie de l'ensemble des faits humains. Elles sont le résultat de l'action de l'homme accomplie ou stoppée. Ce constat qui est connu pour les peuples d'aujourd'hui, peut s'appliquer aussi ; par extension mais avec prudence, aux peuples anciens. Pour les peuples actuels les plus proches, pour ceux d'Europe même, la somme énorme des matériaux recueillis n'est qu'une portion dérisoire des faits observables et, si l'on tente un effort de synthèse historique, tout se borne à poser des jalons avec les faits connus, et à remplir le vide avec ce qu'inspirent les tendances. Pour le monde actuel, on atteint un degré de vraisemblance sans doute assez proche de la réalité, mais en remontant le cours des siècles les hypothèses absorbent une place de plus en plus grande.²²

Les traces issues de l'activité humaine ne sont que le produit d'une conception mentale et d'un ensemble de faits. Elles sont une référence historique de premier ordre puisqu'elles renvoient à la culture de la communauté qui se trouve derrière leur production. Selon Leroi Gourhan :

On ne peut donc asseoir d'histoire que sur les témoignages matériels, témoignages dont la majorité relève des techniques. Cette histoire d'ailleurs n'intéressera qu'une faible partie des manifestations culturelles, celle dont le hasard des causes d'anéantissement physico-chimiques aura assuré la conservation.²³

Les témoignages du passé ont trois dimensions : spatiale, synchronique et diachronique.

1. Spatialement, leurs matériaux sont plus ou moins conservés dans l'espace ce qui leur confère une intégrité.

2. Synchroniquement, leurs formes, leurs fonctions et, par conséquent, leurs dimensions sont diverses.

²¹Leroi-Gourhan A. 1968, « La documentation », dans, Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 7

²²Leroi-Gourhan A., 1971, p 16

²³*Ibidem*, p 17

3. Diachroniquement, leur cycle d'existence dans le temps est marqué par trois étapes : création, usage et abandon.

Certains témoignages sont plusieurs fois millénaires (comme les objets du Paléolithique) et nous informent sur un passé très lointain. Quant à d'autres, ils ne dépassent par des périodes précises (exemple des traces écrites qui ne peuvent pas être préhistoriques). Selon André Leroi-Gourhan :

Lorsqu'on remonte dans le passé, les différentes branches de l'information ethnologique meurent plus ou moins rapidement : les traditions orales passent avec la dernière génération à les avoir transmises, les traditions écrites s'amenuisent rapidement et le XVII^e siècle est déjà muet pour la très grande majorité des peuples, seuls les produits des techniques et de l'art permettent si les circonstances en ont assuré la survie, de remonter loin dans le temps. L'art lui-même disparaît assez vite et à partir de 50.000 au plus tôt, seules les techniques permettent de remonter le courant humain jusqu'à ses origines, à un ou deux millions d'années du temps présent.²⁴

D'après cette citation, André Leroi-Gourhan établit trois niveaux des témoignages humains : écrits, artistiques et techniques. Si les traces écrites disparaissent avec l'époque historique, et si les traces artistiques continuent à refléter le mode de vie préhistorique jusqu'au Paléolithique Supérieur, la technique, quant à elle, continue de retracer toutes les innovations humaines depuis les premiers outils lithiques du Paléolithique Inférieur jusqu'à nos jours. De ce fait, le témoignage matériel est donc précieux, car il nous permet de poursuivre l'évolution des techniques humaines.

Dès qu'on traite des traces, la référence à l'identité se pose raison pour laquelle nous allons consacrer le chapitre suivant à cette notion avant d'aborder les rapports entre les deux notions.

2. De l'identité et de la multi-appartenance

Tout d'abord, nous pouvons dire que le terme latin "*identitas*", duquel dérive le mot « identité », renvoie à la *mêmeté* et veut dire « *idem* ». L'identité n'est qu'un ensemble de réponses qu'on apporte aux questions suivantes : Qui étais-je ? Qui suis-je ? Qui serai-je ? En répondant à ces questions, le propre sujet tend à reconnaître par lui-même et par les autres, tous ses caractères identiques, ses signes particuliers et ses éléments biographiques qui constituent sa réalité objective ou subjective. L'identité peut être relativement liée à l'« idée de l'entité » qui s'interroge consciemment sur soi (l'idée qu'a sur elle-même, ou que les autres ont de cette entité).

De façon générale, nous pouvons considérer deux qualificatifs de l'identité : un interne/ psychologique qui concerne la personne, et un externe/ social, qui lui est attribué par les autres membres. « L'identité est une notion éminemment psychologique. « Mon identité » renvoie au sentiment d'être, au sentiment d'unité et de cohérence de la personne, à ce qui la définit comme un être particulier,

²⁴Leroi-Gourhan A., 1971, pp 9.10

spécifique, unique, en définitive à ce qui lui est propre. »²⁵ Mais les qualificatifs de l'identité ne peuvent venir à la personne que de dehors, c'est-à-dire de l'entourage et de la société.

La détermination de l'identité ne consiste pas uniquement dans un inventaire linéaire et systématique des traits caractéristiques sinon qu'il s'agit d'un processus du rapport dialectique entre le sujet et son environnement.

Identité et modernité

Le débat autour de la question de l'identité a acquis une certaine centralité dans le monde moderne. Dans les communautés traditionnelles, les questions identitaires n'étaient pas de premier ordre. « Dans les communautés premières en effet, l'identité, socialement octroyée, est un élément subordonné et non un processus autonome. Elle peut donc, sans conséquences majeures, être négligée. Car elle ne joue pas en tant que telle un rôle social moteur. »²⁶ Cela ne veut pas dire que les identités n'existaient pas, mais que cette question n'était pas trop problématisée comme on peut le constater aujourd'hui.

Il est bien sûr concevable de dire qu'existent des « identités » si l'on entend par là des caractéristiques propres à un individu ou un groupe. Mais à l'évidence, il n'existe aucun problème d'identité, ce questionnement moderne, multiforme et généralisé, qui caractérise les sociétés contemporaines. Le processus identitaire est intrinsèquement lié à la modernité.²⁷

Les processus de construction identitaire se sont adaptés aux contextes et aux types de sociétés. A l'époque médiévale, par exemple, ces processus trouvaient leur manifestation dans des restrictions identitaires. Ils ont été soumis à des déterminations multiples et à des prescriptions idéologiques.

Dans la société médiévale, chacun était enchaîné à sa fonction sociale, [...] Sauf de rares exceptions, il devait demeurer là où il était né. [...] Mais si l'individu n'était pas libre, dans le sens moderne du terme, personne non plus ne se sentait isolé (Fromm, 1942). Chacun était assigné à une place dans un monde social, interprété comme un ordre naturel qui fixait l'existence de chacun. La personne s'identifiait au rôle qu'elle jouait dans la société : elle était paysan, artisan, chevalier, mais non pas un individu à qui il arrivait d'avoir telle ou telle occupation.²⁸

Le processus identitaire est marqué, dès le milieu de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, par un nouveau modèle social où l'individu a acquis une place centrale. La considération de l'individu comme un être indépendant, avec un statut et des

²⁵De Gaulejac V., 2002, « Identité », dans Barus Michel J. Enriquez E., Lévi A., *Vocabulaire de Psychologie*, références et positions, Paris, Erès p 175
http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/cifali/cours/Vocabulaire_psychosociologie/identite_degaulejac.pdf

²⁶Kaufmann J.-C., 2006, « Identité », dans, Mesure S. et Savidian P., *Le dictionnaire des sciences humaines*, Presses Universitaires de France, Paris, p. 594.

²⁷*Ibidem*, p 594.

²⁸De Gaulejac V., 2002, p 175, 177 (En citant à Fromm, E., 1942, *Escape for freedom*, New York, Ferrar et Rinehart).

capacités reconnues dans sa communauté, est relativement récente. En tant que sujet libre, il est devenu maître de son avenir.

L'axe de la rupture est en apparence bien connu : l'émergence du sujet, devenant (en théorie) maître de son futur. Le modèle de développement social est dorénavant celui de l'individu démocratique, libre de ses choix les plus divers (à chacun sa vérité, sa morale, son engagement particulier dans des liens sociaux).²⁹

Nous pouvons dire que la place de l'individu dans la société a évolué d'un stade qu'on peut qualifier de simple, vers un stade complexe où de grands bouleversements culturels ont permis à chaque individu de se créer une position sociale.

Lorsque la société passe d'une structure hiérarchique stable à une structure réticulaire mobile, les identités vacillent renvoyant à chaque individu le soin de construire la cohérence et la stabilité qu'elle ne lui assure plus. Chaque individu est renvoyé à lui-même pour « se faire une situation », donner du sens à sa vie, définir son identité et produire son existence. On attend de lui qu'il devienne un sujet responsable, comptable de sa destinée, acteur engagé dans la production de la société, jusqu'à devenir un sujet souverain lorsque la démocratie ne repose plus que sur ses capacités d'action.³⁰

Identité administrative

L'identité administrative est une standardisation de l'identité individuelle à travers un ensemble de documents ayant des fins de reconnaissance et du contrôle des individus... Les États ont développé des papiers, des cartes d'identité qui résument les données personnelles de chacun et qui reproduisent à travers la photo, le nom et d'autres informations l'identité administrative du sujet. Celui qui dispose des papiers est socialement et administrativement défini et l'identité dans ce cas consiste dans le fait que l'individu est reconnu pour tel grâce à ses caractéristiques pertinentes. Il est tel individu d'un point de vue national, culturel et ethnique. En revanche, les sans-papiers n'ont pas, au contraire, une reconnaissance légale.

Les documents situent l'identité entre le sujet et sa représentation, entre la réalité et la fiction, ce qui donne à ce concept un caractère duel : il se réfère, d'un côté, au sujet (l'individu en chair et en os, la personne) et d'un autre côté, sa description, ses caractéristiques, sa photo et sa documentation. C'est ce qu'on peut exprimer par *substance* (sujet) et *conception* (forme, portrait, reproduction, configuration et représentation).

L'identité administrative a, alors, deux niveaux de distinction : un premier niveau particulier selon lequel on se distingue biographiquement des autres. Un deuxième niveau général dans lequel les sans-papiers se distinguent de ceux reconnus administrativement. De ce point de vue, l'identité est un moyen de l'estime de soi ou de marginalisation et du mépris. Elle peut ainsi déboucher sur toutes sortes d'implosions individuelles, d'explosions collectives et de tensions

²⁹Kaufmann J.-C., 2006, p 594

³⁰De Gaulejac V., 2002, p 179

identitaires. Mais l'identité ne se limite pas uniquement à un premier niveau du caractère pertinent, à des spécificités juridiques et sociales, sinon qu'elle englobe tout un processus psychosociologique qui commence par l'inculcation d'un ensemble de traditions partagées et qui finit par la responsabilité sentie vis-à-vis de son identité : à savoir sa protection. Elle dépasse ainsi le premier stade de l'affirmation administrative du moi-même, qui est une obligation pour l'autonomie individuelle, pour atteindre un niveau d'efficacité identitaire manifestée dans l'engagement et le patriotisme.

Identité narrative

En plus des documents administratifs, l'identité peut être exprimée à travers un récit littéraire et narratif. Dans ce cas, le récit narratif rappelle certains événements et sert de référence à la carrière de la personne. Ce récit ne concerne pas uniquement l'individu, mais il peut s'appliquer aussi à une société voire à un peuple. Si les récits historiques apportent beaucoup sur les peuples, l'identité narrative d'un individu consiste à raconter des événements véridiques ou fictifs de la vie que ce soit dans une autobiographie ou dans une biographie. L'identité narrative est instable étant donné que les versions des récits sont continuellement rectifiées, embellies et complétés pour combler les manques et trouver des issues aux éventuelles contradictions. « L'identité narrative n'a rien de stable. Elle évolue et peut être l'objet de multiples versions, complémentaires ou même opposées, qui se construisent entre l'histoire factuelle, celle des historiens, et la fiction, celle qui se construit sur le modèle du roman familial. »³¹ Le récit narratif établit les attributs référentiels et symboliques représentatifs de l'individu ce qui permet à chacun d'être reconnu. « Instance de référence, entre l'imaginaire et le réel, entre le temps chronologique de l'histoire et le temps du vécu, entre le personnel et le social, le symbolique instaure les mots et les signes nécessaires à la définition du soi-même. »³²

Identité objective et subjective

D'un point de vue juridique, l'identité est une unité objective définie par des critères biographiques et physiques. Toutefois et d'un point de vue moral, elle s'avère subjective et instable en recevant différents apports sentimentaux et moraux.

L'identité a une existence « objective » puisqu'elle est définie à partir de critères juridiques, sociaux et physiques qui s'imposent au sujet et, simultanément, elle s'étaye sur des intentions, des perceptions, des sentiments, donc sur une subjectivité dont on sait qu'elle est sujette à caution, donc vulnérable et parfois éphémère.³³

³¹De Gaulejac V., 2002, p 178

³²*Ibidem*, p 176

³³*Ibid.*, p 175

L'identité résulte d'une dialectique entre des indicateurs précis ; objectifs et des représentations subjectives de soi-même ou des autres. L'objectivité de l'identité se manifeste dans le fait qu'on naît avec un sexe, dans une famille. Cette identité déterminée biologiquement et socialement par le sexe s'avère imposée puisqu'on ne peut pas ni la choisir ni la changer.

Plusieurs éléments interviennent donc dans la détermination du caractère objectif du sujet : physiques, juridiques, géographiques et sociaux. A cela s'ajoutent d'autres traits psychologiques : aspirations, désirs et attentes. Avec la croissance biologique, l'éducation et l'extension sociale, l'identité prend sa forme dans un sentiment psychologique et devient ensuite l'objet d'une appropriation subjective. À l'âge adulte, le sentiment d'identité évolue et les changements dans le mode de vie induisent des réaménagements identitaires (mariage, travail, immigration). Même si des transformations accompagnent, par exemple, le passage de l'enfance à l'âge adulte ; des permanences subsistent en permettant de reconnaître l'individu comme tel. « Malgré le caractère mouvant suivant les situations –et changeant dans le temps de l'identité, le sujet garde une conscience de son unité et de sa continuité de même qu'il est reconnu par les autres comme étant lui-même. »³⁴ L'identité se marque ainsi par des changements qui se passent dans un cadre de continuité du sujet. « Chaque individu se transforme en permanence tout en restant le même. Il éprouve un sentiment de continuité alors que la vie est discontinue et que des “événements biographiques” (Legrand, 1993) peuvent intervenir à tout moment pour en modifier le cours. »³⁵

L'identité se situe entre réalité et perception, entre permanence et changement, entre objectivité et subjectivité. « En conséquence, le terme d'identité prend son sens dans une dialectique où la similitude renvoie au dissemblable, la singularité à l'altérité, l'individu au collectif, l'unité à la différenciation, l'objectivité à la subjectivité. »³⁶

Identité individuelle et collective

L'identité se réfère au caractère identique, à la *mêmeté*, ce qui peut être compris dans deux sens : d'une part, la permanence d'une entité unique au cours du temps (identité individuelle) et d'autre part, l'existence d'un rapport de similitude parfaite ou d'égalité avec d'autres entités en partageant les mêmes caractéristiques identitaires. L'identité de chaque sujet se réfère à son caractère spécifique, unique, particulier et pertinent qui permet de l'individualiser, mais ce même sujet se range dans une catégorie avec d'autres sujets qui partagent avec lui certaines spécificités. L'identité constitue le dénominateur commun entre les membres d'un groupe qui se sentent des mêmes ou qui sont qualifiés de similaires par les autres. Même si les membres sont distincts, des traits identitaires partagés les rendent semblables et au même temps différents des membres d'un autre groupe partageant d'autres traits.

³⁴De Gaulejac V., 2002, p 177 (En citant à Camilleri et al. 1990, *Stratégies identitaires*, Paris, PUF.)

³⁵*Ibidem*, p 177

³⁶*Ibid.*, p 175

Dans la construction de son identité psychologique, il passe par l'imitation des modèles auxquels il veut ressembler, mais en développant ses qualités individuelles et ses rapports sociaux.

Pour assurer son existence et acquérir une place et un rôle social le sujet s'assimile dans des groupes.

L'identité est définie à partir de l'appartenance de chaque individu à une famille, une communauté, une classe sociale, un peuple, une nation, etc. Le collectif préexiste à la personne, lui assignant une place dans la structure sociale à partir d'une série de modifications et de normes de classement qui fondent l'ordre symbolique.³⁷

Chaque membre du groupe acquiert une appartenance à travers un ensemble d'attributs, un statut social et des signes particuliers. Son existence sociale commence par sa nomination. Le nom qu'on lui confère est déjà porteur d'appartenance et le place dans la fratrie.

Entre l'identité individuelle et l'identité collective, il existe des liens étroits dans la mesure où, loin de s'opposer, elles se coproduisent. Le nom de famille permet de singulariser chaque individu selon un code préétabli qui le classe dans des lignées précises tout en le situant dans une région géographique donnée, dans un pays et dans une langue. Il en va de même pour les prénoms, qui sont porteurs d'appartenances et de traditions tout en spécifiant l'individualité de chacun à l'intérieur du groupe familial.³⁸

Généralement, le sentiment d'appartenance à des groupes et à des communautés est cultivé dès le jeune âge. Il assure la dimension sociale de l'identité. Le lien qu'on maintient avec le groupe est divers et pluridimensionnel : il peut être tribal, religieux, régional, ethnique ou professionnel, etc. L'identité d'un groupe homogène se construit grâce à une origine géographique commune (le territoire), ou à des liens ethniques et sociaux communs (la langue), soit à l'idéologie ou à la profession commune. Ces sources de rassemblement qui unissent les membres du groupe s'incarnent dans des valeurs, des pratiques et des usages communs. L'identité commune des membres qui appartiennent à un groupe leur permet de nouer des liens réciproques ainsi que de lier leur passé à leur présent. Dans plusieurs cas, l'appartenance passe par des rites de passage et initiatiques qui attestent l'attachement de l'individu au groupe et son incorporation et adhésion à ses valeurs.

L'identité de chaque sujet englobe sa caractérisation propre et son appartenance à un collectif. Elle renvoie à l'individualité et à l'ethnicité (à la communauté et à l'appartenance communautaire). On peut avoir deux approches de l'identité : une approche psychologique relative à l'identité individuelle et une approche sociologique liée à l'identité collective. Ces deux approches s'associent étroitement à la culture orale, à la culture écrite et aux valeurs et idéaux ethniques.

³⁷De Gaulejac V., 2002, p 176

³⁸*Ibidem*, p 175-176

L'identité se situe au croisement de deux évidences (psychologique et sociale) : « L'irréductible psychique, qui se fonde sur un désir d'être, et l'irréductible social, qui fonde l'existence individuelle à partir de sa place dans une lignée (dans la diachronie) et de sa position dans la société (dans la synchronie). »³⁹ Si l'individu se replie sur lui-même, en prétendant se suffire de son identité intime, sans les autres, il se trouve perdu. Sartre raconte comment à l'âge de sept ans, il s'était penché sur lui-même pour se retrouver devant un grand vide. « J'avais tenté de me réfugier dans ma vérité solitaire ; mais je n'avais pas de vérité, je ne trouvais en moi qu'une fadeur extrême. »⁴⁰ Faute de ne pas avoir une identité personnelle tangible et donnée, l'homme est tenu de rentrer en contact avec les autres pour conquérir son identité personnelle. Un exemple montrant l'importance de l'autre, ce qui confère à l'identité un autre abord est l'amour. A travers ce dernier, un rapport d'attachement est créé avec l'autre qui apparaît comme un *alter ego*.

L'amour abolit les frontières entre le Moi, l'Idéal et l'Autre, jusqu'à la passion qui les fusionne, moment d'exaltation dans lequel la personne n'existe plus sans l'autre, démontrant le caractère éminemment virtuel, malléable et relatif de l'identité personnelle.⁴¹

Les identités individuelles et familiales subsistent et accompagnent la définition de chacun et quand une personne a un problème psychologique interne (la folie par exemple), elle perd sa stabilité individuelle, mais son appartenance sociale demeure même en moments de sous-estimation. « Le sentiment de continuité du Moi s'enracine dans la mémoire. Lorsque celle-là fait défaut, la démence n'est pas loin et seule l'identité sociale subsiste comme élément stable pour désigner la permanence de la personne. »⁴² L'identité sociale voire familiale est celle qui rentre en complémentarité avec l'identité psychologique pour la définition du Moi.

L'identité résulte ainsi d'un assemblage, à la fois planifié et fortuit, qui se constitue à la rencontre entre, d'une part ce qui tient à la partie nucléaire du psychisme, la personnalité idiosyncrasique qui recouvre l'idée de « moi-même », et d'autre part, la personnalité ethnique qui révèle l'ambiance sociale et culturelle, le contexte dans lequel l'individu s'inscrit.⁴³

Identité professionnelle

En plus des identités collectives basées sur le sang ou le sol, l'identité professionnelle donne le sentiment d'appartenir à un collectif par l'emploi exercé. Le métier permet à une personne d'être définie par des caractères pertinents et de faire partie d'une communauté professionnelle.

³⁹De Gaulejac V., 2002, p 178

⁴⁰Sartre J.P., 1964, Les mots, Paris Gallimard, cité par de Gaulejac V., 2002, p 178

⁴¹De Gaulejac V., 2002, p 178

⁴²*Ibidem*, p 177

⁴³Devereux G., 1967, «La renonciation à l'identité, défense contre l'anéantissement » Revue française de psychanalyse, tome XXI, n :1), cité par de Gaulejac V., 2002, p 175

De même, les identités professionnelles produisent des sentiments d'appartenance à des collectifs qui rassemblent tous ceux qui ont suivi les mêmes études, passé des diplômes équivalents qui exercent des métiers similaires ou qui occupent les mêmes fonctions. On peut ainsi se définir comme ouvrier, agriculteur, cadre, boulanger, médecin, polytechnicien, juriste, instituteur..., autant de définitions de soi qui servent de soubassement à la reconnaissance sociale.⁴⁴

Mais, dans le cadre de ce qu'on appelle « la lutte des places », l'identité professionnelle acquise par chaque individu n'est pas permanente ni définitivement acquise. « A tout moment, il peut être délogé de la place qu'il occupe. Dans le monde du travail, il est soumis au risque de perdre son emploi, donc son identité professionnelle. »⁴⁵ Il est incité ainsi à se défendre et à se mobiliser pour maintenir son existence professionnelle voire sociale.

Dimensions plurielles de l'identité

Les dimensions de l'identité sont au nombre de trois : une identité héritée (de la famille et des parents), une identité acquise (par la position socioprofessionnelle) et on peut leur ajouter une identité espérée puisque chacun a toujours la tendance de s'identifier aux meilleurs et d'améliorer son statut et sa situation. Le mode de vie moderne a provoqué des oppositions entre les trois identités et la flexibilité identitaire permet à chacun de changer ses convictions.

En conséquence, les tensions augmentent entre l'identité héritée, celle qui nous vient de la naissance et des origines sociales, l'identité acquise, liée fortement à la position socioprofessionnelle, et l'identité espérée, celle à laquelle on aspire pour être reconnu.⁴⁶

En raison du nouveau mode de vie, l'individu jouit d'une liberté dans ses choix identitaires subjectifs, et dans les procédés de fiction et de fixation des traits acquis. C'est à lui qui revient d'arbitrer et de faire ses choix identitaires. « La capacité d'initiative de l'individu moderne se forme pour l'essentiel ici, dans ce travail identitaire d'arbitrage, qui malaxe et sectionne les éléments qui, par la suite, conféreront le sens de la vie. »⁴⁷ Plusieurs caractères de son identité peuvent être le produit d'un montage et sont susceptibles d'être inventées et fabriquées. Ils sont guidés par ses convictions, ses expériences, sa mémoire émotionnelle et par conséquent, ils sont marqués par l'instabilité. Les choix peuvent être parfois paradoxaux.

L'analyse des trajectoires et de la mobilité sociale montre que les existences humaines sont marquées, à des degrés divers par une tension entre des moments de rupture et des moments de continuité. Chacun cherche à se dégager de ses assignations identitaires, puisqu'elles sont invalidantes ou au contraire à les valoriser, lorsqu'elles lui sont favorables.⁴⁸

⁴⁴De Gaulejac V., 2002, p 176

⁴⁵*Ibidem*, p 178

⁴⁶*Ibid.*, p 177

⁴⁷Kaufmann J.-C., 2006, p 595

⁴⁸De Gaulejac V., 2002, p 176

Le manque de stabilité peut mener à des tensions identitaires liées au mode de coexistence de modèles contradictoires.

Identité et multi-appartenance

Dans les sociétés hypermodernes, les marqueurs d'identité sont pluriels, hétérogènes et mobiles. Etant donné que l'identité se situe au croisement de différents champs, elle constitue un creuset des oppositions en tous sens. Elle est un lieu de cristallisation des contradictions sociales, familiales et psychiques. Pour donner un exemple, si un enfant de parents européens est né dans un espace asiatique. Socialement, il est européen, mais son identité géographique est asiatique étant donné qu'il a grandi dans une autre aire. En plus de cette opposition entre le social et le géographique, d'autres décisions s'imposent (comme dans le cas de la conversion religieuse).

La multi-appartenance des individus mène à des identités plurielles et complexes. Cette situation provoque soit leur « sans appartenance » soit leur « refus » ou leur « malaise ». « D'où les multiples contradictions qui traversent les identités contemporaines, entre le réel et le virtuel, la force et la vulnérabilité, la sécurité et l'insécurité, la stabilité et la volatilité, la continuité et la discontinuité, l'ordre et le changement, la permanence et l'éphémère. »⁴⁹

La multi-appartenance se voit, dans les sociétés modernes, comme une pathologie identitaire en raison de ses paradoxes et de ses complexités. Même à l'intérieur d'une seule identité, comme celle héritée, des tensions internes peuvent se manifester.

Dans le cas d'un individu de multi-appartenance, une certaine tension s'installe entre sa culture héritée et les habitudes auxquelles elles essaient de s'adapter.

Sa promotion sociale est souvent accompagnée de tensions entre, d'un côté, l'intériorisation des habitus adaptés à sa nouvelle condition, qui induit l'abandon de ceux qui avaient été acquis auparavant et, de l'autre, la fidélité à sa culture d'origine, qui conduit à valoriser son identité première ou à entretenir des sentiments de loyauté à l'égard de ses ascendants.⁵⁰

Uniformisation et identité culturelle

Pour palier la complexité et la diversité des identités issues de la multi-appartenance, il y'a une tendance vers l'uniformisation des sociétés modernes. L'état moderne, par ses institutions, essaie d'inventer une identité détachée des empreintes communautaires. Grâce à un travail intensif de socialisation mené par les institutions étatiques en général et l'école publique en particulier, on inculque aux enseignés un ensemble de principes, de valeurs et de doctrines modernes. Cela vise une certaine « adaptation » de l'identité pour qu'elle soit au service des modèles défendus par l'idéologie étatique.

L'uniformisation est le résultat de la modernité et de la globalisation. Afin de se défendre contre cette uniformisation, les communautés s'efforcent à protéger leurs

⁴⁹De Gaulejac V., 2002, p 179

⁵⁰*Ibidem*, p 176

membres et par conséquent leur identité culturelle, en s'intéressant de plus à ce qui les distingue des autres. Pour le philosophe Nicolas Sombart :

L'identité culturelle est une formule de lutte dirigée contre les tendances à l'uniformisation résultant de la civilisation technologique qui s'est étendue à notre globe tout entier, contre les dangers d'aplanissement des différences ethniques, géographiques et culturelles, contre la liquidation du passé et la perte de mémoire. Elle s'élève contre l'instauration d'un modèle de développement obligatoire défini unilatéralement pour tout le monde et pour tous les peuples.⁵¹

L'identité n'acquiert sa totalité significative que selon les caractéristiques de la société, (moderne ou traditionnelle), les contextes culturels, politiques ou religieux. « Par exemple, dans les sociétés modernes, les institutions jouent un rôle central de régulation alors que ce sont les groupes primaires ou religieux qui fixent les assignations identitaires dans des sociétés moins développées ou archaïques. »⁵²

L'identité donne la réponse de l'essence et des interactions du sujet. Elle crée pour lui les conditions d'agir conformément à sa pensée. Le sujet est tenu de rechercher ses repères constants pour ne pas se perdre et ces repères peuvent être des traces matérielles, des objets d'art, de l'architecture ou des lieux de mémoire. L'identité a, par conséquent, la valeur d'une référence, d'un foyer et d'un repère qui permet à des individus et à des groupes sociaux de maintenir le lien avec le passé et de s'ouvrir aisément sur l'avenir. Lévi-Strauss écrit ceci en concluant le séminaire organisé au Collège de France en 1979 sur cette notion : « L'identité est une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il n'ait jamais d'existence réelle. »⁵³ Ce « foyer » perd de sa consistance dans le cas de l'immigration qui remet en cause les sentiments sociaux d'appartenance, et par conséquent les sentiments identitaires. La fragilisation de ce foyer est liée à la faiblesse des repères dans le pays d'accueil et les difficultés d'intégration dans le nouvel espace. L'isolement, l'éloignement du groupe et de la terre d'origine déstabilisent l'appartenance, surtout qu'il s'ajoute à cela la pression des modèles et des significations du nouvel environnement social.

Tensions identitaires

Le degré des tensions dans une société dépend de l'ampleur des paradoxes qui traversent ses identités. En fait, les tensions identitaires opposent les garants de l'identité à savoir ses défenseurs (institutions étatiques) aux courants communautaires. Chaque courant rentre en conflit soit contre l'idéologie étatique, soit contre les autres courants afin de leur imposer son style particulier ou de se protéger contre l'assimilation et l'acculturation.

⁵¹Sombart N. 1994, «La séduction de la mémoire », dans Robert Dulau, sous la Dir. *Repousser l'horizon, itinéraires et réflexions en Europe pour le troisième millénaire*, Rodez : Editions du Rouergue, p 172

⁵²De Gaulejac V., 2002, p 175

⁵³Lévi-Strauss C., 1979, *L'identité*, Actes d'un séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, Paris, Grasset p 332.

De façon générale, nous pouvons présenter trois sortes de tensions identitaires : La première tension a un caractère symbolique. Elle se réfère aux valeurs fondatrices de la société. C'est ce qu'on peut nommer ; en quelques sortes, les « sources de l'identité » ou « l'identité supposée », à savoir : la langue, la religion, les traditions et l'éducation, etc. L'absence d'une distinction entre ces sources et les composantes de l'identité proprement dite ; entre l'identité supposée et l'identité réelle, amène à des tensions. Une société peut disposer d'une source identitaire permettant la cohésion sociale ; comme la langue, et dès que les garants de l'identité se rendent compte que cette source est concurrencée par d'autres langues, ils sont inquiets et ils s'efforcent pour rétablir l'ordre.

La deuxième tension a un caractère historique. Elle surgit quand on compare les états historiques de l'identité (par exemple au XIII^{ème} siècle) et on découvre, paradoxalement, que l'identité, dans son état actuelle, (au XXI^{ème} siècle par exemple) est différente. Mais, il faut reconnaître que l'identité change et évolue et elle n'est pas fixe ni dans le temps ni dans l'espace. En raison du caractère dynamique de l'identité, de nouvelles valeurs viennent toujours marquer son processus.

La troisième tension est de caractère géographique. Elle concerne l'insertion de traits considérés comme intrus dans un nouvel espace. Quand on s'avère qu'une tradition externe, qualifiée d'étrangère, se présente dans notre espace, une tension identitaire se déclenche.

En conclusion, nous pouvons remarquer que l'argumentation relative aux traits identitaires peut avoir un caractère référentiel, historique ou spatial.

3. Rapports entre « traces » et « identité »

Les traces et l'identité peuvent se lire comme les deux faces d'une pièce de monnaie. Les traces sont des manifestations identitaires qui associent le caractère matériel et immatériel, le signifiant et le signifié. Quant à l'identité, elle reste omniprésente par la forme d'expression matérielle et des sociétés, même isolées, ajustent constamment leur capital technique et matériel à leurs besoins identitaires.

Les traces jouent un rôle important en unissant des individus en groupes autour de principes identitaires. Pour qu'un peuple puisse produire une culture et épanouir une civilisation qui reflète son identité, une installation dans un même espace est indispensable.

Le fait que des cultures régionales aient pu se développer implique de longs siècles de séjour dans les mêmes régions, la diversité de l'équipement témoigne d'une lente maturation, qui est en contradiction avec les vieilles idées qu'on s'est faites sur le nomadisme perpétuel des populations primitives.⁵⁴

⁵⁴Leroi Gourhan A., 1971, p 11

La technique constitue un moyen important de façonnage des objets. Ces derniers et en plus d'être des références identitaires, ils sont une expression des conceptions mentales et des capacités corporelles. Vu que le façonnage des objets est indissociablement attaché à des gestes techniques précis, les traces matérielles produites peuvent nous renseigner, techniquement, sur les actions mises en œuvre et peuvent être considérés comme une extension du corps biologique humain.

Les objets participent aussi à la cognition en permettant l'identification de leurs propriétaires. Ils reflètent les conditions de vie des individus qui les ont créés. En faisant une étude sur les objets, on peut collecter plusieurs données sur leurs propriétaires.

La question du rôle des objets se pose également dans les analyses sur les identités et sur l'individualisme contemporain. Le processus d'appropriation, de domestication, voire de détournement permet aux individus de faire leurs les objets qui, dès lors ne sont plus de simples ustensiles ou instruments strictement opératoire (Segalen et Bromberger, 1996 ; Thevenot, 1994) : les objets deviennent des « alter-ego » et assurent une consistance aux individus. C'est la raison pour laquelle il est parfois difficile de se séparer d'objets, même s'ils sont usés, inutiles ou encombrants.⁵⁵

Même en se déplaçant, les peuples avaient l'habitude de transporter avec eux leurs objets qui leur sont chers et avec lesquels ils gardent une certaine intimité.

Si l'on pouvait, sur un écran, faire défiler chronologiquement les mouvements des hommes et ceux de leurs créations techniques, on serait tenté de penser qu'ils montreraient des peuples en marche, des races se déplaçant avec leur matériel se pourchassant et se dévorant.⁵⁶

Des sociétés et des groupes ont manifesté une dépendance vis-à-vis des objets, en tant que productions humaines.

Dans son analyse de la vie religieuse, Durkheim ([1912]2003) avait notamment montré que les faits sociaux (religieux) peuvent s'incarner dans des objets saints et des architectures. De la même manière que le droit, les institutions ou encore les personnages mythiques, les objets sont des faits sociaux solidifiés (« cristallisés ») et, en cela, s'imposent à tous.⁵⁷

De ce point de vue, on ne peut pas réduire les objets uniquement à leur substrat matériel, comme on ne peut pas nier le savoir-faire mutuel de leurs propriétaires et de leurs usagers. Pour les techniques de fabrication, de construction et d'exécution des objets, elles sont transmises de génération en génération. Les traces matérielles et artistiques façonnées sont un produit culturel et l'apprentissage des techniques passe par la mémorisation des savoir-faire humains et par l'incorporation des gestes. « Cette idée d'incorporation est également au centre des études anthropologiques de la culture matérielle : les objets comme les langages, valeurs

⁵⁵Olivier M., 2006, « Objets », dans, Mesure S. et Savidian P., *Le dictionnaire des sciences humaines*, Presses Universitaires de France, Paris, p 831

⁵⁶Leroi Gourhan A., 1971, p 11

⁵⁷Olivier M., 2006, p 832

et croyances font partie des cultures et, à ce titre, sont incorporés dans les faits et gestes humains. »⁵⁸

Auparavant, l'un des centres d'intérêt des recherches ethnologiques consistait dans l'étude des objets ethnographiques représentatifs des communautés. Aujourd'hui, le champ d'étude relatif aux objets a été étendu grâce à de nouvelles approches.

Les études ethno-méthodologiques et interactionnistes ont élargi la perspective, notamment en dépassant le seul cas des objets traditionnels et archéologiques pour inclure les objets techniques contemporains : l'interaction entre l'homme et les objets (homme/machine ; homme/ ordinateur ; homme/robot) est au cœur de ces études.⁵⁹

Par conséquent, un rapport réciproque existe entre des objets - qui ne sont que des supports de transmission des ensembles culturels - et l'identité culturelle de leurs concepteurs et de leurs détenteurs. « L'analyse des interactions entre l'homme et son environnement passe nécessairement par l'étude des objets, (instruments, objets techniques) qui médiatisent cette relation (Simondon [1958] 1991). »⁶⁰

La fonction révélatrice des objets en fait des indices pour le chercheur sur l'identité, les relations sociales, les faits, les pratiques, le savoir-faire, le développement cognitif et l'histoire des transformations culturelles et économiques de la vie humaine. Une étude globale de l'identité culturelle ne peut être faite que par la prise en considération à la fois du sujet ainsi que de ses objets ; des êtres humains ainsi que de leurs instruments matériels et outils. En dépassant le caractère matériel des objets, on atteint leur système immatériel, symbolique ; identitaire, sémiotique et intangible.

La sociologie de la consommation et des objets de Jean Baudrillard ([1968]1978) avait souligné leur rôle distinctif et ostentatoire : les objets ne sont pas là pour faire ou pour permettre d'agir, mais pour signifier, pour représenter. Dans cette perspective, les objets permettent à leurs propriétaires de se distinguer, de marquer leur appartenance sociale et leur pouvoir économique.⁶¹

Même si l'ethnologie peut nous renseigner sur les peuples, leurs cultures et leurs identités à travers les traces, quelques contraintes liées à la mobilité humaine perturbent sa démarche.

Il y'a deux sortes de mouvements qui, par l'absence de synchronisme, brouillent le tableau de l'ethnologie. Les premiers sont les déplacements d'hommes qui sauf exceptions, sont extrêmement lents et mal connus, les seconds sont les déplacements culturels dont la rapidité et la fantaisie apparente ne peuvent être exagérées. A ces deux mouvements, il faut ajouter un troisième non moins important, le mouvement d'évolution propre à chaque peuple.⁶²

⁵⁸Olivier M., 2006, p 831

⁵⁹*Ibidem*, p 832.

⁶⁰*Ibid.*, p 831

⁶¹*Ibid.*, p 832

⁶²Leroi Gourhan A., 1971, p 12

Ces trois mouvements peuvent être résumés en trois termes : race, civilisation et culture. Leroi-Gourhan écrit ceci : « Au mouvement des hommes se rattache le problème des races, au mouvement général des produits le problème des civilisations, au mouvement interne le problème des cultures. »⁶³ De ce fait, la synergie qui s'installe entre traces et identité fait appel à différents éléments (homme, mobilité et créativité) et renvoie à différents champs (culture, histoire et civilisation).

4. Le Maghreb, l'Afrique du Nord

Tout d'abord, il faut remarquer que la région de l'Afrique du Nord est sujette à diverses dénominations, qui sont surtout venues de l'extérieur (*Libye, Africa, Tamazgha, Berbérie, Afrique blanche, Afrique septentrional, Pays de l'Atlas, Maghreb, Maghreb arabe et Grand Maghreb*). Elles sont le résultat de la succession de différentes civilisations étrangères et des rapports qu'elles ont tenus avec cette région aux confluent de la méditerranée. En fait, pour les Grecs, l'Afrique du Nord c'est la *Libye*, pour les Romains c'est *Africa* et ensuite l'*Afrique*, pour les Arabes c'est *Bilad al Maghreb* (pays du couchant) ou *Jazirat al Maghreb* (île du couchant)), pour les européens du Moyen-âge et des temps modernes cette terre est celle des *Etats barbaresques ou la Barbarie*, pour les géographes du XIX^{ème} siècle ce sont les *Pays de l'Atlas*, pour les géographes du XX^{ème} siècle c'est l'*Afrique mineure* et pour les chercheurs contemporains c'est l'*Afrique septentrionale, le Nord de l'Afrique, l'Afrique du Nord et finalement le Maghreb*. Selon Pierre Vermerin :

Pour les européens des temps modernes, l'Afrique du Nord s'appelle barbarie (ou Berbérie) et ses habitants barbaresques ou maures. La colonisation impose l'expression géographique « Afrique du Nord » (ou « Afrique blanche ») puis la décolonisation le terme arabe de Maghreb. Mais aujourd'hui prédominent sur place : marocains, algériens et tunisiens, car le sentiment maghrébin est peu répandu. *Africa, Berbérie, Tamazgha, Maghreb, Afrique du Nord, Afrique blanche*, projettent d'emblée des assignations idéologiques.⁶⁴

Chronologiquement, les termes de *Libye* et d'*Africa* semblent plus anciens et remontent à l'antiquité. Le terme de Maghreb, dans sa version arabe "Al-maghrib", remonte à la conquête islamique. Quant au terme d'Afrique du Nord, qui a un caractère géographique, il a été imposé par la colonisation française. Ensuite, avec l'indépendance, le terme du Maghreb s'est imposé dans sa version française.

La position géographique de l'Afrique du Nord et la succession des impérialismes se trouvent derrière cette diversité et cette richesse dans la désignation de la région. La diversité nominale témoigne d'une dynamique et du fait que la région constitue un espace de convoitise. La région n'est pas désignée

⁶³Leroi Gourhan A., 1971, p 12

⁶⁴Vermerin P., 2010, *Le Maghreb*, Editions Le Cavalier bleu, p 5

par un nom qui y soit propre et même le terme « *Tamazgha* », une dénomination interne donnée par les amazighes (berbères), il n'est pas trop utilisé. En effet, les autochtones de la région (qui s'appellent eux-mêmes *Imazighen* : pluriel de *amazighe* signifiant « homme libre »), désignent leur territoire en Afrique du Nord par le terme de *Tamazgha*. Ils contestent les autres appellations au motif qu'elles ne sont pas d'origine locale mais imposées de l'extérieur. Les nord-africains n'appellent pas leur région non plus *Berbérie*, un terme qui reflète l'ethnocentrisme gréco-romain.

De ce fait, on se trouve, dès le début, en pleine difficulté, vu la multiplicité de la terminologie. Quel terme retenir pour cette région ?

Est-ce le terme de l'Afrique du Nord, terme critiqué par les géographes ; du Nord-Ouest africain, terme géographiquement plus juste, mais dicté par des considérations politiques contemporaines ; de la Berbérie, dénomination à usage malléable, dont les fortunes furent diverses depuis le commencement des temps modernes délaissée en fin de compte parce qu'elle comportait trop de sous-entendus politiques sinon raciaux ; du Maghreb, terme arabe vague qui peut servir, parce qu'étranger, dans une langue européenne, bien qu'il soit, en arabe, inutilisable, même si on le précise avec les adjectifs arabe ou musulman.⁶⁵

De façon générale, les différentes désignations conçues de l'extérieur (Maghreb, Afrique du Nord, Berbérie...) n'ont acquis d'ampleur que par l'absence d'un usage fréquent du terme local « *Tamazgha* ». Aussi par le fait que les civilisations étrangères se sont intéressées pour l'occupation de cette région stratégique.

Qu'est-ce que le Maghreb ?

Le *Maghreb* est la transcription du terme arabe « *al-Maghrib* » qui veut dire littéralement l'occident ou le couchant. Il se réfère aux terres vers lesquelles le soleil se couche et englobe le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye et la Mauritanie. Son pendant est le *Machrek* qui est la transcription du terme arabe « *al-Machrek* ». Il veut dire littéralement l'orient ou le levant du soleil et il englobe l'Égypte, la Syrie, l'Irak et à la péninsule Arabique.

L'origine du terme Maghreb remonte au premier moment de l'islamisation ; vers la fin du VII^{ème} siècle et les débuts du VIII siècle. Par « Maghreb », on désignait, dès les premiers moments de la conquête islamique, les terres de l'Afrique du Nord nouvellement islamisée⁶⁶ qui se situent à l'ouest du Nil et des grands centres islamiques du *Machrek* (La Mecque, Médine, Jérusalem...).

Cette région est aussi appelée métaphoriquement l'île de l'ouest. Cette image poétique désignait l'ensemble des hautes terres, plus ou moins montagneuses et bien peuplées qui se trouvent entre les vastes étendues planes et vides du Sahara et l'immensité de la Méditerranée et de l'atlantique.⁶⁷

⁶⁵Laroui A., 1975, *L'histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, François Maspero, Paris, p 10

⁶⁶La conquête islamique est qualifiée de « Al-fath Al -islami » (ouverture) pour la positiver.

⁶⁷Roque M.A., 1996, « Les cultures, éléments vitaux des civilisations », dans, Roque M.-A. (Dir.), *Les cultures du Maghreb*, Editions l'Harmattan, p 12

Le Maghreb « *Al-maghrib* » ; est un terme en mutation continue. Ses acceptions n'ont pas cessé de changer dans le temps et par conséquent dans l'espace. Sa définition est sujette à des critères historiques, géographiques, culturels, politiques voire ethnologiques. Un ensemble de circonstances qui ont abouti à l'objectivation de cette qualification.

De façon générale, nous pouvons distinguer quatre phases dans l'évolution de ce terme qui a tendance chaque fois à se référer, diachroniquement, à un espace réduit que son précédent :

1. « *Al maghrib* », ou « *Bilad al-Maghrib* » (le bled du couchant) ou « *Jazirat al-maghrib* » (l'île du couchant), sont des termes utilisés, traditionnellement, par les premiers géographes et conquérants arabes (autour de la fin du VII^{ème} siècle). On désignait, à l'époque, un espace trop vaste représenté par le bled des berbères « *Bilad al Barbar* » qui sont des fils de *Cam* et qui ont connu une présence romaine.

Après la conquête de l'Ifriqiya et la fondation de Kairouan, les historiens islamiques assimilent pendant longtemps le Maghreb à l'ancienne *Afrique romaine* et ils reprennent les termes de l'administration de Rome. Si le Maghreb désignait chez les Grecs la Libye, cette fois, il fait référence aux terres inconnues et lointaines situées au-delà de l'Égypte. La terre maghrébine est identifiée par les géographes et les historiens de centre de l'empire islamique en fonction du peuple qui l'habite : les berbères, fils de *Cam*.⁶⁸

2. Durant le Moyen-âge, « *al-Maghrib* » continue de désigner les terres d'Afrique du Nord islamisées. Des pouvoirs politiques locaux comme les Almoravides et les Almohades se sont installés en contrôlant le territoire indépendamment du califat de l'orient. Mais à partir du XIII^{ème} siècle, le Maghreb sera divisé entre des principautés opposées (Mérinides, Abdalwadide et Hafside). Pour faire une distinction entre les trois parties et avant la naissance de Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, on parlait à cette époque du proche Maghreb (*Al-Maghrib al-Adna*) qui était la Tunisie, du Maghreb médian ou central (*Al Maghrib al-Awsat*) (l'Algérie) et du Maghreb extrême ou lointain (*Al Maghrib al-Aqsa*) (le Maroc). Les ottomans vont s'accaparer du Maghreb central et oriental ce qui a provoqué une fracture dans cet immense territoire. La partie Est se trouve détachée de la partie Ouest puisque le Maroc a pu garder une certaine indépendance vis-à-vis de l'empire ottoman et il ne sera soumis à un pouvoir étranger qu'en 1912, avec l'instauration du protectorat français.

3. Durant la soumission de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc à la colonisation française, le terme du Maghreb désignait les régions bien arrosées de l'Afrique du Nord française, par opposition aux régions arides du Sahara. Après l'indépendance, le terme est passé à désigner les trois états issus de la colonisation française : le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Afin d'éviter toute confusion, on appelle *Petit Maghreb* ces trois pays occupant la péninsule atlassienne de l'Afrique du Nord. L'espace du *Grand Maghreb* rattache à cet ensemble la Mauritanie et la

⁶⁸Roque M.A., 1996, p 14

Libye en raison de leur voisinage géographique et du passé historique commun des cinq pays.

Les caractéristiques culturelles communes aux cinq pays du Grand Maghreb, des abords du fleuve Sénégal jusqu'aux rivages méditerranéens, résultent aussi de l'importance des échanges qui se sont établis peu après la diffusion de l'Islam entre les régions sahéliennes situées sur la bordure méridionale du Sahara et les vieilles et célèbres cités que sont Marrakech, Rabat et Fès, Tlemcen et Constantine, Tunis et Kairouan et Tripoli.⁶⁹

Aujourd'hui, le Maghreb est une région méditerranéenne qui appartient géographiquement au nord de l'Afrique et culturellement au monde arabo-musulman. Le Maghreb et le Machrek sont particulièrement liés par la langue arabe et la culture islamique.

Pour créer une unité en Afrique du Nord, un traité a été signé en février 1989 à Marrakech et qui a donné naissance à l'*Union du Maghreb arabe*. Il s'agit d'une organisation formée par les cinq Etats (le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, la Libye et la Mauritanie) à des fins de complémentarité économique et politique. Cette union est restée paralysée à cause des conflits intermaghrébins (comme par exemple le conflit entre le Maroc et l'Algérie sur le Sahara). Sur un autre plan, même le terme du *Maghreb Arabe*, il ne fait pas l'objet d'une unanimité car, il exclut une grande partie de la population de cette région : les amazighes. Ces derniers qui y voient une discrimination ethnique veulent être reconnus en défendant l'utilisation d'autres dénominations : soit du Grand Maghreb ou simplement du Maghreb.

4. Le terme de « *al-maghrib* » en arabe a changé sémantiquement pour désigner uniquement le Royaume du Maroc, l'Etat situé géographiquement dans la partie ouest du monde islamique. Toutefois, les trois pays de tradition française (le Maroc, l'Algérie et la Tunisie) continuent d'être qualifiés de pays du Maghreb, du grand Maghreb ou du Maghreb Arabe).

Dimensions du Maghreb

Le Maghreb est loin d'être uniforme. Il renvoie à des contenus pluriels en désignant un espace géographique, un espace historique et un espace culturel :

1. En tant qu'espace géographique, le Maghreb est bordé par des limites aquatiques et désertiques. Il couvre une superficie d'environ trois millions de km² comprise entre la mer méditerranéenne, le Sahara et l'océan Atlantique. Le Maghreb a un caractère doublement dichotomique dans la mesure où, d'une part, aux bas-reliefs de l'Est sont opposés les hauts-reliefs de la partie occidentale et centrale. D'autre part, aux plaines littorales humides du Nord sont opposés les déserts arides du Sud. Géographiquement, les états du Maghreb disposent de deux zones très différentes par leur nature : si le nord est fertile et utile du point de vue agricole grâce à son caractère méditerranéen et subtropical, le sud doit sa générosité à ses ressources minières.

⁶⁹Lacoste C. et Lacoste Y. (dir.), 2004, *Maghreb, peuples et civilisations* (Paris : La Découverte), pp 49-50

Au Maghreb, le relief, le climat et la végétation permettent de distinguer un domaine de steppes d'un domaine tourné vers la mer. Même si ce domaine de steppes est moins habité, il est généreux en disposant d'importantes ressources naturelles minières (phosphates et fer) et énergétiques (gaz naturel et pétrole). Quant à la façade maritime, elle s'étend sur plus de 3000 km en bordure de la mer Méditerranée et de l'océan atlantique. C'est sur ces côtes qu'est pratiquée l'agriculture intensive, que s'est installée l'industrie, les ports et les infrastructures touristiques. La population de plus de 80 millions d'habitants est très inégalement répartie et concentrée principalement sur les plaines littorales. Ces dernières offrent les plus fortes densités humaines de la région et abritent les principales villes.

2. D'un point de vue historique et humain, cet ensemble appelé localement « *Tamazgha* » constitue depuis des temps immémoriaux l'aire de la civilisation berbère ou « amazighe ». On peut distinguer deux espaces maghrébins : ouvert et fermé. Le premier est constitué de la partie orientale, les côtes et les régions de passage. Quant au second ; le Maghreb fermé, il inclut les compartiments montagneux difficiles d'accès et les régions désertées du sud. Si le Maghreb profond ou fermé résistait aux influences extérieures, le Maghreb ouvert fut la terre promise de tous les impérialismes méditerranéens. « Situé en bordure de l'une des mers les plus anciennement humanisées du monde, le Maghreb fut de longue date associé en partie aux grandes civilisations qui s'épanouissent en Méditerranée. »⁷⁰

3. D'un point de vue culturel, sur le substrat berbère du Maghreb, se sont accumulées des strates culturelles liées aux échanges et aux invasions étrangères. Carrefour d'influences diverses, de l'Europe et de l'Asie, le Maghreb constitue un espace de brassage culturel accommodant le substrat local et africain, à la tradition orientale arabe et à la modernité occidentale européenne.

Le Maghreb a connu des moments de son histoire où commençait à se dessiner les états nouveaux (Maroc, Algérie et Tunisie), leurs capitales et les grandes cités nord-africaines. Avant de retracer les événements du Maghreb dans l'histoire, il nous semble intéressant de faire une présentation générale des trois pays du Maghreb.

5. Présentation générale des pays maghrébins : Maroc, Algérie et Tunisie

Dans ce chapitre, nous allons faire une présentation des trois pays du Maghreb du point de vue de leur géographie, de leur climat, de leur végétation, de leur hydrographie et de leur population.

⁷⁰Chérif M., 1975, « L'histoire de l'Afrique du Nord jusqu'à l'indépendance, du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, Le Maghreb dans l'histoire », pp 17-47 dans, Ruf W.K et al, *Introduction à l'Afrique du Nord contemporaine*, Editions du CNRS Paris, pp 17-18.

5.1 Présentation générale du Maroc

Géographie : la géographie du Maroc est occupée de hautes montagnes, de vastes plaines et de déserts. Quatre zones géographiques peuvent y être distinguées : le Rif, la Meseta marocaine, l'Atlas (le Haut-Atlas, le Moyen-Atlas et l'Anti-Atlas) et le Sahara⁷¹.

Le Rif renferme des chaînes de montagnes qui se situent au nord du pays en jouxtant la Méditerranée. Leur altitude moyenne est autour de 1500 mètres. Elles sont composées de matériaux de schistes et de marnes. Le plus haut sommet est la montagne *Tidirhine* qui atteint plus de 2400 mètres. La végétation du Rif est composée de sapins, de cèdres à l'Ouest et de chanvre à l'Est.

La meseta s'étend des bordures méridionales de la chaîne rifaine jusqu'aux chaînes du moyen Atlas, et de l'atlantique à l'ouest jusqu'à la Moulouya à l'Est. Elle dispose de plusieurs plaines et de plateaux d'altitude faible ou modérée ce qui la rend plus propice à l'activité agricole. On peut citer l'exemple de la plaine du Gharb. D'autres plaines s'étendent le long de l'atlantique (la *Chaouia*, *Doukkala*) et d'autres se trouvent à l'intérieur du pays comme Tadla et le *Haouz*.

L'Atlas est composé de divers massifs de structures différentes. Le Moyen Atlas est constitué de chaînes orientées du Sud vers l'Ouest et du Nord vers l'Est. Si ces chaînes présentent des sommets importants à l'est comme c'est le cas de *Jbel Bounacer* ou *Bouiblane* qui dépassent 3000 mètres, leurs hauteurs diminuent vers l'ouest jusqu'à ce qu'elles se joignent aux petits plateaux. Le Haut Atlas est une chaîne majestueuse qui sert de barrière de l'Est à l'Ouest en rendant difficile l'accès Nord-sud. Le plus haut sommet au Haut Atlas est le *Djebel Toubqal* qui dépasse 4000 mètres. Quant à l'Anti-atlas, c'est un massif ancien prolongé par le djebel *Saghro* et relié au Haut-atlas par un ancien volcan (djebel *Siroua*). Il contient des crêtes de quartzites, de grès et de calcaires. Finalement, le Maroc saharien est formé de vastes « *hamadas* » pierreuses s'étendant de l'Atlas jusqu'à la Mauritanie en atteignant l'Atlantique.

Climat : en raison de sa position géographique, à la rencontre de deux mers et du Sahara, le Maroc est marqué par une certaine variété climatique. À l'ouest, de Tanger à Agadir, le climat est atlantique. Dans le Maroc septentrional, le climat est méditerranéen et à l'intérieur du pays, ce même climat méditerranéen est modifié par l'altitude. Au sud des montagnes, au contraire, le climat est subtropical sec.

L'été est généralement caractérisé par un climat chaud et l'hiver par un climat froid et pluvieux. La pluviosité est inégale (200 à 800 mm en plaine) et elle permet des cultures variées. Dans les régions de pluviosité moyenne, l'agriculture, en l'absence d'irrigation, cède la place à l'élevage.

Végétation : la végétation en climat méditerranéen se caractérise par les forêts sèches (chêne vert, chêne-liège, cèdre, pin) ou par des steppes (jubar, palmier

⁷¹Voir : Larousse : Maroc, Géographie physique.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Maroc_g%C3%A9ographie_physique/185525. Consulté le 15.10.2013

nain). En climat saharien, elle est moins présente qu'à travers des oasis. Dans les domaines humides, (Rif et Moyen Atlas) se situent des forêts de cèdre, de sapins et de chêne vert. Dans le domaine subhumide atlantique (800 à 500 m) abonde la culture de céréales. Le domaine aride est couvert de regs, épandages fluviaux.

On peut distinguer de grandes étendues végétales au Maroc. Elles sont représentées par des cèdres (moyen Atlas), des palmiers (Est-saharien), des oliviers (pré-rif), des arbres fruitiers (Moyen-Atlas), des chênes (Rif), des pins, de l'Alfa (Moulouya) et des arganiers (*Anti-atlas*).

Hydrographie : le Maroc est riche en matière d'hydrographie grâce à ses reliefs montagneux accueillant chaque année d'énormes précipitations. Plusieurs fleuves serpentent le pays (*Sebou, Bou Regreg, Oum er-Rebia, Dra'a*) mais leurs débits varient selon les saisons. Grâce à la politique de création des barrages, ces cours d'eau s'utilisent pour l'irrigation ou pour la production d'énergie électrique.

Population : le Maroc compte plus de 30 Millions d'habitants. Sa population a connu une forte croissance vu que le nombre d'habitants a été de presque cinq millions au début du XXème siècle. Il a dépassé le nombre de trente millions aux débuts du XXIème siècle.

Quant au rapport entre ville et campagne au Maroc, le taux de population urbaine a connu une augmentation depuis les années cinquante à cause de l'exode rural. On constate aussi que depuis l'indépendance, l'immigration est destinée vers les régions côtières qui proposent des chances de travail en disposant de plusieurs usines et de grands complexes économiques. L'installation massive le long de l'atlantique et de la méditerranée a permis le développement de grands centres urbains ce qui a provoqué une *atlantisation* et une *méditerranéisation* de la population marocaine (voire maghrébine).

La répartition géographique de la population marocaine est équilibrée dans la partie nord du pays puisque de grandes villes sont présentes sur la côte (Casablanca, rabat et Agadir) et à l'intérieur (Fès, Meknès et Marrakech). Dans le sud marocain, des villes comme Laâyoune (plus de 220.000 habitants), Dahkla (plus de 85.000 habitants), Boujdour et Esmara accueillent presque la totalité de la population.

La population est généralement plus jeune, mais les frustrations économiques ont poussé plusieurs marocains à l'immigration vers différentes régions du monde. Les inégalités sociales sont fortes entre une minorité très riche et une majorité pauvre. Le taux d'analphabétisme est très élevé (plus de 50 %).

5.2 Présentation générale de l'Algérie

Géographie : l'Algérie se situe entre deux espaces paradoxaux : un espace maritime aquatique et un autre saharien désertique. Le pays est ainsi constitué de différents milieux naturels : reliefs, plaines et désert, qui s'agencent du Nord au Sud.⁷²

Relief du littoral

Le littoral méditerranéen algérien présente des chaînes telliennes et des reliefs escarpés qui s'ouvrent sur des plaines marécageuses. Le relief algérien est orienté de l'ouest à l'est. Le tell occidental est marqué par des reliefs moins étendus et dans sa partie méridionale, ce tell dispose de grandes étendues de plaines (plaines de Sidi Bel abbés et de Mascara). Sa chaîne côtière est représentée par le massif d'Oran.

Dans la partie nord-centrale du pays, autour de la capitale Alger, le relief est moins dense avec une présence de plaines ouvertes sur la mer. Trois espaces peuvent être distingués : les montagnes, le littoral et les plaines. Leur contraste donne lieu à un climat diversifié et favorable pour l'agriculture.

Le tell oriental s'étendant d'Alger à Annaba est le plus montagneux. Les vastes chaînes montagneuses des Aurès et de la *Nememcha* occupent la totalité de cet Est algérien. Pour la Kabylie, elle est marquée par des montagnes boisées en cèdre et en chaîne, par la rareté des plaines et par l'humidité du climat.

Plaines et plateaux du centre

Les plaines de la bande du tell abritent des terres fertiles. A l'intérieur du pays, de hautes plaines s'étendent jusqu'aux montagnes présahariennes. Ces hautes plaines sont fermées par l'Atlas saharien qui s'étend de l'ouest à l'est avec un point culminant à l'Aurès : le djebel Chalia (2328 m). Vers le sud, de hauts plateaux sont creusés et s'étendent jusqu'à l'Atlas saharien.

Sahara

Le Sahara algérien s'étend vers le sud et il est constitué d'Ergs et de massifs montagneux comme celui du *Mzab*. Dans le massif de *Hoggar*, il se trouve le point le plus culminant en Algérie, *Tahat* qui a plus de 3000 mètres. Le Sahara algérien est riche en ressources en renfermant des gisements de gaz naturel et de pétrole.

Climat : le climat en Algérie est lié aux grands milieux naturels : côtes, massifs et Sahara. Si les régions côtières ont un climat méditerranéen humide, marqué par des précipitations qui sont fortes au niveau des chaînes telliennes (climat méditerranéen), le Sahara, par contre, est caractérisé par des températures élevées et une absence, sauf exceptionnellement, de précipitations (climat désertique). Le massif central qui se situe entre ces deux zones est marqué par un climat chaud, lié

⁷² Voir : Larousse : Algérie, Géographie physique.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Alg%C3%A9rie_g%C3%A9ographie_physique/185613.
Consulté le (18.10.2013)

aux pressions sahariennes, et par des précipitations venues des régions côtières. Les précipitations y sont moins de 500 mm.

Végétation : la végétation à caractère méditerranéen est constituée de forêts de chênes et de pins. Le paysage dans la région du *tell occidental* est moins dense en végétation et l'alfa oranaise, plante de steppe, s'additionne aux végétations sauvages. Dans le massif central, le sol est couvert d'une végétation basse constituée de steppes. Quelques forêts de chêne et de pin couvrent les montagnes les plus élevées. Au Sahara se trouvent des palmeraies et des oasis.

Hydrographie : le cours et le débit des eaux sont généralement réduits dans le *tell* algérien. Quant aux hautes plaines, elles jouissent de l'abondance des précipitations. Les cours d'eau s'orientent vers la méditerranée et l'oued *Chéelif* se considère le plus long fleuve de l'Algérie (plus de 700 kilomètres). Les oueds qui descendent vers l'Atlas saharien forment une nappe phréatique plus importante. Dans le Sahara, quelques eaux souterraines servent à alimenter les palmeraies et les oasis.

Pour rattraper le retard en matière de la construction des barrages, l'Algérie a établi un plan visant la réduction de la perte des eaux. Les principaux barrages actuellement en exploitation sont Timgad, El Hamiz et Béni Haroun.

Population : l'Algérie compte 35 Millions d'habitants. La majorité de la population est jeune et elle est concentrée le long de la Méditerranée. Vu les inégalités sociales et les chances offertes en Europe, plusieurs jeunes préfèrent immigrer à l'étranger. L'urbanisation rapide liée aux migrations internes des populations et à l'exode rural massif a provoqué des brassages intenses. Parmi les grandes villes de l'Algérie, on peut citer : Alger, Annaba, Oran et Constantine.

5.3 Présentation générale de la Tunisie

Géographie : la Tunisie est le pays nord-africain, le plus oriental des trois Etats du Maghreb. Il est situé à la jonction du bassin oriental et du bassin occidental de la Méditerranée et se trouve bordé au nord et à l'est de cette mer, à l'ouest par l'Algérie et au sud par, à la fois, l'Algérie et la Libye. La partie septentrionale et occidentale de la Tunisie est montagneuse. Le littoral tunisien offre la possibilité de cultiver différents produits : vignobles et oliviers. Au centre constituant le cœur du pays, séparé du nord par la dorsale, des plaines fertiles bénéficient de l'humidité du climat et produisent du blé et de l'orge. Ce cœur de la Tunisie est favorable pour l'élevage des ovins et des bovins. A l'époque romaine, la ville de Béja était l'un des centres qui subvenait au besoin de l'*Empire* en matière du blé. La partie méridionale de la Tunisie est désertique composée de grands plateaux rocheux et de dunes Orientales.⁷³

⁷³Voir : Larousse : Tunisie, Géographie physique.

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Tunisie_g%C3%A9ographie_physique/18699. (Consulté le 25.10.2013)

Climat : climatiquement, au-delà des régions méditerranéennes humides au nord et à l'est, le climat du pays est semi-aride au centre et aride au sud. Le passage du climat méditerranéen vers le climat aride s'accroît partant de l'est vers l'hinterland ouest et des régions septentrionales vers les régions méridionales. Deux types de vents influencent le climat tunisien, le vent marin qui provoque des précipitations au Nord et le vent chaud du sud qui provoque un climat sec. La dorsale tunisienne, montagneuse et difficile d'accès, sert de barrière pour séparer les zones septentrionales soumises au climat méditerranéen des zones méridionales soumises au climat aride saharien. Dans cette dorsale, les agglomérations urbaines ont cédé le territoire aux nomades qui y sont sédentarisés. Ils cultivent le blé et disposent du bétail.

Végétation : la végétation au Nord du pays est méditerranéenne et comprend des forêts de chênes et des prairies. Au sud tunisien, cette végétation est constituée de steppe et d'alfa. A partir de la ville de Djerba commence la région désertique qui conjugue des tas de sables, des oasis et des palmeraies.

Hydrographie : l'hydrographie tunisienne est moins abondante. Le plus important fleuve qui coule dans le pays est situé au nord : la Medjerda. Les cours d'eau dans d'autres régions ont des débits très variables qui dépendent de l'importance des précipitations annuelles dans le pays.

Population : la population de la Tunisie compte plus de dix millions. Les régions côtières accueillent la majorité de cette population et la densité est y très forte. Sur la bande littorale orientale, entre les régions de Bizerte et Gabès, se concentre l'ensemble du réseau urbain. Parmi les grandes villes de la Tunisie, on peut citer : Tunis, Sfax et Sousse

Comme les autres pays du Maghreb, la Tunisie connaît un taux élevé d'immigration vu les possibilités de travail qui s'offrent à l'étranger et les difficultés internes du pays.

Après cette présentation des pays du Maghreb, nous allons retracer les événements du Maghreb dans l'histoire. En fait ; nous pouvons dire qu'historiquement, un ensemble d'événements ont déterminé l'histoire de cette région et le type d'objets laissés par les occupations humaines ne peut pas être dissocié de ces événements.

Partie II : Le Maghreb dans l'histoire

Tout d'abord, nous pouvons dire que les témoignages archéologiques et écrits qu'on a du Maghreb nous permettent de retracer son histoire de la préhistoire jusqu'à nos jours. Les grandes époques à présenter en ce qui concerne le Maghreb dans l'histoire sont au nombre de trois : l'époque préhistorique, l'époque préislamique ou antique et l'époque islamique. Toutefois, si l'archéologie fonde ses théories sur un terrain mouvant et les données qu'on a aujourd'hui peuvent être demain contestée, les sources historiques sont, quant à elles, écrites majoritairement par des étrangers qui constituent par conséquent des témoins indirects.

1. L'Afrique du Nord préhistorique

Les archéologues estiment que l'espèce humaine a fait son apparition à l'ère quaternaire. A cette époque, la configuration géographique du Maghreb était déjà en place et une communication terrestre existait entre le continent africain et le continent européen. Les hommes préhistoriques du Paléolithique Inférieur avaient la possibilité de franchir l'actuelle Méditerranée à pied pour se déplacer du nord au sud et vice-versa. Le climat maghrébin, aux débuts de la période quaternaire était trop chaud, comme en témoignent les découvertes, dans des gisements remontant à cette époque, d'ossements d'animaux qui s'adaptent au climat chaud comme l'éléphant, le tigre et l'hyène.

L'époque préhistorique de l'Afrique du Nord a des racines très anciennes. Elle est toute l'époque qui précède l'apparition des premiers documents écrits. Cette époque qui finit vers le XI^{ème} siècle avant J.-C. (correspondante à l'arrivée des premiers marins phéniciens), se divise en sept périodes caractérisées chacune par son outillage et ses vestiges : l'Acheuléen, le Moustérien, l'Atérien, l'Ibéro-maurusien, le Capsien, le Néolithique et la Protohistoire.

De grands ensembles ont été faits : l'acheuléen représente, avec une vraisemblable « *Pebble culture* », le Paléolithique Inférieur. Le Moustérien et l'Atérien constituent ensemble le Paléolithique Moyen. L'Ibéro-maurusien et le Capsien correspondent au Paléolithique Supérieur ou à l'Épipaléolithique. Le Néolithique introduit dans la région à travers deux courants : saharien et danubien connaîtra son apogée et sa fin avec les gravures rupestres de la protohistoire. Cette dernière période a déjà annoncé l'ère historique en raison de l'apparition des premiers signes écrits. Le passage de la préhistoire à l'histoire ne sera pas systématique vu que plusieurs aspects du mode de vie néolithique ont persisté même avec l'arrivée des Phéniciens.

Par rapport aux cultures avoisinantes, on constate que les périodes du Paléolithique et du Néolithique présentent des trouvailles archéologiques analogues à celles connues à travers le monde (*choppers*, bifaces, céramiques). Toutefois,

l'Afrique du Nord présente quelques spécificités autochtones comme les cultures atérienne et capsienne.

La préhistoire de l'Afrique du Nord offre des caractères qui la différencient de celle de l'Europe. Si l'évolution des genres de vie et des industries est en gros la même, il faut se garder de vouloir assimiler les périodes. Dès le Paléolithique Moyen, les différences sont telles dans l'outillage qu'on ne peut plus confondre les deux rives de la Méditerranée. Une terminologie particulière correspond à une réalité particulière.⁷⁴

Plusieurs cultures et civilisations préhistoriques se sont succédé au Maghreb et du Paléolithique au Néolithique, de grandes différences ont été notées entre ces cultures au niveau de l'outillage utilisé et des caractéristiques physiques et cérébrales des hommes préhistoriques.

Scientifiquement, les aspects de la préhistoire nord-africaine ont été mis en lumière grâce à des recherches ayant débuté dès le XIX siècle. Les investigations menées au début par les chercheurs de l'époque coloniale, se poursuivent jusqu'à nos jours par des groupes de recherche mixtes. Elles ont permis de découvrir de nombreux sites préhistoriques et de mieux éclairer des périodes reculées du passé.

1.1 Le Paléolithique inférieur

1.1.1 De la Pebble Culture et de l'Acheuléen

D'après les découvertes archéologiques, les premières traces de la présence humaine en Afrique du Nord remontent à plus d'un million d'années. Cet âge est attribué, en Algérie, aux restes humains mis au jour dans le site d'Aïn El Ahnech (wilaya de Sétif). Au Maroc, les plus anciens restes humains correspondent à l'homme de Sidi Abderrahmane découvert à Casablanca et qui sont datés autour de 700 000 ans.

Le territoire maghrébin a connu, dès l'aube des temps, une présence des hommes préhistoriques qui ont occupé des sites dont les vestiges correspondent au Paléolithique Inférieur.

Les civilisations que couvre le terme de Paléolithique Inférieur témoignent des longs cheminements de la pensée humaine, de l'évolution étonnante de l'outillage, depuis les pièces à peine ébauchées de la « *Pebble Culture* » jusqu'aux outils variés et remarquablement façonnés de l'Acheuléen, enfin de la présence temporaire de diverses branches de la lignée humaine, progressives de l'une à l'autre, changeantes, mais irrésistiblement orientées vers une adaptation à la vie intellectuelle et manuelle.⁷⁵

En nous basant sur le type du matériel lithique exhumé dans les fouilles, plusieurs sites maghrébins datent du Paléolithique Inférieur. On a découvert au Maroc des

⁷⁴Brignon J., Amine A., Boutaleb B., Martinet G., Rosenberger B., Terrasse M., 1967 : *Histoire du Maroc*, Hatier, Paris 6^e, Librairie Nationale Casablanca, p 6

⁷⁵Chavaillon J., 1968, « Le Paléolithique inférieur », dans Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 74

galets aménagés dans des cailloutis de Villafranchien moyen (*Tardiguet Er-Rahla* : forêt de *Maâmora*) et du *Salétien* (*Souk El Arba du Gharb*).

Les carrières de sidi Abderrahmane (Casablanca) furent étudiées par R. Neuville et A. Ruhlmann qui définirent le « *Clacto-Abbevillien* » ; P. Beberon le nomma « *Acheuléen ancien* » et étendit les fouilles à d'autres gisements (carrière de la Stic). En Algérie, le site de l'Ain Hnech, près de Saint-Arnaud, a fourni à C. Arambourg une faune villafranchienne et des boules polyédriques. Le site de Ternifine (Mascara) fut découvert en 1870 : Pomel étudia la faune ; fouilles de Pallary (1925) et de G. Arambourg (1931, 1954-1956) qui découvrit l'*atlanthropus mauritanicus* ; L. Balout étudia l'industrie. Citons Champain, Clairfontaine, lac Karar, El Ma El Abiod.⁷⁶

Si la culture acheuléenne est attestée dans plusieurs gisements maghrébins et ne fait pas l'objet d'aucun doute, la *Pebble culture*, quant à elle, ne fait pas l'objet d'une unanimité. On admet que cette plus ancienne culture du Paléolithique Inférieur est présente dans des régions qui ont connu une plus ancienne présence de l'homme : à savoir dans des pays de l'Afrique de l'Est (Kenya, Ethiopie et Tanzanie). On a tendance aussi à affirmer qu'au Maghreb, et plus particulièrement au Maroc, certaines industries lithiques des premiers hommes préhistoriques remontent à la *Pebble Culture* ou au moins aux débuts de l'Acheuléen.

La plus grande partie de leur outillage très simple ne nous est pas conservée parce qu'en bois. Ils utilisent des bâtons, des massues, etc., mais aussi des pierres dont la forme convient à certains usages comme casser des coquilles, briser les os de petits animaux, les dépecer, ou couper du bois. Ils savent très tôt –il y'a environ un million et demi d'années– modifier la forme de certains galets, en détachant des éclats par choc, afin d'obtenir une sorte de tranchant, ou de pointe. Ces outils très grossiers abondent sur le plateau de Salé. Cette « civilisation du galet » (*Pebble culture*) est bien attestée au Maroc.⁷⁷

Les hommes de cette époque utilisaient des galets plus ou moins aménagés obtenus par la percussion de deux roches et qui ont évolué dans le temps. Au Maroc, deux groupes d'industries lithiques évoluent : l'industrie du galet aménagé et celle du biface. « On est passé de l'Acheuléen ancien à bifaces grossiers (nucléus informes et hachereaux archaïques) à l'Acheuléen final qui pourrait être contemporain du Moustérien ancien d'Europe avec ses outils variés, mêlés à de petits bifaces. »⁷⁸

⁷⁶Chavaillon J. «Paléolithique inférieur », dans Leroi-Gourhan A., 1968, *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 13-14

⁷⁷Brignon J. et *Al.*, 1967, p.6

⁷⁸Chavaillon J. 1968, p 81

1.1.2 L'Acheuléen

L'outillage lithique représentatif de l'acheuléen consiste dans des bifaces, des hachereaux et des nucléus. Des ossements mêlés à des outils de pierre taillée acheuléens ont été découverts dans différents sites de l'Afrique du Nord : au site de Ternifine en Algérie (wilaya de Mascara), dans les gisements de Sidi Abderrahmane à Casablanca et de Daya El Hamra près de *Tiflet*. En Tunisie, des galets taillés mêlés aux ossements d'animaux ont été mis au jour dans le site d'Ain Brimba (région de Kébili) mais aucune trace de l'espèce humaine d'*Homo Erectus* qui se trouve derrière la production de ces outils, n'a été découverte dans le pays.

Ces vestiges d'une grande richesse définissent une culture qui s'étale entre 1 million d'années à 100.000 ans. « L'acheuléen qui a duré de 1.000.000 à 100.000 ans environ est marqué par l'apparition de bifaces et de hachereaux sur éclats. A cette époque l'homme a connu le feu, utilisé des percuteurs tendres (bois, cornes d'animaux) et retouché des éclats de pierre duré. »⁷⁹

L'outillage acheuléen nord-africain est le même que l'europpéen.

Le biface caractérise la période acheuléenne, correspondant à celle d'Europe. La taille progresse : on utilise d'abord un percuteur de pierre et bientôt apparaissent, au lieu d'une pointe comme sur les coups-de-poing européens, d'autres outils comme les « hachereaux ». La taille de la pierre durant cette large période acheuléenne s'est perfectionnée avec le temps.

La taille se perfectionne peu à peu en ôtant des éclats non plus seulement dans une seule direction, mais dans deux ou plusieurs. Puis on commence à utiliser certains de ces éclats, minces et coupants, détachés par le choc d'une autre pierre. On passe ainsi du galet aménagé au « biface » ou « coup-de-poing ».⁸⁰

1.2 Le Paléolithique Moyen

Le Paléolithique Moyen débute vers 120000 ans avant le présent avec l'apparition des outils sur éclats produits selon la technique du débitage « Levallois ». Il finit vers 20000 ans avec l'apparition d'un outillage lamellaire. Le Paléolithique Moyen se divise en deux grandes périodes : le Moustérien et l'Atérien.

1.2.1 Le Moustérien

Le Moustérien correspond à la première période du Paléolithique Moyen. Il a duré de 120.000 à 40.000 ans et il est marqué par l'abondance des outils sur éclats, des racloirs et des grattoirs. Les techniques d'obtention des outils lithiques préhistoriques au cours du Moustérien consistaient dans la technique "Levallois". Il s'agit d'un processus en deux étapes consistant d'abord à préparer les contours d'un nucléus pour en débiter, ensuite, un ou plusieurs éclats de sa surface.

⁷⁹El hajraoui M.A., 1990, «La préhistoire » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 19

⁸⁰*Ibidem*, p 9

Le Paléolithique Moyen est présent au Maroc dans différents sites préhistoriques.

Indépendamment des sites du Paléolithique Ancien qui raccordent par le Levalloisien au Paléolithique Moyen, un certain nombre de séquences stratigraphiques assurent les différentes articulations du Levallois-Moustérien au Mésolithique. Au Maroc, Mougharet el Aliya, à Tanger a livré cinq niveaux de Paléolithique Moyen de caractère moustérien à feuilles bifaciales et la grotte de Taforalt au Maroc Oriental contient une série importante comportant à la base un niveau levalloiso-moustérien, surmonté par de l'Atérien, et un ensemble ibéromaurusien.⁸¹

En ce qui concerne les restes humains représentatifs de cette période, ils sont ceux de l'homme de Jbel Ighoud à Safi. « Cet homme est le contemporain de l'homme de Neandertal en Europe. Cependant, il présente déjà les caractéristiques de l'Homo sapiens, bien qu'elles soient archaïques. »⁸²

En Tunisie, les vestiges de la culture moustérienne se rencontrent à Sidi Mansour (Gafsa), Aïn Meterchem (région de Kasserine), Aïn Mrohtta (non loin de Sidi Ali Ben Nasrallah), Sidi Zine (le Kef), Bizerte, Fériana, Oued Akarit au nord de Gabès, mais les plus importants sites de cette époque sont ceux d'El Guettar (région de Gafsa) et de l'Oued Akarit (au nord de Gabès). Dans ce derniers site, sont mis au jour des vestiges composés de pierres rondes disposées en une cône, qui sont associées à des ossements d'animaux, des dents et des objets de silex taillé ainsi qu'une pointe pédonculée atérienne.

En Algérie, les sites moustériens ont livré un ensemble abondant d'outils en débitage Levallois.

Ainsi en est-il en Ahaggar du « Site Dédé » près d'In Ecker, découvert en 1963 par Cinquabre. Concentrés sur quelque 4000 m² peu aux abords d'un filon de microdiorite dans lequel a été fait l'essentiel du débitage, qui était souvent un débitage Levallois, les outils comportaient surtout des denticulés. Une partie du site montrait une grande abondance de pièces « géantés » mesurant plus de 20 cm, gigantisme noté à diverses reprises dans les industries de l'Ahaggar par H.J. Hugot ; en atteignant 28,5 cm et 29 cm, diverses pièces se rangent parmi les plus grandes connues dans le monde.⁸³

Parmi les autres sites moustériens algériens, on peut citer : Retaïma, Brézina, Ghardaia, Ali Bachan, Eckmühl-Troglodytes, etc.

1.2.2 L'Atérien

A partir de 40.000 ans, s'est développée une culture du Paléolithique Moyen qui doit son nom au site éponyme de Bir el-Ater (wilaya de Tébessa). Ce site qui a livré en abondance, et pour la première fois, l'outillage lithique représentatif de l'atérien : à savoir les pièces pédonculées.

⁸¹Leroi-Gourhan A., 1968, « Paléolithique moyen et supérieur », dans : Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 22

⁸²El hajraoui M.A., 1990, p 19

⁸³Aumassip G., 2001, *L'Algérie des premiers hommes*, Editions de la maison des sciences de l'homme, Editions Ibis Press, Paris, p 52

Cette industrie, dont le nom vient du gisement de Bir El Ater, en Algérie, fait preuve d'une assez grande maîtrise. L'outillage se caractérise par la présence d'une très forte proportion, allant jusqu'à 50 % de pièce pédonculées. La dimension des outils est réduite, ce sont en effet les éclats qu'on utilise. Le silex s'est substitué aux roches dures de la période précédente, laves ou quartzites, difficiles à tailler. Lui seul peut se débiter en éclats minces, coupants et résistants, lui seul peut être retouché par pression habile d'un morceau de bois dur.⁸⁴

Les premières pointes de lances (pointe de flèche) sont introduites par les atériens durant une époque où l'Afrique du Nord a connu de fortes pluies ce qui a permis l'abondance du gibier qui est chassé en grand nombre par ces hommes préhistoriques.

D'autres sites algériens ont aussi offert du matériel atérien. « L'Atérien est largement attesté en Algérie (Bir el Ater, Oued Djouf el djemel, Bérard), il est sous-jacent à l'Ibéromaurusien au Cap Ténès. L'Ibéromaurusien offre une progression vers des formes proches de Néolithique à *columnata et Champlain*. »⁸⁵

La culture atérienne caractérise particulièrement l'Afrique du Nord. Elle est attestée au Maroc et des restes humains relatifs à cette époque ont été mis au jour.

Propre aux pays du Maghreb, l'atérien est particulièrement bien développé au Maroc où ont été trouvés les seuls restes humains qui puissent être rapportés à cette civilisation apparue il y a environ 40.000 ans. Dérivant du moustérien, l'atérien se caractérise par la présence d'outils pédonculés, de pointes bifaciales, etc.⁸⁶

Les témoins humains atériens ont été découverts près de Rabat (Témara, Dar Es Sultane et El Harhoura). Un site près de Casablanca (*Tit Mellil*) a livré plusieurs outils atériens comme des racloirs, des lames, des grattoirs et des pièces foliacées.

Comme le reste de l'Afrique du Nord, la Tunisie a connu la culture atérienne caractérisée par l'abondance des outils à pédoncule, par des pointes et des racloirs taillés sur une seule face. Les sites atériens tunisiens se situent surtout sur les côtes Nord et Nord-est du pays, principalement dans les formations rouges des côtes Nord de la Tunisie, tel que Bizerte, le Cap Bon, Hergla et Monastir. « En Tunisie, l'Atérien est situé antérieurement au Capsien à Ain Meterchem. Le Moustérien est surmonté par l'Ibéromaurusien à l'oued el Akarit. Pour le Capsien de la région éponyme, on peut citer les gisements d'El Mekta, de *Lalla*. »⁸⁷

L'atérien qui a duré jusqu'à 20.000 ans s'est développé en Afrique du Nord aux moments où les aspects du Paléolithique Supérieur se généralisent en Europe.

Les traditions du Paléolithique Moyen semblent couvrir en Afrique la plus grande partie des temps durant lesquels se déroule le Paléolithique Supérieur d'Europe, par adaptation du débitage levalloisien comme dans l'atérien qui s'étend du Maroc à l'Égypte, couvrant le Sahara presque au Niger. Dans ses caractères généraux, l'Atérien répond au Levalloiso-Moustérien par son nucléus, son éclat et son outillage façonné (pointes et racloirs). Il s'y ajoute la pièce pédonculée atérienne,

⁸⁴Brignon J. et Al., 1967, p 10

⁸⁵Leroi-Gourhan A. 1968, p 22-23

⁸⁶El Hajraoui M.A., 1990, p 19

⁸⁷Leroi-Gourhan A. 1968, p 23

éclat souvent terminé en pointe, dont la base est doublement encochée pour former un pédoncule.⁸⁸

1.3 L'Ibéromaurusien (l'Épipaléolithique, le Paléolithique supérieur)

L'Ibéromaurusien se nomme ainsi parce qu'on croyait y déceler des influences ibériques. Il est également connu sous le nom d'épipaléolithique et correspond à une période de transition entre l'Atérien et le Capsien. L'Ibéromaurusien a duré de 20.000 à 12000 à l'est du Maghreb voire à 6000 ans à l'ouest. A cette époque, le désert s'est retiré vers l'équateur, les hommes préhistoriques se sont réfugiés dans des régions montagneuses. Ces hommes s'apparentent, physiquement, au type Cro-Magnon.

L'outillage de cette période est marqué par le débitage laminaire et par l'industrie osseuse. « Il se manifeste essentiellement par l'utilisation d'outils sur lames et lamelles, microlithiques, d'un outillage en os (aiguilles, poinçons) et d'éléments de parures. »⁸⁹

En Algérie, les outils de cette période sont représentés par des armes de chasse raffinées, faites de pierre, de bois, et même de cordage. « Ces industries semblent être apparues vers 15 000 ans av. J.-C. aux alentours d'Oran, dans l'Ouest algérien, avant de se propager sur toute la côte maghrébine durant les cinq millénaires qui suivent. »⁹⁰ En Algérie Orientale, c'est M.J. Morel Inspecteur de l'Enseignement primaire à Bône, qui a inventorié différentes stations ibéromaurusiennes. « Il a pris la découverte de plusieurs d'entre elles et publié celles de l'Edough, du Kef oum Touiza, du Demnat el Hassan. On lui doit l'essentiel de la documentation concernant le gisement de Gambetta. »⁹¹

Au Maroc, parmi les sites ibéromaurusiens, on compte *Taforalt et Ifri-n-Baroud*.

Selon Lionel Balout : L'Ibéromaurusien paraît abondant dans le Maroc orientale, qui d'ailleurs continue sans barrière d'Oranie occidentale. Il y a de l'Ibéromaurusien littoral dans la région de Mèlilla ; les stations sont, dans l'ensemble, très pauvres et sans stratigraphie [...] La grotte des Pigeons, à Taforalt, dans laquelle l'Abbé Roche dirige depuis 1951 des fouilles très importantes par leur ampleur et leurs résultats, nous a déjà retenu à propos des subdivisions de l'Atérien.⁹²

Ainsi, nous pouvons constater que l'Ibéromaurusien est tourné vers la mer.

⁸⁸Leroi-Gourhan A. 1968, p 135

⁸⁹El Hajraoui M.A., 1990, art. cit. p 20

⁹⁰Reygasse, M., 1922, -« Note au sujet de deux civilisations préhistoriques africaines pour lesquelles deux termes nouveaux me paraissent devoir être employés », dans : XVIème session de l'Association française pour l'avancement des Sciences, Montpellier, pp 467-472.

⁹¹Balout L., 1955, *Préhistoire de l'Afrique du Nord, Essai de Chronologie*, Arts et Métiers Graphiques, Paris, p 351.

⁹²*Ibidem*, pp 367-368

En Tunisie, les sites de la civilisation ibéromaurusienne les plus prestigieux sont situés sur la côte septentrionale du pays (entre Tabarka et Bizerte). Sur la côte orientale, par contre, aucun site ibéromaurusien n'a été mis au jour. Cela s'explique par le fait que les rivages orientaux ibéromaurusiens ont été submergés à cause d'une transgression maritime. Seules les côtes septentrionales ont échappé à la transgression post-ibéromaurusienne. En fait, les rivages orientaux se situaient à environ 200 Km de leur tracé actuel et des villes côtières de l'Est comme Sfax et Sousse n'étaient pas côtières vers 15 000 ans BP. Elles étaient continentales.

Les vestiges de cette civilisation se caractérisent par la présence de lamelles en silex à bord abattu, par des grattoirs, des burins et des microlithes ainsi que par des outils osseux. « L'Ibéromaurusien est remarquable surtout par ses lamelles à dos abattu qui constituent 60 % de l'outillage, ses croissants, ses micro-burins et ses grattoirs circulaires. Il fut longtemps considéré comme le faciès côtier du Capsien de Tunisie et d'Algérie. Il est probablement un peu plus ancien. »⁹³ Quelques régions méridionales de la Tunisie (Kébili-Gafsa) ont aussi livré des lamelles en silex, ayant la forme d'une petite lame, dont la longueur ne dépasse guère les 5 cm.

En plus de leurs outils spécifiques, les hommes préhistoriques ibéromaurusiens avaient un ensemble de rites et de pratiques comme ceux qui consistent dans l'avulsion dentaire des incisives des adultes, dans l'enterrement suivant une position semi-fléchie ainsi que dans l'utilisation de colorants.

Les hommes y pratiquaient l'avulsion des incisives et enterraient leurs morts dans des grottes ou sous abris suivant un rituel funéraire précis : corps en décubitus latéral, recouvert de pierre avec emploi d'ocre rouge près de la tête. Leur industrie est très proche de l'industrie épipaléolithique, fondée sur des outils de petite taille, et les premières préoccupations esthétiques apparaissent à travers le décor gravé sur des objets divers allant du simple récipient aux outils et aux éléments de parure.⁹⁴

1.4 De l'Ibéromaurusien au Capsien

En Afrique du Nord, on distingue l'Ibéromaurusien ; qui est de tradition maritime, du Capsien⁹⁵ qui est de tradition continentale. Les préhistoriens constatent que même si l'Ibéromaurusien précède chronologiquement le Capsien, il a continué à coexister avec lui et des interpénétrations entre les deux cultures se sont révélées comme c'est le cas dans le site de Mecht-El-Arbi. « Ce contact éclate à Mecht-El-Arbi même, ou sont présentes les deux humanités ibéromaurusienne et capsienne. C'est une des données du problème des relations entre les deux civilisations. »⁹⁶

⁹³Laming- Emperaire A. 1968, « Les chasseurs prédateurs du postglaciaire et le Mésolithique » dans Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 151

⁹⁴Touri A., « Introduction à l'histoire du Maroc » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, 1990, p 3

⁹⁵Gafsa et sa région environnante constituent le cœur de cette civilisation et ce même terme de « Capsien » est introduit par Jacques de Morgan. Il dérive du nom latin de la ville « Capsa », qui a donné le nom actuel « Gafsa ».

⁹⁶Balout L., 1955, p 353

L'ibéromaurusien se distingue du capsien par la taille des outils qui ont pris de grandes dimensions. L'industrie ibéromaurusienne se caractérise par des outils de petite taille : les lamelles retouchées, des grattoirs et des micro-burins. A cette époque remontent des outils en os et des éléments de parure surtout, des coquillages marins. L'outillage est de plus grandes dimensions que celui du Mouillien, mais comporte aussi des microlithes. L'os, rare au début, devient plus abondant par la suite.

Le Capsien n'est pas présent à l'ouest du Maghreb (Maroc) et il concerne l'intérieur des terres surtout à l'Est du Maghreb (en Tunisie). « A l'inverse de ce que s'est produit dans le reste du Maghreb, le Maroc n'a pas connu, sur la presque totalité de son territoire, la civilisation capsienne venue d'orient. La civilisation ibéromaurusienne a tout simplement subi une évolution interne qui annonce le Néolithique. »⁹⁷

Cette civilisation spécifique au Maghreb oriental s'est répandue vers le 9^e millénaire avant J.-C. Elle se subdivise en deux ensembles : le capsien régional et le capsien étendu. Le capsien régional est lié uniquement aux régions de Gafsa et Tébessa. Pour le capsien étendu, il concerne la partie centrale de l'Algérie ainsi que la Libye occidentale.

Les cultures à microlithes sont représentées en Afrique du Nord par les Capsien (se divisant en Capsien typique, autrefois Gétulien, Capsien supérieur et Néolithique de tradition Capsienne), en Algérie et au Maroc par l'Ibéromaurusien (se divisant en Ibéromaurusien I, II et III) dont le site type est la Mouillah (Oran, Algérie). C'est un site de plein air situé à 5km au nord de Marnia, à la frontière algéro-marocaine, découvert en 1899 par Pallary, fouillé en 1907 et 1910 par Barbin. L'industrie très abondante comprenait, sans stratigraphie, des lamelles et des éclats bruts, des lamelles à dos abattu très nombreuses (50 % de l'outillage ramassé) des microlithes géométriques peu nombreux, des grattoirs et des *nuclei*. Taforalt ou Grotte des pigeons (Maroc) est intéressant par les datations C14 qu'elle a données avec 3 couches d'Ibéromaurusien dont l'âge s'échelonne de 10000 à 8550 avant J.-C.⁹⁸

Le Capsien tunisien est caractérisé par le nombre considérable des résidus de ses escargotières et de ses outils en silex consistant en de grosses lames et éclats, souvent à bord abattu. Des coquilles d'œufs d'autruches gravées et perforées ont été mises au jour. Elles ont été probablement utilisées soit comme vaisselles ou comme parures. On a mis au jour des amas de coquilles d'escargots mélangés avec des cendres et des morceaux de coquilles d'œufs d'autruche décorés qui attestent d'un premier souci artistique et esthétique.

Le Capsien de l'Afrique du Nord est le mieux connu. Il se superpose à une industrie atérienne caractérisée par des pointes uni-faciales à pédoncule (Sahara) qui ne sont pas sans présenter des analogies avec des pointes à pédoncule du Pré-boréal européen. Le Capsien typique de Tunisie avec ses grands burins d'angle, ses lames à dos abattu, ses micro-burins et ses trapèzes à bords concaves, présentent aussi des triangles scalènes, des lamelles à coches multiples, des micro-

⁹⁷Touri A., 1990, p 3

⁹⁸Laming-Emperaire A., 1968, « Epipaléolithique et mésolithique », dans Leroi-Gourhan A., *La pré-histoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 27

burins. Les escargotières sont les plus caractéristiques des sites Capsiens. Cette longue tradition se termine au IV^{ème} ou III^{ème} millénaire par un Néolithique de tradition capsienne avec pointes de flèches bifaciales, haches polies, poteries et microlithes qui montrent que, comme en Europe, les microlithes africains ont survécu à l'installation des premiers Néolithiques.⁹⁹

A cette époque, les hommes commencent à vivre en grandes collectivités et à s'installer à côté des sources et à avoir des soucis religieux. Les rites funéraires témoignent davantage de cette tendance.

Les sites capsiens en Tunisie sont assez nombreux. On peut citer : El Mekta (Gafsa) (dans lequel ont été exhumées des figurines en pierre diverse et des outils dont des aiguilles), Aïn Sendès, Bortal Fakher (région de Redeyef), Bir Hamaïra (région de Métlaoui), Lalla (région de Gafsa), Bir Oum Ali (à 55 Km au S.E de Gafsa) et Aïn Meterchem.

Le Capsien externe, algérien et libyen, est marqué par de petites lamelles qui sont souvent transformées en armatures (microlithes géométriques).

A l'atérien font suite différentes cultures, leptolithiques et microlithiques : Capsien (El Mekta, Tunisie) et ibéromaurusien (Taforalt, Maroc) au Maghreb [...] Le Capsien et la culture de Tera (Haua Fteah Cyrénaïque) sont leptolithiques à grands outils, accompagnés de lamelles et de pointes à bord abattu (pointe Capsienne). Le Capsien, limité à la zone intérieure, a donné développement à une lignée culturelle qui se prolonge jusqu'au Néolithique.¹⁰⁰

1.5 Le Néolithique

L'âge de la pierre se subdivise en deux périodes : le paléolithique et le néolithique. Le paléolithique ou l'âge de la pierre ancienne (mot composé de paléo : ancien et de lithique : pierre) est un âge de la pierre taillée. Le néolithique ou l'âge de la pierre nouvelle (mot composé de néo : nouveau et de lithique : pierre) est un âge de la pierre polie. Durant le Néolithique, les hommes préhistoriques se sont sédentarisés et ont produit leur nourriture grâce à l'agriculture et à la domestication. Aujourd'hui, le Néolithique ne désigne pas seulement une époque, mais aussi un stade culturel caractérisé par un ensemble d'innovations au niveau technologique, social et économique.

Si le paléolithique était caractérisé par la pierre taillée, le néolithique était caractérisé par l'apparition de la pierre polie, mais aussi par d'autres innovations au niveau industriel.

Basé au départ sur des critères essentiellement technologiques (apparition du polissage de la pierre et de la poterie), le concept de Néolithique n'a cessé de gagner en complexité au fur et à mesure que la recherche préhistorique cessait d'être une simple récolte d'objets pour devenir une science cherchant à saisir dans son ensemble l'évolution des sociétés humaines.¹⁰¹

⁹⁹Leroi-Gourhan A. 1968, p 151

¹⁰⁰*Ibidem*, p 137

¹⁰¹Bailloud G., 1968, « Le Néolithique », dans Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 157

1.5.1 Les innovations néolithiques

Innovations au niveau technologique

Le Néolithique est marqué, au niveau technologique, par l'apparition de la pierre polie et la production de la poterie. Le polissage de la pierre a permis d'avoir des petites pointes de flèche à taille bifaciale. Quant à la production de la poterie, elle a permis l'accumulation des produits alimentaires.

Durant le Néolithique, le développement et la diversification de l'outillage sont le résultat du passage de la phase de prédation (chasse, cueillette) à la phase de production. Un ensemble d'outils a été produit de pierre, d'os et d'argile : meules, broyeurs, polissoirs, pointe de flèche, haches polies et céramiques. La phase finale du Néolithique a connu l'apparition des premiers outils métalliques (poignards, hallebardes, épées) et des gravures rupestres. Des sépultures riches en mobilier funéraire (vases en céramique, haches polies, objets en os et en ivoire) et qui remonte à cette période ont été mises au jour. « Les développements technologiques qui marquent l'apparition du Néolithique ne seront souvent qu'une réponse aux besoins et aux possibilités nouvelles résultant de l'agriculture et de la sédentarisation qui l'accompagne. »¹⁰²

Innovations au niveau économique et social

Le Néolithique est marqué, au niveau économique, par le développement de l'agriculture et de l'élevage qui sont décelés par la présence de meules, de broyeurs et par des restes d'animaux domestiques.

Ce qui caractérise essentiellement le Néolithique est l'établissement de nouvelles relations entre l'homme et le milieu naturel, l'homme cessant d'intervenir uniquement au sein de celui-ci dans un sens destructeur ; il devient un producteur, en modifiant par son intervention le jeu de la sélection naturelle des espèces animales et végétales, et en favorisant la reproduction de celles auxquelles il porte un intérêt alimentaire ; de nombreux procédés entrent ici en jeu : semilles de graines, création de milieux artificiels plus favorables pour labour, irrigation, fumure pour les végétaux, pâturages ou étables pour les animaux. Avec la sélection des variétés les plus rentables et la formation de nouvelles espèces par hybridation ou ségrégation, l'homme crée véritablement, pour la première fois, ses sources de nourriture ; on voit alors l'élevage et l'agriculture remplacer, plus ou moins rapidement et plus ou moins complètement, la chasse, la pêche et la cueillette en tant que base de l'économie.¹⁰³

Au Sahara, l'élevage du bœuf et du mouton avait une importance grandissante raison pour laquelle on parle d'une civilisation bovidienne dans cette région.

Climatiquement, l'Afrique du Nord a subi, à l'époque néolithique, l'influence du climat pluvieux saharien.

La moitié de l'Afrique située au nord de la grande forêt peut être considérée comme constituant une zone écologique qui, au moment où s'élaborent les modes de vie Néolithiques au Proche-

¹⁰²Bailloud G., 1968, p 159

¹⁰³*Ibidem*, p 159

Orient, connaissait un optimum climatique grâce auquel les vastes étendues aujourd'hui désertiques du Sahara se présentaient sous l'aspect d'une steppe herbeuse et un peu boisée, riche en lacs poissonneux et en gros gibier.¹⁰⁴

Ces conditions ont permis à la culture néolithique, répandue en arrivée de l'orient, d'atteindre, au cours du quatrième millénaire, la région de l'Afrique du Nord.

La culture néolithique n'est pas originaire de l'Afrique du Nord : elle a été introduite de l'extérieur. Les aspects de la néolithisation sont apparus d'abord au proche orient et se sont ensuite étendus vers l'Afrique et l'Europe le long du Sahara (courant danubien) et des deux rives du bassin méditerranéen jusqu'à l'atlantique (courant méditerranéen). Mais une tradition ibéromaurusienne et capsienne existaient en Afrique du Nord et on distingue deux courants néolithiques : le Néolithique méditerranéen et le Néolithique de tradition capsienne. Il semble que l'essentiel des influences soit venu en partie d'Egypte, par le Sahara (par immigration ou acculturation de population indigènes), ou par voie maritime.

1.5.2 Les courants néolithiques

Le Néolithique méditerranéen

Comme son nom l'indique, ce Néolithique s'étend sur le long des rives méditerranéennes, septentrionales et orientales de l'Afrique du Nord. Il semble dérivé de l'Ibéromaurusien. Ce Néolithique s'est développé aux environs du Vème millénaire avant J.-C. dans les régions de Nefza et de la Sebkhah El Menzel près de Hergla en Tunisie et dans des grottes comme El Cuartel, des Troglodytes et du polygone (région d'Oran) en Algérie. Au Maroc, les sites archéologiques typiques de cette période sont : Kef Taht-el-Ghar, Ghar Kahal, les grottes d'el Khill et la nécropole de Rouazi Skhirat. Le Néolithique méditerranéen est caractérisé par l'abondance de l'outillage en os ainsi qu'en poterie modelée et décorée, mais avec une rareté de l'outillage lithique (sauf quelques pointes de flèches et de haches polies).

Durant le Néolithique, des contacts ont survenus entre la Tunisie et les îles méditerranéennes. L'exemple de ces contacts nous est fourni par la roche obsidienne qui est absente géologiquement dans le pays, mais présente archéologiquement. Il semble que cette roche volcanique noire et vitreuse, mise au jour dans des sites néolithiques de Béchateur (Bizerte), Korba (Cap Bon), Hergla, Kef Hamda (Maktar), et Sebkhah et Maleh (Zarziz) est parvenue des îles méditerranéennes. Cela témoigne d'une présence de la navigation maritime.

Le Néolithique de tradition capsienne

Il est situé dans le Sud-ouest de la Tunisie, dans l'abri de Jaatcha, de Redeyef, de Moularès et Sebkhah El Maleh. Ce Néolithique de tradition capsienne se caractérise par l'abondance de l'outillage en silex (pointes de flèches) et par la poterie décorée.

¹⁰⁴Leroi-Gourhan A., 1968, p 162

Des meules, des molettes et des haches polies ont été mises au jour ce qui témoigne d'une sédentarisation et d'une pratique de l'agriculture. Le Néolithique saharien se distingue nettement par l'abondance, la variété et la perfection de la taille des pointes de flèche.

Les traces néolithiques au Sahara seront suivies par la diffusion de gravures rupestres, auxquelles se superpose plus tardivement un art peint.

En Afrique septentrionale, les grottes d'Achakar au Maroc, fouillées successivement par Buchet, Koehler et Jodin, sont les seules à avoir donné une stratigraphie à l'intérieur du Néolithique. Au Sahara, plutôt que les habitats, non fouillés méthodiquement, ce sont les peintures et gravures rupestres qui constituent les sources fondamentales.¹⁰⁵

Le Néolithique est ainsi le résultat du croisement de différents facteurs, qui sont rentrés en synergie, et chacun a contribué à l'élaboration de la culture Néolithique. La sédentarisation s'est liée, en effet, à une économie de production et à l'agriculture qui a bénéficié du perfectionnement de l'outillage. L'élevage substitue à la chasse et par les interventions de l'homme, il modifie le paysage. Sa puissance a augmenté et sa pensée a progressé.

1.6 La Protohistoire

Après le Néolithique, commence la protohistoire. Cette période qui se situe entre la phase finale du Néolithique et les débuts de l'ère historique a connu son apogée au Sahara. Elle s'étale le long du deuxième millénaire et dure de 2000 avant J.-C. à environ 800 avant J.-C., qui correspond aux débuts de la civilisation phénicienne en Afrique du Nord.

La protohistoire est marquée essentiellement par les peintures rupestres et l'introduction des signes dont le plus parfait exemple nous est représenté aujourd'hui par le caractère tiffinaghe. L'abondance des gravures dans des régions précises (comme le Tassili, ou le Haut-Atlas) se doit à l'arrivée de plusieurs éleveurs sahariens qui se sont réfugiés dans ces régions après l'assèchement du Sahara vers le troisième millénaire.

La protohistoire est connue aussi par les monuments funéraires dont les *haouanets*, les dolmens mégalithiques et les tumuli qui constituent des modèles typiques. Leur présence témoigne d'une conception du rapport entre le domaine des vivants et des morts. Quelques rares pièces métalliques qui proviennent vraisemblablement de l'Ibérie sont exhumées dans différentes régions maghrébines. Au Maroc, on n'a que de rares objets comme la hache de cuivre de l'oued Akreuch et l'épée de l'oued Loukous mais en Mauritanie, une dizaine d'objets ont été mis au jour.

¹⁰⁵Bailloud G., 1968, pp 35-36

On a trouvé en Mauritanie, près d'Akjoujt, une dizaine au moins d'objets de cuivre [...] Et surtout on connaît maintenant de nombreuses représentations d'armes de bronze gravées, dans le haut Atlas de Marrakech, au Yagour et à l'Oukaimden, sur des tables de grès : poignards et hallebardes (ou haches d'armes).¹⁰⁶

Même si on admet que le passage de la préhistoire à l'histoire coïncide principalement avec l'arrivée des Phéniciens, mais il semble que le mode de vie préhistorique continue à un temps à coexister avec le mode de vie historique.

D'après cette présentation de la préhistoire de l'Afrique du Nord, nous pouvons conclure que les champs liés à cette discipline sont les suivants :

1- La périodisation de l'époque : Paléolithique, Néolithique ou protohistorique, etc.

2- La désignation de la culture : acheuléenne, moustérienne, atérienne, etc.

3- Le temps et l'espace : il s'agit de la datation des vestiges et de leur situation géographique dans le gisement (site).

4- La culture paysagère : c'est le mode de vie adapté à l'environnement, diversité de faune et de flore, chasse, collecte, cueillette ou pêche.

5- L'industrie lithique : outils de travail, de chasse et de protection (bifaces, grattoirs, pointes de flèche, lames, etc.)

6- Les hommes et les restes osseux : Homo-Erectus, Homo Sapiens-Sapiens, etc.

7- Les vestiges laissés par les occupations humaines : l'architecture, le matériel archéologique, les os, les céramiques, etc.

Le tableau suivant résume les époques de la préhistoire du Maghreb :

Cultures et civilisations		Maroc	Algérie	Tunisie
<i>Pebble culture</i>	Période	Plus d'un million d'années		
	Homme	---		
	Sites	Douar Eddoum, Salé, Arbaoua	---	---
	Outils	Galets aménagés		
Acheuléen	Période	D'un Million à 100.000 BP		
	Homme	Homo erectus		
		Homme de Sidi Abderrahmane	Restes humains du site d'Ain Hnech	---
	Sites	Sidi Abderrahmane, Daya Elhamra	Ain Hnech - Ternifine - Polikao	Sidi Zin
	outils	Bifaces		
Moustérien	Période	De 100.000 à 40.000 BP		

¹⁰⁶Brignon J. et Al., 1967, p 13

	Homme	Homo sapiens archaïque		
		Homme de Jbel Ighoud	---	---
	Sites	Jbel Ighoud, Taforalt	Retaima, Brézina, Ghardaia, Ali Bachan, Eckmühl	Sidi Mansour, Ain Meterchem, Sidi Zine
	outils	Outils sur éclats		
Atérien	Période	De 40.000 à 22.000 BP		
	Homme	Homo sapiens-sapiens		
	Sites	El Harhoura, Dar Es-soltane	Bir El Ater, Oued Djouf,	El Guettar
	Outils	Pièces pédonculées et pointes de flèche foliacées		
Ibéromaurusien	Période	22.000 à 6000 ans BP	22.000 à 12.000 BP	22000 à 12.000 BP
	Homme	Homo sapiens-sapiens		
	Sites	Taforalt et Ifri n Baroud.	Edough, Kef oum Touiza, Demnat el Hassan	Oued el Akarit, près de Gabés
	Outils	Lamelles en silex à bord abattu, grattoirs circulaires, burins, microlithes, outils osseux et éléments de parures		
Capsien	Période	12.000 à 6000 BP		
	Homme	Homo sapiens-sapiens		
	Sites	---	Sud constantinois	El Makta (Gafsa)
	Outils	---	Outils en Silex, lames à dos abattu, de diverses formes (microlithes géométriques)	
			Petites lamelles	Grosses lames et éclats.
Néolithique	Période	6000-2000		
	Homme	Homo sapiens-sapiens		
	Sites	Kef Taht-el-Ghar, Ghar Kahal, les grottes d'el Khill, d'Achakar et la nécropole de Rouazi Skhirat.	Oran (grotte d'El quartel, des Troglodytes et du polygone)	Nefza, Sebkhah, Halk El Menzel et Redeyef
	Outils	Pierre polie, céramique		
Protohistoire (Age de bronze)	Période	2000-500		
	Homme	Homo sapiens-sapiens		

	Sites	Mzora, Yagour	Tassili des Ajjers, Hoggar	Ellès, Makthar, Mididi, Hammam Zouakra, Henchir Jel, Sfait Bel Mekki, Toukabeur
	Outils	Outils métalliques, gravures rupestres, monuments mégolithiques et funéraires.		

Tableau 2 : Les époques de la préhistoire du Maghreb

2. L'Afrique du Nord historique

Introduction à l'histoire de l'Afrique du Nord

De façon générale, il est admis, d'un point de vue diachronique, que l'époque historique commence avec l'apparition de l'écriture. Inventée et perfectionnée au Proche-Orient, elle s'est répandue dans le bassin méditerranéen notamment par les marchands phéniciens qui avait conçu un alphabet. L'apport des phéniciens était important en Afrique du Nord (et en Méditerranée) puisqu'il leur revient l'entrée de la région dans l'histoire. Il est aussi admis que l'Afrique du Nord est peuplée dès l'aube des temps historiques par les berbères (amazighes). Ces derniers ont développé une culture originale et sont considérés comme étant les ancêtres des nord-africains.

Même si les phéniciens ont joué un rôle important dans l'histoire nord-africaine, les amazighes ont été déjà connus dans l'histoire des égyptiens.

L'Egypte les connaissait bien auparavant, puisqu'on les retrouve mentionnés dans les documents pharaoniques du IV^{ème} millénaire avant J.-C. (palette de pharaon Narmer datée de 3300 avant J.-C.). Dans ce même pays, ils étaient parvenus à fonder vers 950 avant J.-C., la XXII^{ème} dynastie qui régna sur le pays du Nil durant près de deux siècles.¹⁰⁷

Mais, il demeure, cependant, que l'Afrique du Nord n'est véritablement entrée dans l'histoire antique du bassin méditerranéen qu'à travers son contact avec les Phéniciens.

Les historiens distinguent deux grands moments de l'histoire nord-africaine : un premier moment où c'est uniquement certaines régions côtières du Maghreb ouvert qui ont rentré dans l'histoire. Cela correspond à l'arrivée des phéniciens et des carthaginois. A Carthage, par exemple, différentes populations ont coexisté : autochtones (berbères), carthaginois, grecs, italiens et ibères d'Espagne ce qui a contribué à l'établissement de la civilisation punique. Un autre moment correspondant à l'arrivée de l'islam ce qui a permis même au Maghreb profonds de prendre part dans les événements historiques. Ainsi, « l'histoire ne commence pour une grande partie du pays qu'au VIII^{ème} siècle de l'ère chrétienne, avec l'arrivée

¹⁰⁷Touri A., 1990, p 4

des conquérants arabes, et pour quelques régions seulement, beaucoup plus tôt avec l'arrivée des phéniciens et des puniques. »¹⁰⁸ Nous pouvons constater que l'orient (des phéniciens et des arabes) a joué un rôle important dans ces processus d'entrée du Maghreb dans l'histoire.

Même si les amazighes ont été les premiers à occuper l'Afrique du Nord, la région est considérée, depuis les premiers moments de l'histoire, comme une terre d'attrait ouverte largement aux interventions étrangères qui sont souvent survenues par voie maritime. La région dispose d'une nature généreuse et se trouve bordée d'une côte au nord longeant la méditerranée et d'une côte ouest longeant une partie de l'Atlantique. Ces atouts d'une importance capitale pour les échanges, la circulation des hommes, des marchandises et des cultures, expliquent pourquoi différents impérialismes se sont succédé dans la région. « Le Maghreb ouvert fut la terre promise de tous les impérialismes méditerranéens : Puniques, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Turcs, sans parler des Français qui pénétrèrent la totalité du pays. »¹⁰⁹ Les Phéniciens ont installé des comptoirs, de simples escales de marins et de commerçants dont les premiers remontaient très probablement au XII^{ème} siècle avant J.-C. Quant aux français, ils ont atteint, durant la première moitié du XX^{ème} siècle l'hinterland historiquement impénétrable.

Les premiers textes historiques se référant à l'Afrique du Nord consistaient dans des témoignages de compilateurs étrangers et d'auteurs grecs. Ils sont des témoins indirects et durant de longues périodes, le Maghreb connaît des pénétrations et des installations étrangères. Il se trouve que l'Afrique du Nord est présentée à travers la littérature des conquérants ce qui ne permet pas de connaître la région de l'intérieur.

Les maghrébins sont décrits par des géographes, des voyageurs, parfois à l'occasion d'un récit historique qui souvent ne les concerne pas ; mais des peuples comme les carthaginois et les vandales sont aussi décrits de l'extérieur. Les berbères sont alors l'objet d'une connaissance doublement indirecte, ils sont perçus à travers des yeux carthaginois, eux-mêmes reflétés par ceux des romains et deviennent les comparses d'une histoire qui se déroule sur leur terre.¹¹⁰

De ce fait, l'histoire de l'Afrique du Nord pose parfois la question de la crédibilité.

Notre vision est faussée et fragmentaire. Quel crédit peut-on faire aux textes que nous possédons? Le plus souvent, ils sont brefs, d'interprétation très difficile : inexactitudes, légendes, mensonges calculés se mêlant à la vérité, mais dans quelle proportion? Il est absolument indispensable de confirmer et compléter les sources écrites étrangères par l'archéologie.¹¹¹

En plus de la question de l'authenticité des faits, l'histoire de l'Afrique du Nord s'avère moins systématique, même partiellement inconnue dans le temps et dans l'espace.

¹⁰⁸Brignon J. et Al., 1967, p 15

¹⁰⁹Chérif M., 1975, p 18

¹¹⁰Laroui A. 1975, *L'histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, François Maspero, Paris, p 26

¹¹¹Brignon J. et Al., 1967, p 18

Sans doute l'aire historique va-t-elle de plus en plus s'élargir jusqu'à couvrir la totalité de la région au XX^{ème} siècle, mais, avant cette époque, toute histoire maghrébine est, par définition même, une histoire incomplète, du simple point de vue de l'extension, sans parler de la compréhension.¹¹²

Alors que l'inconnu est le plus considérable dans l'histoire de l'Afrique du Nord, s'ajoute un autre élément : c'est le fait que les grands événements historiques décisifs sont imposés de l'extérieur. Les nord-africains se présentent comme des comparses qui n'ont pas une grande décision dans la détermination des faits de l'histoire. Leur histoire apparaît pour de longues périodes comme une histoire-objet, celle d'une terre qu'on conquiert, qu'on exploite, qu'on « civilise ». « L'opposition entre histoire et protohistoire sera celle même de la partie conquise du Maghreb, ou simplement contrôlée, et de la partie incontrôlée ; aucune ne sera toutefois surestimée par rapport à l'autre. »¹¹³

Même si on ne dispose pas de sources autochtones concernant l'Afrique du Nord dans le temps et dans l'espace, il faut reconnaître que les centres urbains soumis par les conquérants étrangers ont joué un rôle considérable dans la connaissance du Maghreb historique.

Tout en déplorant notre ignorance de la culture libyco-berbère, et en regrettant de ne devoir considérer que des établissements phéniciens et puniques, nous pouvons tout de même nous dire qu'ils ont joué un rôle de premier plan et que l'état de notre documentation et de nos connaissances ne fait qu'accentuer un contraste réel entre un pays qui évolue très lentement et quelques points qui vivent au rythme de la civilisation brillante qui domine le bassin occidental de la méditerranée.¹¹⁴

Ce dualisme entre le Maghreb dominé destiné à l'évolution et le Maghreb profond resté à l'écart de l'évolution est une réalité qu'on trouve dans toutes les périodes historiques. On a des centres célèbres et des périphéries moins connues. « A chaque période, la vue s'arrête à une ville, (Carthage, Kairouan, Fès), à une province (Ifriqiya), à une monarchie ou un empire (l'Almohade), en laissant dans le non-perçu, l'inconnu, toute une partie du Nord-Ouest géographique. »¹¹⁵ Le Maghreb reste ainsi un immense territoire d'où émergent quelques centres, et dont d'autres demeurent dans l'anonymat.

De façon générale, l'histoire de la région se divise en deux grandes époques, au delà de l'époque préhistorique : La première est la période préislamique (relativement antique) s'étalant de 1000 avant J.-C. à 700 après J.-C. La deuxième est la période islamique s'étalant à partir de 700 après J.-C. jusqu'à nos jours.

¹¹²Laroui A., 1975, pp 11-12

¹¹³*Ibidem*, p 12

¹¹⁴Brignon J. et *Al.*, 1967, p 18

¹¹⁵Laroui A., 1975, p 11

Nous allons retracer l'histoire des trois pays du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, dès la période phénico-carthaginoise jusqu'aux événements contemporains.

2.1 L'Afrique du Nord préislamique

2.1.1 Le Maroc préislamique

Comme ses voisins nord-africain, le Maroc a connu une succession d'occupants étrangers sur son territoire (les carthaginois et les romains). Toutefois, cela n'a pas empêché, entre-temps, l'installation de pouvoirs locaux constituant des royaumes comme celui de la Maurétanie.

2.1.1.1 Les Phéniciens (XII^{ème} - VIII^{ème} siècles avant J.-C.)

Tout d'abord, nous pouvons dire que les phéniciens sont des orientaux et leur premier plus ancien comptoir fondé à l'est de l'Afrique du Nord fut Utique (fondé autour de 1100 avant J.-C.). Nous pouvons dire également que leur plus prestigieux comptoir en Afrique du Nord est Carthage, fondé au début du IX^{ème} siècle.

Les navigateurs maritimes phéniciens ont fréquenté d'autres comptoirs tout au long de la Méditerranée et de l'Atlantique jusqu'à Mogador au Maroc. Partant de la tradition littéraire des auteurs gréco-romains, l'arrivée des phéniciens au Maroc date du XII^{ème} siècle avant J.-C. Toutefois, même si les récits historiques font remonter la présence des phéniciens à une période plus ancienne, il faut remarquer que la datation des vestiges archéologiques, quant à elle, ne confirme la fréquentation du pays par les marchands phéniciens qu'autour du VII^{ème} siècle avant J.-C.

La tradition littéraire voudrait que les phéniciens aient débarqué vers la fin du XII^{ème} siècle avant J.-C. sur les côtes marocaines où ils auraient fondé une de leurs colonies en Occident : la légendaire Lixus. Mais cette tradition n'a pu encore être confirmée par les recherches archéologiques. Les plus anciens témoignages d'une présence phénicienne connus à ce jour ne remontent pas, en effet, au-delà du VII^{ème} siècle avant J.-C.¹¹⁶

La région de Lixus semble la plus ancienne colonie fondée par les Phéniciens au Maroc. Mais, vu que les vestiges archéologiques ne confirment pas cette thèse de fondation d'une colonie, il se peut au mieux que les phéniciens de Tyr ont fréquenté, dans leurs explorations, des sites comme Lixus, Sala et Mogador, mais sans fonder de colonies. L'un des comptoirs les plus lointains situé sur la côte atlantique et qui a été fréquenté par les phéniciens est Mogador (Essaouira). Les trouvailles archéologiques témoignent du fait que les Phéniciens ont pu atteindre ce site antique.

¹¹⁶Akerraz A., 1990, « Antiquité, repères historiques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 22

Il est à noter que les fouilles faites dans l'îlot d'Essaouira (Mogador) ont permis de démontrer la présence en ce lieu des navigateurs phéniciens également au VII^{ème} siècle. Mais les seules preuves sont des débris de poterie provenant du bassin oriental de la Méditerranée ; il n'y a aucune construction en dur. On a trouvé des hameçons, des foyers, deux tessons sur lesquels on lit en caractères phéniciens M.G.N (Magon), écrit de droite à gauche.¹¹⁷

Il semble que d'autres comptoirs existaient entre Lixus et Mogador comme c'est le cas de Sala, mais certains étaient plus favorables que d'autres aux yeux des phéniciens.

De ce fait, des doutes subsistent à la fois sur le nombre de ces comptoirs et sur l'apport des phéniciens, à savoir s'ils ont été derrière la création de ces comptoirs ou s'ils les ont seulement fréquentés.

Certes, la présence des Phéniciens ne fait pas l'ombre d'un doute. Ses traces matérielles, mises au jour par les fouilles, sont multiples et variées. Elles vont de la céramique importée ou d'imitation (vase en forme de chardons), aux objets décoratifs et de parure (coquilles d'œufs d'autruche décorées, bijoux en or et en argent) en passant par des outils banals que des hameçons par exemple. Aucune preuve archéologique tangible n'est encore venue, cependant confirmer la thèse de création phénicienne de ces foyers. L'on est alors en « droit de se demander si l'action phénicienne a amené une création *ex-nihilo* ou si elle contribua seulement au développement d'établissements préexistants.¹¹⁸

Grâce aux phéniciens, on assiste à l'éminence et au développement d'un important comptoir à l'est du Maghreb : Carthage.

Au cours du premier millénaire avant J.-C., l'histoire de l'Afrique du Nord se confondit avec celle de ces Phéniciens ou Puniqs, qui se sont installés particulièrement dans la partie orientale du Maghreb ce qui a permis de fonder une civilisation prospère, celle des Carthage.¹¹⁹

Les carthaginois ont bénéficié de l'héritage phénicien ce qui leur a permis de monopoliser un ensemble de comptoirs le long des côtes méditerranéennes et atlantiques.

2.1.1.2 Les Carthaginois (VIII^{ème} - II^{ème} siècles avant J.-C.)

La ville de Carthage est fondée vers 814 Av. J.-C. Elle a monopolisé le commerce méditerranéen en développant de nouveaux comptoirs. Dans le cas marocain, les auteurs grecs citent quelques villes fondées par les carthaginois : Trinké, Thingé, Lixos et Mélissa (Russadir). Plusieurs comptoirs remontent à la période carthaginoise comme en témoigne le récit relatif au périple entrepris au V^{ème} siècle par l'explorateur Hannon. (Voir le texte n 1 en annexe).

¹¹⁷Brignon J. et Al., 1967, p 19

¹¹⁸Touri A., 1990, p 5

¹¹⁹Akerraz A., 1990, p 22

Au V^{ème} siècle avant J.-C., Hannon, un explorateur carthaginois, entreprit un périple le long des côtes marocaines, au cours duquel il fonda de nombreuses colonies. Certes, peu de colonies ont été identifiées, mais les prospections et les fouilles archéologiques ont révélé de nombreux vestiges de l'occupation et de l'influence punique tant sur le littoral, méditerranéen et atlantique, qu'à l'intérieur des terres.¹²⁰

Toutefois, quelques informations trop exagérées sont contenues dans le récit du Périple d'Hannon, et même les noms des lieux mentionnés sont parfois difficiles à identifier. Il s'agit par exemple du nombre d'hommes et femmes (30.000) entassés dans des navires d'un nombre de soixante !

Quant aux villes fondées par Hannon, Pline remarque déjà qu'elles n'ont laissé ni souvenir, ni vestiges. Leurs noms mêmes ne se retrouvent pas chez les auteurs postérieurs. Strabon considère qu'on a raconté sur ce pays toutes sortes de fables que ses compatriotes ont accueillies avec complaisance, et que la fondation de comptoirs par les « *Tyriens* » en est une.¹²¹

L'objectif d'Hannon, en entamant son périple, était de chercher les sources de l'or venu de l'Afrique occidentale vers les régions méditerranéennes.

Pour M. Carcopino, le Maroc est le marché punique de l'or, et l'expédition d'Hannon a pour but de substituer la domination de Carthage à celle de Lixus. Il pense que cet or vient du Soudan et que des caravanes l'apportent jusqu'à l'île de Cerné. Selon lui l'île de Cerné serait celle de Hern non loin de la Villa Cisneros. Hannon aurait ensuite poursuivi son voyage d'exploration jusqu'au golfe de Guinée. Il pense d'ailleurs qu'il y'a non pas une, mais toute une série d'expéditions à partir de bases successives.¹²²

Un autre périple a été mené par le pseudo-Scylax (Voir le texte n :2 en annexe). On cite une île lointaine que les embarcations des navigateurs phéniciens ne dépassent pas en raison de l'intensité des vents et des courants maritimes. Cette île nommée Cerné est probablement Essaouira (Mogador) ou les fouilles ont mis au jour des fragments d'ivoire et des tessons de céramique de tradition grecque.

Le périple de Scylax, considéré souvent comme un faux, mais qui contient des éléments intéressants, affirme qu'on ne peut pas aller au-delà de Cerné. Là, dit-il, les commerçants phéniciens font des échanges : ils apportent de l'onguent, de la pierre d'Égypte, des poteries attiques, etc., et obtiennent des peaux d'animaux sauvages (lions et fauves, éléphants), d'animaux domestiques, et de l'ivoire ; il n'est pas question d'or.¹²³

La vocation de ce périple semble primordialement commerciale puisqu'on ne dispose d'aucune trace d'un éventuel comptoir fondé.

Même s'il n'est pas facile, aujourd'hui, de confirmer le vrai et le faux dans les récits anciens, il est important de retenir généralement que l'objectif des carthaginois, en menant leurs explorations, consiste à interdire ce sud

¹²⁰Brignon J. et Al., 1967, p 22

¹²¹*Ibidem*, p 21

¹²²*Ibid.*, p 20

¹²³*Ibid.*, p 21

méditerranéen aux grecs rivaux. Dans l'histoire et pour mieux préserver le secret de leurs fructueuses opérations, les carthaginois colportent toutes sortes de récits. C'est pour cela que, « pour les Grecs, le Maroc actuel est une terre de légendes : Hercule y a vaincu Antée ; c'est là que se trouve le jardin des Hespérides gardé par un dragon, dont l'esprit rationnel de Pline croit trouver l'origine dans les méandres du *Loukkos*. Ils en rêvent sans pouvoir y accéder. »¹²⁴

En devenant des maîtres sur la rive sud de la méditerranée, et afin de garder le monopole sur la Méditerranée, les carthaginois se sont, sur le plan externe, opposés aux maîtres de la rive nord : d'abord aux grecs de Sicile et ensuite aux romains. La concurrence de Carthage et de Rome dès le milieu du III^{ème} siècle avant J.-C. pour l'hégémonie en méditerranée, a provoqué plusieurs affrontements. Les conflits entre les puissances méditerranéennes (Carthage, Athènes et Rome), ont permis d'avoir les premiers écrits historiques sur l'Afrique du Nord. On apprend que des royaumes étaient en formation dans la région et ont pris part dans les événements survenus dès le III^{ème} siècle avant J.-C. : c'est le cas du Royaume de Maurétanie au Maroc.

2.1.1.3 La Maurétanie : Un royaume préromain (II^{ème} et I^{er} siècle avant J.-C.)

En plus de la présence côtière des carthaginois, l'Afrique du Nord a connu dès le III^{ème} siècle avant J.-C. un ensemble de pouvoir qui étaient en formation à l'intérieur des terres. Le Maroc apparaît peuplé de Maures et les sources historiques nous informent d'un royaume qui a connu la succession de différents rois : la Maurétanie (Voir l'annexe n :4).

Les informations à caractère politique qu'on a de ce royaume sont liées à son positionnement par rapport aux rivalités entre les deux puissances méditerranéennes (Rome et Carthage). Dans ce conflit, ce royaume a maintenu une certaine neutralité.

La force de ce royaume et sa présence sur la scène des événements de l'époque, se mesurent d'ailleurs par l'importance de son action dans les guerres puniques et par sa capacité à préserver, durant plus de trois siècles sa neutralité et son indépendance vis-à-vis des deux puissances rivales, carthaginoise et romaine.¹²⁵

En revanche, dès que Rome s'annonce victorieuse, le roi maurétanien Bocchus s'adapta au nouveau contexte en menant une politique de rapprochement voire de soumission à Rome. L'indépendance de la Maurétanie vis-à-vis de Rome dès lors n'était que formelle. Le roi maurétanien recevait une protection de Rome qui était le vrai acteur sur cette terre nord-africaine. « L'indépendance de la Maurétanie n'est donc plus que nominale, et il n'y aurait pas lieu d'insister si, du fait de la paix, la prospérité économique et la protection d'un souverain esthète n'avaient abouti au développement des villes, à leur enrichissement. »¹²⁶ Si les princes locaux

¹²⁴Brignon J. et *Al.*, 1967, pp 21-22

¹²⁵Touri A., 1990, p 5

¹²⁶Brignon J. et *Al.*, 1967, p 23

suivent Rome c'est parce qu'ils sont dans une position de faiblesse par rapport à cette grande puissance. « Leur intérêt est de se montrer un allié fidèle et soumis, afin de recevoir une aide militaire, des honneurs, toutes sortes d'avantages. Rome y trouve son compte : ses marchands peuvent pénétrer et faire des affaires, grâce à la paix que ces princes savent faire régner dans des contrées difficile à gouverner. »¹²⁷

L'exemple de l'état des relations entre Rome et la Maurétanie, on le trouve à l'époque du roi maurétanien Bocchus.

Un royaume ayant à sa tête Bocchus existe à l'ouest du Maghreb, au moment où Rome lutte contre Jugurtha. Fidèle soutien des romains, le roi maure est récompensé en ajoutant à ses Etats ceux du Numide vaincu. Le royaume est partagé entre ses fils à sa mort (88 avant J.-C.) : Bocchus II et Bogud. Ceux-ci soutiennent César contre Juba Ier lui-même allié du parti sénatorial qui résiste à César. A la mort du dictateur romain, les deux frères entrent chacun dans un des camps opposés qui se disputent sa succession. Bogud, partisan d'Antoine, est tué. Bocchus qui a suivi Octave le vainqueur, est récompensé en recevant le royaume de son frère. Il meurt en 34 avant J.-C.¹²⁸

	Bocchus Ier	envi. 181-118 avant J.-C.		
Bogud	Bocchus II Env. 49-33 avant J.-C.	fille mariée à Jugurtha Roi de Numidie		
	Occupation romaine de 33 à 25 avant J.-C.			
		Juba I	Roi de Numidie	
	Occupation romaine sous le règne de Claude : 40	Juba II	25 avant-33 après J.-C. Eponse Cléopâtre-Séléne	
		Ptolémée	33-40 après J.-C.	

Tableau 3 : Généalogie des rois maurétaniens

Après la mort de Bocchus, les romains ont choisi d'apporter au pouvoir en Maurétanie un de ses alliés élevé à Rome : Juba II.

Après une courte période d'administration directe, à la mort de Bocchus II, pendant laquelle des colonies de vétérans sont établies à Tingi, Zilis, Babba, Banasa, Octave revint au système du Royaume allié. Il choisit un personnage fait pour ce rôle : Juba II, fils de Juba Ier, élevé à Rome dans l'entourage d'Auguste, où on l'a marié de Cléopâtre de Séléne, elle-même fille de la grande Cléopâtre et d'Antoine. Très cultivé, parlant grec, latin, punique, c'est un type curieux de roi savant et protecteur des arts. Comme il ne peut imiter ses ancêtres en faisant la guerre, il consacre son temps et ses richesses à parcourir le pays, à écrire et à collectionner les objets d'art. Ses œuvres sont perdues, on peut douter de leur valeur littéraire, mais elles contenaient sans doute des renseignements sur le pays : il envoya des expéditions vers l'Atlas et vers les îles Fortunées (Canaries).¹²⁹

¹²⁷Brignon J. et Al., 1967, p 23

¹²⁸Ibidem, p 23

¹²⁹Ibid., p 23

A partir du début du premier siècle après J.-C., ces pouvoirs locaux ont été anéantis et leurs territoires royaux sont devenus des provinces de l'empire romain jusqu'à la fin du IV^{ème} siècle.

2.1.1.4 Les Romains (II^{ème} siècle avant J.-C. -III^{ème} siècle après J.-C.)

Dès la prise de Carthage par les romains, ils ont montré un grand intérêt à la Maurétanie Tingitane. Cela s'est manifesté, d'abord, par le fait d'orienter la politique de Juba II vers les intérêts de Rome et ensuite par l'exécution de Ptolémée (fils de Juba II) et l'annexion du royaume en 40 après J.-C.

L'histoire de la dynastie maurétanienne ne commence à s'éclaircir qu'à la fin du second siècle avant J.-C. avec la progression des intérêts de Rome pour cette partie de l'Afrique. En 25 avant J.-C., Rome installe le prince Juba II, fils de Juba I, roi de Numidie, à la tête du Royaume de Maurétanie. En 40 après J.-C., le royaume, ami et allié du Sénat et du peuple de Rome, est annexé à l'Empire romain.¹³⁰

Deux ans après cette annexion (en 42 après J.-C.) ce royaume sera divisé par l'empereur romain Claude, en deux provinces : la Maurétanie Tingitane à l'Ouest et la Césarienne à l'Est.

Processus d'occupation

L'expansion romaine en Afrique du Nord n'était pas une simple opération. Les essais de domination ne se firent pas sans heurts puisque les autochtones, qui ont accepté d'échanger avec Rome, se sont opposés à l'extension de son empire politique. Si Rome a assassiné le roi maurétanien afin d'avoir la mainmise sur le territoire, cela n'a pas empêché que la résistance soit déclenchée contre l'occupation romaine. Aedemon, un affranchi de Ptolémée, a mené des guerres contre Rome pendant quatre années, ce qui a entraîné des pertes considérables et des ravages sans précédent dans les deux côtés.

L'assassinat à Rome du roi maurétanien, Ptolémée, en 40 après J.-C. par Caligula, l'empereur fou, ne suffit pas à mettre dans la main de Rome son royaume. Il faut quatre ans d'une guerre très dure pour mater la révolte conduite par un affranchi du souverain, Aedemon. Il faut deux légions et de forts contingents de troupes auxiliaires pour en venir à bout.¹³¹

Cependant, il faut remarquer que les cités riches de la Maurétanie ne partageaient pas ce point de vue de résistance contre Rome. Elles se sont mises aux côtés des romains pour écraser les mouvements de résistance à l'occupant romain.

Les villes ne soutiennent pas ce mouvement, au contraire. Volubilis par exemple envoie, sous le commandement d'un de ses magistrats, des troupes pour aider Rome. On comprend cette attitude si l'on remarque qu'Aedemon chercha appui auprès des tribus du sud, éternellement prêtes aux razzias contre les riches cités. Les généraux romains doivent envoyer des colonnes à travers

¹³⁰ Akerraz A., 1990, p 23

¹³¹ Brignon J. et Al., 1967, p 29

l'Atlas, jusqu'au Sahara, afin d'éliminer la menace qu'elles faisaient peser sur les communications romaines par leur incursion le long de la Moulouya jusqu'à la côte.¹³²

Finalement, vue la supériorité militaire des romains, forts de leur technique et de leur organisation, ils arrivèrent, grâce à leurs victoires, à mater les résistances et à demeurer les maîtres du terrain allant de Carthage jusqu'au littoral atlantique.

Il semble que malgré ses victoires sur les derniers rebelles, Rome préfère diviser ce vaste royaume de Ptolémée en deux provinces de part et d'autre la Moulouya : à l'Est la Maurétanie césarienne, du nom de sa capitale, Iol Césarea, à l'Ouest la Maurétanie Tingitane, du nom de Tingis (Tanger). C'est l'empereur Claude qui fixe le statut et les limites de cette dernière.¹³³

Les terres sous contrôle romain se sont restées plus ou moins calmes durant la période d'occupation. Afin de défendre les territoires des incursions autochtones et garantir la sécurité, les romains se sont basés sur des moyens humains et naturels : d'une part, il s'agit des soldats stationnés dans des camps et d'autre part sur des fossés et sur le fameux limes¹³⁴ installé le long des frontières en séparant le territoire soumis de celui des rebelles. Toutefois, si les traces du *limes* sont visibles en Maurétanie Césarienne, les recherches effectuées en Maurétanie Tingitane n'ont pas confirmé l'installation de ce complexe fortifié.

Les recherches, faites avec les méthodes de prospection aérienne utilisées en Algérie, ont été négatives. Hormis le tronçon déjà connu, on n'a trouvé entre Sala et Volubilis aucun élément permettant de croire à l'existence d'un dispositif fortifié romain. Toutes les ruines qui ont été signalées comme romaines, sont berbères ou musulmanes et d'époque médiévale le plus souvent.¹³⁵

Les recherches sur une liaison entre le limes numidien et un éventuel limes maurétanien n'ont pas permis de mettre au jour des témoignages romains. Cela suscite des questions sur, d'un côté, les raisons de l'absence de cet ensemble fortifié et si, d'un autre côté, d'autres moyens ont été déployés pour la défense des cités de la Maurétanie romaine et des voies terrestres qui les relient. Des hypothèses peuvent être, à ce sujet, avancées : la première, c'est que chaque cité assure sa propre défense :

Sala avec son micro limes, Volubilis entourée d'un rempart et protégée par des camps militaires, Lixus avec son rempart préromain. Mais ces remparts de ville n'ont pas une grande valeur défensive, et en général Rome ne fractionne pas les forces militaires ; au contraire, elle excelle à organiser de vastes dispositifs.¹³⁶

¹³²Brignon J. et *Al.*, 1967, p 30

¹³³*Ibidem*, p 30

¹³⁴Le « limes » est un ensemble complexe fortifié qui ceinturaient le territoire romain et qui y assuraient la paix, au moins durant les deux siècles et demi du début de l'ère chrétienne.

¹³⁵Brignon J. et *Al.*, 1967, p 30

¹³⁶*Ibid.*, p 31

La deuxième hypothèse consiste à supposer des traités interdisant l'immixtion entre les romains et les princes indigènes voisins.

On est en droit de se demander si la bonne entente avec les Baquates et les Zegrenses n'a pas dispensé de la construction d'une ligne continue. Cependant, sur toutes les frontières de l'empire, la même diplomatie existe : Rome cherche à gagner certains chefs locaux et à s'en faire des auxiliaires dociles, des tampons entre elle et les tribus sauvages au-delà. On pourrait dire que l'entente avec les chefs locaux continue la politique que Rome a eue auparavant envers les rois maurétaniens, qui jouaient déjà ce rôle.¹³⁷

Mais qu'en est-il du rapport des romains en Afrique du Nord avec les tribus du voisinage qui n'ont pas été sous leur domination directe ? D'après l'étude de certaines inscriptions, il s'avère l'existence de princes indigènes et plusieurs ont collaboré avec les romains. Les rivalités entre ces princes étaient continues ce qui explique leur rapprochement de Rome qui soutenait ses protégés et ses alliés. (Voir le texte n :3 en annexe sur un traité entre Rome et un prince indigène).

Certains se succèdent de père en fils, et ont adopté un nom romain, signe qu'on leur a accordé le droit de cité. L'épithape du fils de l'un d'entre eux a été retrouvée à Rome où il mourut à l'âge de quinze ans. Ces princes alliés de Rome, en fait ses protégés, reçoivent d'autant plus d'avantages qu'ils sont soumis.¹³⁸

Les Baquates qui ont un territoire qui s'étend à la Moulouya, au sud et à l'est de Volubilis, ont intensifié leur lien avec le pouvoir romain compte tenu de leur position entre les deux Maurétanies (Tingitane et Césarienne).

La basse Moulouya est menacée par les Bavares qui ont tenté d'absorber les Baquates au début du III^{ème} siècle, mais Rome est intervenue pour empêcher ce regroupement. Déjà vers 170, les Baquates ont failli être absorbés par les Macénites, et Rome a rétabli, « l'indépendance » de ses protégés. C'est vers ce moment qu'est construit le rempart de Volubilis, signe qu'une certaine menace plane alors.¹³⁹

Organisation politique

La présence romaine en Maurétanie tingitane est restée très limitée au nord, et même à l'apogée de l'empire, elle n'avait pas dépassé au sud une ligne Sala /Volubilis.

La Maurétanie Tingitane n'est pas une province romaine comme les autres. La domination de Rome y a des caractères particuliers : territorialement réduite, peu enracinée, elle semble avoir moins visé le pays en lui-même que la possibilité de fermer un espace vide entre l'Espagne et la Numidie qui étaient parmi les plus riches territoires soumis à Rome.¹⁴⁰ (Voir le texte n :4 en annexe).

¹³⁷Brignon J. et Al., 1967, p 32

¹³⁸*Ibidem*, p 31

¹³⁹*Ibid.*, p 31

¹⁴⁰*Ibid.*, p 29

Il semble que Rome avait estimé que le prix de l'occupation sera élevé que les bénéfiques qui seront acquis. Sa politique en Maurétanie était ainsi différente de celle adoptée dans d'autres colonies d'Afrique du Nord.

L'attitude de Rome en Tingitane est très différente de celle qu'elle a en Numidie et en Afrique proconsulaire. Elle ne cherche pas à s'emparer de toutes les terres en refoulant les tribus et en construisant, pour protéger ses conquêtes contre les convoitises des nomades, un limes continu et puissant. Elle pratique une politique délibérée d'occupation restreinte, en ne dépassant pas la zone urbanisée, touchée par la civilisation néo-punique.¹⁴¹

Sur un autre plan, nous pouvons supposer que la présence des romains en Maurétanie Tingitane, étant donné qu'elle était territorialement restreinte, n'avait pas suscité beaucoup de tensions.

Cette politique d'occupation restreinte semble avoir assez bien réussi. On peut se demander si la raison n'est pas dans le fait que les deux parties n'ont rien à craindre l'une de l'autre, ni à se reprocher. Les résistances à Rome viennent surtout en Afrique du Nord des tribus refoulées et dépouillées de leurs terres. Or, ici, Rome n'envisage pas de conquête, les Berbères ne convoitent pas de riches régions dont on les aurait dépouillés, puisque les cités néo-puniques sont d'anciennes voisines peu inquiétantes, avec lesquelles existent des rapports de toutes sortes, économiques en particulier au surplus les tribus les plus proches, comme les Baquates, sont associées au système romain, en bénéficiant, au moins en la personne de leurs chefs.¹⁴²

Le système politique adopté en Maurétanie tingitane consiste dans la désignation d'un gouverneur représentant de l'empereur romain. « La Maurétanie Tingitane est une province impériale, c'est-à-dire que son gouverneur dépend directement de l'Empereur qui le nomme sans passer par le Sénat. Ce gouverneur est un membre de l'ordre équestre, et non pas un ancien consul sorti de charge comme en Afrique proconsulaire. »¹⁴³ Ce gouverneur (procurateur) réside à Tanger ou même à Volubilis. Il est chargé de recouvrir les impôts et de maintenir l'ordre dans la province, à la fois à l'intérieur comme avec les princes indigènes extérieurs. Quand le territoire est menacé de l'extérieur, le commandement des deux Maurétanies était parfois uni sous un seul gouverneur.

A plusieurs reprises les deux Maurétanies sont réunies sous une même autorité. C'est le cas chaque fois qu'une menace des tribus du Sud rend nécessaire l'unité de commandement. On remarque aussi qu'aux moments de tensions avec les berbères, le gouverneur porte le titre de procurateur prolegat, ce qui lui confère des pouvoirs plus étendus.¹⁴⁴

D'un point de vue culturel, les romains ont laissé plusieurs traces, un sujet sur lequel nous revenons dans la troisième partie consacrée à l'étude des cultures au Maghreb.

¹⁴¹Brignon J. et Al., 1967, pp 32-33

¹⁴²*Ibidem*, p 33

¹⁴³*Ibid.*, p 32

¹⁴⁴*Ibid.*, p 32

Crise de l'empire et retraitement des romains (fin du III^{ème} siècle)

Vers la fin du III^{ème} siècle après J.-C., les sources historiques deviennent muettes à propos de l'essor de la présence romaine en Afrique du Nord. Mais on admet généralement que pendant le règne de Dioclétien (284-305), une partie de la tingitane est évacuée. « En 285, pour des raisons que l'investigation historique est encore incapable d'élucider, l'administration romaine abandonna la majeure partie du territoire annexé. »¹⁴⁵

Ce repli est, sur le plan externe, l'effet de la tendance de réorganiser l'empire à la suite de la crise traversée au troisième siècle. Il semble aussi être, sur le plan interne, le résultat des troubles entre les tribus et le pouvoir romain en place.

Il n'y a pas que les événements politiques et militaires à considérer. Les violences s'expliquent en partie par une crise de structure. L'économie d'échange est dûment touchée par la raréfaction des métaux monnayables, l'inflation, l'insécurité et on revient à une économie naturelle. Parmi les causes de cette crise citons seulement la fuite de l'or vers l'Orient dont le commerce est bénéficiaire, l'absence d'une classe capitaliste véritable faisant des investissements de manière à développer la production, ainsi que l'absence des débouchés suffisants.¹⁴⁶

Une poussée des montagnards a été liée à ce recul des romains vers le nord. « Il a été avancé que sous la pression des tribus berbères, Baquates en particulier, tout le Sud de la province est abandonné ; Rome ne garde que la région du détroit jusqu'à Lixus ; la Tingitane est rattachée administrativement au diocèse d'Espagne. »¹⁴⁷

Si Volubilis semble être évacuée de sang-froid, mais dans une précipitation qui a fait que ses riches habitants ont abandonné des œuvres d'art précieuse, Lixus et Thamusida semblent être attaquées et incendiées.

On a noté à Lixus des traces d'incendie au III^e siècle, et l'usine de salaison est en grande partie abandonnée. Le camp de Thamusida incendié dans le courant du siècle, reconstruit et abandonné au début du IV^e siècle. On le voit, ces destructions se placent avant le repli général, plutôt vers le milieu du siècle.¹⁴⁸

Malgré le retraitement des romains de plusieurs cités maurétaniennes, Sala est demeuré romaine à l'époque de Constantin (né en 272 et proclamé empereur de 306 à 334 après J.-C.).

Une inscription malhabilement gravée au revers d'une base de statue réemployée, dédiée à cet empereur par le municipes de Sala, a été découverte dans les fouilles de cette cité. Elle prouve sans équivoque que cette ville fait encore partie de l'empire au début du IV^{ème} siècle. Elle n'a pas été abandonnée et un témoignage d'un texte bien connu du début du V^{ème} siècle, dans l'énumération des charges civiles et militaires de l'empire cite un « tribun de la cohorte de Sala ». D'autres preuves sont fournies par l'abondance sur ce site de la céramique caractéristique des IV^{ème} et V^{ème} siècles.¹⁴⁹

¹⁴⁵Touri A., 1990, p 6

¹⁴⁶Brignon J. et Al., 1967, p 39

¹⁴⁷*Ibidem*, p 39

¹⁴⁸*Ibid.*, p 39

¹⁴⁹Brignon J. et Al., 1967, p 40

L'invasion vandale a imposé le départ définitif des romains. Seule la ville de Ceuta demeure gouvernée par Rome puis par Byzance jusqu'à l'arrivée de l'Islam.

La Maurétanie post-romaine

Entre le retrait des romains et l'arrivée des musulmans, plus de quatre siècles se sont écoulés et le Maghreb est presque absent des sources historiques. Ce sont les siècles qualifiés d'obscur. Sur le plan politique, on raconte le passage des vandales (429-533) qui ont envahi le nord de l'Afrique et qui ont occupé les anciennes colonies romaines (Tingis, Constantine et Carthage...).

Ces derniers franchissent le détroit en 429 et traversent le Nord de la Tingitane vers l'Est. Aucun témoignage archéologique de leur passage n'a été relevé. On ne peut dire si la ville de Tingis fut mise à mal, puisque la cité se trouve sous la ville moderne. Le site de Tamuda n'a rien livré sur eux. Il existe là à la fin du IV^e siècle et au début du V^{ème} siècle une forte garnison : on a trouvé dans les sépultures de nombreuses pièces d'équipement militaire qui laissent penser que ces soldats peuvent être des germains, ou avoir séjourné sur la frontière de Germanie. On y a trouvé aussi deux monnaies d'or de l'empereur Honorius, mort en 423.¹⁵⁰

Les vandales ont fondé un royaume éphémère, mais la défaite de leurs troupes face au général byzantin Bélisaire en 533 a permis à ce dernier de garder une partie de l'héritage romain sous la domination des byzantins.

Les byzantins ont hérité de l'empire romain quelques enclaves comme Ceuta (*Septem Fratres*) qui est restée byzantine de 534 à 709. Leur pouvoir va prendre fin en Afrique du Nord avec l'arrivée de l'Islam.

2.1.2 L'Algérie préislamique

Les premières traces antiques en Algérie remontent à l'époque phénicienne. Un ensemble de comptoirs et de bases portuaires ont été installés le long de la côte méditerranéenne et qui sont ensuite développés grâce aux relations entretenues entre les populations et les carthaginois. À l'époque carthaginoise, un pouvoir était en formation à l'intérieur des terres de l'Afrique du Nord centrale. Les sources historiques nous informent de la *Numidie*, et plus particulièrement des projets de son chef Massinissa, qui voulait créer un empire nord-africain.

La tentative la plus poussée fut celle de Massinissa, chef de Numidie Massyle et Massaesyle de 203 à 148 avant J.-C. : il encouragea l'agriculture et la sédentarisation de ses sujets ; il dota son pays d'une organisation monarchique et en fit une puissance qui se proposa de conquérir le territoire de Carthage avec la complicité de Rome.¹⁵¹

Lors des rivalités entre Carthage et Rome, chacune de ces deux puissances essaya d'avoir ce chef à ses côtés. Massinissa s'est allié à Rome contre Carthage et même s'il l'avait soutenue, Rome avait décidé, après la consolidation de son pouvoir, de

¹⁵⁰Brignon J. et Al., 1967, p 42

¹⁵¹Chérif M., 1975, p 21

l'écarter, afin d'étendre sa domination en Afrique du Nord. Inquiète des progrès de la Numidie, elle décide d'empêcher l'achèvement de l'œuvre de roi ayant comme devise le retour de toute l'Afrique aux africains.

Dès les premiers pas qu'elle fit sur le sol africain, Rome s'appliqua à récompenser magnifiquement ses alliés ; mais à mesure que son pouvoir se consolida, ses libéralités devinrent plus rares, et elle finit même par retirer aux fils les largesses qu'elles avaient faites aux pères : c'est ce qui arriva pour les descendants de Massinissa. Micipsa, fils de ce chef intrépide, dont les continuelles agressions contre Carthage avaient préparé le triomphe des Romains, continua l'œuvre de civilisation entreprise par son père. Sous ce prince, Cirtha (Constantine) s'enrichit de magnifiques édifices ; une colonie composée d'émigrants grecs et romains vint s'y établir, et peu à peu, ses habitants se familiarisèrent avec les arts de l'Europe.¹⁵²

L'occupation romaine a suscité des résistances de la part d'un chef berbère : Jugurtha (105 avant J.-C.). Pour défendre le territoire sous leur contrôle, les romains se sont servis du Limes.

A l'époque de César, la Numidie s'est réduite à une province romaine après la bataille de Thapsus en 46 avant J.-C.

Durant les années quarante de notre ère, Octave fait de la Numidie occidentale une province romaine sous le nom de la Maurétanie césarienne et fonde la Maurétanie tingitane après son annexion en 40 après J.-C. Les deux Maurétanie sont séparées par le fleuve de Moulouya.

Les vandales auront un pouvoir qui a duré presque un siècle, de 429 à 533, mais ils seront chassés en 533 par les byzantins, successeurs des romains en Afrique du Nord. Ces derniers seront, à leur tour, chassés par les arabo-musulmans.

2.1.3 La Tunisie préislamique

La Tunisie était marquée, à l'époque antique, par de grands événements qui ont bouleversé le courant de son histoire. D'abord, elle était le centre prospère de la civilisation carthaginoise qui a rayonné pour longtemps en méditerranée. Ensuite et en devenant une province romaine, l'*Africa* est romanisée et urbanisée en devenant le plus prospère foyer de l'Afrique du Nord romaine.

La Tunisie carthaginoise (814 avant J.-C. à 146 avant J.-C.)

La fameuse histoire antique de la Tunisie commence avec la fondation de Carthage en 814. D'après la légende, c'est une reine de Tyr, Élixa, accompagnée de commerçants phéniciens qui est derrière cette fondation. Profitant du déclin du rôle de Tyr dans le contrôle des côtes africaines, Carthage impose son hégémonie aux autres comptoirs phéniciens fondés tout au long de la Méditerranée et de

¹⁵²Léon Galibert M., 1843, *Histoire de L'Algérie, Ancienne et moderne, Depuis les premiers établissements des carthaginois Jusqu'aux dernières campagnes du Général Bugeaud*, Furne et Cir. Libraires-éditeurs, Paris p 40

l'Atlantique. Certains sont même situés dans la rive nord de la Méditerranée (comme la Sicile, la Sardaigne et les Iles Baléares).

Carthage, l'ancienne colonie phénicienne, a développé des comptoirs commerciaux, puis des colonies dans la Méditerranée occidentale grâce à son esprit commercial hérité des phéniciens.

C'est au VII^{ème} siècle qu'elle a pris son essor en développant son commerce et en accumulant richesse et moyens de puissance ; elle put alors soumettre à sa domination le reste des comptoirs phéniciens, qui s'échelonnaient depuis les Syrtes (côte tripolitaine) jusqu'à la côte atlantique du Maroc (comptoir de Lixus) et du sud-ouest de l'Espagne (Gadès). Elle régna incontestée sur le bassin occidental de la méditerranée, pour le plus grand de son commerce et de ses grandes familles : la plus célèbre a été celle des *Magonides* qui joua un rôle très actif dans la constitution de l'empire carthaginois.¹⁵³

Il semble que, sur le plan interne, les autochtones berbères ont été repoussés vers l'ouest ce qui aboutira ensuite à la constitution du Royaume de la Numidie. Sur le plan externe et en devenant des maîtres sur la rive sud de la méditerranée, les carthaginois se sont opposés aux maîtres de la rive nord : d'abord aux grecs de Sicile et ensuite à Rome.

Du VI^{ème} à la première moitié du III^{ème} siècle avant J.-C., elle [Carthage] affronta, avec les alternatives du succès et d'échecs, les Grecs d'Occident et particulièrement ceux de Sicile, pour la maîtrise du bassin occidental de la Méditerranée. A partir de 264 avant J.-C., les romains prirent le relais dans la lutte contre les puniques : de cette date à celle de 146 avant J.-C., ce fut un long duel, marqué en particulier par l'étonnante aventure des Barcides en Espagne et d'Hannibal en Italie (vers la fin du III^{ème} s.) il fut scellé par l'échec et l'anéantissement de la ville de Carthage (en 146). Son territoire devenait la propriété du peuple romain.¹⁵⁴

C'est à travers ces conflits entre ces puissances méditerranéennes (Carthage d'un côté et Athènes et Rome de l'autre), qu'on a pu avoir des écrits historiques clairs et précis sur la région de l'Afrique du Nord. « C'est à l'occasion des luttes continuelles qui les opposèrent, particulièrement quand les grecs portèrent, avec l'expédition d'Agathocle (310 avant J.-C.), les hostilités en territoire africain que les premières descriptions directes nous sont données sur les populations autochtones. »¹⁵⁵ La défaite des carthaginois face aux grecs en 480 avant J.-C. les a obligés de se replier vers la partie sud de la Méditerranée. Elle les a incités à mener plusieurs opérations commerciales et à lancer des explorations le long des côtes africaines (le périple d'Hannon) et vers l'Espagne (l'exploration d'Himilcon). Cela leur a permis d'influencer différentes régions.

Dès le III^{ème} siècle avant J.-C., la civilisation montante des romains est entrée en concurrence avec Carthage pour la domination du commerce méditerranéen et cela

¹⁵³Chérif M., 1975, p 19

¹⁵⁴*Ibidem*, pp 19.20

¹⁵⁵Laroui A., 1975, p 28

a permis d'avoir d'autres données sur les événements historiques de l'Afrique du Nord.

Rome succéda aux Siciliens, et *Regulus* en 236 avant J.-C. d'abord, les deux Scipion ensuite suivirent l'exemple d'Agathocle et si, grâce à la campagne de ce dernier, quelque lumière est jetée sur les libyens vivant dans le territoire de Carthage, les campagnes de Scipion durant la 2^{ème} guerre punique permettront de mieux connaître les voisins occidentaux des carthaginois, les numides, partagés en deux grands groupes : Massyles et Massaesytes, sous leurs rois Massinissa et Syphax.¹⁵⁶

La concurrence entre Rome et Carthage pour l'hégémonie en méditerranée a provoqué des guerres connues sous le nom de « guerres puniques » et qui sont au nombre de trois : de 264 à 241, de 218 à 202 et de 149 à 146 avant J.-C.

Les Guerres puniques

1. La première guerre punique (264 à 241) concerne la Sicile. La défaite des carthaginois les a obligé à quitter ce territoire. Le consul romain Atilius Regulus décide de poursuivre les carthaginois en débarquant avec ses troupes au Cap Bon. Cette attaque a causé beaucoup de dégâts aux carthaginois, mais ces derniers ont réussi finalement à faire arrêter Regulus.

2. La deuxième guerre punique (218 à 202) concerne l'Espagne. Le général romain Scipion a eu la victoire contre les carthaginois et il a décidé de porter la guerre en Afrique. De son côté, le général carthaginois Hannibal a décidé de mener la guerre en Italie, mais sa malchance climatique l'a mis en difficulté aux portes de Rome. En faisant demi-tour pour défendre Carthage de l'attaque de Scipion, Hannibal s'est confronté aux troupes de Massinissa, l'allié numide de Rome. En 202 avant J.-C., la bataille de *Zama* est finie par une défaite écrasante des troupes d'Hannibal face aux troupes du général romain Scipion *l'africain*.

3. La troisième guerre punique (149 à 146) concerne la Numidie de Massinissa. Les relations entre cette dernière et Carthage étaient conflictuelles en raison du soutien numide à Rome durant la deuxième guerre punique. A cela s'ajoute l'inquiétude de Rome face à la force économique et militaire montante des carthaginois. Scipion Émilien décide de mener la guerre, la troisième guerre punique. Sa durée, contrairement aux deux premières, n'est que de trois ans, durant laquelle Carthage était en siège. Après la pénétration du romain Scipion dans la ville en 146, il a décidé de la détruire complètement et de vendre les survivants comme esclave. Ainsi, s'achève l'épopée de Carthage qui est annexée, au lendemain de cette dernière guerre punique, à l'Empire en tant que province romaine d'Afrique.

Ces guerres ont permis aux Romains de prendre possession du territoire carthaginois à partir du II^{ème} siècle av. J.-C., après une destruction brutale de la cité carthaginoise.

¹⁵⁶Laroui A., 1975, p 28

Les cités tributaires ou coloniales de la côte, qui s'étaient signalées par un trop grand attachement à leur métropole, furent détruites ou démantelées ; les autres, au contraire, comme Utique, s'enrichirent de ses dépouilles et s'emparèrent de son commerce. Des colonies italiennes ne tardèrent pas à se former et bientôt Rome pu revendiquer comme sienne cette mer que son orgueil désignait depuis longtemps sous le nom de *mare nostrum*.¹⁵⁷

Carthage avait ainsi connu une histoire mouvementée, un début glorieux, mais une fin tragique.

La Tunisie romaine (146 avant J.-C. – III^{ème} siècle après J.-C.)

La présence romaine en Afrique du Nord a déclenché des résistances, mais les romains ont réussi à s'imposer. Pendant les règnes de César et d'Auguste (46 avant à 14 après J.-C.) l'ancien territoire carthaginois est devenu une province romaine pacifiée nommée "*Africa*". Les romains y ont tiré des bénéfices surtout en étant le principal grenier à blé et fournisseur de l'huile d'olives pour Rome. Une politique de romanisation a été lancée dans la province et les notables autochtones se romanisent en se chargeant d'administrer les cités *africaines*. Dans l'*Africa* romaine, on a développé d'ingénieuses techniques ce qui a contribué à un développement économique et à la construction de monuments luxueusement décorés, qui sont encore plus ou moins conservés.

La Tunisie post-romaine (IV^{ème} - VII^{ème} siècles)

La période post-romaine est moins connue en raison du manque des récits étrangers dès le retraitement des romains. Au niveau religieux, quelques indices témoignent de la christianisation de la région sous de grandes figures : Tertullien et surtout saint Augustin (l'évêque d'Hippone). Ce dernier devenu évêque en 396 a réussi l'unification de l'église en *Africa* en étant considéré comme l'un de ses grands théologiens. Quant à Tertullien, il s'est montré comme un défenseur de cette religion promue par des évêques comme le carthaginois Cyprien. Au niveau politique, cette période a connu le passage de deux puissances par le territoire tunisien : les Vandales (de 439 à 533) puis les Byzantins (de 534 à 698).

Les vandales sont un peuple germanique qui a intervenu via l'Espagne dans le territoire nord-africain. Ils ont pris Carthage en 439 en gardant, généralement, les mêmes structures romaines. Leur défaite en 534 avant J.-C. contre le général byzantin Bélisaire a accéléré leur repli. La destinée des Byzantins – héritiers de l'Empire romain – n'était pas aussi idéale, car ils se heurtent, à leur tour, aux autochtones à cause de la dureté de leur politique fiscale. L'entrée des conquérants arabes a accéléré de la même façon leur départ et la prise de Carthage en 698 a signalé l'avènement d'une nouvelle ère et la fin de la période antique et classique.

¹⁵⁷Léon Galibert M., 1843, pp 39-40

2.2 Le Maghreb : De l'islamisation à nos jours

Introduction à l'islamisation du Maghreb

Les premiers contacts des amazighes avec les arabo-musulmans datent du VII^{ème} siècle après J.-C. Les arabes sont rentrés au Maghreb, peuplé par les amazighes (berbères), à une époque où l'empire byzantin, en présence dans la région était en décadence. « A l'arrivée des arabes, la domination byzantine s'exerçait sur les côtes et surtout dans l'Est maghrébin, mais dans des conditions difficiles tant du point de vue économique et social que politique et religieux : la « poire » semblait « mûre » pour de nouveaux conquérants. »¹⁵⁸

Toutefois, l'islamisation du Maghreb n'était pas une tâche facile pour les premiers arabes. Débutée au milieu du VII^{ème} siècle sous Oqba bnou Nafi' (647), elle a duré jusqu'à 710.

La conquête de l'Afrique du Nord est très différente des autres conquêtes arabes. Nulle part leurs armées n'ont rencontré une pareille résistance ni essuyé pareils revers. L'Égypte et l'Espagne ont été soumises en 3 ans, l'Iran en 4 ans, la Syrie en 6 ans et il a suffi à chaque fois d'une ou deux batailles décisives. Au Maghreb plus d'un demi-siècle s'est écoulé entre les premiers raids et le moment où les berbères sont associés à la conquête de l'Espagne.¹⁵⁹

D'un point de vue religieux, le christianisme avait une place importante au Maghreb, mais il y'avait aussi beaucoup de païens. « Religieusement, dans les territoires byzantins le christianisme est plus solide dans les villes que dans les campagnes. Il est déchiré par d'incessantes querelles doctrinales ou de personnes, et des schismes. »¹⁶⁰ En dehors des territoires dominés par les byzantins, le christianisme se trouve aussi dans d'autres cités comme Volubilis.

La cause de la disparition du christianisme de l'Afrique du Nord reste encore énigmatique alors qu'il subsiste dans des régions lointaines comme la Syrie et l'Égypte. Au VIII^{ème} siècle, l'église chrétienne de l'Afrique du Nord ne reflétait pas la splendeur de son passé sous Saint Augustin. De perpétuelles querelles religieuses ont opposé le clergé dans l'histoire et les cadres de l'église étaient persécutés par les Vandales ariens.

A cause de la lourde tutelle de l'empereur de Constantinople, ses interventions répétées et maladroites, la situation de religion officielle ont été néfastes, autant que les divisions du clergé et les hérésies. De plus comme dans tout l'occident il y a eu un déclin de la vie religieuse, une baisse de niveau de clergé, un fléchissement des croyances : il n'a peut-être pas été aussi profond qu'en Gaule où les campagnes étaient redevenues païennes (paganus=paysan=païen), mais hors des villes il y avait peu de chrétiens et d'un niveau assez bas.¹⁶¹

¹⁵⁸Chérif M., 1975, p 24

¹⁵⁹Brignon J. et al, 1967, p 46

¹⁶⁰*Ibidem*, p 46

¹⁶¹*Ibid.*, p 51

L'explication qu'on peut donner à cette disparition du christianisme, c'est qu'il est, peut être, moins enraciné chez les populations berbères. Ces dernières qui se sont converties massivement vers la nouvelle religion qui a séduit par son alignement et la pertinence de ses apports.

L'islam doit apparaître comme une nouvelle secte sinon chrétienne, du moins pas radicalement opposée, ni même très différente. La simplicité de son monothéisme peut séduire beaucoup de ceux qu'embrouillent de subtilités et d'hérésies. Il est vraisemblable d'admettre un lent déclin d'un christianisme mal enraciné dans les communautés berbères. La similitude des genres de vie a pu jouer aussi pour faciliter les conversions à la religion des Arabes.¹⁶²

C'est avec Moussa que commence l'organisation de la conquête musulmane et son nom est resté lié à l'islamisation du Maghreb.

Non moins que la longueur et les difficultés de la soumission militaire, l'ampleur et la rapidité de la conversion des habitants distinguent l'Afrique du Nord des autres régions de l'Empire Arabe. Moussa ibn Noçair parachève la soumission des berbères par leur conversion, en appliquant la politique définie par les califes. Son succès est considérable puisque les nouveaux convertis forment aussitôt le gros de l'armée qui va partir conquérir l'Espagne.¹⁶³

A l'époque, il y'avait aussi une présence du judaïsme et quelques berbères (païens ou chrétiens) ont résisté à l'islamisation, surtout ceux installés dans des régions lointaines difficiles d'accès. Mais ils se sont finalement intégrés dans la nouvelle religion.

Si des berbères chrétiens combattent pour leur foi, ils ne peuvent résister longtemps, et finissent par accepter l'islam, sans doute pas d'une façon très éclairée, puisque les hérésies vont fleurir. Dans les régions reculées de montagne des groupes non musulmans se maintiennent longtemps à l'écart et les chroniqueurs nous montrent au VIII^{ème} et IX^{ème} siècle Idris et ses successeurs faisant des campagnes militaires contre des païens, des chrétiens et des juifs.¹⁶⁴

La conversion à l'islam était géographiquement graduelle et la disparition du christianisme était le résultat de différents facteurs. Il semble que sous les Almohades et à cause des croisades qui régnaient alors en méditerranée, les derniers chrétiens ont soit laissé leur religion ou quitté le pays. Alors que les mozarabes de l'autre côté furent l'Andalousie pour s'installer en terre d'islam.

Quant à la présence juive au Maghreb, on estime qu'elle remonte à l'antiquité. Il n'est pas exclu que certains juifs soient venus très tôt avec les Phéniciens, mais des inscriptions hébraïques très anciennes attestent de leur présence précaue. On n'a pas de données précises sur leur nombre et la conversion de berbères au judaïsme constituait un élément décisif dans l'augmentation de leur nombre.

La présence juive est attestée aussi en Espagne, mais beaucoup d'entre eux ont fui des persécutions des rois wisigothes, certains en Gaule et d'autres en Afrique du

¹⁶²Brignon J. et al, 1967, p 51

¹⁶³*Ibidem*, p 50

¹⁶⁴*Ibid.*, p 51

Nord. Leur présence avant la venue des musulmans au Maghreb et « leur maintien prouve au moins une chose : que l'existence de groupes non musulmans reste possible en Afrique du Nord, que l'islam est tolérant, ceci doit s'entendre surtout parmi les civilisations médiévales, l'islam fait preuve d'une mansuétude relativement grande qui n'exclut pas de vexations passagères. »¹⁶⁵

Sur le plan socio-économique, la situation en Afrique du Nord au moment de l'arrivée des musulmans n'était pas optimale. De grandes inégalités marquent les relations entre les maîtres et le prolétariat.

Socialement et économiquement, les grands domaines ont souffert de la domination vandale et des guerres. Un prolétariat rural toujours agité cultive pour ses maîtres des céréales, des olives et de la vigne. L'Afrique reste un grenier à blé et une grande productrice de l'huile. Mais des terres ont été abandonnées et la vie pastorale progresse en bordure des steppes autrefois savamment irriguées, le long du limes abandonné. Les tribus qui étaient refoulées au désert ou dans les montagnes cherchent à s'emparer de terres lorsque l'occasion s'en présente.¹⁶⁶

Sur le plan politique, le seul pouvoir qui était organisé et connu dans la région à l'époque de l'arrivée des premiers arabes étaient celui des byzantins. La domination byzantine en Afrique du Nord s'étendait uniquement sur l'ancienne province romaine d'Afrique et sur quelques enclaves côtières comme Tanger et Ceuta. Toutefois, ce pouvoir byzantin n'était pas accepté et les révoltes contre lui s'accroissent continuellement à cause des impôts élevés et de son intervention dans les affaires religieuses de la population.

Au-delà du pouvoir byzantin, le reste du territoire était divisé entre des tribus et des confédérations qui vivent dans un climat moins stable. Ces tribus se sont-elles aussi opposées à l'intervention arabe.

Les arabes ne vont pas seulement rencontrer cet adversaire bien connu déjà, mais aussi des tribus à la vie rude, peu différente de la leur, attachées à leurs usages, rebelles à toute autorité imposée. C'est surtout cette multiplicité d'adversaires, cette absence d'un empire bien établi qui va gêner les conquêtes.¹⁶⁷

A cela s'ajoutaient les hésitations des premiers arabes qui même s'ils ont la motivation d'étendre la terre d'islam et d'attaquer Byzance qui résistait en Asie mineur, ils ne veulent pas s'aventurer dans un terrain encore inconnu.

Leurs hésitations traduites par toute une tradition prêtée au Calife Omar sont bien compréhensibles. S'engager dans des provinces si lointaines, séparées par un large désert, de l'Égypte ou se trouvent leurs bases, -en courant toujours le risque d'une interception de leurs communications par un raid de la flotte byzantine a de quoi de faire réfléchir.¹⁶⁸

¹⁶⁵Brignon J. et al, 1967, p 52

¹⁶⁶*Ibidem*, p 47

¹⁶⁷*Ibid.*, p 46

¹⁶⁸*Ibid.*, p 49

Le danger byzantin se doit tenir en considération de même que la turbulence des berbères ce qui signifie que la victoire contre les byzantins n'est pas suffisante pour dominer la région. Enfin, les premiers conquérants doivent se confronter à des crises qui viennent de l'orient et qui sont liées à la « grande discorde ».

Da façon générale, la conquête du Maghreb a opposé successivement deux conquérants à deux résistants : d'abord Oqba Ibn Nafi' à Koseila et ensuite Hassan Ibn No'man à la *Kahina*. En 841, Oqba a entamé une expédition jusqu'au Maghreb extrême (l'actuel Maroc). (Voir le texte n :5 en annexe). Après avoir attaqué la puissance byzantine et instauré la base militaire de Kairouan, les arabes ont gagné l'appui des berbères et ils ont progressé à l'intérieur en évitant la côte contrôlée par la flotte byzantine.

L'expédition d'Oqba n'était pas trop difficile, mais les berbères ont commencé à s'organiser en attaquant l'armée d'Oqba à son retour jusqu'à ce qu'il a été tué dans l'une des attaques.

Dès les plaines atlantiques du Maroc, une résistance se dessine et sur le chemin de retour les accrochages se multiplient. Oqba trouve la mort au cours de l'un d'eux près de l'Aurès. La révolte des tribus berbères sans doute aidée par Byzance se déchaîne alors et Koseila entre en vainqueur à Kairouan à la tête d'une armée de berbères et de Byzantins.¹⁶⁹

L'expédition d'Oqba a ainsi échoué et une coalition berbéro-byzantine s'est formée en prenant les bases arrière des arabes. A cela s'ajoute la crise interne en orient, et même si Koseila a été tué au cours d'un raid les arabes n'ont envoyé d'expédition qu'après le retour du calme au siège du califat islamique.

Hassan Ibn No'man a commencé par la prise de Carthage en 78 Hégire (695) en fondant à ses côtés Tunis. En s'avançant et en mettant en évidence les principes de l'islam qui reconnaît le droit des autres à pratiquer leurs religions en ayant le statut de protégés, plusieurs berbères se rallient et se dissocient des byzantins. Le statut de *dhimmis* contenu dans la religion islamique n'implique pas une conversion, au contraire, il permet de continuer à pratiquer la religion chrétienne ou juive, ce qui a attiré les nord-africains. « Il semble bien que les villes en majorité chrétienne se rallient rapidement. La condition de « *dhimmis* » (protégés) peut apparaître aux chrétiens préférables à l'autoritarisme de l'empereur de Constantinople, puisque les arabes n'interviennent pas dans leurs affaires religieuses. »¹⁷⁰ Mais les tribus qui résistent sont traitées d'ennemies comme le cas de la *Kahina* mise en déroute par Hassan Ibn No'man dans les Aurès.

Avec des renforts venus d'Orient, où le calme est revenu, Hassan Ibn No'man vient à bout de la *Kahina* traquée dans l'Aurès. Celle-ci se tue après avoir donné l'ordre à ses fils de se rallier, geste répété depuis par d'autres chefs berbères afin de garder dans la famille le pouvoir sur la tribu.¹⁷¹

¹⁶⁹Brignon J. et al, 1967, p 49

¹⁷⁰*Ibidem*, p 50

¹⁷¹*Ibid.*, p 51

Lorsqu'ensuite Moussa Ibn Noçair a pris le commandement en tant que nouveau gouverneur du Maghreb, le chemin vers le parachèvement de la conquête lui a été facilité par les gouverneurs précédents.

Il a fallu une trentaine d'années de guerre, marquées de durs revers pour les arabes, depuis la fondation de Kairouan en 670 jusqu'à l'organisation de la Wilaya *ifriquienne*, au début du VIII^{ème} siècle, par *Moussa bnou Noçair* : mais enfin, Carthage était détruite en 698, et les Byzantins rejetés à la mer ; les berbères de la partie orientale du Maghreb, dirigés par l'énigmatique *Kahéna*, étaient vaincus.¹⁷²

Etant donné que les arabes ont lancé, depuis des années, leur conquête d'islamisation de l'Afrique du Nord, ils sont parvenus à chasser le pouvoir byzantin et à anéantir la résistance berbère. Après un ensemble de conflits, marqués par des moments de régression et de transgression,

le gouverneur *Musa* pouvait entreprendre la conquête et l'islamisation du reste du Maghreb : il poussa jusqu'à Tafilaleet et à Tanger, et, aux nouveaux adeptes de l'Islam, il offrit la participation à l'œuvre de conquête, en les dirigeant sous la conduite d'un de ses clients berbères, *Tarik ibn Ziyad*, sur l'Espagne wisigothique, en 711.¹⁷³

Il a poursuivi la conquête en arrivant jusqu'au Maghreb extrême (Voir le texte n : 6 en annexe) et en accueillant les premiers berbères convertis à l'islam l'armée arabo-berbère dirigée par deux chefs : Moussa ibn Noçair et Tarik ibn Ziyad envahit l'Espagne. Le chef, Tarik a conduit les berbères à témoigner de leur appartenance à la nouvelle religion et à être prêt à étendre la bannière de l'islam. « Ces nouveaux convertis brûlent de faire leurs preuves aux côtés des vainqueurs, avec lesquels ils sont admis à l'honneur de combattre pour la foi. L'ardeur belliqueuse des berbères trouve ainsi un exutoire favorable à l'islam. »¹⁷⁴

Pour gouverner la région de l'Afrique du Nord, le califat s'est basé sur des gouverneurs qui ont à leur service l'armée de *Jounds*. Les gouverneurs ont comme souci principal de maintenir la paix, l'ordre public et faire payer les impôts. « L'appui essentiel des gouverneurs est l'armée, le « *Jound* », dont les garnisons sont réparties dans le pays. Le gros est à Kairouan, mais on en trouve par exemple à Tanger, ou à Tlemcen sous l'autorité des gouverneurs locaux. La turbulence, les révoltes de cette armée compliquent la tâche des gouverneurs. »¹⁷⁵

Les arabes se sont ainsi installés et la majorité des tribus berbères est convertie et a été associée dans des conquêtes et des œuvres d'islamisation au nord et au sud du Maghreb.

En 711, lorsque *Tarik Ibn Ziyad* entame la conquête de ce qui allait devenir l'Andalousie. Quarante ans plus tard, le calife omeyyade mourrait en Orient mais renaissait en Espagne avec

¹⁷²Chérif M., 1975, p 24

¹⁷³*Ibidem*, p 24

¹⁷⁴Brignon J. et al, 1967, p 51

¹⁷⁵*Ibidem*, p 53

l'aide des berbères. Dès lors, les destins des deux rives du détroit devinrent indissociables et l'on assista, tout au long des siècles que dura l'islam andalou, à un mouvement incessant d'échanges et d'interpénétration.¹⁷⁶

Les deux chefs *Moussa ibn Noçair* et *Tarik ben Ziyad*, aidé par Don Julien, ont parvenu à soumettre une grande partie de la péninsule ibérique. Dans les années qui ont suivi la conquête de l'Espagne, l'islam s'est propagé d'une façon considérable. Mais les problèmes internes de l'orient ont retardé son renforcement.

Dans les quelques années de 91 hégire (710) à 122 hégire (740) la domination musulmane s'était affermie : l'islam progressait de façon spectaculaire. C'est alors qu'éclate une crise d'une violence telle que le système mis en place est balayé. Lorsque l'ordre sera établi, lentement et avec de grandes difficultés, on ne retrouvera pas la situation antérieure : une grande partie de l'Afrique du Nord échappera à l'autorité des califes, tout en restant terre d'islam.¹⁷⁷

A cause de la révolution kharijite, le Maghreb politique était déstabilisé et la paix ne s'est établie que vers le IX^{ème} siècle, ou une grande partie de la région échappe au califat de Baghdâd. Mais l'Ifriqiya va rester sous la domination abbaside puisque la révolte kharijite y avait été écrasée.

L'Ifriqiya, à l'est, est une province abbaside dotée de certaine autonomie. Son histoire intérieure va être troublée par les révoltes perpétuelles du *Jound* (soldats). Elle apparaît comme un bastion occidental contre le kharijisme, bref une terre de guerre sainte, aussi bien contre ces hérétiques berbères que contre les byzantins voisins.¹⁷⁸

La révolution kharijite a éclaté contre la politique ségrégative des arabes.

On a voulu voir dans cette révolte des berbères la manifestation d'un antagonisme racial ou national. Sans aller jusque-là, il est certain que les berbères qui ont impatiemment supporté l'autorité de la lointaine Byzance ne s'accrochent pas de celle de Damas, surtout lorsque les califes imitent l'oppression fiscale des empereurs grecs. Il est cependant plus légitime d'y voir un antagonisme de nature sociale. Il s'agit d'une lutte conduite contre une minorité de privilégiés, d'origine étrangère, et attachés à leurs privilèges.¹⁷⁹

De façon générale, on peut dire qu'à la suite d'une longue période de confrontation avec les arabo-musulmans, l'Afrique du Nord est entrée dans le domaine de l'islam. Toutefois, la région avait la tendance à se dissocier du califat de Baghdâd en instaurant un pouvoir indépendant. Compte tenu de la structure simple du pouvoir politique basé sur un gouverneur et quelques *jounds* (soldats), le Maghreb s'est très tôt détaché de l'influence abbaside qui se reposait sur une armée insuffisante, indisciplinée et une administration rudimentaire.

¹⁷⁶Touri A., 1990, p 6

¹⁷⁷Brignon J. et al, 1967, p 54

¹⁷⁸*Ibidem*, p 57

¹⁷⁹*Ibid.*, p 55

Plusieurs pouvoirs, hostiles aux califes de Baghdâd, vont apparaître en Andalousie, au Maghreb central, et au Maghreb extrême. Leurs chefs venaient d'orient : un omeyyade, un persan et un alide. Il s'agissait d'Abd al-Rahman Ier fondateur de l'émirat de Cordoue en 756, de Ibrahim ibn al-Aghlab, premier émir de la dynastie des Aghlabides régnant sur l'Ifriqiya du 8 juillet 800, et de l'imam Idris premier, le fondateur de la dynastie Idrisside au Maroc. L'occident musulman est devenu ainsi une terre de refuge et d'aventures politiques.

Après cette introduction sur l'islamisation de la région du Maghreb, nous allons présenter le destin de chacun des trois pays à travers les pouvoirs politiques indépendants qui y sont installés.

2.2.1 Le Maroc : De l'islamisation à nos jours

En raison du caractère lointain du Maroc par rapport au centre du califat islamique, une volonté de se dissocier politiquement de la consignation califales de l'orient est ambitionnée dès les débuts de l'islamisation. Cette détermination allait se concrétiser en 788 avec la dynastie des Idrissides.

Plusieurs moments caractérisent l'histoire islamique du Maroc. Après la fondation d'un pouvoir local idrisside et la résistance aux Fatimides venus de l'est, le Maroc va connaître une époque de prospérité durant le règne des Almoravides et des Almohades en devenant le centre dirigeant du Maghreb et de l'Andalousie musulmane. Quand l'empire almohade est fragmenté, les Mérinides ont tenté de maintenir l'héritage de leurs prédécesseurs almohades. Les mérinides seront succédés, pour une courte période, par les Ouattassides et ensuite par les chérifs saâdiens qui avaient le souci de préserver l'indépendance du Maroc face à la *reconquista* espagnole et aux ambitions turques. Leurs successeurs, les Alaouites, ont créé une brillante civilisation, mais le pays a été convoité par les européens au vingtième siècle ce qui les a obligé à céder le pouvoir à la colonisation française. Après l'indépendance acquise en 1956, le pays est modernisé sous le roi Hassan II qui a gardé des relations d'entente avec l'occident. Son fils Mohamed VI a continué l'œuvre de son père en orientant le pays vers la démocratisation.

Contexte de l'avènement d'Idriss Premier au Maroc

La situation politique n'était pas claire à l'arrivée d'Idriss Ier au Maroc. Il semble que certaines principautés existaient dans différentes régions comme celle de *Nekour*, de *Sigilmassa* et de *Tamesna*.

Une principauté existe autour de Nekour au Rif (vers l'actuelle Al-Hoceima) depuis le début du VIII^{ème} siècle, gouvernée par les descendants de son fondateur Saleh, venu avec les premiers conquérants. Sigilmassa est depuis 757 le centre d'une principauté kharijite et son importance clips largement celle de Fès jusqu'au XI^{ème} siècle, du fait de son rôle dans le commerce de l'Afrique Noire. Dans les plaines atlantiques centrales (Tamesna) le royaume des Berhouata est une puissance.¹⁸⁰

¹⁸⁰Brignon J. et al, 1967, pp 59-60

Elles existent d'autres puissances moins importantes et les montagnes ont une certaine organisation tribale.

D'un point de vue religion, à l'arrivée des Idrissides, le Maroc n'était pas complètement islamisé. « Religieusement, tous les berbères ne sont pas convertis à l'islam. Ils restent des chrétiens, d'après la tradition, qui peuplent des villes comme *Aghmat* et *Nfiss*. Dans l'Atlas et le Sous la plupart des tribus sont encore païennes. Les juifs sont nombreux dans le centre et l'est. »¹⁸¹ L'islam dominant à cette époque est d'une empreinte kharijite, mais il se trouve que le paganisme n'était pas absent.

L'islam assez souvent n'est guère orthodoxe. C'est le kharijisme qui domine avec ses tendances (soffites et ibadites). Il exprime les aspirations égalitaires des berbères, et leur hostilité au centralisme arabo-persan des Abbassides. Mais il existe aussi de curieux syncrétismes, par exemple la religion des Berrhouata, mélange confus de croyances judéo-chrétiennes et magiques, et dont le promoteur s'est présenté comme un prophète berbère.¹⁸²

Sur le plan économique, il semble que l'agriculture est l'activité première des populations. A elle s'ajoute le commerce avec le Sahara.

C'est dans ce contexte politique, religieux et économique que les Idrissides font leur apparition et « en somme, la situation est favorable au développement des projets d'Idriss. Une sorte de fluidité politique, une hostilité générale aux Abbassides, des richesses réelles peuvent servir ses desseins. »¹⁸³

Les Idrissides (IX^{ème} siècle)

Le fondateur du premier pouvoir dynastique au Maroc est *Idriss ibn Abdallah*. Ce chérif qui a échappé au abbasside après la bataille de *Fakh* (piège) en 786 près de la Mecque est accueilli par les tribus berbères d'*Aouraba* au nord de Meknès.

Idris, descendant d'Ali par Hassan, réchappe du massacre de sa famille à *Fakh* en 169 (786), s'enfuit jusqu'au Caire avec son affranchit Rachid. De là, grâce à la complicité, d'un maître de poste il gagne « la région de Fès et de Tanger ». Il s'installe à Oualila (Volubilis), bien accueilli par le chef de la tribu des *Aouraba*, un certain Ishaq.¹⁸⁴

L'Imam Idriss s'est présenté comme descendant direct d'Ali Ibn Abi Talib, neveu et gendre du prophète Mohammad. Il est désigné comme imam par la tribu berbère des *Aouraba* et il a fondé un pouvoir politique indépendant du calife de Baghdâd. En tant que chef de cette tribu, il a entamé des campagnes visant la soumission des autres tribus à l'ouest et au sud du pays.

Les sources de basse époque sont les seules à mentionner des expéditions vers Tamesna, où se trouvent les Berrhouata, et vers le *Fazaz* peuplé de juifs, de chrétiens, et de païens. Elles veulent

¹⁸¹Brignon J. et al, 1967, p 60

¹⁸²*Ibidem*, p 60

¹⁸³*Ibid.*, p 61

¹⁸⁴*Ibid.*, p 61

faire apparaître Idris comme un promoteur de guerre sainte. Les sources les plus anciennes citent seulement des expéditions vers Taza et Tlemcen où un frère d'Idris, Souleymane, est installé et où ses descendants se maintiendront quelque temps. Il semble aussi qu'une alliance soit conclue avec les Zénètes Maghraoua contre les Abbassides.¹⁸⁵

Idris n'est pas devenu par hasard un chef des Aouraba ; le fait de se proclamer de la famille du prophète a joué en sa faveur. Mais les Aouraba l'ont pris pour chef pour lutter contre les Abbassides. « Le succès d'Idriss s'explique par son appartenance à la fille du prophète et son hostilité - commune à celle des berbères Maghraoua - au centralisme arabo-persan des Abbassides. »¹⁸⁶

Le renforcement du pouvoir idrisside au Maghreb occidental a inquiété le calife abbasside *Haroun Errachid*. Il a envoyé un émissaire de Bagdad *Souleymane Ibn Jarir Echammakh* chargé de mettre fin à la vie d'Idris Premier. Ce dernier a été assassiné en 791 après un règne qui n'a pas duré plus de trois ans (788-791).

Idris a-t-il l'ambition de créer un royaume Alide, comme Abd Er-rahman a réussi à recréer en Espagne un émirat omeyyade ? En tout cas, ses succès sont suffisants pour qu'Haroun Errachid dépêche quelqu'un pour le tuer. Toutes les sources s'accordent à dire qu'Idris meurt empoisonné en 175 à Oualila.¹⁸⁷

Après son assassinat, son affranchi Rachid a exercé le pouvoir par intérim avant de le céder au jeune fils d'Idriss I (le futur Idris II) en 187 Hégire/803. Effectivement, « à la suite de sa mort le commandement est exercé par Rachid son affranchi ; Kenza, concubine berbère du prince défunt, accouche d'un fils qui reçoit le même nom que son père. »¹⁸⁸ (Voir le texte n :7 en annexe).

Né deux mois après la mort de son père, Idriss II s'est distingué, dès son jeune âge par son intelligence. Il a succédé nominalelement à son père à l'âge de onze ans en recevant le titre d'*Idriss II*. « Afin d'éviter le plus possible les inconvénients d'une régence, la proclamation officielle d'Idris Ibn Idris se fait très tôt en 187 (803) : il a onze ans ! On imagine néanmoins qu'à cet âge Idris II est incapable de prendre des décisions et qu'il subit fortement l'influence de son entourage. »¹⁸⁹ Si les berbères sont ceux qui ont soutenu son père, Idriss II sera entouré de nombreux arabes venus d'Ifriquiya et d'Andalousie. Sa politique favorable aux arabes et hostile aux berbères a créé des tensions.

Ishaq, le chef des Aouraba, est assassiné. Est-ce parce que son influence inquiète le jeune prince ? Veut-il réagir contre la part croissante prise par des arabes au pouvoir ? Ou bien au contraire l'appui des arabes est-il un moyen pour échapper à la tutelle de ce puissant personnage ? Il est bien difficile de conclure. C'est à la suite de ces événements qu'Idris II quitte Oualila, et qu'il fonde une nouvelle capitale à Fès.¹⁹⁰ (Voir le texte n :8 en annexe).

¹⁸⁵Brignon J. et al, 1967, p 61

¹⁸⁶Cambazard –Amahan C., 1990, p 46

¹⁸⁷Brignon J. et al, 1967, p 61

¹⁸⁸*Ibidem*, p 62

¹⁸⁹*Ibid.*, p 62

¹⁹⁰*Ibid.*, p 62

Idriss II a fondé la ville de Fès en 808 en y installant sa capitale. Quelques monuments y étaient édifiés comme la mosquée *karawiyinne* ce qui permis à cette ville de rayonner religieusement. Idriss II a ensuite étendu son pouvoir en menant des expéditions à l'est vers Tlemcen pour soumettre les tribus de berbères *Maghraoua*. Idriss II se dirige également vers le sud et fait campagne contre les *Maçmouda*. Il a étendu sa domination sur un territoire vaste en réunissant plusieurs tribus sous son pouvoir.

Dans le Maroc actuel, les Idrissides, fondateur de Fès (fin VIII^{ème} - début XIX^{ème} s.), étendirent leur domination à partir de cette ville sur une bonne partie du Maroc atlantique septentrional. Mais la différence de celle-ci de l'Ifriqiya, leur construction politique consistait en une confédération de cités marchandes plus ou moins « arabes » et de tribus berbères, subjuguées par le prestige religieux des chérifs Idrissides plutôt que par leur puissance temporelle.¹⁹¹

A la mort d'Idriss II, son pouvoir effectif et son royaume ne s'étendent que sur quelques plaines entourant Fès et les régions environnantes.

Son autorité ne s'étend qu'à une partie du Maroc actuel. Le centre de son domaine est constitué par les plaines et les collines entre le Rif et le Moyen Atlas. Il tient solidement le couloir de Taza au débouché duquel il fonde sa nouvelle capitale. A travers le plateau central, il s'est étendu vers le sud jusqu'à l'Atlas, en direction du *Souss* où il a peut-être pénétré. Les plaines atlantiques ou se trouvant *Berrhouata* lui échappent. L'Atlas et le sud présaharien également. On ne saurait affirmer que le rif lui obéit entièrement.¹⁹²

Dans l'organisation de son Etat, Idriss II s'est inspiré du modèle des gouvernements orientaux. Toutefois, son effort unificateur se heurta ensuite aux luttes qui opposent Omeyyades de Cordoue et Fatimides. Ses successeurs, souvent divisés, vont disparaître sans gloire et le règne des Idrissides va s'effondrer après la mort d'Idriss II. Ses deux fils et leurs successeurs ont partagé le royaume ce qui a provoqué l'affaiblissement de la dynastie. Une incursion des Fatimides de Kairouan est dirigée contre les derniers Idrissides pour les soumettre (917-918). Le pays est ainsi devenu un objet de convoitise entre des puissances voisines, de l'est (Fatimides) et du nord (omeyyades de l'Andalousie). Heureusement et vers le XI^{ème} siècle, un pouvoir interne voit le jour chez les nomades berbères Sanhadja et va donner lieu à la dynastie almoravide.

Aujourd'hui, les Idrissides se présentent comme les fondateurs du Maroc et on les dote parfois d'attributs qui ne sont pas les siens comme le fait d'arabiser au d'islamiser le pays.

Les Idrissides sont souvent présentés comme les fondateurs du premier Etat musulman au Maroc, et comme les responsables de l'islamisation et de l'arabisation du pays. Avec le recul du temps, les deux premiers Idriss sont apparus comme des précurseurs : on leur a attribué des intentions, des réalisations qui n'étaient pas leur fait. Le développement du chérifisme au Maroc, surtout, est

¹⁹¹Chérif M., 1975, p 28

¹⁹²Brignon J. et al, 1967, p 62

responsable d'une certaine transfiguration, d'une idéalisation des personnages et de leurs œuvres.¹⁹³

Les Almoravides (milieu du XI^{ème} (1056) - milieu du XII^{ème} siècle (1147))

Les Almoravides sont apparus au milieu de XI^{ème} siècle (vers 1056) en tant que mouvement promouvant un islam pur parmi les tribus berbères -Sanhadja- du Sahara.

Sous l'influence d'un petit lettré du "Sousse" marocain, mais habile conducteur d'hommes, Abdallah ibn Yâsîn, les hommes voilés du désert furent organisés dans des ribats (monastères, d'où le nom de « *mûrabîtin* ou Almoravides) autour de l'idéal du retour à l'islam originel, interprété toutefois à la lumière d'un malékisme rigide et militant.¹⁹⁴

Les Almoravides se sont lancés dans la conquête du Maghreb en commençant d'abord avec le sud marocain (1056-1059).

En 445Hégire/1053, les Almoravides, tribu nomade berbère *Sanhaja* du Sahara occidentale, interviennent dans le sud marocain à l'appel des Sanhadja de *Sigilimassa*, en conflit avec les Zénètes *Maghraoua*. Conduits par Youssouf ibn Tachfin (452-500 Hégire 1061-1107) ces « gens du ribat » (*al-Morabîtin*) réussissent à maintenir tout le Maghreb sous une autorité unique.¹⁹⁵

Un ensemble de facteurs se sont rassemblés en permettant aux Almoravides d'instaurer leur pouvoir. Bien organisés, ils se sont dotés d'une richesse matérielle grâce à la position stratégique de leur capitale Marrakech, située au croisement des plus importantes routes commerciales de l'or et de l'ivoire. Edifiée par leur chef, *Youssef ibn Tachfin*, la ville s'est développée rapidement en devenant en 1069, une capitale impériale prospère et influente des Almoravides. « Leur force matérielle, la puisaient dans le contrôle du trafic transsaharien à travers l'Adrar de Mauritanie. Leur force morale et militaire résidait dans leur esprit de clan (« 'asabiya ») revigoré ou ressuscité par l'idéal religieux « almoravide ».¹⁹⁶

Les expéditions militaires des Almoravides, au nom de l'islam, ont connu un grand triomphe. Ils ont formé une importante confrérie de guerriers prêts, au nom de leur religion, à mener des combats pour étendre leur pouvoir au sud (sur les circuits commerciaux sahariens) et au nord du Maghreb (le soutien de l'Espagne musulmane). L'intérêt des Almoravides après la fondation de Marrakech était la soumission de Fès ou siégeait le pouvoir précédent de la dynastie Idrisside.

Après avoir fondé Marrakech en 454 Hégire/1062, Youssouf ibn Tachfin porte tous ses efforts sur Fès qu'il conquiert en 461 Hégire/ 1068. Sa politique militaire se concrétise après l'unification des deux villes par l'édification d'une forteresse, la kasbah de Bou Jeloud, base de ses expéditions vers le Maghreb central, en l'occurrence Alger, de 463 à 475 Hégire/ 1070 à 1082.¹⁹⁷

¹⁹³Brignon J. et al, 1967, p 62

¹⁹⁴Chérif M., 1975, p 30

¹⁹⁵Cambazard -Amahan C., 1990, p 47

¹⁹⁶*Ibidem*, p 30

¹⁹⁷*Ibid.*, p 47

Après avoir pris Fès (1069), Ceuta (1083) et poussé leur territoire jusqu'à Alger, les Almoravides ont été appelés à intervenir dans la péninsule ibérique pour soutenir le pouvoir des royaumes des taifas *in situ* de la menace des castillans-aragonais. « De 479 à 500 Hégire/1086-1107, Youssef Ibn Tachfin est amené à faire la conquête de l'Espagne musulmane, venant d'abord en aide au souverains des royaumes morcelés, les « Reyes de Taifas », inquiets devant l'avance de la reconquête chrétienne. »¹⁹⁸ Les Almoravides conduits par le chef *Youssef Ibn Tachfin* répondant à l'appel de Al-Mutamid Ibn Abbad (Séville), menacés par Alphonse VI (Castille) ont gagné leur bataille (*Zalaca*) contre les castillans à Sagrajas dans la province de Badajoz. Cette victoire leur a permis d'annexer le sud ibérique et d'exercer leur pouvoir sur l'Andalousie et le Maghreb en créant un grand Empire. Le fils de Youssef Ibn Tachfin, Ali ibn Yusuf (1106-1143) a continué l'œuvre politique et civilisatrice de son père et le style culturel andalou-maghrébin à connu un grand rayonnement.

L'empire almoravide rentrera en crise et à partir de 1125, les tribus *Masmuda* du haut Atlas, dirigées par Mohamed Ibn Taumart, nommé al Mahdi, vont s'opposer au pouvoir Almoravides ce qui leur a permis de fonder une nouvelle dynastie, celle des Almohades.

Les Almohades (début du XII (1130)-milieu du XIIIe siècle (1269)

Les Almohades (*almowahhidine* : les unitaires) sont les successeurs des Almoravides et leur mouvement religieux qui proclame l'unité divine et la réforme de l'islam est fondé au début du XII^{ème} siècle sous le règne almoravide (d'Ali ben Youssef). Avec son installation, en 51/ de l'Hégire/1125 à *Tinnel* au Haut-Atlas marocain, et en « conformant son action à celle du prophète et favorisé par des croyances locales en la venue d'un Mahdi, homme annoncé par Dieu, *Mohamed Ibn-Toumart* fonde la communauté religieuse puis politique des « Unitaires » (mowahidin). »¹⁹⁹

Par la suite et après la mort d'Ibn Toumart, son successeur *Abdel-Moumin* (1130-1163) entame, dès 1130 et à partir du Haut Atlas, la conquête du Maghreb almoravide. En 1147, plusieurs villes étaient sous domination almohade et plus particulièrement la capitale almoravide Marrakech qui a conservé son statut de capitale. Après avoir soumis Fès Oran et Tlemcen, Abd-Al-Moumin qui s'est proclamé calife, se dirige vers l'est. Il a conquis l'Ifriqiya et il a rallié l'Espagne en prenant Cordoue en 1148 et Grenade en 1154.

Après avoir détrôné les Almoravides, la dynastie des Almohades va réaliser l'unité politique de tout le Maghreb. Leur État s'étendait du Maroc jusqu'à l'Ouest de la Libye, et comprenait une grande partie de la péninsule Ibérique.

Si les Almoravides avaient étendu leur conquête jusqu'à Alger, les Almohades pour leur part progressent vers l'est jusqu'à Tripoli lors de l'expédition de 554 Hégire/1159. La conquête de

¹⁹⁸Cambazard–Amahan C., 1990, p 47

¹⁹⁹*Ibidem*, p 48

l'Espagne musulmane renforça le reflux d'influences hispaniques au Maghreb, processus déclenché par les Almoravides.²⁰⁰

Les Almohades ont profité d'un ensemble de facteurs qui leur ont permis de constituer un immense empire qui englobe le Maghreb et l'Andalousie. « En premier lieu, la richesse économique. Par sa position centrale, le Maroc dominait les courants commerciaux de l'époque : celui, saharien, de l'or africain, mais aussi celui, maritime, du commerce avec l'Europe. »²⁰¹ Autour des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, l'Europe connaissait une grande activité commerciale et les Almohades se sont imposés comme des intermédiaires entre elle et l'Afrique. Un vaste territoire, allant de l'atlantique en Lybie et en Andalousie, a été unifié et contrôlé par un seul pouvoir central installé au Maroc.

Par ailleurs, dès ce milieu du XII^{ème} siècle et pour la première fois dans l'histoire du Maroc et de tout le Maghreb, « un immense empire se trouve réuni dans les mains d'un souverain. Toute la Berbérie, de l'Atlantique à Gabès, à laquelle il faut ajouter l'Espagne musulmane, connaît la même autorité temporelle et spirituelle.²⁰²

A l'époque d'Abu Yusuf Yaqub al-Mansur (1184-1199) le grand empire almohade s'est trouvé menacé par la volonté d'indépendance de l'Ifriqiya à l'est et par la *reconquista* chrétienne au nord. Contre les premiers, la victoire de Gafsa en 1187 a permis de retarder leur détachement. Contre les seconds, une bataille est menée en 1195 à Alarcos et qui a fini par une sévère défaite des castillans devant l'Almohade Yacoub Al-Mansour.

Le mouvement almohade a pu ainsi édifier un empire en étendant sa domination à tout le Maghreb et à l'Espagne musulmane. Leur influence civilisatrice fut durable puisqu'ils ont construit de nouveaux monuments sur les débris de leurs rivaux Almoravides. Les édifices Almohades manifestent une rigueur exemplaire. Une civilisation florissante est développée et un âge d'or du Maghreb musulman s'est dessiné.

Après les Almohades, le Maghreb, et en l'absence d'un pouvoir politique fort, s'est subdivisé. Les ibériques ont organisé des attaques contre les points stratégiques côtiers. Trois pouvoirs politiques rivaux sont apparus au Maghreb : les Hafsides qui se déclarent indépendants en 1236 fondent une nouvelle dynastie à Tunis qui règne jusqu'en 1574. Le royaume de Tlemcen, fondé en 1282 est dirigé par la dynastie des Abdalwadides jusqu'au XV^{ème} siècle. Au *Maghreb al-Aqsa*, les Mérinides s'emparent de Meknès en 1242 en instaurant un nouveau pouvoir au Maroc.

Du point de vue politique, la division de l'héritage des Almohades s'avéra durable : à l'Est, du pays tripolitain à celui de Bougie, les Hafsides de Tunis régnèrent en maîtres des années trente du XIII^{ème} siècle à 1574 ... Dans le pays marocain, les Mérinides prenaient le pouvoir en 1269,

²⁰⁰Cambazard-Amahan C., 1990, p 48

²⁰¹Touri A., 1990, p 9

²⁰²*Ibidem*, p 9

faisaient des efforts désespérés, mais vains pour reprendre l'Andalousie et pour annexer le pays de Tlemcen (jusqu'au milieu du XIV^{ème} siècle environ) puis disparaissaient en 1465... Entre les dominations hafside et mérinide, constamment menacée par celles-ci, la partie médiane du Maghreb obéit aux banû Abd al Wad ou Zayyanides de Tlemcen, de 1235-1236 à la première moitié du XVI^{ème} siècle.²⁰³

Cette subdivision est le résultat de la défaite almohade en Espagne musulmane.

Après la défaite almohade à la bataille de Las Navas de Tolosa (al-Oqab), le 15 safar 609 Hégire/ 17 juillet 1212, on assiste dès 613 Hégire/ 1216-1217, à l'avancé, à l'ouest du Maghreb, d'une tribu Zénète semi-nomade, venue de Figuig et de la Moulouya, tandis que les Mérinides progressent à l'Est. Quelques années plus tard, Fès passe sous leur autorité, Tlemcen sous celle des Abd al Ouadides, Tunis sous celle des Hafsides.²⁰⁴

Les Mérinides 1242-1540

Les Mérinides, qui sont des Zénètes originaires de l'oriental marocain, ont conquis le nord du pays dès 1214 pour s'opposer à Abdallah Al Maymun qui occupe Marrakech aidé par l'espagnol Ferdinand III de Castille. Les Banu-Marin se proclamaient héréditaires de l'empire almohade ; Abu Yahya poursuit l'occupation du pays entre 1244 et 1250 en installant la capitale mérinide à Fès. « Fès Bali est après l'occupation de Taza en 613 Hégire/ 1216, le lieu des premières réalisations de la dynastie, notamment sous le règne d'Abou Yahya (642-656 Hégire/1244-1258.). »²⁰⁵

Avec la prise de Marrakech en 1269 par le mérinide Abu Yousouf Yacoub (1269-1286) et la fondation de Fès-Jdid en 1276, s'achève l'histoire de la dynastie almohade. « Fès-Jdid, ville du gouvernement et résidence des souverains, fondée le 3 chawwal 674 Hégire/ 21 mars 1276, sous Abou Yousouf Yacoub (656-685 Hégire/ 1258-1286), confirme la domination de la dynastie mérinide. »²⁰⁶

La dynastie mérinide a réussi à maintenir l'image d'un Maroc fort et prospère en axant, ensuite, son intérêt sur le Maghreb oriental en raison de la proclamation d'autres dynasties de leur indépendance dans le vaste territoire laissé par les Almohades. « Leur tentative de reconquête des territoires de l'empire almohade (le Maghreb centrale et l'Ifriqiya) et l'ampleur de leur programme urbanistique et architectural au Maroc, en terre abd al-Wadide ou encore en Espagne, marquent leur volonté de succéder aux Almohades. »²⁰⁷

L'installation du pouvoir des Mérinides et les rapports historiques qui ont lié les dynasties précédentes à l'Espagne musulmane ont incité plusieurs andalous à venir s'installer à Fès.

Avec l'accélération du processus de la « Reconquête » consécutive à la défaite almohade, Fès accueillie largement les émigrés andalous qui apportent de précieux éléments de civilisation. Le

²⁰³Chérif M., 1975, p 34

²⁰⁴Cambazard-Amahan C., 1990, p 49

²⁰⁵*Ibidem*; p 49

²⁰⁶*Ibid.*, p 49

²⁰⁷*Ibid.*, p 49

contact maintenu par les émirs Mérinides avec Grenade renforce les influences hispaniques au Maghreb. L'art, sur lequel s'exerce la séduction andalouse, vit dans des conditions nouvelles. A ces influences s'ajoutent et se mêlent d'autres tendances, orientales cette fois, concrétisant les liens d'amitié entre les émirs Mérinides et les sultans mamelouks du Caire.²⁰⁸

L'indépendance des Hafsides de Tunisie, les campagnes menées contre l'Espagne et contre les abdelwadides de Tlemcen ont épuisé le pouvoir mérinide. A cela s'ajoute les querelles de succession interne et les attaques externes des espagnoles et des portugais menées sur le littoral. Après presque deux siècles du pouvoir (de la deuxième moitié du XII^{ème} à la première moitié du XIV^{ème}), le royaume mérinide est divisé en deux principautés : celle de Fès et celle de Marrakech.

Le pays a connu, après les Mérinides, des difficultés manifestées à la fois dans une anarchie internes et dans des dissuasions externes. « La chute des Mérinides marque un brusque arrêt. Le Maroc tombe dans l'anarchie interne et se trouve en face de dangers extérieurs. L'Europe conquérante des lendemains de la Renaissance est à ses portes. Elle ne tarde pas à y conquérir des terres et à y dominer des villes par l'entremise des portugais et des espagnols. »²⁰⁹ De 1420 à 1465, ils survivent sous la tutelle d'autres Zénètes : les Ouattassides. Ces derniers vont succéder, en 1472, à la dynastie des Mérinides pour régner sur un royaume en déclin. Plusieurs cités côtières sont tombées entre les mains des ibériques à cette époque (Ksar Seghir (1458), Tanger (1471), Agadir (1505), Safi (1508), Mazagan en (1514). Le 21 aout 1415, le roi portugais Jean Premier s'empare de Ceuta ce qui a annoncé une nouvelle expansion outre-mer des européens après de longs siècles de présence musulmane en Ibérie. De leur côté, les Espagnols ont annexé Melilla (1497) puis le Peñón de Vélez de la Gomera.

Les ibériques se sont ainsi partagés les côtes marocaines et ont installé des comptoirs de commerce dans les zones d'influence. Contre cette expansion des ibériques un mouvement de résistance religieux et nationaliste est organisé : celui des Saâdiens.

Des « combattants de foi », conduits par les autorités religieuses locales, surgirent des profondeurs du pays pour faire face à la menace chrétienne ; des chefs charismatiques ou « chérifs » sortis des marges de déserts (les Saâdiens au XVI^{ème} puis les Alaouites au XVIII^{ème} siècle) s'imposèrent par leur prestige comme par la force des armes et devinrent les maîtres du Maroc « moderne ».²¹⁰

Les Saâdiens qui commenceront leur conquête des terres contre les Ouattassides dès 1523 s'imposèrent définitivement au Maroc dès 1541.

Les Saâdiens : 1541-1603 (1554-1659)

Les Saâdiens sont apparus à une période où des terres marocaines étaient sous domination ibérique. Le pays a besoin d'un pouvoir unificateur pour se confronter

²⁰⁸Cambazard-Amahan C., 1990, p 49

²⁰⁹Touri A., 1990, p 11

²¹⁰Chérif M., 1975, p 34

aux défis extérieurs. « L'avènement des Saâdiens résulte des rivalités intérieures, des fractions de hauts fonctionnaires, de la division entre les émirs mérinides et des combats triomphants des portugais au Maghreb Extrême. »²¹¹ Cette dynastie chérifienne, issue de Draa au sud marocain, s'est basée sur le principe du *Jihad* pour cimenter le mouvement de résistance contre les interventions étrangères, principalement contre les portugais. Le fondateur de la dynastie, Ahmed Al-Aredj, s'empare de Marrakech en 1525. « D'origine chérifienne, les Saâdiens étaient des marabouts et des commandants de guerre sainte dans le Sous (1511-1517) et par la suite dans tout l'Anti-Atlas et le Haut-Atlas (1517-1523). Ces nouveaux conquérants venus du désert s'étaient d'abord installés dans la vallée de Sous, puis dans la région de Marrakech. »²¹²

Les Saâdiens, sous le chérif Muhammad al-Chaykh occupent Santa Cruz de Aguer en 1541 ce qui a obligé les portugais à limiter leurs colonies à trois : Tanger, Ceuta et Mazagan. Dans leurs campagnes militaires, les Saâdiens se sont alliés à des chefs maraboutiques et à des zaouïas ce qui était pour eux d'un grand appui.

Les chérifs ont réussi à s'allier à plusieurs chefs maraboutiques, notamment ceux de Dila et du Rif, ainsi qu'aux émirs locaux du Haut-Atlas (les Hintata) contre les Ouattassides de Fès. De même, lors de la reprise des villes occupées par les portugais –Agadir en 1541, puis Safi, Azemmour et, en 1550 Arzila et Qasr Sghir - l'appui des zaouïas fut, à cet égard significatif.²¹³

Les Saâdiens ont étendu leur pouvoir jusqu'à Fès, prise en 1549. « La soumission définitive de Fès à Mohamed al-Cheikh en 1549, met un terme à la dynastie Ouattassides, parente de la dynastie mérinide, à laquelle elle a d'ailleurs succédé (de 818 Hégire/ 1415 à 961 Hégire/1555) et fait de ce souverain le maître du Maroc. »²¹⁴

En plus du danger septentrional ibérique, les Saâdiens devaient faire face au danger oriental turc.

Hormis la menace chrétienne –Portugais et espagnoles guettant les côtes marocaines– la dynastie eut à affronter le danger turc. Deux souverains s'y employèrent, engageant même contre les turcs d'Alger une politique d'alliance espagnole : Mohamed al Cheikh, devenu sultan (1554-1574), et son successeur Moulay Abdallah (1557-1574).²¹⁵

Une bataille (*Oued el Makhazine/ Bataille des trois rois*) a opposé les Saâdiens aux portugais en 1778 quand le roi portugais, Sébastien Premier, l'allié du roi d'Espagne Philippe II, a décidé de renverser le sultan *Abd-Al-Malik*. La victoire des Saâdiens dans cette bataille, où périt le roi portugais Sébastien vaut un grand prestige au Maroc auprès des puissances européennes en lui garantissant des privilèges économiques en Méditerranée.

²¹¹Cambazard-Amahan C., 1990, p 50

²¹²*Ibidem*, p 50

²¹³*Ibid.*, p 50

²¹⁴*Ibid.*, p 50

²¹⁵*Ibid.*, p 50

La brillante victoire de la bataille des Trois Rois (oued al-Makhazine), remportée le 4 août 1578 par les Saâdiens, en fit une puissance prestigieuse avec laquelle les nations européennes, Angleterre, France ou Pays-Bas, cherchèrent à entrer en relation et dont elles sollicitèrent même parfois l'appui. Le Portugal perdit son indépendance politique et les Ottomans se détournèrent provisoirement du Maroc.²¹⁶

Les Saâdiens ont ainsi organisé la résistance et ils réussirent à préserver l'indépendance du pays vis-à-vis des puissances européennes et de la puissance turque. La puissance du Maroc à leur époque s'est manifestée dans les campagnes menées vers le sud.

Ahmad Al Mansur (1578-1603) a pris le pouvoir en succédant à son frère *Abd-Al-Malik*. En 1591, les Saâdiens ont pris *Tombouctou* pour contrôler les routes d'or, du sel et des esclaves. Les réussites de cette dynastie ont permis au royaume d'apporter des richesses et de s'épanouir économiquement, culturellement en jouant un rôle entre l'Afrique et l'Europe. « Cet état de chose redonna vie à l'activité interne, économique, littéraire et artistique. Ce fut la réouverture sur le Sahara et l'Afrique noire pour contrôler les routes de l'or et diminuer ainsi la puissance européenne, basée, quant à elle, sur la suprématie des mers. »²¹⁷ Culturellement, même s'il s'est opposé, comme ses prédécesseurs à la domination turque, une ouverture sur leur culture a été notée. « Bien qu'hostiles à la domination turque, les Saâdiens se laissèrent pourtant conquérir culturellement : il y eut une « turquisation » du Maroc sous Ahmed Al-Mansour. »²¹⁸

Après la mort d'Ahmed el Mansour en 1603, le Maroc rentrera dans des querelles de succession ce qui a annoncé la chute du pouvoir saâdien, régnant durant une grande partie du XVI^{ème} siècle. Les luttes familiales pour le pouvoir ont provoqué l'insécurité et la division du pays.

L'anarchie reprend ses droits aux lendemains de la mort d'Al-Mansour en 1603. C'est à nouveau l'influence des confréries, plus présentes que naguère, plus fortes que jamais. Le pays est divisé entre différentes principautés qui rivalisent entre elles, jusqu'à l'avènement de la dynastie des chérifs Alaouites, au milieu du XVII^{ème} siècle, dynastie qui régna au Maroc jusqu'à nos jours.²¹⁹

Les Alaouites (à partir de 1666)

La fin du règne des Saâdiens correspond à la fin du XVI^{ème} siècle et durant la première moitié du XVII^{ème} siècle, le Maroc était marqué par un vide politique, en l'absence d'un pouvoir unificateur. Le pays est subdivisé en différentes principautés. Dans ce contexte, les Alaouites, des chérifs affiliés à Hassan Al-Dakhil, un descendant du prophète arrivé au Tafilalet au XIII^{ème} siècle, ont fait leur apparition. Moulay Ali Chérif, leur chef, s'est opposé aux Saâdiens dès la première moitié du XVII^{ème} siècle. « Moulay Chérif, chef du Tafilalet (1631-1336) fut le premier chérif à se dresser contre les derniers souverains saâdiens, incapables de

²¹⁶Cambazard-Amahan C., 1990, p 50

²¹⁷Touri A., 1990, p 12

²¹⁸Cambazard-Amahan C., 1990, p 50

²¹⁹Touri A., 1990, p 13

venir à bout de l'anarchie dans laquelle était plongé le pays. Après lui, son fils Moulay Mohamed (1636-1665) réussit à étendre le fief filalien vers la Moulouya et la vallée du Draa. »²²⁰

Les Alaouites ont pris le pouvoir en 1666 en effectuant de dures campagnes contre les tribus et leurs pratiques sceptiques.

Il a fallu aux premiers princes de la dynastie près de quarante ans pour dominer le pays et rétablir l'ordre. *Moulay Rachid* en fut le premier artisan. Avec une souple ténacité et une force de caractère incomparable, il a su refaire le Maroc et éliminer les maux principaux qui le rongeaient : le maraboutisme et la division.²²¹

Ce prince peut être considéré comme le fondateur de la dynastie alaouite étant donné le grand succès de ses campagnes militaires et de ces réalisations politiques.

Le véritable fondateur de la dynastie fut Moulay Rachid (1665-1672) qui parvient à établir le pouvoir filalien sur tout le pays par la conquête de Taza et Fès en 1667, de Marrakech en 1669 et de la zaouïa d'Illigh en 1670 ; il mit aussi fin aux rivalités qui opposaient parfois les villes jumelles, Fès-Bali et Fès-Jdid, Salé l'ancienne et Salé la neuve.²²²

Son successeur, Moulay Ismail (1672-1727), est sans doute l'un des sultans les plus célèbres de la dynastie alaouite.

Moulay Ismail dont le règne fut de longue durée (1672-1727) fit figure de monarque puissant. Il créa une armée permanente –les Abid Al-Bokhari- qu'il répartit en camps et forteresses à travers le pays ; il réorganisa le *guich*, sorte de contrat féodal selon lequel des tribus se voient octroyer des terres en échanges du service militaire, et employa même aussi des renégats. Il lui fallut plus de vingt ans de règne pour pacifier le Maroc, triompher de l'anarchie tribale, et affaiblir la puissance maraboutique. Il établit fortement son autorité en Mauritanie et au Touat.²²³

Moulay Ismail s'est imposé comme un chef unificateur en construisant un ordre politique rigoureux auquel les tribus étaient soumises. « Le véritable départ de la civilisation alaouite est donné par Moulay Ismail (1672-1727), le plus puissant et le bâtisseur le plus magnifique de la famille. »²²⁴ Il a mené des combats contre les envahisseurs du nord (portugais et espagnols) et de l'est (les turcs) et les européens ont lui donné la place qu'il mérite en tant que chef puissant et ont traité avec lui d'égal à égal.

Sur le plan extérieur, le Maroc de Moulay Ismail est considéré par les pays européens, notamment la France et l'Espagne, comme une puissance avec laquelle il est possible de traiter. Liées au commerce ainsi qu'au rachat des captifs, des ambassades sont échangées avec la France et l'Angleterre.²²⁵

²²⁰Cambazard-Amahan C., 1990, p 51

²²¹Touri A., 1990, p 13

²²²Cambazard-Amahan C., 1990, p 51

²²³*Ibidem*, p 51

²²⁴Touri A., 1990, p 13

²²⁵Cambazard-Amahan C., 1990, p 53

Sous son règne, la paix régnait au Maroc jusqu'à sa mort en 1727. Il a récupéré Tanger en 1684 et Larache en 1689. Toutefois, les successeurs Alaouites de Moulay Ismail étaient confrontés à des défis à la fois internes et externes. Le XVIII^{ème} siècle est marqué par des litiges de succession, surtout pendant le règne de Moulay Abdallah (1729-1757), par des troubles financiers et par les interventions ibériques au Maroc. « La période qui suivit la mort de Moulay Ismail vit le retour aux troubles dues à la lutte de succession. Moulay Abdallah (1728-1757) s'imposa. Ayant à mater la révolte des Fassis, il fit édifier une maison de campagne fortifiée - le Dar Debibagh- et démanteler une partie des remparts. »²²⁶ Sur le plan social, une épidémie de peste ravagea le pays depuis 1797, qui a connu une période de sécheresse et de famine durant trois ans. L'économie et la population du Maroc ont connu, à cette époque, une décadence remarquable.

Le successeur de Moulay Abdallah, à savoir Mohamed Ben Abdallah, a réorganisé le pays et s'est imposé sur les tribus. Après une période de tranquillité sous son règne : « Les problèmes économiques et sociaux dus à la sécheresse, aux épidémies et aux famines, replongeant le pays dans les difficultés et favorisent la recrudescence des Zaouïas. »²²⁷ Sous le règne du Sultan Mohamed Ibn Abdallah (1757-1790) les puissances européennes avaient une présence au Maroc vu que le pays avait des difficultés économiques. Des traités commerciaux ont été signés avec l'Angleterre qui avait plusieurs privilèges au Maroc. D'autres puissances se font accorder des droits favorables comme : exemptions d'impôts, protection accordée au marocains, juridiction consulaire étendue, etc.

Vers la fin du XVIII^{ème} siècle et le début du XIX^{ème} siècle correspondant au règne de Moulay Slimane, le Maroc était marqué pour une instabilité et le rôle des zaouïas dans la scène politique est revenu en force.

Moulay Slimane (1792-1822) a su utiliser ses confréries, notamment celle des *Derkaoua* puis celle des *Tidjania*. Dans le domaine des échanges internationaux, il reprend la politique de Sidi Mohamed ben Abdallah, jusqu'en 1805, date qui marque le déclin du commerce extérieur considéré alors comme une source d'appauvrissement du pays.²²⁸

Au début du XIX^{ème} siècle, le Maroc a adopté une politique d'isolement, mais vu le nouveau contexte international caractérisé, dès 1830, par les intérêts coloniaux des français en Algérie, il est sorti de son repli en prenant part aux événements. C'est durant le règne du Sultan Abd Al-Rahman (1822-1859), que le résistant algérien Abdélkader s'est réfugié au Maroc en demande d'un soutien marocain contre les français.

Le sultan *Abd al-Rahman* qui a soutenu le chef de guerre algérien *Abd el-Kader* contre le colonialisme français se voit sous pressions. Les ambitions coloniales se sont affirmées envers le Maroc depuis qu'une armée mixte algéro-marocaine, en

²²⁶Cambazard-Amahan C., 1990, p 53

²²⁷*Ibidem*, p 53

²²⁸*Ibid.*, p 53

1844, s'est inclinée face à l'armée française du général Thomas Bugeaud dans la bataille d'Isly.

Avec Moulay Abderrahmane (1822-1859) le Maroc, soumis plus que jamais aux pressions des puissances européennes, est contraint de sortir de son isolement. L'expédition française en Algérie suscite l'intervention du souverain alaouite et son soutien à Abdelkader et aux Tlemcenien, se solde, en 1844, par la défaite des troupes marocaines à la bataille d'Isly. Dès lors, le Maroc ne peut résister totalement aux sollicitations européennes : Moulay Abderrahmane sut cependant réprimer toutes les révoltes internes et rester le maître du jeu, en dépit des pressions impérialistes, en tirant habilement profit des rivalités entre puissances.²²⁹

Son fils et successeur à aussi profité de cette rivalité entre les puissances européennes pour coloniser le Maroc, même si, dès le début de son règne, il s'est heurté à la défaite contre les espagnoles à Tétouan.

Sidi Mohamed ben Abd al-Rahman (1859-1873) ou Mohamed IV, désigné comme héritier par son père grâce au rôle de vice-roi qu'il avait joué du vivant de ce dernier, continue à faire face aux puissances européennes, exploitant leurs rivalités. La défaite de Tétouan, le 6 février 1860, n'a pas empêché l'évacuation de cette ville par l'Espagne.²³⁰

Les espagnoles qui ont pris la ville ont imposé en 1862 une lourde indemnité pour la libérer ce qui a aggravé la crise économique du pays.

La colonisation du Maroc

Dès l'installation française en Algérie (1830) et en Tunisie (1881/1883), le Maroc est convoité par les puissances coloniales (La France, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Espagne). Sa colonisation a été retardée par ses convoitises et aussi grâce à la présence d'un pouvoir centrale qui a préservé l'indépendance du pays. Moulay Hassan était le sultan qui a gouverné à l'époque correspondante au dernier tiers du XIX^{ème} siècle.

Moulay Hassan (1873-1894), ayant exercé du vivant de son père la fonction de Khalifa du sultan, fut désigné comme son successeur. Ce fut l'un des plus grands souverains que le Maroc ait connu. Grâce à son habilité, à sa clairvoyance et à son courage, il est parvenu à maintenir la paix et à sauvegarder son indépendance malgré le contexte politique dans le Maghreb, défavorable au Maroc.²³¹

Après sa mort, Moulay Abdelaziz est proclamé sultan sous la régence du grand Vizir Ba-Ahmed.

Après la mort subite de Moulay Hassan, le problème de la succession se pose de nouveau. Ben Moussa, grand vizir puissant, connu sous le nom de Ba Ahmed, fit proclamer le jeune Moulay Abdelaziz ; alors âgé de 14 ans (1894-1908). Réfléchi et intelligent, ce jeune souverain entreprit

²²⁹Cambazard-Amahan C., 1990, p 53

²³⁰*Ibidem*, p 53

²³¹*Ibid.*, pp 53-54

des réformes qu'il ne put mener à bien en raison de l'hostilité des dignitaires vis-à-vis de tout ce qui pouvait menacer leur fortune et des pressions des puissances étrangères.²³²

Le Maroc a connu dès le début du XX^{ème} siècle, sur le plan politique, de grandes pressions extérieures coloniales et une crise intérieure tribale ce qui va entraîner la perte de son indépendance. La conférence d'Algésiras (1906) a placé le pays sous tutelle internationale en reconnaissant à chaque puissance des droits économiques. Les ambitions déclarées par la France ont suscité la réaction de l'Allemagne qui a envoyé des troupes à Agadir, ce qui est connu comme « l'incident d'Agadir ». Finalement, une entente entre les différentes puissances a permis à la France d'intervenir au Maroc qui est devenu un protectorat français avec la signature du traité de Fès le 30 mars 1912. A travers ce traité, le sultan marocain *Moulay Hafid* s'est engagé, de sa part, de ne s'associer à aucune autre puissance coloniale que la France. En contrepartie, la France garantira le respect du sultan et de la religion musulmane dans le pays et un résident général français (Lyautey) exercera le pouvoir au nom de la France au Maroc dès 1912.

Toutefois, la France n'était pas la seule puissance coloniale sinon qu'elle a partagé le territoire avec l'Espagne présente auparavant au Sahara occidental et qui occupera ensuite le Rif marocain. Cette occupation n'était pas facile étant donné qu'elle s'est heurtée à la résistance rifaine. En 1921 (20 juillet) *Abd el-Krim*, le résistant rifain à la colonisation espagnole est victorieux dans la bataille d'*Anoual*. Une victoire qui a marqué le début de la guerre du Rif (1921-1925). Ce n'est qu'après la campagne menée par une armée mixte franco-espagnole que l'Espagne a pu avoir les mains sur cette région. Le maréchal Pétain, qui a succédé au général Lyautéy, a envoyé une armée mixte franco-espagnole contre Abdelkrim et la politique de la « terre brûlée » pratiquée par la France et l'Espagne l'ont mené à se rendre, sous conditions, en 1925. L'occupation française n'était pas, à son tour, facile puisqu'elle a connu une violente opposition de la part des tribus qui résistaient farouchement. La pacification de la totalité du pays n'est aboutie qu'en 1936.

Sur le plan politique, le régime du protectorat gère les affaires du pays en collaboration avec le sultan, mais ce dernier n'avait qu'une présence formelle, en s'occupant par exemple des affaires religieuses.

Une opposition nationaliste est animée contre l'occupation française depuis les années trente. Le premier parti politique nationaliste du Maroc était nommé le « Comité d'action marocaine » (CAM). Ses figures ont été Allal El Fassi, Ahmed Balafrej et Mohamed Hassan El Ouazzani, mais un différend a mené ce dernier à se retirer du CAM en fondant le Mouvement patriotique connu sous « Haraka Al Kaoumia ». De sa part, Allal El Fassi crée le Parti national crée « Al-Hizb al-Watani » en 1936. Dès les années quarante, on distingue deux grands partis du mouvement nationalistes au Maroc : le parti de l'indépendance (l'Istiqlal 1944) et le parti démocratique de l'Indépendance connu aussi sous le nom de *Hizb*

²³²Cambazard-Amahan C., 1990, p 54

Achoura walistiqlal (1946). Les événements internationaux (la guerre civile espagnole (1936-1939), la deuxième guerre mondiale (1940-1945) ont renforcé la position des mouvements nationalistes pour la réclamation de l'indépendance.

L'indépendance du Maroc

Le sultan Mohamed V s'est mobilisé pour la demande de l'indépendance. En 1947, son discours à Tanger a été clair dans la réclamation de l'indépendance du pays. Il sera destitué par *Ibn Arafat* ce qui a provoqué une révolution générale qui finira par la restitution du sultan en 1955. Le Maroc obtiendra son indépendance de la France le 2 mars 1956 et de l'Espagne le 7 avril 1956. Toutefois certaines zones sous domination espagnole ont été graduellement reprises (Tarfaya 1958, Sahara occidental 1975).

Érigé en royaume depuis 1957, le Maroc était contraint, dans sa politique étrangère d'ouvrir des négociations à la fois avec l'Algérie en ce qui concerne la frontière orientale et avec l'Espagne en ce qui concerne le Sahara. Les difficultés liées à ces deux dossiers ont jusqu'aujourd'hui leurs répercussions sur la politique marocaine et les rapports du royaume avec ses voisins.

La colonisation française (qui a duré de 1912 à 1956) est l'une des époques les plus marquantes de l'histoire du Maroc, car elle a dessiné les traits du Maroc contemporain. Une nouvelle ère a commencé après l'indépendance et la dynastie alaouite est régnante au Maroc jusqu'à nos jours.

2.2.2 L'Algérie. De l'islamisation à nos jours

À l'arrivée des arabo-musulmans en Afrique du Nord, l'ensemble du territoire qui s'étend de la Lybie au Maroc était considéré comme une grande unité : le Maghreb ou « l'île du couchant ». Le premier conquérant arabe était Oqba Ibn Nafi' qui s'est heurté à la résistance berbère soutenue par les byzantins. L'ensemble du territoire maghrébin, y compris l'Algérie, était soumis vers les débuts du VIII^{ème} siècle.

Après l'islamisation de l'Algérie, son territoire sera alternativement soumis à des pouvoirs ifriquiens de l'Est ou du Maghreb de l'Ouest. Le pays était au début soumis à Kairouan où siégeaient les gouverneurs arabo-musulmans qui avaient comme objectifs de pacifier le Maghreb contre les révoltes berbères. Ensuite, les Fatimides ont pris le contrôle du territoire. Finalement, le pays sera sous domination d'empires occidentaux (des Almoravides et des Almohades).

De rares pouvoirs locaux se sont succédé au Maghreb central et ils n'avaient pas une grande extension territoriale. Deux pouvoirs étaient connus dans l'histoire algérienne : les Rustumides du IX^{ème} siècle et les Abdalwadides au (XIII^{ème}-XVI^{ème} siècles). En effet, Tahert (Tiaret), en Oranie, s'est dissocié, dès la fin du VIII^{ème} siècle de l'émirat aghlabide de l'Ifriqiya. Quant aux Abdalwadides, ils ont proclamé leur indépendance au Maghreb central à un moment où l'empire almohade est en dissolution.

Les pouvoirs orientaux : les Fatimides

Les Rustumides ont manifesté leur indépendance vis-à-vis des Aghlabides. Toutefois, après l'arrivée des Fatimides en Ifriqiya, ils ont étendu leur pouvoir sur les Rustumides qui se soumettent au début du X^{ème} siècle. Une révolte kharijites a éclaté au milieu du X^{ème} siècle, mais elle a été matée par les Fatimides qui vont confier l'Ifriqiya aux berbères Zirides dès 969.²³³

Vers le milieu du XI^{ème} siècle, les Zirides rompent avec le calife fatimide du Caire. Pour prendre sa revanche, ce dernier a incité des invasions nomades des Banu-Hilal et ensuite des Banu-Sulaym qui ont repoussés les berbères zirides vers les terres moins fertiles. Cette invasion hilalienne a joué un grand rôle dans l'arabisation de la région et la fondation de plusieurs villes sur le littoral.

Les pouvoirs occidentaux : Les Almoravides et les Almohades

Le pouvoir Almoravide a pu soumettre des villes du Maghreb central : Tlemcen et Oran vers 1085. L'almohade Ibn Taumart a séjourné à Constantine vers 1120 ou il s'est allié à Abdelmoumen. Ils ont ensemble commencé la conquête du pays contre les Almoravides et après la prise du pouvoir de la main des Almoravides en 1148, Abdelmoumen a continué la soumission du Maghreb en réalisant des victoires sur les *banu-hilal* et en Andalousie musulmane. Cela a permis la création d'un grand empire allant jusqu'à la frontière Est de la Libye actuelle et jusqu'à la moitié du territoire espagnole actuel.

Après la chute de l'empire almohade, l'Ifriqiya et l'Est algérien seront sous domination de la dynastie Hafside. Quant au reste du territoire, qui est vers l'ouest, il sera pour les Abdalwadides de Tlemcen. Les Mérinides qui ont pris le pouvoir au Maroc ont dirigé des campagnes et le Maghreb central était l'objectif de différentes attaques pour sa soumission. Il a été soumis par les Mérinides à deux reprises (1337-1348/1352-1359). Dès la fin du XVI^{ème} siècle, l'Algérie est sous tutelle ottomane.

L'Algérie à l'époque ottomane

Les débuts du XVI^{ème} siècle ont connu l'arrivée de corsaires ottomans en Afrique du Nord. En 1518, grâce à l'expédition de Khayrddine Barberousse, l'Algérie est placée sous le sultan de Constantinople Selim Premier. Vers la fin du XVI^{ème} siècle (en 1587), la régence d'Alger, sous tutelle de l'empire ottoman, se livre intensément à la piraterie en méditerranée.

La piraterie était, à cette époque, fréquemment pratiquée à Alger et constituait un moyen important des revenus des nouveaux pouvoirs issus de la subdivision de l'empire almohade ainsi que du nouveau pouvoir turc.

Les Etats nouveaux tirèrent les ressources accrues dont ils avaient besoin à la fois de l'exploitation des populations locales et de celle de revenus extérieurs...Les ressources

²³³Voir : Larousse [En ligne]

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Alg%C3%A9rie_histoire/185573

extérieures étaient fournies soit par la course (à Alger surtout) soit par le commerce maritime (Tunis) soit par le trafic transsaharien (Maroc, tripoli).²³⁴

Malgré les expéditions européennes pour anéantir cette activité, les nord-africains ont pu remporter plusieurs ressources.

La Régence d'Alger était placée sous l'autorité d'un pacha nommé par les ottomans. Toutefois, il faut constater qu'un certain détachement de la domination absolue ottomane s'est graduellement manifesté de la part des beys et des deys en Algérie et aussi en Tunisie. D'abord, ce pacha était obligé de partager son pouvoir avec un agha élu localement. Ensuite et dès 1711, la régence est placée sous l'autorité d'un dey, soutenu à l'intérieur du pays par un ensemble de beys. Les intérêts de la France vont se matérialiser par l'intervention en Algérie dès les débuts du XIX^{ème} siècle.

L'Algérie et la domination française

Le sujet de discorde qui a provoqué l'intervention française en Algérie concerne un règlement des dettes pour des commerçants algériens (Bacri et Vusnach). En fait, l'affaire remonte à 1798 quand l'Algérie a cédé du blé à la France et en 1827, les deux parties engagent des négociations sur le sujet. Sous prétexte que le dey a donné un coup d'éventail au consul de France Deval pour refuser de payer les dettes dues à Alger, le roi français Charles X décide de prendre sa revanche en attaquant l'Algérie en janvier 1830.

L'intervention française a commencé par le débarquement des troupes sur la plage de *Sidi Ferruch* situé à une vingtaine de kilomètres d'Alger. Après trois semaines, la ville est sous domination française. Le dey turc, régnant au nom de la *Sublime porte*, et qui n'avait le pouvoir que sur Alger et ses environs est repoussé. Il abdique le 5 juillet et l'opération s'est transformée de la revanche à la colonisation.²³⁵

La France a opté au début pour la conquête restreinte en occupant Alger et ses environs. Ensuite, des préparatifs pour une conquête étendus se sont manifestés par la formation de nouvelles forces de combats et des explorations ont été effectuées dans différentes régions du pays. Toutefois, en tentant d'étendre leur domination vers l'ouest et l'est algérien, les français se sont heurtés successivement à la résistance de deux chefs : Abdelkader à l'ouest et le bey de Constantine à l'est. Pour concentrer les forces sur l'Est algérien, Demischels a signé un traité avec Abdelkader en 1834 reconnaissant l'autorité de ce dernier sur l'ouest algérien. Mais l'expédition de 1836 vers l'Est contre Constantine a échoué. Les troupes françaises dirigées par le maréchal Clauzel se sont retirées à cause du climat et le manque d'équipement. Clauzel sera immédiatement remplacé par le général Damrémont.

²³⁴Chérif M., 1975, p 35

²³⁵Voir : Larousse [En ligne]

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Alg%C3%A9rie_histoire/185573

En 1837, les français décident de continuer leur avancé vers l'Est et vers l'Ouest. Ils ont pu soumettre Mascara et Constantine et ils ont signé le traité de la Tafna en 1837 avec Abdelkader. Après deux ans de trêve, Abdelkader se lance encore une fois dans la résistance en novembre 1839 à un moment où la France avait décidé de conquérir le pays sous les ordres du gouverneur de l'Algérie : Bugeaud. Dès 1841, le territoire sous domination de l'émir est passé sous contrôle français et en 1843, sa ville itinérante *Smala*²³⁶ est détruite. Abdelkader s'est réfugié au Maroc pour demander de l'aide et il est accueilli par le Sultan marocain Abderrahmane.

En 1844, la bataille d'Isly a opposé des troupes maroco-algériennes aux français, mais ces derniers l'ont gagnée sous la direction du général Bugeaud. D'autres villes marocaines (Tanger et Mogador) ont été attaquées par les français ce qui a obligé le sultan à se dissocier de l'émir algérien. Malgré la défaite, ce dernier, qui a mené depuis les années trente de violents combats contre les français a continué sa résistance jusqu'à 1847, date où il s'est rendu à Lamoricière. Soumis par les français, sa reddition a ouvert le territoire algérien à la conquête française.

Dès son installation en Algérie, la France continue d'occuper des territoires dans toutes les directions. Elle est pénétrée au sud jusqu'aux touaregs, à l'ouest jusqu'aux confins algéro-marocains et à l'est jusqu'à l'ouest tunisien. L'Algérie est divisée en trois départements : Alger, Oran et Constantine en créant en 1858 un ministère de l'Algérie et des Colonies. Une politique menée par Napoléon III après sa visite en Algérie en septembre 1860 a permis aux autochtones de récupérer des terres et a ralenti le rythme de la colonisation.

Les années 1870 ont été marquées par un ensemble d'événements : La France est vaincu dans sa guerre contre la Prusse. Une insurrection des Mokrani en mars 1871 en Kabylie proclame la guerre sainte, mais elle a été écrasée par l'amiral Gueydon. La république substitue à l'empire, le décret Crémieux octroyant la citoyenneté française aux juifs algériens a établi une ségrégation dans le pays. Sur le plan de la politique sociale, la loi de 1889, naturalise automatiquement tous les étrangers qui sont nés en Algérie. Par contre, les autochtones sont traités selon le *Régime de l'Indigénat* de 1881 et sont victimes de ségrégations. Ce régime va disparaître progressivement dès les débuts de la Première Guerre mondiale.

Sur le plan économique, la colonisation française a entraîné la construction de voies ferrées, l'exploitation des ressources et le développement de l'agriculture. Les cultures de céréales et de vigne ont été les plus demandées dans la métropole et l'extraction du fer et du phosphate était plus intense.

Sur le plan culturel, les algériens sont restés des musulmans en refusant de s'assimiler à la culture française. Les campagnes d'évangélisation ont été inefficaces. Des mouvements nationalistes algériens sont nés : le Mouvement de l'Étoile africaine, fondé en 1926 par Ali Abd el-Kader puis reconstitué ensuite par Ahmed *Messali Hadj* en Union nationale des musulmans nord-africains et ensuite en parti populaire algérien (PPA) (en 1937), le Parti Communiste Algérien (PCA)

²³⁶Une ville itinérante de presque 30.000 personnes entre femme, enfants et serviteurs

en 1935. Ces mouvements proclament l'indépendance de l'Algérie. En 1935, le président de l'Association des Oulémas d'Algérie cheikh Ibn Badis, a défendu son projet consistant dans la constitution d'une nation démocratique selon les principes de la révolution française. Le déclenchement de la deuxième guerre mondiale a repoussé les demandes de ces partis en second plan.

Sur le plan international et lors de l'intervention allemande en France, l'Algérie est resté sous le gouvernement de Vichy. En 1940, la flotte française installée à Oran a été attaquée par les anglais peu après la signature de la capitulation face à l'Allemagne. Le gouvernement de Winston Churchill avait l'intention d'empêcher que cette flotte passe aux mains du Troisième Reich. Après le débarquement allié du 8 novembre 1942, l'Algérie est devenue la base arrière des forces alliées (anglo-américaines et françaises). Alger est devenue à cette époque la capitale des alliées en Méditerranée, la capitale de la France en guerre. Dès le 3 juin 1943, De Gaulle et Giraud créent, à Alger, le *Comité français de Libération Nationale* (CFLN), présidé conjointement par les deux chefs. En juin 1944, le CFLN prendra le nom de *Gouvernement provisoire de la République française*.

Sur le plan national relatif à la résistance au colonialisme, la défaite de la France en 1940 face à l'Allemagne, le rôle des algériens dans la Deuxième Guerre Mondiale les a incité à réclamer plus du pouvoir. Ferhat Abbas, qui a fondé en 1938 l'Union Populaire Algérienne, a signé le 10 février 1943 le Manifeste du Peuple Algérien, qui demande l'élaboration d'une Constitution démocratique. Il créa en 1944 l'Association des Amis du Manifeste et en 1946 l'Union démocratique du Manifeste Algérien (UDMA).²³⁷

Alors que la guerre se termine en Europe, les répressions se sont intensifiées contre les indépendantistes en Algérie. En 1945, une manifestation proclamant l'indépendance et la libération du leader du Parti Populaire Algérien Messali Elhaj (qui est arrêté et déporté au Gabon) s'est étendu à d'autres villes en causant la mort de plusieurs milliers d'algériens surtout à Sétif et de quelques dizaines de colons. Cela a créé une fracture entre le peuple algérien et les colons français.

Après la deuxième guerre mondiale, le mouvement nationaliste algérien est représenté par le Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques (MTLD), d'Ahmed Messali Hadj. Les membres de l'Organisation spéciale du MTLD ont fondé en avril 1954 un Comité Révolutionnaire d'Unité et d'Action (CRUA) ayant comme « représentation extérieure » au Caire Hocine Aït Ahmed, Ben Bella et Khider qui assurent l'approvisionnement en arme ce qui annonce la guerre d'indépendance.

La Guerre d'Algérie

L'insurrection éclate dans la nuit du 31 octobre 1954 dans les montagnes de l'Aurès et s'est étendue dans tout le territoire en se prolongeant le long de l'Atlas tellien, de l'Atlas saharien et des confins algéro-marocains. Le CRUA crée une

²³⁷Voir : Larousse [En ligne]

http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Alg%C3%A9rie_histoire/185573

« Armée de libération nationale » (ALN), qui est devenu au service d'une armée commune : le Front de Libération Nationale (FLN), qui rassemble à la fois des militaires (Ben Bella), des politiques (Lahouel, Ferhat Abbas, Ahmed Francis) et des religieux (El-Medani). Il s'agit de certains membres du Comité central du MTLD, de l'UDMA et de l'Association des ulémas réunis, à l'exception d'Ahmed Messali Hadj qui a transformé son MTLD en Mouvement National Algérien (MNA). Il s'est engagé seul avec ses partisans dans la révolution d'indépendance à cause de son désaccord avec les membres du FLN.

La France, de sa part, tente d'abord de mater l'insurrection par des mesures militaires (proclamation de l'état d'urgence en Algérie le 28 août 1955) et ensuite par des mesures politiques en essayant de régler le conflit à travers des réformes (le triptyque : cessez-le-feu, élections libres, négociations). Ces mesures ont connu un échec en raison de l'opposition du FLN. En 1958, les partisans de l'Algérie française se soulèvent et De Gaulle a été rappelé au pouvoir le 13 mai. Un *Gouvernement provisoire de la République algérienne* (GPRA), présidé par Ferhat Abbas, a remplacé en septembre, le Comité de coordination et d'exécution. Les français d'Algérie défendaient le maintien, par De Gaulle, du statut de l'Algérie française. Son appel à la « paix des braves » lancé le 23 octobre 1958 est resté sans réponse de la part algérienne et en 1959, il affirme le droit à l'autodétermination de l'Algérie. Il a envisagé trois solutions : la sécession totale, la francisation et la fédération. De Gaulle s'est engagé à demander aux Algériens de « déterminer eux-mêmes ce qu'ils entendent être en définitive ».

Pour les partisans de l'Algérie française, la déception est totale et afin de s'opposer à cette politique et entraver le GPRA d'être le seul interlocuteur, l'ancien président du Conseil Georges Bidault a fondé le Rassemblement pour l'Algérie Française, mais ses partisans étaient dépassés par les événements.

Des rencontres officielles entre la France et le FLN sur l'avenir de l'Algérie ont lieu à Melun dès juin 1960. Les algériens étaient déterminants dans leurs revendications indépendantistes en essayant en plus d'internationaliser le conflit par l'association des puissances mondiales : l'Union Soviétique et la Chine. En 1961, le référendum de l'autodétermination de l'Algérie a été organisé en France et en Algérie. Plus de 75 % dans la métropole et plus 70 % dans le département français d'Algérie sont pour la création d'un état indépendant. Quatre généraux à la retraite (Challe, Zeller, Jouhaud et Salan) et quelques colonels ont effectué un putsch pour s'opposer à l'indépendance de l'Algérie. Leur action a échoué et ils vont rentrer dans l'Organisation de l'Armée Secrète (l'OAS), qui regroupe les partisans de l'Algérie française.

Le 17 octobre 1961, un massacre a été effectué contre les algériens qui se sont manifesté à Paris contre les mesures instaurées par le préfet de la ville leur interdisant de circuler la nuit. Les répressions ont provoqué plus de 200 perdus, tués ou jetés dans la Seine. Même si ce massacre a été, pour longtemps, nié par les autorités, il sera reconnu par la France en 1997.

Finalement, les accords d'Evian qui mettront fin à la guerre d'Algérie seront signés le 18 mars 1962 et l'Algérie accèdera à l'indépendance le 5 juillet 1962 après sept ans et demi de guerre d'indépendance.

2.2.3 La Tunisie. De l'islamisation à nos jours

Les arabes sont rentrés à l'est du Maghreb en 647 et ils ont continué leur avancée vers l'ouest. Même si leur intervention a suscité, la résistance des byzantins et la révolte des berbères, les arabes ont réussi à prendre Carthage en 695. L'émir *Okba Ibn Nafi* fonde la cité de Kairouan en 670 pour anéantir les révoltes berbères. Après plusieurs combats, ces derniers se sont intégrés dans le monde musulman tout en conservant leur originalité et leur langue.

Le pouvoir politique installé en Tunisie se référait, à ses débuts à l'orient islamique (Calife de Damas, de Bagdad, ou du Caire), mais des dynasties se sont ensuite imposées en acquérant leur indépendance. Plusieurs villes ont été, à cette époque, prospères comme Kairouan, Tunis et Sfax. Le pays a connu la succession de plusieurs pouvoirs locaux (des Aghlabides (800-909), des Fatimides (909-973), des Zirides (973-1048), des Almohades (1159-1229) et des Hafside (1229-1574) jusqu'à l'intervention ottomane en 1574. En jouissant d'une certaine indépendance des ottomans sous la dynastie beylicale des Muradides (1613-1702) puis des Husaynides (1705-1881), la Tunisie a développé un pouvoir local avant d'être occupé par la France en 1881.

La dynastie des Aghlabides (800-909)

Ibrahim ibn el-Aghlab fonde en 800 un pouvoir qui règne sur l'Ifriqiya musulmane en dépendant de l'autorité abbaside de Bagdad. Sous son règne, les arts ont été développés et plusieurs monuments ont été construits, en particulier dans la capitale *Kairouan*. « Au niveau des cités comme Kairouan, Tunis ou Constantine, une certaine symbiose entre conquérants et conquis commençait à produire ses effets ethniques et culturels ; une certaine civilisation *ifriquienne* arabe était en voie d'élaboration. »²³⁸ Après une période d'unité politique sous les Aghlabides (IX^{ème} siècle) autour de la ville de Kairouan, les Fatimides (909-973) leur prennent le pouvoir sous leur Mahdi Abu abdallah.

Les Fatimides (909-973)

Les Fatimides créent à Kairouan un califat chiite en 909.

Chi'ites ismailiens, les Fatimides combattaient les « usurpateurs » Abbassides ; leur restauration signifierait le rétablissement du droit et de la justice sur la terre, œuvre du « Mahdi », légitime héritier mais aussi homme inspiré et sauveur du monde. Un de leurs propagandistes, Abû 'Abdallah, prit pied parmi les *Kutâma* de petite Kabylie et les entraîna à la conquête du royaume

²³⁸Chérif M., 1975, p 25

aghlabide qu'il réalisa de 902 à 909. Le « mahdi » fatimide, venu d'Orient, fit une entrée triomphale à Kairouan, au début de 910, et s'y proclama « Calife ».²³⁹

Les Fatimides quittent l'Ifriqiya vers le Caire et laissent leur héritage aux Zirides qui tenteront ensuite de se dissocier en formant un pouvoir local.

Les Zirides (973 - milieu du XI^{ème} s.)

En 972, les Fatimides décident de transférer leur capitale de Kairouan au Caire. L'Ifriqiya est dirigé localement par la dynastie Ziride dépendante des Fatimides du Caire. En 1052, *Bologgin ibn Ziri* déclare son indépendance vis-à-vis des Fatimides ce qui les a menés à organiser une invasion des tribus arabes de *Banu-Hilal* pour chasser les Zirides et reprendre le contrôle de la région.

Le point d'aboutissement de cette évolution fut marqué en 1048 par l'acte d'éclat d'Al Mu'izz qui rompait avec le Caire et répudiait la doctrine chi'ite au profit du malékisme sous la pression du milieu ambiant. Cet acte est communément présenté comme la cause de déclenchement de l'invasion hilalienne, événement-rupture s'il en fut d'après l'historiographie traditionnelle : pour châtier un « gouverneur » félon, le souzerain fatimide lâchait sur l'Ifriqiya les hordes faméliques des nomades hilaliens de Haute-Egypte, qui y introduisaient le chaos pour de longs siècles.²⁴⁰

Kairouan a été détruite en 1057, les Zirides se sont installés à Mahdia qui sera prise en 1148 par le roi normand de Sicile, Roger II. Le gouverneur ziride a trouvé refuge auprès du calife almohade *Abd al-Mumin* qui a chassé les normands en 1160 en intégrant l'Ifriqiya à l'empire almohade.

Les Almohades (1159 -1236)

La première intervention des Almohades en Ifriqiya date de 1159 où ils ont chassé les Normands du littoral tunisien en installant leur pouvoir. En 1205, et suite à une irruption déclenchée dans le pays, le calife almohade Muhammad An-Nasir a mené une expédition en Ifriqiya contre Ali et Yahia Ben Ghania, descendants des Almoravides. Accompagné du lieutenant Abd al-Wâhid Ben Abi Hafs, le calife est rentré avec ses troupes en Ifriqiya en 1206. La régie du territoire est confiée, dès 1207, par le calife, au même Abd al-Wâhid ibn Hafs qui est resté au pouvoir jusqu'à sa mort en 1228. Son successeur et fils Abû Zakariyâ Yahyâ se proclame indépendant du calife de Marrakech en 1229.

Les Hafsides (1236-1574)

Le gouverneur almohade en Tunisie, *Abd al-Wahid ibn Hafs* a fondé la dynastie des Hafsides qui se sont déclarés indépendants sous *Abou Zakariya*. Cette indépendance vis-à-vis de l'ouest du Maghreb se voit comme une des conséquences de la défaite almohade à *las Navas de Tolosa*. Toutefois les Hafsides

²³⁹Chérif M., 1975, p 26

²⁴⁰*Ibid.*, p 27

ont continué pour longtemps à verser du tribut jusqu'à la chute de l'empire almohade en 1269. *Abu Zakariyya* (1229-1249) a dirigé une armée, formée de mercenaires andalous et arabes et il a réussi à étendre son pouvoir vers l'ouest en occupant Alger (1235) et Tlemcen (1242).

La Tunisie était, au XIII^{ème} siècle, un des points de la VIII^{ème} croisade menée par Louis IX. Mais *Al-Mustansir* (1249-1277) (le fils d'*abu Zakariyya*), a réussi à repousser Saint Louis qui sera ensuite mort par la peste et enterré à Saint-Denis en 1270.

De cette date jusqu'au XV^{ème} siècle, la Tunisie a connu une instabilité politique : une crise interne (1279-1284), des attaques des nomades de *Banu Sulaym*, l'intervention des Mérinides venus de l'ouest (1347-1358) avant de trouver sa stabilité sous Abu al-Abbas (1370-1394) et Abu Faris (1394-1434).

A partir du XV^{ème} siècle, les ibériques, ont à leur tour lancé des attaques contre les points stratégiques côtiers du Maghreb.

L'offensive ibérique, déclenchée dès le XV^{ème} siècle sur les côtes marocaines, poursuivie plus à l'Est –jusqu'à Tripoli- au XVI^{ème} siècle, provoquait l'effondrement des Etats maghrébins, fragilisés d'ailleurs par l'affaiblissement des cités et de l'économie monétaire, et par le triomphe des forces centrifuges (tribus « arabes », communautés berbères, cités autonomistes, autorités religieuses...).²⁴¹

Durant le XVI^{ème} siècle, la Tunisie était un objet de convoitises entre l'Europe Occidentale et les ottomans. La prise de Tunis par *Khayr al-Din Barberousse* en 1534 a entraîné la demande par le hafside Hasan (1526-1542) de l'aide de Charles Quint. Ce dernier s'est emparé de la capitale tunisienne en lui imposant une suzeraineté. Un ensemble de conflits ont ensuite opposé les ottomans et les européens avant que la Tunisie devienne une province ottomane en 1574.

La Tunisie à l'époque ottomane (Tunisie beylicale 1574-1881)

L'arrivée des ottomans au XVI^{ème} siècle dans la région de l'Afrique du Nord coïncidait avec un moment de subdivisions et d'attaques ibériques. La région est passée, au moins théoriquement, sous le pouvoir de la « sublime porte », à l'exception du Maroc. Cette intervention ottomane a anticipé l'intervention ibérique entamée par des offensives sur la région.

Pour la grande partie du Maghreb, de la Tripolitaine aux confins orano-marocains, le salut vint de l'extérieur : les Turcs ottomans prenaient pied au Maghreb, rejetaient les Espagnoles à la mer et organisaient leur conquête selon un modèle qui avait fait ses preuves au levant.²⁴²

La domination ottomane n'était pas une rupture, elle a gardé le caractère islamique de la Tunisie.

²⁴¹Chérif M., 1975, p 34

²⁴²*Ibidem*, p 34

La Régence de Tunis sera dirigée, après quelques années de régime ottoman, par un officier subalterne : le dey en 1590. Ce dernier est secondé par le bey, qui contrôle l'administration et les finances. Le bey est mis ainsi en tutelle par le dey installé à Tunis et qui gouverne avec le soutien d'un vizir et des caïds installés dans les différentes villes.

Les ottomans ont instauré un régime beylical, celui des *Muradides* fondé en 1612 par Mourad Ier. Ce régime est maintenu durant un siècle avant d'être substitué par un régime monarchique fondé par *Husayn ibn Ali (1705-1740)*. Ce dernier prend le pouvoir de la dynastie *mouradite* en fondant en 1705 la lignée des Husseinites. Ses successeurs ont bénéficié d'une certaine autonomie vis-à-vis de la *Sublime porte*, mais la domination de cette dynastie était, territorialement, limitée à Tunis et à quelques grandes villes.

Durant le XIX^{ème} siècle, le pays a connu de grandes difficultés (épidémies et famines, crise financière) ce qui a nécessité la demande des financements étrangers (de l'Italie, de la France et de la Grande Bretagne).

La Tunisie endettée durement en 1867 a été pressée d'accepter une commission financière internationale anglo-franco-italienne, qui sera chargée d'assurer le paiement de sa dette. Malgré les efforts tunisiens d'échapper à la colonisation, les ambitions expansionnistes des français, déjà présent en Algérie, ont aboutit à une entente avec la Grande Bretagne dans le *Congrès de Berlin* de 1878. Cette dernière qui a obtenu Chypre ne va pas s'opposer à l'intervention française en Tunisie. Pour justifier son expédition militaire en Tunisie, Jules Ferry a donné le prétexte d'une incursion de Kroumirs en territoire algérien. Son attaque a obligé le bey de reconnaître la souveraineté française sur la Tunisie. Le traité de *Bardou* est signé le 12 mai 1881 et la convention de *La Marsa*, instituant officiellement le protectorat ; est signée le 8 juin 1883.

Dès l'installation du protectorat français, le rôle politique des husseinites n'était que symbolique étant donné que toutes les affaires du pays étaient gérées par les occupants qui ont rentrés en Tunisie à cause des dettes dues à ce pays.

La Tunisie sous le protectorat français (1881–1956)

Depuis sa crise financière de 1867, la Tunisie est devenue sous la tutelle de puissances européennes : la France, l'Italie et la Grande-Bretagne. Déjà présente en Algérie, la France avait de grandes ambitions à annexer le territoire tunisien, ce qui est survenu en 1881.

Sur le plan politique, le pays est dirigé durant les premières années (1883-1884) par une administration militaire. Ensuite, un appel a été fait aux contrôleurs civils venus d'Algérie et un résident général est désigné en 1885 : c'était Paul Cambon déjà installé en Tunisie depuis 1882 et qui a maintenu le régime du bey en place pour une collaboration sous-contrôle. Les subordonnés du régime beylical vont céder graduellement la place aux membres du nouveau système colonial.²⁴³

²⁴³Voir : http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Tunisie_histoire/185567

Sur le plan économique, les richesses du pays ont été mises au service de la métropole (céréales, mines et ressources naturelles).

Comme c'est le cas dans tous les pays colonisés, le mouvement nationaliste s'est organisé et le Parti des Jeunes Tunisiens d'Ali Bach Hanbach et de Bachir Sfar (1907) est apparu. Les activités de ces mouvements étaient brutalement réprimées par la force durant les années dix du XX^{ème} siècle, mais elles seront relancées après la première guerre mondiale profitant du nouveau contexte international (le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes a été proclamé par le président américain T. Wilson en 1917). Un parti libéral constitutionnel, le *Destour* (constitution) a été créé en 1920. Une nouvelle constitution, le *Néo-Destour* sera fondée en 1934 par Lahbib Bourguiba et une rupture est ainsi instaurée entre le traditionnel *Destour* de la bourgeoisie et le nouveau, le *Néo-Destour* des libéraux. Ces derniers ont été persécutés, emprisonnés et la Tunisie connaissait durant les années trente des événements sanglants.

Sur le plan international, la Tunisie sera le théâtre de batailles durant la deuxième guerre mondiale et un débarquement allié a eu lieu en novembre 1942. Les dégâts liés à cette *campagne de Tunisie* ont poussé le *Néo-Destour* à demander plus de réformes avec la création d'un *Bureau du Maghreb* au Caire en 1947. L'UGTT (Union Générale des Travailleurs Tunisiens) est créé par Farhat Hachad en 1948. L'intensification des réclamations du mouvement nationaliste tunisien (L'UGTT, le *Néo-Destour*) a permis l'obtention de quelques réformes.

Le nouveau contexte international, d'après la Deuxième Guerre Mondiale, a renforcé l'espoir des nationalistes tunisiens. Des émeutes nationalistes ont été partout déclenchées, dès les débuts des années cinquante et plusieurs nationalistes ont été arrêtés. Afin d'apaiser les tensions, Pierre Mendès-France a prononcé, le 31 juillet 1954, « le discours de Carthage » en déclarant l'autonomie de la Tunisie. En 1955, la France a signé avec le gouvernement de Tahar ben Amar les conventions du 3 juin 1955 permettant aux tunisiens de gérer leurs affaires internes. L'indépendance effective ne sera autorisée que le 20 mars 1956 après des mois de confrontations internes destinées à reconnaître un statut de la Tunisie comme un pays complètement indépendant.

Après plus de 70 ans de colonisation et en profitant, comme les autres colonies, du contexte international à l'issue de la deuxième guerre mondiale, la Tunisie obtiendra son indépendance (en 1956).

La Tunisie indépendante (depuis 1956)

Le premier président de la République tunisienne proclamée en 1957 est Bourguiba (de 1957 à 1987). Il a dirigé le pays sans partage, en concentrant tous les pouvoirs : juridique, exécutif et législatif à travers un parti étatique unique : le *Néo-Destour*. Son projet était d'ouvrir la Tunisie totalement sur la modernité à plusieurs niveaux : l'économie, l'enseignement et le statut de la femme, etc. Il a instauré la laïcité implicitement dans un pays de tradition islamique et son successeur Ben Ali (1987 - 2011) a continué l'œuvre. Ce dernier a établi un système absolutiste sous

une couverture “démocratique” à travers un parti étatique (RCD: le Rassemblement Constitutionnel Démocratique). Sa répression et sa tyrannie ont causé le soulèvement du peuple tunisien au début de 2011 et il a fallu seulement deux semaines d’émeutes pour que le président Ben Ali soit obligé de fuir du pays le 14 janvier 2011, destination : l’Arabie Saoudite.

Ainsi, la période post-coloniale de la Tunisie a été marquée, sur le plan politique, par trois événements majeurs :

1. La succession dans cette république proclamée en 1957, de seulement deux présidents : Bourguiba (1957-1987) et Ben-Ali (1987-2011).

2. L’adoption d’un choix politique majeur incompatible avec la réalité socio-culturelle : à savoir la laïcité antireligieuse.

3. Le soulèvement du peuple tunisien et la chute de Ben Ali sous la pression populaire.

Partie III : Traces culturelles du Maghreb

Tout d'abord, nous pouvons dire que la culture est un concept largement polysémique qui est diffusé dans le temps et dans l'espace des champs scientifiques : on parle de la culture artistique, littéraire, urbanistique, architecturale, paysagère, politique, culinaire, vestimentaire, industrielle, agricole, etc. Mais globalement, et malgré sa polysémie, la culture a deux grands aspects : un aspect *matériel* et un autre *symbolique*. Celui qui parle, aujourd'hui, de *l'identité culturelle* s'intéresse primordialement à des spécificités et à des caractères pertinents ; matériels et intangibles, qui permettent de distinguer une culture des autres.

Dans l'histoire, les différences entre les cultures des peuples suscitaient plusieurs intérêts. « Les auteurs gréco-latins font des références comparatives aux différents peuples qu'ils décrivent, avec des jugements de valeur constants sur ce qu'ils considèrent ou non comme civilisé. »²⁴⁴ Cet élément de « civilisation » est l'un des indices du développement humain. Elle est le résultat d'une activité collective d'un peuple qui s'est sédentarisé dans un lieu précis. « L'homme se distingue des autres créatures vivantes par ses attributs concrets, parmi lesquels la civilisation, c'est-à-dire la cohabitation des hommes dans les villes et sous les tentes, pour satisfaire leurs tendances vers la société et leurs besoins, car la coopération et dans la nature des hommes. »²⁴⁵ Les perceptions des cultures obéissent au principe d'altérité. Les caractères spécifiques d'un peuple sont soit valorisés ou dévalorisés quand une vision ethnocentrique domine.

La création de grands empires dans lesquels coexistent plusieurs communautés, et par conséquent diverses cultures, a permis d'avoir des contacts et des échanges entre les différentes peuples. Une tendance vers l'uniformisation et l'établissement d'un ensemble de règles à respecter au sein de chaque empire.

Dans la conception romaine, reprise ensuite par les religions chrétienne et musulmane, la civilisation possède une vocation universaliste et expansionniste. Au sein d'une même civilisation, plusieurs cultures peuvent cohabiter, mais on y trouvera toujours des règles apportant une cohésion "civilisatrice". Elles peuvent être politiques, religieuses, juridiques ou économiques.²⁴⁶

Le cas du Maghreb est important à analyser vu qu'il a connu, diachroniquement, et synchroniquement une diversité culturelle et une succession de différentes civilisations. Ses cultures sont issues d'un mélange d'influences diverses et sont caractérisées par une grande pluralité et par une grande richesse.

²⁴⁴Roque M.-A., 1996, p 16

²⁴⁵*Ibidem*, p 18

²⁴⁶*Ibid.*, p 16

Cultures du Maghreb

Les cultures du Maghreb englobent un ensemble de traits matériels, intellectuels, spirituels et affectifs (traces archéologiques et ethnographiques, lettres, croyances, traditions, arts, valeurs...). Certains traits sont distinctifs et fondent la spécificité maghrébine, mais d'autres sont partagés avec les cultures avoisinantes à l'Est, au Nord comme au Sud de la région. Pratiquement, les cultures du Maghreb sont un ensemble d'expressions et d'activités héritées du passé, partagées, créées et renouvelées, qui gardent une certaine immutabilité synchronique et soumise à des mutabilités diachroniques. Elles mettent en résonance le réel et l'imaginaire, le matériel et l'immatériel. Les cultures du Maghreb sont à la fois des pensées et leurs expressions culturelles (langue, arts) ; des conceptions mentales et leurs organisations dans la matière (architecture, jardins, mobilier) ; des modes de vie et leurs manifestations dans l'espace ; des pratiques sociales et leurs dimensions symboliques.

Les composantes, les expressions et les manifestations des cultures maghrébines sont nombreuses : l'urbanisme, l'architecture, les tapis, les poteries, les bijoux et le mode de vie sont des traits culturels qui permettent de les distinguer d'autres cultures voisines. Les cultures du Maghreb sont partagées entre des traits ethniques, historiques, matériels et symboliques. Les caractères matériels objectifs de ces cultures sont liés à la réalité géographique, linguistique, spatiotemporelle (architecture, monuments, mobilier) et sociale (mode de vie). Quant aux caractères symboliques, ils varient selon la personnalité de chacun et englobent à la fois le sentiment qu'ont les porteurs d'une culture de soi, ainsi que l'image attribuée à cette culture par les étrangers à la culture en question.

La culture du Maghreb se manifeste à travers un ensemble de monuments et d'objets de musées qui témoignent d'un passé riche et prospère. La datation systématique des origines, internes ou externes, de toutes les manifestations culturelles maghrébines n'est pas une tâche facile. Si les vestiges des cultures préislamiques présentent une pertinence entre ce qui est autochtone amazighe et ce qui est étranger romain, durant l'époque islamique, une association et une synergie culturelle s'est établie entre la culture amazighe et arabe. Les deux cultures se sont établies dans la région.

Ainsi et à partir de l'époque islamique, il n'est pas facile de dissocier les traces amazighes des traces arabes sauf dans de rares cas où on peut considérer que des vestiges sont représentatifs de l'une des cultures (comme dans le cas des greniers collectifs du Haut-Atlas marocain ou les faits et les réalités matérielles et socioculturelles le permettent de façon incontestable). Le néologisme trouvé pour décrire cette association des deux cultures est le terme de « culture *arabo-amazighe* ». A l'époque islamique et derrière les productions matérielles, il se trouve le savoir-faire et le génie des maghrébins, qu'ils soient des amazighes ou des arabes. On peut donner comme exemple les arts traditionnels du Maroc. « Certes, les arts traditionnels marocains ont des racines profondes et des origines différentes, mais ils ne doivent nullement leur existence et leur diversité à ce seul

phénomène de l'Histoire. A la source –qui n'est que le lieu jusqu'où peut remonter la mémoire- il y'a eu « l'Homme de l'Afrique du Nord. »²⁴⁷

Notre objectif, dans cette étude, consiste à saisir les différentes caractéristiques des cultures maghrébines qui ont des racines historiques plusieurs fois millénaires. Ces cultures se reflètent dans un ensemble de traits et de produits matériels et immatériels qui servent à les identifier, à les authentifier et à les affirmer.

Méthodologiquement, nous allons présenter, dans un premier chapitre, les différentes expressions culturelles matérielles (archéologiques, architecturales, paysagères et muséales) des cultures du Maghreb. Nous allons les présenter en respectant le découpage ordinaire en trois époques : la préhistoire, l'époque préislamique et l'époque islamique. Dans ce même chapitre nous allons présenter les caractéristiques des médinas et villes patrimoniales, de l'architecture vernaculaire des milieux ruraux, des paysages urbains contemporains ainsi que du matériel muséal du Maghreb. Dans un deuxième chapitre, nous allons mettre l'accent sur les différentes expressions culturelles immatérielles.

1. Sites archéologiques du Maghreb

Les sites archéologiques sont nombreux au Maghreb. Ils remontent à différentes époques : la préhistoire, l'antiquité et l'époque islamique. Les sites étaient, en grande partie, fouillés à l'époque coloniale, mais depuis l'indépendance, les travaux étaient continués par des équipes nationales et binationales.

Les traces archéologiques, au Maghreb, sont omniprésentes et de grande qualité. Les fouilles archéologiques débutèrent au XIX^{ème} siècle et furent d'abord menées par les puissances colonisatrices. Depuis les indépendances, ce patrimoine culturel est confié aux bons soins des départements des antiquités et des Beaux-arts et des études d'histoire et d'archéologie.²⁴⁸

A travers le matériel exhumé, on constate que les traces culturelles matérielles sont diverses au Maghreb. La diversité de ces traces n'est, en fait, que l'expression de la diversité des cultures qui se sont rentrés en synergie au Maghreb : amazighe, romaine, chrétienne, arabe, juive, islamique, turque et européenne. Les occupations humaines se sont diachroniquement confortées et les influences se sont synchroniquement interpénétrées et appropriées. Des agglomérations sont agrandis, des monuments et sites sont édifiés et des vestiges sont déposés en témoignant d'un passé riche et prospère. En raison de l'importance des sites maghrébins, une grande partie est inscrite sur la liste du patrimoine mondial.

Les plus grands sites culturels, dont les villes romaines de Timgad, Djemila ou Tipasa en Algérie, la Médina de Fès au Maroc, l'amphithéâtre romain d'El Djem en Tunisie sont inscrits sur la liste

²⁴⁷Mourad K. et Ramirez F. & Rolot C., 1998, *Arts et traditions du Maroc*, ACR Edition internationale, Courbevoie (Paris), p 30.

²⁴⁸Lafleurriel-Zakri, « Les témoignages de l'archéologie », dans, *Maghreb : peuples et civilisations*, Editions La Découverte, Paris, 2004, p 12

du patrimoine mondial établie par l'UNESCO. Certaines de ces sites - Fès, Carthage - font l'objet de campagnes internationales en raison de leur importance et de l'urgence des travaux de préservation.²⁴⁹

Le patrimoine culturel du Maghreb englobe, en plus des sites archéologiques, des villes et des musées. Tous ces vestiges sont aujourd'hui autant d'atouts culturels et touristiques de la région.

1.1 Sites préhistoriques

Les sites préhistoriques n'étaient pas systématiquement occupés ni dans le temps ni dans l'espace. Certains sites sont primordialement paléolithiques, d'autres sont néolithiques et d'autres sont protohistoriques, etc.

1.1.1 Sites préhistoriques du Maroc

Les sites préhistoriques les plus prestigieux au Maroc sont : Sidi Abderrahmane, les carrières Thomas, Jbel Irhoud, Dar Soltane 2, Grotte de Taforalt, Kaf Taht El Ghar, Rouazi Skhirat et le Tertre de M'zora.

Sidi Abderrahmane

Les premiers fouilleurs de ce site - carrière situé à Casablanca - étaient Ruhlman et Neuville (en 1941). Ce site est devenu plus célèbre dès 1955 grâce à la découverte d'une mandibule fragmentaire que les datations font remonter à plus de 250.000 ans. Grâce aux travaux successifs d'exploitation de cette carrière, des découvertes fortuites de plusieurs cavités ont eu lieu. Il s'agit de la grotte des Rhinocéros, du Cap Châtelier, de la grotte des ours, et de la grotte de l'éléphant. Le matériel archéologique mis au jour dans ce site consiste dans un outillage lithique acheuléen (bifaces) et dans des restes fauniques fossiles.

Les carrières Thomas

Ce site se situe également à Casablanca. Les objets lithiques qui y sont mis au jour sont caractéristiques de l'époque acheuléenne. Ils sont associés à des restes fauniques. D'autres trouvailles dans le site concernent des restes osseux d'un Homo Erectus (mandibule et fragments crâniens). La datation fait remonter les premières occupations du site à plus de 300.000 ans. Mais d'autres estimations font remonter les traces exhumées à environ 700.000 ans.

Jbel Irhoud

C'est un site situé à proximité de la ville de Safi. Il est devenu très célèbre grâce à la découverte de restes humains dont deux crânes d'hominidés adultes. Ces restes humains remontent à l'époque moustérienne et se considèrent comme uniques en

²⁴⁹Lafleuriel-Zakri, 2004, p 12

Afrique du Nord. L'homme de Jbel Irhoud est rattaché au groupe humain d'Homo-sapiens-sapiens archaïque. Le site est riche en matériel archéologique lithique de type levalloiso-mousterien et aussi de restes fauniques. Les datations des matériaux organiques font remonter le site à plus de 100.000 ans.

Dar Essoltane 2

Cet abri-sous-roche est situé sur le littoral atlantique à quelques kilomètres au sud de Rabat. D'après l'étude stratigraphique de ce site, trois occupations humaines ont été repérées : le Néolithique, l'Ibéromaurusien et l'atérien. La trouvaille la plus spectaculaire dans cette grotte concerne un crâne partiel d'un Homo-sapiens-sapiens remontant à l'époque atérienne.

Grotte de Tatoralt

Cette grotte se situe à une cinquantaine de kilomètres du nord-ouest d'Oujda. Les premières fouilles y ont été menées par l'Abbé Roche en 1951. Elles ont été poursuivies, en 1969, par des archéologues marocains et français. Cette grotte a connu une occupation atérienne et ensuite ibéromaurusienne. La première (atérienne) se date d'entre 40.000 et 30.000 BP et la deuxième (ibéromaurusienne) se date d'entre 20.000 et 10.000 BP. Des restes humains ont été mis au jour dans ce site ainsi qu'une abondante industrie lithique, osseuse, faunique et des objets de parures.

Kaf Taht El Ghar

Ce site est situé à quelques kilomètres de la ville de Tétouan. Sa découverte par *Tarradel* remonte à 1955. Les trouvailles liées aux différentes campagnes de fouilles entreprises dans les années quatre-vingt-dix témoignent d'une occupation néolithique et protohistorique de ce site. Parmi les objets mis au jour, on cite des céramiques campaniformes et des objets métalliques.

Rouazi Skhirat

Cette nécropole est située à quelques kilomètres de la ville de Rabat. Elle est découverte en 1980 et sa fouille a mis au jour des restes humains et des objets caractéristiques du Néolithique tardif et de la Protohistoire (autour de 6000 BP) : vases en céramique, gobelets cylindriques et bracelets en ivoire. « En plus des activités agricoles et pastorales que les anciens gisements avaient déjà permis de mettre en évidence, la nécropole de Rouazi avait permis d'ajouter, celle de la pêche. »²⁵⁰

Tertre de M'zora

Ce tertre est situé à environ 5 km de la ville d'*Asilah*. C'est un monument mégalithique de type dit : *Cromlech*.

²⁵⁰Touri A., 1990, p 4

Deux éléments distincts le constituent : un tertre et un cercle de 167 monolithes. La plus haute de ces monolithes, située à l'ouest et appelée « *El-Outed* », atteint 5 m. M'zora est un monument unique qui ne présente aucune parenté avec d'autres tombeaux mégalithiques de l'ensemble du Maghreb et du Sahara. Le gigantisme de M'zora rappelle beaucoup plus les monuments mégalithiques du sud de la Péninsule Ibérique. La date de construction de ce monument est sujette à discussion et pourrait être située aux environs de 1600 BP. Selon la légende, ce monument serait la tombe du géant d'Antée.²⁵¹

Mine de sel (Maaden almelh)

Ce site, exploité dans l'extraction du sel, est situé sur la rive gauche de l'Oued Beht dans la région de Khémisset. Il témoigne d'une sédentarisation, un des aspects sociaux de l'époque Néolithique.

Là ont été retrouvés les indices, uniques à ce jour, d'une réelle fixation au sol, c'est-à-dire d'une sédentarisation : il s'agit à défaut d'un village tels que nous les connaissons en Europe par exemple, d'un éperon fortifiée « ou l'on a trouvé de nombreuses haches de pierre polie dites "haches en boudin", des meules et des fragments de poterie.²⁵²

1.1.2 Sites préhistoriques de l'Algérie

Site d'Aïn El Ahnech

Les plus anciens restes d'hominidés attestés en Algérie ont été exhumés dans le site d'Aïn El Ahnech. Ils remontent, selon les estimations, à plus d'un million d'années, à l'apparition de l'Homo-habilis. Le site se considère, à côté du site de Sidi Abderrahmane à Casablanca (plus de 700.000 ans), comme les plus anciens gisements préhistoriques en Afrique du Nord à livrer des restes humains.

Site de Ternifine

Le site archéologique de Ternifine (wilaya de Mascara) est un site acheuléen qui a livré des objets lithiques et des ossements d'hominidés et d'animaux qui remontent à plus de 500.000 ans. L'Atlanthrope de Ternifine, considéré comme un Homo-erectus, avait un cerveau plus petit et une mâchoire plus puissante. Il vivait de la chasse et de la cueillette et ses outils sont des bifaces et des hachereaux.

En Algérie, le site de Ternifine (Polikao) doit sa célébrité à G. Aramgourg qui découvrit en 1954 les vestiges de l'Atlanthrope *mauritanicus*, hominidé archanthropien. Un outillage de bifaces, d'hachereaux et de racloirs (Acheuléen ancien) et une faune du début du quaternaire moyen accompagnaient ce fossile humain.²⁵³

²⁵¹Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

²⁵²Touri A., 1990, p 4

²⁵³Chavaillon J., 1968, p 81

1.1.3 Sites préhistoriques de la Tunisie

Sidi Zin

Le site de Sidi Zin a été découvert en 1942 par E. Dumon qui a constaté la grande importance de ce site en particulier le calcaire compact dans lequel plusieurs objets ont été façonnés. Sidi Zin a une autre particularité géographique consistant dans sa localisation au nord contrairement à la majorité des sites acheuléens tunisiens. Le site a livré un outillage lithique très important constitué de bifaces. Stratigraphiquement, le site comprend trois niveaux contenant des industries attribuables à l'Acheuléen final.

La stratigraphie du site comprend un niveau inférieur (20 à 30 cm d'épaisseur) constitué par un conglomérat calcaire à ciment argileux. Le conglomérat est formé de galets de rivière, de pierres calcaires émoussées, d'éclats, de bifaces et d'os. Le niveau moyen (de 50 à 75 cm d'épaisseur) est une roche tendre, sableuse, de couleur grise (essentiellement du sable très fin à moyen : entre 0,1 et 0,5 mm). L'industrie de ce niveau comprend peu de bifaces et de nombreux hachereaux. Le troisième niveau (niveau supérieur) est comparable au niveau inférieur avec de nombreux bifaces, des galets et des déchets osseux qui forment, en coupe, une ligne continue.²⁵⁴

Oued el Akarit

L'oued el Akarit est situé à 30 km au nord de Gabès. C'est un site archéologique du Paléolithique Moyen. Sa découverte en 1932 semble être celle de M. Solignac qui était à l'époque chef du Service de géologie de Tunisie. Des recherches menées en 1951 par Gobert, en collaboration avec des chercheurs américains ont permis de découvrir des gisements moustériens et des stations à lamelles et néolithiques.²⁵⁵

L'étude de l'industrie du site permet de saisir la transition de l'époque moustérienne à l'atérienne et parmi les objets mis au jour, on trouve des pointes moustériennes, des raclours latéraux et doubles, des raclours convergents, asymétriques transversaux et alternés, des burins, des éclats et des nucléus.

1.2 Les Gravures rupestres

Le Maghreb est l'une des régions qui disposent de sites riches en gravures rupestres. Les hommes préhistoriques ont représenté leur monde sur des dalles et les représentations sont très diversifiées et sont présentes dans différentes régions surtout de l'hinterland. Elles couvrent une gamme de thématiques : anthropomorphes, gestes de la vie quotidienne, armes, chars, scènes de chasse, représentations fauniques, formes géométriques et signes géométriques et énigmatiques.

²⁵⁴Belhouchet L., 2002, « Étude technologique des bifaces des niveaux inférieur et moyen de Sidi Zin (Le Kef, Tunisie) », *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], 10-11|2002, mis en ligne le 23 avril 2009, consulté le 13 février 2014. URL : <http://pm.revues.org/256>, p 97

²⁵⁵Voir : Zoughlami J. et al, 1985, *Atlas préhistorique de la Tunisie*, 23 Gabes, Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis & Ecole Française de Rome

Ces représentations protohistoriques exceptionnelles mettent en résonance quatre éléments : le *concept* d'hommes pasteurs, la *matière* (support de pierre et outils d'exécution), la *technique* (piquetage) et le *signe* (scène tracée). En ce qui concerne le signe, Khireddine Mourad écrit :

Le signe apparaît comme une aventure qui permet d'agir sur le monde sans que celui-ci soit pour cela réellement élucidé : gravures sur pierre où l'on voit des girafes, des rhinocéros, des éléphants, des autruches, des hommes tenant des arcs [...] Ces traces d'œuvres rituelles, communautaires qui ressortissent à l'artisanal [...], témoignent du lent et énigmatique enfantement du signe. Un signe -Art- qui va très tôt célébrer ce qu'il y'a de plus inexplicable en l'homme lui-même : sa finitude.²⁵⁶

Les gravures rupestres gardent le lien à la fois avec la préhistoire par la présence de la pierre et avec l'histoire par la présence des signes gravés représentant les premiers balbutiements de l'évolution vers les traces écrites. Par ailleurs, l'un des domaines où nous pouvons constater un grand rapport entre des dimensions matérielles et symboliques ; entre des traces matérielles et des signes est, par excellence, celui des gravures rupestres qui sont pourvues d'une grande puissance d'évocation et d'une perfection technique singulière.

En ce qui concerne la datation de ces représentations, elles se situent entre le Néolithique et l'âge de bronze en raison de la présence d'animaux domestiqués et d'armes métalliques dans les scènes représentées. Ces scènes qui combinent des éléments géologiques, écologiques et culturels, remontent à différents moments dont chacun correspond à une faune bien spécifique (chameau, bovidés et gazelles).

Pour l'extension spatiale des représentations, elles ont connu leur apogée au Sahara et au Haut Atlas comme en témoignent respectivement les sites du Tassili des Ajjers (Algérie) et du Yegour (Maroc). En effet, l'un des sites les plus riches en gravures rupestres en Algérie est le Tassili des Ajjers, qui se considère, par le nombre des gravures qu'il renferme, comme l'un des plus importants à l'échelle mondiale.

Ce site du Tassili couvrant une vaste surface de plus de 70000 Km est situé dans la partie sud-est du Sahara algérien, aux confins de la Libye, du Niger et du Mali. Il retrace l'histoire des populations qui se sont succédées dans cet espace depuis le Néolithique jusqu'aux fins du premier millénaire. Ces populations ont laissé différents vestiges : habitats, tumuli, matériel lithique et céramique, mais ce sont les gravures rupestres qui sont les plus spectaculaires et qui ont permis, par leur richesse en information et leur affinité, leur intégrité et leur authenticité une renommée mondiale du site. « Plus de 15 000 dessins et gravures permettent d'y suivre, depuis 6000 ans avant J.-C. jusqu'aux premiers siècles de notre ère, les changements du climat, les migrations de la faune et l'évolution de la vie humaine

²⁵⁶Mourad K., Ramirez F. & Rolot C., 1998, p 32.

aux confins du Sahara. »²⁵⁷ Ses gravures présentent de nombreuses affinités avec celles du Maroc (*Yegour*) et de la Libye (*Fezzan*).

Dans l'art rupestre du site de Tassili, les styles adoptés sont divers et on peut distinguer cinq périodes (naturaliste, archaïque, bovidienne, période du cheval et période du chameau) :

La période naturaliste, qui peint la faune de la savane ; la période archaïque, au cours de laquelle les représentations, qu'elles soient petites ou colossales, prennent la forme de pictogrammes évidemment chargés d'une signification magique ; la période bovidienne (4000-1500 av. J.-C.), la plus importante sur le plan quantitatif, au cours de laquelle les représentations de troupeaux de bovidés et de scènes de la vie quotidienne, figurées en fonction d'une nouvelle esthétique naturaliste, comptent parmi les meilleurs exemples de l'art pariétal préhistorique ; la période du cheval, couvrant la fin du Néolithique et la protohistoire, marquée par la disparition de nombreuses espèces en raison de la désertification progressive de la région, et par l'apparition du cheval ; la période du chameau, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, qui coïncide avec l'installation d'un climat désertique extrêmement aride, et avec l'apparition du dromadaire.²⁵⁸

Vu l'importance patrimoniale du site, Tassili est classé patrimoine mondial par l'Unesco en 1982. Il est aussi classé comme réserve de l'Homme et de la Biosphère par le réseau MAB, en 1986. D'autres sites sont encore connus en Algérie et on peut citer les gravures rupestres du Hoggar, du Sud-oranais, de la région d'Ain Sefra, de la région d'El-Bayadh, de la région d'Aflou et de Tiaret etc.

En Tunisie, plusieurs abris peints ont été inventoriés surtout au Djebel Ousselat dans la région d'Oueslatia comme les abris d'Aïn Khanfous, d'Oued Majel, d'Oued Chara, d'Oued Bourrime, de Chendoube et d'Oued Grabech.

Ce dernier par exemple qui s'étend sur une longueur de dix mètres et une hauteur de quatre mètres, a révélé la présence d'un ensemble peint à l'ocre rouge foncé et constitué de 25 représentations correspondant à 21 figurations humaines, un seul zoomorphe et 3 représentations d'armes. L'espace peint se divise en quatre panneaux nettement séparés l'un de l'autre par un espace non peint.²⁵⁹

Au Maroc, parmi les sites les plus représentatifs, riches en gravures rupestres, on peut citer *Yagour* au Haut-Atlas. La concentration des représentations dans le haut Atlas marocain peut être expliquée par un développement des activités domestiques et agricoles dans la région qui semble avoir disposé de riches zones de pâturage.

Les sites gravés correspondent aux centres encore actuels de la vie pastorale : points d'eau, vallons et passages naturels. Les plus belles gravures sont contemporaines de l'âge du bronze espagnol d'El Argar (-1700 à -1200). Elles peuvent être datées par la présence de la « hache d'arme », hache-poignard à lame de cuivre, manche de bois et de métal et rivets d'argent. On

²⁵⁷Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/179/>

²⁵⁸*Ibidem*

²⁵⁹Jaâfar Ben Nasr, « Quatre abris peints découverts au Jebel Ousselat (Tunisie centrale) », *Préhis-toires Méditerranéennes* [En ligne], 10-11|2002, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 05 mars 2014. URL : <http://pm.revues.org/266>

trouve aussi de nombreux poignards rivetés à lame droite. C'est la preuve d'une relative vulgarisation du métal. Il faut noter cependant à côté de ce bronze méditerranéen des survivances Néolithiques – arcs et idoles matriarcales.²⁶⁰

La période protohistorique était marquée par l'apparition des objets en cuivre qui sont venus compléter l'outillage en pierre (chalcolithique). Le Haut-Atlas semble être un point de rencontre entre les atouts agricoles de l'Afrique du Nord et les atouts industriels métallique de la Péninsule Ibérique.

Il semble qu'à la suite de l'assèchement du Sahara, qui s'est accéléré au milieu du troisième millénaire avant notre ère, des pasteurs éleveurs de bœufs venus du Sud soient réfugiés dans l'Atlas. D'autre part, l'Espagne du sud a diffusé le métal dans le bassin méditerranéen occidental dès la fin du troisième millénaire. La rencontre a pu se produire dans cette montagne humide qu'est l'Atlas.²⁶¹

Le Haut-Atlas constitue ainsi un centre des gravures rupestres. Les représentations y sont diverses (animaux domestiques, hommes, armes) et nous renseignent, d'un côté, sur l'existence d'un esprit de symbolisation chez les hommes de l'époque, et d'un autre côté, sur leur mode de vie. Les scènes représentées servent, par ailleurs, à rendre intelligible l'activité de l'esprit humain par rapport à son milieu.

Les gravures rupestres offrent des informations sur la faculté de symboliser, une faculté qui signifie que l'homme était en mesure de transcender et de représenter ses expériences vécues sur la pierre. Sans cette activité symbolique, c'est-à-dire sans ce rapport entre symbolisant et symbolisé, il serait, par exemple, difficile d'avoir des indications sur la pensée symbolique dans le Néolithique.²⁶²

A travers les scènes gravées, on peut aussi avoir des données sur le mode de vie de ces hommes durant ce passage du Néolithique à l'Age de Bronze. En fait, il s'agit d'une culture pastorale qui multiplie les représentations de bovidés, de figures masculines et où l'élevage est plus pratiqué que la chasse.

Les gravures nous renseignent sur les genres de vie. L'élevage l'emporte très nettement sur la chasse. Parmi les représentations animales, on trouve environ 4 à 5 fois plus de bovidés que de bêtes sauvages. Mais les vêtements à frange de cuir traduisent des héritages antérieurs. Il y'a très peu de représentations de charrue ce qui indique une place limitée de l'agriculture. Cette civilisation pastorale multiplie les représentations masculines²⁶³

Les objets familiers aux hommes protohistoriques (armes : haches et épées, bovidés, corps humains), seront les plus représentée dans l'art sur pierre de l'époque et nous informent sur les caractéristiques de la civilisation bovidienne

²⁶⁰Brignon J., et al, 1967, p 14.

²⁶¹*Ibidem*, p 14.

²⁶²Nhaila M., 2008 : « La dimension symbolique de la pierre », dans, Le jardin des Hesperides, Revue de la Société Marocaine d'Archéologie et du patrimoine (SMAP), semestrielle, N° 4- Mai/Octobre, La pierre et son usage à travers les âges, p 14.

²⁶³Brignon J. et Al., 1967, p 14

issue de la préhistoire. « Elle nous apprennent, entre autre, que nos ancêtres connaissent aussi depuis fort longtemps l'attelage des bœufs, qui est représenté sur les fresques égyptiennes comme sur les gravures du Haut-Atlas. »²⁶⁴ Par contre, plusieurs signes restent inexplicables dans les gravures rupestres.

Un grand nombre de gravures reste énigmatique, beaucoup de figures sont symboliques, la plupart avaient une signification religieuse qui nous échappe. Il semble évident par exemple que, malgré les nombreuses représentations de chars, jamais il n'a pu en circuler sur le plateau accidenté et accessible seulement aux piétons ou aux mulets. Ces chars ne sont d'ailleurs jamais représentés attelés. Leur signification exacte nous est inconnue, mais elle est à coup sûr symbolique.²⁶⁵

Les scènes mêmes d'attaque d'éléphants peuvent faire partie de représentation magique et mythique. Il y'a d'autres signes qui sont de provenance orientale ou méditerranéenne ce qui nécessite la recherche de leur signification dans les terres d'origines.

A côté des gravures rupestres qui sont représentatives de l'époque protohistorique se situant entre le néolithique et le début de l'histoire, un vestige mobilier est aussi relatif à cette période. Il s'agit d'un type de céramique représenté par le vase connu sous le nom de « vase campaniforme ». A cela s'ajoute aussi une céramique noire lisse.

1.3 Sites antiques de l'Afrique du Nord

Ces sites nous permettent de connaître les cultures et les civilisations antiques qui se sont succédé en Afrique du Nord. Leur diversité témoigne de la diversité de ces cultures. Chronologiquement, les plus anciennes traces antiques sont phéniciennes. L'influence des Phéniciens puis des Carthaginois est attestée sur les sites côtiers à partir de Carthage jusqu'à Mogador.

Les royaumes amazighes sont connus entre le III^{ème} et le I^{er} siècle avant J.-C. A partir de 146 avant J.-C., date de la destruction de Carthage par les romains, ces derniers ont commencé à s'installer en Afrique du Nord et à travers leur présence d'importantes traces archéologiques et de nombreux témoignages littéraires ont été laissée dans la région. Même si plusieurs cités étaient déjà urbanisées à l'époque préromaine, l'empreinte romaine est restée très forte puisqu'il leur revient le développement des villes, de l'architecture des arts ainsi que de l'organisation politique et militaire. Les fouilles archéologiques effectuées dans les différents sites antiques ont mis au jour de nombreux objets et des témoignages précieux sur les cultures antiques.

²⁶⁴Touri A., 1990, p 4

²⁶⁵Brignon J. et Al., 1967, p 15

1.3.1 Sites antiques du Maroc

Lixus

Lixus se considère comme l'un des anciens comptoirs fondés au début du premier millénaire avant J.-C. par les phéniciens en Méditerranée Occidentale. Le site est situé à 3,5 km de la ville de Larache, à l'embouchure de l'oued *Loukkos*. Il est bâti sur une colline d'une altitude de 80 m, que les autochtones appellent l'enseillée (Tchemich) en raison de sa topographie exposée au soleil. La présence de l'oued *Loukkous* et des plaines marécageuses l'entourant expliquent le caractère attractif du site qui semble être fréquenté dès l'époque préhistorique vu la mise au jour d'outils en silex. Quant au matériel archéologique de l'époque historique, il y'a la découverte en abondance de céramique à engobe rouge, typiquement phénicienne.

Toutefois et d'après les légendes, *Lixus* aurait été fondée autour du XII^{ème} siècle avant J.-C. Toutefois, à travers le matériel archéologique et les structures repérées, la plus ancienne occupation du site ne remonte pas à plus du VIII^{ème} siècle. Dans la majorité des textes concernant le Maroc antique *Lixus* est toujours présente et dès le V^{ème} siècle, « Hannon évoque dans son périple le fleuve nommé le Lixos. Il nous signale les *lixites* qui parlent plus d'une langue, dont le punique, et lui servent d'interprète. »²⁶⁶

La même ville sera mentionnée dans le périple du Pseudo-Scylax et chez Pline l'ancien.

Le périple de Scylax, daté du IV^{ème} siècle avant J.-C., cite « Lixos » comme une ville phénicienne. Pline l'ancien nous rappelle la légende qui place l'un des travaux d'Hercule (la cueillette des pommes d'or du jardin des Hespérides) à Lixus. Il interprète ces fables en se fondant sur les données géographiques du site : le dragon qui garde le jardin ne serait autre que le fleuve du Loukkos qui serpente au pied de la colline de Tchemich. Il date la fondation de la ville au XII^{ème} siècle avant J.-C. et nous apprend que Lixus devient colonie sous Claude.²⁶⁷

Du III^{ème} siècle avant J.-C. jusqu'à l'arrivée des romains, la ville de *Lixus* a continuellement connu une prospérité et un développement urbain et économique. Les fouilles archéologiques entreprises dans les différents secteurs de la ville ont mis au jour un ensemble architectural remontant à l'époque punico-mauritanienne. Un quartier complet et ses annexes ont été mis au jour et se composent d'un ensemble de résidences privées, d'un temple et d'une enceinte.

Au nord de la villa été dégagé un quartier d'habitation construit au II^{ème} siècle avant J.-C. C'est à cette date que l'on situe la construction de l'enceinte en grand appareil, de style hellénistique, qui limite le quartier d'habitation à l'ouest. La vie religieuse à cette époque est représentée par le temple H construit sur le haut de l'acropole.²⁶⁸

²⁶⁶Habibi, 1990, p 24

²⁶⁷*Ibidem*, p 24

²⁶⁸*Ibid.*, p 25

Archéologiquement, il ne reste, aujourd'hui, de ce temple que sa niche accolée de deux murs.

La ville de Lixus n'a pas échappé à l'influence des puissances méditerranéennes. Carthage avait une grande présence en Afrique du Nord, mais après ses défaites dans les guerres puniques qui l'ont apposée aux romains, ces derniers ont pu intervenir dans la région, d'abord économiquement et ensuite politiquement et culturellement.

Dès la fin du III^{ème} siècle avant J.-C., à la suite de la deuxième guerre punique (218-202), commencent à apparaître les traces d'une époque nouvelle, caractérisé sur le plan matérielle par l'introduction d'éléments importés d'Italie. La proportion du mobilier romain augmente en nombre et en variété par rapport au mobilier de type oriental.²⁶⁹

La position de Lixus y a favorisé la pêche et l'agriculture. La ville était dotée d'un quartier industriel pour la salaison des poissons, une industrie typiquement régionale, la plus importante dans l'occident romain. « Ce quartier industriel est resté en fonction durant toute l'époque romaine. Il regroupe cinquante usines et un bassin, qui forment onze ensembles, chacun représentant une usine. »²⁷⁰ Certaines usines, comme des quartiers, ont été détruites lors des conflits qui ont opposé les romains aux résistants locaux. Cela s'est produit surtout aux débuts du I^{er} siècle après J.-C. avec l'annexion politique du royaume mauritanien à l'empire romain.

Sous l'empire romain, la ville de *Lixus* a connu un essor architectural et culturel. « L'acropole devient le centre religieux de la ville ; le temple F, qui occupe la majeure partie de la plate-forme supérieure, y est érigé. Un autre temple voisin, (temple G) est construit au nord-ouest du quartier religieux. »²⁷¹ Toutes les composantes urbanistiques des villes romaines trouvaient leur place à Lixus.

Lixus se dote alors d'un théâtre-amphithéâtre, le seul connu à nos jours en Maurétanie tingitane. Des thermes publics, d'où provient une mosaïque dont l'emblème central représente le dieu océan, sont construits au sud du théâtre. La villa romaine succède à la maison maurétanienne aux pièces rectangulaires reliées par des couloirs.²⁷²

Les villas découvertes à Lixus imitent le style des villas romaines, avec un péristyle sur lequel s'ouvrent les chambres et avec des mosaïques qui couvrent le sol comportant des décors géométriques et figuratifs. Les figures représentent des dieux romains comme le dieu Mars ainsi que des personnes légendaires romaines (Rhéa Silivia, mère de Rémus et Romulus les deux fondateurs mythiques de Rome).

Après une période de prospérité sous les romains, *Lixus* va connaître des moments de déclin en liaison avec la crise de l'empire romain. L'espace habité dans la ville sera réduit à la moitié.

²⁶⁹Habibi, 1990, pp 24 -25

²⁷⁰*Ibidem*, p 25

²⁷¹*Ibid.*, p 25

²⁷²*Ibid.*, p 25

Lors de la crise du III^{ème} siècle, *Lixus* se replie sur elle-même. La vie se maintient à l'intérieur de la nouvelle enceinte réduite, construite au IV^{ème} siècle autour de la ville haute au nord, et à mi-pente au sud-est et au sud de la colline. Commence alors le déclin de *Lixus*, qui ne cessera qu'à l'arrivée des premiers musulmans.²⁷³

En tant que site islamique, les géographes arabes désignaient *Lixus* par le terme de *Tchemich*, mais les connaissances qui sont liées à cette époque sont limitées. Même les vestiges islamiques de la ville, ils ont été soit détachés de leur contexte par le remploi des matériaux dans d'autres constructions ultérieures soit détruits lors des fouilles coloniales centrées sur l'époque romaine. « Nos connaissances sur cette époque se limitent à quelques constructions : la mosquée sur la ville haute et une maison musulmane à patio aux murs stuqués et peints et bassin central pour recueillir l'eau de pluie. »²⁷⁴ Toutefois, étant donné que les fouilles sont encore en cours dans des parties du *Lixus* islamique non fouillées auparavant, d'autres données seront sûrement mises en évidence.

Banasa

Le site de *Banasa* se situe sur une petite colline à proximité de l'oued Sebou qui serpente la plaine du Gharb. Il a fait, pour la première fois, l'objet d'une note de l'explorateur Charles Tissot à la fin du XIX^{ème} siècle.

Les premières occupations humaines de ce site antique remontent au I^{er} siècle avant J.-C.

La présence, dès le I^{er} siècle avant J.-C., d'un établissement humain sur le site de *Banasa* ne fait plus aucun doute. En effet, en 1955, des sondages effectués dans le quartier méridional de la ville ont révélé l'existence de fours de potiers antérieurs à la colonie romaine *Iulia Valentia Banasa*.²⁷⁵

Il est fort probable que ces fours étaient en fonction dès le III^{ème} siècle avant J.-C., mais certaines influences étrangères y ont été notées (amphores puniques, lampes à deux becs). « Les céramiques issues de ces fours portent l'empreinte d'influences phéniciennes, grecques et ibéro-puniques, mais témoignent aussi d'une originalité locale indéniable. »²⁷⁶

La ville maurétannienne de *Banasa* est ensuite, comme le reste des villes de l'Afrique du Nord, annexée à l'empire romain.

En 25 avant J.-C., une colonie romaine, administrativement rattachée à la province de Bétique, est établie à l'emplacement de la cité maurétannienne. La création de la colonie de *Iulia Valentina Banasa*, à l'instar de celle des deux autres colonies, *Babba Iulia Campestris* et *Iulia Canstantia Zilil*, fondées à la même époque par l'empereur Auguste, avait pour objectif principal la romanisation du pays et sa préparation à la colonisation romaine qui interviendra en 40 après J.-C.²⁷⁷

²⁷³Habibi, 1990, p 25

²⁷⁴*Ibidem*, p 25

²⁷⁵*Ibid.*, p 26

²⁷⁶Akerraz A., 1990, p 26

²⁷⁷Habibi, 1990, art. cit. p 26

En tant que cité de l'empire, Banasa est doté d'un ensemble d'édifices marquants de la civilisation romaine. Ces derniers se sont ajoutés aux structures urbaines initiales de la ville. « La ville de Banasa s'organise autour d'un forum dallé bordé par deux portiques. Les petits côtés de la place sont occupés par une basilique et un temple à cinq *callae*, de tradition maurétanienne. »²⁷⁸ Grâce aux travaux archéologiques, des structures thermales, des maisons à péristyle et des installations industrielles sont mises au jour en attestant d'un urbanisme à l'orthogonal.

D'un point de vue administratif, le site de Banasa a livré des documents archéologiques d'une grande importance. « La petite cité a été rendue célèbre principalement par les documents historiques qui y ont été exhumés, dont les plus importants sont la table de bronze de Banasa et la lettre de l'empereur Caracalla qui dispense les populations de la province des arriérés impôts dus à l'état romain. »²⁷⁹ D'un point de vue urbanistique, la cité a également fourni des structures romaines dans différents quartiers (central, sud et nord-ouest), des maisons à péristyle et à une enceinte.

Le quartier central offre un ensemble de bâtiments publics (temple, forum, basilique...) inscrits dans la trame orthogonale [...] Le quartier sud est construit sur une orientation différente ainsi que le quartier dit du *Macelum* au nord-ouest. Plusieurs grandes maisons à péristyle, des établissements de bains publics, des boulangeries et des bâtiments à vocation artisanale et commerciale ont été mis au jour. Un tronçon du rempart qui entourait la ville a été dégagé au sud-ouest.²⁸⁰

Après le retrait des romains, Banasa est probablement mise aux oubliettes étant donné la rareté des traces matérielles post-romaines.

Volubilis

Volubilis se considère comme l'un des plus importants et des plus prestigieux sites romains du Maroc. Selon les recherches archéologiques, le site a été fréquenté dès la préhistoire, mais il n'a connu de développement qu'au cours des époques maurétanienne et surtout romaine.

Les traces antiques les plus anciennes remontent au III^{ème} siècle avant J.-C. qui correspondent à l'époque maurétanienne ou l'influence carthaginoise était sentie au niveau politique et culturel. « A l'époque maurétanienne, la ville était organisée sur le modèle des cités carthagoises. Un collège de suffètes gérait les affaires municipales. Plusieurs monuments (temples maisons, mausolée, enceinte) témoignent de l'importance de cette ville dès cette époque. »²⁸¹

Avec l'occupation romaine du site en 42 après J.-C.

²⁷⁸Habibi, 1990, art. cit. p 26

²⁷⁹*Ibid.*, p 26

²⁸⁰Voir : http://www.miniculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

²⁸¹Akerraz A., 1990, p 29

Volubilis est élevée au rang de municipes et connaît une extension urbaine considérable à partir de la deuxième moitié du I^{er} siècle après J.-C. Sous l'Empereur Marc Aurèle (168-169 après J.-C.), une enceinte urbaine qui enserrait une superficie de quarante hectares était construite. Sous les sévères (fin du II^{ème} et début du III^{ème} siècle), le quartier monumental (capitole, basilique et forum) est réaménagé et l'arc de triomphe est érigé pour rendre hommage à l'empereur pour avoir accordé la citoyenneté romaine aux habitants libres de la ville et d'avoir remis les arriérés d'impôts à tous les volubilitains.²⁸²

Volubilis a connu, durant la période romaine, un grand développement et une grande extension. Des thermes, des temples, un forum et des maisons ont été construits dès la deuxième moitié du I^{er} siècle après J.-C. Dès l'accès de la dynastie des sévères au pouvoir, la cité a connu de nouveaux aménagements. « Les monuments culturels subissent des modifications, comme par exemple, le temple B, dit de Saturne. Ce temple, un quadrilatère de 3200 m², situé à l'écart du reste de la ville, fut englobé dans le périmètre urbain par l'enceinte de Marc-Aurèle. »²⁸³

Aujourd'hui et sur le plan archéologique, l'ensemble des composantes romaines de Volubilis sont toujours visibles. Le plus majestueux est sans doute le quartier monumental.

Constitué de trois places vers lesquelles convergent les principales voies de circulation de la ville, le quartier monumental formait le cœur de la cité : le forum, place publique et administrative, occupe une superficie de 1300 m² pavée de grandes dalles. La basilique, siège de la justice, s'élève sur le côté oriental. Elle se compose de trois nefs encadrées de colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens. Le capitole, temple officiel dédié à la triade capitoline : Jupiter, Junon et Minerve. Construit sous l'empereur Macrin (217 après J.-C.), l'ouvrage s'élève au-dessus d'un podium desservi par un escalier devant lequel se dresse un autel. Une colonnade partiellement restaurée offre encore une excellente idée sur son état originel. L'arc de triomphe se dresse à l'extrémité nord-ouest de cet ensemble. Large de plus de 5,87 m et haut de plus de 11 m, il domine la partie basse du quartier nord-est et s'ouvre sur le *decumanus maximums*, artère principale de la ville. L'arc de triomphe, en partie restauré, est édifié en l'honneur de l'empereur Caracalla.²⁸⁴

D'autres quartiers sont encore visibles comme le quartier résidentiel nord-est dont des demeures offrent de riches mosaïques (la maison à l'Ephèbe, la maison aux travaux d'Hercule, la maison aux colonnes ou la maison au cortège de Vénus). C'est ici où les œuvres spectaculaires de Volubilis ont été exhumées. « C'est dans ce quartier, en effet, qu'ont été mises au jour de nombreuses œuvres d'art dont les plus célèbres sont les bustes en bronze de Juba II et de Caton d'Utique qui décorait tous les deux, avec la statue du vieux pêcheur, la belle maison dite de cortège de Vénus. »²⁸⁵ En plus du caractère majestueux de l'architecture publique, l'architecture privée reflétait la hauteur des possesseurs des demeures. Ces

²⁸²Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

²⁸³Akerraz A., 1990, p 29

²⁸⁴Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

²⁸⁵Akerraz A., 1990, p 28

dernières s'organisent autour d'une cour à ciel ouvert, ou péristyle, bordé de deux à quatre galeries selon leur superficie. La plupart de ces demeures comprenaient des dépendances telles que des bains et des huileries.

En ce qui concerne le patrimoine religieux, une centaine d'ex-voto ont été mis au jour.

Les scènes représentées, sculptées, gravées ou peintes, sont très répétitives : il s'agit en général d'un personnage qui accomplit un acte religieux (offrande ou sacrifice), ou qui montre simplement une attitude traduisant la prière. Le mobilier liturgique se compose essentiellement d'autels, de vases, de couronnes, de rameaux et de bétons.²⁸⁶

Dès 285, en raison du retrait des romains, la ville de Volubilis se replie sur elle-même et quelques nouveaux quartiers extra-muros se sont construits à l'ouest de la ville, sur la rive de l'oued *Khoumane*. « Après le retrait de l'autorité romaine, la superficie de la ville s'est réduite et l'habitat s'est déplacé vers l'ouest à proximité de l'oued, car l'aqueduc construit à l'époque romaine ne fonctionne plus. »²⁸⁷

L'époque post-romaine manque de traces archéologiques, mais ce qu'est connu de cette époque, c'est que les populations utilisaient le latin et pratiquaient la religion chrétienne.

Nous ignorons pratiquement tout de l'organisation municipale et politique de la ville à cette époque. Quelques rares documents attestent que les populations volubilitaines se sont christianisées et parlaient encore la langue latine, ou du moins l'écrivait à la veille de l'arrivée de l'Islam et de l'établissement d'Idriss I^{er} à Volubilis à la fin du VIII^{ème} siècle. A ce moment encore la ville de Volubilis était une des plus importantes agglomérations du Maroc.²⁸⁸

En plus de son caractère antique, Volubilis a gardé une grande activité à l'époque islamique puisque « walili » (volubilis) est la région dans laquelle Idris premier, le fondateur de la dynastie Idrisside, a été accueilli par les tribus d'*aouraba* qui l'ont proclamé chef vers 788 de l'ère chrétienne. *Walili* a été abandonnée après la fondation de Fès par le fils Idriss II, mais les traces de certains quartiers islamiques ont été décelées à Volubilis.

Tamuda

Le site de Tamuda se situe près de la ville de Tétouan sur la rive de l'oued Martil, à quelques kilomètres de la côte méditerranéenne. Les données concernant une présence phénicienne ou carthaginoise à Tamuda ne sont pas abondantes. « La présence, parmi le matériel provenant des fouilles de Tamuda, de deux vases de tradition phénico-punique datant de la fin du VII^{ème} ou début du VI^{ème} siècle avant J.-C. pose le problème de l'origine de l'occupation préromaine du site. »²⁸⁹ La

²⁸⁶ Akerraz A., 1990, p 27

²⁸⁷ *Ibidem*, p 28

²⁸⁸ *Ibid.*, p 28

²⁸⁹ Voir : http://www.miniculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3AAsites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

première occupation attestée archéologiquement dans le site est maurétanien. Elle remonte à la fin du III^{ème} siècle avant J.-C. Deux grands quartiers peuvent être distingués. Le quartier du Sud qui adopte la forme d'un rectangle et le quartier de l'Est qui a la forme d'un ensemble d'îlots. Au II^{ème} siècle avant J.-C., la ville est plus connue par la prospérité de son commerce et ses échanges avec les peuples méditerranéens. Des pièces de céramiques attestent de cette ouverture de Tamuda sur le commerce extérieur.

En revanche, entre la fin du I^{er} siècle avant J.-C. et le début du I^{er} siècle après J.-C., et en raison d'un ensemble d'événements historiques, la cité a été, en grande partie, ravagée.

La ville de Tamuda subit vers la fin du I^{er} siècle avant J.-C., une destruction liée à un incendie. Cette destruction, attestée sur plusieurs sites du nord du Maroc, est liée, certainement, aux faits historiques qui ont marqué la Maurétanie à cette époque, à savoir les luttes entre le roi Bogud, allié d'Antoine, et le roi Bocchus allié d'Octave. Tamuda fut détruite définitivement vers 40 après J.-C., lors de l'intervention des troupes romaines en Maurétanie et la révolte d'Aedemon.²⁹⁰

Après sa destruction, Tamuda a été réaménagée par les romains qui y ont installé un camp militaire. Ce camp sera pourvu, à la fin du III^{ème} siècle après J.-C. de tours semi-circulaires aux angles et aux courtines.

Cotta

Ce site est situé près de Tanger sur la côte atlantique. Ses ruines ont attiré, pour la première fois, l'attention des explorateurs français. Ch. Tissot et G. Buchet ont considéré qu'il peut s'agir de la station de Cotta qu'on trouve indiquée chez Pline l'Ancien. Le site fut l'objet d'un ensemble de fouilles (Montalbon, Ponsich) et un important matériel archéologique y a été mis au jour et a permis de faire remonter les premières occupations du site au III^{ème} - II^{ème} siècle avant J.-C. Etant donné la position stratégique du site, surtout pour une navigation de cabotage, on peut estimer une installation humaine à une période plus antérieure. A l'époque romaine, une usine y était construite pour la salaison des poissons et ses traces sont jusqu'aujourd'hui visibles.

Kouass

Ce site antique est situé près de la ville d'Asilah, à 25 Km de la ville de Tanger. Le choix de l'emplacement du site, sur la rive droite de l'oued *Gharifa*, n'était pas arbitraire sinon qu'il répondait à des soucis agricoles et commerciaux des populations antiques. « La présence du fleuve *Gharifa*, la proximité d'un port naturel, la présence de terres fertiles et de carrières d'argile ont facilité, certainement, l'installation humaine sur le site de *Kouass*. »²⁹¹

²⁹⁰Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

²⁹¹*Ibidem*

Sur le plan archéologique, et comme un ensemble de sites antiques, *Kouass* disposait des ateliers de potiers d'une longue tradition.

Outre les ateliers de potiers, M. Ponsich a reconnu une construction à caractère défensif qui se rapproche, du point de vue technique de construction des bâtiments préromains de Tamuda et de Lixus, des usines de salaisons datées de l'époque impériale (I^{ème} - II^{ème} siècle après J.-C.), un aqueduc et une citerne.²⁹²

Dchar jdid

Ce site est situé à quelques kilomètres de la ville d'Asilah. Les fouilles entreprises dans le site témoignent d'une occupation préromaine. « Un premier sondage entrepris en 1977 a permis de repérer, à deux mètres du sol moderne, des couches ne contenant que des céramiques campaniennes et quelques fragments de céramique peinte. »²⁹³ Deux niveaux maurétaniens ont été ainsi déterminés. Le premier se date autour du II^{ème} siècle avant J.-C. Quant au deuxième, et vu le matériel d'importation qu'il renferme, il se date du troisième quart du I^{er} siècle avant J.-C.

Vers la fin du I^{er} siècle avant J.-C. (entre 33 et 25 avant J.-C.), la ville est détruite par ordre de l'empereur Auguste et une implantation coloniale est venue voir le jour sur le même site : *Iulia Constantia Zilil*. « D'après un passage de Strabon, les habitants de cette ville furent déplacés en Espagne, avec des habitants de Tingis et des colons italiens pour constituer la population de *Iulia Izoa en Bétique*. »²⁹⁴

Les travaux de fouille effectués sur le site montrent que la ville a été dotée de structures architecturales marquantes de la période romaine : un grand temple, un ensemble thermal, une imposante citerne à quatre compartiments. Une enceinte est venue ultérieurement s'ajouter à l'ensemble (au II^{ème} siècle). L'implantation coloniale a été à différents moments de son histoire détruite et reconstruite sur ordres impériaux, jusqu'à son abandon vers la fin du V^{ème} siècle. Le vestige le plus important qui nous est parvenu concerne une église paléochrétienne à trois nefs. Un monument spectaculaire et unique de son genre en Maurétanie Tingitane.

Thamusida

Le site de Thamusida est situé sur la rive gauche du fleuve Sebou, à quelques kilomètres de Kenitra. Quelques objets témoignent de sa fréquentation dès la préhistoire, mais ce n'est qu'à partir du II^{ème} siècle avant J.-C. que le site a connu une intense occupation.

Vers le milieu du II^{ème} siècle avant J.-C., le plateau qui domine le fleuve dans la partie nord du site porte un habitat caractérisé par une architecture en terre et par la présence de vases

²⁹²Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

²⁹³*Ibidem*

²⁹⁴*Ibid.*

céramiques peints. L'agglomération maurétanienne continua à exister jusqu'à la conquête romaine.²⁹⁵

Avec l'occupation romaine, Thamusida a connu une expansion et durant la deuxième moitié du I^{er} siècle après J.-C. la ville a été dotée de certaines structures architecturales. « Sous les Flaviens (69-96 après J.-C.), une garnison militaire romaine séjourne sur les lieux. La ville donne des signes de croissance ; elle se dote d'un temple (le Temple à bossages), de thermes et de maisons d'habitations dont une à cour centrale. »²⁹⁶

Au cours du deuxième siècle après J.-C., le développement de la ville a continué et s'est manifesté par l'agrandissement des thermes, la construction de nouveaux temples, de nouveaux ateliers et de nouvelles habitations. En plus des rôles commerciaux et industriels qui sont liés à ces réalisations, Thamusida avait une autre fonction en étant aussi un camp militaire.

Elle était peuplée de vétérans et sous Marc-Aurèle (161-180 après J.-C.), on y construisit la plus grande forteresse de Tingitane pour assurer la protection de la population civile. Sous Commode (176-192 ap. J.-C.) ou Septime Sévère (193-211 après J.-C.), la ville se dote d'une enceinte qui a remployé des stèles funéraires et écrasé une partie de la riche Maison du dallage, ce qui indique que l'ouvrage fut dicté par la crainte d'un danger proche ou lointain.²⁹⁷

Les trouvailles relatives au III^{ème} siècle après J.-C ne sont pas nombreuses à Thamusida.

Même si la ville a gardé son activité, il semble qu'elle commence à être abandonnée par les romains. Quelques rares ruines attestent d'une occupation restreinte de la ville à l'époque post-romaine.

Rirha

Ce site est situé à quelques kilomètres de Sidi Slimane sur la rive droite de l'oued Beht. Dès 1955, des fouilles ont été entamées à Rirha et certains considèrent qu'il s'agit de la ville antique de Gilda citée dans les sources antiques. D'après ces fouilles :

L'occupation des lieux semble remonter à la première moitié du II^{ème} siècle et probablement au III^{ème} siècle avant J.-C. Elle correspond à un habitat caractérisé par une architecture en terre (briques crues). L'activité principale paraît consacrée à la fabrication de la céramique dont témoignent les vestiges de fours et de nombreuses galettes isolantes « colifichets ».²⁹⁸

Les céramiques peintes et les amphores cylindriques récupérées à Rirha sont similaires à celles retrouvées dans d'autres sites antiques du Maroc (par exemple : Banasa).

²⁹⁵ Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

²⁹⁶ *Ibidem*

²⁹⁷ *Ibid.*

²⁹⁸ *Ibid.*

A l'époque romaine (du I^{er} au III^{ème} siècle après J.-C.) appartiennent un ensemble d'objets comme des stèles funéraires contenant des inscriptions latines. Au-delà de ces objets mobiliers, certaines structures architecturales ont été mises au jour.

Quelques traces d'une enceinte construite en blocage parementé, qui devait être percée d'une porte, les restes d'un établissement thermal, un bâtiment composé de six pièces ouvertes sur un péristyle à quatre colonnes et dont les trois centrales conservent des traces de fresques sont les seuls vestiges actuellement visibles sur le site.²⁹⁹

Sala

Le site de Sala se situe à Rabat, à quelques kilomètres de l'embouchure de l'oued Bouregreg. Des trouvailles fortuites ont été mises au jour dans le site entre 1918 et 1924, mais les fouilles archéologiques proprement dites n'ont commencé qu'en 1929. Elles ont été menées par J. Borely et la princesse égyptienne Khadija Fouad. Les fouilles ont été, ensuite, poursuivies et de façon intense par J. Boube ce qui a permis d'apporter des indices importants sur l'occupation du site. D'après quelques trouvailles archéologiques (des fragments de céramique à engobe rouge et des scarabées en pâte tendre), le site de Sala a été fréquenté par les phéniciens.

L'installation d'une ville remonte à l'époque maurétanienne et sous Juba II, cette ville a connu un développement majeur et fut dotée d'un ensemble de structures architecturales.

Trois temples, dont l'un construit sur trois terrasses superposées et bordé d'un portique, des édifices publics en grand appareil maurétanien à empilements intercalaires, des magasins en brique crue et des rues au dallage rectangulaire en grès dunaire nous révèlent quelques aspects de l'urbanisme et de l'architecture de Sala à l'époque de Juba II.³⁰⁰

Localisés aujourd'hui sous les bâtiments romains, certains matériaux de la ville ont servi de remploi dans des réalisations ultérieures.

La qualité et la diversité des traces qui remontent à cette période nous renseignent de l'ouverture de Sala sur les courants commerciaux de l'époque et sur les influences méditerranéennes : puniques, italiennes, et même égyptiennes.

Des chapiteaux ioniques de tradition punique, des chapiteaux lotiformes et toscans, des colonnes stucées, des corniches à gorge égyptienne, épaves échappées à la destruction des édifices, donnent une idée de leur décoration et permettent de rattacher cette architecture à l'architecture gréco-punique de l'ancien domaine carthaginois.³⁰¹

Au-delà de ces réalisations architecturales, l'époque préromaine a livré des débris en céramique et plusieurs objets en marbre.

²⁹⁹Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

³⁰⁰Boube J., 1990, « Sala » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 29

³⁰¹Boube J., 1990, p 29

De la sculpture figurée, nous sont parvenues quelques pièces de qualité : un éléphant, taillé en ronde-bosse dans un calcaire bleu, un portrait de Juba II, en marbre pentélique, et deux grandes statues en marbre grec. L'une, réplique de Doryphore de Polyclète, représente un prince diadémé, probablement Ptolémée de Maurétanie.³⁰²

Les fouilles archéologiques des niveaux préromains ont permis également de mettre au jour de nombreuses pièces de monnaies qui nous renseignent sur les échanges commerciaux de Sala avec les villes du nord.

On retrouve dans ces niveaux des monnaies de Sala, de Lixus, de Tingis, de Iol-Césarée, de Carteia, de Sexi, de Malaca et surtout celles, les plus nombreuses, de la vieille colonie phénicienne de Gadès (Cadix), qui laissent deviner l'orientation, pour une grande part ibérique, du commerce de Sala.³⁰³

En ce qui concerne les traces romaines :

Les premières fouilles entreprises sur le site (1929-1930) ont exhumé le noyau du centre monumental avec l'arc de triomphe à trois baies, le forum, la curie et le capitole. Les fouilles de J. Boube entreprises à Sala depuis 1958, ont mis au jour de nouveaux monuments dont des temples, des thermes, le nymphée, des entrepôts et plusieurs nécropoles qui bordent la ville.³⁰⁴

Durant les premières années de l'annexion de la Maurétanie (deuxième moitié du I^{er} siècle), la ville de Sala n'avait pas connu beaucoup de transformations. C'est le deuxième siècle après J.-C. qui voit l'introduction d'un ensemble d'édifices, le changement de certains plans anciens et l'aménagement de nouvelles constructions.

Sur les rives de la rue principale, élargie aux dimensions d'une place publique au dallage polygonal, s'édifient, auprès des constructions anciennes, les monuments nouveaux : le capitole, construit à l'époque de Trajan Adrien par C. Hosidius Servus, un grand édifice à boutique, peut être le marché, la curie ulpienne, un arc à trois baies, un sanctuaire de sources et de fontaines, un bâtiment de vastes proportions ruiné sous les Mérinides, des thermes publics et, enfin, établie au pied d'un temple gréco-punique, la place du forum, sur le dallage de laquelle s'élevaient encore, au moment de sa découverte, les bases de statues et les dédicaces aux empereurs du IV^{ème} siècle.³⁰⁵

A cet ensemble s'ajoute le nymphée octogonal encore très visible sur le site.

Les fouilles de 1966-1967 qui ont concerné plus de trois cents sépultures ont apporté d'autres indices sur l'époque romaine à Sala, notamment en mobilier archéologique céramique.

Des centaines de vases, souvent intacts, ont été recueillis dans les cistes et les urnes : lampes, balsamiques de terre cuite et de verre, vases en sigillée italique, gallo-romaine et hispanique, sigillée claire africaine, gobelets à parois fines, pichets, cruches, lagènes, phiales peintes,

³⁰²Boube J., 1990, p 29

³⁰³*Ibidem*, p 29

³⁰⁴Voir http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

³⁰⁵Boube J., 1990, p 29

auxquels s'ajoutent monnaies, miroirs, crotales, phalères, bijoux, amulettes, œufs d'autruche, etc. Des stèles, des inscriptions et plusieurs petits mausolées en grand appareil ont été aussi mis au jour.³⁰⁶

Sala antique est ainsi caractérisée par sa richesse en vestiges mobiliers maurétaniens et romains. Après le retrait des romains, Sala est restée ouverte aux influences méditerranéennes et recevait des produits ibériques, orientaux et byzantins.

Durant le Moyen-âge il est probable qu'on ne s'est servi pas trop du site, mais un tournant historique sera produit au XIII^{ème} siècle puisque Chellah est devenue une nécropole mérinide. Les réalisations architecturales de cette époque sont d'une grande richesse en matière des thèmes décoratifs (portail d'entrée, minarets en zellige de la mosquée, etc.).

Mogador

Mogador se situe à côté de la ville d'Essaouira. Selon la tradition littéraire, ce site est fréquenté par les Phéniciens et se considère comme le point le plus extrême atteint par leurs explorateurs sur la côte atlantique. Les recherches entamées dans le site ont permis de mettre au jour un matériel archéologique remontant à différentes périodes.

Les fouilles entreprises entre 1956 et 1959 ont mis au jour, dans les niveaux inférieurs, une abondante céramique phénicienne, accompagnée de fragments d'amphores grecques et de vases chypriotes du VII^{ème} siècle avant J.-C., ce qui permet de remonter la première occupation du site à la deuxième moitié du VII^{ème} - début du VI^{ème} siècle avant J.-C.³⁰⁷

Les différentes trouvailles sur le site (lampes puniques, épigraphie sémitique des pièces de monnaies, habitation maurétanienne, fragments en céramique et d'amphores d'époque romaine) attestent de l'activité que Mogador a gardée au cours de l'histoire. Il semble que, malgré sa position périphérique par rapport au centre méditerranéen, Mogador est restée liée aux autres villes antiques du Maroc.

1.3.2 Sites antiques de l'Algérie

Djémila (Cuicul)

Ce site archéologique situé à 50 km de la ville de Sétif est l'un des sites romains les plus conservés en Algérie voire en Afrique du Nord. La ville de Djémila, construite sur le terrain de l'ancienne colonie Cuicul (fondée vers 96-98 après J.-C. par les vétérans de Nerva) garde encore un ensemble architectural et des vestiges qui représentent l'urbanisme romain : forum, temple, basilique, arc de triomphe et maisons, etc. La ville qui a été embellie d'un ensemble de réalisations

³⁰⁶Boube J., 1990, p 29

³⁰⁷Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

architecturales sous les Antonins (de 96 à 192) et les Sévères (de 192 à 235) révèle tous les attributs d'une ville romaine.

Ces attributs comprennent, entre autres, le schéma classique de l'urbanisme romain avec deux portes situées aux extrémités du *Cardo Maximus* ; au centre, le Forum. Ce dernier considéré comme une place publique où les citoyens se réunissaient à des fins commerciales et sociales, est entouré de bâtiments essentiels de la vie publique : le capitole, la curie, une basilique civile, la Basilica Julia. On retrouve également les vestiges du Temple de Venus Genetrix et des demeures aristocratiques ornées de riches mosaïques. Les vestiges des monuments qui ont marqué l'expansion de la ville en direction du sud comprennent des habitations privées et des édifices publics tels l'arc de Caracalla (216), le temple de la Gens Septimia (229), un théâtre de 3.000 places, des thermes, des basiliques et autres édifices culturels.³⁰⁸

Le centre de la ville accueille le forum ou place des sévères. Le *cardo maximus*, à deux portes à ses deux extrémités, croise le *decumanus maximus* au niveau du Forum, la place des sévères est dominée à l'ouest par l'arc de Caracalla et à l'est par le temple Septimien. Cet arc est édifié à l'honneur de l'empereur et de ses parents (sa mère Julia Domna et son père Septime Sévère). Autour du forum sont installés d'autres édifices publics administratifs et religieux : la basilique (servant de palais de justice) et la prison (à l'ouest), le capitole (servant de centre religieux, consacré au culte de Jupiter, Junon et Minerve) et le marché (au nord), la curie à l'est et le temple de Vénus Genetrix. Le temple Séptimien est érigé en 229 à proximité du forum sous le règne de Sévère Alexandre. D'autres édifices ont été érigés à Djémila comme le théâtre édifié en 161 par deux notables et les thermes construits en 183 sous le règne de l'Empereur Commode. Des demeures des aristocrates ont été embellies de mosaïques et de fameuses maisons gardent encore leurs traces comme la maison de Bacchus.

Dès le IV^e siècle, en raison de la conversion des populations au christianisme, un quartier chrétien a été implanté dans la partie sud. Cette période chrétienne a laissé ses marques dans l'espace : églises, chapelle, baptistère, inscriptions, etc.

Djémila a connu un ordre chronologique en trois phases dans l'édification de ses composantes : elle se compose d'une vieille cité constituée par le quartier nord ; d'une nouvelle cité constituée par le quartier sud et d'un nouveau quartier d'édifices chrétiens dans la partie sud-est. Elle présente un ensemble architectural classiquement représentatif de l'urbanisme romain et elle accueille aussi des édifices chrétiens (cathédrale et églises) ainsi que des collections de mosaïque représentant divers récits (mythologiques et de vie quotidienne).

Le site sera, éphémèrement, occupé par les Vandales avant que la ville ne soit reprise par les byzantins vers 553. Après cette date, le site tombe dans l'oubli (à partir du VI^{ème} siècle).

³⁰⁸Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=76%3Asites-antiques-du-maroc&catid=44&Itemid=133#

Timgad

Timgad est une colonie militaire antique créée vers 100 après J.-C. par l'empereur Trajane (*Colonia Marciana Traiana Thamugadi*). Le nom Marciana est celui de la sœur de Trajan. Quant au nom : Thamugadi, il est un nom berbère (amazighe) décliné en latin, et semble être la désignation locale du lieu, signifiant probablement : les fortunées.

Situé au nord du massif de l'Aurès (au nord de l'Algérie), Timgad accueillit au début un camp militaire romain, fondé sur une superficie de 12 hectares, et qui présente un plan plus régulier que Cuicul (Djémila). La fondation de cette colonie n'était pas uniquement dictée par des besoins militaires en servant de camp à la troisième légion d'Auguste, sinon aussi par la volonté d'exploiter le territoire environnant riche en produits céréaliers, en olive, en bois et en petit bétail.

Ce site qui a servi primordialement comme un point d'installation militaire pour la légion africaine, sera ensuite doté d'un ensemble d'édifices représentatifs de l'urbanisme romain, et sur une superficie de plus de 50 hectares. Les deux rues perpendiculaires de *cardo* et de *déccumanus maximus* parcourent la ville de bout en bout et à leur intersection sont centrés des édifices publics, étalés vers le sud : le forum et ses annexes (la basilique et la curie), les temples, et un théâtre pouvant accueillir jusqu'à 3000 personnes.

Vers le milieu du II^e siècle, après J.-C. la ville sera développée en dehors de ses remparts et d'autres édifices y sont construits : le capitole, des temples, des marchés et des thermes. C'est à cette époque où la ville va connaître son âge d'or sous les sévères qui y ont construit la plupart des édifices. De somptueuses demeures privées ont été aussi édifiées à Timgad et ont été embellies de mosaïques.

Au IV^e siècle, la ville s'est christianisée dans un contexte marqué par la division entre des courants chrétiens. Timgad était une place du schisme donatiste ou siège un évêque célèbre : Optatus qui était porte-parole des donatistes.

Vers 430, la ville était détruite à cause de l'invasion vandale. Après avoir repris temporairement son activité sous les byzantins qui y ont laissé une fortification encore visible, elle sera ruinée dès le VIII^e siècle.

Aujourd'hui, les traces de différents édifices (forum, théâtre, temple de Cérès, bibliothèque, temples, capitole, arc de triomphe et thermes, quartiers résidentiels, institutions et bâtiments chrétiens (nécropole), sont encore visibles à Timgad. Vue la richesse du site et son urbanisme représentatif de l'époque romaine, il a été classé sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO en 1982.

Tipasa

Le site de Tipassa est situé à environ 70 km à l'ouest de la capitale Alger. Vu sa position côtière, ce site a joué le rôle d'un comptoir phénicien (voire carthaginois) en constituant ainsi un lieu d'échanges avec les populations autochtones dès le V^e siècle avant J.-C. La grande nécropole étendue dans le site et les vestiges mis au jour grâce aux fouilles archéologiques témoignent de la prospérité de ce site à l'époque punique.

De nombreuses nécropoles traduisent des modes d'inhumations et de pratiques funéraires très variées qui témoignent d'échanges d'influences multiculturelles remontant aux temps protohistoriques. L'édifice funéraire monumental de forme circulaire, dit Mausolée royal de Maurétanie, associe une tradition architecturale locale du type *basina*, à un mode de couverture en chemise tronconique à gradins, fruit de différents apports notamment hellénistiques et pharaoniques.³⁰⁹

Sous les romains, une colonie s'était installée à Tipasa et son agglomération est devenue une base stratégique servant pour la conquête de l'Afrique du Nord. Cette agglomération a pris le statut de municipe latin en 39 avant J.-C. sous l'empereur Claude Ier. Elle sera entourée d'un mur d'environ 2 km, flanqué de tours comportant des entrées principales protégées par des bastions semi-circulaires. A l'intérieur de cette enceinte, sont élevés des édifices représentatifs de la civilisation romaine : forum, curie, capitole, temples, amphithéâtre, nymphée, théâtre et thermes. La ville s'est agrandie au deuxième siècle en débordant vers l'ouest où s'est installée une ancienne nécropole punique.

A côté des édifices publics, sont dressées, dans la ville, d'autres réalisations représentant des ateliers et des demeures privées. Ces dernières ont été décorées de peintures et de mosaïques. Dès la seconde moitié du III^{ème} siècle, le christianisme est attesté à Tipasa et la ville connaîtra une dynamique religieuse. La ville est devenue un évêché et elle accueillait de nombreux édifices chrétiens comme l'immense basilique du IV^{ème} siècle construite dans la zone intra-muros. Quant à la zone extra-muros, elle accueille un vaste cimetière chrétien qui s'est développé autour d'une chapelle funéraire.

Lors de l'invasion vandale (430), bien que Tipasa fût dotée d'une enceinte, elle a été détruite par le chef vandale Genséric. La ville n'était pas reconstruite sous les byzantins (531) et elle est demeurée en ruines.

Vu la richesse archéologique du site, liée aux civilisations préromaine et romaine, on peut distinguer aujourd'hui deux composantes dans le complexe archéologique de Tipasa : la première est le parc archéologique intra-muros qui regroupe l'ensemble des édifices publics. La seconde est la nécropole avec sa basilique funéraire.

En plus de Djémila, Timgad et Tipasa, d'autres sites antiques sont connus en Algérie comme : Aïn Témouchent (Albulae), Altava, Annaba (Hippone), Bejaia (Saldae), Cherchell(Caesarea), Constantine (Cirta), Guelma, Henchir Kssiba, Lambèse(Lambaesis), M'daourouch (Madauros), Pomaria(Tlemcen), Regiae, Sour El Ghozlane, Tamentfoust (Rusguniae), Thagaste, Tiddis, Tigava, Tubusuptu et Zana.

³⁰⁹Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/193/>

1.3.3 Sites antiques de la Tunisie

Vu le passé antique riche de la Tunisie, des sites remontant à cette période sont encore visibles. On présente ici quatre exemples : deux sites préromains : Dougga et la cité punique de Kerkouane et deux sites romains : Carthage et l'amphithéâtre d'El Jem.

Dougga / Thugga

La fondation de Dougga, au cœur d'une région fertile, remonte à l'époque préromaine. Elle est estimée autour du VI^{ème} siècle avant J.-C. Dougga est l'exemple d'une ville autochtone de l'Afrique du Nord qui doit sa prospérité à une économie rurale développée sur un territoire riche et fertile. Diodore de Sicile notait qu'à la fin du IV^{ème} siècle, Dougga constituait déjà une ville réelle. Avant son annexion par les romains dans la province d'Africa, la ville a été occupée, dès le début du II^{ème} siècle avant J.-C. par le chef numide Massinissa. Elle est devenue l'un des centres du royaume de Numidie et de la culture libyco-amazighe.

Après la victoire des romains sur Juba Ier, en 46 avant J.-C. à la bataille de Thapsus, Jules César annexe l'Est de la Numidie sous le nom de province romaine d'Africa Nova (l'Afrique neuve) et Dougga est passé à être une cité romaine. Durant le premier et le deuxième siècle après J.-C., elle accueillait deux communautés : les indigènes et les citoyens romains. Chacune de ces communautés à son statut légal. La première est régie par un système coutumier et la seconde vit selon le mode de vie romain. En se développant, la ville a su adapter l'urbanisme romain à un substrat urbain foncièrement numide. « C'est avec une extrême rapidité que la culture romaine marque son empreinte sur la nature même de cette cité. Tout en conservant un tissu urbain dont le caractère est numide par essence, Thugga est vite gagnée par la monumentalité caractéristique des cités romaines. »³¹⁰

A l'époque romaine, Dougga était une ville provinciale commercialement prospère. Sa prospérité se reflète dans la grande qualité de ses édifices publics et le luxe de ses demeures privées. Aux débuts du III^{ème} siècle après J.-C., Thugga était élevée au rang de municipes et en 261 l'empereur Gallien l'élève au rang de colonie en accueillant le siège d'un évêché.

A partir du V^{ème} siècle après J.-C., la cité va connaître un déclin. Sous l'autorité byzantine au VI^{ème} siècle (533-698), la ville n'avait pas joué un grand rôle sur la scène politique. De cette époque date l'enceinte autour du capitole et du forum, mais d'autres édifices ont été pillés pour avoir la pierre servant à la construction de cette muraille.

A l'époque islamique, peu de choses sont connues sur la ville au-delà de la construction d'une mosquée (Sidi Sahbi) à l'est du capitole. De nos jours, le site est plus célèbre par ses inscriptions et par ses monuments. Une collection épigraphique

³¹⁰Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/794/>

de plus de 2000 inscriptions (libyques, puniques, bilingues, grecques et surtout latines) a été mise au jour ce qui a permis relativement de déchiffrer l'écriture libyque et d'avoir des données sur l'organisation sociale de la vie municipale des Numides. Quant aux monuments, ils se considèrent parmi les plus conservés en Afrique du Nord et ils remontent à différentes époques. On y trouve la cité antique : le mausolée libyco-punique, la cité romaine avec toutes ses composantes : le centre monumental (capitole, forum, marché, place de la rose des vents...), les édifices de spectacles (théâtre, cirque), les thermes publics ainsi que les temples.

La ville de Dougga est une ville initialement numide, mais elle a intégré des monuments romains ce qui lui valut d'être nommée la ville *africo-romaine* ou *numido-romaine*.

La cité punique de Kerkouane et sa nécropole

Kerkouane est une cité fondée par les phéniciens. Elle était dotée d'un ensemble architectural phénico-punique de fonctions diverses : défensives, résidentielles et religieuses. A l'issue de la première guerre punique, la ville a été détruite par Regulus vers 255 avant J.-C. Elle est restée abandonnée par les carthaginois.

Sous les romains, la ville n'a pas été reconstruite ce qui a permis de préserver toutes les composantes architecturales et urbanistiques qui remontent à l'époque phénico-punique. Inversement à d'autres villes préromaines qui ont connue une romanisation après la chute de Carthage, les vestiges de la cité de Kerkouane, aujourd'hui visibles, remontent au IV^{ème} siècle, et sa fondation est estimée autour du VI^{ème} siècle.

Contrairement à ce qui s'est passé à Carthage, Tyr ou Byblos, aucune agglomération romaine ne s'est surimposée à la ville phénicienne dont le port, les remparts, les quartiers d'habitation, les boutiques, les ateliers, les rues, les places, les temples et la nécropole se dessinent nettement dans leur état du III^e siècle avant J.-C.³¹¹

Sur le plan funéraire, une nécropole proche au site de Kerkouane (la nécropole d'Arg El Ghazouani) offre un témoignage sur l'architecture funéraire punique. Les tombes de cette nécropole, sont étendues au long des collines côtières de l'extrémité du Cap Bon.

Le site archéologique de Carthage

Carthage est un comptoir fondé par des colons phéniciens venus de Tyr (Libon) dès le IX^{ème} siècle avant J.-C. Selon la légende, c'est en 814 avant J.-C. qu'une femme appelée Elyssa-Didon (sœur du roi de Tyr Pygmalion) a fondé la cité accompagnée d'un ensemble de commerçants et explorateurs phéniciens. Le nom de la ville qui provient du phénicien (Kart-Hadasht : nouvelle ville) est en lien avec Tyr. Il semble un pendant de Tyr considérée comme ancienne et la nouvelle ville/ la nouvelle Tyr, est Carthage. A partir du VI^{ème} siècle, la ville a hérité le passé phénicien en

³¹¹Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/332>

développant un florissant empire marchand et une brillante civilisation le long du monde méditerranéen.

Carthage est rentrée dès le III^{ème} siècle avant J.-C. en concurrence avec Rome pour l'hégémonie en Méditerranée. Trois guerres puniques ont opposé les deux puissances méditerranéennes (264-241/ 218-202/ 149-146) et ont fini par la victoire de Rome et la destruction de Carthage en 146 avant J.-C. Sur les ruines de cette ville carthaginoise, s'est construite une seconde Carthage romaine sur ordre de César. La métropole de la civilisation punique est devenue la capitale de la province d'Afrique proconsulaire de l'époque romaine.

Aujourd'hui, le site de Carthage garde l'essentiel des composantes caractéristiques de la ville antique : structure urbaine, forum, théâtre, thermes, temples, et résidences. Les vestiges de Carthage témoignent de fonctions diverses (rencontre, récréation détente, culte, habitats) et d'un passé riche et prospère qui remonte au VIII^{ème} siècle avant J.-C.

En renfermant à la fois des vestiges divers, le site constituait l'espace de diffusion de plusieurs cultures (phénico-punique, romaine et paléochrétienne). Une culture arabe s'est ajoutée à l'ensemble en faisant de Carthage un lieu de brassage culturel.

Le bien comprend des vestiges de la présence punique, romaine, vandale, paléochrétienne et arabe. Les principales composantes connues du site de Carthage sont l'acropole de Byrsa, les ports puniques, le tophet punique, les nécropoles, le théâtre, l'amphithéâtre, le cirque, le quartier des villas, les basiliques, les thermes d'Antonin, les citernes de la Malaga et la réserve archéologique.³¹²

La ville de Carthage a exercé une influence considérable en Méditerranée au niveau artistique, architectural et urbain en constituant un centre brillant de la civilisation africo-romaine. Ses ports ont facilité les échanges commerciaux et culturels durant plusieurs siècles ce qui a permis la résonance historique de la ville. Vu la richesse historique du site et l'importance de ses vestiges, il a été classé sur la liste du patrimoine mondial en 1979.

L'Amphithéâtre d'El Jem

Ce monument se désigne comme le Colisée de l'Afrique du Nord. Il s'agit d'un amphithéâtre construit au III^{ème} siècle (238 après J.-C.), pour accueillir des spectacles populaires. Sa capacité est de plus de 30.000 spectateurs. L'amphithéâtre d'El Jem est un témoignage de la prospérité de la cité romaine de Thysdrus.

Cet amphithéâtre est bâti en pierre de taille sur un terrain de 148/122 m. Il se considère comme l'un des plus grands amphithéâtres du monde et il partage plusieurs caractéristiques avec le Colisée flavien. Aujourd'hui, l'amphithéâtre d'El-Jem a conservé, sans altérations, la plupart de ses composantes architecturales. « Sa

³¹²Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/332>

façade comporte trois étages d'arcades de style corinthien ou composite. À l'intérieur, le monument a conservé la majeure partie de l'infrastructure de support des gradins. Le mur du podium, l'arène et les souterrains sont pratiquement intacts. »³¹³

Si les trois sites ici présentés sont inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, d'autres biens remontant à l'époque antique en Tunisie sont soumis à la liste indicative du patrimoine mondial. Il s'agit du Parc National d'El Feija (soumis en 2008), du Parc National de Bouhedma (2008), du Chott El Jerid (2008), des Oasis de Gabès (2008), des Mausolées Royaux de Numidie, de la Maurétanie et les monuments funéraires préislamiques (2012), du Complexe hydraulique romain de Zaghouan-Carthage (2012), de l'Île de Djerba (2012), des carrières antiques de marbre numidique de Chintou (2012), des Frontières de l'Empire romain : limes du Sud tunisien (2012) et de la Médina de Sfax (2012).

1.4 Sites islamiques

1.4.1 Sites islamiques du Maroc

Ksar Sghir

Ce site se situe entre la ville de Tanger et de Sebta. D'après les trouvailles archéologiques, il s'avère que la présence humaine à Ksar Sghir remonte au I^{er} siècle avant J.-C. Les romains, de leur part, avaient occupé le site comme le montre les traces de l'usine de salaisons des poissons mise au jour dans la zone du site.

En tant que site islamique, Ksar Sghir est présent dans la tradition littéraire arabo-islamique.

Selon Ziyani, en 708-709, une forteresse qui portait le nom de Ksar Mesmouda, existait à l'emplacement actuel de cette citadelle. Sous les Idrissides, il faisait partie de la principauté d'al Kacem Ibn Idriss II. En 971, les Omeyyades d'Espagne tentèrent de s'en approprier suite à une expédition ordonnée par le calife Al Hakam Al Moustansir. Al Bakri, géographe du XI^{ème} siècle le cite sous le nom de Madinat Al Yam (la ville de la mer) ou Al Kasr Al-Awwal (le premier château).³¹⁴

Quant à sa fonction historique sous les dynasties islamiques du Maroc, une forteresse (*Ksar Mesmouda*) qui a servi comme point de départ des troupes musulmanes vers l'Espagne a été conçue par les Almoravides. Pour les Almohades, Ksar Majaz était un port très actif. A l'époque mérinide, Abou Youssouf Yaakoub s'est également servi du port du passage vers l'Andalousie. En 1287, une grande enceinte à bastions et à portes monumentales est venue s'ajouter à la forteresse almoravide et à l'ensemble architectural existant.

³¹³Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/37>

³¹⁴Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=77%3Asites-islamiques&catid=44&Itemid=133

Dès 1458, les portugais s'emparaient du site dans le cadre de leurs attaques continues sur les côtes méditerranéennes et atlantiques. Après l'occupation portugaise, le substrat islamique a été partiellement modifié par l'introduction de nouvelles réalisations telle que l'église Saint-Sébastien et le fossé accolé à une partie des remparts. Le port sera ensuite évacué par les portugais et servira au début du XVII^{ème} siècle de lieu de refuge pour les morisques qui sont chassés de l'Espagne.

Sur le plan archéologique : la ville de Ksar Sghir présente un plan de forme circulaire plus ou moins régulier, ce qui marque une exception dans l'urbanisme médiéval du Maroc [...] L'enceinte mérinide, épaisse de 2m et haute de 5m, est flanquée à l'Est d'une porte défensive. Cet ouvrage défensif est protégé par 29 tours circulaires et percée de trois portes monumentales (Bab al Bahr, Bab Sebta, Bab Fès).³¹⁵

Belyounech

Ce site se situe à quelques kilomètres de la ville de Sebta. Il servait comme point d'approvisionnement de la ville en eau et comme un centre de commerce et d'échange qui satisfait aux besoins des habitants de cette ville. Le site est doté de différents atouts qui en font un haut lieu de l'art, du commerce et de l'agriculture. Archéologiquement, l'architecture du site est à la fois civile et militaire par la présence d'un ensemble de maisons privées, de mosquées et de bains publics ainsi que d'un bastion. Grâce aux fouilles entreprises entre 1972 et 1978, une œuvre architecturale unique et spectaculaire a été mise au jour à Belyounech : il s'agit de la *muniya* mérinide. Cette réalisation palatine et de plaisance est une spécificité de l'architecture moyenâgeuse andalouse et qui est adopté sur le sol marocain.

Al Basra

Le site se situe à environ 20 km de Ksar Kbir. Fondée au IX^{ème} siècle, la ville d'Al Basra a servi de résidence estivale des émirs Idrissides.

En 958, une expédition d'un général du calife al-Mu'izz, Jawhar donna naissance à un petit état *idrisside* d'obédience fatimide dont la capitale fut la ville d'al-Basra et s'étendant au Rif et au Ghomara. En 979, le ziride Abu al-Futuh Yusuf Ibn Ziri, connu sous le nom de Bullugin, dirigea son armée en direction de Ceuta, fit détruire les fortifications de la ville d'al-Basra avant d'être repoussé par les Zenata et les Andalous de Ceuta. Ibn Hawqal, géographe du IX^{ème} siècle, rapporte qu'elle est une ville d'étendue moyenne protégée de remparts et ses productions sont nombreuses : le coton en particulier, qui est exporté à destination de l'Ifriqiya (Tunisie-constantinois). On y trouve aussi en abondance le blé, l'orge et d'autres céréales.³¹⁶

Durant le XI^{ème} siècle, Al-Basra était une ville marchande élevée au rang des villes importantes de l'époque. Trois siècles après, la ville va connaître un déclin et sera abandonnée. Archéologiquement, « les fouilles entreprises dans ce site depuis 1980

³¹⁵Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=77%3Asites-islamiques&catid=44&Itemid=133

³¹⁶*Ibidem*

ont permis une meilleure appréhension de l'organisation spatiale du site, la découverte d'un atelier métallurgique et d'outils lithiques attestant de l'importance archéologique de la cité. »³¹⁷

L'enceinte de la ville fut en grande partie détruite et il ne subsiste, de son tracé, que quelques vestiges. La muraille qui avait une longueur de 2,5 km et une épaisseur de 2.20 m était construite en moellons et renforcée par des tours semi-circulaires. « Une citerne construite en pierre a été également mise au jour par les fouilles. Elle est couverte d'une voûte supportée par des arcs transversaux et mesure 4,25 m de large et 6,00 m de longueur. »³¹⁸

Al Mahdiya

Cette ville se situe entre Salé et Kénitra. Elle est construite sur une pente rocheuse en offrant une vue sur la plaine côtière. Historiquement, la fondation de *Mahdiyya* est l'objet de différentes estimations. Ce site devient important à l'époque almohade ou *Abdelmoumen* y fait une installation pour la construction des bateaux. En raison de ce choix sultanien, la ville est devenue très prospère en acquérant le rôle d'un centre commercial. Mais une guerre est survenue à l'époque mérinide entre As-Saïd et le roi mérinide Abu Saïd Othman, ce qui a provoqué la destruction de la ville.

Les portugais se sont emparé de Mahdiya en 1515 afin de construire une citadelle, mais les Saâdiens, sous la direction de Mohamed al-Bouroughali, ont assiégé la ville et ont chassé les portugais. A cette époque du XVI^{ème} siècle, la course était de mode ce qui a fait de *Mahdiyya* l'un de ses points sur l'atlantique. Les espagnols ont, de leur part, pris la ville en 1614, et la nomment San Miguel de Ultramar. Les Alaouites ont fait des essais afin de la libérer, ce qui est survenu à l'époque du sultan Moulay Ismail. « C'est alors que l'ancienne forteresse arabe reçut le nom de Mehdiya. Celle-ci, commandée par le caïd Ali ar-Rifi, vit s'y ériger la porte monumentale, une mosquée, un palais, un hammam, une prison et plusieurs constructions. »³¹⁹

D'un point de vue archéologique, les traces en présence nous démontrent que la ville de Mehdiya est dotée d'un ensemble de réalisations.

Plusieurs monuments s'élèvent encore à l'intérieur de la citadelle témoignant de sa splendeur de jadis. Une enceinte et deux portes dont une située à l'Est, est monumentale. Cette dernière, construite en pierre taillée, évoque par ses traits simples et harmonieux certains aspects des portes de l'arsenal de Salé ou encore les grandes portes de Laâlou et de Bab Zaer de l'enceinte almohade de la ville de Rabat. A l'intérieur, outre des bâtiments en ruines, la kasbah est embellie d'un complexe architectural monumental : la maison seigneuriale du Caïd ar-Rifi construite au XVII^{ème}

³¹⁷Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=77%3Asites-islamiques&catid=44&Itemid=133

³¹⁸*Ibidem*

³¹⁹*Ibid.*

siècle, un hammam privé de type hispano-mauresque, des citernes, une prison et une mosquée. A cela, s'ajoutent des masures, des boutiques et des foundouqs.³²⁰

Aghmat (et Mausolée d'Al Mouâtamid Ibn Abbad)

Aghmat est située à 30 kilomètres de la ville de Marrakech. Connue de nos jours sous le nom de *Joumâa d'Aghmat*, cette ville était présente déjà dès l'époque idrisside. Les Almoravides se sont servis de la ville pour s'installer provisoirement avant la prise de la capitale Marrakech en 1062.

Pendant le XI^{ème} siècle, Abou Oubaïd al Bakri décrit *Aghmat* comme étant composée de deux villes : Aghmat Aïlan et Aghmat Ourika. Cette dernière fut le siège du pouvoir et le lieu de rencontre des commerçants. Quant à Aghmat Aïlan, elle fut une contrée où résidaient les tribus Masmouda et qui comprenaient de grands marchés.³²¹

Archéologiquement, les vestiges qui sont encore visibles sont : le hammam et les restes de quelques maisons et canaux d'irrigation et une partie de la muraille. Un rempart de pierre et de pisé s'étend sur plusieurs mètres du côté Sud-ouest du site. Les ouvrages hydrauliques à Aghmat témoignent d'un génie humain. On compte la grande *saquia*, des bassins de forme carrée et des galeries souterraines.

Aujourd'hui, la célébrité d'Aghmat est liée à l'existence du mausolée d'*al Mouâtamid Ibn Abbad*. La construction d'un mausolée pour le poète et sultan andalous, sa femme et son fils date de 1170. Ce mausolée est doté d'une coupole décorée de vers composés par le prince poète.

Tinmel

Tinmel est incontestablement le haut lieu du Maroc médiévale puisqu'il a vu la naissance du grand empire de l'occident musulman : l'Empire Almohade. Fondé par le chef spirituel Mahdi ibn Toumert et développé par le chef politique : Abdelmoumen, Tinmel allait être le siège des Almohades jusqu'à la chute de la dynastie au pouvoir et la prise de la capitale Marrakech en 1147.

Cette ascension politique permit à Tinmel de s'affirmer en cette seconde moitié du XII^{ème} comme une véritable capitale spirituelle et centre de la culture doctrinale de l'empire. Elle allait connaître la réalisation de grandes entreprises bâties dont les témoins les plus notables sont la grande mosquée et l'aménagement valorisant l'entrée de la cité. A ces travaux d'utilité publique s'ajoute la construction d'une résidence royale qui abritait les souverains Almohades durant leurs traditionnelles visites pieuses et solennelles au mausolée du vénéré Mahdi Ibn Tumart. Une fervente adoration de la cité s'établissait. Des lettrés, des étudiants et des pèlerins y accouraient en voyage studieux ou séjour pieux.³²²

La grande importance de *Tinmel* n'est pas liée uniquement au fait qu'elle est le point de départ et de l'émergence de l'empire almohade, mais aussi à la présence,

³²⁰Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=77%3Asites-islamiques&catid=44&Itemid=133

³²¹*Ibidem*

³²²*Ibid.*

dans l'appareil étatique almohade, de plusieurs décideurs issus de cette petite agglomération. La preuve, c'est que *Tinmel* va devenir, après le déclin de l'empire almohade, une simple bourgade au Haut-Atlas marocain. Toutefois, ses traces témoignent de son passé glorieux comme exemple sa grande mosquée.

La grande mosquée de Tinmel et son minaret

Le minaret de la grande mosquée de *Tinmel* épouse le plan carré connu au Maghreb. La mosquée est dotée de six portes dont deux donnent sur la cour et quatre sur la salle de prière. Cette dernière possède neuf nefs longitudinales qui s'associent perpendiculairement pour former une nef-transept. La nef médiane se distingue des autres nefs par son caractère imposant. L'articulation entre cette nef centrale et la nef-transept adopte visuellement une forme en T.

Cette ordonnance novatrice cherche à rendre perceptible l'intérêt et la dignité accordés au mur de la qibla qui supporte le mihrab, point focal qui gouverne l'espace intérieur de la mosquée. Située dans le cadre général de l'architecture religieuse islamique, la mosquée de Tinmel constitue avec celle de Taza et la Kutubiya de Marrakech, la synthèse de l'évolution d'un modèle planimétrique dont les prémices étaient apparues en Orient arabe et la genèse en Ifriqiya et en Andalousie.³²³

1.4.2 Sites islamique de l'Algérie : l'exemple de la Kalâa des Béni Hammad

Cette kalaa qui se situe à environ 36 km au nord-est de M-sila représente l'exemple d'une ville musulmane fortifiée. Elle est fondée aux débuts du XI^{ème} siècle (en 1007) par les hammadides sous l'autorisation des princes Zirides d'Ifriqiya. En étant la capitale de Bani-hammad, la ville a connu une richesse culturelle et artistique. Selon Ibn Khaldou :

La kalaa atteignit une haute prospérité ; sa population s'accrut rapidement et les artisans ainsi que les étudiants s'y rendaient en foule des pays les plus éloignés et des extrémités de l'empire. Cette affluence de voyageurs eut pour cause les grandes ressources que la nouvelle capitale offrait à ceux qui cultivaient les sciences, le commerce et les arts.³²⁴

Quant à Ibn Al-Khatib cite un ensemble de composantes qui ont été introduites dans la kalaa au milieu du XI^e siècle. « Al-Nasir embellit la Grande Mosquée de la Kalaa et fit bâtir à proximité de la cité plusieurs châteaux : le palais des Deux Mariées, le palais de Ballara qui porte le nom de la princesse ziride que le prince Hammadide épousa en 1077, le palais du califat et le palais de l'Étoile. »³²⁵ Plusieurs orientaux y ont été installés et la kalaa était alors, si on croit Al-Bakri (deuxième moitié du XI^{ème} siècle) « un centre de commerce qui attire les caravanes

³²³Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=77%3Asites-islamiques&catid=44&Itemid=133

³²⁴Ibn Khaldoun, cité par Bourouibaa R., 1975, « La Qal'a des Bani Hammad », Ministère de l'information et de la culture, Sous-direction des Beaux-Arts et Antiquités, Alger, p 15

³²⁵Ibn Al-khatib, cité par Bourouiba R., p 18

de l'Iraq, du Hidjaz, de l'Égypte, de la Syrie et de toutes les parties du Maghreb. »³²⁶

La fortification a été entourée d'une enceinte de 7 km, mais les hammadides ont été obligés, en 1090 sous Al-Mansour, de l'abandonner vers la ville de Bejaia à cause de l'invasion hilalienne. La prise de la ville par les Almohades vers 1152 va mettre fin au pouvoir hammadide.

Monuments et trouvailles de la Kalaa

Dans sa zone intra-muros, la fortification comporte les vestiges d'une mosquée majestueuse (dotée d'un minaret et d'une salle de prière à 13 nefs et 8 travées), de différents palais (palais du Manar, palais du Lac et palais du Salut) ainsi que de portes donnant accès à la ville (Bab al-Aqwas et Bab Djenan). La mosquée de la kalâa possède les mêmes caractéristiques de la grande mosquée de Kairouan. Quant aux palais des émirs, ils disposent de jardins et de systèmes permettant l'approvisionnement en eau. Les décors au sein de la kalaa sont inspirés de l'art oriental, particulièrement développé au Caire et à Bagdad (sculpture sur plâtre, mosaïques, faïences et décor floral et géométrique.)

Aujourd'hui, la fortification garde des vestiges et des composantes qui sont encore visibles à savoir les murs d'enceinte, la mosquée et les palais. Grâce aux fouilles archéologiques menées dans la kalaa, des objets antiques et islamiques ont été mis au jour et sont exposés dans les musées de Canstantine et de Sétif : bijoux (boucles d'oreilles, fibules...), poterie, lampes, sculptures en marbre, etc.

1.4.3 Sites islamique de la Tunisie : l'exemple de Sabra Mansuriya

Al-Mansuriya est la cité royale de la dynastie fatimide fondée en 948. Elle est prise comme capitale sous le règne d'Ismail Al Mansour en remplaçant à Mehdiya. L'édification de la ville sera complétée par Al-Muiz li-Din Allah qui l'a dotée d'un aqueduc et qui a construit une grande mosquée. La forme de la ville est proche de celle de Bagdad en adoptant un plan circulaire qui accueille, au centre, les palais fatimides. Les matériaux de constructions de Sabra Mansuriya sont apportés de Raqqada, l'ancienne cité aghlabide. Dès l'invasion hilalienne, la capitale a été transférée à Mehdiya et Sabra Mansouriya a été pillée de ses ressources et servit de carrière pour les nouvelles constructions kairounaises.

Les premières recherches archéologiques sur le site datent de 1921 et des projets de fouilles franco-tunisiennes ont été effectués en 1972. Une volonté d'intervenir pour sauver des sites islamiques en danger a été derrière l'intervention.

La réflexion engagée autour des diverses possibilités d'intervention a abouti au choix du site de Sabra-Mansuriya : cette résidence royale, fondée par le fatimide Almansour en 948, étant menacée par l'extension urbaine de Kairouan. Cette fouille de sauvetage codirigée par Michel

³²⁶Al-Bakri, cité par Bourouiba R., p 15

Terrasse et Brahim Chabbouch entre 1972 et 1982 devait permettre d'éclairer certains pans dans l'histoire fatimide encore méconnue.³²⁷

En conclusion sur ce chapitre, nous pouvons constater que les premières agglomérations urbaines islamiques avaient joué divers rôles : militaires, commerciaux et sociaux. Leurs traces relèvent aujourd'hui de l'archéologie et sont encore plus ou moins visibles. En plus de ces sites islamiques, le Maghreb compte aujourd'hui un ensemble de médinas et de villes ayant des valeurs patrimoniales. Elles sont inscrites dans un paysage urbain en évolution continue.

2. Médinas et villes patrimoniales

Probablement, en raison du nomadisme des amazighes (berbères) au Maghreb, les villes fondées par les autochtones ne se sont pas trop développées qu'avec les occupations étrangères. Chronologiquement, on compte quatre générations de villes au Maghreb : carthaginoises, romaines, arabo-islamiques et européennes. Si les comptoirs carthaginois et les villes romaines ne relèvent que de l'archéologie et leurs structures sont encore plus ou moins conservées, la *médina*³²⁸ (ville arabo-islamique) a gardé, jusqu'à nos jours, plusieurs aspects du cadre de vie citadine du Maghreb historique.

En faisant une comparaison entre les parties Est et Ouest du Maghreb en ce qui concerne l'urbanisation, on constate que dans le Haut Moyen Âge, l'Ifriqiya³²⁹ apparaît plus urbanisée que le *Maghrib Alaqsa*³³⁰. Cette situation résulte du legs préislamique et des fondations des conquérants. On sait qu'à l'ouest du *Maghrib* la présence romaine est restée très limitée. Même à l'apogée de l'empire, elle n'a pas dépassé au sud une ligne Sala- Volubilis.³³¹

Le développement urbain est lié aux faits historiques. Au Maghreb, plusieurs facteurs historiques ont, de façon générale, multiplié la création des cités et ont enrichi leur évolution structurelle : l'environnement externe, les héritages internes, la succession des dynasties, la fragmentation en principautés et les changements sociaux.

³²⁷ Gutron C., 2010, *L'archéologie en Tunisie (XIX-XXe siècles), Jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Paris, Karthala, p 64

³²⁸ Le mot arabe de médina signifie ville. Il évoque la ville sainte de Yathrib/médina du prophète.

³²⁹ C'est le nom historique de la Tunisie.

³³⁰ C'est le nom historique du Maroc. (La Tunisie avait aussi le nom de *Al Maghrib Al adna* (le proche Maghrib), l'Algérie était nommée : *Al Maghrib Al Awsat* (le Maghrib médian).

³³¹ Rosenberger B., 1998, « Les premières villes islamiques au Maroc, géographie et fonctions », dans *Genèse de la ville islamique : en al andalus et au Maghreb occidental*, Actes recueillis et préparés par Patrice Cressier et Mercedes Garcia Arenal (Madrid : Casa de Velazquez) 229-230.

2.1 Médina arabo-islamique : substrat de la ville maghrébine

Le substrat traditionnel de la ville maghrébine est la médina. Même si ce terme de médina est utilisé souvent pour désigner uniquement la partie musulmane d'une ville, il se trouve aujourd'hui qu'il peut s'appliquer à l'ensemble de la ville.

Le mot revêt maintenant aussi un sens formaliste d'espaces imbriqués ou labyrinthiques, culturellement plus neutre et plus universel, dégagé des conflits territoriaux et des croisades des sociétés qui le tintèrent jadis. Le mot amorce aussi un sens européen d'organisation communautaire intemporelle de l'espace social construit ou de l'espace humanisé postindustriel, par opposition à l'espace mécanisé et uniformisé dominé par les hautes concentrations du pouvoir local.³³²

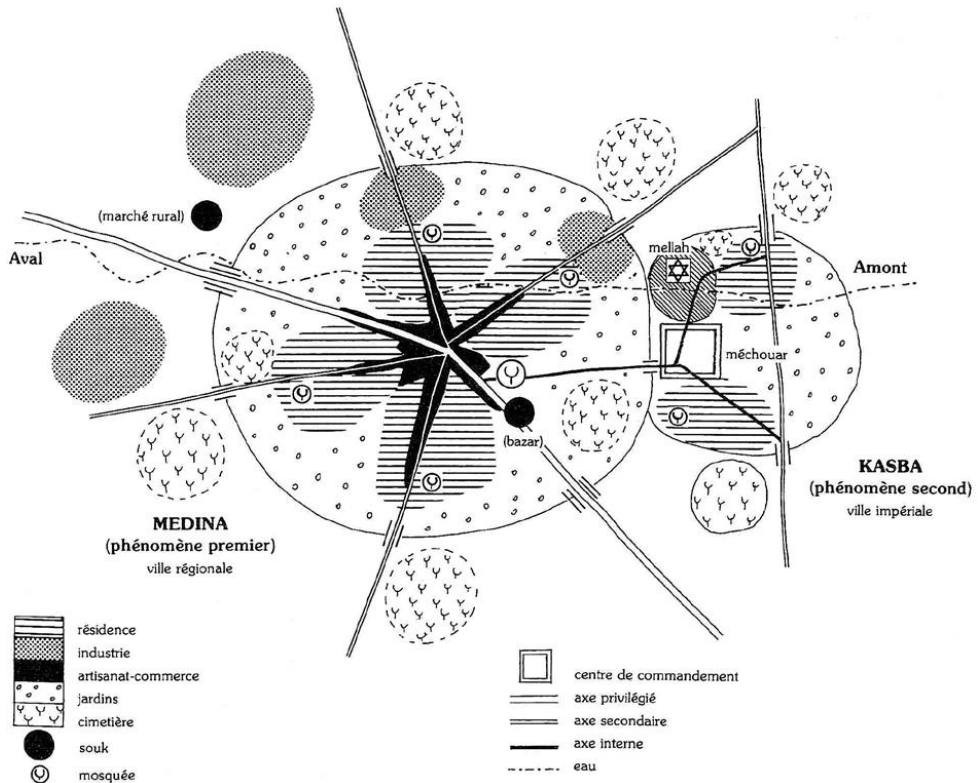


Figure 1 : Principes et structures de la ville marocaine (médina) précoloniale. (Source : *Les équipements structurants de l'espace social 1975. Ministère de l'urbanisme, Maroc. J. et S. Hensens, étude 1972*).

La médina se dote de plusieurs unités qui accomplissent plusieurs fonctions. Elle se compose de quartiers de résidence, d'enceintes de protection, de mosquées, de

³³²Hensens J., 1982, «Médins au Maghreb» dans *Présent et avenir des médinas*, Publié avec l'aide du CNRS et du Conseil scientifique de l'Université de Tours p 94

ruelles de circulations, de cimetière d'enterrement et des marchés de commerce. A cela s'ajoute un centre de commandement et un faubourg.

La médina se présente comme un labyrinthe. Elle est marquée par ses ruelles étroites, ses remparts et le système des impasses réduisant la circulation. Tous les chemins reviennent au point de départ « ce qui renvoie à la notion d'un temps répétitif, cyclique, opposé au temps linéaire et progressif de l'urbanisme des sociétés industrielles. »³³³ Le labyrinthe est conçu pour la résistance de la ville islamique et de sa structure socio-économique à l'intervention étrangère. La silhouette du minaret de la mosquée, qui existe au cœur de l'ensemble, renvoie à la présence divine.

La vie dans la médina se déroule dans des maisons traditionnelles qui étaient fermées sur l'extérieur et qui donne sur un *derb*. Ce dernier qui garde, à son tour, un caractère intime communique avec l'extérieur par l'intermédiaire d'un *zqaq* plus ouvert au public.

Si le *derb* remplissait un rôle exclusivement résidentiel, le *zqaq* assurait de plus un niveau élémentaire d'équipement indispensable au déroulement de la vie quotidienne. Il s'agissait presque toujours de four à pain, de bain public, de la fontaine de la mosquée généralement flanquée d'une école coranique (*msid*) en plus parfois de quelques boutiques destinées à l'approvisionnement quotidien des familles.³³⁴

Le *zqaq* accomplit la fonction économique et il est situé aux alentours de la *hawma* qui avait un rôle résidentiel.

Les *hawma* n'avaient donc pas de vocation économique. C'est qu'il y avait des aires spécifiques réservées aux différentes activités de production et de services nécessaires à la vie de la cité et dont la répartition obéissait à un schéma classique. Les activités « nobles », (parfums, bijoux, soieries...) occupaient le cœur de la ville, autour de la grande mosquée, tandis que les occupations salissantes ou bruyantes (tannerie, poterie, ferrage des animaux...) étaient rejetées, tout comme le marché des produits ruraux, vers les portes, laissant une localisation intermédiaire à toute une gamme d'autres activités.³³⁵

La médina se compose de plusieurs quartiers résidentiels (*hawma*). Ces quartiers s'organisent en deux grands espaces : un espace public et un espace privé. L'espace public est constitué de places, de mosquées, de jardins, de *hammam* (bain public) et d'épiceries. Chaque habitant y trouve de quoi satisfaire ses besoins économiques et spirituels. Quant à l'espace privé, il est composé de maisons, de *riyad*, et même de certains biens collectifs, mais propres à chaque quartier : fontaines et four, etc. Les demeures de résidence, ayant généralement une entrée coudée et un patio, ont, à

³³³Jole M., Khatibi A., et Martenson M., 1974, « Urbanisme, idéologie et ségrégation : exemple de Rabat » dans : *Les influences occidentales dans les villes maghrébines à l'époque contemporaine*, Etudes méditerranéennes 2 (Aix-en-Provence : Éditions de l'Université de Provence). p 162

³³⁴Belfquih M. et Fadloulah A., 1982 « Réorganisation spatiale et classement fonctionnel des médinas de Ravat-Salé », dans *Présent et avenir des médinas, de Marrakech à Alep*, Fascicule de Recherche n10-01, Tours. p 148

³³⁵Belfquih M. et Fadloulah A., 1982, pp 148-149

leur tour, deux espaces : un espace public (des invités) et un espace privé (domestique/ de la famille). Ce dernier était par excellence le domaine de la femme.

Ces espaces expriment une certaine séparation des zones privées ou se nouent des liens sociaux des zones publics ou les rapports sont plus économiques.

Ces différents éléments s'agençaient entre eux selon deux principes fondamentaux : une conception urbanistique basée sur la hiérarchisation et la spécialisation des sous-espaces urbains, une gestion de type communautaire mue par les soucis de l'intérêt général. Comme on le sait, l'urbanisme islamique fait une séparation nette entre l'espace résidentiel qui doit assurer calme et tranquillité aux populations et les espaces fonctionnels, spécialisés en vue de l'optimisation de l'activité économique, et ce, en favorisant les relations et en facilitant le contrôle.³³⁶

Type de sous-espace	Fonction	Gestion	
		Type	Organe de gestion
<i>Derb</i>	Résidentielle	Familiale	Notable
<i>zqaq</i>	Commerciale	Privé	Comptable
<i>Hawma</i>	Sociale	Collective	Comité de « notables »
Axes et places	Economique	Communautaire	Pouvoir public

Tableau 4 : Fondation et gestion des sous-espaces d'une médina³³⁷

Ce tableau présente les fonctions des unités de la médina et les manières de les gérer ainsi que les organes chargés des affaires du derb, de la hawma et des places publics.

Pour ce qui est des affaires du derb (entretien des façades, assainissement, quelques problèmes sociaux...) le notable, en raison de son influence et de sa connaissance intime des lieux et des personnes, était la personne la plus habilitée à prendre les décisions, d'autant plus que le *derb* pouvait lui appartenir. Au niveau de la *hawma*, les affaires se réglaient au sein du « comité de notables » du quartier, tandis que les affaires de la cité étaient du ressort du pouvoir public (pacha, khalifa, mohtassib, cadî...) assisté par les chefs des corps de métiers et les notables. Ainsi, les notables, grâce à leur connaissance des problèmes et la place qu'ils occupaient à tous les échelons de la gestion assuraient la « bonne marche » des affaires et l'harmonie du système.³³⁸

Ces notables obéissent à un gouverneur doté d'un pouvoir absolu et de ce fait, la médina précoloniale n'était pas le siège du pouvoir politique comme l'*urbs* romaine ou la commune européenne du Moyen-Âge³³⁹. Les gouverneurs, auxquels

³³⁶Belfquih M. et Fadloulah A., 1982, p 149

³³⁷*Ibidem*, p 149

³³⁸*Ibid.*, pp 149-150

³³⁹« Les éléments structurels de la cité occidentale du Moyen-âge peuvent être synthétisés de la manière suivante : La cité apparait essentiellement comme une communauté de citoyens relativement autonome par rapport au pouvoir central, gérant elle-même ses propres affaires par l'intermédiaire d'une administration dont les autorités sont élues par les citoyens. Une telle communauté possède ses institutions juridiques propres et ses réglementations écrites (chartes). Un lien institutionnel (serment) lie entre eux tous les membres de la communauté. Enfin la communauté urbaine est dotée d'un marché et d'une fortification. Notons que le marché en particulier tient une place importante dans la

sont soumis les notables et l'ensemble de la communauté, se basaient, dans le maintien d'ordre dans la ville, sur les troupes installées dans la *Kasba* (fortification). « Qu'il s'agit de dynasties locales ou étrangères, (turques, par exemple), le prince s'appuyait sur des troupes étrangères à la cité, bédouins ou janissaires, installées dans une *Kasba* dominant la ville ou flanquant ses portes. »³⁴⁰

2.2 Médinas du Maroc

Médina de Fès

La ville de Fès est fondée vers la fin du VIII^{ème} siècle par la dynastie Idrisside. Elle se considère comme l'une des grandes métropoles islamiques incarnant une grande variété de formes architecturales et urbaines. Ses atouts sont liés à sa position stratégique centrale, en étant un carrefour entre le nord et le sud, l'est et l'ouest du Maroc. Elle est aussi riche en eau et la fondation du premier noyau (Fès el Bali), par Idriss premier sur la rive droite de l'oued Fès, remonte à 789. Ensuite, le fils d'Idris premier fonde en 808 « al-Aliya » un nouveau quartier sur la rive gauche de l'oued Fès. Ce quartier était doté d'une enceinte, d'une mosquée et d'un marché.

Le premier grand peuplement de la ville est celui des andalous qui ont trouvé refuge dans un quartier qui portera ensuite leur nom (quartier des andalous). Ils sont arrivés après une émeute survenue dans le faubourg de Cordoue en 817. Peu de temps après, plusieurs familles kairouanaises fuyant les persécutions des Aghlabides s'installent dans la ville (quartier des kairouanais). C'est dans ce même quartier que Fatima Al Fihriya construisait la fameuse mosquée al karawiyyine qui sera agrandi à l'époque almoravide par le sultan Youssef ben Tachfin (1060-1106). Dès la prise de la ville en 1096, ce sultan a rétabli l'ordre en détruisant les murailles qui la divisaient et en unifiant les deux quartiers séparés : le quartier des andalous et le quartier des kairouanais. Cela a permis une certaine activité dans la ville qui est vue dotée d'un nouveau foundouq (hôtelleries), de bains et de moulins.

Fès est occupée par les Almohades en 1143 après un siège de neuf mois et dès l'époque almohade (XII^{ème} et XIII^{ème} siècles), la ville primitive (Fès el-bali) prenait déjà ses dimensions actuelles. Conquise au milieu du XIII^{ème} siècle par les Mérinides, elle va disposer, à l'image de Marrakech de différentes structures architecturales à caractère religieux, militaire, culturel et économique. Quand Abou Youssef Yacoub (1258-1286) fonde Fès Jdid (Fès le neuf) en 1276 dans la partie ouest, il l'a doté de différentes structures : une enceinte, une grande mosquée, des quartiers résidentiels, un palais, un siège de l'armée, des fortifications et des jardins. *Fès Jedid* s'est inspiré du modèle urbain antérieur de Marrakech et la ville de Fès va supplanter cette dernière en connaissant une période faste sous les

définition de la communauté urbaine féodale puisqu'on somme tous les traits caractéristiques de celle-ci visent en dernière instance à sauvegarder le fonctionnement du marché (commerce) sous le contrôle et au bénéfice des citoyens ». dans Duchac R. et al., *Villes et sociétés au Maghreb, études sur l'urbanisation* (Paris : Ed. du Centre National de la Recherche Scientifique, 1974), p 192

³⁴⁰ René Duchac et al., 1974, p 218.

Mérinides qui ont en fait leur capitale. Plusieurs réalisations y ont été élevées à cette époque : médersa, fondouks, palais, demeures, mosquées et fontaines, mais l'œuvre architecturale la plus caractéristique de l'époque mérinide est représentée par les medersas. « Ces collèges caractéristiques différents de taille et de décor, rivalisent de beauté et de symétrie, sont organisés autour d'un patio à portique plus ou moins vaste dont le centre est occupé par une vasque ou un bassin. »³⁴¹ Le mellah, quartier juif, est construit au XIV^{ème} siècle.

Dès l'époque mérinide, les deux quartiers de la médina évoluent en complémentarité en faisant de Fès une cité culturelle florissante qui va exercer une grande influence sur le développement de l'art, de l'artisanat et de l'architecture dans l'occident méditerranéen.

Aujourd'hui, la ville de Fès garde encore son statut de capitale culturelle et spirituelle du pays malgré le transfert du siège de la capitale administrative de Fès à Rabat depuis l'installation du protectorat français au Maroc. Elle dispose d'un nombre considérable de monuments à divers caractères qui représentent les aspects de la culture citadine marocaine sur une période s'étalant du IX^{ème} au XX^{ème} siècle. Ces traces qui témoignent du développement de l'architecture marocaine sont demeurées intacts au cours des siècles. Cette architecture qui est caractérisée par des techniques de construction et de décoration innovatrices manifeste à la fois le savoir-faire local et les influences extérieures des diverses couches de peuplement de la ville.

Les monuments de la ville sont divers et on peut citer les mosquées Karaouiyine et des Andalous, la medersa Bou Inania, le Borj Nord et Dar El Batha.

La mosquée Karaouiyine : elle est fondée par Fatima Alfihiya en 857. Son minaret actuel est construit par les émirs Zénètes. Sous le règne des Almoravides, la mosquée a été restructurée et dotée de la coupole de plâtre de la nef axiale. Sous le règne des dynasties successives, la mosquée sera dotée d'autres annexes (bibliothèque, salles d'ablutions, etc.)

La mosquée des Andalous : elle a été fondée par la sœur de Fatima Alfihiya (Miryam). Sous le règne des Mérinides, elle a été dotée d'une fontaine et d'une bibliothèque.

Les remparts de Fès El Bali : ces remparts sont élevés par le sultan almohade Annaser (1199-1213). Ils sont percés de portes qui ont gardé leur nom des époques idrisside et zénète (Bab El-Guisa, Bab Ftouh...).

La grande mosquée de Fès el-Jedid : elle a été édifiée en 1256 sous le règne d'Abou Youssouf Yaâcoub. En 1395, le mérinide Abou Faris a procédé à sa rénovation.

La medersa Bou Inania : Comme son nom l'indique, cette medersa a été fondée par le sultan mérinide Abou Inan. Elle se considère parmi l'une des plus prestigieuses medersas mérinides. En étant dotée d'un minaret, cette médersa

³⁴¹Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

accomplissait, en plus de son rôle d'enseignement et d'hébergement des étudiants, une autre fonction : elle accueillait la prière du vendredi.

Le Borj Nord : ce borj, inspiré des forteresses portugaises, est édifié par les Saâdiens en 1582 au nord de Fès El-bali. Il abrite aujourd'hui le musée des armes.

Le fondouk et la fontaine Nejjarine (des menuisiers) : cet édifice alaouite remonte au XVIII^{ème} siècle. Il se situe dans la place qui porte le même nom (Nejjarine).

Dar el-Batha : ce palais est fondé par le sultan Moulay Hassan Premier et achevé sous le règne de Moulay Abdelaziz en 1897. Il abrite aujourd'hui un musée ethnographique qui porte le même nom (le Musée Dar el Batha).

Médina de Marrakech

Cette ville est fondée en 1070 par les Almoravides (1056-1147). Depuis sa fondation, elle est restée une importante agglomération dans le pays et elle fut même, en tant que capitale des Almohades (1147-1269), un prestigieux centre politique, économique et culturel de l'Occident Musulman. De Marrakech, les Almohades régnaient sur un empire qui s'étend le long du Maghreb et de l'Andalousie. « La création de Marrakech peut être décomposée en trois temps : Abou Baker choisit le site, *Youssef Ben Tachefine* fonde la ville en transformant le campement des nomades en une place fortifié appelé *Qsar al Hajar* et Ali Ben Youssef en fut le premier urbaniste. »³⁴² Ali Ben Youssef a édifié en 1126 un rempart de 9 kilomètres, un palais, des mosquées et des fontaines). Ces structures étaient d'une exceptionnelle richesse architecturale et décorative. Elles marient le style marocain avec le style andalou.

Dès la fin de la première moitié du XII^{ème} siècle, la capitale almohade Marrakech est dotée d'une kasbah, d'un quartier royal et d'une spectaculaire mosquée : la Kutubiyya (avec son minaret d'environ 77 mètres). « Par ces travaux, Marrakech devient une véritable ville impériale à fonctions multiples : politique et militaire, intellectuelle et spirituelle, commerciale et artisanale, grand carrefour du sud en relation constante avec le Sahara, l'Andalousie et le Maghreb. »³⁴³

Avec les Mérinides qui l'ont prise en 1269, la ville de Marrakech a perdu son statut de capitale et c'est Fès qui a accueilli leur centre de commandement. Ce n'est qu'avec les saâdiens que la ville retrouve son premier statut, sous le règne d'Abdallah al Ghalib (1557-1574) qui y a apporté quelques aménagements.

Il commença par la remise en état des réseaux d'alimentation en eaux et construit de nouveaux édifices et quartiers et réaménage profondément la kasbah qui ressurgit de ses ruines. Ses grands travaux seront complétés par ceux entrepris par Ahmed El Mansour qui a construit le fabuleux palais El Badia et la nécropole dynastique, entre 1562 et 1573 ; le quartier de la grande mosquée Ben Youssef rénové par la construction des complexes el Mouassine.³⁴⁴

³⁴²Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

³⁴³*Ibidem*

³⁴⁴*Ibid.*

Les Alaouites ont pris Marrakech sous Sidi Mohamed (1757-1790) et de nouveaux quartiers seront construits à cette époque. L'urbanisme de la ville marquera ensuite le pas et gardera la structure urbaine héritée de l'époque du règne de Moulay Abdellah.

Aujourd'hui, des traces majestueuses et des chefs-d'œuvre de l'architecture et de l'art sont encore visibles à Marrakech comme la muraille percée de portes monumentales, la koubba almoravide, la mosquée de la Koutoubiya, la kasbah, la medersa Ben Youssef, le palais Al Badi'a, les tombeaux saâdiens et les grandes demeures, etc. A cela s'ajoute le célèbre haut-lieu du patrimoine immatériel à savoir la place Jamaâ El Fna qui séduit les touristes par les différents spectacles qui y sont proposés.

Grâce à la conservation des composantes de la médina de Marrakech, de la diversité de ses monuments et de son paysage, elle constitue une destination touristique de premier ordre.

La Muraille de Marrakech : la muraille de Marrakech est d'une longueur de 10 kilomètres, d'une épaisseur de 1,60 à 2 mètres et d'une hauteur variant entre six et neuf mètres selon la topographie du terrain qui l'accueille. Elle dispose de tours plus longues que larges et, en principe, perpendiculaires à l'axe de la muraille. Cette dernière est percée de plusieurs portes parmi lesquelles on peut citer : Bab Doukala, Bab Aghmat.

Les portes : ces portes flanquent les remparts de la ville qui sont construits en pisé à l'époque almoravide (surtout sous le règne d'Ali Ben Youssef en 1126-1127). Ces remparts ont été élargis par les Almohades.

Bab Doukkala : c'est un édifice imposant contenant deux bastions le long de ses deux côtés. La porte renvoie vers un corridor.

Bab Aghmat : cette porte s'ouvre sur l'un des bastions servant à la défense de la ville. Son plan, assez curieux, doit résulter d'un remaniement et d'une restructuration de la porte primitive d'époque almoravide.

La koubba almoravide : cette koubba située dans le quartier Ben Youssef dépendait de la mosquée almoravide et servait pour les ablutions. Sa structure a été détectée grâce à un sondage effectué en 1948. Cet édifice architectural dispose d'une coupole construite au-dessus d'un bassin et entourant les petites latrines destinées aux ablutions. Le dôme de la coupole est décoré de motifs floraux d'arabesques et de l'épigraphie.

La mosquée Kutubiyya : la Kutubiyya a été construite à l'époque almohade en 1157. Elle sera dotée d'un gigantesque minaret sur ordre d'Abdelmoumen en 1158. Erigé de la pierre de taille, ce minaret atteint une hauteur de 77 m. Ses registres décoratifs sont faits de carreaux de céramique verte et blanche. L'importance a été donnée aussi au mur de la *qibla* et l'intersection de la nef axiale de la salle de prière avec la nef longitudinale permet d'avoir une forme en T au centre du mur de la *qibla*.

Le palais Al-Badia : le palais *Al-Badia* (l'incomparable) est construit à l'époque saâdienne sous le règne d'Ahmed al Mansour (1578-1603) qui avait l'intention de

commémorer sa victoire sur les portugais. Ce palais, situé sur le coin Nord-est de la kasbah, a été consacré à l'accueil des fêtes et des audiences du sultan. Le palais est doté d'une grande cour (135/110 m) et d'un vaste bassin (90/20m). Il a été détruit sur ordre du Sultan Moulay Ismail et ses matériaux ont été apportés à Meknès pour les réemployer dans de nouvelles réalisations. Quelques rares éléments décoratifs ont subsisté du palais comme les chapiteaux et les pans de parterre en zellige.

Les tombeaux saâdiens : le premier à y être inhumé est le prince Mohamed Cheikh (en 1557). Une *koubba*, nommé : Koubba Lalla Mesaouda, a été élevée sur le tombeau. Cet espace peut être considéré comme une nécropole des sultans Saâdiens en accueillant ensuite un ensemble de tombeaux : celui du fils de Mohamed Cheikh en 1574, la mère d'Ahmed El Mansur (en 1591) et ses successeurs.

Cet ensemble se compose de plusieurs salles funéraires parmi elles on trouve la Koubba de Lalla Mesaouda, le second édifice est la salle centrale dite salle des douze colonnes qui abrite la tombe du sultan Ahmed El Mansour, la salle du mihrab et la salle des trois niches, une autre salle abrite des tombes d'enfants. L'ensemble du monument est agréablement décoré avec une grande finesse dans l'exécution.³⁴⁵

La fontaine mouassine : construite sous l'ordre du sultan saâdien Abdellah al Ghâlib entre 1562 et 1563, cette fontaine est la plus grande à Marrakech et fait partie d'un complexe comprenant plusieurs édifices : une mosquée, une bibliothèque, un hammam et une medersa. La fontaine est dotée de trois abreuvoirs et s'ouvre sur la rue par trois arcades.

La medersa Ben Youssef : cette medersa a été édifiée en 1564-1565 par le sultan saâdien *Abd Allah Al Ghalib*. Une inscription sur un chapiteau de la salle de prière et sur le linteau de la porte d'entrée atteste qu'elle remonte à l'époque saâdienne. La medersa, d'une superficie de 1680 m² comprend une salle de prière et des chambres d'hébergement pour les étudiants qui peuvent atteindre le nombre de 130.

Le palais Bahia : ce palais réservé au grand vizir Ahmed ben Moussa dit Ba Hmad (1841-1900) est aménagé par l'architecte marocain El Mekki. Plusieurs ouvriers artisans ont été accueillis de 1894 et 1900 pour prendre part dans sa construction et sa décoration. Ce palais est composé à la fois d'une grande demeure à laquelle sont ajoutées d'autres annexes (cours, jardins et salons). Les structures qui y peuvent être distinguées sont les suivantes :

Le grand riyad : ce riyad a été construit par le père de Ba-Hmad, si Moussa. Achevé en 1867, il dispose, entre autre, d'un jardin et de deux salles de fine décoration.

Le petit Riyad : c'est un petit jardin sur lequel s'ouvrent d'autres salles. La plus importante est la salle au plafond peint et ajouré ou *Ba-Hmad* recevait les

³⁴⁵Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

personnalités qui lui rendent visite. Plus tard, Lyautey aménagera ses bureaux dans ce même espace.

La petite cour : cette cour à ciel ouvert est entourée de quatre chambres décorées de marbre et de zellige constituant la résidence privée de *Ba-Hmad*. Ces chambres qui s'ouvrent sur la cour seront, au temps de la colonisation française, réservées aux officiers.

La grande cour de marbre dite "Cour d'honneur" : mesure 50/30 m. Elle est dallée de zellige et entourée d'une galerie décorée en marbre et en bois. Sur cette cour s'ouvre une grande salle de réception, au plafond peint (salle de conseil).

L'appartement privé : cet espace privé est constitué de deux salles et de deux niches qui donnent sur un espace couvert d'un plafond peint et éclairé par des panneaux de plâtre sculpté.

Place Jamaa El Fna : la place Jamaâ el Fna est un espace de loisirs. Les spectacles présentés varient entre des charmeurs de serpents, des dresseurs de singes, des conteurs et des musiciens. L'originalité de cette place a permis son inscription en 2001 sur la liste du patrimoine oral de l'Unesco.

Médina de Meknès

La ville de Meknès est dotée d'une position stratégique. Située au centre du pays, entre les plaines de l'atlantique et le plateau de l'hinterland, la ville se trouve dans une région caractérisée par une richesse naturelle et une fertilité. On estime que la région est peuplée depuis le IV^{ème} siècle avant J.-C. Toutefois, le nom de « Meknès » remonte au IX^{ème} siècle ou une population zénète « *Meknassa* » est venue s'installer aux alentours des oueds Boufekrane et Wislane. La ville a connu dès lors un afflux continu des populations d'origines différentes constituées de berbères zénètes sahariens et d'idrissides, ce qui a permis un essor commercial et urbanistique de la ville.

Des réalisations ont eu le jour à l'époque almoravide comme la forteresse de Tagart, la mosquée Nejjarine et la mosquée Sebbaghie. A l'époque Almohade, la ville a connu l'apparition d'autres constructions publiques : canaux d'adduction des eaux de sources, bains publics, agrandissement de la Grande mosquée, etc. Jusqu'à cette époque, le nom de Meknassata Az-Zaïtoun (Meknès des oliviers), est utilisé pour désigner cet espace qui accueillait les groupes affluents vers la région.

Avec les Mérinides, la ville est dotée de différentes institutions culturelles et religieuses : la bibliothèque de la grande mosquée, des medersas (Filalia, Bouanania), des mosquées (Jamaa Lalla Aouda, Jamaa Az-Zarqa), des zaouïas et des mausolées. Elle a été aussi dotée de différents édifices publics (fontaines, Mâristân (prison), ponts), etc.

Sous le règne de Moulay Ismail, la ville va connaître une prospérité exemplaire en étant sa capitale. Plusieurs œuvres y étaient édifiées : Coupole des Ambassadeurs, Bassin et Heri (silôt) Swani, Ecuries (d'une capacité de 1200 cheval), espaces verts de Jnan Ben Hlima et prison Qara. Des remparts colossaux d'environ 40 kilomètres de longueur entourent la ville. Ces remparts sont percés de

vingt portes fortifiées de tours et de bastions. Les portes les plus remarquables sont Bab al-Mansour, Bab Bardaïne, Bordj Ben Kari et Bab Lekhmis. Ces réalisations ont donné un aspect militaire à la ville, mais l'architecture civile intra-muros a été également développée comme les demeures privées, les palais, les mosquées, les medersas, les places publiques, les fontaines et les jardins.

Grâce à ses hauts lieux, la ville de Meknès a été inscrite en 1996 sur la liste du patrimoine mondiale. Parmi les monuments remarquables dans la ville, on peut citer la medersa Bou'nania, le palais Dar al Baida, le palais royal al Mhancha, le palais Dar Jami, la porte *Bab al Mansour Laalaj*, *Bab al Khmis*, *Bab M'rah*, *Bab Berdaine*, la prison Qara et Hri Souani.

La medersa Bouanania : cette medersa mérinide de plan rectangulaire est édifiée par Abou al-Hassan et achevée par son successeur *Abou-Inan* en 1345. Sa porte est décorée de zellige et du plâtre gravé. Une cour dotée de piliers, qui donne accès à la salle de prière est ornée de zelliges, d'inscriptions et de tableaux de plâtre. Le mihrab de la medersa est richement décoré et comprend des motifs épigraphiques.

Palais Dar al Baida : ce palais est construit au XIX^{ème} siècle par le sultan Sidi Mohamed Ben Abdellah. Tout en gardant son architecture, son décor et son aspect historique, il a été aménagé depuis les années cinquante pour accueillir l'*Académie Royale Militaire*.

Palais royal al Mhancha : ce palais est construit au début du XVIII^{ème} siècle à l'intérieur de la kasbah ismaélienne. Il couvre une surface de 400/240 entourée d'une muraille bastionnée. Devant le rempart du palais se trouve une vaste place (le Méchouar).

Palais Dar Jamai : ce palais édifié en 1882 sous le règne du sultan Moulay El Hassan I^{er} était la résidence du Vizir Abou Abdellah El Jamai. L'ensemble palatial se composait de différentes parties : un bain, un abattoir, des boutiques et un fondouk. Aujourd'hui, l'édifice accueille une exposition muséale et se caractérise par la décoration de ses salles et par l'existence d'un riyad de style andalou et des allées de zelliges.

La prison Qara : cette prison a été édifiée au XVIII^{ème} siècle à l'intérieur de la kasbah ismaélienne. Elle est composée de trois salles dotées de piliers, d'arcades et de vouûtes.

Bassin de l'Agda : ce bassin construit par le sultan Moulay Ismail au début du XVIII^{ème} siècle constitue un grand réservoir d'eau à l'intérieur de la kasbah. Elargit sur une superficie de 140/330 m et d'une profondeur de 3,5 m, ce bassin adopte un plan trapézoïdal.

Hri Souani : cet entrepôt est édifié au début du XVIII^{ème} siècle sous le règne de Moulay Ismail. Il dispose d'une grande salle d'une superficie de 26/10 mètres entourée de plusieurs salles étroites. Cet espace était destiné au stockage des produits alimentaires et il dispose des puits et de norias qui alimentent à la fois le bâtiment et le grand bassin *souani* de l'eau potable.

Pavillon des ambassadeurs : ce pavillon auquel on accède par la monumentale porte *Bab El Mansour Laalej* servait pour la réception des personnalités étrangères visitant Meknès (ambassadeurs, émissaires...). Il est construit à la fin du XVII^{ème} siècle par Moulay Ismail.

Bab al Mansour Laalaj : la porte de Bab al Mansour, donnant sur la place El Hdim, est édifiée par le sultan Moulay Ismail et achevée par son fils *Moulay Abdellah* en 1732.

Sur le plan architectural : le monument possède une ouverture de 8 m de hauteur sous forme d'un arc brisé. Ce dernier est orné de rinceaux en céramiques excisées et s'encadre d'un large bandeau constitué par un treillis en relief sur fond de mosaïque polychrome, dont la couleur dominante est le vert. Elle est supportée par des colonnes massives de marbre blanc surmontées par des chapiteaux de style antique.³⁴⁶

Bab Lakhmis : cette porte permet l'accès du côté ouest à un grand complexe construit par le sultan à ses troupes (l'armée des Oudayas). Ce complexe connu sous le nom de « Madinat ar-riyad al anbari » (cité du jardin de l'ambre) a servi ensuite pour l'hébergement des personnalités en visite à Meknès. Bab Lakhmis est une porte monumentale en briques, ayant un arc en plein-cintre légèrement brisé accentué par deux courbures lobées. Elle est décorée de larges bandeaux rectangulaires à entrelacs en relief, tapissée de zelliges et par des motifs géométriques en faïence polychromes.

Bab Berdaine : cette porte se dresse de la partie nord de la ville au sommet d'une colline. Son caractère monumental externe et son aspect décoratif interne font de cette porte une copie de celle de *Bab El Khmis*.

Bab M'rah : elle est construite sous le règne du Sultan Moulay Ismail et s'apparente aux autres portes tant au niveau de la monumentalité qu'au niveau de la décoration.

Borj Bel-Kari : il a été construit à l'époque de Moulay Ismail et son rôle était défensif. Il a abrité ensuite le musée de la poterie pré-rifaine.

Dar El Bachaouate : elle a été construite par le pacha de la médina de Meknès Ben Aïssa Ben Abdkarim el Boukhari en 1912/1913. Cette maison est restée la demeure des pachas de Meknès jusqu'à 1969, année où elle était transformée en conservatoire de musique andalouse. Son style architectural est de type andalou-mauresque.

Médina de Rabat

La fondation de Rabat remonte à l'époque des Almoravides qui ont édifié, au début, un petit ribat (*al fath*). Vers 1150 et sous l'almohade Abdelmoumen, ce ribat sera agrandi et aménagé en forteresse destinée à la fois contre les Bourghwata et pour le soutien des andalous. Son petit-fils Ya'coub el Mansour avait l'intention de faire de Ribat al Fath sa capitale, pour cela, il a construit une grande enceinte et il a

³⁴⁶Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

entrepris la construction d'une grande mosquée inachevée (mosquée Hassan). Son grand projet n'avait pas arrivé jusqu'au bout, et même si les Mérinides, de leur part, ont donné une importance à la ville en y construisant leur nécropole royale, Rabat restait l'une des villes modestes. Ce n'est qu'en 1609, avec l'installation des musulmans venus d'Espagne que la ville connaîtra une grande dynamique.

Ces nouvelles populations se sont installées dans la médina actuelle qui ont nommé, à l'époque, Sala la neuve, en la dotant d'une muraille (la muraille andalouse). Les deux rives (salé et salé la neuve (Rabat) seront engagées dans une activité de piraterie à partir de la kasbah des Oudayas. Ces actions ont bousculé les européens jusqu'à 1829.

A partir de 1912, Rabat est prise comme capitale du protectorat français au Maroc.

Parmi les monuments aujourd'hui remarquables à Rabat, on peut citer Chellah, l'enceinte almohade, la kasbah des Oudayas et la Mosquée Hassan.

Chellah (Sala colonia) : ce site antique a connu la succession de différentes cultures (phénicienne, romaine, etc.). Même quelques objets de l'époque préhistorique ont été mis au jour.

A l'époque islamique, l'événement marquant de Chellah consiste dans sa destination à devenir une nécropole mérinide. « A la fin du XIII^{ème} siècle, le site est choisi par les sultans Mérinides pour abriter une nécropole dynastique. Plusieurs mausolées richement décorés, dont celui du sultan Abou Al Hassan, y sont encore. »³⁴⁷ Une enceinte qui protège la nécropole et sa construction a été achevée à l'époque d'Abou Alhassan en 1339.

L'enceinte almohade : cette enceinte d'une longueur dépassant les 5 kilomètres, d'une largeur de 2,5 mètres et d'une hauteur de 10 mètres est l'œuvre du sultan Ya'coub el Mansour. Elle est pourvue de 74 bastions et percée de 4 portes (Bab el Alou, Bab el Hadd, Bab er-Rouah, Porte des Zaërs). Au sud de Bab el Hadd, la muraille andalouse s'étend sur environ 1,5 kilomètres. Percée de trois portes (Bab Teben, Bab el-Bououiïba et Bab Chella), elle aboutit au Borj Sidi Makhlouf vers l'est. Comparée à l'enceinte almohade, cette muraille andalouse est flanquée de 26 tours barlongues séparées entre elle de presque 35 mètres.

La kasbah des Oudaya : cette kasbah à l'embouchure de Bouregreg était, dans son état initial, une petite forteresse édifiée par les Almoravides pour contrarier les Bourgwata. Avec l'arrivée des Almohades, ils l'ont développée en ribat et l'ont baptisé Mahdiya. Après les Almohades, le site est mis aux oubliettes jusqu'à l'arrivée des andalous qui vont restaurer et renforcer la kasbah. Sous les Alaouites, le site sera aménagé une première fois entre 1757 et 1789 et une deuxième fois entre 1790 et 1792. Des monuments historiques sont encore visibles et remontent aux époques almohade et alaouite. De la première, on a l'enceinte almohade et sa fameuse porte monumentale (Bab-el Kébir) ainsi que la mosquée connue sous le

³⁴⁷Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

nom de Jamaa el Atiq. De la deuxième, on a l'enceinte alaouite et la maison princière dressée à l'ouest et l'ouvrage militaire Borj Sqala.

La mosquée Hassan : cet ambitieux projet inachevé est l'œuvre du sultan almohade Yaqoub el Mansour. Après sa mort en 1199, la construction de la mosquée est interrompue. A cause du tremblement de terre survenu en 1755, le minaret a été secoué. Les traces majestueuses encore visibles donnent une idée de la grandeur du projet conçu sur une superficie de 180/140 mètres. Le minaret se dresse sur 44 mètres de hauteur et ses parois sont de presque 0,5 mètres d'épaisseur. Des piliers de forme cylindrique, en pierre taillée et d'une hauteur d'environ 1,5 mètre à 2 mètres sont encore debout et se réfèrent à l'espace réservé à la salle de prière.

Médina de Tanger

La ville de Tanger est dotée d'une position stratégique à la rencontre de deux grandes mers (la Méditerranée et l'Atlantique) et de deux grands mondes (l'Orient et l'Occident /l'Afrique et l'Europe). Le nom de la ville se doit à la mythologie antique qui situe "Tingis" au-delà des colonnes d'Hercules, et la confond à "Tinga" épouse "d'Antée", fils de Poseïdon (dieu de la mer) et de "Gaïa" (la Terre).

L'histoire de la ville est aussi riche en raison de la diversité des installations humaines attirées par les conditions favorables (économique et géographiques de la ville). Dès la préhistoire, la région de Tanger a constitué un point d'attraction comme l'atteste les trouvailles des sites d'Achakkar, d'El-Khil, les sites de plein-air de *Tahaddart* et la nécropole mégalithique d'El-Mries. Dès le VIII^{ème} siècle des marchands phéniciens ont installé des comptoirs dans la péninsule tangeroise. Leur influence est plus notée dans les nécropoles d'Aïn Dalia et de Djebila.

La ville de Tingis sera dotée en 44 après J.-C. de statut de ville romaine en récompense à son positionnement aux côtés de Rome dans son conflit contre Carthage. La ville est même devenue la capitale de la Maurétanie Tingitane, une des colonies romaines de l'Afrique du nord. Après le retrait des Romains, la ville va perdre son rôle politique central jusqu'à l'arrivée de l'islam. Au début du VIII^{ème} siècle, elle sera la base de préparation de la conquête de la péninsule ibérique. Sous les empires almoravide et almohade, elle aura un rôle important dans les interventions menées pour soutenir le pouvoir islamique installé en Andalousie.

Entre la fin du XV^{ème} siècle et du XVII^{ème} Tanger sera occupée successivement par des puissances européennes : les portugais (1471) ensuite les espagnols (1581-1641), encore les portugais (1641-1661) et finalement les anglais (1661). Le sultan Moulay Ismail l'a assiégée à maintes reprises (de la kasbah de Ghaylan et la Kasba de Beni Saïd Bou Amar) avant qu'elle soit prise en 1684.

Sous les Alaouites Tanger récupéra son rôle diplomatique, militaire et commercial. D'importantes constructions ont été réalisées à l'intérieur des remparts de la médina et aussi à l'extérieur : des batteries (Bordj Dar al-Baroud, Bordj N'âam, Bordj Amer, Bordj Dar Dbagh, Bordj al-Salam et Bordj al-Hajoui), des portes (Bab Kasba, Bab Marshan, Bab el-Bhar, Bab el-Assa, Bab Haha

Amrah, Bab Eraha, Bab al-Marsa et Bab Tourquia) des mosquées et oratoires (la Grande mosquée, Jamaa Jdid, Jamaa al-Kasba), des bains publics, des fondouks (fondouk Siaghine, hôtel Continental...), des fontaines, des palais, des demeures (palais de Kasba, palais du gouverneur anglais –actuelle Dar Vidal-), consulat et légations, églises, synagogues et autres.³⁴⁸

Les remparts de la médina et sa kasbah : les remparts, datant majoritairement de l'époque portugaise et construits probablement sur l'ancienne enceinte de Tingis, sont d'une longueur de plus de 2 kilomètres. Ils ont été reconstruits et fortifiés par les pouvoirs successifs de l'époque alaouite. Ces remparts délimitent les cinq quartiers de la médina qui sont : la Kasba, Dar al-Baroud, Jnan Kaptan, Oued Aherdan et Bni Idder. Ils disposent de plusieurs batteries (Bordj N'âam, Bordj Amer, Bordj Dar Dbagh, Bordj al-Salam, Tour des Irlandais...) et de différentes portes (Bab Kasba, Bab Marshan, Bab Haha, Bab el-Bhar, Bab el-Assa, Bab Eraha, Bab al-Marsa...)

Le Palais de la Kasba (ou Dar Al Makhzan) : ce palais est construit en 1740 sur les ruines d'un bâtiment anglais « Upper Castel ». Il est l'œuvre du Pacha Ahmed Ben Ali Rifi (Pacha de Tanger et Tétouan). Ce palais est constitué d'un bâtiment central (Dar al kbira) et de différentes dépendances : Dar al-Kbira se compose d'une salle de trône (Qobbat an-nasr), de la coupole verte (al Qobba al-Khadra), d'une cour à ciel ouvert et d'un Riyad. Les dépendances sont Bayt al-Mal, la mosquée, le Mechouar, les prisons, Dar al-Maâz ou écuries. Actuellement, le palais abrite le musée de la kasbah de Tanger (musée à vocation ethnographique et archéologique).

La kasbah de Ghaylan : cette kasbah se situe à environ 2,5 kilomètres de la ville de Tanger sur la route de Malabata. Construite par Al khadir en 1664, cette forteresse constitue un ouvrage militaire remarquable dont l'objectif est de mener la résistance contre les anglais qui occupaient la ville entre 1662 et 1684. Elle est protégée par deux remparts de tours barlongues semi-circulaires soutenus par des bastions saillants.

La Grande Mosquée : cette mosquée a servi d'église à l'époque de l'occupation portugaise. Elle est réaménagée en mosquée en 1684 par le Pacha *Ali Ben Abd Allah*. Les sultans Moulay Ismaïl, Sidi Mohamed Ben Abd Allah et surtout Moulay Sliman (1812-1817) l'avaient ensuite restaurée et agrandi ce qui permet de la considérer du style architectural alaouite.

Djamae al-Kasba : c'est l'une des dépendances de la kasbah. Cette mosquée est construite au XVIII^{ème} siècle et se considère parmi les plus anciennes mosquées de la ville.

La Légation américaine : en 1824, le Sultan *Moulay Sliman* a offert ce bâtiment aux Etats Unis d'Amérique. Il a abrité le consulat américain durant 135 ans. Entre 1959 et 1975 le bâtiment n'avait pas de vocation publique, mais dès 1976 il fut réhabilité pour accueillir un musée d'art. La collection exposée dans des salles

³⁴⁸Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

disposées autour d'un patio hispano-mauresque est constituée de peinture et d'aquarelles qui remontent aux XVII^{ème} et XX^{ème} siècles. Le bâtiment est doté aussi d'une bibliothèque, de salles de recherche et de conférences.

L'Église espagnole : cette église privée qui appartenait à deux familles juives est achetée par le Sultan *Sidi Mohamed Ben Abd Allah*. Il l'a cédé au gouvernement suédois qui y a abrité son consulat en 1788. Dès le 1871, le gouvernement espagnol l'a aménagé en résidence de la mission catholique des franciscains. Une église y était édifiée et fut nommée la « *Purissima* » (la très pure) se référant ainsi à « Marie ». Aujourd'hui, le bâtiment est destiné à des activités sociales vu qu'il est moins fréquenté par les chrétiens.

Médina de Tétouan

Cette ville est présente dans la tradition littéraire arabe dès le XII^{ème} siècle comme une ville fortifiée. Son nom initial, *Tittawin*, semble d'origine amazighe et signifie les « sources ». Quant à sa fondation, elle s'attribue à un soufi venu de l'Andalousie en 1148 (Sidi Abdelkader Tabine). Ce dernier a commencé par la construction d'une mosquée, des demeures, des boutiques et des moulins. La kasbah date de l'époque mérinide.

En 1286 Abou Youssef Ya'coub le mérinide fit construire la kasbah de Tétouan qui a été utilisée comme base militaire pour le siège de Sebta. Et en 1307, nous rapportent les historiens, qu'Abou Tabit Emir mérinide fit construire un grand faubourg autour de cette kasbah qui a été bâti par son prédécesseur.³⁴⁹

Durant presque un siècle allant de la deuxième moitié du XIV^e siècle jusqu'à la fin de la première moitié du XV^{ème} siècle, la ville est restée ruinée à cause de sa destruction, probablement par les portugais installés à Sebta. Ce n'est qu'après la chute de Grenade vers la fin du XV^{ème} siècle que la ville sera reconstruite.

Selon de nombreuses sources historiques, la reconstruction de la ville de Tétouan devrait se situer vers 1492-93, juste après la chute de Grenade. Elle était l'œuvre d'Abou Al Hassan Ali Al Mandari, un réfugié andalou de la région de Grenade. Selon ces informations, la ville de Tétouan avait participé, à côté de Chefchaouen, dans un combat contre Sebta en 1487, ce qui a conduit à la capture de son gouverneur. Juste après sa reconstruction en 1493 et au moment où toutes les villes de la côte méditerranéenne étaient occupées par les Portugais et les Espagnols, la ville de Tétouan était devenue à la fois une base du Jihad, un centre de négoce et un foyer de piraterie parmi les plus renommés dans le bassin méditerranéen.³⁵⁰

La ville de Tétouan est restée pour longtemps un lieu de refuge pour les migrants andalous. De nouveaux quartiers y sont construits pour accueillir les nouveaux venus. Ils se sont ajoutés aux quartiers anciens comme Hay Al-Balad et la kasbah de Sidi Al-Mandri. Tétouan a eu une importance culturelle à partir du VIII^{ème}

³⁴⁹Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

³⁵⁰*Ibidem*

siècle, comme principal point de jonction entre différentes cultures. Son organisation et ses modèles sont inspirés de la tradition islamique, à la fois maghrébine et andalouse.

A travers son urbanisme, son architecture, ses traditions et ses mœurs, Tétouan reflète parfaitement cette notion d'acculturation et d'assimilation des autres cultures plus particulièrement la culture andalouse qui a exercé une grande influence sur le goût artistique des tétouanais, sur leur mode d'aménagement et d'organisation de l'espace, et d'une manière générale sur leur mode de vie social et culturel.³⁵¹

La structure urbaine de la ville et ses caractéristiques socioculturelles témoignent aussi d'une coexistence des différentes religions.

Aujourd'hui, les traces archéologiques de la médina sont encore visibles et reflètent son caractère militaire, religieux, économique et culturel.

La médina de Tétouan s'étend sur une superficie de 50 hectares et se ferme à l'intérieur d'une muraille historique dont le périmètre est estimé à 5000 m². C'est un espace urbain complexe qui reflète la complexité même de la vie et ses activités. Elle est une ville à la fois militaire, religieuse, mystique, commerçante et enfin diplomatique à un certain temps.³⁵²

La ville de Tétouan dispose de différentes structures : l'enceinte, la kasbah de Sidi al-Mandri, la kasbah de Jbel Dersa, Hisn Sqala et la grande mosquée (*Djama'l-Kbir*).

L'enceinte : cette enceinte de cinq kilomètres de périmètre, d'une épaisseur de 1,20 m et d'une hauteur qui varie entre 5 et 7 mètres, entoure la médina de Tétouan. Elle est percée de sept portes qui permettent l'accès à la ville de tous les côtés. L'enceinte a été construite en plusieurs étapes entre le XV^{ème} et le XVIII^{ème} siècle.

Kasbah de Sidi Al-Mandri : cette kasbah est édifée vers la fin du XV^{ème} par un guerrier grenadin des Banu Al-Ahmar : Sidi al-Mandri. Les structures composantes de la kasbah ont été destinées à diverses fonctions. « Formée d'une forteresse, d'une mosquée cathédrale, d'une maison et d'un petit hammam, cette kasbah constituait, jadis, le siège d'un pouvoir politique, un Ribat, une forteresse militaire et aussi un lieu d'habitat pour le fondateur et ses proches. »³⁵³

La kasbah de Jbel Dersa : la chronologie de la construction de cette citadelle n'est pas claire, mais on estime qu'elle est édifée par les Mérinides au XIII^{ème} siècle pour siéger Septa prises par les Banu-al-Ahmar de Grenade. De ce site mentionné dans les textes des historiens et géographes, il nous est parvenu aujourd'hui quelques traces.

³⁵¹Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

³⁵²*Ibidem*

³⁵³*Ibid.*

Hisn Sqala : il s'agit d'une batterie qui flanque la porte dite Bab al-Oqla (ou porte de la mer). Sa construction remonte à la première moitié du XIX^{ème} siècle et fut l'œuvre du sultan Moulay Abderahmane.

La grande mosquée (Djama'l-Kbir) : d'après des textes historiques et une inscription de datation, cette mosquée a été construite en 1808 sous l'ordre du Sultan Moulay Suleyman. Elle se situe au centre de la médina au quartier al-Balad.

Mosquée al Bâcha : cette mosquée a été construite vers 1737-1738 sur ordre du gouverneur Ahmed Er-Rifi qui a gouverné les deux villes de Tanger et Tétouan. Aujourd'hui, cette mosquée fait partie du *Méchouar* associé au palais royal.

Fontaine Bab al-Okla : la médina de Tétouan dispose d'un ensemble de fontaines. L'une des plus remarquables par sa forme architecturale et son décor en zellige polychrome est la fontaine située à côté de Bab Al-Okla. D'après une inscription de datation, cette fontaine est construite au milieu du XVIII^{ème} siècle par le Caïd Mohamed Loukache.

Foundouk al-Lebbadi : cet édifice édifié au XVIII^{ème} siècle est constitué de deux parties : l'une servait d'étable et l'autre de logement des commerçants venus des régions environnantes. Ces derniers qui viennent au souk hebdomadaire y passent la nuit en y entreposant leurs marchandises.

Demeures historiques de Tétouan : Tétouan possède plusieurs demeures traditionnelles qui témoignent à la fois des liens maintenus avec l'Andalousie (surtout Grenade) et de la richesse des propriétaires. L'une des exemples spectaculaires est la demeure du Pacha Lebbadi construite au XIX^{ème} siècle. Aujourd'hui, elle a perdu sa fonction initiale qui était résidentielle en devenant un palais des fêtes.

La medersa et la mosquée dite « de loukach » : ces deux édifices accolés l'un à l'autre ont été construits en 1758 par le Caid Omar Loukach sur ordre du Sultan alaouite Sidi Mohamed Ibn Abdellah. La medersa était un lieu d'hébergement pour les étudiants externes qui viennent à Tétouan pour apprendre les sciences islamiques dans les mosquées de la ville.

Médina de Salé

La médina de Salé est fondée au XI^{ème} siècle. Durant l'époque des almohades et celle des Mérinides, cette ville est devenue prospère grâce à son port ouvert sur le commerce européen. Au XVII^{ème} siècle, plusieurs familles andalouses ont trouvé refuge dans la ville de Salé. A cette époque, l'activité maritime était intense ce qui a mené à une concurrence entre Salé et Rabat. A partir du XIX^{ème} siècle et durant la première moitié du XX^{ème} siècle, l'activité commerciale a reculé ce qui a causé le repli de Salé sur elle-même en restant un espace culturel et religieux.

Sur le plan archéologique, la ville de salé dispose de remparts qui s'étendent sur 4,5 km en délimitant un espace de 90 hectares.

En plus des remparts, Salé renferme plusieurs monuments historiques notamment la grande mosquée almohade construite par Ya'coub el Mansour en 1196, la medersa édifiée en 1341 sous le règne mérinide par Abou el Hassan -œuvre d'art et d'architecture andalous-maghrébins-,

Zawiya Noussak, (édifice confrérique extra-muros, construit par l'initiative du Sultan mérinide Abou Inan) et Sour el Aqouass : aqueduc d'approvisionnement en eau de la ville qui compte parmi les ouvrages d'utilité publique les plus importants de la cité. En plus de ces bâtiments publics, Salé recèle un riche patrimoine architectural domestique qui apparaît à travers les nombreuses maisons et demeures de la ville.³⁵⁴

L'enceinte de la ville de Salé est l'un des exemples parfaits des remparts médiévaux. Elle est flanquée de tours barlongues et percée de plusieurs porte : Bab Jdid, Bab Maalaga, Bab Ferran, Bab sidi Bou Haja, Bab Fès (Bab Khmiss), Bab sebta et Bab Chaafa.

Médina de Chefchaouen

La ville de *Chefchaouen* ou *Chaouen* se situe au Nord-ouest marocain et fait partie de la chaîne du Rif. Son nom est probablement dérivé du mot amazighe « *achiouen* » (cornes) et se rapporte aux deux grands sommets montagneux qui empochent la ville.

Historiquement, la fondation de la ville en 1415 est l'œuvre du Chérif Moulay Ali Ibn Rachid (*Ibn Joumaa*) qui avait l'intention de s'opposer à la conquête ibérique. Mais les portugais l'ont assassiné et c'est son cousin qui continuait, par la suite, la construction de la ville en 1480. Il s'est inspiré des modèles architecturaux andalous. La ville est ainsi dotée de différentes structures :

Une citadelle (la kasba) rectangulaire de 72m x 52m qui occupe la partie nord-ouest, le quartier de *Souïqa*, une grande mosquée, un puissant rempart flanqué de tours et percés par sept portes qui sont Bab Souq, Bab El Ayne, Bab El Harmoune, Bab El Himar, Bab El Mahrouq, Bab El Maqaddam et Bab El Ansar.³⁵⁵

La ville connaîtra, avec la Reconquista, un développement démographique et architectural lié à l'arrivée des andalous chassés d'Espagne. Influencée par le style grenadin, Chefchaouen saura enrichie de cinq nouveaux quartiers : El Kharrazine, Rif El Andalous, Rif El Sabbanin, Hawmat El Ansar, Hawmat El Souq. Ces quartiers auront certains regroupements comme Rif El Andalous qui a connu une concentration des arabes venus après la chute de Grenade en 1492, ou le Hawmat El Ansar, plus connu par ses huileries. Dans la ville, un marché hebdomadaire se tient et sa place est aménagée aujourd'hui en jardin public.

La ville de Chefchaouen possède une vingtaine de mosquées, d'oratoires, une dizaine de Zawiyas et de mausolées. Elle a pu devenir, grâce à ces installations successives, un centre religieux et spirituel et il a pu mériter le nom de « *El Madiana Assaliha* » (la ville pieuse). Parmi les réalisations architecturales de la ville se distingue la grande mosquée construite par Mohamed Ibn Ali Ibi Rachid.

C'est une mosquée à nefs longitudinales relevées par des arcs en plein-cintre. La salle de prière dispose de quatre portes : la porte principale Bab El Hamraa, Bab El Janayaz, Bab El Wodoua,

³⁵⁴Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

³⁵⁵*Ibidem*

Bab El Madrassa. La mosquée connaîtra des travaux d'agrandissement sur l'initiative du cadî de Chefchaouen Abou El Abbas Ahmed Ibn Cherif El Alami au XVII^{ème} siècle.³⁵⁶

La décoration est réservée à l'entrée de la mosquée et au minaret de forme octogonale, caractérisant certaines mosquées nordiques du Maroc.

En novembre 2010, *Chefchaouen* (à côté d'autres villes européennes) est inscrite sur la liste du patrimoine mondiale immatériel relatif aux pratiques alimentaires de la diète méditerranéenne.

Cité d'El Jadida

El Jadida (ou al-Djadīda) est le nom de la ville construite à côté de la citadelle fortifiée édifîée par les portugais au début du XVI^{ème} siècle (en 1514). La citadelle, œuvre des deux architectes frères Francisco et Diogo de Arruda, disposait de bastions, d'une citerne, de l'église de l'Assomption et de remparts. Elle constitue un exemple parfait de l'architecture militaire portugaise et offre un témoignage des influences croisées des cultures européennes et locales. La ville a connu des travaux d'agrandissement entre 1541 et 1548 en prouvant d'une évolution urbanistique considérable.

Après une période de plus de soixante ans de présence portugaise à Mazagan, marquée par des moments de confrontation, de contacts et de civilisation, la ville sera récupérée par le Sultan Sidi Mohamed Ben Abdallah (1757 - 1790). Cela est parvenu après avoir assiégé la ville pour deux mois ce qui a obligé les portugais à la rendre. La cité n'a pas été peuplée immédiatement par les marocains et elle est restée abandonnée en acquérant le nom de « *El Mahdouma* », la ruinée. Ce n'est qu'au début du XIX^{ème} siècle, et sous les ordres du Sultan Moulay Abderrahmane que la cité changea d'aspect. Elle a été repeuplée en accueillant des maisons et une mosquée. La ville a même changé de nom portugais en acquérant le nom de "la Neuve", ou "la Nouvelle" (al-Jadida).

L'essai de créer la rupture avec le passé n'a pas empêché de garder même les lieux de cultes non-islamiques.

La cité portugaise est ceinte par une muraille qui l'isole du reste de la ville. Son plan est en forme d'étoile à quatre branches dont les remparts sont infléchis en leur milieu vers l'intérieur. Cette disposition reflète l'image de l'architecture des débuts de l'époque moderne caractérisée par l'avènement de l'artillerie. A plus d'un titre, elle présente des similitudes avec le Château Chambord en France et le château Evora-monte au Portugal.³⁵⁷

Médina d'Essaouira

Cette ville est fondée en 1765 par le sultan alaouite Sidi Mohamed Ben Abdallah. Son plan a été élaboré par l'architecte français Théodore Cornut. Essaouira est composée de trois quartiers accueillant chacun une religion : un quartier islamique,

³⁵⁶Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

³⁵⁷*Ibidem*

un autre juif et un autre chrétien. La ville est caractérisée par son port et par le quartier chrétien qui adopte le style européen avec des maisons à étages dotées de larges fenêtres donnant sur l'extérieur.

L'inspiration du modèle européen se laisse voir aussi dans le plan de la ville conçu en damier. Depuis sa fondation au XVIII^{ème} siècle et jusqu'au début du XX^{ème} siècle, Essaouira a joué un rôle fondamental en tant que port international d'échange commercial entre le Maroc et le reste du monde. Plusieurs consulats ainsi que des négociants de différents pays s'y sont établis.³⁵⁸

Parmi les monuments les plus importants de la médina d'Essaouira, on peut citer sa muraille, sa *sqala*, le bastion de Bab Marrakech et la mosquée Ben Youssef.

La Muraille d'Es-saouira : dans cette muraille, nous pouvons distinguer deux parties : une partie construite du côté maritime et une deuxième construite du côté terrestre. La muraille dirigée vers la mer est d'un style européen. Elle constitue le point de liaison avec le port. Quant à la muraille terrestre, elle est de style marocain alaouite. Elle est flanquée de tours barlongues et percée de grandes portes.

La Sqala de la médina : c'est la forteresse principale de la ville du côté océanique. Elle est composée de deux parties. Un rez-de-chaussée qui sert de réserves du matériel militaire et un étage composé d'une tour de surveillance de forme circulaire.

Bastion de Bab Marrakech : c'est la fortification principale du côté terrestre. Elle a une tour colossale qui adopte la forme d'une batterie circulaire et qui sert d'entrepôt pour les munitions.

Sa structure, solidement bâtie en moellons et pierre de taille, est composée d'un double mur extérieur relié à un noyau central (tour de 8m de diamètre) par une enfilade d'alcôves voûtées découpant ainsi l'espace en 11 compartiments identiques communicant tous par une galerie en coursives. L'entrée, agencée en doubles chicanes symétriques, occupe -avec les escaliers desservant la terrasse- l'espace de trois alcôves.³⁵⁹

Les Portes : on distingue deux types de portes à Essaouira : celles qui sont de style marocain et celle qui sont de style européen. Les premières dont les exemples sont les portes de Bab Doukkala, Bab Marrakech et Bab Sbaa, ont un caractère saillant. Leurs arcs d'ouverture sont en plein-cintre. Quant au second type de portes, celui à caractère européen, son modèle représentatif est la *porte de port*.

C'est un ouvrage monumental surmonté d'un fronton triangulaire de style grec supporté par des colonnes cannelées. L'intérieur de ce fronton est meublé par l'inscription fondation gravée en cursif. La porte donne accès sur un passage surmonté d'une coupole en forme de pyramide tronquée, de base carrée et recouverte de boiseries.³⁶⁰

³⁵⁸Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

³⁵⁹*Ibidem*

³⁶⁰*Ibid.*

Mosquée Ben Youssef : cette mosquée se situe au sud-est de la médina et sa façade se trouve accolée aux remparts bordant le *Méchouar*. Son plan est régulier et sa salle de prière se compose de trois nefs parallèles au mur de la qibla. L'entrée à la mosquée passe par un patio rectangulaire d'environ 35m x 13m. La présence de ce patio fait que la salle de prière est un peu repoussée vers l'avant. Au milieu coule une fontaine qui sert pour les ablutions. Les portes et les plafonds de la mosquée sont décorés avec une peinture fine.

Médina de Taroudant

Taroudant a connu sa prospérité durant le règne des Almoravides et des Almohades en raison de son rôle, en tant que base militaire, dans le contrôle de la région de sud et dans l'assurance du commerce avec le Sahara. A l'époque mérinide, substituée dans son rôle par d'autres centres *Tiout* et *Tidsi*, Taroudant aura moins d'importance économique. Ce n'est qu'avec les Saâdiens que la ville retrouvera son essor en s'urbanisant. Mohamed Cheikh y a édifié une grande mosquée, une medersa, une kasbah sultanienne et une enceinte ce qui lui valut d'être nommée « al-Mohamedia ».

Economiquement, la ville était, sous les Saâdiens, un centre commercial de premier ordre reliant le pays du Soudan au Maroc et ensuite à l'Europe. Avant d'acheminer les marchandises vers leur destination finale, cette ville constituait une station d'arrêt. Militairement, les Saâdiens se sont servi de la ville dans leur lutte contre les portugais. Elle restera prospère jusqu'à la chute des Saâdiens. Au XVI^{ème} siècle, le premier historien des chérifs du Maroc, l'espagnol Diego de Torres, décrit Taroudant par ces mots :

Par le milieu physique comme par le milieu social, les lieux-dits ressemblent fort à ce que nous aurions pu voir dans la région d'Alpujarra de Sierra Nevada en Espagne. Les lieux-dits situés sur les versants septentrionaux de l'Atlas abondaient en eau ; leurs champs regorgeaient d'orangers et de citronniers dans les endroits les plus bas et les plus protégés, et ils disposaient d'abondantes céréales cultivées près des côtes, sans compter les arbres fruitiers européens.³⁶¹

Taroudant sera prise par l'alaouite Moulay Rachid en 1669 et soumise par Moulay Ismail en 1687. Certaines traces comme la grande muraille et la kasbah témoignent de son passé.

La grande muraille : de longueur dépassant 7 km, cette muraille et jalonnée de 130 tours, de 19 bastions d'angles et percée de cinq portes coudées à caractère défensif : Bab al-Kasbah, Bab Zorgan, Bab Targhount, Bab Oulad Bounouna et Bab El khemis. Les portes sont bastionnées, flanquées de tours et dotées de vestibules à ciel ouvert et de chemins de rondes.

La kasbah : elle est située dans la partie nord-est et dotée de tours carrées.

³⁶¹Cité par Roque M. A., 1996, p 15

Médina de Tiznit

La ville de Tiznit est fondée en 1882 par Hassan I lors de son expédition dans le Sous. Elle a été conçue pour servir de poste militaire contre la puissance maraboutique montante de la région de Tazerwalt ainsi que pour s'opposer à la pénétration européenne. Tiznit était peuplée par des populations autochtones. Sa position géographique est stratégique en se situant à proximité de l'atlantique et en étant un point liant commercialement Essaouira et le Sahara. La construction de l'enceinte protectrice de la ville a duré deux ans. D'une longueur de 7 km et d'une hauteur de 8 m, elle est flanquée de 56 tours et percée de cinq portes de tradition alaouite : *Bab Aglou*, *Bab el Khemis*, *Bab Targa*, *Bab el Maader* et *Bab Oulad Jerrar*. Les matériaux utilisés dans la construction de la courtine sont le pisé et le moellon. Quant aux ouvertures des portes, on a employé la pierre taillée.

La structure urbaine de Tiznit reflète l'aspect d'une médina historique.

L'intérieur de la ville offre l'aspect d'un tissu traditionnel répartie selon des quartiers dont les toponymes reprennent ceux des familles d'origine (Id Ougfa, Aït Mohamed, Id Zkri, Id Dalha). Les maisons sont aussi de type traditionnel et rappellent, pour certaines demeures, les grands riyaades de Marrakech. Parmi les monuments qui caractérisent la ville de Tiznit, on trouve le palais du Khalifa (Qasr el khalifi) qui abritait le représentant du Sultan, la place du *Méchoir* et la grande mosquée.³⁶²

2.3 Médinas de l'Algérie : l'exemple de la Kasbah d'Alger

Le site qui accueille aujourd'hui la Kasbah d'Alger a connu, dans son histoire, plusieurs occupants : les phénico-carthaginois (qui y ont installé un comptoir au moins dès le VI^{ème} siècle avant J.-C.), les tribus amazighes, les Romains, les Byzantins et les Arabes (à partir du VII^e siècle).

Située sur la côte méditerranéenne, la kasbah est fondée par *Bologhine Ibn Ziri* en 960. *Ibn Hawkal*, décrit le noyau de la ville d'Alger, au X^{ème} siècle, par ces mots :

La ville d'Alger est bâtie sur un golfe et entourée d'une muraille. Elle renferme un grand nombre de bazars et quelques sources de bonne eau près de la mer. C'est à ces sources que les habitants vont puiser l'eau qu'ils boivent. Dans les dépendances de cette ville se trouvent des campagnes très étendues et des montagnes habitées par plusieurs tribus des Berbères. Les richesses principales des habitants se composent de troupeaux de bœufs et de moutons qui paissent dans les montagnes. Alger fournit tant de miel qu'il y forme un objet d'exportation et la quantité de beurre, de figes et d'autres denrées est si grande qu'on en exporte à Kairouan et ailleurs.³⁶³

En 1082, la ville d'Alger sera prise par les Almoravides qui y ont une grande mosquée construite (*Jamaa El-kabir*). Les Almohades ont, à leur tour, pris la ville

³⁶²Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

³⁶³Leschi L., 1941, «Origines d'Alger» conférence faite le 16 juin 1941 publié dans *Feuillets d'El-Djezair*.

en 1151 par *Abdelmoumen*, mais dès 1235 après la chute des Almohades, des princes locaux dirigent la ville (des Hafsides ou des *Zianides*).

A partir de 1516, et en partant de ce noyau de la kasbah d'Alger, un corsaire turc, *Khair al-Din*, développa la ville (prise comme sa capitale) en y construisant une forteresse achevée vers 1592 et des annexes. La kasbah sera entourée, à cette même époque ottomane, de remparts édifiés dès la fin du XVI^{ème} siècle.

Aujourd'hui, la kasbah comprend divers vestiges : une citadelle, des mosquées anciennes et des palais de style ottoman, etc. Elle apparaît, avec ses ruelles tortueuses et son terrain en pente similaire à celui de la médina de Fès, comme un exemple de la ville islamique de l'Afrique du Nord.

La Kasbah d'Alger est un haut lieu de l'histoire où elle s'est déroulée, le 30 avril 1827, la fameuse scène du « coup d'éventail ». Elle sera conquise en 1830 par le maréchal De Bourmont et à l'époque de la révolution algérienne plusieurs dirigeants de la révolution y ont siégé. A l'époque de la colonisation française, la dispute des espaces dans la médina entre les colons et les autochtones, ainsi que la volonté d'implanter de nouveaux bâtiments de style européen, ont causé une dégradation de certaines bâtisses. « L'incompréhension des Européens vis-à-vis du style de vie arabe, et le désir des nouveaux colons d'imposer leurs propres usages et leurs conceptions esthétiques de l'architecture et de l'urbanisme engendrèrent d'importantes destructions. »³⁶⁴ Au-delà de ces incompréhensions, la volonté coloniale de faire passer une route, la rue Mohamed Taleb, a provoqué un morcellement de la kasbah.

Jusqu'à nos jours, et en dépit de l'état dégradé de certaines parties de l'ancien noyau urbain, la kasbah possède encore un ensemble de composantes qui témoignent de l'identité du site. Les fonctions des habitations (à cour et à fontaine) et des dépendances commerciales et culturelles sont maintenues. La kasbah se caractérise par les décorations de ses bâtiments ornés de carreaux de céramiques et de zellige aux motifs géométriques et floraux. Elle se caractérise aussi par la diversité des matériaux qui y sont utilisés : briques en terre crue, chaux, pierre et bois.

Les traces de la ville manifestent aussi la diversité des couches du peuplement qui y sont sédimentées et leurs caractéristiques culturelles et économiques.

La ville combinait la science de l'architecture militaire turque à la tradition architecturale arabo-méditerranéenne. L'état florissant du commerce se reflète dans la richesse extrême du décor interne des maisons d'Alger. La position naturelle exceptionnelle du site explique ses rues sinueuses, véritables méandres caractéristiques de la ville ancienne.³⁶⁵

Plusieurs vestiges sont conservés dans la médina. Les spatialités urbaines sont partagées entre des espaces privés (des demeures, des terrasses) et des espaces publics (*hawma*, centres de négoce, mosquées et koubba des saints). Nous pouvons distinguer, dans la médina, plusieurs éléments ayant des fonctions différentes et qui

³⁶⁴Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/565/>

³⁶⁵*Ibidem*

témoignent d'un passé riche et prospère : demeures de résidence, palais, mosquées, mausolées, medersa, et citadelles avec leurs structures défensives.

Les demeures : les demeures de la kasbah ont plusieurs sous-ensembles (la maison Alaoui, la maison à *chebek*, la maison à portique). Les maisons sont tournées vers l'intérieur grâce au patio représentant l'espace de convivialité.

Les palais : les palais et résidences des nobles sont nombreux dans la kasbah : la *Jenina* (XVI^{ème} siècle) Dar Ahmed Bey, Dar Moustapha Pacha (1798), palais des Raïs, etc. Le palais *Jenina* date du XVI^{ème} siècle et appelé par les algérois : *Dar Soltan el Kedim*. Ravagé par un incendie en 1844, il n'y subsiste qu'une partie dont Dar Aziza. Cette dernière (Dar Aziza) est très riche en décoration (marbre sculpté, splendides boiseries, faïences et de claustras à verres de couleurs). Un autre palais est celui qui accueille le musée de Bardo. Il est situé dans la zone extra-muros et il est entouré de jardins.

Les mosquées : la plus ancienne mosquée de la kasbah d'Alger remonte à l'époque almoravide : *Jamaa El-Kbir*. Elle est construite dans un style andalou-maghrébin avec un mihrab décoré de céramiques et une salle de prières avec de puissants piliers reliés par de grands arcs, festonnés et lobés. Une autre mosquée, *Jamaa Ketchaoua*, est fondée en 1446 par des dynasties berbères locales. Cette mosquée manifeste un croisement de différents styles : mauresques, turcs et byzantins. Durant la colonisation française, cette mosquée était transformée en cathédrale avant de récupérer son rôle de mosquée avec l'indépendance du pays.

Une autre mosquée est *Jamaa al-Jdid* construite vers 1660 par le dey Mustapha Pacha dans un style purement ottoman avec des coupoles évoquant celles d'Istanbul, mais avec un minaret carré maghrébin.

Le mausolée et la médersa : autour du tombeau de Sidi Abderrahmane, un mausolée est élevé dès le XVI^{ème} siècle. Dans ce même mausolée sont enterrés d'autres saints comme Sidi Ouali et des personnalités de la Régence d'Alger (*Khedeur Pacha* (1605), *Youcef Pacha* (1687), *Ali Khodja* (avant-dernier dey d'Alger) (1818) et Ahmed Bey de Constantine (1848), etc. A proximité du tombeau, elle est construite en 1904 la medersa *Thalibiya* pour rendre hommage au saint patron de la ville d'Alger.

Les structures défensives : l'une de ces structures est le palais des Raïs qui garde des canons tournés vers la mer ainsi que les murailles qui servait pour protéger la kasbah.

Aujourd'hui, les dégradations architecturales sont visibles dans la kasbah et sont liées au caractère plus ancien de ses composantes et à l'écroulement de certaines constructions. Si la kasbah était connue pour sa propreté au début du XX^{ème} siècle, ses murs se couvrent parfois de moisissures en raison de ses ruelles étroites et du climat humide méditerranéen. Dès la fin du XX^{ème} siècle, un grand intérêt est manifesté pour la sauvegarde de la médina, selon une approche du développement durable. On restaure les demeures (et les espaces commerciaux et culturels) afin d'atteindre le confort de la vie moderne, mais sans porter atteinte à l'urbanisme et à l'architecture traditionnelle.

2.4 Médinas de la Tunisie

En Tunisie, plusieurs médinas historiques sont célèbres et on peut citer ici trois exemples : Kairouan, Tunis et Sousse.

Kairouan

Cette ville est fondée en 670 et se considère comme la plus ancienne base arabo-musulmane et la première capitale spirituelle et religieuse du Maghreb. Elle a connu une période de prospérité sous les aghlabides, et en étant leur capitale, elle a été un lieu de diffusion de la civilisation arabo-musulmane. Son architecture constitue un témoignage des premiers siècles de l'islam maghrébin. Parmi les monuments les plus prestigieux de cette ville, on peut citer ses deux mosquées : la mosquée des trois portes (ou mosquée Khayrun) dotée sur sa façade de la plus ancienne sculpture au Maghreb et le *Jami' Al kabir* (la grande mosquée), qui a servi de modèle, par ses motifs décoratifs, aux autres mosquées maghrébines. La médina englobe un faubourg, une zawiya (de Sidi Sahib un compagnon du prophète qui s'appelait : *Abou Zama El-Balawi*) et des bassins de l'époque aghlabide qui constituaient un ensemble hydraulique alimentant la ville. Afin de garantir sa sécurité, la médina est entourée d'une enceinte et ses rues sont étroites et sinueuses.

Aujourd'hui, avec ses monuments encore visibles, Kairouan offre un témoignage exceptionnel des composantes de la ville musulmane.

A l'abri de ses murs et de ses portes (*Bab Et-Tounes, Bab el Khoukha, Bab Ech-Chouhada*), la médina de Kairouan, dominée par les minarets et les coupoles de ses mosquées et de ses zaouïas, conserve son réseau de rues tortueuses, ses maisons à terrasses aux murs extérieurs chichement percés de petites fenêtres et de portes à arcs outrepassés, aux murs intérieurs plus largement ouverts sur la cour centrale. Cette architecture traditionnelle, devenue vulnérable sous l'effet des mutations socio-économiques, constitue un patrimoine précieux, qui doit être intégralement protégé.³⁶⁶

En reconnaissance de l'importance de ce patrimoine et vu que l'ensemble historique de Kairouan a conservé son tissu urbain avec sa morphologie et ses composantes architecturales et architectoniques, la ville est inscrite sur la liste du patrimoine mondiale de l'Unesco en 1988.

Tunis

La médina de Tunis est fondée au début du VIII^{ème} siècle et fait partie des premières villes arabo-musulmanes du Maghreb. Elle avait connu un remarquable passé et était l'une des agglomérations les plus prestigieuses en Afrique du Nord, particulièrement entre le XII^{ème} et le XVI^{ème} siècle, qui correspondent au règne des Almohades et des Hafside. Entre le XVI^{ème} et le XIX^{ème} siècle, de nouveaux palais et résidences, de grandes mosquées et des zaouïas ont été édifiés par les pouvoirs

³⁶⁶Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/499>

locaux, ottomans et husseinites. Tunis compte aujourd'hui plusieurs monuments qui ont subsisté de ces périodes : des mosquées, des mausolées, des medersas et des fontaines.

Les plus remarquables sont la mosquée de la *zitouna*, la mosquée de la kasbah, la mosquée de Youssef Dey, la porte de *Bab Jedid*, la porte de *Bab Bhar*, le *Souk el-Attarine*, le *Dar el-Bey*, le *Souk Ech-Chaouachia*, la *Tourbet* (cimetière familial) el Bey, les demeures patriciennes telles que *Dar Hussein*, *Dar Ben Abdallah*, *Dar Lasram*, les *Medersa Es-Slimanya* et *El-Mouradia*, la caserne d'*El Attarine* et la *Zaouia de Sidi Mehrez*.³⁶⁷

Etant donné que la médina de Tunis constitue un exemple parfait d'une ville arabomusulmane par sa trame urbaine, ses souks, ses quartiers résidentiels, ses murailles et ses portes ; étant donné aussi que la ville a conservé l'intégrité de ses composantes typo-morphologiques, de son tissu urbain et de ses monuments, elle est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco en 1979.

Sousse

Cette ville présente un exemple des premières villes de l'islam et elle était dotée d'un port commercial et militaire. Sousse avait diverses composantes qui datent de l'époque aghlabide et fatimide ce qui permet de faire, à travers cette ville, une étude comparative de l'évolution de l'art islamique entre les deux périodes. Elle était dotée d'une kasbah, de remparts, d'une grande mosquée et d'un Ribat qui était, à la fois un fort et un édifice religieux de défense des côtes.

Avec le *ribat*, la kasbah, les remparts, la mosquée de *Bou Ftata* et la Grande Mosquée, la médina de Sousse apporte un témoignage exceptionnel sur la civilisation des premiers siècles de l'Hégire. La médina est conçue selon un plan régulier avec son axe méridien, menant de *Bab el Khabli* au Ribat et à l'ancien port intérieur, et son axe est-ouest, allant de *Bab el Djedid* à *Bab el Gharbi*. Elle constitue un exemple précoce et intéressant de la ville islamique.³⁶⁸

L'importance de ce *ribat* s'explique par le fait que la ville, et compte tenu de sa position côtière, était orientée vers la piraterie. La ville de Sousse, avec la ville de Monastir, constitue deux exemples de l'architecture militaire côtière des premiers siècles de l'islam. Sousse dispose d'un *ribat*, de la mosquée, de la kasbah et de l'enceinte. Le *ribat* de Sousse est un exemple distingué, avec son enceinte rectangulaire flanquée de tours et percée d'une seule porte, au sud. Une mosquée occupant le côté méridional du premier étage du *ribat* est dotée d'une tour à la fois minaret et vigie, d'où l'on pouvait transmettre des signaux au Ribat.

Vu que l'ensemble du tissu urbain historique de la ville de Sousse est encore conservé et riche d'enseignements, elle est inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Ces médinas tunisiennes bénéficient d'une protection nationale et d'un système de protection au niveau local et municipal. En plus du grand nombre de monuments

³⁶⁷Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/499>

³⁶⁸*Ibidem*

bénéficiaire d'un classement spécifique à titre de monument historique (des kasbah, des mosquées, des palais et des medersas, etc.) les biens sont protégés par la Loi 35-1994 relative à la protection du patrimoine archéologique, historique et des arts traditionnels, par la Loi relative au plan d'aménagement urbain et par l'Arrêté municipal relatif aux permis de bâtir à l'intérieur des médinas. Des structures relevant de l'Institut National du Patrimoine de Tunis sont chargées de la sauvegarde des biens et de leur gestion de manière permanente. Des zones tompantes servent à préserver l'intégrité des biens et l'utilisation des matériaux et des techniques traditionnels pour la restauration des maisons est encouragée.

Comme conclusion relative à ce chapitre sur les traces architecturales islamiques, nous pouvons constater que les dynasties qui se sont succédé ont laissé ces traces :

Palais	Places publiques	Fontaines	Murailles
Jardins	Portes et bastions	Kasbah	Demeures
Mosquées	Hammams	<i>Hawma</i>	Nécropoles
Cimetières	Etables	Medersas	Bibliothèque

Tableau 5 : Les différentes traces des médinas islamiques

On peut constater aussi que la majorité des vestiges, ceux qui ont acquis une célébrité, sont l'œuvre de personnes de haut statut social : des sultans, des caïds, des saint, etc. Les réalisations sont souvent de caractère public, et revient soit au gouverneur, soit à la communauté ou à la confrérie. D'autres réalisations sont privées et s'inspirent des orientations décoratives et architecturales des grands édifices.

3. Architecture vernaculaire et milieux ruraux

Les réalisations architecturales reflètent la culture constructive et le mode de vie. Dans les milieux ruraux, elles répondent à des exigences purement utilitaires et sont marquées par l'utilisation de matériaux locaux qu'on se procure du milieu environnant.

Selon Hassan Fathy : tout peuple qui a produit une architecture a dégagé ses lignes préférées qui lui sont spécifiques que sa langue, son costume ou son folklore (...) on rencontrait sur toute la terre des formes et des détails architecturaux locaux, et les constructions de chaque région étaient le fruit merveilleux de l'heureuse alliance de l'imagination du peuple et des exigences de l'espace.³⁶⁹

L'architecture rurale au Maghreb est vernaculaire. Elle se caractérise par la simplicité de sa structure, la spontanéité de son élaboration, l'importance donnée à la réalisation des composantes essentielles d'hébergement et la rareté des

³⁶⁹Fathy H. 1970, *Construire avec le peuple*. Paris : Ed. J. Martineau. 310 p

décorations dans ses constructions. Parfois, les bâtisses ne sont pas toujours destinées à un séjour permanent.

L'architecture rurale des montagnes est souvent qualifiée d'amazighe. L'emplacement des bâtisses est toujours bien choisi puisqu'elles s'édifient dans des terrains présentant de bons aspects topographiques et naturels.

Au Maroc, l'architecture des montagnes, bien qu'en pisé et consolidée sur la façade nord de pierres, est conçue à partir de l'alliance nomade/ sédentaire, parce que, outre les mouvements de transhumance, les différentes invasions ont habitué le berbère à chercher refuge dans les régions inaccessibles et à descendre vers les plaines quand l'accalmie s'installe.³⁷⁰

En raison du nomadisme des berbères, leurs traces architecturales ont été effacées derrière eux. Cela peut expliquer la rareté de leurs bâtisses implantées dans l'espace. Toutefois, certaines traces sont encore visibles dans les milieux ruraux en offrant des témoignages exceptionnels des caractéristiques de l'architecture rurale au Maghreb. Elles attirent l'attention par la culture paysagère et la conception mentale qui se trouvent derrière leur création. On peut donner ici trois exemples : les greniers collectifs, la *kasbah Ait Benhaddou* au Maroc et les *ksous du Mزاب* en Algérie.

Greniers collectifs

Parmi les installations marquantes de l'espace rural et qui sont jusqu'aujourd'hui conservées, on peut citer : *les greniers collectifs*. Ces derniers sont des entrepôts de réserves alimentaires qui symbolisent une certaine coopération et qui répondent à un souci sécuritaire.

Ces vastes constructions, sous des formes et des noms différents : *agadir* dans le sud marocain, *guelaa* dans l'Aurès, *rhofa* dans le sud tunisien, possèdent, à l'intérieur d'une enceinte, de multiples logettes dans lesquelles les familles peuvent entreposer leurs réserves. Dans les *agadir* de l'Anti-Atlas, ces logettes sont généralement disposées sur trois rangées. Chaque famille en détient une par rangée. Celles de la rangée du milieu, plus à l'abri contre les intempéries que celle du haut et moins facilement atteintes par les rongeurs que celle du bas, seraient les plus recherchées, si cette sage répartition n'évitait tout accaparement. On retrouve, dans cette mesure l'application du vieux principe égalitaire qui prévaut dans toutes les « républiques » villageoises des pays berbères.³⁷¹

Des demeures de prestigees "tighremt" (forteresses) sont aussi présentes et ont été occupées par des chefs régionaux qui représentent le pouvoir politique dans le milieu rural.

Construites en pisé et entourées d'enceintes dotées de tours, elle accueille le chef de commandement de la région. *Tighremt* désigne aussi en amazighe une petites agglomération occupées par des sédentaires et qui se situe généralement dans des régions difficiles d'accès.

³⁷⁰ Mourad K., Ramirez F. & Rolot C., 1998., p 72.

³⁷¹ Camps G., 2002, *Les berbères, Mémoire et identité*, Editions Errance 3eme tirage, p 206

Kasbah d'Ait Ben-Haddou

Le *ksar d'ait Ben-Haddou* est situé dans la province de Ouarzazate. Grâce à sa position stratégique entre le nord et le sud marocain, le site aurait servi comme point de liaison entre l'ancien Soudan et Marrakech.

Le ksar est un exemple de l'habitat traditionnel rural et présaharien qui constitue un exemple singulier de l'architecture rurale. Aït-Ben-Haddou illustre les caractéristiques des constructions en terre, datées des débuts du XVII^{ème} siècle, dans les vallées du Dra et du *Souss*.

Comparé aux autres ksour de la région, le ksar d'Aït-Ben-Haddou a préservé son authenticité architecturale au niveau des formes et des matériaux. Le style architectural est bien préservé et les constructions en terre s'adaptent parfaitement aux conditions climatiques et s'harmonisent avec le milieu naturel et social.³⁷²

Architecturalement, il s'agit d'un ensemble de maisons bâties en terre et en bois qui sont entourées de murailles défensives flanquées de tours d'angles. Les constructions sont regroupées en formant une unité. Elles comptent différentes structures à savoir une mosquée, des aires de battage de céréales, des cimetières (musulman et juif) ainsi que des greniers collectifs installés dans la partie extra-muros.

Le ksar est un groupement d'habitations essentiellement collectif. À l'intérieur de murailles défensives renforcées de tours d'angle et percées d'une porte en chicane, se pressent de nombreuses maisons d'habitation, les unes modestes, les autres faisant figure de petits châteaux urbains avec leurs hautes tours d'angle décorées à la partie supérieure de motifs décoratifs en brique crue, mais aussi des bâtiments et des espaces communautaires. C'est un extraordinaire ensemble de bâtiments offrant un panorama complet des techniques de construction en terre présaharienne. Les plus anciennes constructions ne paraissent pas antérieures au XVII^{ème} siècle, bien que leur structure et leur technique se soient propagées dès une époque très reculée dans les vallées du sud marocain.³⁷³

Vue son importance culturelle, le site a été inscrit sur la liste du patrimoine culturel mondial de l'Unesco en 1987.

Ksours de la vallée du Mزاب

Un autre exemple de l'architecture vernaculaire au cœur des régions présahariennes du Maghreb, nous est donné par les *ksours* de la vallée du *Mزاب* en Algérie. Il s'agit de cinq *ksours* (*El-Atteuf, Bou-Noura, Beni Isguen, Melika et Ghardia*) et de leurs oasis isolés qui sont situés plus au nord (*Berriane El Guerrara*).

Ces villages fortifiés créés au X^{ème} siècle par les Ibadites, avec des matériaux locaux, forment un ensemble homogène et témoignent d'un mode de vie simple et d'un style de vie communautaire. Ils ont révélé le génie local et ont permis de préserver la cohésion sociale des Ibadites à travers des siècles. Trois ensembles

³⁷²Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/444/>

³⁷³*Ibidem*

urbains se distinguent dans chacun de ces ksours en illustrant une interaction de l'homme avec son environnement : l'agglomération, le cimetière et la palmeraie (avec sa citadelle d'été).

Dans la vallée du Mزاب, l'architecture présaharienne a conservé pratiquement les mêmes techniques de construction dictées par le milieu géographique ainsi que le même mode d'habitat adapté au milieu et aux spécificités sociales et culturelles. Chacun de ces *ksours*, qui sont entourés d'une enceinte, dispose d'une grande mosquée dotée d'un imposant minaret. En plus de la fonction religieuse, ces mosquées jouaient le rôle de bastions en se servant de leurs minarets comme tours de guet. Les mosquées disposaient de greniers et sont conçues comme des forteresses de résistance en cas d'un siège. Autour de ces mosquées, s'organisent des maisons qui reflètent les idéaux religieux, sociaux et moraux des ibadites.

Les Ibadites, dont la doctrine procédait du purisme intransigeant du kharidjisme, ont dominé une partie du Maghreb au cours du X^{ème} siècle. Ils fondèrent un État dont la capitale, *Tahert*, a été détruite par un incendie en 909 ; ils recherchèrent alors de nouvelles bases territoriales, d'abord *Sedrata*, puis la vallée du Mزاب.³⁷⁴

L'installation de ces ksours dans la vallée du Mزاب, habitée par des groupes nomades, est liée aux possibilités que cette vallée offre pour la protection et l'affirmation de l'identité de la communauté Ibadite. Soucieuse de sa sécurité et de la préservation de son rite, cette communauté a choisi un terrain isolé, mais avec des qualités défensives importantes. Dans ces différents *ksours*, les mosquées, les enceintes et les rues sont semblables et similaires. Les éléments structurants de leurs espaces urbains sont les suivants :

1. *La mosquée* : elle domine dans la ville à la fois matériellement, par son minaret imposant, ainsi que symboliquement, par ses valeurs religieuses.

2. *Les demeures d'habitations* : elles sont dotées d'une entrée coudée qui mène vers le centre de la maison à patio. Ce dernier joue le rôle d'un centre duquel se répartissent les diverses fonctions dans la maison (salon pour le public séparé d'un autre espace privé pour les femmes). L'éclairage et l'aération sont assurés dans la maison grâce à un trou situé au plafond.

3. *Une place publique du commerce, de transaction et de rencontre* : la place du marché se trouve dans la zone périphérique du quartier.

4. *Les ruelles des quartiers* : elles sont étroites et tortueuses destinées à garantir la sécurité. A cela s'ajoutent les portes, aux tours de guet et à l'enceinte qui entoure les *ksours*.

5. *Les cimetières* : ils se situent dans la zone extramuros et certaines de leurs tombes sont entourées de murs. On y aménage parfois des petites salles de prière.

6. *Les palmeraies* sont connectées à des ouvrages hydrauliques garantissant leur approvisionnement en eau. Elles sont prises comme des espaces de résidence particulièrement en été.

³⁷⁴Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/188>

Les *ksours* de *Mzab* constituent des espaces où des métiers artisanaux sont développés : bijouterie, tissage, poterie et travail du cuir. On vise, par la production artisanale, la satisfaction des besoins locaux. Par leurs décors et leurs matériaux, les tapis du Mzab reflètent une authenticité et transmettent la symbolique et la spécificité socioculturelle et historique de la communauté.

4. Paysages urbains contemporains

Tout d'abord, nous pouvons dire que l'histoire des villes du Maghreb d'aujourd'hui a été marquée par un ensemble de vicissitudes qui ont très lourdement pesé sur leur destin. D'abord, au substrat de la médina arabo-islamique, la ville européenne, développée avec la colonisation, usurpa la plupart des prérogatives et des rôles économiques. Par la suite, dans un contexte où les villes héritées de l'époque coloniale offraient des possibilités de travail non négligeables, la ville maghrébine va voir déferler des ruraux à la recherche de refuge et d'emploi. Depuis l'indépendance, les effets liés à l'accélération de l'urbanisation et aux changements de la société avaient un apport décisif dans le modelage de l'état actuel du paysage urbain maghrébin. Les villes du Maghreb, en gardant les témoignages de leur développement dans le temps, peuvent être actuellement considérées l'expression des changements de la société maghrébine et l'espace-miroir de son histoire ancienne et moderne.

4.1 Genèse des villes contemporaines

Les composantes des villes contemporaines du Maghreb sont représentées par un substrat traditionnel : la médina, une strate moderne (la ville européenne) en plus des bidonvilles.

A leur arrivée dans nos pays, les européens trouvèrent en face d'eux un réseau urbain composé généralement par des médinas. Mais d'autres structures urbaines existaient comme les petits villages et les faubourgs.

Ces villes précoloniales représentaient autant de foyers d'animation économique et culturelle, entretenant pour la plupart d'entre elles des relations plus ou moins intenses, avec les campagnes proches et lointaines. Cette organisation de la vie économique et sociale a été l'aboutissement d'une évolution plusieurs fois séculaire, opérée dans le creuset de l'islam, intensément nourrie par des apports enrichissants, tout particulièrement au Maroc. Ces circonstances heureuses ont doté la ville d'une organisation sociale minutieuse tout à fait remarquable basée sur l'esprit communautaire qui se manifestait à tous les niveaux de la vie citadine.³⁷⁵

La ville européenne, qui s'est développée avec la colonisation surtout durant la première moitié du XX^{ème} siècle, est qualifiée de ville nouvelle (*médina Jdida*) et

³⁷⁵Belfquih M. et Fadloulah A., 1982, p 148

son organisation, sa technologie et les principes qu'elle concrétise sont inspirés de l'expérience européenne.

Le contraste ayant opposé la médina à la ville européenne est clairement exprimé dans les définitions académiques du mot. Pour l'européen moyen, la médina est encore la forme urbaine locale compétitive à la ville européenne que l'Europe a rencontrée jadis sur sa route, en Afrique du Nord, et qu'il a fallu maîtriser, réduire et convertir [...] La confrontation de modèles urbains a joué violemment dans l'évolution progressive de la médina précoloniale à ses divers états actuels, qui sont : monuments historiques, résidences exotiques, décors touristiques ainsi que taudis vétustes dans les anciennes agglomérations, quartiers illégaux auto-construits, bidonvilles spontanés autour et dans les nouvelles agglomérations.³⁷⁶

La médina trouvée par les européens est perçue, du point de vue de l'urbanisme moderne, comme un espace confus et illogique qui s'oppose au rationalisme et au fonctionnalisme européen. Afin de pallier les entraves du système traditionnel :

La solution apportée par l'urbanisme colonial consiste à bloquer la médina, à construire en dehors du labyrinthe en concevant un espace géométrique et lisible. Dans le cas du Maroc, l'idéologie urbaine coloniale ; conçue par le premier résident général Lyautey depuis 1913, a posé deux principes généraux devant guider l'urbanisme : premièrement, le respect de l'intégralité artistique et sociale des villes anciennes et deuxièmement, l'application aux villes nouvelles des règles de l'urbanisme le plus moderne.³⁷⁷

Ces principes sont conçus, d'une part, pour éviter les erreurs commises en Algérie et en Tunisie à cause de la dispute des espaces dans la médina entre les indigènes et les colons. D'autre part, pour palier la différence des modes de vies et pour subvenir aux besoins de la nouvelle civilisation installée au Maghreb.

Selon Lyautey : l'expérience de trop de villes algériennes était là pour nous l'enseigner. Il était donc bien simple, puisque l'on devait en sortir, de commencer par se mettre dehors. C'est de là qu'est partie notre conception initiale. Toucher le moins possible aux villes indigènes. Aménager à leurs abords, sur les vastes espaces encore libres, la ville européenne, suivant un plan réalisant les conditions les plus modernes, larges boulevards, adductions d'eau et d'électricité, squares et jardins....³⁷⁸

La diffusion de l'automobile, qui est devenue d'usage fréquent à l'époque coloniale, a imposé des aménagements routiers liés à la circulation.

Les principes de l'urbanisme moderne ont été testés au Maroc. Le pays était utilisé, de ce fait, comme un terrain de nouvelles pratiques de la planification urbaine qui seront au service de la domination coloniale.

A l'époque postcoloniale, les villes du Maghreb, surtout côtières (Casablanca, Alger, Tunis) ont connu une grande expansion et une prolifération des bidonvilles.

³⁷⁶Hensens J., 1982, «Médins au Maghreb» dans *Présent et avenir des médinas*, Publié avec l'aide du CNRS et du Conseil scientifique de l'Université de Tours p 94

³⁷⁷Jole M., Khatibi A., et Martenson M., 1974, p 163

³⁷⁸Lyautey H., 1927, *Paroles d'action*. 1900-1926, Paris, p 453

Cette situation résulte de l'exode rural dicté à la fois par les possibilités d'emploi offertes dans les villes ainsi que par les sécheresses continues dans les campagnes.

4.2 La politique urbaine coloniale au Maroc

Dès l'installation du protectorat français au Maroc, l'idéologie s'est associée à l'urbanisme. Le premier résident général *Hubert Lyautey* a défini les principes qui doivent guider l'aménagement des villes marocaines. Deux idées essentielles de son approche peuvent retenir notre attention : La première, c'est sa volonté de conserver l'héritage historique représenté par les médinas. La deuxième, c'est sa décision de développer des villes nouvelles, selon les principes de l'urbanisme moderne, afin de créer les conditions de vie européenne.

Effectivement, la politique urbaine coloniale, menée sous les directives du résident général, vise à la fois la préservation par la séparation ainsi que la modernisation par la distinction. Autrement dit, pour préserver la médina, il faut la dissocier de la ville nouvelle et pour moderniser cette dernière, il faut y distinguer, à l'intérieur, différentes zones (habitat, voies de circulation, jardins, quartiers industriels, etc.)

Premier principe : Préserver en séparant

Le premier principe posé par Lyautey exige de : *toucher le moins possible aux villes marocaines*. L'objectif est de préserver le cadre bâti ancien et de respecter l'intégrité de la médina comme un bel objet d'art. Comme approche initiale, l'année 1912 a connu la création d'un service des beaux-arts et des monuments historiques, qui avait pour vocation d'intervenir dès qu'il y a vente, restauration ou destruction de monuments. Certains de ces derniers sont classés (enceintes, mosquées, médersas, zaouïas, portes...) ce qui a permis de contrôler les constructions tout autour.

Dans la conception de Lyautey, afin que cette préservation réussisse, il faut séparer les deux populations (indigène et européenne) en installant chacune dans l'espace qui lui convient. L'approche mise en œuvre par les consuls dans ce sens a consisté à guider le peuplement en encourageant les européens à se concentrer dans de nouveaux espaces en dehors de la médina. Certaines restrictions liées à la vie dans cette dernière (interdiction des cafés, des établissements industriels et achat des terrains par la Résidence Générale, etc.) ont obligé les européens à immigrer vers la ville nouvelle. Les deux agglomérations (la médina et la ville nouvelle) sont séparées par un grand espace libre.

A cause de cette approche, on a taxé Lyautey d'apartheid en considérant que sa politique comportait un référent idéologique de ségrégation. Toutefois, en s'installant au Maroc, l'administration du protectorat était devant l'un des deux choix :

- Le premier consistait à ce qu'elle opte pour une destruction du cadre bâti pré-existant, afin de l'adapter à de nouveaux usages, auxquels il n'était pas destiné au-

paravant (exemple de la circulation automobile). Et cela aurait des répercussions négatives sur la médina, liées à la destruction du patrimoine et de l'héritage historique précolonial. En plus, les conditions de vie ne seront pas très optimales.

- Le deuxième, c'est qu'une ville nouvelle soit érigée à côté de la Médina et soit dotée de toutes les structures modernes. L'avis s'est fixé sur ce deuxième choix consistant à séparer les deux agglomérations.

Ce principe qui détermine des rapports de disjonction entre la médina arabo-islamique et la ville coloniale a été adopté, d'une part, après des expériences de dispute d'espaces vécues en Algérie. D'autre part, cette séparation de la communauté des colons européens de celle des autochtones est dictée par le mode de vie différent et les richesses patrimoniales et monumentales de la médina.

La particularité des mœurs indigènes, la conservation des vieilles médinas avec leurs pittoresques murailles, leurs monuments historiques et religieux, leurs voies étroites et sinueuses s'opposaient à tout contact intime avec les cités nouvelles, à équiper avec leur gare, à percer de larges avenues et comportant des espaces verts et des réserves d'extension.³⁷⁹

Les raisons de séparation de deux ordres urbains, de la médina et de la ville nouvelle étaient ainsi diverses : politique, architecturales, urbanistiques, culturelles identitaires, et même économiques.

Toutefois, la coupure entre les deux ordres urbains n'était radicale puisque la ville de type occidental n'était pas totalement coupée de la tradition. De son côté, la médina était ouverte aux apports de la modernité. En séparant les deux civilisations et en réservant à chaque espace urbain des rôles compatibles avec sa structure et ses composantes, cela s'est fait dans le cadre de la compréhension et du respect. Pour utiliser un terme moderne concernant cette séparation, on peut parler d'une certaine « discrimination positive » où des rôles sont partagés entre les différentes installations, sans forcer la médina à accomplir des fonctions auxquelles elle n'était pas destinée au départ et sans imposer à la ville moderne la structure ancienne de la médina. Il s'agit d'une prise en considération, d'un côté, des valeurs de l'urbanisme historique, mais, de l'autre côté, de la mise de l'espace libre des abords au service d'une modernité coloniale, même en étant réservée uniquement à une minorité de privilégiés.

Mais, la conservation de la médina suppose son empêchement de s'accroître et de se développer. Vu que la ville nouvelle n'était pas accessible à tous et vu que la médina était restée figée et n'a pas pu absorber la croissance démographique, une anarchie urbaine sera ensuite engendrée à cause du développement des quartiers populaires et des bidonvilles.

Deuxième principe : Moderniser en distinguant

L'un des fondements de l'urbanisme moderne consiste dans le principe de distinction fonctionnelle. Afin de moderniser, il faut distinguer les composantes de

³⁷⁹Jole M., Khatibi A. et Martenson M., 1974, p 164

la ville. Les urbanistes modernes différencient quatre zones : une première zone pour habiter, une deuxième pour circuler, une troisième pour travailler et une quatrième pour se récréer.

La médina qui a été trouvée par le pouvoir coloniale est décrite comme un espace non structuré, confus et illogique. Dans la structure labyrinthique, règne la ressemblance et l'analogie et tous les chemins reviennent au point de départ. Même la notion du temps dans la médina, elle est répétitive, cyclique et s'oppose au temps linéaire et progressif de l'urbanisme des sociétés industrielles.³⁸⁰

Les spécificités de la médina ne répondent pas aux exigences de l'urbanisme moderne. Elle ne peut pas se mettre au service d'une idéologie coloniale puisque dans sa conception initiale et dans sa vocation, elle était destinée une auto-défense contre toute intervention étrangère. En fait, les fonctions de la médina islamique étaient précises :

- d'une part, elle doit garantir la sécurité, ce qui se manifeste dans ses murailles, ses étroites ruelles et ses impasses. Le labyrinthe symbolise ainsi la résistance de la médina et de sa structure socio-économique à la colonisation.

- d'autre part, elle doit subvenir aux besoins spirituels et économiques de la communauté. Ce qui explique la présence des mosquées, d'épiceries et de l'artisanat, etc.

Si la médina n'était pas en mesure de répondre aux exigences nouvelles, la solution apportée par l'urbanisme coloniale consistait à la bloquer, à prendre de la distance de son labyrinthe et créer un nouvel espace géométrique et lisible. On lui a préservé son prestige religieux et son rôle historique compatible avec les traditions de la communauté traditionnelle. Quant à la ville nouvelle, construite en dehors du labyrinthe, elle avait d'autres vocations en la dotant de composantes qui ont permis de répondre aux attentes d'une société qui aspire au style de vie européen. Cette ville nouvelle avait tendance à assurer trois fonctions afin de se distinguer de la ville traditionnelle : premièrement, la *lisibilité* grâce au zoning ; ce qui a manifesté une opposition entre l'espace géométrique et l'espace labyrinthique. Deuxièmement, la *circulation* en aménageant des voies pour les automobiles et troisièmement l'*espace vert de décontraction*, par la création de nouveaux jardins.

Le principe du zoning est adopté. La structure essentielle sera dictée par les artères de circulation auxquelles l'on donne une priorité. Le troisième élément prioritaire est la nature qu'il faut réintroduire dans la ville et l'hygiène que celle-ci caractérise.³⁸¹

Par le choix de se mettre dehors et d'aménager des villes modernes en dehors de la médina, le deuxième principe de Lyautey est appliqué. Son esthétisme et sa rationalité ainsi que celle de son architecte Henri Prost ont été manifestée. Ce dernier avait élaboré des plans selon un principe primordial de distinction fonctionnelle des composantes de la ville : zone industrielle, quartiers

³⁸⁰ Jole M., Khatibi A. et Martenson M., 1974, p 162

³⁸¹ *Ibidem*, p 165

commerçants, quartiers de plaisance, villas, etc. L'ensemble des réalisations urbaines modernes coloniales (gare, grandes percées d'avenues larges, bâtiments, quartiers industriels) ont servi le progrès de la ville. La nature, comme dans la tradition occidentale, est réintroduite massivement, mais réinterprétée dans le nouveau contexte.

La présence des voies de circulation a permis aujourd'hui d'éviter des problèmes de congestion automobile et si elles n'avaient pas été faites à cette époque, il faudrait aujourd'hui plusieurs milliards pour créer ces voies. Ces principes sont appliqués dans plusieurs villes marocaines. L'un des exemples parfaits est la ville de Rabat. La ville coloniale de Rabat est l'œuvre de trois hommes : un homme politique (Le Résident Général *Hubert Lyautey*), un directeur des affaires civiles (*De Tarde*) et un architecte (*Henri Prost*). Toutefois, il paraît que les nouvelles réalisations urbaines soient rattachées plus au Résident Général qu'à son architecte.

Il y a en effet tout d'abord le fait que l'œuvre marocaine est largement monopolisée sur le plan symbolique par le Maréchal Lyautey. On ne peut y voir là une quelconque usurpation, mais simplement le fait que c'est le maître d'ouvrage politique (et militaire) qui prime sur les maîtres d'œuvre.³⁸²

Ainsi, aux murailles pittoresques de la médina, à ses ruelles et à ses monuments traditionnels, se présentent en face les gares modernes, les grandes avenues et les quartiers industriels. L'objectif de Lyautey, en associant l'idéologie à l'urbanisme et en faisant du beau et du grand, c'est de montrer la grandeur de la puissance coloniale et d'impressionner les indigènes. Les aménagements de grande envergure ont été destinés à symboliser la supériorité du nouveau pouvoir mis en place et par extension de la France

Prost peut être qualifié comme l'architecte du style « franco-marocain » qui a su adapter les principes de l'urbanisme moderne au goût et aux mœurs locales. La répartition fonctionnelle de l'espace en quartiers de résidence et indigènes, selon un style simple, original, logique et harmonieux était une réussite. « Notons qu'en Europe, le Maroc est cité comme donnant de bons exemples du style de Le Corbusier et de l'application de la Charte d'Athènes. »³⁸³

4.3 Dualisme médina/ ville coloniale

La ville européenne se démarque de la médina par sa structure et par l'application des règles de l'urbanisme moderne au niveau de l'habitat, du travail et de la récréation. En raison de l'application des nouvelles approches urbaines dans les nouvelles constructions, une différence est manifestée entre la médina et la ville

³⁸²Frey J. P., 2004, « Henri Prost (1874-1959), parcours d'un urbaniste discret (Rabat, Paris, Istanbul...) » (pp 79-87), dans : *Urbanisme*, n : 336 : *Utopie(s)*, p 83

³⁸³Jole M., Khatibi A. et Martenson M., 1974., p 172

européenne puisque cette dernière est dotée de différentes infrastructures et des atouts liés à l'essor de la civilisation moderne.

Vers la fin de l'époque coloniale, les aménagements de grande envergure implantés ; qui sont des symboles de la supériorité matérielle de la ville européenne, ont exercé sur les couches sociales montantes des quartiers musulmans une fascination irrésistible. L'idée de vivre mieux dans la ville neuve substitue à l'idée de demeurer dans la médina.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la ville européenne est en pleine progression : organisée souvent en damier pour faciliter la circulation de l'époque, autour de bâtiments publics, représentation du pouvoir colonial, concentrant toutes les activités modernes, les infrastructures et les équipements, les commerces et les établissements d'éducation et de culture, elle est le symbole de la puissance et de la modernisation.³⁸⁴

La ville nouvelle et grâce à ses structures urbaines européennes est devenue le symbole du pouvoir et de la puissance. Jolé, Khatibi et Mertenson soulignent que : « A l'indépendance la prise du pouvoir » se traduit par la prise de la ville mais de quelle ville ? Non de la médina, mais de la ville nouvelle, celle qu'évacuent, soudainement en Algérie, progressivement en Tunisie et au Maroc, les maîtres d'hier. »³⁸⁵

La ville européenne enleva à la médina la plupart des pouvoirs qu'elle exerçait auparavant et cette dernière continue d'enregistrer des pertes économiques et commerciales face à la ville nouvelle.

Les effets cumulés de ces événements étaient de nature à porter un coup décisif aux médinas qui auraient dû ainsi périlcliter et perdre toute personnalité. Certes, la médina n'occupe plus le rôle qu'elle avait auparavant, mais elle n'en demeure pas moins l'un des pôles les plus actifs des agglomérations nouvelles faisant ainsi preuve d'une vitalité assez étonnante. Cependant, vue l'accélération actuelle de l'urbanisation et l'extension démesurée de nos villes, on est en droit de se demander si, à l'avenir, la médina continuera à jouer le même rôle.³⁸⁶

La médina qui naguère avait une structure socio-économique plus équilibrée avant la colonisation, marque le pas devant la ville européenne. « Avec l'intervention étrangère et le triomphe du monde de production capitaliste, la médina va s'engouffrer dans une crise généralisée sans précédent qui remet en cause les fondements même de son existence. »³⁸⁷

La caractéristique des Etats maghrébins, en tant que pays ayant subi la domination coloniale, est l'importance, dans leur développement urbain, du caractère européen-moderne des villes. Les apports culturels et paysagers de l'urbanisme colonial ne se sont pas passés sans susciter des débats. Mais, en dépit de ce que l'urbanisation à caractère moderne pouvait avoir d'étranger à la tradition,

³⁸⁴Lacoste C. et Lacoste Y. (dir.), 2004., p 78

³⁸⁵Jolé, Khatibi et Martenson, 1970, p 163.

³⁸⁶Belfquih M. et Fadloulah A., 1982, p 147

³⁸⁷*Ibidem*, p 150

à la culture originelle, il se trouve qu'elle a gagné du terrain face à un système traditionnel qualifié de moins fonctionnel.

La période coloniale qui a produit des architectures et urbanismes néo-mauresques, les "arabisations" ainsi que les cités et logements pour les "indigènes", en est un exemple et constitue en fait avec ses contradictions une période au cours de laquelle ont été posées par les auteurs, des ingénieurs et des politiques quelques-unes de ces vraies questions de l'évolution culturelle et écologique des villes maghrébines.³⁸⁸

Si l'époque coloniale est marquée par des nouvelles pratiques urbaines, à l'époque postcoloniale surgit le problème de la sur-urbanisation des villes et de la multiplication des bidonvilles. L'urbanisation massive de ces villes n'a pas été accompagnée d'un développement économique et industriel. Au contraire, l'extension démesurée des villes a entravé le développement étant donné qu'on n'est pas arrivé à maîtriser le rythme trop élevé de leur expansion et de leur accroissement démographique.

4.4 Expansion des villes postcoloniales

Depuis l'indépendance, les villes maghrébines connaissent une expansion considérable liée à l'exode rural massif. Elles accueillent des masses d'ouvriers et de paysans qui sont à la recherche du travail. Bien qu'elles puissent être interprétées comme des lieux de concentration des richesses, de l'emploi et du progrès, la forme des villes du Maghreb (et par conséquent leur paysage) a connu un grand changement. Ces villes sont devenues des synonymes d'inconfort, de laideur et d'insécurité. La présence des bidonvilles et des maisons ouvrières modestes sans étage, marquent la ruralité des cités et l'extension de la culture rurale à la société urbaine. « Envahies par les ruraux à la recherche d'un emploi, prolétarisées dans l'habitat, dans les mœurs et dans l'aspect de la rue, les cités au passé glorieux s'enfoncent dans la misère et l'anonymat des vieux quartiers des villes d'Europe, serrées autour de quelques cathédrales. »³⁸⁹

Une lecture des paysages urbains maghrébins d'aujourd'hui nous permet de distinguer trois grands ensembles : la *médina*, la ville neuve et les bidonvilles.

Celui qui traverse aujourd'hui de part en part une grande cité marocaine, algérienne, tunisienne ou même libyenne, rencontre successivement : une "médina" traditionnelle – mais combien altérée ! – une "ville nouvelle" construite par et pour les européens et à peu près vide d'européens, un "mellah" ou une "hara" (quartier juif) à peu près vide de juifs, une "nouvelle médina" ou se mêlent plus ou moins harmonieusement l'attachement aux traditions et l'appétit de la modernité, - quand ne s'y ajoutent pas les nostalgies folkloriques des architectes européens, - des

³⁸⁸Boumaza N., 2005, « Processus de fabrication urbaine et action. Renouveau de l'urbanisme et contextes d'action à propos des villes maghrébines », in *Villes réelles et villes projetées. Villes maghrébines en fabrication*, dir. N. Boumaza (Paris : Maisonneuve et Larose), p 21.

³⁸⁹Duchac R. et al. 1974, *Villes et sociétés au Maghreb, études sur l'urbanisation* (Paris : Ed. du Centre National de la Recherche Scientifique), p 218.

“bidonvilles” ou des “gourbivilles” ou s’entassent les bataillons serrés de l’exode rural, enfin des quartiers industriels ou, autour des usines prolifèrent HLM³⁹⁰, cités ouvrières et quartiers populaires de tous types.³⁹¹

La sur-urbanisation, le rythme accéléré de l’expansion urbaine et l’accroissement démographique de la population sont attestés dans plusieurs villes maghrébines. Afin de donner un exemple précis de l’expansion urbanistique d’une ville à l’issue de la colonisation, nous proposons l’exemple de Rabat. Il s’agira, en fait, de brosser une image approximative des phénomènes liés à l’urbanisme postcolonial de cette ville afin d’élaborer une théorie générale sur les villes du Maghreb.

4.5 Rabat, histoire de l’extension post-coloniale

Après l’indépendance, le problème de la sur-urbanisation et des bidonvilles occupe un ensemble d’urbanistes au Maroc.

Le plus grand problème que les urbanistes ont eu et ont toujours à affronter depuis l’indépendance est celui de la résorption des bidonvilles. Les projets des premières années de l’indépendance ont été très optimistes : à Rabat, qui avait alors environ 120000 habitants musulmans, on pensait pouvoir résorber les deux bidonvilles de *Yacoub El Mansour* (27000 habitants) en deux ans, et le *Douar Doum* (10000 habitants) en un an.³⁹²

Mais, dans les années soixante, on s’est rendu compte que les projets étaient irréalistes. Au contraire, l’urbanisation de la ville s’est accélérée et les lotissements clandestins se sont multipliés, même des « baraques »³⁹³ sont surélevée sur les terrasses de la médina. Au lieu que des familles provenant des milieux moins favorisés profitent d’un habitat adéquat, ce sont, paradoxalement, des personnes fortunées qui ont profité de l’urbanisation accélérée de la ville.

Par la suite, la solution qui a été choisie pour les bidonvilles, c’est, d’un côté, de les améliorer et de les équiper graduellement. De l’autre côté, on a lancé des projets consistants à éradiquer une partie de ces bidonvilles et à les substituer par des quartiers économiques.

L’analyse de l’extension de la ville de Rabat nous permet de constater que la strate coloniale s’est étendue vers le sud et le sud-ouest en raison de l’existence de la médina dans la partie nord-est. Ensuite, avec la construction de quartiers populaires à l’ouest et au sud-est, la zone moderne à référent colonial représentée aujourd’hui par les quartiers de *Rabat-ville, de l’océan, d’Hassan, d’Agdal et de Soussi*, a occupé le centre-ville de Rabat et autour d’elle gravitent les activités de l’ensemble de la capitale.

³⁹⁰Habitat à Loyer Modéré

³⁹¹Duchac R. et al. 1974, p 215.

³⁹²Jole M., Khatibi A., et Martenson M., 1974, p 169

³⁹³La baraque est un terme utilisé en arabe dialectal marocain sous la forme de « barraka » pour désigner une chambre moins consistante, construite clandestinement à la hâte et qui a un toit en zingue.

Limitée au nord par la médina, la strate occidentale forme une large bande qui s'étend vers le sud et le sud-ouest. D'une architecture assez uniforme caractérisée par de lourdes masses de béton brun, les quartiers de villas ne cessent de se développer au sud de la zone de luxe du Souissi et les projets d'extension comprennent une cité administrative dans la même direction et des facultés et d'autres institutions entre l'Agdal et la route de Casablanca.³⁹⁴

Des deux côtés de cette zone moderne, se dressent des quartiers populaires. A l'ouest, on peut citer aujourd'hui les quartiers *d'Al Akkari*, *Yacoub Al-Mansur*, *G5* et même la partie occidentale du quartier *l'Océan* :

A l'ouest, l'extension se fait le long de la côte atlantique. Dans une certaine mesure, on peut dire que cette zone commence en ville nouvelle, plus précisément dans les quartiers de l'océan, car ces quartiers contiennent une partie assez considérable de constructions de type traditionnel parmi les villes et les immeubles occidentaux, et les étrangers semblent y être moins nombreux que dans le reste du centre moderne. Plus loin se trouve l'*Akkari*, quartier composé d'immeubles « HLM » ronéotypé et de constructions privées semi-traditionnelles à plusieurs étages, et puis les cités et les bidonvilles de *Yacoub el Mansour*, dont les parties extérieures sont délimitées à l'est par le quartier industriel.³⁹⁵

Au sud-est, des quartiers populaires et même des bidonvilles entourent aussi la strate occidentale. On peut citer aujourd'hui les quartiers de *Youssoufia*, *Douar Doum*, *Taqdoum* et *Douar Elhajja*. Les bidonvilles sont poussés vers la périphérie et sont délimités au nord-est par le fleuve *Bou-Regreg*.

Certains de ces quartiers traditionnels, des cités HLM sont conçus selon le modèle occidental. Les quartiers d'habitat économique se rapprochent de l'urbanisme traditionnel par l'irrégularité des voies de circulation et la présence des impasses. Ces quartiers paraissent en complémentarité avec les bidonvilles et ne se distinguent pas dans la structure interne de leurs demeures (salon, chambres à coucher, cuisine et bain). Ce n'est que le paysage général qui fait la différence entre les deux, en plus des activités économiques qui semblent plus actives dans les bidonvilles que dans ces quartiers traditionnels. Ces derniers semblent moins actifs économiquement.

Tous ces quartiers paraissent peu vivants à côtés des bidonvilles, surtout par leur manque de rues et de grands marchés. En effet, c'est dans les bidonvilles qu'on trouve le commerce le plus animé [...] Les habitants des ensembles de blocs HLM et d'habitat économique semblent délaisser les centres secondaires de type occidental (comme à Youssoufia) au profit des souks des bidonvilles, qui sont souvent situés dans des rues qui séparent les bidonvilles des cités de recasement. Des citadins plus aisés y viennent aussi.³⁹⁶

Au début du XXI^{ème} siècle, pour répondre au problème de la grande densité à Rabat, l'approche adoptée consiste à urbaniser la périphérie et à y transférer une part grandissante des activités, comme c'est le cas de la plupart des ministères

³⁹⁴Jole M., Khatibi A. et Martenson M., 1974, p 171

³⁹⁵*Ibidem*, p 171

³⁹⁶*Ibid.*, p 172

installés à *Hay Riyad*, commune périurbaine faisant véritablement figure de ville nouvelle. En plus, d'autres villes environnantes (*Sala Eljadida* et *Temara*) et des lotissements équipés ont permis d'accueillir une grande population, dont une partie est active à Rabat. Mais se pose encore le problème de la grande distance et les difficultés de circulation ce qui n'encourage pas encore une majorité de ces actifs à se déplacer librement.

D'un point de vue sociologique, l'époque postcoloniale a vu le partage des quartiers entre les différentes couches sociales, chacune selon son niveau. L'avantage économique s'est reflété dans l'avantage résidentiel. Les différences se sont manifestées par l'existence de trois voire de quatre grands groupes sociaux : les familles aisées se sont installées dans la ville nouvelle, et dernièrement à *Hay Riyad* et dans des quartiers similaires. Les ruraux issus d'un exode, à la recherche d'un emploi, se sont réfugiés dans des quartiers populaires et dans des bidonvilles. Les familles occupant traditionnellement la médina l'ont quittée vers des quartiers extra-muros et certaines y sont restées pour garder l'héritage de leurs prédécesseurs et partager les souvenirs avec de nouveaux venus.

A l'époque postcoloniale, l'urbanisme de la ville de Rabat était caractérisé par une expansion considérable. Une lecture du paysage urbain de la ville peut nous révéler, aujourd'hui, une diversification, et même un grand paradoxe entre des zones très développées, qui sont des synonymes de splendeur voire d'aisance (*Hay Riyad*) et des zones enveloppées, qui sont des synonymes de déséquilibre, mais d'aspiration (*Douar El-Hajja*).

5. Objets et institutions muséales au Maghreb

Introduction aux musées du Maghreb

Le matériel muséal abrité dans les musées est acquis selon divers procédés : la fouille, l'achat ou le don. Les pièces acquises à travers l'un ou l'autre de ces procédés sont regroupées dans des musées qui les exposent selon une logique thématique et chronologique. Les objets sont présentés en fonction de grands thèmes qui rendent compte des principaux aspects des cultures et des civilisations.

Les musées culturels des pays du Maghreb sont sous tutelle des Ministères de la culture³⁹⁷. Ils renferment des œuvres diverses qui couvrent des chronologies variées et des aires géographiques très larges. Ces musées qui présentent le fruit des fouilles archéologiques et des enquêtes ethnographiques, reflètent la culture, le savoir-faire et l'histoire du Maghreb depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. On distingue trois types de musées : ethnographiques, archéologiques et spécialisés³⁹⁸.

³⁹⁷Au Maroc, les musées étatiques qui étaient sous tutelle du Ministère de la culture seront aujourd'hui gérés par la *Fondation Nationale des Musées* en cours de récupérations des fonds. Il y'a d'autres musées publics au Maroc sous tutelle d'autres organismes (exemple du musée de la *commission marocaine d'histoire militaire*) et il y'a aussi des musées privés. Ces deux derniers types ne seront pas concernés directement par cette fondation.

³⁹⁸On compte aussi un ensemble de musées d'art moderne et des galeries d'expositions temporaires.

Les premiers sont le fruit des collections issues d'une recherche ethnographique. Les seconds sont le fruit d'une fouille archéologique. Quant au troisième type, il s'agit de musées qui sont mixtes en proposant diverses collections obéissant à un critère soit matérielle (céramique), soit fonctionnel (bijoux).

Dans le cas marocain, les musées ethnographiques et archéologiques renferment des collections diverses.

Les premiers rassemblent des collections plus ou moins cohérentes, plus ou moins représentatives, citadines mais surtout rurales, allant des tapis aux manuscrits, en passant par les objets usuels, les bijoux, les armes, les instruments de musique, le costume, les poteries, les céramiques, les broderies, la sellerie, les pièces de dinanderie, les coffres et les portes en bois, entre autres... Les musées archéologiques et les « sections archéologiques » des musées ethnographiques ont, quant à eux, suivi une tout autre trajectoire. Leur constitution fut intimement liée à la recherche archéologique, à ses présupposés théoriques aussi bien qu'à ses implications idéologiques.³⁹⁹

1. Les musées ethnographiques : ils se voient, généralement, comme l'extension du travail ethnographique (l'observation participante, l'expérimentation et la vérification...). Au Maroc, on peut citer l'exemple du Musée ethnographique de Tétouan et de Chefchaouen.

2. Les musées archéologiques : ils sont le résultat de la recherche en archéologie (la prospection, la fouille et le travail du laboratoire...). Comme exemple ; on peut citer le Musée archéologique de rabat.

3. Les musées spécialisés : ils sont spécialisés en raison du matériau des collections (l'exemple de la céramique), ou en abritant des collections à vocation précise (les bijoux), etc.

La répartition actuelle des musées du Maroc en musées archéologiques, ethnographiques ou spécialisés est relative. Les collections sont conçues différemment en prenant en considération soit la matière des objets (céramique, bois, métal), soit leur fonction (bijoux, instruments de musique), soit la technique de leur façonnage (broderie, tissage), soit leur chronologie (objets de la période préhistorique, préislamique ou islamique), soit leur provenance (musée régional : Rif, Haut Atlas, Moyen Atlas, Gharb) ou soit leur méthode d'acquisition (prospection-fouille (objets archéologiques), don ou achat (objets ethnographiques)).

Ces diverses issues témoignent de la complexité d'attribution. Partant du fait que chaque musée est défini par sa collection, les frontières ne sont pas nettes entre ce qu'on peut qualifier de collection ou de musée archéologique, ethnographique ou spécialisé. Il n'est pas facile, dans un contexte où divers objets sont acheminés de différents sites et entreposés dans différentes réserves, dans différentes salles d'exposition, de cerner ce qu'on peut attribuer à l'archéologie ou à l'ethnographie.

Ni les conditions objectives de constitution des collections, ni les sensibilités subjectives des responsables de chaque établissement ne pouvaient garantir une approche cohérente de cette culture

³⁹⁹Rharib S., 2006, « Les musées au Maroc : état des lieux », *Museum International* 229/230, p 92.

matérielle, encore moins une représentativité tant géographique que thématique des objets ainsi muséifiés.⁴⁰⁰

Cette réalité marocaine peut s'appliquer, avec certaines exceptions bien sûr, aux musées du Maghreb. En fait, si les musées archéologiques abritent le matériel issu des fouilles, et si les musées ethnographiques abritent les œuvres issues des enquêtes ethnographiques, les fonds de certains musées maghrébins n'ont pas tenu en considération ni ce critère ni l'autre. Plusieurs objets sont entassés dans un musée ou dans l'autre en choisissant la voie de la facilité. Si les collections ethnographiques sont conçues d'objets qui ont cessé de fonctionner depuis un certain temps, est-ce que toutes les collections anciennes sont archéologiques ? (Exemple d'un Minbar du X^{ème} siècle qui n'est pas issu d'une fouille). Les collections des musées spécialisés ne sont-elles pas, en fin de compte, que créées d'objets à la fois archéologiques et ethnographiques ; préhistoriques, antiques et islamiques ? Effectivement, un musée spécialisé peut être créé de collections céramiques qui remontent à différentes époques archéologiques. Il peut être aussi créé de collections d'instruments de musique ou de bijoux collectés de différentes régions.

Afin d'avoir une clarté dans les vocations de certains musées maghrébins, il est important d'apporter des précisions au fond muséal actuel, de faire en sorte que chaque collection soit plus cohérente et que les thématiques d'exposition soient mieux enrichies. Cela permettra, en définitive, de distinguer clairement les musées issus d'une recherche archéologique des musées ayant un fond ethnographique. Dans ce travail muséologique, la politique d'acquisition des collections et leur gestion jouent un rôle très important.

La politique d'acquisition constitue un élément fondamental du mode de fonctionnement de la plupart des musées. L'acquisition conjugue l'ensemble des moyens par lesquels un musée prend possession du patrimoine matériel et immatériel de l'humanité : collecte, fouille archéologique, dons et legs, échange, achat [...] La gestion des collections et leur régie constituent l'ensemble des opérations liées au traitement administratif des objets de musée, à savoir leur inscription dans le catalogue ou le registre d'inventaire du musée, de manière à certifier leur statut muséal.⁴⁰¹

Les musées maghrébins sont tenus, pratiquement et au niveau de leurs collections, de combler les lacunes tant chronologiques, thématiques que géographiques. Aussi, de disposer de structures adéquates de recherche sur les biens matériels et sur la conception d'expositions. Cela leur facilitera d'accompagner le développement culturel à la fois interne qu'externe. Pour décrire la situation actuelle, on peut dire que les musées maghrébins sont composites en abritant diverses collections. En raison de ce dualisme (archéologique/ethnographique), on nomme plusieurs musées en se référant au bâtiment où ils sont abrités : Musée de la Kasbah (à Tanger), Musée Batha (à Fès)... Ces noms qui s'utilisent au lieu de : Musée Archéologique (ou

⁴⁰⁰Rharib S., 2006, p 92

⁴⁰¹Bergeron Y., 2001 « Préservation », dans Desvallées A., Mairesse F., (*Sous la Direction*) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin, p 453

ethnographique) de Tanger/ Musée Ethnographique de Rabat ou de Fès. Sans oublier que d'autres ont une vocation précise comme l'exemple du Musée archéologique de Rabat. On peut aussi inventer un néologisme pour définir les musées maghrébins composites en les qualifiant de « musées archéologico-ethnographiques ».

Sur un autre plan, on constate que de nombreux monuments historiques abritent des musées au Maroc (comme l'exemple du musée Dar Jamaï à Meknès). Les objets qui y sont exposés en harmonie avec leur espace d'accueil sont le fruit de la production sociale et ils réunissent des fonctions multiples : historiques, culturelles, esthétiques et scientifiques. Ces objets ne sont qu'une infime partie d'un patrimoine riche et diversifié. Il sera ainsi très intéressant de créer de nouveaux musées ce qui permettra d'exposer de nouveaux objets et de développer les recherches. Sur le portail-web du Ministère de la culture du Maroc, on lit qu'un projet de musée est en cours. Il concerne la création d'un Musée National d'Archéologie et des Sciences de la Terre. C'est une initiative encourageante qui prend comme objectif de « doter le pays d'un grand musée d'envergure nationale qui permettra de faire découvrir au public (marocain et étranger) le passé riche et prestigieux du Royaume du Maroc à travers son patrimoine naturel et culturel. »⁴⁰² On n'a qu'à espérer la concrétisation de ce projet afin que le Maroc puisse disposer d'une structure de telle importance qui permettra de développer le champ muséal et culturel marocain.

Avant de faire une étude muséologique des fonds des musées maghrébins, nous allons inventorier les différents matériaux et objets du patrimoine à travers lesquels les collections sont constituées.

5.1 Objets et matériaux constitutifs des collections

Les objets constitutifs des collections permettent de représenter la culture des peuples. Ils sont des artefacts archéologiques ou artisanaux qui témoignent d'un savoir-faire local ou d'un échange avec d'autres civilisations. Si les traces archéologiques sont presque similaires (lithique, os, céramique, etc.) entre les différentes civilisations, les objets ethnographiques présentent certaines spécificités régionales et nationales. La diversité des productions artisanales maghrébines plonge ses racines dans une tradition restée bien vivante. Les objets ont une double fonction liée à l'utilité et à la délectation et les techniques de leur fabrication sont transmises de génération en génération. Comme exemples de matériaux constitutifs des collections muséales, nous allons présenter la céramique, le verre, le bronze, la mosaïque, les bijoux, le tapis et le bois.

⁴⁰²Voir : www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=374%3Ale-musee-national-darcheologie-et-des-sciences-de-la-terre&catid=39&Itemid=63

Poterie et céramique

Les collections céramiques abritées dans les salles d'exposition et les réserves de différents établissements au Maghreb sont diverses. Les formes comme les fonctions de ces céramiques ont, au cours du temps, peu varié depuis les premiers récipients préhistoriques. Parmi les objets, on peut citer typologiquement les suivants : amphores, pots, cruches, gobelets, vases, plats, bougeoir, bols, pichets, encriers, lampes à huile, etc. Etant données les propriétés physico-chimiques de la céramique, ce matériau constitue pour les archéologues un fossile directeur. En fait, la pièce de céramique archéologique a trois cycles de vie : une genèse, un vécu et un enfouissement. Deux phases sont liées à ces cycles : une phase d'utilisation (courte/ état complet) et une autre d'abandon (longue/ état fragmentaire). Dans le cas d'un choc, ou d'un traitement thermique déséquilibré, la pièce entière est laissée sur place dans un état fragmentaire, ce qui sert comme un indice d'une occupation humaine.

Plusieurs sources sont utilisées pour l'étude et la compréhension de la céramique :

- les études scientifiques du matériel céramique découvert fréquemment dans les divers gisements de fouille.
- Les expériences en laboratoire destinées à recréer les pièces.
- Les sources historiques : textes traitant du sujet.

Verre

Les pièces muséales en verre antique sont rares au Maghreb et datent généralement de l'époque impériale des romains. De l'époque préromaine, ne nous sont parvenues que quelques rares pièces. De façon générale, « seuls nous sont parvenus en bon état de conservation, quand ils n'ont pas été soumis à la crémation du mort, les vases déposés avec les offrandes rituelles dans les urnes cinéraires découvertes dans les nécropoles, aux approches des villes antiques. »⁴⁰³

Parmi les objets antiques en verre présents dans les réserves muséales, on peut citer les balsamiques, les fioles à parfums et les vases. Certains sont intacts déposés dans des urnes et d'autres en débris, endommagés par des agents chimiques et physiques : action de l'humidité et poids de la terre. Dans des sites antiques du Maroc, les fragments de verrerie qui sont mis au jour sont divers.

On a des débris de coupes côtelées en verre bleu, de flacons prismatique en verre vert d'eau, de buires, de bouteilles, des fragments de « millefiori », de bracelets de verre, des perles côtelées, quelques fonds de petits flacons moulés sur lesquels apparaît en relief Vénus anadyomène ou un profil barbu et, parmi les vases de l'époque romaine tardive, outre des verres gravés, une ampoule sphérique à col en tubulure et la précieuse et très rare lampe suspendue de Volubilis des IV^e-Ve siècles, miraculeusement conservée.⁴⁰⁴

⁴⁰³Boube J., 1990, « Les verres » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 34

⁴⁰⁴Boube J., 1990, p 34

Dans le site de Sala, on a mis au jour des restes en verre qui sont produits selon la technique du soufflé, une technique inventée par les Phéniciens.

Les verreries de Sala nous offrent des exemples parfaitement conservés de ces procédés : balsamiques en forme de goutte du Ier siècle après J.-C., flacons à réservoirs coniques et long col, soufflés dans le moule ou à la volée, de la fin du Ier siècle ou du II^{ème} siècle, gobelets et balsamiques à dépressions latérales du II^{ème} siècle, un précieux verre à boire du dernier quart du Ier siècle, des flacons et des bouteilles prismatiques, soufflés dans le moule et sur le fond desquels s'inscrivent en lettres en relief les noms des verriers italiens ou hispaniques, etc.⁴⁰⁵

Bronze

Les objets et les fragments de bronze antiques sont très diversifiés et très nombreux. Dans leur majorité, les pièces de bronze ont été importées, mais d'autres ont été produites dans des ateliers locaux comme à Volubilis et à Thamusida.

Si la plupart des bronzes ont été importés, il est à peu près certain que plusieurs pièces du mobilier, notamment des lits déliens, ont été montées sur place ; d'autre part, la présence de répliques et de certains éléments de harnais ou d'équipement militaire inachevés, prouve l'existence d'ateliers de bronziers à Volubilis et à Thamusida.⁴⁰⁶

L'état brut ou se trouvent plusieurs fragments de bronze permet la reconnaissance des techniques de façonnage antique. Ces objets offrent la possibilité de suivre le processus des opérations de fonte et de reconnaître les techniques des bronziers de l'antiquité.

L'importation des bronzes semble concerner au début Lixus, ce site antique proche des colonnes d'Hercule.

C'est sans doute vers la fin du II^{ème} siècle avant J.-C., sous le règne de Bacchus l'Ancien (118-83) ou de son prédécesseur, qu'arrivent dans cette ville les deux groupes symétriques de lutteurs figurant d'une part le combat d'Hercule et d'Antée, d'autres part celui du Thésée et du Minotaure.⁴⁰⁷

L'influence hellénistique dans ce même site de Lixus était très importante.

Une très belle table de bronze encore proche de la tradition grecque, des fragments de cratères en calice et un étonnant *simplum*, petite coupe à libations, à très long godet en ampoule, probablement venu d'Égypte, prouvent encore, dès le second siècle après J.-C., l'influence de la culture hellénistique dans ce port de l'Atlantique, proche des colonnes d'Hercule.⁴⁰⁸

Ce bronze importé sera ensuite diffusé dans les autres villes maures comme Volubilis, Banasa, Thamusida, Sala et Tamuda. En fait, des objets divers étaient

⁴⁰⁵Boube J., 1990, p 34

⁴⁰⁶Boube-Piccot C., 1990, « Les bronzes » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 35

⁴⁰⁷Boube-Piccot C., 1990, p 36

⁴⁰⁸*Ibidem*, p 36

commercialisés comme « les situles, récipients en forme de seaux, les cruches, les vases à boire, les *simplums*, coupes à libation, et les passoires, en usage pour le service du vin. »⁴⁰⁹

Avec Juba II, le royaume de Maurétanie est enrichi d'œuvres d'art en bronze, qui sont venues de l'Orient ou de l'Italie.

A Lixus, ou il eut un atelier monétaire, le très beau médaillon du dieu Océan évoque le masque qui timbre le revers d'une monnaie de Shmesch émise en son nom, tandis qu'à Volubilis, son portrait, exécuté à l'époque de sa jeunesse, reste l'une des pièces majeures des collections marocaines.⁴¹⁰

A l'époque romaine, les fouilles archéologiques ont livré un ensemble d'objets qui datent du règne d'Auguste ou le royaume de Maurétanie s'est transformé en colonie. Des grandes statues sont commandées pour embellir les places des villes et les demeures des riches.

Deux éléments importants de ces grands bronzes, dont nous sont parvenus de multiples débris, parfois dorés et certains dépecés en d'infimes fragments pour le réemploi du métal, peuvent nous donner une idée de cette richesse perdue. C'est, d'une part, le chien à l'attaque de Volubilis qui, associé à Diane sur un socle à l'inscription très endommagée, devait orner, au I^{er} et au II^e siècle les thermes du nord où il jouait, peut-être, un rôle de fontaine comme semble l'indiquer les orifices ménagés sous son ventre et dans sa gueule. C'est surtout la retombée d'un manteau (*paludamentum*), à l'étonnant décor damasquiné, qui appartenait sans doute, à la statue colossale de l'Empereur Caracalla conduisant un char à six chevaux au sommet de l'arc érigé en son honneur au début du III^{ème} siècle.⁴¹¹

Les demeures des riches sont aussi ornées de différentes pièces d'art :

Comme le célèbre buste de Caton, au nom inscrit en lettres d'argent sur la poitrine, trouvé encore en place sur un piédestal dans la maison à la mosaïque à la navigation de Vénus ; pastiches d'œuvres grecques comme l'éphèbe verseur, le cheval, le cavalier, l'Eros endormi, l'enfant rieur, ou encore, répliques de l'art alexandrin, comme le vieux pêcheur.⁴¹²

Le mobilier en bronze est représenté aussi par des lits.

Hérités de la tradition hellénistique, ces lits de bois revêtus de bronze reposent sur quatre pieds, reliés par des traverses et étageant, sur une hauteur de cinquante centimètres environ, leurs éléments emboîtés et soudés : plinthes moulurées, trompettes, pièces campaniformes, sphères aplaties, disques et cylindres.⁴¹³

La face antérieure des accoudoirs de ces lits est ornée des figurines de bronzes empruntées au cycle dionysiaque. Il s'agit par exemple « des bustes de Bacchus, de

⁴⁰⁹Boube-Piccot C., 1990, p 36

⁴¹⁰*Ibidem*, p 36

⁴¹¹*Ibid.*, p 36

⁴¹²*Ibid.*, p 36

⁴¹³*Ibid.*, p 37

silène ivre ou de bacchantes, protomés de mules couronnées de pampres ou de lierre, mais aussi Vénus et le cygne, buste de Diane ou d'Eros. »⁴¹⁴

Mosaïque antique

Le travail de mosaïque consiste, techniquement, dans l'assemblage de différents fragments. Des tesselles de pierre colorée, de céramique, d'émail, et même de verre sont assemblés à l'aide du mastic ou d'enduit pour constituer des scènes avec des décors géométriques et floraux en utilisant des couleurs monochrome et polychromes. On peut y distinguer quatre éléments : le matériau, les techniques, le thème et la décoration. Des ateliers itinérants ont approvisionnés les provinces romaines situées autour de la *Mare Nostrum*. Le répertoire iconographique et décoratif des mosaïques antiques nord-africaines est marqué par une grande richesse.

La mosaïque du Maghreb antique est un art décoratif ou se note, par excellence, l'influence romaine. Elle peut être considérée comme l'un des trésors de la latinité. Cet art décoratif avait comme vocation d'ornez des édifices publics et privés. Dans le cas de la Maurétanie Tingitane la mosaïque est utilisée dans des sites comme Banasa, Lixus et Volubilis pour orner des thermes et des demeures privées. Dans ces dernières, la mosaïque est utilisée dans les espaces d'accueil des visiteurs pour manifester le statut du particulier.

Généralement, l'on consacre les plus beaux décors aux pièces de réception principales et à la salle à manger (*triclinium*) mais d'autres parties de la maison, susceptibles d'être vues par les visiteurs -*l'atrium*, ou prennent place les dieux domestiques (Lares), le péristyle, les bains, certaines chambres à coucher –peuvent également recevoir un décor soigné.⁴¹⁵

Le thème choisi est dicté par la vocation de la pièce qui l'accueille. « Thermes et bassins évoquent le monde aquatique, mythologique ou quotidien : poissons, tritons (mosaïque au triton de Banasa) néréides chevauchant des monstres marins ou entourant le buste de l'océan. »⁴¹⁶

Dès le II^{ème} siècle après J.-C. les mosaïques de la Maurétanie tingitane manifeste une certaine originalité par rapport aux mosaïques du reste de l'Afrique romaine.

On y constate en effet l'absence du « style fleuri » et, comme au Portugal, l'importance des pavements à décor géométrique. Le répertoire figuré illustre par contre la double tendance des ateliers d'Afrique : scènes de la vie quotidienne ou mythes grecs, avec une nette prédilection par Bacchus et Vénus et leurs suites familiales.⁴¹⁷

⁴¹⁴Boube-Piccot C., 1990, p 37

⁴¹⁵Hornby P., 1990, « Les mosaïques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 38

⁴¹⁶Hornby P., 1990,p 39

⁴¹⁷*Ibidem*, p 39

En Tunisie, les villes antiques ont légué de nombreuses mosaïques qui se distinguent par une originalité exemplaire. Le style fleuri aux motifs ornementaux exubérant y trouve place, avec de grandes compositions mi-réalistes, mi-fantastiques du IV^e siècle dont s'inspireront en Sicile les mosaïstes de Piazza Armerina, cuves baptismales ou mosaïques tombales chrétiennes au décor stylisé. Comme conservatoire de cette culture matérielle de l'époque romaine, on a l'exceptionnelle collection du musée national du Bardo à Tunis, du musée archéologique de Sousse et du musée archéologique d'El Jem.

On y goûte une inventivité décorative inépuisable, l'expression des goûts littéraires, des réminiscences historiques, des croyances religieuses ou philosophiques, l'évocation des loisirs préférés, de la vie quotidienne des grands domaines ou des hameaux de pêcheurs.⁴¹⁸

En Algérie, parmi les mosaïques romaines les plus célèbres, on peut citer la collection importante du musée national de Cherchell, les mosaïques de Djemila (Cuicul) et les mosaïques d'Hippone. Des mosaïques païennes de *triclinium* exhumées à Portus Magnus, près d'Oran en Algérie reflètent à travers leurs représentations les préoccupations des notables au IV^{ème} siècle.

Quatre tableaux, Dionysos enfant chevauchant une panthère et entouré de bachchants, Apollon et Marsyas, Léo transportée à Délos, Hercule et le centaure Eurytion, attestent le regain d'intérêt des notables païens pour la mythologie en raison de son caractère mystérieux, voire obscure, donc vénérable. Ils manifestent le triomphe de la civilisation sur la sauvagerie et une conception dualiste du monde en rapport avec les idées développées par le néoplatonisme, le néopythagorisme et surtout le manichéisme, qui a eu une forte audience en Afrique.⁴¹⁹

Monnaies

La monnaie peut se définir comme un moyen de paiement et un intermédiaire des échanges qui a marqué le passage d'une économie de troc à une économie de marché. La première monnaie est créée par le roi de Lydie et remonte au V^{ème} siècle avant J.-C. Par contre, en Maurétanie, il faut attendre le premier siècle avant J.-C. pour disposer des premières monnaies.

Les maures ont beaucoup plus tardé que leurs voisins méditerranéens à créer leur propre monnaie. A en croire les données archéologiques et monétaires, cette « invention » remontait à la deuxième moitié du I^{er} siècle avant J.-C. Or, chez les peuples des cités grecques de la Macédoine, l'usage de la monnaie métallique remonte à environ 500 avant J.-C. Les états phéniciens de l'Est – Tyr, Sidon, Byblos- ont eux commencé à frapper monnaie vers le milieu du V^{ème} siècle avant J.-C. Quant à Carthage, elle ouvrit son propre atelier vers le dernier quart du V^{ème} siècle avant J.-C.⁴²⁰

⁴¹⁸More J.-P., 1991, « La Tunisie romaine », Clio, mars, http://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/la_tunisie_romaine.asp

⁴¹⁹Voir Foucher L., 1996, « La mosaïque de Portus Magnus », *Ktéma*, 21, p 189-202.

⁴²⁰El-Harrif F. Z., 1990, « Les monnaies » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 40

Contrairement aux autres civilisations de la méditerranée, il a ainsi fallu attendre plusieurs siècles avant que la première monnaie soit en usage en Maurétanie. La création de ce monnayage constitue une innovation qui témoigne d'une évolution de la civilisation maurétanienne. Avant cette création, les maurétaniens pratiquaient le troc avec les autres civilisations méditerranéennes comme c'est le cas des échanges entre Libyens et Phéniciens, rapportés dans le texte d'Hérodote au Vème siècle (Voir le texte n°3 en annexe).

Les premières monnaies royales attestées par les trouvailles archéologiques et monétaires furent frappées au nom du roi Bogud (49-38 avant J.-C.). Elles présentent au droit la tête nue et barbue du roi à droite ; le revers, ou le nom et le titre du roi sont inscrits en lettres latines : *REX BOC*, offre un animal, peut être un griffon, sur les pièces d'argent et une proue de vaisseau allant à droite sur celles de bronze.⁴²¹

Le monnayage maurétanien est inspiré de celui de la Rome antique. Cela s'explique par les relations commerciales et politiques qui ont lié les rois maurétaniens (Bochus II et Juba I) aux empereurs romains.

Avant 38, c'est donc un roi, ami des romains, qui oriente la Maurétanie vers une politique monétaire prenant en compte autant les nécessités de l'affirmation du royaume et du prestige de la famille qui le dirige, que les besoins des échanges, sans doute liés au développement des villes et de leurs activités.⁴²²

Avec l'arrivée au pouvoir du roi Juba II, les matériaux de frappe des monnaies se sont diversifiés. « On vit apparaître pour la première fois un monnayage dans les trois métaux : or, argent et bronze, marquant ainsi les transformations politiques, économiques et sociales survenues sous son règne. »⁴²³ Les portraits de ce roi sont aussi de grande qualité en présentant une figure royale digne et inspirée du style gréco-romain.

Au droit de ces monnaies, ou le nom et le titre du roi sont toujours inscrits en lettres latines : *REX IVBA*, Juba II apparaît avec l'insigne de la royauté hellénistique : le diadème lauré. Il se fait également représenter portant sur l'épaule la massue d'Hercule, se donnant ainsi une généalogie divine. Certains revers représentent une ou deux cornes d'abondance d'où sortent des grappes de raisins, des épis et peut être des grenades, évoquant la prospérité que le roi donne à la Maurétanie.⁴²⁴

En plus de la diversité des matériaux, les motifs inscrits sur les monnaies de Juba II sont divers inspirés généralement de la tradition égyptienne et gréco-romaine. « Les monnaies représentant soit le symbole d'Isis et le sistre, soit celui d'ibis combattant un serpent ailé ou encore celui du serpent Naja (uraeus), en sont un

⁴²¹El-Harrif F. Z., 1990, p 40

⁴²²*Ibidem.*, p 40

⁴²³*Ibid.*, p 41

⁴²⁴*Ibid.*, p 41

témoignage éloquent. »⁴²⁵ Ces représentations ne sont pas l'effet du hasard sinon qu'il faut chercher leur explication dans la vie de Juba II et de son épouse Cléopâtre Séléne.

Comme sur le monnayage de ses ancêtres lagides, Cléopâtre Séléne apparaît sur le revers, contrairement à l'usage des monnayages des autres monarchies hellénistiques ou les portraits des reines ne figurent pas. Elle est représentée diadémée sur des monnaies d'argent et de bronze. Son nom est inscrit en lettres grecques : Kleopatra Bacilicca.⁴²⁶

Toutefois, d'autres représentations sur les monnaies de Juba II sont de tradition africaine comme la présence de l'éléphant, du lion et de l'effigie de la déesse *Africa*.

Sous le règne de Ptolémée, qui a succédé à son père (du 23 40 après J.-C.) le monnayage n'avait pas connu beaucoup d'innovations et les trois métaux sont demeurés, mais avec moins de finesse dans les motifs que les prédécesseurs. A Lixus, Shmesh, Rusaddir, Sala et Tamuda, des ateliers municipaux ont approvisionné les communautés locales en monnaie de bronze, en plus de la circulation de la monnaie royale.

Les types de ces monnaies sont simplifiés et reflètent une forte influence punique. Les légendes sont presque toutes inscrites en lettres puniques et néo-puniques et le revers de ces pièces représente soit la tête du dieu protecteur de la ville, soit l'emblème de la ville ou encore ses produits locaux.⁴²⁷

La domination romaine sera manifestée par l'imposition de la monnaie frappée dans des ateliers de Rome, à laquelle s'ajoutent quelques pièces frappées dans des ateliers auxiliaires locaux. Avec le déclin de l'empire romain, cette monnaie se raréfie au sud de la Maurétanie et n'est présente que dans quelques régions septentrionales. « Avec le retrait de l'administration romaine vers 284-285, le numéraire romain prendra fin pour la partie de la province située au sud de l'oued Loukkos. Il continuera cependant à arriver jusque vers la fin de l'empire romain pour la partie située au nord de cet oued. »⁴²⁸

Tapis et tissages

Le tapis est une production à base de laine colorée et tissée harmonieusement en motifs géométriques et figuratifs. L'ensemble s'apparente à un tableau décoratif, mais utilitaire. Le tapis maghrébin, comme toutes les autres productions culturelles, est l'expression du savoir-faire local.

Le tissage, un art féminin très ancien au Maghreb, s'est, pratiquement, développé grâce à la créativité des autochtones et, éventuellement, à l'intégration et à l'adaptation d'éléments empruntés à d'autres cultures. C'est un champ où la

⁴²⁵El-Harrif F. Z., 1990, p 41

⁴²⁶*Ibidem*, p 41

⁴²⁷*Ibid.*, p 41

⁴²⁸*Ibid.*, p 42

femme fait appel à sa mémoire et dessine des formes géométriques qui lui sont familières. La participation masculine, d'un "noueur", un spécialiste de la confection des tapis au moyen Atlas oriental, se réduit à la moquette.

Dans le cas du Maroc et d'après Prosper Ricard, le tissage du tapis, est une activité généralisée dans presque toutes les villes marocaines à la fin du XIX^{ème} siècle⁴²⁹. Comme toutes les productions culturelles, le tapis présente des particularités propres à chaque région aussi bien au niveau des techniques qu'au plan de l'esthétique. « Selon ses spécificités, le tapis marocain est généralement classé en trois ensembles (voir le corpus des tapis marocains de Ricard) : le tapis dit citadins, le tapis du Moyen Atlas et du Maroc oriental, et le tapis du Haut Atlas et du Haouz de Marrakech. »⁴³⁰

Partant de cette classification, nous pouvons supposer que, par opposition au tapis dit citadin, une grande partie des tapis des deux autres ensembles sont des tapis amazighes. Ces derniers ont quelques spécificités techniques : « Le nœud berbère est de rigueur ; la composition et les éléments du décor sont identiques à ceux des tapis du Moyen Atlas, voire du Haut Atlas. Les couleurs dominantes sont le rouge garance et le bleu indigo. »⁴³¹ Au moyen Atlas, on distingue plusieurs variétés de tapis : *ihanbel*, *tazerbiyt* et *tigdift*. Chaque tribu (*ait youssi*, *ait mguild*, *zayan*, etc.) possède ses sous-spécificités techniques et décoratives.

Au haut Atlas, le tapis tissé presque par toutes les tribus amazighes est destiné à des usages domestiques et rarement commerciaux. « Le *hanbel* et l'*atellis* (couverture en laine mélangée de poils de chèvre, connue anciennement au Maghreb et en Andalousie musulmane) sont produits en quantité par toutes les couches sociales puis commercialisées dans des souks montagnards. »⁴³² Ces tapis sont marqués par l'emploi de toutes les couleurs : noir, jaune, verte, orange, etc.

Les motifs artistiques des tapis, comme les décorations géométriques des poteries ont une abstraction qui remonte à l'antiquité. Ces formes rappellent les motifs utilisés par des populations méditerranéennes dans l'histoire.

Bijoux

Les bijoux, comme le tatouage, appartiennent à l'art de la parure. Ils satisfont plusieurs demandes et on distingue : les bijoux d'apparat, de thésaurisation, la bijouterie talismanique (*khamisa*) et utilitaire (fibules, boucles de ceinturon ou tabatières).

Les bijoux qui parent la femme vont des bagues aux chaînes et anneaux de cheville en passant par le diadème, la fibule, le collier, le pendentif, le fronton, la gourmette, la breloque, l'épingle, la

⁴²⁹ Cité par Amahan A., dans, Khatibi A. et Amahan A., 1996, *Du signe à l'image, le tapis marocain*, Edition Lak international, p 26

⁴³⁰ Amahan A., 1996, p 40

⁴³¹ *Ibidem*, p 60.

⁴³² *Ibid.*, p 81

broche, les boucles d'oreille, la boucle de ceinture, la « khamsa », l'ornement temporel et pectoral.⁴³³

Les bijoux constituent un domaine où les rapports entre traces et symbolique se posent avec plus de rigueur. Ils véhiculent plusieurs signes et sont un symbole de la richesse, une expression de la féminité, un porte-bonheur, un élément de rehausser la beauté la femme et de l'affirmer dans sa sphère.

Les bijoux maghrébins ont de précieuses qualités liées à la consistance et à la forme. A propos des bijoux du Maroc Henri Terrasse écrit :

Les formes du décor trahissent aussi des sources d'inspirations différentes. Le décor géométrique reste le plus fréquent, mais, à des combinaisons simples de droite, il mêle le cercle et ses dérivés. Enfin le décor floral n'est pas rare : tantôt il se compose de rinceaux épais qui détachent de courtes palmes d'allure très archaïque, tantôt il est un jeu de courbes presque abstrait, tantôt enfin, il montre, sous des types plus nets, la palme hispano-mauresque, l'entrelacs, l'arc lobé et ses dérivés, et le pseudo-coufique : l'inspiration de l'art islamique est ici très visible.⁴³⁴

En plus de ses finalités esthétiques, la bijouterie artisanale joue un rôle important dans l'activité économique. Le commerce des métaux précieux vaut, dès l'Antiquité, une part substantielle. L'or d'Afrique a longtemps été acheminé par voie terrestre, par le biais des caravanes transsahariennes pour être distribué dans le bassin méditerranéen ou être travaillé dans les ateliers des villes importantes d'Afrique du Nord. Henri Terrasse décrit les techniques d'élaboration des bijoux berbères par ces mots :

A la discrétion de l'argent niellé, ils ajoutent les teintes plus vives des émaux cloisonnés : nul bariolage d'ailleurs, mais parfois de délicates et difficiles harmonies de bleu, de vert et de jaune. Au centre des plus belles pièces, une pierre ou une verroterie cloisonnée met sa note éclatante. Ainsi de la nielle aux émaux et à la gemme, la couleur monte et s'exalte dans les bijoux berbères.⁴³⁵

Bois

Le bois est un matériau caractérisé par sa solidité et son état organique. Il est de différentes espèces et ses fonctions sont diverses : architecturales, utilitaires et esthétiques. D'un point de vue historique, l'usage du bois dans l'architecture islamique remonte à l'époque idrisside. En effet, « l'introduction des arts du bois dans la constitution des mosquées et de monuments remonte à l'époque idrisside, d'autant qu'« il subsiste à Fès une poutre datée de 263 Hégire/877, qui est le plus ancien bois à épigraphie que nous connaissons au Maroc. »⁴³⁶ Par la suite, l'usage du bois s'est répandu dans divers domaines de l'activité constructive des différents bâtiments dynastiques. « Cette entrée du bois dans les habitations, les édifices et les

⁴³³Mourad K., Ramirez F., & Rolot C., 1998, p 72.

⁴³⁴Terrasse H. et Hainaut J., 1988, *Les Arts décoratifs au Maroc*, éd Afrique/Orient, p 71

⁴³⁵*Ibidem*, p 71.

⁴³⁶Cambazard –Amahan C., 1990, « Le travail du bois » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 60

domaines royaux n'auraient pas se faire si par ailleurs le Maroc n'était pas riche en essences, entre autres le cèdre de l'Atlas, le pin, le hêtre, l'abricotier rose, le noyer, le thuya, l'olivier et le citronnier. »⁴³⁷

En plus de l'usage du bois dans les immeubles citadins, dont l'un des exemples particuliers est le *moucharabieh*, un type de bois décoré est utilisé dans les portes de l'architecture vernaculaire.

Dans les greniers collectifs du sud, et plus particulièrement dans la région d'*Igherm*, les portes sont décorées de motifs riches et variés pour individualiser chaque pièce où sont entreposés les biens de chaque famille de village [...] Les dessins qui servent à les différencier les unes des autres sont pourtant exécutés avec un soin et un souci de perfection qui les élèvent réellement à des reliques uniques [...] Ces cartes d'identité atteignent par leur isolement l'expression suprême de l'art : elles sauvegardent l'ordre symbolique en s'instaurant comme une dimension cachée.⁴³⁸

L'art mobilier, quant à lui, englobe un ensemble de pièces comme des coffres, des boîtes, des armoires et des objets sculptés. Peints et chargés de motifs floraux et géométriques, ces objets qui peuplent des pièces privées (comme des chaises, des tables et des supports de coran) témoignent d'un savoir-faire et d'une esthétique exemplaire. « Peint ou sculpté de motifs géométriques ou floraux que l'on retrouve aussi bien dans les mosquées que dans les maisons, le bois permet toutes les audaces imaginaires qui pressentent, non sans une profonde humilité, les limites de l'humain. »⁴³⁹

5.2 Musées du Maghreb

Dans ce chapitre, il s'agit d'un inventaire des musées maghrébins, de la présentation de leurs diverses vocations et d'une mise en exergue de leurs expositions muséales.

5.2.1 Musées du Maroc

Le musée archéologique de Rabat

Ce musée est créé dans les années vingt et renferme des objets archéologiques divers à la fois en matière de provenance que de chronologie. L'exposition actuelle relate les grands moments du passé archéologique du Maroc à travers des collections créées du matériel issu des sites préhistoriques, préislamiques et islamiques. La collection la plus spectaculaire et la plus exceptionnelle du musée concerne les chefs d'œuvres antiques provenant de Volubilis.

L'espace d'exposition

A l'entrée du Musée, dans la salle 1, une grande carte accolée au mur gauche présente les principaux gisements marocains, qui ont livré l'ensemble du matériel

⁴³⁷Mourad K. et Ramirez F. & Rolot C, 1998, p 62

⁴³⁸*Ibidem*, p 62

⁴³⁹*Ibid.*, p 64

archéologique en présence. Quant au rez-de-chaussée, il est dédié aux cultures préhistoriques du Maroc. On y trouve des outils lithiques, osseux et des outils d'hommes préhistoriques (bifaces, pointe de flèche). Le premier étage est consacré aux objets islamiques : pièces de monnaies et céramiques.

La section de la salle 2 est consacrée aux objets qui proviennent du site archéologique de Chellah. Sa vocation est de témoigner de la succession d'un ensemble de civilisations dans ce site archéologique (phénicienne, carthaginoise, maurétanienne, romaine et dynastiques) ce qui confirme sa dynamique dans l'histoire.

Le patio et le jardin du musée sont réservés aux objets en pierre ; aux dalles et aux stèles.

Dans cet espace sont exposées certaines des meilleures gravures du Maroc, telles que la stèle funéraire de N'khila, la dalle portant un poignard gravé ou celle portant une inscription libyque. Y sont exposées aussi, plaquées au mur, certaines stèles votives, découvertes à Volubilis, et plusieurs plaques portant des inscriptions latines. Enfin, on y trouve la fameuse stèle d'Abou Yacoub Youssouf qui provient du Chellah. Le Jardin regroupe une belle collection lapidaire qui se compose de stèles libyques, de chapiteaux, de bases de colonnes et de statues, de caissons, de meules, d'autels, de cadrans solaires, d'une chaudière, d'un regard d'égout, d'un fragment de voûte de thermes montrant un splendide décor en mosaïque.⁴⁴⁰

La salle 3 est consacrée à la civilisation préislamique du Maroc. L'exposition y est conçue de façon chronologique en présentant des pièces phéniciennes, puis maurétaniennes et finalement romaines. Les objets proviennent de sites antiques marocains comm : Volubilis, Banasa, Mogador, Thamusida, et Sala, mais la collection la plus remarquable est celle des statues/statuettes en bronze et en marbre : statues de l'éphèbe couronné, le chien de Volubilis, le vieux pêcheur, bustes en bronze de Juba II et de Caton, divinités romaines, etc.

Le musée archéologique de Tétouan

Ce musée est édifié en 1939, sous le protectorat espagnol, et inauguré en 1940. Il est constitué d'un vestibule d'entrée, de trois salles d'exposition permanente, d'une réserve et d'autres annexes (salle de projection et des bureaux administratifs). L'ensemble s'ouvre sur un jardin de style andalou. Les objets du musée sont issus des fouilles entreprises dans la région du nord marocain. Ils sont divers et représentent les périodes préhistoriques et historiques de la région en consacrant une section au mode de vie de la société. L'exposition présente des outils préhistoriques ; des objets en pierre et en os, des restes fauniques, des céramiques, des amphores, des mosaïques, des monnaies antiques, des inscriptions, des stèles et des éléments architecturaux, etc.).

⁴⁴⁰Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

L'exposition

La visite du musée commence dans le jardin où sont exposées six mosaïques romaines datant de la fin du II^{ème} siècle après J.-C. et qui sont mises au jour à Lixus. D'autres objets sont exposés au jardin :

Une collection de stèles funéraires islamiques provenant du cimetière de Tétouan (XVI et XVII^{ème} siècle), un ensemble d'amphores romaines de formes différentes, inscriptions libyques et libyco-latines, un matériel divers provenant de Lixus et de Tamuda : moulins, bases de statues portant des inscriptions latines, des citernes en pierre, des chapiteaux en marbre, des colonnettes et des lavoirs en pierre, des vestiges portugais mis au jour à Qsar Es-Seghir.⁴⁴¹

Le vestibule : Dans cet espace, deux mosaïques romaines provenant de Lixus et remontant au II^{ème} siècle sont exposées. Il s'agit de la *mosaïque des trois grâces* et celle du *voyage bachiques*.

Dans la salle 1 sont exposés des objets représentatifs de la préhistoire, de l'antiquité et de l'époque islamique jusqu'au XVI^{ème} siècle. De l'époque préhistorique, on expose des outils provenant de *Oued Martil*, *Had Gharbia* et *M'zora*, des céramiques néolithiques et des restes fauniques (provenant des grottes de Ghar Kahal et Kehf Taht El-Ghar). De l'époque préislamique, on expose une maquette qui reproduit le *Cromlech de Mzora*, un fragment de gravure rupestre et deux meules néolithiques, un sphinx en marbre punico-maurétanien, des lampes en terre cuite et une sculpture romaine en bronze de la lutte entre Hercule et Antée. Les sites de provenance de ces objets sont : Sidi Abdessalam del Bhar, Tamuda et Lixus. De la période islamique, on expose des carreaux de zellige, des fragments de margelles de puits, des vases décorés et des lampes qui proviennent de Lixus et de Qsar Es-Seghir.

La salle 2 est consacrée aux mosaïques antiques provenant de la maison de Mars et de Rhéa Sylvia à Lixus. Ces mosaïques qui sont au nombre de quatre remontent au II^{ème} siècle après J.-C. et mettent en évidence la décoration du sol des maisons romaines, qui se base sur des motifs géométriques et des scènes mythologiques. La première mosaïque traite de la rencontre du dieu Mars et de la "déesse" Rhéa Sylvia. Elle dispose d'un emblème central et de couleurs vives. La deuxième présente Venus et Adonis dans une position presque nus, avec des pieds croisés et entourés d'oiseaux et d'Eros. Quant à la troisième mosaïque, elle est une continuité de la deuxième et dispose de motifs géométriques. La quatrième mosaïque montre une scène mythologique.

La salle 3 se situe au premier étage. Elle traite du mode de vie antique, particulièrement à l'époque romaine, avec quelques allusions aux périodes préhistorique et islamique.

Les thèmes présentés relèvent de l'armement (pointes de flèches en silex, brassard en bronze, poignard en bronze, boutons militaires en os ...), de l'éclairage (lampes à huile en terre cuite et en

⁴⁴¹Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

bronze), des pratiques et rites funéraires (urnes, patères, lacrymatoires, inscriptions...), de la religion (sculpture de dieux ou déesses, sculpture de la lutte d'Hercule et d'Antée ...), de la maison et meubles romains (appliques de lits en bronze, objets de décoration en bronze ...), de la cuisine et de la vaisselle (fragments d'œufs d'autruche, fragments de vases néolithiques, plats, bols, jarres, couteaux en fer, brûle-parfums, etc.), et autres aspects de la vie de l'époque romaine : la pêche, la couture, la musique, la médecine et la chirurgie.⁴⁴²

Dans le musée, on expose aussi des pièces de monnaie des époques maurétanienne et romaines, qui sont découvertes dans des sites antiques (Lixus, Tamuda et Tanger). On peut admirer aussi d'autres objets comme le candélabre romain en bronze découvert à Lixus, un genou d'une grande statue en marbre et un buste de Caton d'Utique.

Le musée ethnographie de Tétouan

Ce musée est créé en 1928 à *Dar Banouna* au cœur de la Médina. Il est ensuite transféré vers son siège actuel qui n'est autre que la forteresse construite à l'époque du sultan Moulay Abderrahmane (vers 1830-1831). Le musée est doté de différentes structures : un jardin, un bassin d'eau, une fontaine, une cafétéria et deux espaces d'exposition : le rez-de-chaussée et l'étage. Ces espaces reflètent les aspects de la culture publique et privée des tétouanais qui est issue d'influences diverses : autochtone, andalouse et européenne.

L'exposition du musée se réfère à différents espaces comme les mosquées, les *zawiyas* et les espaces artisanaux. Ces espaces sont présentés à travers des thématiques sur l'artisanat, le culte, les pratiques socioculturelles et la vie quotidienne.

Le patrimoine artisanal

L'artisanat tétouanais se considère parmi les plus prestigieux sur le plan régional voire national. Il a bénéficié de l'apport des artisans andalous installés dans la ville dès le XV^{ème} siècle. Les métiers de la production artisanale sont nombreux et concernent le travail du cuir, du bois peint, du tissage, de poterie et de céramique. L'exposition du musée est axée autour de trois thématiques : le travail du zellige, du cuir et la poterie

La section du travail du zellige : elle met l'accent sur ses techniques et ses couleurs exceptionnelles.

Le travail du cuir : ce métier est très ancien dans la ville comme en révèlent les tanneries datant du XV^{ème} siècle. Les produits sont diversifiés : babouches, ceintures et sacs.

La poterie rifaine : cette poterie est fabriquée selon la technique du modelage. C'est un travail essentiellement féminin et la production domestique est destinée à un usage privé, culinaire. Les produits sont moins décorés et portent souvent

⁴⁴²Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

quelques lignes géométriques de couleur marron peinte ou ciselée en se basant sur des teintes naturelles.

Le patrimoine commercial (le souk : le marché) : c'est un espace de rencontre entre les urbains et les ruraux. C'est un rendez-vous des pratiquants de différents métiers : agriculteurs, artisans et commerçants qui s'échangent à la fois la marchandise et les informations villageoise.

Les pratiques socio-religieuses et éducatives

La ville de Tétouan est connue par son attachement à la religion à la fois en ce qui concerne sa pratique et son enseignement. Cela a permis à la ville de rayonner en tant que centre culturel de conformisme, de soufisme et de maraboutisme. Plusieurs mosquées, zawiyas et marabout sont installés dans la ville. L'enseignement théologique est d'un grand dynamisme et se déroule dans les écoles coraniques, dans les mosquées et dans les medersas. Ces aspects sont traités dans le musée en offrant une interprétation de ces institutions.

Espace privé ou d'intimité féminine

L'espace privé est réservé à l'activité de la femme et à sa détente. La femme s'occupe des tâches quotidiennes de cuisine ainsi que des travaux artisanaux de broderie et de tissage. Son rôle et les tâches qui y sont assignées dépendent de son âge : petite fille (école), fille adulte (foyer familial), jeune marié (nouveau foyer), femme adulte et vieille femme (soutien).

La cuisine ou l'occupation culinaire : toute une tradition accompagne le travail quotidien à l'intérieur du foyer. La femme vise à ce que les hommes soit prêts à partir pour leur travail à l'extérieur, à ce que les écoliers soit prêts à se diriger vers leurs écoles avant de se lancer dans la préparation du déjeuner.

L'art de broder : la broderie tétouanaise se trouve au centre de différentes influences : turque et andalouse au niveau du style et des motifs. Les supports utilisés sont les toiles de lin ou les tissus. Les couleurs sont claires et vives et les motifs sont végétaux. Les broderies les plus célèbres sont Taajira et el-Ghorza.

Shedda ou l'art de s'habiller en petite mariée

La shedda est une cérémonie familiale qui consiste à faire habiller la petite fille âgée de sept ans de vêtements d'une mariée. Ce rite de passage, annonçant la préparation de la fille à l'âge adulte, a lieu le 26^{ème} jour du mois du ramadan ou la fille est appelée à jeûner pour la première fois dans sa vie. Au coucher du soleil, la fille est maquillée, vêtue d'un caftan de la mariée ce qui encourage la fille, dès ce jour-là, à s'intéresser à son corps et à sa beauté. La cérémonie continue en offrant à la fille des dates et du lait pour la rupture de son jeûne. Une petite fête en musique andalouse est ensuite animée par un groupe de femme. Les filles du quartier et les voisins sont conviés pour assister à cette fête. Les pièces qui composent le costume de la fille mariée sont exposées dans ce musée.

La salle tétouanaise ou l'art de meubler l'espace

Cette salle imite le style adopté dans les maisons traditionnelles de Tétouan spécialement les salles de la cérémonie du trousseau et du mariage.

La salle est meublée de matelas, du lit de la mariée, sur lequel sont disposés sept coussins brodés de files de soie, symbolisant les sept jours du mariage. Les murs sont couverts de “*Haiti*” et les miroirs sont ornés de “*Tenchifa*” brodée. Au coin de la salle, les beaux coffres du trousseau en bois peint exposent fièrement le trousseau de la mariée.⁴⁴³

Le musée de la Kasbah à Tanger

Historique du musée

Le musée de la Kasbah à Tanger est abrité à Dar-al-Makhzen (palais du makhzen). Le site qui accueille le bâtiment est très stratégique et il a été fréquenté, dès l'antiquité par les carthaginois et les romains. A l'époque islamique un gouverneur y a été installé (au XII^{ème} siècle), sans que des traces visibles de sa construction nous y soit parvenu. C'est à l'époque de l'occupation portugaise (1471-1661) qui y a été construite une résidence pour le gouverneur portugais *Dorons Praefecti*. Les anglais (1662-1684), de leur part, ont construit un important château (*Upper Castle*) pour leurs gouverneurs.

Dar-al-Makhzen, dans son état actuel, est l'œuvre d'Ahmed Ben Ali (fils du *Caïd Ali Ben Abdellah El Hamani Errifi*). Une inscription date la construction du bâtiment à environ 1737. Le bâtiment constitue, dès sa construction, le siège du pouvoir et il a été restructuré par les sultans Alaouites Moulay Slimane et Moulay Hassan Ier. Parmi les principales caractéristiques du bâtiment, nous pouvons citer la cour à ciel ouvert, le jardin appelé « *Riyad Es-Sultan* » et la séparation des espaces à l'intérieur : l'espace public et l'espace privé. Le palais est aussi richement décoré par des revêtements de zellige, du plâtre ciselé et une coupole en bois peint et sculpté. De majestueuses colonnes galbées et de chapiteaux composites en marbre blanc, de provenance européenne, ornent l'intérieur du bâtiment au niveau de la cour.

Le bâtiment est transformé en musée en 1922 et accueille une exposition permanente et des expositions temporaires.

L'exposition permanente : l'exposition permanente du musée de la Kasbah est dédiée à la région de Tanger. En s'adaptant à l'architecture du palais, elle se compose de différentes sections qui s'articulent autour du rôle historique, économique et politique de Tanger, comme lieu de rencontre et d'échange.

La première salle : à l'entrée du musée, se trouve la première salle qui est une trésorerie (Bayt al mal). On y expose une grande caisse en bois de cèdre renforcée de ferrures (coffre-fort ancien). Passant vers un couloir en chicane, une projection située sur une carte les sites majeurs de la région qui ont livré la majorité des objets exposés dans le musée.

Passant l'entrée coudée du couloir, plusieurs salles d'exposition s'ouvrent sur le patio central à colonnes en marbre blanc ornées de chapiteaux composites. Les objets qui y sont exposés retracent l'histoire de la région depuis la préhistoire jusqu'au XIX^{ème} siècle. Ils sont composés d'un outillage lithique et osseux, de

⁴⁴³Voir : http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133

céramiques, de figurines en terre cuite, de bijoux en argent de tradition phénicienne, d'amulettes, de colliers d'argent et de coquilles d'œufs d'autruche décorés.

Une salle consacrée à la période de romanisation expose un bas-relief représentant une scène de banquet couché et un bloc d'entablement qui évoque le thème du sacrifice d'un taureau. D'autres objets y sont exposés : des céramiques, des statuettes, des bijoux en ivoire, ou des chefs-d'œuvre de verrerie romaine.

La salle de grande coupole (*Koubba K'bira*) est marquée par sa richesse décorative en zellige, en plâtre sculpté, en bois de cèdre et en vers de poésie calligraphiés sur son mur. Y sont exposées des enluminures, des écritoires et un manuscrit de Coran doré et enluminé datant du XIII^{ème} siècle.

De la salle 5 à 7 sont exposés des objets de la période islamique composés par des vases en céramique, des frises en bois de cèdre sculptées et ornées d'inscriptions coufiques rehaussées de décors floraux, des pièces de monnaie, des fragments de revêtement de zellige et des stèles funéraires.

La dernière des salles ouvertes sur le patio est dédiée à la période alaouite. Elle renferme des pièces de monnaie, un lustre en cuivre jaune, des armes à feu et des manuscrits dorés et enluminés de reliures.

Les anciennes cuisines du palais sont devenues des espaces d'exposition et s'ordonnent sur deux niveaux :

L'exposition abritée au rez-de-chaussée est consacrée aux activités commerciales qui ont lié la Péninsule Tingitane aux civilisations de la méditerranée. On y expose un vase à décor de poisson, une onchoé étrusque, un ouchebti égyptien, une lampe grecque, des amphores, des encres et un astrolabe planisphérique. Le sol de la salle est pavé d'une mosaïque provenant de Volubilis « Navigum Vaneris », représentant la déesse Vénus siégeant à l'arrière d'un navire. Cette section témoigne du rapport qui a lié Tanger au commerce méditerranéen.

Quant au premier étage, il met l'accent sur les rites funéraires protohistoriques et antiques à travers les trouvailles des sites comme celui de *Mghogha*, les nécropoles de *Marshan* et de *Boukhachkhach*. On y expose un tombeau, du mobilier d'accompagnement, une sépulture d'enfant inhumé dans une jarre, des sarcophages en plomb, des urnes d'incinération, des maquettes et des fresques peintes.

Dans le jardin du bâtiment, qui est d'influence maroco-andalouse, on expose des canons et quelques objets lapidaires (des chapiteaux en marbre et des margelles de puits).

Le musée ethnographique de Chefchaouen

Le musée : histoire et espace

Ce musée est abrité dans une kasbah construite en 1471 par Moulay Ali Ben Rachid. Il est inauguré en 1985. Les objets qui sont exposés dans cette magnifique kasbah aux murs rouges crénelés sont un reflet de l'art populaire de la région de

Chefchaouen : instruments de musique, armes, broderies, coffres en bois et poteries. Le musée est composé de différentes sections.

Salle 1 : cette salle est à vocation féminine et les objets qui y sont exposés sont liés à la femme : photos de la mariée, vitrine sur le costume et les bijoux accompagnants. Le costume est d'influence locale et andalouse au niveau de sa couture, de sa forme et de son décor.

Salle 2 : elle comporte quelques instruments de tissage traditionnel. Ils sont en bois et en roseau.

Salle 3 : dans cette salle, on expose différents objets. Une partie est réservée aux armes (fusils, poignards et poires à poudre). Une autre partie accueille deux vitrines qui présentent des instruments de musique andalouse et populaire.

Sont aussi exposés dans la même salle deux coffres en bois. Leur vocation initiale était de conserver les biens d'une mariée issue d'une famille riche. A côté de ces coffres sont exposés différents tapis (un tapis traditionnel citadin et deux tapis ruraux). Des tissus brodés sont exposés dans deux petites vitrines.

Le patio : dans le patio, elle est présentée, d'un côté, la vaisselle en poterie rifaine. Cette dernière se caractérise par son décor simple de motifs géométriques et de couleurs noir ou rouge. De l'autre côté, on présente des objets en bois polychrome et décoré de motifs géométriques et floraux. Le fond de la salle est consacré à quelques plats en bronze, à de petits coffres en bois destinés à conserver les biens de la mariée.

Musée National des Bijoux à Rabat

Le site historique : la kasbah des oudayas

La kasbah des oufdayas était à l'origine un *Ribat* construit à l'époque almoravide pour s'opposer au *Bourgwata*. L'almoade Abdel-Moumen y aménagea une maison princière et une forteresse qui servira à la conquête de la péninsule ibérique. Au début du XVII^{ème} siècle (en 1609), presque 2000 mauresques sont installés à la kasbah après l'expulsion d'un million de l'Espagne par Philippe II. Ces mauresques vont se révolter en créant une république éphémère. Les sultans Alaouites vont mettre fin à cette agitation et la kasbah sera aménagée et dotée d'un palais de style maroco-andalou qui abrite le musée national des bijoux.

Le Musée

Le bâtiment abritant le musée est édifié sous le règne du sultan Moulay Ismail (1672-1727). Destiné au séjour du sultan à Rabat, le bâtiment est décoré de zellige et dispose d'un jardin de style andalou. Un musée ethnographique y a été créé en 1915 et qui regroupait des collections diverses : tapis, costumes, armes, poterie, instruments de musiques, bijoux et astrolabes, etc. En juillet 2002 et dans le cadre des « cinq grandes expositions patrimoniales » le musée a été réaménagé pour abriter l'exposition concernant « l'art de paraître : bijoux et parures ». Depuis cet événement, cette exposition est restée permanente dans le musée. Elle met en exergue la diversité et la beauté de la bijouterie marocaine dans le temps et dans l'espace, à travers plusieurs sections.

La première section du musée est dédiée aux bijoux archéologiques mis au jour dans différents gisements (préhistoriques, antiques et islamiques). Leurs matériaux sont divers (os, métal) et les techniques sont aussi ingénieuses. La deuxième section est réservée à la bijouterie dorée, qui présente une esthétique exemplaire. Quant à la troisième section, elle est consacrée à la diversité régionale de la bijouterie féminine. La quatrième section est intitulée « l'unité dans la diversité » et présente les bijoux selon des critères typologiques (bijoux de la tête, colliers du cou, ceinture, anneaux de chevilles, etc.). Des bijoux masculins sont aussi exposés pour compléter cette exposition (poignard comme symbole de courage). Une salle est réservée aux techniques et aux outils mis en œuvre pour le façonnage des bijoux. La dernière section intitulée « parures et costumes citadins et ruraux », est consacrée à la diversité des parures dans des centres de production citadins (Fès, Rabat) et ruraux (particulièrement au Haut Atlas).

Ainsi, les parures se caractérisent par leur richesse, leur décor, leur matière, la manière de les porter et leur liaison au costume et à la coiffure. Même si elle concerne en premier lieu les femmes, quelques pièces sont masculines (les sabres).

Le musée Batha à Fès

Aperçu Historique

Le bâtiment abritant le musée fut à l'origine un palais de résidence édifié par le sultan Moulay Hassan Ier au XIXe siècle. Le même bâtiment a été complété et décoré sous le règne de Moulay Abdelaziz. En 1915 le palais est réaménagé en « Musée des arts et traditions populaires ».

L'exposition permanente

L'exposition actuelle du musée est nommée : « Arts et traditions de vivre de Fès et de ses régions ». Elle concerne les différents événements historiques et culturels qui avaient lieu dans la ville de Fès ainsi que la vie quotidienne (citadine, rurale) et les métiers et traditions qui se sont développés dans la région. Différentes thématiques sont traitées dans les sections du musée :

La première section est consacrée aux aspects de la vie quotidienne citadine. La salle 1 traite de la vie religieuse et scientifique. Y sont exposés des corans, des livres de prière, des calligraphies enluminées, des reliures et des astrolabes. Cet éventail d'objets témoigne du statut de la ville de Fès en tant que ville du savoir religieux et de la science.

Les salles 2, 3 et 4 exposent des objets artisanaux révélant le savoir-faire des fassis : bijoux, instruments du musique, bois d'ameublement, broderie, costumes et parures féminines.

Les salles 5 et 6 sont consacrées aux arts métalliques qui sont caractérisés par une influence à la fois locale, orientale et andalouse. Elles mettent en exergue des traditions culinaires, d'éclairage et de cavalerie.

Les salles 7 et 8 sont réservées aux arts ruraux de la région de Fès. Les thématiques concernent le mode de vie des communautés du Pré-Rif et du Moyen Atlas, leurs traditions vestimentaires, leurs parures féminines ainsi que leurs tapis.

Les salles de la partie Est du palais sont dédiées à l'une des activités les plus célèbres dans la ville de Fès : la céramique. Plus de cent pièces y sont exposées en mettant en évidence les caractéristiques de cette industrie au niveau des techniques de fabrication, des formes et des décors (céramique émaillée de Fès, céramique verte monochrome (le vert de *Tamgroute*), céramiques bleues monochromes (le bleu de Fès) et céramiques polychromes).

Une dernière salle est consacrée aux poteries rurales fabriquées par les femmes *Tsoul, Sless, Beni Zeroual, Mezguelda, Hayayna*.

Le musée Dar Jamaï à Meknès

Aperçu historique

Le palais Dar Jamaï est édifié en 1882 (d'après une inscription de datation) sous le règne du sultan Moulay El Hassan I^{er}. Il était la résidence de Mohamed Ben Larbi Jamaï, Grand Vizir du Sultan (1873 - 1894). Le vizir tomba malade et s'installa à Fès pour se soigner et le palais est resté un bien de la famille Jamaï. Hadj Maâti, frère de Mohamed Ben Larbi Jamaï, habitait cette demeure dès le départ de son frère Mohamed pour Fès. Avec l'arrivée du vizir Ahmed Ben Moussa Ben Ahmed dit Ba Hmad et suite au décès de Moulay Hassan I et à l'accès de son fils Moulay Abdel Aziz au trône, les rivalités de la famille Jamaï avec le nouveau vizir ont fait que cette famille est tombée en disgrâce. Elle sera dépouillée de tous ses biens et le palais sera vendu à Madani El Glaoui, caïd de Marrakech.

Le bâtiment sera transformé, dès la colonisation française en 1912, en un hôpital militaire (Hôpital Louis). Le même bâtiment a accueilli pour une courte durée le « Tribunal militaire » qui céda ensuite la place au « Service des Arts Indigènes ». Dès 1916, le bâtiment accueille dans une partie les « Service des Beaux-Arts », ainsi que des services administratifs dans d'autres parties.

Le premier noyau muséologique y a été créé en 1920 avec la transformation du bâtiment (classé monument historique d'après le dahir du 19/11/1920) en un « Musée des Arts Indigènes ». Une école de « Broderie Indigène » a été installée dans l'un des annexes du musée et ce n'est qu'en 1958 que l'artisanat est délogé ailleurs du musée.

L'exposition permanente

La vocation du musée est de mettre l'accent sur le patrimoine culturel de Meknès et sa région. L'exposition actuelle « Arts et métiers traditionnels de Meknès » présente des objets exceptionnels qui témoignent du savoir-faire et qui reflètent l'identité locale. Un premier espace (au rez-de-chaussée) est dédié à l'artisanat et aux métiers traditionnels de la ville : travail du bois, broderie, bijouterie, céramique, dinanderie, ferronnerie et damasquinerie. Une autre partie est réservée à l'art de la fantasia, plus pratiqué dans la région. Un deuxième espace (à l'étage) est doté d'un caractère convivial. Il est constitué d'un salon et d'un couloir où quelques manuscrits remontant au XVII^{ème} siècle sont exposés. Quelques ateliers de dessin et d'animation sont temporairement organisés et

destinés aux enfants. Le bâtiment du musée dispose d'un *riyad* de type maroco-andalou conçu comme un espace de détente.

Le musée national de la Céramique à Safi

Aperçu historique

Le bâtiment qui abrite le musée fut à l'origine une citadelle édifée par les Almohades autour du XII^{ème} siècle. Sa position stratégique et son caractère militaire ont fait que les portugais s'en sont servis militairement entre 1508 et 1514. Les Saâdiens, de leur côté, se sont rendu compte de son importance et le sultan Moulay Zidane l'a doté d'un ensemble de canons importés de la Hollande. Le prince alaouite Moulay Hicham fils du sultan Sidi Mohamed Ben Abdallah va y construire une demeure palatiale. De son époque date probablement le nom de *Dar Essoltan* (Maison du sultan) qu'on réserve aujourd'hui au bâtiment.

Sous le protectorat français, le bâtiment accueillait le bureau du contrôleur civil. D'autres administrations y ont siégé avant d'abriter dès 1990 le Musée national de la céramique. Le choix de ce musée spécialisé à pour objectif de rendre hommage au savoir-faire local en matière de la fabrication des céramiques.

L'exposition permanente

L'exposition du musée est dédiée à la céramique marocaine dans le temps et dans l'espace. Elle retrace ses différentes périodes historiques et se réfère à plusieurs régions du pays. Les sections de l'exposition sont au nombre de cinq et concernent la céramique archéologique, la poterie rurale, la céramique de Fès et Meknès, la céramique de Safi et la céramique contemporaine. La mise en place des œuvres tient compte de l'architecture du bâtiment en créant une harmonie entre l'espace et les objets exposés.

La céramique archéologique : cette section a un caractère chronologique en présentant des objets céramiques issus des fouilles de différents sites préhistoriques, antiques et islamiques.

La poterie rurale : cette section a un caractère à la fois spatial et technique en présentant des céramiques sans glaçure, de forme simple et destinées à des usages privés.

La céramique de Fès et Meknès : cette céramique citadine est marquée par son décor, la diversité de ses formes et de ses couleurs monochromes et polychromes.

La céramique de Safi : cette section rend hommage à l'un des artisans qui ont marqué l'histoire de la céramique marocaine : l'artisan *Lamali*. Elle présente des œuvres datant de la période avant et après l'arrivée de cet artisan qui a apporté un plus à l'art de la céramique par son génie et par ses innovations exemplaires.

La céramique contemporaine : cette section permet de suivre les actualités de la fabrication des céramiques en présentant des œuvres modernes d'artistes de Safi et de Fès.

Le musée Sidi Mohamed Ben Abdallah à Essaouira

Aperçu historique

Le bâtiment abritant le musée fut à l'origine une demeure seigneuriale, construite au XIX^{ème} siècle. Il est composé d'un patio central sur lequel s'ouvrent plusieurs chambres. Durant le protectorat français, le bâtiment abritait la mairie de la ville. Après l'indépendance et avant d'abriter le musée, on y a installé les services municipaux et ensuite la maison des jeunes. Aujourd'hui, le Musée Sidi Mohamed Ben Abdallah est destiné à conserver et à diffuser le patrimoine culturel de la région.

L'exposition permanente : le parcours du musée s'organise comme suit :

Le rez-de-chaussée : il est consacré à l'histoire d'Essaouira et sa région. Il présente les différentes cultures qui se sont succédées dans la région depuis la préhistoire jusqu'à la fondation de la médina d'Essaouira au XVIII^{ème} siècle. Les diverses civilisations qui ont fréquenté la région (phénicienne, mauritanienne, romaine et islamique) ont été représentées. En plus du patrimoine culturel, le patrimoine naturel de la région est présent à travers des panneaux représentant la faune et la flore, ainsi que les techniques de l'extraction de l'huile d'Argan. D'autres photos présentent le paysage de la ville et l'évolution de son urbanisme et de son architecture dans le temps et dans l'espace.

L'étage : il est consacré à la culture immatérielle d'Essaouira et sa région à travers un ensemble d'objets : bijouterie traditionnelle, armes (armes à feu, armes blanches et leurs accessoires). D'autres collections sont exposées et témoignent du rôle d'Essaouira en tant que centre de brassage croisé des cultures. La collection englobe une collection de monnaies, de costumes, d'instruments de musique traditionnels (*Gnaoua, Hmadcha, Melhoun*, la musique Andalouse et Amazighe), de tapis (*Oulad Bou Sbaâ et les Chiadma*), ainsi que de collections en bois de thuya.

Musée Dar Si Saïd à Marrakech

Le bâtiment qui abrite le musée fut à l'origine un palais édifié dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle par Si-Saïd, chef des troupes et frère du vizir Ba-Hmad. A sa mort en 1900, le bâtiment est resté sans fonction précise jusqu'à 1914, année où le protectorat français y a installé le siège des chefs successifs de la région de Marrakech. En 1930, on a installé, dans ce bâtiment, les bureaux du Service des Arts Indigènes, un Musée d'Art Ancien ainsi que des ateliers d'artisans.

En 1957, le Service de l'artisanat est venu partager les locaux avec le musée *Dar si Saïd*. Ce dernier est abrité dans plus de la moitié du bâtiment en comprenant le grand Riyad avec ses quatre salles, le petit Riyad, les deux étages et de nombreuses annexes. En 1980, le musée a été réaménagé et enrichi de nouvelles collections. Ces dernières proviennent de Marrakech et des régions avoisinantes : du *Tensift*, du *Sous*, du *Haut Atlas*, de l'*Anti Atlas* et même de *Tafilalet*. Les objets ont un caractère ethnographique et se composent de boiseries, de bijoux, de poteries et céramiques, d'armes, de tapis et tissages. Quelques rares pièces

archéologiques trouvent aussi leur place dans le musée comme la cuve en marbre du début du XI^{ème} siècle.

Le musée des Arts Sahariens à Laâyoune

Comme son nom l'indique, ce musée est dédié à l'art local sahraoui. Inauguré en 2001, il est abrité dans trois salles de la *maison de culture* qui accueille aussi un conservatoire de musique et une salle des conférences.

La salle 1 se considère comme la plus importante du musée et présente, dans sa première section, une photographie sur les différents sites archéologiques de la région. Ces derniers sont soit des tombes ou des sites de gravures rupestres et remontent au Néolithique ou à la Protohistoire. Dans la même salle, on a une reconstitution de l'école coranique avec ses nattes, tablettes en bois et encre ainsi qu'une tente avec tous ses éléments. Dans la deuxième section, on présente les accessoires du dromadaire en étant l'animal le plus présent au Sahara. Dans la troisième section, on expose l'artisanat local à travers un ensemble de bijoux, de costumes féminins et d'instruments de musique.

Les salles 2 et 3 sont consacrées à l'exposition d'objets en cuir comme les sacs, portefeuille, oreiller, selles, etc.

5.2.2 Musées de la Tunisie

Le musée National du Bardo

Ce musée créé en 1882 et inauguré en 1888 portait le nom du *Musée Alaoui*. Il est abrité dans un monument historique qui était un ancien palais beylical. En 1956, avec l'indépendance du pays, il a pris le nom du *Musée National du Bardo*. Son fond a été enrichi grâce aux différentes fouilles effectuées sur le sol tunisien. Des œuvres singulières et spectaculaires ont été mises au jour. Ce musée est, aujourd'hui, considéré l'un des plus importants et des plus riches en Tunisie en raison de la variété et de l'originalité des objets qu'il renferme.

Les sections du *Musée National du Bardo* sont réparties entre six départements et reflètent la répartition historique adoptée dans le pays avec des adaptations liées aux caractéristiques du matériel archéologique en présence.

1- Le département de préhistoire est dédié aux différentes cultures préhistoriques qui se sont succédé en Tunisie. Il est abrité au rez-de-chaussée.

2- Le département libyco-punique est consacré aux collections issues des sites majeurs tunisiens comme Carthage, Hadrumète et Utique. Il s'agit de la salle *Ba'l hamoun* et d'un couloir, au rez-de-chaussée, où sont exposées des stèles néo-puniques. Quant aux bijoux puniques, ils sont abrités dans une salle au premier étage.

3- Le département romain met l'accent sur le mobilier archéologique correspondant à la période romaine. Il renferme des sculptures, des céramiques et des bijoux.

Mais, c'est surtout une impressionnante collection de mosaïques qui fait la renommée du Musée du Bardo. Ces mosaïques constituent un merveilleux livre d'images qui fournit de précieux renseignements sur la vie sociale, économique, religieuse et culturelle de la Tunisie de cette époque.⁴⁴⁴

4- Le Département qualifié de "Chrétien" expose des objets provenant des édifices religieux ou servant à des cultes religieux (mosaïques tombales).

Baptistères, sarcophages, carreaux de terre cuite et de nombreuses mosaïques témoignent de la vitalité du christianisme africain ; les carreaux avaient servi à décorer les murs et les plafonds des basiliques et offrent des thèmes bibliques, hagiographiques ou simplement symboliques... Mais, c'est le baptistère de *Kélibia* qui est le joyau de ce département.⁴⁴⁵

5- Le département arabo-musulman : ce département trace, à travers les objets qu'on y expose, l'histoire arabo-musulmane à travers une première section chronologique relative au Moyen Age et une deuxième thématique concernant les arts et traditions populaires.

Dans la première, sont exposés divers objets provenant des fouilles des sites de *Raqqada* et de *Sabra* dans la région de Kairouan : verrerie fatimide du XI^{ème} siècle, fragments de céramique à décor parfois figuré, astrolabes, inscriptions coufiques, feuillets de coran, reliures et tissus originaux d'Égypte allant de l'époque préislamique jusqu'à l'époque abbasside. Dans la seconde section, on peut admirer des objets en cuivre martelé, une collection d'armes et d'instruments de musique, des objets en argent, des bijoux et des éléments de parures citadins et ruraux ainsi que des vêtements d'apparat de diverses régions de la Tunisie.⁴⁴⁶

6- Le département du patrimoine sous-marin de *Mahdia* : la collection exposée dans ce département est issue d'une épave découverte au large du *Mahdia*. Le remontage de la cargaison du bateau (coulé en 86 avant J.-C.) a nécessité le déploiement de moyens colossaux et l'accomplissement de trois campagnes de fouilles entre 1907 et 1954. Les objets mis au jour sont d'origine grecque et nous renseignent à la fois sur l'art athénien et sur les pièces exportées dans le monde méditerranéen. La cargaison du bateau « était constituée essentiellement d'œuvres d'art en bronze et en marbre, provenant d'Athènes, certaines sont d'authentiques chefs-d'œuvre. C'est le cas par exemple de l'Agôn à l'Hermès-pilier signé par *Boéthos* de Chalcédoine. »⁴⁴⁷

Le musée National de Carthage

Le premier noyau de ce musée a été créé en 1875 à partir d'objets mis au jour dans le fameux site archéologique de Carthage. Le fond muséal sera développé en 1881 grâce aux fouilles des Pères Blancs. L'exposition a connu une rénovation en 1966.

⁴⁴⁴Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=article&id=14%3Amusees-archeologiques&catid=2%3Amusees&Itemid=38&lang=fr consulté le 25.4.2013

⁴⁴⁵*Ibidem*

⁴⁴⁶*Ibid.*

⁴⁴⁷*Ibid.*

Le musée dédié au site de Carthage présente un ensemble d'objets issus des fouilles qu'a connu ce site majeur de l'histoire antique. Tout un éventail d'objets y trouve place à savoir des mosaïques, des fragments d'architecture, des inscriptions, des statues, des stèles, des terres cuites, des figurines, des céramiques, des lampes, des carreaux figurés, des objets en métaux précieux, en fer, en bronze, en plomb, des pierres précieuses pour bijoux, des objets en os et en ivoire, etc. En plus de l'exposition, le musée est chargé de la préservation et de l'administration du site antique de Carthage. L'introduction au site et à son histoire passe d'abord par le musée.

Musée de Bulla Regia

Ce musée, dédié au site de *Bulla Regia*, constitue une unité auxiliaire aidant à comprendre l'histoire du site. Composé de deux salles, il permet, à travers les textes, les cartes et les objets qu'il propose de s'initier aisément à la visite du site.

La salle 1 est nommée « *Bulla la Royale* ». On y présente des portraits des principaux rois numides ainsi que des pièces de céramique et des stèles votives dédiées à *Baal Hammon*. La salle 2 est nommée « *Bulla la Romaine* ». On y expose des objets romains, des tombes d'incinération et du mobilier funéraire. L'ensemble est surmonté d'une dalle de couverture portant une inscription latine.

Le musée archéologique d'Utique

L'espace dans lequel siège le musée d'Utique est marqué par l'existence d'un grand jardin et des bâtiments de dépôts. Ce musée contient deux salles : la première expose des collections puniques et la seconde est réservée aux collections romaines. Un *jardin archéologique* est annexé au musée. Dans ce jardin, les traces du bain romain recouvert par une nécropole, sont encore visibles. Des mosaïques sont présentées dans des panneaux.

La *salle punique* présente spécialement du mobilier funéraire issu des nécropoles puniques. Elle dispose de grandes vitrines qui présentent des vases à engobe rouges et des vases anciens qui peuvent remonter jusqu'au VII^{ème} siècle avant J.-C. Ces vases sont soit locaux soit qu'ils proviennent de la Grèce ou de l'Italie. Sur un lécythe, se trouve une coupe attique à « figures noires ». On peut constater la représentation de différentes scènes (Achille partant pour la guerre, des chars flanqués de panthères). Dans cette même salle punique, sont exposés trois mobiliers de tombes, des objets à caractère funéraire (stèles, coffrets à incinération, terre-cuite, hachettes rasoirs), des bijoux qui accompagnaient les morts dans leurs tombes (scarabées, bagues et colliers) et des amphores commerciales puniques. Une autre vitrine est dédiée à l'évolution de la lampe punique qui a évolué d'une forme ouverte vers une forme repliée et aux autres lampes importées des civilisations méditerranéennes.⁴⁴⁸

⁴⁴⁸Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=article&id=14%3Amusees-archeologiques&catid=2%3Amusees&Itemid=38&lang=fr consulté le 25.4.2013

La *salle romaine* est consacrée aux objets romains issus des monuments publics et des nécropoles. Cinq panneaux d'une mosaïque romaine représentant des scènes de chasse et des documents épigraphiques sont exposés verticalement accolés au mur. Un nombre important de sculptures a été mis au jour dans le site d'Utique, mais ces sculptures ont été acheminées vers d'autres musées (Bardo, Louvre et Leyde). Le musée d'Utique dispose d'une collection de statues en marbre et en pierre : statue en marbre du dieu Esculape, du Satyre musicien, d'un enfant revêtu de sa toge, d'Ariane endormie et d'une statue en pierre représentant Hercule avec ses attributs.

Le musée de Makthar

Ce musée expose des objets mis au jour dans le site de Makthar et ses environs. Il est composé de trois salles. La première est consacrée à différents objets préromains : en céramique et en verre ainsi qu'à des stèles portant des inscriptions funéraires en libyque, punique et en néo-punique. La deuxième salle est consacrée aux objets de la période romaine : statuaire, bases honorifiques, dédicaces... La troisième salle présente des objets de l'antiquité paléochrétienne et byzantine : épitaphes, mosaïques funéraires, céramique et monnaies.

Le musée archéologique d'Enfidha

Ce musée créé en 1965 est abrité dans une église coloniale. Il renferme diverses collections de mosaïques chrétiennes, de céramiques antiques issues du site d'*Aïn el Garci* ainsi que des inscriptions païennes votives dédiées à Saturne. L'une des mosaïques atteste que l'agriculture est plus présente dans la région. Il s'agit de la représentation d'un fidèle en train de planter des arbres ; des oliviers.

Le musée archéologique de Sousse

Le bâtiment qui abrite le musée est une kasbah située dans la médina de Sousse, édifiée sur plusieurs étapes entre le XI^{ème} et le XV^{ème} siècle. Créé en 1951, ce musée qui se compose de plusieurs salles et de galeries se réfère à différentes époques et ses collections sont constituées d'objets provenant du site de Hadrumète et de ses environs : stèles, ex-voto, poterie punique, mosaïques, sculptures romaines et carreaux de terre-cuite d'époque byzantine. Des catacombes de Sousse proviennent un mobilier funéraire et des inscriptions.⁴⁴⁹

Le musée renferme des collections de mosaïques romaines d'une grande originalité.

Parmi les plus prestigieuses pièces en mosaïques, nous pouvons citer une "Tête de Méduse" du II^{ème} siècle qui orne le tepidarium de thermes romains. Cette mosaïque, au décor rayonnant en écaille, produit un effet d'optique qui souligne le magnétisme du regard de la Gorgone. Un "portrait du dieu Océan" du début du II^{ème} siècle jadis au fond d'un bassin. La mosaïque des "Satyres et Bacchantes" également du II^{ème} siècle, et qui représente des scènes galantes

⁴⁴⁹Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=article&id=14%3Amusees-archeologiques&catid=2%3Amusees&Itemid=38&lang=fr consulté le 25.4.2013

d'inspiration grecque. Un majestueux "Triomphe de Bacchus" qui illustre la victoire du jeune dieu sur les forces du mal et "Zeus enlevant Ganymède" (II^{ème} siècle).⁴⁵⁰

Le musée archéologique de Nabeul

Ce musée est créé en 1984 et présente des objets provenant de différents sites archéologiques. On y expose des mosaïques, des céramiques puniques provenant des sites de Kerkouane et de Kelibia et des terres cuites de Thinissut et des déesses léontocéphales qui symbolisent la fécondité.

Le musée archéologique de Sbeitla

Ce musée composé de quatre salles retrace l'histoire de Sbeitla et la vie quotidienne de ses occupants depuis la préhistoire jusqu'à la période islamique. La première salle est consacrée à l'histoire du site de Sufetula à travers des cartes de plan, ainsi qu'à l'escargotière de Sbeitla qui remonte à la période Capsienne (VIII-VII^{ème} millénaire). La deuxième salle est consacrée aux sculptures en marbre : statuettes et bustes provenant de Sbeitla, Kesserine et leurs environs. La troisième salle présente deux mosaïques provenant de demeures privées et reflète la vie économique de l'époque antique. La quatrième salle, le vestibule, présente des objets de l'époque chrétienne.

Le complexe et musée archéologique de Chintou

Ce complexe muséal, créé grâce à une collaboration entre l'Institut National du patrimoine (de Tunis) et l'Institut Archéologique Allemand (de Rome) s'étend sur une superficie de 10.000 m². Le musée est situé dans un terrain archéologique qui a servi pour le passage du marbre à l'époque antique. Ce marbre était transporté par les romains vers Utique et ensuite vers Rome. Le site accueillant le musée revenait à une marbrerie installée au début du XX^{ème} siècle, mais aujourd'hui désaffectée.

Le musée est composé de quatre salles qui retracent l'histoire du travail du marbre durant les époques numide et romaine. Des objets archéologiques, des plans, des cartes et des textes expliquent le processus d'extraction, du travail et du transport du marbre des carrières antiques. L'exposition présente aussi des reconstructions comme celle concernant la façade orientale du monument numide se dressant au sommet de la colline « *Bourfifa* ». On se sert aussi d'une salle de théâtre aménagée à côté, et d'une salle audio-visuelle pour des manifestations culturelles et des projections de films, etc.

Le musée archéologique de Lamta

Le musée de Lamta se situe au nord-est du site antique *Lepti Minus*. Inauguré en 1992, l'espace muséal se compose de salles d'exposition (bâtiment) et d'un jardin archéologique.

⁴⁵⁰Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=article&id=14%3Amusees-archeologiques&catid=2%3Amusees&Itemid=38&lang=fr consulté le 25.4.2013

Salles d'exposition du bâtiment

L'entrée du grand portique du musée mène vers une cour intérieure sur laquelle s'ouvrent trois salles d'exposition. La première salle (salle droite) met l'accent sur Lepti Minus à l'époque punique. Les objets exposés (sarcophage en bois du III^{ème} siècle avant J.-C., des poteries modelées, de la céramique ordinaire et à vernis noir) ont été mis au jour dans des nécropoles puniques. La deuxième salle (salle gauche) est réservée à l'époque romaine.

Elle présente des inscriptions funéraires et honorifiques, une statue de Trajan, des mosaïques dont une représentant les *Saisons* et l'autre *Vénus Anadyomène* entourée par des Amours, un sarcophage chrétien sur lequel figurent le christ entouré par les apôtres Paul et Pierre, ainsi que le défunt.⁴⁵¹

La troisième salle est aménagée en 1994 en collaboration avec l'université de Michigan. Elle est dédiée au savoir-faire romain : fabrication des amphores, installations hydrauliques, système du chauffage des thermes, etc. La salle présente aussi des mosaïques funéraires chrétiennes qui proviennent du site de *Lepti Minus*. D'autres objets sont exposés dans le portique interne du musée : des stèles votives, des mosaïques romaines d'*Uzitta* représentant des amours et un volatile.

Jardin archéologique : ce jardin comprend des restes d'un ensemble thermal romain. Il s'agit d'un *caldarium* (salle chaude dont on peut voir les pilas de l'hypocauste), d'une mosaïque représentant des motifs végétaux, géométriques et des sculptures.

Le musée archéologique de Salakta

C'est un musée créé en 1980 et dédié au site antique *Sellectum*. L'œuvre la plus spectaculaire du musée concerne un pavement de mosaïque représentant un lion. Le musée renferme aussi quelques objets en terre-cuite et des amphores qui proviennent d'autres sites du Sahel tunisien.

Le musée archéologique d'El Jem

C'est un musée de site créé en 1970 et rénové en 2002. Il est dédié à l'une des collections de mosaïques les plus riches au Maghreb : celles qui proviennent du site antique de Thysdrus ; qui se caractérisent par leur qualité artistique et la diversité des thèmes représentés. L'une des plus spectaculaires mosaïques représente « un tigre attaquant deux onagres ou les lions dévorant un sanglier ». Le musée expose d'autres objets comme des figurines en terre-cuite, des sculptures, des vases en verre ainsi que de la céramique sigillée.

Le musée archéologique de Gafsa

L'aménagement de ce musée s'inscrit dans le cadre de la réhabilitation de Gafsa. Les objets qui y sont exposés retracent l'histoire du site et de ses environs durant la

⁴⁵¹Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?Option=com_content&view=article&id=14%3Amusees-archeologiques&catid=2%3Amusees&Itemid=38&lang=fr, consulté le 26.4.2013

préhistoire et l'antiquité : objets préhistoriques, céramique et inscriptions, mosaïques romaines (les plus spectaculaires sont celles du « Jeu athlétique et de pugilat » et celle de « Vénus à la pêche »).

Le musée archéologique de Sfax

Ce musée, abrité dans l'hôtel de ville, renferme différentes collections (mosaïques, verres, poteries et monnaies) qui remontent à l'époque romaine.

Le musée de Zarzis

Ce musée est créé en 2003. Il est abrité dans l'ancienne église : *Notre Dame de la Garde* construite par le prêtre missionnaire Gabriel Deshay au début du XX^{ème} siècle. L'exposition du musée retrace l'histoire de l'île de Zarzis et des sites antiques du sud tunisien. On y trouve des objets tels que le sarcophage et la maquette du site de *Gigghi (Bou Grara)*, les statues et les stèles de *Zita (Zian)* et les collections de céramiques punique et romaine (de *Chammakh*, de *Ras Lemsa* et d'*Al Alindaya...*).

Y sont aussi exposés des outils et des instruments liés aux activités de l'antiquité de Zarzis qui sont la culture de l'olivier, la pêche et le commerce :

- Des objets destinés à l'agriculture comme l'ancienne charrue (le *mehreth*), la *tkoura*, les cornes doigtiers, les instruments de mesure d'huile et d'olive, le tamis (*ghirbel Zirrir*) et les lampes à huile reflétant l'attachement des *Accara* à l'olivier.

- Des objets de la pêche comme des nasses, des filets, des lunettes de calfat, des tridents et des pièges à poules, etc.

L'ouverture d'*Accara* vers la mer a permis l'approvisionnement en sel et en matériaux maritimes utilisés pour la construction : sable de mer (*gazza*), pierre (*chakch*), coquillage, *telga*.

Les œuvres exposées révèlent que l'huile et les produits de la mer étaient à l'origine de la prospérité commerciale des *Zarzissiens* comme en témoignent le four de *Zion*, le port antique d'*Errssifet*, la série d'amphores commerciales, des plats arétins importés d'Italie et le trésor de l'empereur Gallien (253-268 après J.-C.) que le visiteur peut voir à la fin de la visite.⁴⁵²

Musée de Sidi Qacem Jellizi

Le musée est abrité dans le mausolée du saint *Sidi Kaçim Az-Zaligi* qui est construit au cours de la deuxième moitié du XV^{ème} siècle, sur une colline qui domine la kasbah de Tunis. Le musée présente une collection islamique (de stèles funéraires et de céramiques) remontant de l'époque hafside (XIII^{ème} et XVI^{ème} siècle) et de type *Kallaline* (XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècle) qui provient de la kasbah de Tunis et de *Rakkada* (Kairouan).

⁴⁵²Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=article&id=14%3Amusees-archeologiques&catid=2%3Amusees&Itemid=38&lang=fr consulté 26.4.2013

Musée des Arts Islamiques de Rakkada

Ce musée, créé en 1986, et abrité dans un ancien palais présidentiel est dédié aux arts islamiques médiévaux. Il expose différents objets : des manuscrits et feuillets du coran bleu écrits en lettres dorées, des céramiques, des verres, du bronze et un ensemble de monnaies.

Musée islamique du Ribat de Monastir

Ce musée est installé dans la kasbah de Monastir fondée en 796 par Harthama Ben Ayan. L'accès à la cour du ribat passe par un couloir en chicane, précédé d'une tour polygonale et flanqué de salles de garde.

L'exposition du musée est consacrée aux arts islamiques. Elle est abritée au premier étage dans l'ancien oratoire.

Les objets exposés sont des manuscrits enluminés, des tissus coptes du IV^{ème} au VII^{ème} siècle, des tissus tolonides du IX^{ème} siècle, des verreries fatimides des Xe et XI^{ème} siècles, des poteries abbassides, des monnaies d'or et d'argent des X^{ème} et XI^{ème} siècles et surtout une pièce unique : un astrolabe arabe fabriqué à Cordoue en 927.⁴⁵³

Musées des arts et traditions populaires

Musée Dar Ben Abdallah

Le musée Dar Ben Abdallah est aménagé dans un palais de la médina de Tunis en 1978. Il est dédié au patrimoine traditionnel et au mode de vie des tunisiens. Il est conçu en deux sections : une privée et une autre publique. La première concerne la famille (son mode de vie, ses fêtes et ses activités). La deuxième concerne les institutions sociales publiques (mosquée, marché, café, souk et métiers artisanaux).

L'entrée : le couloir d'entrée au musée « *driba* », très décorée de panneaux de céramiques, ouvre sur deux *sqifas* comportant deux panneaux. Le premier porte un plan du "Dar Ben Abdallah" et de ses environs. Le deuxième porte un texte se rapportant à l'histoire de Tunis.

Dès qu'on franchit l'entrée, on accède aux différentes salles qui composent le musée.

Salle de l'enfance : cette salle est particulièrement consacrée à la femme en exposant différents objets féminins dans des vitrines. Elle présente une scène d'une maîtresse brodeuse qui enseigne le métier de broderie à deux fillettes. L'idée est de perpétuer la tradition chez les nouvelles générations. On y expose des costumes traditionnels (trois vitrines), des jouets traditionnels de petites filles (une vitrine) et des plantes médicinales utilisées par les femmes.

Salle du XX^{ème} siècle : cette salle est consacrée aux activités quotidiennes artisanales de la femme tunisienne au XIX^{ème} siècle : travail du tissage, broderie, et

⁴⁵³Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=article&id=14%3Amusees-archeologiques&catid=2%3Amusees&Itemid=38&lang=fr consulté 26.4.2013

tricotage des chéchias. Des costumes traditionnels de la même époque sont aussi exposés dans la même salle (dans trois vitrines).

Salle de mariage : cette salle est consacrée aux objets liés à la cérémonie du mariage. Y sont exposés des bijoux, des vêtements, des costumes, des accessoires de toilette de la mariée, des poudriers, des peignes et des miroirs, etc.

Salle de l'homme : cette salle est réservée à différentes catégories de costumes masculins selon le statut de la personne. La différence des costumes est liée à leur matière, la qualité de leur couleur, les motifs décoratifs et la technique d'enrouler le turban. Dans cette même salle sont aussi exposés des objets destinés à l'usage masculins comme des encriers, des pipes et de tabatières.

La cuisine : la cuisine reconstitue la répartition en trois parties adoptée dans les cuisines tunisiennes. Une première partie est consacrée à la préparation du repas, une deuxième à la cuisson et une troisième à l'aménagement des ustensiles de différentes matières (en poterie, en métal et en bois).

Le musée Sidi ben-Aissa-le Kef

C'est un musée régional abrité dans un bâtiment (construit en 1784) où siégeait la confrérie des *Rahmania*. Il comprend quatre salles consacrées à la vie quotidienne dans la ville du Kef et ses environs. La première salle, marquée par la richesse de sa décoration, présente des bijoux et des costumes traditionnels de cérémonie. La deuxième salle aménagée dans la salle de prière du bâtiment expose une tente bédouine avec toutes ses annexes. Elle présente quelques aspects de la vie des transhumants haut-telliens. La troisième salle expose une poterie villageoise caractérisée par des enfumoirs pour abeille. La quatrième salle installée dans un ancien mausolée est consacrée à l'art équestre en présentant des selles, des fusils, des costumes et des coiffes d'apparat.

Le musée du Costume traditionnel - Monastir

L'exposition est dédiée à l'histoire vestimentaire (entre le XIX^{ème} et le début du XX^{ème}) et au costume traditionnel de Monastir. Elle retrace l'évolution de ce costume, dès ses techniques et des différentes influences qu'il a subies.

Le musée Dar Jellouli-Sfax

Ce musée consacré au mode de vie et aux arts et traditions des sfaxiens est abrité dans la médina, dans une demeure traditionnelle à patio construite au XVII^{ème} siècle. Cette maison est marquée par ses encadrements en pierre de taille, ses lambris de faïence et ses plafonds peints.

Rez-de-chaussée : l'espace muséal au rez-de-chaussée se compose de trois salles :

La première et la deuxième salle présentent des costumes traditionnels féminins et masculins. La troisième salle, consacrée au travail du bois, présente un four traditionnel et des objets sculptés ou ajourés. Deux salles qui ouvrent sur le patio sont représentées d'une part par la chambre de provisions et d'autre part par la cuisine

(avec ses ustensiles). L'étage est consacré à une reconstitution des scènes de la cérémonie du mariage sfaxi, en particulier au "saut par-dessus le poisson". Dans le même étage, sont aussi exposés des châles et des peintures sous-verre qui proviennent des régions avoisinantes.⁴⁵⁴

Le musée Sidi Zitouni-Djerba

Ce musée abrité dans l'ancienne Zawiyya de Sidi Zitouni est aménagé en 1970. Son exposition est consacrée aux arts, aux traditions et aux aspects de la vie traditionnelle à Djerba. La collection de costumes marque la diversité régionale en matière des couleurs utilisés, la manière de porter le costume et la forme du chapeau. Quant à la collection de bijoux et d'argent émaillée, elle se réfère à l'époque de l'essor de l'orfèvrerie de Djerba, spécialement dans la *Hara* juive de « *Hara kbira* » et *Houmt souk*.

Dans une ancienne citerne désaffectée, un atelier de poterie est reconstitué. Cet atelier répercute les étapes du façonnage de la céramique et les techniques mis en œuvre par le potier-artisan. Des objets vernissés de *Guellala* sont exposés dans une galerie et des contenants de différents calibres sont présentés dans deux cours. Une vaisselle en terres cuites est présentée dans une cuisine aménagée et une collection de boiseries présente un échantillon sur le type du mobilier intérieur des demeures de Djerba.

5.2.3 Musées de l'Algérie

L'Algérie dispose de plusieurs musées. Certains sont qualifiés de musées nationaux, d'autres sont dédiés à des sites archéologiques, d'autres sont historiques et ethnographiques.

Le Musée National des Beaux-Arts est dédié aux arts modernes. Il propose des peintures, des dessins, des sculptures et des gravures. Quant au Musée National des Antiquités, situé au Parc de la liberté à Alger, il présente des objets de l'art antique et de l'art islamique. Le Musée National de Bardo (Alger), de sa part, renferme différents objets liés à l'ethnographie, à la préhistoire et à des collections africaines.⁴⁵⁵

Les collections du *Musée National Cirta* (Plateau Coudiat, Constantine) sont marquées par une diversité : préhistoire, antiquités, arts musulmans et peinture. Quant au *Musée National Zabana* (Oran) il expose diverses thématiques liées à la préhistoire, à l'antiquité, aux arts modernes et à l'ethnographie.

Nous allons ici donner des détails sur l'exposition de deux musées, celui de Timgad et celui de Djemila et ensuite présenter, dans un tableau, les thématiques des autres musées de l'Algérie.

⁴⁵⁴Voir : http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=article&id=15%3Amusees-des-arts-et-traditions-populaires-&catid=2%3Amusees&Itemid=39&lang=fr

⁴⁵⁵Voir : <http://www.m-culture.gov.dz/mc2/fr/musee2.php>

Musée de Timgad (Batna) : antiquités classiques, sculptures, mosaïques numismatiques

Ce musée dédié au site de Timgad se situe à l'entrée du site. Les objets exposés proviennent du même site et consistent dans des sculptures, des mosaïques, des inscriptions ainsi que des poteries et des monnaies. Les sculptures représentent des divinités romaines ou africaines ainsi que des empereurs (torsos de Mercure et d'Apollon, la statue de la Fortune, les têtes de Sérapis, Saturne africain et une statue de l'empereur Lucius Verus).

Les mosaïques sont issues soit des thermes soit des demeures des riches. Elles sont caractérisées par leur décoration figurative. On peut citer la mosaïque de Neptune sur son char, Vénus, Diane au bain, etc.

Le musée de Djemila : Antiquités classiques

Ce musée dédié au site de Djemila se situe à l'entrée du parc archéologique. Il est composé de trois parties : des salles (au nombre de trois salles), une cour et un jardin.

Les salles sont embellies de mosaïques issues du site qui représentent des scènes de culte de Dionysos, l'âne vainqueur et l'enlèvement d'Europe par Jupiter métamorphosé en taureau, etc. D'autres mosaïques et des sculptures sont abritées dans la cour. Dans le jardin, ils sont exposés des restes architecturaux (chapiteaux, colonnes, etc.).

D'autres musées sont connus en Algérie et on peut citer ici certains avec leurs thématiques générales :

Musée	Thématiques
Musée d'Hippone (Annaba)	Antiquités classiques
Musée Saharien d'Ouargla	Préhistoire, ethnographie et artisanat
Musée d'El – Oued	Préhistoire, ethnographie et œuvres d'artisanat
Musée de Béjaïa	Archéologie, sciences naturelles
Musée Folklorique de Ghardaïa	Artisanat, collections folkloriques
Jardin d'Essais (Le Hamma Alger)	Faune
Parc Botanique et Zoologique (Beni Saf - Tlemcen (Institut des pêches)	Flore et Faune
Aquarium (Bousmail Tipaza)	Faune marine
Musée de l'Armée (Riyadh El Feth Alger)	Armes, costumes, toiles, documents
Musée du Temole de Minerve (Tébessa)	Préhistoire, antiquités, art local
Musée de Setif	Antiquités classiques, ethnographie
Musée de Tazoult (Batna)	Antiquités classiques
Musée du Théâtre de Guelma	Sculptures et numismatique
Musée de Tlemcen (Mosquée de Sidi Bel Hacène – Tlemcen)	Antiquités, arts musulmans
Musée de Tipaza	Sculpture et archéologie antique
Musée de plein air de Cherchell, Parc Bocquet Cherchell (Tipaza)	Mosaïque antique

Musée de Cherchell (Tipaza)	Archéologie (antiquités égyptiennes, grecques et romaines)
-----------------------------	--

Tableau 6 : Thématiques des musées algériens

La majorité des musées de l'Algérie a une vocation culturelle en retraçant l'histoire du pays depuis la préhistoire, passant par l'antiquité jusqu'à l'époque islamique. Les objets qu'ils renferment sont divers : des outils lithiques préhistoriques, des mosaïques antiques et des céramiques islamiques, etc.

D'autres musées ont d'autres vocations comme le Musée du Palais du Dey (Alger) dédié à l'histoire et à l'architecture. Le Musée des Arts et Tradition Populaires (Kasbah, Alger) dont la collection est artisanale consacrée aux arts et traditions populaires. Le Musée d'Ifri (Béjaïa) qui a une vocation spéciale liée à la Révolution en proposant une exposition relative à la lutte de libération nationale. Un autre musée s'inscrit dans le même cadre est le Musée National du Djihad (Alger) (révolution, collections de la lutte de libération nationale). Finalement, un musée dédié à l'enfance qui est le Musée du Mont Riant (Alger).

6. Expressions culturelles immatérielles

Les expressions culturelles immatérielles sont très diverses au Maghreb. Des rites et savoir-faire artisanaux à la diète méditerranéenne, en passant par les *Ihellils* (chants) de *Gourara*, les *moussems*, les festivals, les danses et les spectacles de la place *Jamaa el-Fna*, le patrimoine immatériel maghrébin présente une grande richesse et une reconnaissance mondiale. Les maghrébins expriment, à travers ces pratiques, leurs traditions culturelles, et même leurs spécificités identitaires. Nous citons ici quelques exemples.

Patrimoine immatériel associé au costume nuptial de Tlemcen : Rites et savoir-faire

La société de Tlemcen est connue par la pratique d'un rite qui accompagne la soirée ou la mariée porte son costume nuptial. D'abord, ce costume traditionnel est réalisé de soie et en le portant, la mariée est embellie de bijoux, de perles, d'une coiffure particulière et de henné avec lequel des signes sont dessinés sur ses mains. D'autres signes sont dessinés sur les joues et sous les lèvres de la mariée pour la protéger.

Une fête familiale accompagne ensuite ce rite qui permet à la jeune fille, en étant patronnée par ce costume et ses accessoires, d'être prête à se marier. Dans cette tradition, on peut distinguer à la fois la dimension matérielle représentant les savoir-faire artisanaux ainsi qu'une dimension symbolique et familiale liée à l'identité de la communauté et à sa créativité. Ces rites et savoir-faire artisanaux sont transmis de génération en génération et permettent d'encourager le dialogue mutuel entre les communautés et les groupes tlemcenien. Vu la particularité de

cette pratique, le comité du patrimoine mondial a décidé de reconnaître la tradition du costume nuptial de Tlemcen comme un patrimoine immatériel de l'humanité.

Ahellils du Gourara

Un autre exemple du patrimoine immatériel en Algérie est représenté par les *Ahellils* du Gourara. Ces chants musicaux arabo-amazighes sont connus chez les Zénètes localisés dans la région sud-ouest de l'Algérie (à Gourara). Ils les pratiquent dans des fêtes collectives (fêtes religieuses, fêtes de mariage, etc.).

À la fois poésie, chant polyphonique, musique et danse, ce genre réunit un joueur de *bengri* (flûte), un chanteur et un chœur. Ce dernier peut compter une centaine de personnes qui, soudées épaule contre épaule, exécutent un mouvement giratoire autour du soliste et lui donnent la réplique en tapant dans leurs mains. Une séance d'Ahellil comprend une série de chants qui se succèdent dans l'ordre décidé par le musicien ou le chanteur.⁴⁵⁶

Ces Ihellils suivent un schéma précis en trois parties. Dans la première partie, la participation dans le chant est ouverte à tous. C'est ce qu'on appelle "*lemserreh*" (le simple) caractérisé par des chants courts et populaires connus de tout le monde. Cette partie finit vers minuit. La deuxième partie est réservée seulement aux professionnels, ceux qui ont plus d'expérience. Elle finit vers l'aube. Quant à la troisième partie, elle est destinée seulement aux meilleurs interprètes et prend fin vers le lever du soleil.

Les chants sont composés, dans leurs contenus, de trois parties : une introduction, un développement du thème du chant et une conclusion.

Cette structure tertiaire se retrouve dans l'exécution du chant qui débute par un prélude instrumental, suivi du chœur qui reprend certains vers du poème et s'achève par un murmure du chœur qui va en crescendo pour produire un ensemble harmonieux et puissant.⁴⁵⁷

En étant liés au mode de vie des Zénètes et à l'agriculture oasienne, ces chants reflètent les valeurs et l'histoire de cette population et ses interactions avec son environnement.

Ces Ihellils sont reconnus comme patrimoine mondial de l'humanité et d'autres expressions immatérielles de l'Algérie sont soumises à la *Liste indicative de l'Unesco*. On peut citer les oasis à foggaras et les ksour du Grand Erg Occidental (2002), les sites, lieux et itinéraires augustiniens du Maghreb central (2002), la *Nedroma* et les *Trara* (2002), l'Oued Souf (2002), les Mausolées Royaux de Numidie, de la Maurétanie et les monuments funéraires préislamiques (2002) et le Parc des Aurès avec les établissements oasiens des gorges du *Rhoufi* et d'*El Kantara* (2002).

⁴⁵⁶Voir : http://www.unesco.org/culture/intangible-heritage/02arb_fr.htm

⁴⁵⁷*Ibidem*

Patrimoine immatériel de la place Jamaa el-Fna

La place *Jamaa El-Fna* est un espace culturel de premier ordre qui offre quotidiennement un ensemble de spectacles qui reflètent la culture populaire marocaine. Fondé au XI^{ème} siècle, cet espace triangulaire est entouré aujourd'hui de restaurants, de cafés et d'échoppes en constituant un point d'attraction et un centre de commerce et de rencontre des autochtones et des touristes.

L'activité culturelle et commerciale à la place *Jamaa El-Fna* est presque continue.

Tout au long de la journée, et jusque tard dans la nuit, on peut y acheter des fruits, déguster des mets traditionnels et trouver toute une variété de services tels que soins dentaires, médecine traditionnelle, divination, prédication, tatouage au henné ou portage d'eau. On peut également y voir et entendre conteurs, poètes, charmeurs de serpents, musiciens berbères, danseurs *gnawis* et joueurs de senthir (*hajhouj*).⁴⁵⁸

On peut apprécier à *Jamaa El-Fna* les gestes des acteurs et la sagesse de leurs paroles. Cette place constitue ainsi un haut lieu de la culture et de l'échange. Elle jouit d'une popularité ce qui a permis son inscription sur la liste du patrimoine oral de l'humanité.

Moussem de Tan-Tan

Ce *moussem* (festival), associé au début au cheikh Mohamed *Laghdaif* (résistant contre le colonialisme et mort en 1960) a lieu dans la ville marocaine de Tan-tan (région de l'enterrement du cheikh). Il s'agit d'un rassemblement d'une trentaine de tribus sahraouies dans cette foire régionale ayant plusieurs dimensions : culturelles, sociales et économique. Sa fonction culturelle est liée aux différents spectacles, chants et musiques qui y trouvent lieu. Sa fonction sociale consiste dans la rencontre des tribus, leurs échanges et leurs fêtes. Quant à sa fonction économique, elle se reflète dans les transactions commerciales qui trouvent lieu dans le cadre du *moussem*.

S'inscrivant dans le calendrier agropastoral des nomades, il est l'occasion de se retrouver, d'acheter, de vendre et d'échanger des denrées et autres produits, d'organiser des concours d'élevage de dromadaires et de chevaux, de célébrer des mariages et de consulter les herboristes. Le Moussem est également le prétexte à diverses expressions culturelles : musique, chants populaires, jeux, joutes de poésie et autres traditions orales Hassani.⁴⁵⁹

Ce festival joue un rôle important dans la promotion des traditions locales sahraouies, de l'artisanat et de la poésie. Il offre des possibilités d'échange, de rencontre et de réjouissance.

⁴⁵⁸Voir : <http://www.unesco.org/culture/ich/index.php?lg=fr&pg=00011&RL=00014>

⁴⁵⁹*Ibidem*

Dressage des faucons (fauconnerie)

Cette activité est inscrite en 2012 sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Elle est pratiquée, en plus du Maroc, dans divers pays européens (Autriche, Belgique, Espagne), du Proche-Orient (Emirats Arabes Unis, Qatar), et de l'Asie (Mongolie, Corée). La fauconnerie était destinée, auparavant, au dressage des rapaces afin d'attraper du gibier à des fins de subsistance et de nourriture. Aujourd'hui, elle est considérée comme une activité du plaisir et de divertissement en comportant des valeurs d'amitié, de convivialités et de camaraderie entre ses amateurs.

Les fauconniers développent une relation forte et un lien spirituel avec leurs oiseaux ; une forte implication est nécessaire pour élever, former, dresser et faire voler les faucons. La fauconnerie se transmet en tant que tradition culturelle par des moyens aussi variés que le mentorat, l'apprentissage au sein de la famille ou la formation plus formelle dans des clubs.⁴⁶⁰

Les raisons de son inscription en tant que patrimoine de l'humanité sont liées, entre autres, à son caractère respectueux de la nature et les possibilités offertes, grâce à cette inscription, de promouvoir les rapports interculturels entre les peuples. Dans certains pays, des jeux et des concours s'organisent autour de cette activité qui est transmise de génération en génération. Les méthodes de maîtrise des oiseaux sont enseignées aux enfants dès leur jeune âge et cet enseignement commence par la création d'une confiance mutuelle entre le fauconnier et son oiseau.

Dans des pays arabes du Golfe, le désert constitue un espace d'apprentissage des enfants à la maîtrise des faucons. Dans d'autres régions montagneuses, les fauconniers se mettent en haut de montagne et envoient leurs faucons dès qu'un gibier se présente dans les plaines.

Si les fauconniers sont d'origines très diverses, ils partagent des valeurs, des traditions et des pratiques communes notamment les méthodes d'entraînement des oiseaux et la façon de s'en occuper, l'équipement utilisé et le lien affectif entre le fauconnier et l'oiseau. La fauconnerie est le socle d'un patrimoine culturel plus large, qui inclut des costumes traditionnels, une alimentation, des chants, de la musique, de la poésie et des danses, autant de coutumes entretenues par les communautés et clubs qui la pratiquent.⁴⁶¹

Festival des cerises de Sefrou

Dans la ville de Sefrou, on célèbre chaque année le *moussem* des cerises, correspondant à la phase finale de la cueillette de ce fruit cultivé dans la région. Diverses activités prennent lieu dans ce festival : un défilé avec des troupes diverses : de fantasia, de musique rurale et urbaine, de majorettes, de fanfares et des chars représentant les producteurs locaux. A cela s'ajoute un concours pour le choix de la *Reine des Cerises*, un concours dans lequel participent des compétitrices de toutes les régions du Maroc.

⁴⁶⁰Voir : <http://www.unesco.org/culture/ich/index.php?lg=fr&pg=00011&RL=00014>

⁴⁶¹Voir : <http://www.unesco.org/culture/ich/index.php?lg=fr&pg=00011&RL=00732>

Dans le défilé, se présente la reine des cerises au centre, portant un caftan traditionnel et des bijoux, offrant les cerises aux spectateurs. Ce festival a une dimension culturelle en constituant une occasion pour la ville de se présenter et de promouvoir ses traditions, ce qui constitue une contribution fondamentale à l'identité locale. Le festival a aussi une dimension agricole en étant dédié aux cerises que les arboriculteurs de la région fournissent dans le cadre des festivités.

Patrimoine relatif à la diète méditerranéenne

Le mot "diète" qui provient du grec *diata* désigne globalement le mode de vie et pas seulement les mets et nourriture. Des chants, des récits, des repas collectifs et des festivités sont caractéristiques de ce mode de vie. Ils favorisent une convivialité, un sentiment d'appartenance et une collaboration (comme dans le cas de "Touiza" (moissonne collective).

Ce patrimoine immatériel consiste dans l'ensemble du savoir-faire, des connaissances et des pratiques liées à l'art de la cuisine. Il englobe une chaîne d'activités qui vont des traditions agricoles (la récolte ou la moisson, la pêche, la conservation, la transformation) jusqu'à la consommation des aliments. Il est dédié à tout le cycle partant de l'agriculture jusqu'à la culture de consommation et il englobe « un ensemble de savoir-faire, connaissances, pratiques et traditions qui vont du paysage à la table, y compris les cultures, la récolte ou la moisson, la pêche, la conservation, la transformation, la préparation et, en particulier, la consommation d'aliments. »⁴⁶² Ce patrimoine est commun chez plusieurs pays méditerranéens, mais il montre une richesse et une diversité liée à chaque pays.

Ce patrimoine est représenté par des villes méditerranéennes comme Chéfchaouen au Maroc, de Soria en Espagne et de Cilento en Italie. L'inscription de la diète méditerranéenne sur la Liste du patrimoine mondial est une reconnaissance d'une identité et d'une diversité culturelle et un élément de favoriser le dialogue interculturel aux niveaux régional et international.

La diète méditerranéenne se caractérise par un modèle nutritionnel qui est demeuré constant dans le temps et l'espace et dont les principaux ingrédients sont l'huile d'olive, les céréales, les fruits et légumes frais ou séchés, une proportion limitée de poisson, produits laitiers et viande, et de nombreux condiments et épices, le tout accompagné de vin ou d'infusions, toujours dans le respect des croyances de chaque communauté.⁴⁶³

L'argan, pratiques et savoir-faire liés à l'arganier

Le comité intergouvernemental de sauvegarde du patrimoine culturel immatériel de l'Unesco a inscrit, lors de sa 9^{ème} session tenue à Paris en novembre 2014 l'argan, pratiques et savoir-faire liés à l'arganier sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Cette inscription constitue une reconnaissance par l'Unesco des pratiques liées à une production rares et spécifiquement marocaine. L'Argan est un produit naturel sous forme de noix ou d'huile et qui est

⁴⁶²Voir : <http://www.unesco.org/culture/ich/index.php?lg=fr&pg=00011&RL=00732>

⁴⁶³Voir : <http://whc.unesco.org/fr/list/179/>

obtenu d'un arbre qui se trouve particulièrement au Maroc. L'huile d'argan a différents usages : pharmaceutiques, cosmétiques et alimentaires. Les pratiques et le savoir-faire de sa production se transmettent de génération en génération ce qui rend cette inscription importante pour le maintien et le développement de cette activité.

Partie IV : L'identité du Maghreb à travers les traces

Introduction à l'identité de l'Afrique du Nord

L'Afrique du Nord constitue un espace multiculturel. Elle est un véritable carrefour de civilisations, une terre de métissage et de brassage culturel. Son substrat culturel est amazighe, mais vu sa position géographique, cette terre a attiré, depuis les débuts de l'histoire, de nombreuses civilisations : méditerranéennes, orientales et occidentales. Diachroniquement les civilisations se sont sédimentées et synchroniquement, elles se sont rentrées en synergie avec le substrat local ce qui a engendré des cultures d'une grande richesse et d'une grande diversité.

Plusieurs facteurs ont contribué à la prestance du caractère pluriel des cultures de l'Afrique du Nord : d'abord, grâce à sa position géographique étant donné qu'elle est dessinée entre trois grandes aires culturelles et géographiques : l'Afrique subsaharienne au sud, l'Asie Mineur et le proche orient à l'est et, finalement, l'Europe méditerranéenne au nord. Ensuite, la succession diachronique des envahisseurs sur son territoire. Finalement, les migrations continues entre les deux rives de la méditerranée.

L'ouverture de l'Afrique du Nord sur la méditerranée avait ainsi un rôle déterminant pour son histoire et par conséquent pour son identité. Les affluents culturels sont différents et les influences sont diverses : amazighe, hébraïque, romaine, arabe, andalouse, ottomane (Algérie et Tunisie) et européenne. Dans le préambule de la dernière constitution du Maroc (2011), on peut lire ceci :

État musulman souverain, attaché à son unité nationale et à son intégrité territoriale, le Royaume du Maroc entend préserver, dans sa plénitude et sa diversité, son identité nationale une et indivisible. Son unité, forgée par la convergence de ses composantes arabo-islamique, amazighe et saharo-hassanie, s'est nourrie et enrichie de ses affluents africain, andalou, hébraïque et méditerranéen.⁴⁶⁴

Terre d'impérialismes entêtée de la mer méditerranéenne accoucheuse des empires, l'Afrique du Nord est associée, dès les débuts de l'antiquité, aux civilisations millénaires de la méditerranée. Cela a constitué l'élément vital du développement des cultures du Maghreb et de leurs spécificités historiques, anthropologiques, ethniques, linguistiques, religieuses, littéraires, artistiques, artisanales, urbanistiques, idéologiques et philosophiques. En fait, en plus des possibilités propres d'épanouissement de la culture locale, son processus de création s'est enrichi et s'est renouvelé grâce à ses échanges avec l'extérieur ; à son ouverture aux traditions et aux valeurs des peuples qui l'entourent : l'Afrique (terre d'appartenance), l'Asie (terre de référence) et l'Europe (terre d'influence).

⁴⁶⁴Voir : le Dahir n°1-11-91 du 27 chaabane 1432 (29 juillet 2001) portant promulgation du texte de la constitution

Par ailleurs, nous pouvons dire que les cultures du Maghreb sont issues d'un mélange d'influences diverses et sont le fruit d'une fertilisation croisée et d'un échange entre le Sud et le Nord, entre l'orient et l'occident. Toutefois, malgré les processus d'échanges synchroniques entre autochtones et étrangers, dus à la conquête et à la migration les maghrébins ont affirmé leur identité dans un contexte marqué par un rapport de force entre des cultures locales et des cultures étrangères. L'appréciation des valeurs et des traditions des autres peuples ou groupes sociaux n'est pas systématique. La relation de voisinage des maghrébins avec les ensembles culturels cités a entraîné pour chaque ensemble le désir d'accueillir des apports extérieurs, mais aussi de rester soi, de se distinguer et une identité maghrébine a été préservée.

Le rapport de force se manifeste par exemple dans la perception de l'Afrique du Nord puisque l'orient comme l'occident sous-évaluent cette région et avaient toujours l'intention d'en faire une terre interdépendante et subordonnée. Ils sont très réticents à l'apprécier à sa juste valeur.

Paradoxalement, en dépit d'un même attachement à l'islam, les cultures du *Machrek* méconnaissent les cultures du Maghreb et considèrent avec une certaine condescendance leur apport à la civilisation arabe. Les européens aussi, sauf les spécialistes et quelques esprits curieux, les connaissent mal, malgré la proximité des relations séculaires.⁴⁶⁵

Dans l'histoire, les maghrébins ont eu toujours manifesté un esprit de résistance.

Turbulents, les peuples du Maghreb ont toujours manifesté un esprit de résistance et d'indépendance. C'est une des composantes de leur histoire. Faut-il rappeler que c'est par opposition à la Rome impériale que les berbères finirent par se convertir au christianisme ? Chrétiens, ils ne tardèrent pas à embrasser le schisme égalitaire du donatisme qui inspira la révolte des campagnes contre le christianisme de Rome, religion du pouvoir et des villes. Devenus musulmans, ils s'insurgèrent, au nom de l'équité, contre le Khalifa de Damas puis celui de Bagdad en adoptant le kharijisme, schisme qui présente des analogies avec le donatisme.⁴⁶⁶

Grâce à la volonté des autochtones de garder leur indépendance et à l'importance de l'élément amazighe dans la culture nord-africaine, le Maghreb possède une propre identité qui le distingue du monde arabe, africain et européen. L'adaptation de traits accueillis, par acculturation au système identitaire est aussi primordiale dans le processus de préservation de l'identité ce qui a permis, en définitive, de maintenir une diversité culturelle dans le bassin méditerranéen. Il est ainsi difficile de parler d'un système culturel unique au Maghreb ou de déterminer, systématiquement, les origines locales ou étrangères de toutes les composantes des cultures du Maghreb.

Depuis le XVI^{ème} siècle, l'écart commence à grandir entre les deux rives de la méditerranée et l'Europe se développe et s'enrichit alors que le Maghreb et le

⁴⁶⁵Balta P., 1996, « Préface », dans, Roque M.-A. (Dir.), *Les cultures du Maghreb*, Editions l'Harmattan, p 6

⁴⁶⁶Balta P., 1996, p 6

monde arabo-islamique continuent de marquer le pas. Des puissances coloniales se sont pénétrées au Maghreb ce qui a créé une subordination civilisationnelle, une culture d'imitation et un basculement de l'identité entre des traits modernes et traditionnels. Les pays du Maghreb tentaient de s'adapter et de se moderniser, mais l'adaptation n'était pas en mesure de leur permettre d'accompagner l'Europe Occidentale dans son développement.

L'époque moderne fut en Europe celles des armes à feu, des constructions politiques centralisées, du capitalisme marchand et plus tard manufacturier. Au gonflement des forces matérielles et politiques de la chrétienté, à son offensive sur les côtes maghrébines, répondirent, dès le XVI^{ème} siècle de nouvelles conditions au Maghreb, obligé de s'adapter à son époque ou de disparaître politiquement et même culturellement. Mais l'adaptation ne fut que de façade : elle consista dans l'imposition d'un appareil politico-militaire « moderne » à une société fondamentalement « traditionnelle ».⁴⁶⁷

Même si le Maghreb marquait de recul par rapport à ses voisins nord-méditerranéens, il est important de constater qu'après les indépendances des pays maghrébins et le développement des grandes cités sur les rives de l'Atlantique et de la méditerranée, les cultures du Maghreb se sont modernisées et tendent vers une uniformisation avec les autres cultures dans un contexte de mondialisation et de globalisation.

1. L'identité à l'entonnoir de l'histoire au Maghreb

Au Maghreb, diverses cultures se sont sédimentées en façonnant l'identité de la région, à la fois multiple et unique. En plus des cultures préhistoriques, la région a connu, dans l'histoire, l'installation et la succession de communautés distinctes, d'immigrés et de colons, qui se sont coexistées avec les autochtones dans les mêmes villes et sur les mêmes territoires. Toutes les communautés avaient participé, ensembles, au développement et à l'épanouissement culturel de la région.

L'existence des traces, des figures individuelles, des témoignages qui définissent l'identité maghrébine permettent une légitimation historique et religieuse. En remontant à différentes périodes, à la préhistoire, à l'antiquité et à la période islamique, on peut considérer ces traces comme des chefs-d'œuvre du génie créateur nord-africain dans l'histoire. Elles témoignent aussi d'un échange d'influences avec les civilisations avoisinantes au niveau de l'architecture, de la technologie, des arts monumentaux, de la planification des villes et de l'intervention sur les paysages (on peut citer ici l'exemple de la politique urbaine coloniale au Maroc à l'époque du protectorat français).

Trois grandes civilisations ont laissé, jusqu'à nos jours, de grandes empreintes matérielles et immatérielles, sur l'identité du Maghreb : la culture romaine, arabo-islamique et française. La présence romaine dans la région, même s'elle était éphémère, elle a laissé d'importantes traces archéologiques. Quant à l'islamisation,

⁴⁶⁷Chérif M., 1975, p 34

elle a permis aux peuples du Maghreb de disposer d'un fond culturel commun et d'être une partie prenante de la civilisation arabo-islamique. La présence européenne et surtout française a dessiné une grande partie du paysage culturel et civilisationnel du Maghreb d'aujourd'hui. Elle marque et continue de marquer plusieurs aspects culturels et administratifs de la région.

La rive sud de la méditerranée est un espace d'une tradition enracinée et de grands changements historiques et géographiques. Pour comprendre son identité, on se base à la fois sur les traces archéologiques, épigraphiques et ethnographiques ainsi que sur les documents écrits qui permettent d'enrichir la connaissance sur les populations du passé.

Ces traces apportent des témoignages sur des traditions culturelles et des civilisations vivantes ou disparues. Elles offrent des exemples éminents des établissements humains et de l'occupation du territoire. Plusieurs de ces traces sont directement ou matériellement associées à des événements ou à des traditions vivantes, à des idées et à des croyances. Les œuvres artistiques ou littéraires ont même aujourd'hui une grande signification dans la vie des communautés. Sans ces traces, il sera difficile de donner du sens à une identité et de la définir dans le cadre d'une mémoire commune.

Dans un contexte de globalisation et de mondialisation et malgré les échanges et les déplacements humains et culturels, les différentes traces (écrites, artisanales, construite, etc.) sont des symboles de l'identité du Maghreb dans l'histoire. Elles ont des dimensions patrimoniales et des valeurs historiques, anthropologiques scientifiques et culturelles. Dans l'introduction au livre : *Les lieux de mémoire*, Pierre Nora révèle, dans le cas de la France le rôle des objets dans la mise en évidence des spécificités de la mémoire qui semble ambiguë sans ces objets.

Les lieux de mémoire me paraissent trancher par leur existence même et leur poids l'évidence, les ambiguïtés que comportent à la fois la mémoire, la nation, et les rapports complexes qu'elles entretiennent. Objets, instruments ou institutions de la mémoire, c'était des précipités chimiques purs.⁴⁶⁸

Notre intention est de tracer, à travers l'histoire des œuvres matérielles et immatérielles de l'Afrique du Nord, les multiples phases d'une identité marquée par une richesse évidente. La situation géographique de la région, au carrefour des trois continents (africain, européen et asiatique) a fait de cette région un espace de brassage de ces civilisations. Les objets de la culture matérielle, qu'ils soient préhistoriques (lithiques, osseux et céramiques) ou historiques (poterie, mosaïque et textiles, etc.), qu'ils soient matériels (architecturaux) ou immatériels (symboliques) constituent une référence identitaire.

⁴⁶⁸Nora P., 1997, *Les lieux de mémoire*, sous la direction de Nora P., Editions Gallimard, p 7

1.1 Identité et préhistoire de l'Afrique du Nord

Quel est le rapport de la préhistoire à l'identité ? Une question complexe qui peut être taxée d'anachronisme, mais qui semble très raisonnable puisqu'on peut, en effet, trouver dans les études préhistoriques une réponse identitaire. Tout d'abord, le grand débat sur le darwinisme et l'origine de l'homme, qui concerne l'identité biologique de l'homme, il trouve son champ préféré dans la préhistoire. En plus, ce sont les découvertes des traces préhistoriques qui révèlent les caractéristiques physiques des hommes dans le temps, une donnée non moins importante dans son rapport à l'identité humaine.

Toutefois, si on applique certains critères aujourd'hui conventionnels relatifs à l'identité culturelle (provenance géographique, langue, littérature, religion, ethnie, etc.) à la préhistoire, il est vrai que l'époque préhistorique en y dépourvue. D'après Hervé Marchal : « Une langue, une histoire, une religion et un territoire communs sont les conditions pour pouvoir parler d'identité culturelle en premier lieu. »⁴⁶⁹ Ce sont des paramètres en général aisément identifiables pour les sociétés dites traditionnelles des temps protohistoriques et historiques, mais impossibles à démontrer pour la préhistoire, car les sources orales et écrites sont absentes. C'est pour cette raison que nous pouvons dire que les traces préhistoriques sont indirectement liées à l'identité et n'ont pas la même charge que les traces directes de l'identité à l'exemple de l'appartenance à une communauté religieuse ou linguistique.

Nous pouvons maintenant présenter une question plus spécifique : quel est le rapport de l'identité dans son sens moderne à la préhistoire de l'Afrique du Nord ?

Pour répondre à cette question, nous pouvons rappeler encore une fois, que le fait de mettre sur la même table un concept moderne « l'identité » et une période très ancienne « la préhistoire », peut apparaître comme si nous faisons de l'anachronisme. Mais l'objectif de la lecture de la préhistoire d'une région à travers le prisme identitaire est le suivant : il s'agit de montrer que l'identité de la région en question est plusieurs fois millénaire et n'est pas une copie d'une autre culture. Si on prend comme exemple l'Afrique du Nord, en témoignant de son occupation dès la préhistoire par nos ancêtres, on témoigne simultanément d'une identité géographique d'origine locale, authentique qui n'est ni importée ni une copie d'une autre. Cette identité qui remonte à des temps immémoriaux acquiert son originalité d'une présence humaine ancienne dans le territoire et de l'interaction des hommes avec l'environnement géographique.

Mais comment est-elle la culture et le mode de vie des premiers autochtones nord-africains qui ont précédés les phéniciens ? En fait, d'un point de vue historique et en l'absence des documents, aucune donnée ne nous est parvenue. Mais la culture archéologique nous permet de se présenter quelques traits culturels.

⁴⁶⁹Marchal H., 2006, *Identité en Question*, Coll. Philo, éd. Ellipses Marketing, Paris.

Pour l'historien, il est vrai, sans documentation, point d'Histoire. Mais il est possible pour le profane de se représenter quelque peu le mode de vie de la population autochtone. Les âges préhistoriques ne se sont pas déroulés sans événements, entre autres les mutations climatiques et les développements des techniques dans la fabrication des outils. Bien que le mode de vie fût marqué du sceau de l'errance, sinon de la transhumance, les déplacements ont laissé derrière eux comme des sillages nébuleux, des vestiges forts intéressants pour l'archéologue. Le perfectionnement des instruments de chasse et de pêche, la maîtrise du feu qui apportera la chaleur, la cuisson, la lumière et structurera l'unité sociale, l'usage du sel qui permettra la conservation des aliments, et, plus, tard, -vers 8000 avant J.-C.- l'élevage et l'agriculture sont autant d'événements qui vont influencer sur la vie de l'homme de l'Afrique du Nord.⁴⁷⁰

L'homme de l'Afrique du Nord était d'abord un chasseur et ensuite, il s'est sédentarisé.

De chasseur, il deviendra berger nomade, transhumant ou sédentaire, et des villages naîtront un peu partout, pendant que des industries pour l'instant très rudimentaires, mais répondant aux plus urgentes nécessités, s'installeront autour des bourgs. Cette existence liée à l'impondérable, mais toujours vigilante, s'accompagne de rituels et de lois qui gèrent la vie en groupe. On peut aisément dire que l'un des héritages de ces temps lointains est la solidarité qui a été forgée, des millénaires durant par l'insécurité.⁴⁷¹

Certains objets de la préhistoire peuvent être interprétés comme des témoins d'une croyance religieuse commune. Les corps préhistoriques, même s'ils ne sont que partiellement conservés, leur inhumation s'est faite suivant des rites précis.

Ce que nous pouvons affirmer dans la question des inhumations du Paléolithique supérieur et moyen est que l'hématite (oxyde de fer rouge) est systématiquement employée. Peut-être pour sa couleur rouge vif ou ses attributs conservateurs, ralentissant la putréfaction et atténuant l'odeur de décomposition, peut-être pour ses caractères cultuels ou symboliques.⁴⁷²

Ces pratiques peuvent avoir des significations religieuses, mais la préhistoire construit ses thèses sur un terrain mouvant et chaque théorie est ensuite dépassée avec l'apparition d'une nouvelle.

De toute façon, et comme il a été mentionné avant, la préhistoire a beaucoup à nous apporter sur l'identité physique de l'être humain. En plus, à travers les vestiges lithiques et la culture matérielle en présence, on peut avoir des données précieuses sur l'état d'esprit et sur le développement des techniques de nos ancêtres. La compréhension de l'identité à travers les traces préhistoriques nécessite une analyse et une interprétation des objets. En revanche, ces derniers ont

⁴⁷⁰Mourad K. Ramirez F. Rolot C., pp 32-33

⁴⁷¹*Ibidem*, p 33

⁴⁷²Reichling C., « Identité culturelle ou culture matérielle ? La notion d'identité appliquée à la Préhistoire », p 4 http://www.uni-gr.eu/uploads/media/8-C._Reichling__Identit%C3%A9_culturelle_ou_culture_mat%C3%A9rielle__La_notion_d_identit%C3%A9_appliqu%C3%A9e_%C3%A0_la_pr%C3%A9histoire.pdf (Consulté le 15.12.2013)

presque, selon André Leroi-Gourhan, la valeur d'un substantif qui nécessite d'être toujours expliqué par les autres éléments de la phrase.⁴⁷³

Avec les nouvelles techniques déployées dans le domaine de la recherche archéologiques, les données sur les traces des hommes préhistoriques ont augmenté et on dispose aujourd'hui de riches informations sur ceux qui nous ont précédés, leurs objets utilisés, leurs matériaux et leurs techniques.

Toutefois, si la quantité d'informations a nettement augmenté, le sens des objets, autre que fonctionnel, fait défaut. Les mœurs et coutumes des sociétés préhistoriques se résument à de vagues suppositions, car les sources archéologiques expliquent seulement le volet matériel. Les comparaisons ethnologiques ne sont jamais certaines et peuvent être remises en question à tout moment. Le nombre et la récurrence de certains témoins matériels permettent d'en faire des fossiles directeurs qui, par leur spécificité dans le temps et dans l'espace, déterminent des cultures matérielles.⁴⁷⁴

1.2 Identité et période préislamique en Afrique du Nord

La période préislamique de l'Afrique du Nord nous est mieux connue grâce aux sources historiques et aux recherches archéologiques. Les auteurs greco-romains ont apporté de précieuses informations sur l'histoire des peuples nord-africains. A l'époque coloniale commençaient les études scientifiques sur les traces du passé, mais elles n'ont concerné davantage que les traces étrangères, particulièrement romaines. Ces dernières ont été appréciées et valorisées puisqu'elles représentent le passé antique de l'Europe en Afrique du Nord.

Effectivement, les recherches archéologiques menées par les puissances coloniales sur l'époque antique de l'Afrique du Nord ont été orientées idéologiquement. Leur premier centre d'intérêt est axé sur les vestiges romains, car ces puissances cherchaient une légitimation historique de leur intervention par la présence ancestrale des romains en Afrique du Nord. Des explorations et des fouilles ont été menées ce qui a permis de mettre au jour un ensemble d'objets.

Les ruines romaines à usage civil ou militaire, les pièces de monnaie, les stèles funéraires ou commémoratives de victoires intéressent les villes et donc l'organisation politique, militaire, sociale des romains, tandis que ce qu'on appelle les ruines berbères n'ont jamais pu être datée avec certitude, même quand elles ont été, comme les monuments funéraires, l'objet des recherches les plus soutenues. Et comme on ne prête qu'aux riches, toute trouvaille est d'emblée mise au crédit des romains ; dans toute construction, tout tombeau, tout aménagement hydraulique, toute frappe monétaire, le principe est de chercher l'origine ou l'empreinte romaine, et souvent en forçant l'interprétation, on la trouve.⁴⁷⁵

Les quelques rares vestiges antiques qualifiés d'amazighes sont liés aux tombes mégalithiques. Il semble à travers ces tombes bâties, qu'un souci pour l'au-delà à

⁴⁷³Voir : Leroi-Gourhan A., 1968, « La documentation », dans, Leroi-Gourhan A., 1968, *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris, p 7

⁴⁷⁴Reichling C., p 2

⁴⁷⁵Laroui A., 1975, p 27

l'époque préislamique était présent. Les différents monuments mégalithiques sont une référence à l'identité religieuse des amazighes de l'époque.

La religion existe, avec l'idée de l'immortalité ou d'un au-delà : on enterre avec soin les morts dans des tumulus de terre, de pierre, de dimension plus ou moins grande selon, vraisemblablement, l'importance sociale du mort ; à côté d'eux sont déposés des objets familiers, comme des armes ou des poteries, dont certaines sont importées du monde méditerranéen.⁴⁷⁶

Les formes des sépultures sont différentes : tumulus, cistes mégalithiques.

Si le tumulus est la forme la plus fréquente de sépulture, on trouve aussi des dolmens, des « *houanet* » (caveaux creusés dans les falaises), mode de sépulture qui dénote des influences extérieures ; le mort est généralement installé replié. Souvent, on continue la pratique Néolithique du décharnement et de la coloration des os en ocre. Souvent aussi les tombes contiennent les os mêlés de plusieurs personnages.⁴⁷⁷

Le rapport à la nature se manifeste par une adoration de ses composantes. En fait, « les forces de la nature sont adorées ; des sommets, des grottes, des sources, des arbres constituent des lieux de culte. La magie, les sacrifices sont partout pratiqués la zoolâtrie également avec l'adoration du bélier. »⁴⁷⁸

La présence de la culture phénicienne était éphémère en Afrique du Nord. Même si elle s'est arrêtée aux échanges commerciaux avec les autochtones « il est couramment admis que les Carthaginois ont appris l'agriculture aux populations indigènes. »⁴⁷⁹ La culture phénicienne a un caractère commercial et avec les autochtones, des transactions ont été effectuées sous ce qu'on appelle : le troc muet (Voir le texte n : 9 en annexe). Aux Phéniciens, succéderont les carthaginois, une succession qui s'inscrit dans le cadre de la continuité du substrat phénicien avec certaines adaptations liées au contexte nord-africain.

1.2.1 Identité et culture carthaginoise

Les Carthaginois ont succédé aux Phéniciens en Afrique du Nord en développant, *in situ*, une culture et une économie qui a influencé l'ensemble de la méditerranée.

A l'influence phénicienne, succéda l'influence carthaginoise. Comme la précédente, elle prend appui sur les points côtiers pour établir ensuite une diffusion plus large à l'intérieur des terres : langue, traditions, produits commerciaux atteignirent des régions très éloignées des côtes. Les autochtones prirent exemple sur Carthage dans leur organisation politique.⁴⁸⁰

Comme les Phéniciens, les premiers rapports des Carthaginois avec les peuples nord-africains étaient commerciaux.

⁴⁷⁶Brignon J. et *Al.*, 1967, p 15

⁴⁷⁷*Ibidem*, p 15

⁴⁷⁸*Ibid.*, p 15

⁴⁷⁹*Ibid.*, p 15

⁴⁸⁰Touri A., 1990, p 5

Hérodote décrit, vers le milieu du Vème siècle, dans un texte fameux le commerce de l'or par la troque muette, au-delà des colonnes d'Hercule, en Libye, c'est-à-dire au pays habité par les libyco-berbères. Les mêmes pratiques commerciales sont rapportées du X^{ème} au XIX^{ème} siècle par des voyageurs arabes ou européens pour l'Afrique noire.⁴⁸¹ (Voir le texte n : 9 en annexe)

La présence carthaginoise a permis à l'ensemble du territoire nord-africain de s'ouvrir sur le monde.

La colonisation carthaginoise des cités côtières eut pour conséquence de permettre au Maroc d'établir des relations avec le reste du monde méditerranéen. La langue punique est diffusée à l'intérieur des terres. Dès le III^{ème} siècle avant J.-C., la cité maurétanienne de Volubilis est gouvernée par un collège de suffètes à l'exemple de Carthage et des cités carthagoises.⁴⁸²

Carthage est célèbre par son navigateur-explorateur Hannon, par son agronome Magon et par son chef de guerre et stratège de génie Hannibal. Elle est connue par l'écrivain Apulée, fondateur de la littérature latine africaine ; par le martyr de Saint Cyprien et par Saint Augustin qui y fit sa formation et de fréquents séjours. Grâce à sa résonance historique et littéraire, Carthage a toujours nourri l'imaginaire universel. Son influence ne se limite pas au côté politique sinon qu'il concerne aussi les arts, le commerce, et même les inscriptions.

Les inscriptions puniques sont plus nombreuses dans l'ensemble des inscriptions phéniciennes et elles ont été retrouvées dans une vaste zone qui va au-delà de la région africaine de Libye, Tunisie et Algérie, car elle s'étend jusqu'aux îles méditerranéennes (Sicile, Sardaigne et Ibiza, VI-II^{ème} siècles avant J.-C.) et jusqu'au continent européen (Cadix, Marseille, Avignon, III-II^{ème} siècles avant J.-C.).⁴⁸³

Archéologiquement, la présence des produits puniques -ou commercialisés par Carthage- dans des cités maurétanienenes comme Kouas et Banasa est attestée.

Des recherches entreprises sur les sites de Kouass et de Banasa ont mis en évidence de nombreux fours de potiers, ou l'on fabriquait des céramiques imitant des productions ibéro-puniques et italiques. Des objets puniques ainsi que des marchandises grecques commercialisées par Carthage, à partir du V^{ème} siècle avant J.-C., ont également été découvertes dans les cités maurétanienne de l'intérieur.⁴⁸⁴

D'autres sites, à la fois atlantiques et méditerranéens, ont connu une présence punique partant du matériel qui y a été exhumé. Sur la côte atlantique, il y'a « hors Essaouira, Lixus, fréquentés dès le VII^{ème} et où les vestiges du IV^{ème} siècle abondent, Sala (Chella) où on a trouvé des tessons du VII^{ème} au III^{ème} siècle, on ne peut guère envisager que Tanger, fréquemment mentionné, et Zilis (Azila ?) comme sites puniques. »⁴⁸⁵ Sur la côte méditerranéenne, des sites comme ksar

⁴⁸¹Brignon J. et al, 1967, p 19

⁴⁸²Akerraz A., 1990, p .22

⁴⁸³Roque M. A., 1996, p 13

⁴⁸⁴Akerraz A., 1990, p 22

⁴⁸⁵Brignon J. et al, 1967, p 22

Sghir, sidi Abdesslm del Behar et Oued Emsa, Banasa et Volubilis présentent quelques traces et des niveaux puniques.

L'influence de Carthage est demeurée en Afrique du Nord même après sa destruction par les romains et l'installation d'un nouvel ordre.

On savait déjà que l'influence de la civilisation carthaginoise n'avait pas fait que grandir chez les berbères après que Rome eut détruit sa puissance politique. Les royaumes de Massinissa, de Jugurtha, empruntèrent beaucoup à Carthage. Après la destruction par Rome de cette cité, une des plus grandes du monde antique assurément, les émigrés répandent chez les berbères ses techniques, ses mœurs, ses idées. En même temps, les marchands italiens et légionnaires font pénétrer d'autres influences. C'est donc en utilisant à la fois la protection romaine, car ces princes sont alliés de Rome avant de la combattre, et l'héritage culturel de Carthage, que des tribus peuvent être regroupées en royaumes, et des villes fondées.⁴⁸⁶

1.2.2 Identité et culture maure et numide

De façon générale, on peut voir dans l'histoire des royaumes africains, et par extension dans les traces culturelles en présence dans la région, une succession d'influences historiques étrangères, punique et ensuite romaine. Les Carthaginois ont succédé aux Phéniciens en développant une culture et une économie qui a influencé l'ensemble de la méditerranée. L'influence de Carthage sur la production des traces et sur l'identité maure et numide est illustrée sur plusieurs plans : économique, culturel et politique.

En plus de l'influence carthaginoise, l'Afrique du Nord a connu dès 146 av. J.-C., date de la destruction de Carthage, une forte influence romaine. Toutefois, l'influence politique de Rome sur les royaumes africains ne date pas de la destruction de Carthage puisqu'elle a cherché dans les Guerres puniques à se ménager des alliances avec les princes de la région : Syphax et Massinissa.

Les traces qui reflètent l'époque des royaumes africains sont de trois types : funéraires, urbanistiques et artificielles. Elles renvoient au contexte géographique et historique ou elles sont bâties ou créées et elles peuvent être considérées comme des expressions culturelles, artistiques et des témoignages du passé maure et numide.

1.2.2.1 Traces funéraires

Les nécropoles : elles comportent plusieurs tombes selon l'importance du site. L'existence d'une nécropole dans un espace témoigne d'une occupation humaine et on peut faire un parallélisme entre la présence des nécropoles et la sédentarisation des populations.

Il est logique de voir dans le cultuel donc dans la naissance de croyances, de légendes, de lieux vénérés, de rites et de pratiques funéraires communes, le facteur originel des regroupements

⁴⁸⁶Brignon J. et al, 1967, p 22

humains dans un lieu ; un lieu précis ou la tombe d'un « ancêtre », souvent légendaire, devient ainsi un point de ralliement puis un point de fixation.⁴⁸⁷

Toutefois, si le phénomène funéraire est aujourd'hui avéré archéologiquement comme dans le cas de la nécropole numide-romaine d'Ain-El-Hout⁴⁸⁸, le phénomène urbain lié à cette nécropole est absent. Deux explications peuvent être données à l'inexistence d'agglomération urbaine côte à côte avec les nécropoles : soit que les traces architecturales ont été effacées derrière leurs constructeurs, à cause du nomadisme ou par des agents naturels. Soit que les habitats ne constituaient pas des agglomérations sinon qu'ils étaient dispersés. Malgré cela, il est admis que des noyaux de cités ont été constitués à l'époque préromaine et qu'ils seront développés par l'occupation romaine comme dans le cas de Chemtou⁴⁸⁹. Cette dernière comprend une nécropole pré-romaine, préservée sous le forum, utilisée du IV^{ème} au I^{er} siècle av. J.-C.⁴⁹⁰

Dans les nécropoles, les stèles funéraires livrent plusieurs informations sur la culture et les croyances de l'époque. A El Hofra, un sanctuaire à ciel ouvert où on pratiquait le sacrifice d'enfants ou d'animaux de substitution a été mis au jour. Dans ce sanctuaire, on a recueilli plus de 850 stèles à inscriptions puniques, néo-puniques, libyques, grecques, latines et bilingues. L'une des fameuses stèles est celle découverte en 1875.

Abritée aujourd'hui au Musée du Louvre, cette stèle qui date approximativement de la fin du II^{ème} siècle est inscrite et décoré de signes religieux qui nous renseignent sur les croyances de la civilisation punique.

Un bel exemple de monument dédicatoire punique. Nous avons ici un monument à fronton triangulaire et à décor en champlevé. Sur le haut du fronton apparaît la lettre A et immédiatement en dessous nous voyons le signe de la déesse Tanit avec la barre aux extrémités relevées, tenant à gauche la hampe d'un caducée. Au-dessus de ce personnage est figuré un croissant dont les cornes sont renversées vers le bas. L'ensemble iconographique de cette œuvre est typique de la production des stèles de Cirta. A mi-hauteur, un rectangle creusé dans la pierre contient une inscription dédicatoire de trois lignes rédigée en alphabet punique : "*Au Seigneur, à Ba'al Hammon, et à Tanit*" "*de Baàl ; voeu qu'a voué Arish, fils de*" "*Ba'al'azor ; puisses-tu entendre sa voix, bénis-le !*"⁴⁹¹

Les signes de cette stèle sont représentatifs des croyances phénico-puniques. Du haut en bas, trois symboles sont figurés :

⁴⁸⁷Ghaki M., 2012, « Les cités et les royaumes numide et maure » (626-631), Edizione e stampa S'Alvure di Massimo Pulisci Editore.p 626

⁴⁸⁸Ain-El-Hout se situe sur la route de Sakiet Sidi Youssef à 28 km se Souk Ahras (Tunise)

⁴⁸⁹Chimtou est une bourgade numide qui se situe à proximité de la frontière tuniso-algérienne, à une vingtaine de kilomètres de l'actuelle ville de Jendouba (Tunisie).

⁴⁹⁰Lipinski E., (1992) [sous la dir. de], Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique, éd. Brépols, Paris p 103

⁴⁹¹Voir : <http://www.louvre.fr/oeuvre-notices/stele-punIQUE-fronton-triangulaire> (consulté le 13.03.2014).

1. Le caducée : d'origine grecque, il a été introduit en Afrique du Nord par les Carthaginois. Le caducée serait la symbolisation d'un dieu psychopompe chargé de conduire les âmes vers l'au-delà. L'attribut d'Hermès pourrait être aussi celui du dieu local équivalent dans le panthéon punique.

2. Le croissant : il est souvent associé au signe de la déesse Tanit qu'il domine. Son origine est syro-phénicienne et ses cornes sont tournées vers le bas. Avec l'étoile et le disque qui l'accompagnent parfois, il évoque le monde céleste, demeure des divinités maîtresses du panthéon auquel appartient la déesse

3. Tanit : le signe de Tanit est lui-même composé de trois éléments :

1. la base formée par un triangle et d'un trapèze ;

2. la barre horizontale dont les extrémités sont, dans l'immense majorité des cas, relevées plus ou moins perpendiculairement à la barre ;

3. le cercle plus ou moins aplati sur la barre.⁴⁹²

Sur les croyances des numides, on peut constater que certaines remontent à l'époque préhistorique. La zoolâtrie, le culte du bélier à sphéroïde, du taureau et du cheval, sont attestées par les gravures rupestres et le culte des astres est présent par le sacrifice à la lune et au soleil. Du III^{ème} au I^{er} siècle av. J.-C., le culte à Baal Hammon (dieu de la fertilité et de la fécondité), à Tanit (déesse mère et déesse du monde sous terrain) et au dieu Baal Iddir (dieu de la foudre et de la pluie) vient côtoyer les pratiques issues de la préhistoire. Les sanctuaires étaient des lieux de culte de premier ordre.

Les tombeaux monumentaux : les maures et les numides ont laissé des monuments funéraires de type mégalithique considérés comme des tombeaux royaux. Ils ont généralement une forme circulaire qu'on appelle communément « bazinas » et ils renferment des sépultures de rois comme l'exemple du Medracen, du Souma du Khroub et du tombeau de la chrétieneté. « Deux mausolées, sans doute royaux, s'élèvent encore de nos jours au cœur de ce qui fut la Numidie : le Medracen, à proximité de Batna et la Souma du Khroub près de Constantine. »⁴⁹³

Le Medracen est un mausolé circulaire surmonté d'un cône à gradins de 59 mètres de diamètre et d'une hauteur de 19 mètres. « Comme la dynastie numide qui le fit élever à la fin du IV^{ème} ou au début du III^{ème} s., écrit Camps, il est le produit magnifique de cette rencontre des influences gréco-orientales introduites par Carthage et de la tradition protohistorique berbère. »⁴⁹⁴

La Souma du Khroub est un mausolée qui se situe à côté de Cirta. Il semble servir de sépulture à Massinissa ou à l'un de ses descendants (Micipsa).

A quelques kilomètres au Sud-Est de Constantine, à *El Khroub*, subsistent les traces du second mausolée royal édifié durant la période numide. Sur une colline surplombant le village actuel,

⁴⁹²Bertrand F., Szyner M., (1987) *Les Stèles puniques de Constantine*, musée du Louvre, Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris. (Voir : <http://www.louvre.fr/oeuvre-notices/stele-punique-fronton-triangulaire> (consulté le 13.03.2014).

⁴⁹³Bouchenaki M., 1979, « Contribution à la connaissance de la Numidie avant la conquête romaine » (pp 75-87) dans *Die Numider*, Rheinisches Landesmuseum Bonn.p 86

⁴⁹⁴*Ibidem*, p 86

s'élève une construction quadrangulaire de plus de 10 mètres de côté, conservée sur près de 6 mètres de hauteur, mais dont l'élévation totale avoisinait les 30 mètres.⁴⁹⁵

Le tombeau de la chrétienté (Kbour Erroumia) est le Mausolé royal de Maurétanie.

Reproduisant à une plus grande échelle le mausolée du Medracen, le tombeau appelé à tort « Tombeau de la chrétienté » a été attribué sans preuve par de nombreux historiens à Cléopâtre Séléne et Juba II. Mesurant 60 mètres de diamètre, ce monument est constitué d'un énorme cylindre à facettes coiffé d'un cône à gradins. Sur son pourtour, il est décoré de 60 colonnes engagées, surmontées de chapiteaux iconiques.⁴⁹⁶

Ce tombeau est visible de loin compte tenu de sa hauteur qui dépasse 30 mètres et de sa situation au sommet de la colline.

Les tombeaux de la Numidie et de la Maurétanie sont d'influences grecques et puniques, mais ils n'accueillaient pas tous des sépultures royales comme c'est le cas de *Kerkar el Arais*, construit pour Syphax sans y être inhumé. « Syphax avait fait construire au-dessus de la colline qui surplombait sa capitale un mausolée qui porte aujourd'hui le nom de *Kerkar el Arais*. Mais il n'eut pas la chance d'y être enterré, puisqu'il mourut prisonnier, dans une petite localité, près de Rome. »⁴⁹⁷ Après la pénétration des romains, les derniers rois indépendants se sont installés à Jol (aujourd'hui *Cherchel*) et qui était la capitale du royaume de Maurétanie.

1.2.2.2 Traces urbanistiques

Les traces qui remontent à l'époque maure et numide attestent d'une sédentarisation locale. Mis à part les comptoirs phénicien et carthaginois, la naissance des cités n'était pas le résultat d'une *punicisation* et non plus d'une *romanisation*.

Les villes des maures et des numides sont de plusieurs types : des villes capitales, royales, des sièges de trésors ou administratifs et des villes économiques, etc.⁴⁹⁸

Les villes capitales : on peut citer Siga et Cirta. Siga était la capitale de Sphax et des masaesylys avant de passer à être la capitale de Massinissa et du royaume numide.

La ville de Siga semble avoir été supplantée par Cirta que Massinissa reprit en 203 av. J.-C. et qu'il agrandit et embellit au cours du plus long règne que l'histoire du Maghreb ait connu. En effet, Massinissa, un des fils du défunt roi Massyle Gaia, déclencha la guerre contre Syphax et ses alliés carthaginois, et fut le véritable vainqueur d'Hannibal à Zama en 202.⁴⁹⁹

⁴⁹⁵Bouchenaki M., 1979, pp 86-87

⁴⁹⁶*Ibidem*, p 87

⁴⁹⁷*Ibid.*, p 85

⁴⁹⁸Voir Ghaki M., (2012) « Les cités et les royaumes numide et maure » (626-631), Edizione e stampa *S'Alvure di Massimo Pulisci Editore*.

⁴⁹⁹Bouchenaki, 1979, p 85

A travers les monnaies et les stèles d'El Hofra, Cirta -le centre de la dynastie massyle- avait des fonctions diverses et y sont pratiqués différents métiers. Ses fonctions administratives et religieuses sont liées à son statut en tant que siège de pouvoir (présence du roi et de prêtres). Quant aux métiers dans la ville, elle comptait des scribes ; des médecins ; des menuisiers, des artistes et des agriculteurs, etc.

Zama regia et *Caesarea* (Cherchel) semblent être respectivement les capitales de Juba I et Juba II. Quant à Volubilis, elle s'est avérée comme une grande ville romaine et l'intérêt qu'elle a eu à cette époque et l'importance de ses vestiges laisse supposer qu'elle a joué un grand rôle à l'époque maurétanienne.

Les villes royales : Les villes royales témoignent davantage du système monarchique adopté par les maures et les numides. Il s'agit de villes comme Zama, Bulla, Thimida et Hippo. Ce nom de « villes royales » est donné par les romains à des villes pour les distinguer d'autres villes.

Les sièges de trésors : Il s'agit de villes comme Thala, Capsa, Suthul, Calama citées à l'occasion de certains événements comme au moment où les princes Hiempsal, Adherbal et Jugurtha partageaient les trésors entre eux. A propos de Thala, Salluste écrit « Jugurtha gagne Thala », ville grande et riche, ou étaient ses trésors.⁵⁰⁰

Les villes économiques : on peut citer Vacca (l'actuelle Beja). Salluste écrit sur cette cité « une ville numide nommée Vacca, le marché le plus fréquenté de tout le royaume. Là, étaient établis et venaient trafiquer un grand nombre d'italiens. »⁵⁰¹

A ces villes s'ajoutent les sièges administratifs des responsables des territoires et d'autres villes qui n'avaient pas un grand rôle dans les événements.

1.2.2.3 Traces artificielles

Les objets archéologiques mobiliers permettent de représenter les cultures maure et numide. Ils sont des artefacts qui témoignent d'un savoir-faire local ou d'un échange avec d'autres civilisations. Les objets ont une double fonction liée initialement à l'utilité et ensuite à la symbolique.

Les sculptures : les sculptures consistent dans des œuvres artistiques créées en relief ou en ronde-bosse par la taille directe ou par l'assemblage de matériaux. Elles sont réalisées en divers matériaux (pierre, terre cuite, métal, etc.) Dans la culture maure et numide, elles prennent la forme de figurines et de statues.

Dans les figurines, certaines représentent des personnages debout ou accroupi, le doigt de la main gauche sur la bouche. Ce geste enfantin évoque le Dieu-enfants Harpocrate,⁵⁰² qui est une adaptation de la divinité égyptienne Horus dans la mythologie grecque.

⁵⁰⁰Salluste, Bell. Iug., LXXV., Cité par Ghaki, 2012, p 627

⁵⁰¹*Ibidem*

⁵⁰²Voir : <https://fr.scribd.com/doc/245839649/L-Algerie-Aux-Temps-Des-Royaumes-Numides> (Consulté le 22.03.2015)

Quant aux statues, elles représentent un personnage ou un animal en complet ou en partie pour symboliser une beauté ou une immobilité. Les statues des maures et des numides représentent des rois (comme le buste de Juba II conservé au Musée archéologique de Rabat).

D'autres traces artificielles remontent à l'époque maure et numide comme les poteries, les verres et les monnaies.

1.2.3 Identité et culture romaine

La présence des romains en Afrique du Nord durait du II^{ème} siècle avant J.-C. (146 avant J.-C. correspondant à la destruction de Carthage) jusqu'au III^{ème} siècle après J.-C. (285 correspondant au retraitement des romains). Elle laissa ses emprunts dans la région. L'influence de la culture romaine est très visible dans les cités antiques en concernant à la fois des domaines architecturaux qu'artistiques. Les romains ont inscrit dans les cités de l'Afrique du Nord un ensemble de monuments qui sont aujourd'hui de majestueux vestiges archéologiques. Le cadre architectural se caractérise par la présence du forum du capitole voire de l'arc de triomphe.

Cette culture a bénéficié à l'époque coloniale, de plus d'intérêt en matière de recherches archéologiques. Les investigations ont été accumulées ce qui a permis de mieux connaître cette culture à travers l'archéologie plus qu'à travers les textes historiques.

Au Maroc, comme partout, la civilisation romaine nous est mieux connue par l'archéologie que par les textes [...] On cherchait surtout des œuvres d'art et des inscriptions ou des monnaies. L'étude de la céramique, « fossile directeur » par excellence, a été très poussée et permet des datations sûres.⁵⁰³

L'étude des sites antiques était intense, leur stratigraphie et les objets qui y sont exhumés nous ont apporté des données précieuses sur le passé des romains en Afrique du Nord.

Sur le plan urbain : art des cités

L'occupation romaine de l'Afrique du Nord a permis d'hériter un ensemble de traces similaires à celles qu'on voit dans le reste du bassin méditerranéen. Ces monuments publics dont les structures sont, jusqu'à nos jours, bien visibles reflètent la civilisation romaine (arcs de triomphe, temples, thermes, basilique et mosaïques).

Les monuments publics construits du I^{er} au III^{ème} siècle, ne présentent guère d'originalité par rapport à ceux du reste de l'Afrique romaine. A Volubilis, l'arc de triomphe, construit en 217, sous Caracalla, la basilique judiciaire, sont de bons exemples du style monumental grandiose affectonné dans l'empire romain et que le patriotisme municipal veut aussi majestueux que possible.⁵⁰⁴

⁵⁰³Brignon J. et al, 1967, p 28

⁵⁰⁴*Ibidem*, p 36

Pour célébrer leurs victoires, les romains ont élevé des monuments commémoratifs comme les arcs de triomphe qui sont aujourd'hui des signes de leur gloire. L'identité religieuse de l'époque est manifestée à travers l'ensemble des lieux de cultes édifiés (des capitoles) et qui sont archéologiquement attestés jusqu'à nos jours.

Des villes de la Maurétanie Tingitane gardent aujourd'hui des traces romaines (Lixus, Volubilis, Sala)

Mais si les vestiges monumentaux et les objets archéologiques (statues de bronze ou de marbre, mosaïque, etc.) disent bien le degré atteint par les centres urbains de la Tingitane, il est évident qu'on ne peut pas attribuer la création d'aucune de ces cités à la présence romaine. L'action de Rome n'a entraîné que le développement de centres préexistants.⁵⁰⁵

Rome avait joué un rôle important dans le développement de centres urbains déjà existant et n'était pas à l'origine de la création initiale de ces centres.

Il est par ailleurs incontestable que l'extension et le réaménagement de plusieurs villes sont l'œuvre de Rome. Cependant, aucune création urbaine, hormis celle de petits centres, ne peut être attribuée à l'empire romain. Toutes les grandes villes- Volubilis, Tanger, Lixus, Banasa, Zilili, Thamusida, Sala, Tamuda- préexistaient à la colonisation romaine.⁵⁰⁶

Les réalisations romaines n'ont venu que s'ajouter aux constructions *in situ* et dans plusieurs villes on peut distinguer une partie préromaine d'une autre romaine.

Dans toutes les cités, les architectes romains doivent composer avec les constructions préexistantes. La partie dégagée de Volubilis montre clairement une opposition entre deux quartiers situés de part et d'autre du centre monumental. L'un sur la colline, site classique d'éperon, aux rues étroites et de plan irrégulier représente la ville préromaine. Dans l'autre au Nord-est, en terrain plat, les architectes romains ont donné libre cours à leur goût des plans géométriques : de larges voies se coupent à angle droit et limitent de somptueuses demeures, le « *decumanus maximus* » et bordé de portiques.⁵⁰⁷

Les résidents de ces deux quartiers ont été de statut social différent. Le quartier ancien est pris par des personnes socialement modestes et les plus riches ont quitté vers le nouveau quartier construit autour du pouvoir politique.

Si le premier a été repris par de petites gens, des artisans, après avoir été abandonné par ceux qui sont allés s'installer dans le quartier neuf autour de la résidence du procureur, qui serait selon certains le « Palais de Gordien ». Entre les deux, au centre, le forum, la basilique judiciaire et même l'arc de triomphe sont construits sur des bâtiments antérieurs.⁵⁰⁸

Ces constatations pour Volubilis sont aussi applicables pour Sala et aussi relativement à Lixus.

⁵⁰⁵Touri A., 1990, p 6

⁵⁰⁶Akerraz A., 1990, p 23

⁵⁰⁷Brignon J. et al, 1967, p 35

⁵⁰⁸*Ibidem*, p 35

Au niveau des techniques de construction, on note une permanence des traditions locales. On peut citer la technique de chaînages verticaux de gros blocs qui avait la vocation de renforcer les murs qui sont faits de petits moellons. En ce qui concerne les matériaux, on constate la permanence de l'usage des briques crues et du pisé. Quant aux demeures privées, elles épousent le modèle romain et se composent d'un vestibule, d'un patio, des pièces d'habitation, une huilerie et des thermes privés.

Les maisons privées présentent le plan habituel des maisons romaines. Un vestibule conduit à une série de pièces, les unes de réception, les autres d'habitation, qui s'ouvrent sur un patio entouré de colonnes et au centre duquel on trouve fréquemment un bassin ; dans les belles demeures du quartier Nord-est de Volubilis, souvent un second patio s'ouvre en arrière du premier avec des pièces d'habitation et de service, et parfois en arrière encore, avec sortie sur une voie parallèle, une huilerie, ou des thermes privés.⁵⁰⁹

Des thermes et des demeures publics et privés sont ornés de mosaïques d'une grande beauté découvertes dans plusieurs sites romains tunisiens, algériens et marocains. « Les mosaïques constituent l'ornement le plus séduisant des belles maisons de Volubilis. Mais on en a trouvé dans les autres cités : à Sala, à Lixus, à Banasa et même dans l'îlot d'Essaouira. »⁵¹⁰ Au niveau des thèmes choisis et des décors et couleurs utilisés, il se note une grande richesse et une influence locale.

Les unes sont faites sur place, les plus simples, celles qui offrent des motifs géométriques ou floraux, faits d'éléments assez gros et de deux ou trois couleurs. Certaines évoquent irrésistiblement les motifs du tapis berbères. D'autres représentent des scènes méthodologiques qu'on affectionne alors, sont, sans doute, importées, toutes prêtes sur toile, d'Italie.⁵¹¹

Ces mosaïques qui arrivent complètes et se posent dans des demeures sont similaires à d'autres trouvées dans des colonies romaines. Les matériaux qui y sont utilisés sont divers : pâte de verre, tesselle de pierre, etc. En plus des mosaïques, les murs des demeures étaient peints d'une peinture qui est conservée sous forme de lambeaux de fresque.

Objets mobiliers comme signes de l'identité romaine

En plus des traces architecturales, la culture romaine se manifeste à travers un ensemble d'objets mobiliers. Les travaux archéologiques ne nous ont révélé qu'une infime partie des richesses antiques. Les différentes découvertes (mosaïques, statues en bronze ou en marbre) témoignent de la prospérité culturelle des villes sous la domination romaine.

Les statues, en étant l'un des exemples parfaits de l'art mobilier romain sont caractérisées par une diversité d'influences. « Dans le domaine de la statuaire et de l'art mobilier, on note l'influence de courants multiples. La production de diverses

⁵⁰⁹Brignon J. et al, 1967, p 36

⁵¹⁰*Ibidem*, p 36

⁵¹¹*Ibid.*, p 36

provinces se retrouve et se mêle. Les statues de marbre par exemple sont importées de Grèce : la plus remarquable est celle dite du « jeune berbère », trouvée à Volubilis. »⁵¹² Une collection précieuse en bronze a été mise au jour grâce aux fouilles entreprises particulièrement à Volubilis et à Lixus.

Ce sont surtout les bronzes qui présentent un intérêt par leur qualité. Le chien, le portrait de Caton d'Utique, l'éphèbe couronné de lierre, la tête du vieil artisan, l'éphèbe verseur, qui proviennent de Volubilis, le groupe d'Hercule et d'Antée de Lixus sont les plus célèbres, mais il est beaucoup d'autres statuettes de grande valeur artistique.⁵¹³

Les œuvres d'art mobilier trouvées en tingitane sont plus importantes en quantité et en qualité par rapport à celles trouvées dans les autres provinces romaines. Cela s'explique par le fait que Juba était un collectionneur de ces œuvres.

Proportionnellement, on a trouvé en tingitane beaucoup plus d'œuvres d'art de meilleure qualité que dans bien des provinces romaines. L'exemple de Juba, collectionneur passionné, a dû être suivi par l'aristocratie urbaine, qui continue à l'époque romaine à s'entourer de beaux objets dont beaucoup représente la tradition hellénique.⁵¹⁴

En plus des statues et statuettes, d'autres objets mobiliers sont représentés par des pièces d'ameublement d'origines différentes et apportés en tingitane par les romains.

Le nombre des pièces d'ameublement est considérable : appliques, pièces de lit, de tables, lampes, souvent d'une très grande qualité. Dans certains cas, il est possible que des pièces soient fondues et moulées sur place : on a retrouvé des traces d'ateliers de fondeurs. Il existe une grande quantité de pièces d'équipement militaire ou de harnachement. Certaines utilisent des émaux et sont de provenance britannique et germanique, apportées par des troupes aux II^{ème}, IV^{ème} et V^{ème} siècles.⁵¹⁵

L'époque où les romains se sont retirés de plusieurs villes, des objets témoignent de leur influence même dans des zones plus reculées comme Essaouira.

Il est remarquable que dans l'îlot d'Essaouira, où l'on trouve des traces d'occupation sporadique de Juba, les preuves d'une solide implantation au IV^{ème} siècle abondent ; monnaies de Constantin et de ses successeurs, céramique « estampée », villa où l'on a trouvé une mosaïque figurant un paon, animal fréquemment représenté à partir de cette époque.⁵¹⁶

Sur le plan des échanges économiques

La présence des romains en Afrique du Nord a permis une plus large intégration de l'Afrique du Nord aux courants commerciaux méditerranéens et un développement économiques. Des produits de diverses provenances ont été importés (Italie, Gaule

⁵¹²Brignon J. et al, 1967, p 36

⁵¹³*Ibidem*, p 38

⁵¹⁴*Ibid.*, p 38

⁵¹⁵*Ibid.*, p 38

⁵¹⁶*Ibid.*,p 40

et Péninsule ibérique). En contrepartie, des produits locaux, principalement de salaison des poissons et de production du *garum*, ont été exportés vers Rome et le nord de la Méditerranée.

La domination romaine a pour conséquence économique l'ouverture du Maroc aux marchés méditerranéens. Dès la deuxième moitié du I^{er} siècle, la Maurétanie tingitane est abondamment approvisionnée en produits gaulois et ibériques, et plus tard, aux II^{ème} et III^{ème} siècles en produits africains. Inversement, au Maroc, les industries de salaison du poisson sont développées en vue de l'exportation.⁵¹⁷

Grâce aux recherches archéologiques, on a des données sur le type de produits échangés.

Les importations nous sont assez connues par les fouilles. Elles consistent surtout en produits de luxe et objets fabriqués en provenance de différentes régions du monde romain. L'aristocratie urbaine fait venir des vins de Grèce ou d'Italie, des spécialités gastronomiques –les plaisirs de la table comptant beaucoup. Les riches s'habillent de somptueux tissus venus d'Orient et se parfument. On retrouve fréquemment les fioles, les petits pots qui contenaient les huiles adurantes et les onguents dont ils soignaient. Pour embellir ses demeures, la classe riche achète en Italie ou en Grèce des œuvres d'art, statues, mosaïques, mobilier.⁵¹⁸

On a parfois la chance de retrouver dans des chantiers de fouille ces pièces qui n'étaient destinées que pour une minorité de riches. On importait aussi la céramique à vernis rouge, la plus marquante de l'époque impériale. Cette dernière, importées de la Gaule et de l'Hispanie, a été retrouvée même dans des demeures de simples personnes. D'après les marques de fabrique des potiers on peut savoir la provenance de cette vaisselle. On a dénombré plus de 100 ateliers différents rien que pour la production hispanique, et il y'en a environ autant pour la Gaule !⁵¹⁹

Les exportations de la tingitane se basent sur des poissons salés et des produits agricoles, ce qui atteste de l'importance de la pêche.

On a retrouvé de Tanger à Lixus plusieurs installations destinées à mettre en conserve le poisson. On peut parler d'une véritable industrie de salaisons. A Lixus, par exemple, il y a au bas de la ville, au bord du fleuve tout un quartier spécialisé. On y compté 10 usines. Les poissons, pêchés avec des madragues probablement, sont salés dans de grandes cuves en ciment ou ils marinent quelques temps, puis découpés, mis dans des pots de terre puis expédiés. On élabore aussi avec des déchets, des viscères, ou certaines qualités de poissons, le fameux « *garum* », sorte de sauce de poisson fermentée.⁵²⁰

La richesse de la Tingitane en ressources naturelles ne se limite pas aux activités liées à la mer sinon aussi à l'agriculture et à la pression des olives pour l'extraction de l'huile.

⁵¹⁷ Akerraz, 1990, p 23

⁵¹⁸ Brignon J. et al, 1967, p 35

⁵¹⁹ *Ibidem*, p 35

⁵²⁰ *Ibid.*, p 34

La culture de l'olivier et la fabrication de l'huile représentent une deuxième source de richesse. A Volubilis il y'a une centaine de pressoirs à huile, la plupart datent du III^{ème} siècle, et on en trouve dans d'anciennes maisons d'habitation comme si cette spéculation se développait subitement à cette époque. On a trouvé aussi des huileries à Banasa, dans une région où il y'a 50 ans il n'y avait pas d'oliviers, et dans la région de Tanger.⁵²¹

Il semble que l'abondance des huileries permet d'exporter de l'huile d'olive vers d'autres régions de l'empire romain. D'autres produits ont été aussi exportés et le nord de l'Afrique, en particulier la Numidie, était le grenier à blé de Rome. La culture de la vigne était aussi plus prospère à cette époque.

A ces activités s'ajoute l'exploitation directe d'autres richesses naturelles comme la forêt et la chasse des animaux (en particulier l'éléphant). L'art des mines était pratiqué à l'époque romaine dans la région nord de la Tingitane.

Certaines mines sont exploitées : on a retrouvé, non loin de Ceuta, des lampes romaines dans d'anciennes galeries d'où l'on extrayait du plomb. Les Romains s'intéressent à l'argent (plomb argentifère), au cuivre et au fer. [...] Il est bien probable d'ailleurs que les romains ont été précédés dans cette activité par les puniques, maîtres dans l'art des mines.⁵²²

Les échanges économiques de la tingitane sont marquées par deux caractéristiques : premièrement, l'exportation des produits à base de ressources naturelles (poissons, huile, vins...) et deuxièmement, leur emballage dans des pièces céramiques ce qui explique l'importance des ateliers de poterie. « Le commerce de la Tingitane est actif : ses principales villes sont des ports. Les exportations de salaisons, de *garum*, d'huile est éventuellement de vin supposent d'importantes fabrications de céramique commune. En effet, l'emballage céramique est la règle. »⁵²³ La céramique de la tingitane imite la céramique romaine, mais on continue aussi de produire une poterie de tradition néolithique, mal cuite.

Sur le plan social et institutionnel

L'une des premières questions qui se posent au niveau social concerne le nombre d'habitants de l'Afrique du Nord à l'époque romaine. Dans le cas de la tingitane : « il est difficile d'évaluer la population de la province. On a pu tenter d'avancer un chiffre pour Volubilis : autour de 20 000 habitants. D'autres villes peuvent être aussi peuplées : Tingis et même Sala. Des bourgades n'ont que quelques milliers d'habitants. »⁵²⁴ Sur la vie rurale, hors des fameuses cités, on n'a pas beaucoup de renseignements au-delà de quelques installations agricoles.

La villa de Bab Tirza près de Sidi-Slimane est une grande exploitation avec des thermes et une résidence; elle est abandonnée à la fin du III^{ème} siècle ou au début du IV^{ème}. Près de Tanger deux

⁵²¹Brignon J. et al, 1967, p 34

⁵²²*Ibidem*, p 35

⁵²³*Ibid.*, p 35

⁵²⁴*Ibid.*, p 33

grandes villas ont été fouillées récemment : les installations sont importantes, comportant notamment une huilerie. L'une existe dès l'époque préromaine. Toutes deux sont abandonnées au IV^{ème} siècle.⁵²⁵

En ce qui concerne les métiers exercés à l'époque par les habitants, il est important de constater, au moins à Volubilis, qu'il existe très peu de documents épigraphiques concernant le sujet et qu'il est fort probable que les métiers exercés étaient restreints. Par contre, l'abondance des pressoirs des olives atteste du fait que cette activité était fréquente et que chacun doit presser personnellement ses olives sans avoir recours à une installation collective.

Il est pour le moment impossible de dire s'il existe comme en Afrique Proconsulaire un prolétariat rural, composé par des ouvriers saisonniers itinérants, les fameux circoncillions. Leur nombre y était en rapport avec l'importance de la céréaliculture. Celle-ci ne paraît pas avoir la même place en Tingitane que dans les provinces orientales de l'Afrique Romaine.⁵²⁶

L'origine ethnique des habitants est marqué par une diversité : ibériques, romains, orientaux et libyques. Mais il semble que la majorité est d'origine locale africaine et berbère.

Des études ont été faites, d'après les inscriptions, sur l'origine ethnique des habitants des villes. Pour Volubilis à peine 10% des noms révèlent une origine européenne, surtout espagnole ; une proportion est plus forte des noms orientaux, parmi lesquels certains même sont arabes, on connaît un Julius Naser, mais la grosse masse est d'origine africaine, libyque ou punique.⁵²⁷

Ces données obtenues sur la base des inscriptions sont à prendre avec précautions étant données que les noms qui nous sont parvenus ne peuvent concerner que des personnages qui dirigent des colonies. Ces derniers sont souvent des étrangers et l'abondance de leurs noms donne l'impression d'une présence intense des ethnies extra-africaines.

Mis à part les fonctionnaires romains des bureaux autour du procureur, les troupes et leurs officiers, les marchands, la population est autochtone. Il n'y a pas de peuplement organisé par Rome, puisque les colonies sont en fait des villes qui ont accédé à un statut privilégié, et qu'elles ont été fondées avant 40 après J.-C. Si des vétérans sont installés sur des terres à l'issue de leur service militaire, ces mesures ne semblent pas avoir l'ampleur qu'elles ont dans d'autres provinces.⁵²⁸

Quant à la structure sociale à l'époque romaine, les données sont encore rares.

Les fouilles ne nous ont pas apporté beaucoup de lumière sur la structure sociale. Comme partout, il existe une minorité de grands propriétaires qui constitue l'oligarchie dirigeante. Les terres qui avaient appartenu aux rois de Maurétanie devaient être dans le « fiscus » impérial. Mais celles qui

⁵²⁵Brignon J. et al, 1967, p 34

⁵²⁶*Ibidem*, p 34

⁵²⁷*Ibid.*, p 33

⁵²⁸*Ibid.*, p 33

étaient entre les mains de grandes familles locales y sont restées après la conquête romaine. Pour les garder, elles se sont ralliées au nouveau pouvoir.⁵²⁹

L'acquisition de la citoyenneté romaine par les indigènes des colonies soumises attestait de leur accès à un statut privilégié. Dès le règne d'Auguste, plusieurs cités maurétaniennes (Tingis, Bansa, Zilis) sont devenues des colonies romaines et volubilis a reçu ce droit en raison de sa position aux côtés de Rome contre Aedemon. Des inscriptions se réfèrent au fait d'accorder la citoyenneté à des personnalités locales.

A Banasa on a retrouvé une table de bronze portant la décision de Marc-Aurèle d'accorder le droit de cité à des notables d'une tribu voisine appelée Zegrense. A Sala on n'a rien retrouvé d'identique. Est-ce le hasard ou bien le *fossatum* rend-il moins nécessaires des accords avec les chefs des tribus voisines ? On peut aussi bien penser que les Autololes, redoutables selon Pline, refusent l'entente, ce qui a rendu nécessaire le fossé fortifié.⁵³⁰

Les cités ont, dès lors, les mêmes institutions que Rome. Leurs institutions municipales copient celles de Rome en ayant une curie et des magistrats. Leurs citoyens jouissaient de droit de la citoyenneté (les mêmes que les citoyens romains) et compte tenu de cette situation égalitaire, les familles locales qui sont au pouvoir romanisaient leurs noms (Marcus Sevrus).

Cette aristocratie locale constitue « l'ordre des décurions » privilégié comme l'ordre sénatorial à Rome [...] Les décurions doivent assurer l'administration de la cité : veiller au bon ordre, célébrer les cultes officiels, entretenir la voirie, les égouts, les adductions d'eau et les bâtiments publics, donner des fêtes, mais aussi lever l'impôt.⁵³¹

Après le retrait des romains, même si quelques aspects de leur civilisation sont restés présents, une nouvelle période a commencé et qui est marquée par une progression de la christianisation.

1.2.4 Identité et culture post-romaine

La période post-romaine a deux caractéristiques en Afrique du Nord : religieuse et politique. Sur le plan religieux s'est notée une christianisation et sur le plan politique le passage des vandales et des byzantins.

Vie religieuse de la province

La vie religieuse dans la province romaine de tingitane combine le culte des divinités romaines aux divinités antérieures.

⁵²⁹Brignon J. et al, 1967, p 33-34

⁵³⁰*Ibidem*, p 31

⁵³¹*Ibid.*, p 32

On retrouve le culte officiel de la triade capitoline : Jupiter, Junon, Minerve, et le culte impérial. Ces cultes officiels n'ont pas étouffé les cultes antérieurs, car la religion romaine est très accueillante aux divinités des pays conquis. On les affuble de noms romains mais un surnom et des attributs caractéristiques permettent de reconnaître des divinités africaines. Jusqu'au III^{ème} siècle elles gardent les faveurs de beaucoup, comme le montre la découverte à Volubilis d'un temple dédié à Saturne, prêtre-nom de Baal Carthaginois.⁵³²

Les divinités orientales ont aussi leur place chez les populations étant donné les liens anciens avec le bassin oriental de la méditerranée. Il y a des fidèles de Cybèle, d'Isis, et même de Mithra.

Les similitudes religieuses en Méditerranée étaient très étroites entre l'Afrique du Nord et la Péninsule Ibérique surtout à l'époque du Bas-Empire romain.

Les relations entre l'Hispanie et l'Afrique sous le bas empire furent intenses dans les deux sens. L'Hispanie était soumise à une forte influence culturelle et commerciale de l'Afrique, et l'origine africaine du christianisme hispanique est confirmée par la liturgie et par l'ensemble des vestiges paléochrétiens.⁵³³

Un ensemble de Saints africains ont marqué l'histoire du christianisme méditerranéen et hispanique.

Les Saints pères de l'Eglise latine ont joué un rôle transcendant et les noms de Tertulien, Saint Augustin, Saint Cyprien, confèrent à la civilisation latine, et au christianisme, ses lettres de noblesse. Parmi les voisins de l'Espagne visigotique, l'Afrique est le seul continent auquel Saint Isidore consacra six notices littéraires au VI^{ème} siècle.⁵³⁴

En 430, la figure du catholicisme romain, Saint Augustin, est décédée à l'âge de 75 ans dans la colonie d'Hippone (Afrique du Nord). L'un de ses ouvrages est *La Cité de Dieu* qui a une grande importance dans la littérature de l'Eglise catholique.

Durant une large période de l'histoire de l'église sous l'empire romain, ses membres ont été persécutés par le pouvoir comme par exemple à l'époque de Dioclétien. Ce dernier « entame une lutte vouée à l'échec contre le christianisme pacifiste, accusé de diviser les esprits et de les détourner de leur obéissance à l'empereur dieu. Le culte impérial rendu obligatoire doit être la manifestation de l'unité et de l'obéissance. »⁵³⁵

Toutefois, il semble qu'à partir du IV^{ème} siècle, le christianisme est devenu une religion intégrée par les empereurs.

Au IV^{ème} siècle les preuves archéologiques se multiplient, ce qui doit correspondre au développement de l'église qui n'est plus persécutée. Après Constantin l'Empire lui-même devient chrétien. Les symboles du christ apparaissent sur les monnaies. On trouve sur presque tous les sites fouillés des exemples nombreux de la céramique « estampée » chrétienne, rouge ou grise,

⁵³²Brignon J. et al, 1967, p 40-41

⁵³³Roque M. A., p 13

⁵³⁴*Ibidem*, 13

⁵³⁵Brignon J. et al, 1967, p 39-40

qui ajoute parfois aux motifs géométriques ou aux palmes stylisées qui la décorent, la croix, le chrisme (lettres grecques X et P entrelacées), des colombes ou un agneau.⁵³⁶

Dans divers sites antiques, des objets de la chrétienté ont été mis au jour.

Une table d'autel en marbre a été trouvée à *Ain Regada* près d'Oujda. A Sala on a mis au jour une mosaïque ou est figuré en noir sur fond blanc une croix, d'un type fort commun au V^{ème} siècle, et, reposant dessus, des plats décorés de symboles chrétiens. Des fragments portant des thèmes très voisins ont été trouvés lors de terrassements à Ceuta.⁵³⁷

A Lixus, on a des traces d'une basilique et à Sala les débris des statues de la Rome païenne détruites témoignent d'un certain triomphe du christianisme durant le Bas-Empire. Le site de Volubilis a livré, de sa part quelques objets comme les lampes chrétiennes et un morceau d'encensoir.

La christianisation de la tingitane à l'époque post-romaine est manifestée à travers les mentions des chroniqueurs arabes et des inscriptions funéraires.

A ces inscriptions, aux textes faisant le récit des martyres de chrétiens, aux listes d'évêques plus ou moins apocryphes, aux mentions dans les chroniques arabes de groupes de chrétiens berbères rencontrés par les conquérants arabes, s'ajoutent maintenant d'autres preuves de la présence du christianisme. Ces preuves sont archéologiques.⁵³⁸

Vie intellectuelle

Au niveau linguistique, on peut supposer que l'usage du latin en tingitane était fréquent, mais à côté du punique et du berbère.

Aucun auteur de langue latine n'est originaire de cette province. Ce qu'on peut dire de la vie intellectuelle se résume à peu près à ce constat : le latin des inscriptions est correct. Mais la langue des maîtres romains n'éclipse pas l'usage du punique ou du libyque (ou berbère), et elle ne survit pas longtemps à la domination politique de Rome.⁵³⁹

Toutefois, quelques traces écrites mises au jour remontent à l'époque qui précède directement l'arrivée des arabo-musulmans. « Des inscriptions funéraires chrétiennes du VII^{ème} siècle (la dernière est de 655) retrouvées à Volubilis, sont connues comme un témoignage éloquent du maintien de la latinité quelques années avant l'arrivée des Arabes. »⁵⁴⁰

Au niveau lexical, peu de mots sont conservés de l'époque romaine.

Quelques mots du vocabulaire agricole par exemple. Rome n'a poussé de profondes racines en Tingitane, et n'a pas changé ce qui préexistait, elle s'est coulée dans le moule des cités

⁵³⁶Brignon J. et al, 1967, p 41

⁵³⁷*Ibidem*, p 41

⁵³⁸*Ibid.*, p 40

⁵³⁹*Ibid.*, p 38

⁵⁴⁰*Ibid.*, p 40

maurétaniennes, qui constituaient des unités en rapport avec les moyens de temps et les conditions naturelles.⁵⁴¹

Vie politique avant l'arrivée de l'Islam

Après les romains, la culture de l'Afrique du Nord est moins éminente en raison des siècles qualifiés d'obscurs. On parle du passage d'un peuple germanique, les vandales, mais qui n'a pas laissé de traces au-delà d'une garnison qui témoigne du caractère belliqueux de leur mission.

Ces derniers franchissent le détroit en 429 et traversent le Nord de la tingitane vers l'Est. Aucun témoignage archéologique de leur passage n'a été relevé. [...] Il existe là à la fin du IV^e siècle et au début du V^e siècle une forte garnison : on a trouvé dans les sépultures de nombreuses pièces d'équipement militaire qui laissent penser que ces soldats peuvent être des germains, ou avoir séjourné sur la frontière de Germanie. On y a trouvé aussi deux monnaies d'or de l'empereur Honorius, mort en 423.⁵⁴²

Les byzantins ont pris le relais des romains. Il n'est pas facile de savoir si toutes les villes d'héritage romain étaient sous leur domination ou non. A Sala, il semble que l'influence ou même la présence byzantine est un fait.

Pour Sala cela semble moins douteux, sa situation côtière, et des trouvailles archéologiques font penser qu'elle est restée très longtemps au sein de l'empire romain, puis byzantin. On y a trouvé en effet un *exagium* byzantin, c'est-à-dire un étalon pour les pesées ; il est décoré de figures de saints. C'est la preuve que le système des mesures et des monnaies est aligné sur celui de Byzance. Un accessoire d'équipement militaire est l'indice d'une occupation par une garnison.⁵⁴³

Pour Volubilis, par contre, une influence byzantine n'est pas attestée. On ne peut dire si Volubilis vit d'une vie autonome ou dépend encore au VII^{ème} siècle de Byzance.

Après le retirement des romains, il ne reste pas trop de choses du prestige de Volubilis qui s'est transformée en une modeste cité.

Volubilis en tous les cas vit encore au VII^e siècle d'une vie médiocre par rapport à sa splendeur du III^{ème} siècle, mais dans laquelle bien des habitudes romaines se conservent. Une organisation municipale subsiste. On trouve, parmi les constructions antérieures, des maisons réaménagées dans les ruines, faites de pierres et de terre.⁵⁴⁴

Toutefois, la cité de Volubilis a gardé une occupation humaine jusqu'à l'arrivée des premiers arabes.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne restait de la période antique au moment de l'arrivée des Arabes que des ruines et des souvenirs. Certaines des cités antiques ont survécu jusqu'à nos jours. Et en tous cas, jusqu'à ce que la première génération des villes fondées par les princes

⁵⁴¹Brignon J. et al, 1967, p 43

⁵⁴²*Ibidem*, p 42

⁵⁴³*Ibid.*, p 42

⁵⁴⁴*Ibid.*, p 42

musulmans arrive à l'âge adulte, les cités, maurétaniennes et romaines, ont continué leur fonction : Tanger a été le siège des gouverneurs omeyyades et Volubilis la capitale d'Idris.⁵⁴⁵

Sur le plan culturel, de rares objets correspondant à cette époque ont été mis au jour. Les inscriptions latines de, du VI^{ème} au VIII^{ème} siècle, trouvées à Volubilis et à Tanger, témoignent de la christianisation de la région et des liens ont été *noués avec le reste du monde romain et byzantin*. C'est cette civilisation byzantine que les arabes trouveront devant eux à l'époque de l'islamisation de la région de l'Afrique du Nord. L'islamisation est survenue à un moment où la région était l'espace de diverses pratiques religieuses et païennes. « Toujours est-il qu'à l'arrivée de l'Islam, dont l'empreinte restera indélébile jusqu'à nos jours, le Maroc était la terre de toutes les pratiques : judaïsme, christianisme, cultes officiels et cultes orientaux se côtoyaient également. Ils devaient tous céder devant l'islam. »⁵⁴⁶

L'église catholique avait, de sa part, un ensemble de difficultés qui ont abouti au triomphe de la nouvelle religion monothéiste, à savoir l'Islam.

Que l'appui du bras séculier vînt à lui manquer comme aux temps de l'occupation de l'Afrique par les Vandales ariens (429-533), ou qu'elle le retrouva avec la conquête byzantine (533-fin du VII^{ème} siècle), l'Eglise catholique, compromise dans le siècle, était entraînée dans la décadence générale de son monde.⁵⁴⁷

L'identité de l'Afrique du Nord, en partant des traces préislamique a deux dimensions : une dimension diachronique selon laquelle ces traces expriment chaque fois l'identité de leurs bâtisseurs, qu'ils soient autochtones (libyens, numides maures) ou romains. L'autre dimension est synchronique ouverte sur différentes appréciations touristiques et sur différentes appréciations scientifiques ou politiques. Cette deuxième dimension concerne aussi les populations locales qui s'identifient à travers d'autres traces arabo-islamiques et qui considèrent ces traces romaines comme représentante d'une culture éphémère et temporaire réduite dans le temps et dans l'espace. En fait, l'attachement à ces traces n'a pas le même niveau d'affectivité, comme c'est le cas pour des traces qui ont une valeur religieuse. Les traces qui remontent à l'époque préislamique sont insérées dans leur contexte et sont recyclées en direction des périodes anciennes, en révélant la soumission d'autres populations. Elles font aussi partie du patrimoine national et compte tenu de ce fait, elles ont un grand apport à la fois pour la connaissance de l'histoire et pour le tourisme.

Le patrimoine antique participe historiquement à la construction de l'identité des jeunes et il est touristiquement revendiqué comme appartenant à « l'humanité ». Il est inséré dans le jeu de la coopération internationale. C'est pour

⁵⁴⁵Brignon J. et al, 1967, p 43

⁵⁴⁶Touri A., 1990, pp 6-7

⁵⁴⁷Chérif M., 1975, p 23

cette raison qu'Abdelmajid Ennabli écrit en 2000 sur la dimension économique des traces patrimoniales en Tunisie : « Or, si le patrimoine entre dans le domaine économique, il sera astreint aux mêmes contraintes et méthodes que les autres secteurs, selon le principe que le projet doit être rentable pour être « bancable ».⁵⁴⁸

1.3 Identité et période islamique au Maghreb

Introduction à l'identité arabo-amazighe au Maghreb

Les témoins matériels de l'histoire du Maghreb islamique sont innombrables et variés. En plus des vestiges architecturaux encore visibles, les fouilles archéologiques ont mis au jour un mobilier riche témoignant de la prospérité artistique de la région.

Les traces matérielles de la période islamique au Maghreb constituent des exemples éminents de la synergie entre le style amazighe local, l'apport arabo-musulman et le legs méditerranéen. Un mode de vie particulier a été reflété à cette époque à travers l'architecture et les objets usuels et artistiques. Elles sont des témoignages des brassages culturels - entre amazighes et arabes - qui ont caractérisé l'Afrique du Nord depuis l'arrivée de l'islam. Ces traces, leur typologie et leurs techniques, étant riches d'enseignements et de valeurs historiques, constituent un patrimoine culturel précieux et singulier qui est sauvegardé et protégé.

Dès le VII^{ème} siècle, les premiers arabo-musulmans sont arrivés dans la région du Maghreb et ils ont pu islamiser des berbères qui étaient soit des chrétiens, judaïsés ou païens. Les deux communautés se sont associées dans la diffusion de la civilisation islamique à la fois au Maghreb et dans les régions environnantes. Dans l'histoire, les familles berbères qui sont constituées dans des tribus (*Masmuda*, *Sanhaja*, *Zenata*) ont pu prendre le pouvoir en créant de grands empires dynastiques. Les différentes dynasties (Idrisside, almoravide, almohade, mérinide, etc.) ont laissé des traces architecturales et mobilières qui reflètent leur identité et leur culture dans le temps et dans l'espace.

Si les traces architecturales avaient un rôle utilitaire et répondent aux besoins spirituels et économiques des populations, les traces mobilières n'avaient aussi qu'un rôle utilitaire. En fait, dans la religion islamique, les traces matérielles, au-delà de leur caractère usuel, ne sont pas l'objet d'une adoration. Le principe de l'unicité impose la substitution de l'intérêt pour les objets par un intérêt pour les pratiques. Pour cette raison, le message universaliste de l'islam est lié à une culture immatérielle et à un ensemble de valeur et n'est pas lié à une culture matérielle. Le musulman n'a tout simplement qu'un ensemble de principes à respecter et des pratiques à accomplir. C'est cette simplicité qui a permis à cette religion de s'adapter aux différentes réalités socioculturelles des régions islamisées.

⁵⁴⁸Ennabli A., 2000, « l'art romain en Afrique du Nord. Son avenir », La revue du patrimoine mondial, n :16, p 18-29, p 27

La religion musulmane, comme la chrétienne, a vocation universelle. Mais à la différence de cette dernière, elle se situe au-dessus de la diversité des sociétés locales spécifiques, aux organisations matérielles variées appropriés au milieu local et à l'histoire locale, qu'elle considère secondaire.⁵⁴⁹

1.3.1 Identité et culture idrisside

Au Maroc, la première dynastie musulmane est celle des Idrissides qui a laissé des traces culturelles et artistiques de capitale importance.

Pour saisir toute l'importance de celle-ci dans l'histoire du pays et la portée de son action unificatrice, il suffit peut-être d'évoquer son œuvre maîtresse, Fès, et ce qu'elle symbolise, de sa naissance à nos jours, pour l'islam marocain et sa civilisation. Fondée pour être avant tout une capitale politique, la ville d'Idriss profita remarquablement d'un heureux concours de circonstances –remarquable position de carrefour et arrivée d'immigrants andalous et ifriquiens– pour se hisser au rang de grande métropole économique spirituelle et religieuse.⁵⁵⁰

C'est à ce premier pouvoir islamique au Maroc qu'il revient la fondation de cette prestigieuse cité : Fès.

Avec l'avènement de la dynastie Idrisside (172-292 Hégire /788-904), le pays voit naître sur son sol la première ville islamique, Fès, dont le noyau primitif est fondé sur la rive droite de l'Oued Fès par Idriss Ier., en 172 de l'Hégire/ 789. La fondation de la ville d'Al Alya, sur la rive gauche, en 193 Hégire/809, est attribuée à Idris II.⁵⁵¹

La ville de Fès a reçu plusieurs immigrants venus de l'est et de l'ouest et sous la dynastie idrisside, on assiste au développement des premières réalisations architecturales et artistiques islamiques. « L'arrivée de plusieurs vagues d'immigrés de Cordoue et de Kairouan assure le développement de la capitale et sont à la base de sa double tradition artistique. »⁵⁵²

Les œuvres, desquelles on ne dispose que de quelques traces ont été, en effet, réalisées grâce au concours de différents acteurs maghrébins et ibériques. Pour définir le premier art islamique marocain, on peut le qualifier d'un art de synthèse qui marie le style andalou et ifriquien.

Les spécialistes s'accordent, en effet, pour dire que la double fondation, à Fès, au milieu du IX^{ème} siècle et à trois ans d'intervalle seulement, de la mosquée al-karouiyyine et la mosquée des andalous, marque les débuts véritables de l'art islamique au Maroc. Comme leurs noms l'indiquent, ces deux sanctuaires sont l'œuvre d'immigrants kairouanais et cordouans. Ils devaient donc forcément porter les marques de ce double apport, qui se manifeste aussi bien dans l'architecture que dans le mobilier liturgique.⁵⁵³

⁵⁴⁹Hensens J., 1982, « Médinas au Maghreb » dans *Présent et avenir des médinas*, Publié avec l'aide du CNRS et du Conseil scientifique de l'Université de Tours p 93

⁵⁵⁰Touri A., 1990, pp 6-7

⁵⁵¹Cambazard-Amahan C., 1990, p 46

⁵⁵²*Ibidem*, p 46

⁵⁵³Touri A., 1990., p 7

La grande majorité des œuvres artistiques idrissides a été réalisée par le successeur d'Idriss II.

Sous le règne de Yahia Ben Mohamed Ben Idriss II (234-245 Hégire/ 848-859), on a construit de nombreux monuments (bains, hôtelleries). La mosquée al-Karaouine élevée à cette époque (245 Hégire/859), ainsi que celle des andalous, sa contemporaine, présentent toutes les caractéristiques de l'art Idrisside, en particulier l'influence déterminante de Kairouan pour la forme des minarets et l'épigraphie. On peut y joindre le témoignage esthétique des monnaies et du travail architectural du bois.⁵⁵⁴

Toutefois, les fassis n'ont pas attendus les immigrations pour pratiquer leur religion sinon qu'ils ont érigé des espaces religieux modestes sans décorations ni sculptures.

Deux inscriptions sur bois qui font partie des rares témoignages de ce temps, disent assez bien ce que fut ce premier art marocain. La première, exécuté en écriture cursive, mentionne la fondation d'une mosquée en 177 de l'hégire/ 793-794 par l'imam Daoud ibn Idriss, un des fils du fondateur d'al-Alya, l'actuel quartier des Kairouanais. Elle ne porte ni décor sculpté ni décor peint. La seconde, par contre, datée de 268 de l'hégire/ 881 est exécutée en coufique et porte des traces de peinture. Il a donc suffi de moins d'un siècle pour qu'une tradition de sculpture et de peinture sur bois prenne place à Fès et s'y affirme.⁵⁵⁵

L'ensemble des œuvres qui nous parviennent de l'époque idrisside attestent d'une influence orientale kairouanaise et andalouse. Les deux pouvoirs installés à l'est et à l'ouest du pays l'ont continuellement convoité et alternativement soumis.

En 345 Hégire 956, l'autorité des Omeyyades supplante à Fès celle des Fatimides qui, en 321 Hégire/933, avaient transformé les deux sanctuaires en mosquée cathédrale. Par la construction du minaret Zénète de la mosquée al-karaouine, le calife Abd-A-Rahman II s'érige en « protecteur de l'islam ».⁵⁵⁶

Les influences des deux pouvoirs se concrétisent par des œuvres architecturales et par du mobilier liturgique. Les traces sont encore visibles en témoignant d'un développement artistique et d'une charge identitaire. En architecture, on reconnaît au minaret de la mosquée al-karaouiyyine (œuvre du X^{ème} siècle) le plan et les dispositions des tours cordouanes. Le minbar de la mosquée des andalous est l'un des mobiliers liturgiques où se note la synthèse des influences orientales et andalouses.

Les autres dynasties qui se sont succédé au Maroc et au Maghreb ont développé l'héritage laissé par la dynastie idrisside, surtout en ce qui concerne la fondation de leurs capitales.

A l'instar des Idrissides, presque chaque dynastie fondera une ville. Nous eûmes ainsi successivement Marrakech l'almoravide, Ribât-al-fath (Rabat) l'almojade, Fès-Jdid la mérinide,

⁵⁵⁴Cambazard-Amahan C., 1990, p 46

⁵⁵⁵Touri A., 1990, pp 7-8

⁵⁵⁶Cambazard-Amahan C., 1990, p 46

Meknès l'alaouite. Chacune portera la marque de ses fondateurs et de leurs ambitions, chacune surtout restera témoin de son temps.⁵⁵⁷

1.3.2 Identité et culture almoravide

Les Almoravides, ces hommes voilés fils de désert saharien, ont fondé Marrakech en 1062. Ils ont fait de cette ville leur capitale politique et ils se sont intéressés pour la conquête de Fès. Quant à Marrakech et en plus d'être une capitale politique, elle est devenue un grand centre culturel accueillant des artistes, des savants et des poètes de différentes régions de l'empire.

Après avoir fondé Marrakech en 454 Hégire/1062, Youssef Ibn Tachfin porte ses efforts sur Fès qu'il conquiert en 461 Hégire/1068. Sa politique militaire se concrétise, après l'unification des deux villes, par l'édification d'une forteresse, la kasbah de Bou Jeloud, base de ses expéditions vers le Maghreb central, en l'occurrence Alger, de 463 à 475 Hégire/1070 à 1082.⁵⁵⁸

En plus de cela, la ville de Fès a bénéficié d'un intérêt particulier de la part de Youssef Ibn Tachfin.

Champion d'un islam rigoriste puisant aux sources de rite malékite, Youssef Ibn Tachfin ordonne, à Fès, la multiplication d'oratoires dans chaque rue. Il privilégie aussi la rive des kairouanais dont il agrandit le sanctuaire de 529 à 536 Hégire/ 1135 à 1142. C'est ce même sentiment religieux qui le pousse à condamner la « douceur » de vivre des cours andalouses dont le second émir almoravide, Ali B. Youssouf (499-537 Hégire/1106-1143) retiendra pourtant tout le raffinement.⁵⁵⁹

Les réalisations almoravides étaient diverses et de vocations différentes.

Aux mosquées agrandies et construites- la grande mosquée d'Alger ou celle de Tlemcen- s'ajoutent les palais de Marrakech la koubba d'Ali b. Youssef, le palais du même souverain à Marrakech- et ceux de Tagrart (Tlemcen). La construction des forteresses d'Amegrou (Rif) et de Tasghimout (Atlas) ainsi que la réalisation de divers travaux urbanistiques à Fès et à Marrakech, montrent la volonté des Almoravides de ne négliger aucun domaine.⁵⁶⁰

Cela a permis l'épanouissement de l'art *in situ* sous le pouvoir centrale qui siège dans la capitale Marrakech. « Certes, les maîtres-artisans du XI^{ème} siècle restent pour la plupart étrangers, surtout andalous, mais les réalisations se font sur place, dans des ateliers confirmés et par l'entremise d'une main d'œuvre autochtone de plus en plus rompue aux choses de l'art et de la création. »⁵⁶¹

Dans ces réalisations, le croisement des compétences étrangères et autochtones, ainsi que le renouvellement du substrat hérité du passé ont permis d'élaborer des œuvres ingénieuses.

⁵⁵⁷Touri A., 1990, p 7

⁵⁵⁸Cambazard-Amahan C., 1990, p 47

⁵⁵⁹*Ibidem*, p 47

⁵⁶⁰*Ibid.*, p 47

⁵⁶¹Touri A., 1990, p 8

Les décors laissés à l'intérieur de la grande mosquée al-karaouiyyine ou ceux de la koubba de Marrakech, ou qu'on trouve associées : avec une parfaite logique de la géométrie, l'épigraphie et la flore », ou encore ceux que l'on relève dans les arts mineurs arrivés jusqu'à nous, démontrent parfaitement la maturité atteinte par les artistes.⁵⁶²

Dans les réalisations almoravides, se note une grande influence de l'art andalou.

L'influence andalouse qui caractérise cette période est sensible dans les formes architectoniques (arcs en plein-cintre outrepassé, arcs lobés...) et les éléments de décor monumental (motifs d'entrelacs losangés, etc...). Architectural ou mobilier, ce décor, foisonnant et hiérarchisé en plusieurs plans, est à la fois riche, varié nuancé et soigné.⁵⁶³

1.3.3 Identité et culture almohade

L'avènement des Almohades a été marqué par un événement d'une grande symbolique ; religieuse et politique. Il s'agit du titre du « prince des croyants » réservé auparavant au calife installé en orient. En reconnaissant davantage la prééminence du calife abbaside de Bagdad, les prédécesseurs almoravides ont pris seulement le titre de « prince des musulmans ». Le fameux Youssef Ibn Tachfin ainsi que son fils, même en étant aussi de grands souverains, ils n'avaient pas osé se parer d'un autre titre que celui d'*Amir al-Muslimin* (prince des musulmans). Toutefois, l'almohade Abd Elmoumen Ibn Ali, et dès son arrivée, inaugure l'aire du califat maghrébin en se dotant du prestigieux titre d'*Amir al-Mouminin* (Prince des croyants).

Le pouvoir politique et la civilisation des Almohades peuvent être considérés comme l'âge d'or de la période islamique maghrébine.

Le voyageur Ibn Jobair nous montre comment de vieux pays musulmans, tels que l'Égypte, reconnaissent le prestige acquis par le souverain almohade. Il y'eut alors naissance d'un foyer de civilisation mûre et florissante, qu'on peut qualifier d'âge d'or de la civilisation islamique du Maghreb. Jamais, auparavant, l'économie, les arts et les lettres, n'avaient atteint un tel stade de prospérité.⁵⁶⁴

Cette civilisation almohade a su comment croiser l'héritage des siècles et des cultures précédentes avec les nouvelles tendances et créations culturelles.

De la même façon que la cour almoravide, la cour almohade s'est investie dans la promotion des arts et des activités culturelles.

Savants éminents, poètes, philosophes et artisans sont attirés à la cour et protégés. Il suffit à cet égard, de savoir que l'époque almohade est celle d'Ibn Tofail, d'Ibn Rochd (avéroès) ou encore de Maimonide pour se laisser convaincre de l'importance de ce soutien déterminant dans l'éclosion de la pensée et de la création artistique.⁵⁶⁵

⁵⁶²Touri A., 1990, p 8

⁵⁶³Cambazard-Amahan C., 1990, p 47-48

⁵⁶⁴Touri A., 1990, p 9

⁵⁶⁵*Ibidem*, p 10

Les traces de la civilisation almohade dans les grandes villes maghrébines et andalouses sont encore visibles et majestueuses. L'exemple consiste dans « les trois sœurs » qui désignent trois mosquées de cette époque.

Dans les villes, les réalisations se comptent parmi les plus grandioses de l'art islamique. En architecture religieuse, les mosquées de la koutoubia à Marrakech, d'Hassan à Rabat et de la Giralda à Séville restent des chefs-d'œuvre du genre, tout comme les portes monumentales des grandes villes au décor majestueux, qui sont le reflet de la grandeur almohade.⁵⁶⁶

Durant cette époque, le Maghreb et l'Andalousie, sont intégrés dans un même monde islamique et leurs échanges étaient intenses.

Les deux rives de la Méditerranée occidentale (celle qui correspond au Maghreb et celle qui est située au sud de la Péninsule Ibérique) appartenaient, à l'époque médiévale, à un même univers, avec des influences tous azimuts et des apports continuels dans les deux sens. Ainsi les domaines d'influence qui s'établirent d'une rive à l'autre allaient-ils de l'urbanisme aux sciences ou à la médecine, en passant par les techniques en rapport avec l'eau, l'organisation de l'administration, de l'éducation ou la littérature.⁵⁶⁷

Même si la civilisation almohade est développée dans des villes, d'autres petites agglomérations, comme Tinnel ont bénéficié d'un ensemble de monuments. La mosquée splendide de cette bourgade témoigne de l'intérêt accordé au berceau de la dynastie.

1.3.4 Identité et culture mérinide

Les Mérinides sont les héritiers de la prestigieuse civilisation almohade au Maroc. Leurs traces datées de la fin du XIII^{ème} et du XIV^{ème} siècle, peuvent être considérées comme la version fine et décorée des réalisations précédentes. Même si les mérinides, à la différence des autres dynasties, n'ont pas forgé leur politique sur un principe religieux, mais ils ont manifesté un grand intérêt à la construction des espaces islamiques et des medersas.

Au contraire des Almoravides et des Almohades, ils ne se posèrent pas, au départ, en réformateurs religieux. Désireux de donner à leur pouvoir une légitimité islamique qui compensait leur absence de prestige religieux - source de leur faiblesse ultérieure-, ils poursuivirent en Espagne leur politique de guerre sainte, que glorifie la nécropole royale de Chellah, et réalisèrent un pieux programme de fondations : fondation d'édifices religieux appartenant à une confrérie religieuse ; les zaouïa (comme celles de Anemli à Taza et de al-Nossack à Salé), fondation de nombreuses mosquées et oratoires de quartier, et surtout institution de médersa (madrasa) à travers le royaume. Ces centres d'enseignement supérieur et d'hébergement offrent toutes les nuances du décor monumental mérinide : le goût de l'abondance, le souci de la recherche ornementale, qui éclipsent désormais le sens de la ligne cher à l'âge précédent.⁵⁶⁸

⁵⁶⁶Touri A., 1990, p 10

⁵⁶⁷Roque M. A., 1996, p 15

⁵⁶⁸Cambazard-Amahan C., 1990, p 49

Les réalisations mérinides sont caractérisées par la richesse de leur décoration. Cette époque est marquée par la construction des médersas, ces chefs-d'œuvre de l'architecture, au décor couvrant sculpté et polychrome. C'est un goût du beau et du raffiné qui a été généralisé à l'époque par la qualité de l'ornementation à base de plâtre, du bois sculpté et des zelliges qu'on retrouve à la fois dans les médersas et dans les palais et demeures des princes comme c'est le cas dans la Grenade nasride. Quant à la structure de ces éléments décoratifs, on utilise d'abord le zellige, au sol et sur une partie du mur. Ensuite, on lui surmonte le plâtre. Finalement, le bois sculpté est peint.

L'étude de l'art mérinide dans son ensemble permet de distinguer trois grandes périodes. Une première qui consiste dans une transition de l'époque almohade vers la mérinide et marquée par des imitations du style almohade. Une deuxième période d'apogée de la décoration sous le règne d'Abou al-Hassan. Finalement, une troisième période où Abou Inan a réalisé plusieurs édifices, mais dans laquelle les innovations n'étaient pas trop grandes.

L'art mérinide comprend trois périodes : la seconde moitié du XIII^{ème} siècle, période de transition, est encore imprégnée par l'esthétique de l'ample décor almohade, qui triomphe à la grande mosquée de Taza. La dynastie est à son apogée avec les nombreux chantiers, à l'époque d'Abou al Hassan (732-752 Hégire/1331-1351). Avec Abou Inan (749-760 Hégire, 1348-1358) le plan de l'édifice atteint un parfait équilibre mais le décor, vivant sur les formules du passé, ne se renouvelle déjà plus.⁵⁶⁹

Comme c'était connu chez les autres sultans islamiques, la cour mérinide a accueilli un ensemble d'érudits et d'intellectuels.

Les Mérinides avaient aussi repris la tradition de mécénat qui a joué un très grand rôle dans l'épanouissement de la civilisation musulmane. Ils se sont entourés de gens de lettres et de poètes. La renommée de certains lettrés avait, en leur temps, déjà dépassé les limites de l'empire pour se porter aux quatre coins des pays de l'islam et parfois même jusqu'à l'Europe. Il s'agit principalement d'*Ibn Khaldoun*, le génial auteur des *Prolégomènes* et de l'*Histoire des berbères*, et d'*ibn al-Khatib*, le vizir poète.⁵⁷⁰

Ibn Khaldoun était un génial à la fois de son temps et des temps ultérieurs par la pertinence de ses analyses innovatrices et de ses constatations ingénieuses. Il a constitué l'exception en se démarquant des lettrés qui pratiquaient la formule populaire qui fait appel à tous les savants à « poursuivre sans sortir de l'unanimité ». Il est considéré comme le fondateur de la science historique, comme le premier sociologue et comme l'un des principaux penseurs de philosophie historique. L'une de ses réflexions concerne la causalité des faits historiques en faisant une liaison entre chaque événement historique et celui qui le précède. Cette causalité appliquée à d'autres domaines est proche de la théorie behaviouriste qui sera développée sur les rapports entre stimulus et réponse.

⁵⁶⁹Cambazard-Amahan C., 1990, pp 49-50

⁵⁷⁰Touri A., 1990, p 11

C'est à l'époque mérinide que s'est développé un art mineur relatif à la broderie. De nombreux ateliers de Tiraz se sont créés ce qui prouve l'ancienneté de cet art qui garde jusqu'aujourd'hui toutes ses qualités.

Par ailleurs, les souverains Mérinides encouragèrent la multiplication des ateliers tiraz, ou l'on fabriquait des étoffes de soie à inscriptions, destinées à l'usage personnel des souverains puis aux grands personnages de l'Etat. C'est la résurrection d'un art tout en finesse, un moment déclinant, mais annonçant l'art de la broderie qui reste un des fleurons de la civilisation du Maroc musulman.⁵⁷¹

1.3.5 Identité et culture saâdienne

La dynastie des Saâdiens avait joui d'un grand prestige à la fois politique et religieux. Ce prestige est lié à la victoire contre les portugais depuis laquelle Ahmed Al-Mansur avait acquis le titre « d'Addahbi ».

A l'issue de cette victoire, le prestige attaché aux chérifs valut à Ahmed Al-Mansur (1578-1603) d'être surnommé Addahbi (« le Doré ») lors de son avènement. Ce souverain était, en effet, très riche grâce aux importantes ressources qu'il détenait : or du Soudan (conquis en 1590) qui servait d'ailleurs à frapper une monnaie d'or d'un titre excellent, rançons des captifs de la bataille des Trois Rois et établissement de nouvelles presses de canne à sucre, notamment à Chichaoua, dans la région de Marrakech. Cette prospérité lui a permis de fonder à Marrakech, capitale de la dynastie, de magnifiques édifices comme le palais Badia construit entre Chawal 986 Hégire/décembre 1578 et 1002 Hégire/1593, qui reste le symbole du faste de son règne.⁵⁷²

Avec les Saâdiens, l'or est devenu d'usage fréquent dans la cour. Les objets luxueux et les cérémonies souveraines d'Al-Mansour fascinent leurs observateurs.

Le souverain aimait, par exemple, à faire parade de son armée, réorganisée sur les modèles turc et européen mais imprégnée de caractère proprement marocain : en de multiples occasions, fêtes, réception d'ambassadeurs, il aimait à la faire défiler dans les somptueux costumes qu'il lui avait données au son des flûtes et des trompettes.⁵⁷³

Sur le plan architectural, l'époque saâdienne est connue par un ensemble d'œuvres.

Des créations artistiques, dont les plus grandioses sont d'ordre architectural, voient le jour : *médersa* Ben-Youssef, palais du Badia et mausolée des princes Saâdiens à Marrakech, pavillons de la mosquée al-karaouine à Fès. Al Badia (l'incomparable), surtout dont al-Mansour voulut faire un palais digne de sa gloire, et auquel on travailla presque sans relâche de 1578 à 1594, était de dimensions moyennes mais de belle ordonnance. Il faisait la somme de l'acquis artistiques maroco-andaloux, en même temps qu'il fit place à des matériaux et techniques d'importation (marbres sculptés d'Italie par exemple).⁵⁷⁴

Les Saâdiens se sont intéressés à laisser leurs traces dans l'espace afin de garder, dans le temps, une permanente présence. Les réalisations par lesquelles ils ont

⁵⁷¹Touri A., 1990, p 11

⁵⁷²Cambazard-Amahan C., 1990, p 51

⁵⁷³Touri A., 1990, p 11

⁵⁷⁴*Ibidem*, p 12

perpétué leur souvenir maintenant de solides attaches avec celles des époques passées et avec les civilisations qui les avoisinent, à savoir l'andalouse et la turque en Algérie.

Malgré le siècle de perturbations qui a suivi la chute des Mérinides et qui a créé une fracture avec leurs belles réalisations, l'époque saâdienne en garde de grands souvenirs dans les décors et dans les matériaux utilisés.

L'art Saâdiens est un art composite, la tradition almohade, encore vivace à Marrakech, s'incorporant à l'héritage mérinide. Cet art perpétue la tradition andalouse des Mérinides (par exemple aux kiosques de la mosquée al-karaouine à Fès), mais apparaît aussi comme fortement touché d'influences orientales dans les formes nouvelles de la graphie cursive, et dans le décor floral turquisant qui fait appel à l'œillet, à la tulipe ou à la palme dentelée.⁵⁷⁵

Comme l'attestent plusieurs réalisations architecturales, les Saâdiens ont mis l'accent sur la dimension chérifienne de leur dynastie. En effet, « les tombeaux Saâdiens, les mosquées d'Al-Mouassin et de Bab Doukkala (1557), la médersa ben. Youssouf ou encore les ensembles maraboutiques comme la zaouïa de Sidi ben Souleymane Al-Jazouli, attestent la grandeur de la dynastie et la religiosité de cette époque. »⁵⁷⁶

1.3.6 Identité et culture alaouite

Les Alaouites ont manifesté dès leurs premières années du règne avec Moulay Rachid un grand intérêt pour les arts et l'architecture. L'effort politique n'avait pas détourné ce premier monarque de l'œuvre civilisatrice. Plusieurs réalisations architecturales nous permettent d'avoir une idée sur les spécificités de la culture matérielle des premiers sultans alaouites. En effet, dès 1672, tous les soins du prince Moulay Rachid sont portés sur Fès où il a fait ériger la kasbah des Cherarda et la Medersa d'Al-Charratin (1670) considérée comme l'une des plus grandes médersas de tout l'occident islamique.

A travers la médersa *al-charratin*, les quelques palais-résidences tels que celui des *oudaia* à Rabat, dû en partie, à Moulay Rachid, ou ceux d'*Al-Maarka*, par exemple, on relève quelques-unes de ses principales caractéristiques. S'inspirant des conceptions mises en place et affirmées par près de cinq siècles d'intense création, il perpétue, dans la forme comme dans l'esprit, les acquis des époques précédentes.⁵⁷⁷

Moulay Rachid fut aussi nommé *Sultan des Tolbas* pour ses intérêts pour le savoir et la culture.

L'apogée de l'art alaouite est manifesté ensuite avec le puissant sultan Moulay Ismail par la construction de sa capitale Meknès.

⁵⁷⁵Cambazard-Amahan C., 1990, p 51

⁵⁷⁶*Ibidem*, p 51

⁵⁷⁷Touri A., 1990, p 13

Aussitôt proclamé, ce grand monarque procéda à la construction d'une nouvelle ville, Meknès, qu'il éleva au rang de capitale. En homme d'état avisé, il se rendit compte que nulle autre ville ne pouvait garder les accès nord de la route du Moyen-Atlas et de Tadla, qui conduisait à Marrakech et au sud de l'empire.⁵⁷⁸

La ville de Meknès est dotée d'un ensemble de structures architecturales qui sont édifiées sous les directives du sultan qui était le grand bâtisseur.

Il fut le commanditaire de nombreux travaux, les mosquées de la kasbah, de Bâb Berdaïn, de la Zitouna, de Bou'azza, de Sidi Saïd, la mosquée Lakhdar et divers mausolées. Il transforma la ville ancienne de Meknès, la dotant d'une immense cité impériale pourvue de remparts et percée de portes monumentales avec de nombreux palais ordonnés autour de patios (*Riyad*), et de jardins clos, comportant de vastes prairies (*aguedals*) et vergers, ainsi que différentes annexes, magasins et écuries. En 1720, il mena aussi à Fès les travaux d'embellissement du sanctuaire Moulay Idris.⁵⁷⁹

Ces réalisations à caractère politique (palais), militaire (siège de l'armée) agricole (*aguedal*) et utilitaire sont modelées selon le goût du souverain. Elles ont été destinées au fonctionnement de l'état particulièrement le centre de commandement installé à Meknès.

La nouvelle création devait, en effet, abriter le palais du sultan, le siège de son gouvernement et d'innombrables dépendances à l'usage de l'armée et des services du palais. C'est ainsi que la ville impériale se composa de trois principaux éléments distincts et différents : des palais organisés en masses compactes autour de *riyad* ou patios à ciel ouvert ; de vastes espaces verts au milieu desquels étaient construits des pavillons d'agrément ; des constructions utilitaires tels que des magasins pour les vivres, les harnais et les armes. Autour de vastes prairies ou *Aguedal* ceinturaient l'ensemble et lui donner une allure paradisiaque.⁵⁸⁰

Sur leur face intérieure, les réalisations sous le règne de Moulay Ismail étaient marquées pour une richesse décorative. La richesse dans l'ornementation et la diversité des formes et des matériaux ont contribué donner à la ville la place qu'elle mérite en tant que capitale de la dynastie alaouite.

Avec l'un des successeurs du sultan puissant, son fils Moulay Abdellah, on assiste à un changement dans la décoration sur bois. On passe de l'usage du bois sculpté à l'usage du bois peint.

Une nouvelle ère est ainsi inaugurée, où la production continuait d'être de qualité, mais où on relevait les prémisses de quelques changements. C'est l'époque de l'usage à grande échelle de la peinture sur bois, qui l'emportera par la suite sur la sculpture, et d'un début de complexité dans les formes qui traduisent les compositions en carreaux de zelliges. Le grand porte d'Al Mansour Al-Alj qui donne accès à la ville impériale et qui fut l'œuvre de Moulay Abdallah (1728-1757), fils et successeur du grand Ismail, en est un parfait exemple.⁵⁸¹

⁵⁷⁸Touri A., 1990, p 14

⁵⁷⁹Camabazard-Amahan C., 1990, p 53

⁵⁸⁰Touri A., 1990, p 13

⁵⁸¹*Ibidem*, pp 13-14

Le successeur de Moulay Abdallah, son fils Mohamed ben Abdallah, est derrière la fondation et le développement des villes côtières comme Essouira.

Il fonda plusieurs ports sur la côte atlantique, réanima la ville d'Anfa (Casablanca), y construisit une mosquée, des écoles, des hammams et des remparts. Il fonda Essouira (Mogador) en 1765 et reconquit Mazagan en 1769 [...] Ce dynaste bâtisseur manifesta un grand attachement pour Marrakech où il fit entreprendre des travaux de construction au Dar al-Beida, de restructuration dans le quartier de la kasbah mais aussi de restauration dans les jardins de l'Aguedal et des divers sanctuaires. Faisant œuvre de politique religieuse, il fit construire de nombreuses mosquées à Meknès, dont la mosquée Al-Azhar et divers oratoires.⁵⁸²

A Fès aussi, le sultan Moulay Abdallah a construit la mosquée Al-Azhar d'Erreçif et il a restauré la Bounanya. Essaouira est l'une des villes fondée par ce sultan. Il l'a dotée de structures importantes et d'un port moderne à l'image des ports européens.

Les siècles suivants resteront à l'école de Meknès ; mais, mise à part la fondation d'Essaouira (Mogador), ils ne verront pas d'autre fondation importante de ville. Cette dernière est l'œuvre de Sidi Mohamed ben Abdallah (1757-1790), un des plus grands constructeurs de la dynastie chérifienne. Sa décision était prise, pour la concrétiser, il fait appel au concours d'un architecte français, l'avignonnais Cornut.⁵⁸³

Mohamed Ben Abdallah s'inspirait des modèles architecturaux européens, mais en se basant sur l'héritage ancestral. Ses œuvres architecturales (palais, mosquées et médersas) sont d'une qualité très particulière et se distinguent par la simplicité des formes simples et des décors moins chargés.

L'empreinte des sultans Alaouites qui ont suivi Mohamed Ben Abdallah est présente dans plusieurs villes marocaines. Leurs apports sont venus enrichir l'héritage acquis. Les sultans Moulay Slimane (1792-1822), Moulay Abd Al Rahman (1822-1859) ou Moulay Hassan Ier (1873-1894) avaient montré un intérêt d'architecture et de décor en laissant des œuvres singulières.

Sur le plan politique, la tendance moderniste s'est manifestée sous le règne de Moulay Hassan I qui a entamé des réformes politiques visant la modernisation de l'appareil du Makhzen.

Plusieurs tentatives furent alors mises en œuvre pour moderniser le Maroc : organisation du Makhzen, envoi d'étudiants à l'étranger. Malgré tous ces efforts, son œuvre de développement demeura incomprise. On peut citer à son actif, à Fès, la rénovation de la fabrique d'armes ou Makina, la construction de l'arsenal en 1885, celle du Palais du Batha et du Palais Jamaï.⁵⁸⁴

L'art alaouite se sert du legs artistique des dynasties antérieures en manifestant de nouveaux apports et en développant les modes précédents.

⁵⁸²Camabazard-Amahan C., 1990, p 53

⁵⁸³Touri A., 1990, p 14

⁵⁸⁴Camabazard-Amahan C., 1990, p 54

L'art, à l'époque alaouite, vit sur la répétition de formules enracinées dans le pays. Mais chaque règne est empreint cependant d'un style particulier propre à chaque sultan. Ainsi l'art de Moulay Ismail à Meknès est un art imposant et puissant. Sa ville impériale aux épais murs de pisé n'est pas sans évoquer l'architecture fortifiée des ksour de ses aïeux. Sous sidi Mohamed ben Abdallah, les constructions présentent des particularités nouvelles, car, bien qu'elles soient dans la tradition hispano-mauresque, leur plan et leur plastique monumentale révèlent bien des influences européennes.⁵⁸⁵

Les matériaux employés par les Alaouites avaient déjà attesté leur fonctionnement chez les autres dynasties : bois de cèdre et des zelliges. L'architecture civile et religieuse se caractérise, dans les différentes villes, par son inspiration des constructions dynastiques, des palais.

L'action des sultans ne manqua pas non plus d'influencer les hauts fonctionnaires du makhzen (Etat) et les riches commerçants des principales villes. Ceci est surtout très net dans les architectures civiles plus réceptives aux nouveaux apports, ce qui permet une renaissance de la création, même si, de manière générale, on reste attaché aux formes traditionnelles.⁵⁸⁶

Si cette architecture alaouite présente un style unique dans les palais et les grandes mosquées, elle se caractérise, dans les demeures privées et dans les sanctuaires, par une certaine diversité.

Sous les dynasties chérifiennes, l'architecture civile et religieuse qui est du domaine dynastique comme les palais et les grandes mosquées, présente une réelle unité du style. En revanche, dans les petits sanctuaires et dans les maisons, qui sont l'expression du quotidien, on peut déceler trois écoles régionales : Rabat-Salé, Fès et Meknès, et Marrakech.⁵⁸⁷

L'école de Rabat salé est marquée par l'influence almohade, manifestée dans la forme des portes et l'emploi de la pierre taillée et sculptée. A cela s'ajoute, dès le XVII^{ème} siècle des thèmes de la renaissance espagnole manifestée dans le style mouluré des arcs en plein-cintre surhaussé. L'école de Fès-Meknès est marquée par l'influence mérinide à la fois dans le style des bâtisses comme dans les décors. Finalement, l'école de Marrakech utilise des matériaux spécifiques de construction comme le pisé et la brique, ce qui la rend proche du caractère rural.

A l'époque alaouite, une attention a été accordée à l'architecture des zones rurales et périphériques. L'exemple nous est donné par l'architecture des oasis qui suscite l'admiration.

En dehors des villes, et jusque dans les régions les plus reculées, l'époque alaouite a su maintenir une vitalité équivalente qui renforce l'originalité artistique du Maroc. Les vieilles architectures des oasis, par exemple, forcent aujourd'hui l'admiration. [...] Elles perpétuent un savoir-faire qui ne devait rien ou presque, aussi bien dans la pratique que dans la décoration, aux techniques citadines.⁵⁸⁸

⁵⁸⁵Camabazard-Amahan C., 1990, p 54

⁵⁸⁶Touri A., 1990, p 15

⁵⁸⁷Camabazard-Amahan C., 1990, p 54

⁵⁸⁸Touri A., 1990, p 15

De la même manière pour l'art mobilier que pour l'art immobilier, l'empreinte du passé est restée présente, avec un encouragement des créations nouvelles. L'apport lié au savoir-faire et au génie des artisans locaux était le bienvenu.

Sur le plan des arts mobiliers, on retrouve les mêmes caractéristiques : en milieu citadins, nous constatons une fidélité aux formes héritées du Moyen-âge et enrichies par les apports andalous et morisques de lendemain de la *Reconquista*. [...] Chaque technique-céramique, broderie, tissage, tapisserie, ou arts du bronze et du livre-avait le soin propre et bien distinct.⁵⁸⁹

Les artisans citadins ont été regroupés dans des corporations ce qui a permis une certaine finesse et un certain développement de leurs techniques. Ce n'était pas le cas des artisans ruraux qui travaillaient de façon privée et exclusive. Toutefois, les œuvres rurales ne manquaient pas aussi de génie et de finesse.

En milieu rural, les arts familiaux gardent une vitalité incomparable et une grande variété. Ils ont un caractère très différent de ceux des villes : la poterie et plus rustique mais tout aussi élégante de forme, les étoffes et les tapis, avec davantage de rehauts de couleurs, sont presque exclusivement décorés de motifs géométriques. Mais au-delà de ces traits communs, chaque productions reste attachée à son territoire et en traduit la sensibilité et le dynamisme.⁵⁹⁰

Cela a permis, en définitive, la diversification des productions artisanales.

En plus de son identité caractérisée par des emprunts historiques, le Maghreb a accueilli, sur le plan ethnique et linguistique, plusieurs vagues d'immigrants et plusieurs langues ce qui a enrichit son substrat identitaire.

2. Identité linguistique et ethnique au Maghreb

La société maghrébine est composée de différents groupes ethniques et de plusieurs communautés : amazighes, arabes, africains, juifs, et même européens. Nous pouvons ainsi dire que la société maghrébine est multiethnique, multilinguistique, plurielle, mais elle est aussi fortement régionaliste.

Les caractères pertinents selon lesquels on distingue des groupes au Maghreb sont soit linguistiques soit ethniques. Toutefois les particularités ne sont pas seulement extrinsèques en concernant des différences entre les groupes, sinon qu'elles sont aussi intrinsèques, liées aux différences existantes à l'intérieur d'un même groupe. Ces différences intrinsèques sont liées au critère géographique qui fait que dans une même aire linguistique ou ethnique, des différences se manifestent d'une région à l'autre. Les termes « arabe », « amazighe » se réfèrent à la fois à la langue, à la culture, mais aussi à l'homme (ethnie). Ce sont là deux ensembles extrinsèquement différents. Mais géographiquement, des différences culturelles se notent entre la culture d'un amazighe ou d'un arabe du nord et celle d'une amazighe ou d'un arabe du sud.

⁵⁸⁹Touri A., 1990, p 16

⁵⁹⁰*Ibidem*, p 16

A la base de chaque culture se trouve un peuple et entre les deux se trouve l'identité et cette dernière est manifestée par la langue et par d'autres dispositifs matériels et immatériels.



2.1 Identité linguistique

Un des caractères pertinents qui définissent l'identité d'un peuple est sa langue. Cette dernière constitue un élément garant de l'identité et un caractère pertinent qui sert à spécifier sa culture.

Dans le cas du Maghreb, les langues en présence sont diverses : arabe, amazighe, français et espagnol. Elles témoignent du caractère pluriel de la société ce qui nous mène à confirmer la diversité de l'identité culturelle maghrébine. Les expressions linguistiques ne sont pas seulement diverses en nombre, mais aussi en variantes. En plus d'avoir plusieurs langues, on distingue dans l'arabe et l'amazighe plusieurs variantes : d'un côté, l'arabe classique et l'arabe classique et de l'autre côté l'amazighe du Rif, du Moyen Atlas, du Sous, du Chawiya et du Mزاب, etc. Cette mosaïque linguistique et culturelle reflète le caractère dynamique caractérisant le Maghreb dans l'histoire.

Un ensemble de facteurs historiques ont enrichi le paysage linguistique maghrébin et ont été décisif dans l'implantation de nouvelles langues : l'islamisation, la colonisation et les migrations. Il est, ainsi, évident qu'on ne peut pas dissocier la pénétration des langues des faits historiques. En fait, l'amazighe est la langue la plus ancienne du Maghreb et avec l'islamisation, l'arabe s'est introduit et il a pris une place maîtresse dans la région en étant la langue du coran et des pratiques religieuses. Avec la colonisation, le français s'est imposé en devenant une langue officielle au Maghreb. Dans le cas du Maroc, l'espagnol est aussi devenu une langue officielle dans des zones soumises par l'Espagne (au Nord et au Sud du pays). Toutefois, en raison du caractère du régime politique établi dans le pays (le protectorat), un bilinguisme est adopté puisque le français était utilisé aux côtés de l'arabe. Mais l'amazighe était négligé et son usage était restreint à des zones amazighophones.

A l'époque postcoloniale, les pays du Maghreb nouvellement indépendant ont choisi d'arabiser tous les aspects de la vie publique. Vu le contexte politique à l'époque postcoloniale, marqué par une opposition entre des courants contradictoires pour le monopole du pouvoir politiques, le danger d'une fragmentation a mené les gouvernements issus de la colonisation à empêcher toute diversité culturelle et politique. Chaque domaine de la politique des pays maghrébins à l'époque s'articulait autour d'un seul principe (partie unique, langue unique, etc.). Les régimes accédés au pouvoir ont considéré que la diversité

culturelle et linguistique constituait un danger pour les états nouvellement indépendants exposés au risque de fractionnement. Toutefois, on peut constater que la politique linguistique d'homogénéité n'a réussi à écarter des sphères publiques que l'amazighe. Pour les autres langues, elles étaient présentes dans les domaines administratifs, médiatiques et éducatifs.

Le choix d'une arabisation absolue et systématique n'a pas tenu en considération la diversité de la réalité socioculturelle au Maghreb marqué par une présence forte des amazighes (et aussi de la langue française). L'amazighe est la langue maternelle de plusieurs maghrébins et c'est par son expression que les amazighes peuvent affirmer leur présence et manifester de la façon la plus accomplie leur identité au Maghreb. Le refus de reconnaître la diversité culturelle a provoqué un ensemble de réclamations et de manifestations de la part de plusieurs associations et intellectuels amazighes. Ce n'est que vers la fin du XX^{ème} siècle et les débuts du XXI^{ème} siècle qu'une ouverture vers la culture amazighe, longtemps discriminée, s'est amorcée.

D'un point de vue administratif, les langues utilisées sont l'arabe, le français, et même l'espagnol. L'amazighe a un statut différent selon les pays.

2.1.1 La langue amazighe

Historiquement, l'amazighe peut être considéré comme la plus ancienne langue au Maghreb. Son origine comme celle des amazighes demeurent sujettes à controverse. Les écrits font remonter son histoire à plus de 5000 ans. « L'amazighe constitue la langue la plus anciennement attestée dans le pays⁵⁹¹ et au Maghreb en général. En effet, des documents archéologiques de l'Égypte ancienne font remonter l'histoire écrite des amazighes (les berbères) à 5000 ans au moins (v. Yvcichl, 1988). »⁵⁹²

Dès l'antiquité, l'amazighe avait des contacts avec les langues des grandes civilisations de la Méditerranée comme le phénicien, le grec et le latin. Durant l'époque islamique, la langue arabe s'est implantée en Afrique du nord et à partir du XX^{ème} siècle, la langue française s'est ajoutée pour enrichir le paysage linguistique de la région. Cela a causé une certaine concurrence entre les différentes langues. L'amazighe était toujours tenu, dans son histoire, de résister face à divers idiomes et à diverses politiques qui l'avaient mis en marge. S'il a pu être préservé, au côté de l'arabe et du français, jusqu'à nos jours, c'est grâce à ses usagers dont plusieurs ont été installés dans des régions difficiles d'accès. Certaines régions et vu leur enclavement géographique, ont été moins touchées par l'arabisation que d'autres : Rif, Haut-Atlas, Kabylie...). Cette préservation de la langue a permis aux amazighes de préserver, en définitive, leur identité.

La politique d'arabisation adoptée par les états à l'époque postcoloniale s'est heurtée aux résistances des populations et le printemps berbère de 1980 a permis

⁵⁹¹L'auteur se réfère au Maroc

⁵⁹²Boukous A., 1995, *Société, langues et cultures au Maroc. Enjeux symboliques*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat (240 p) p 18

l'expression de demandes d'officialisation de l'amazighe en Kabylie puis d'autres régions d'Algérie (Aurès, Mzab, etc.).

L'amazighe a été pour longtemps un objet de revendications de la part des mouvements organisés. Les amazighes appellent à la reconnaissance des spécificités de leur culture, et en définitive, à l'affirmation de leur identité.

C'est au moyen de la langue (kabyle, chaoui, chleuh...) que sont véhiculées les valeurs qui forment l'essentiel culturel de la revendication berbère. Dans cette autre stratégie de réappropriation de l'identité communautaire longtemps frappée d'interdit par la culture officielle, c'est dans le « son » de l'acte de parole que va s'énoncer pour se construire la relation symbolique avec le « sens » identitaire recherché.⁵⁹³

L'amazighe s'est pour longtemps resté présent dans la réalité et pas dans les faits. On peut inventorier plusieurs zones dont la présence amazighe est plus visible. On distingue, au Maroc, trois aires géographiques et linguistiques amazighes : le *tarifit* implanté généralement au Rif et au Nord-Est, le *tamazight* implanté au Moyen-Atlas et les régions environnantes et le *tachelhit* implanté généralement au Haut-Atlas et au Sous. A cette même aire est rattachée la variante judéo-berbère. En Algérie on compte plusieurs variantes, le chaoui parlé dans les Aurès et dans la partie orientale de la Tunisie. Le kabyle et le chénoui utilisés dans la partie nord-centrale du pays. Le mozabite utilisé au centre du pays. Le touareg, (divisé en *tamahaq* et *tamacheq*) est utilisé au sud du pays. A ces ensembles linguistiques s'ajoutent d'autres variantes comme la chelha de Tlemcen, la targant d'Ourghla et le parler zénèthe des Gourara. En Tunisie, l'amazighe est parlé dans quelques villages considérés de semi-berbère autour de Djerba, de Gafsa et de Sbeitla.

Les amazighes disposent d'une langue qui marque leur identité, et même s'ils sont encore renvoyés à des régions précises, qualifiées historiquement comme des bases d'implantation de l'amazighe, il est aujourd'hui intéressant de constater que l'amazighe est partout présent : dans des zones rurales comme urbaines.

Présentement, la langue amazighe est fractionnée en aires dialectales ; elle est employée surtout à travers les régions rurales, voire montagneuses, elle est aussi de plus en plus en usage dans les villes, suite à l'exode rural des amazighes et à l'urbanisation des régions amazighophones.⁵⁹⁴

C'est pour cette raison que les maghrébins sont soit des arabophones ou des amazighophones qui parlent arabe.

Mais, ce n'est que vers les débuts du nouveau millénaire qu'un intérêt est donné à la dimension amazighe de l'identité maghrébine, longtemps négligée. L'ouverture vers la culture amazighe s'est formellement révélée au Maroc depuis l'avènement du roi Mohamed VI. Dans un cadre de compromis consistant dans la reconnaissance de la diversité culturelle du pays, de sa richesse grâce à cette culture, elle a commencé à acquérir graduellement une place dans le paysage

⁵⁹³Thaâlibi B.M., 2000, *L'identité au Maghreb, l'errance*, Kasbah Editions, Alger, p 12

⁵⁹⁴Boukous A., 1995, p 18

culturel global. Dans le dahir portant la création de l'Ircam, la culture amazighe est considérée comme l'héritage commun de tous les marocains. « La culture amazighe constitue un élément principal de la culture nationale et un patrimoine culturel dont la présence est manifestée dans toutes les expressions de l'histoire et de la civilisation marocaine. »⁵⁹⁵ Dans la dernière constitution du premier juillet 2011, la langue amazighe a acquis le statut de langue officielle.

En Algérie, l'ouverture vers la langue et la culture amazighe, longtemps discriminée, s'est amorcée depuis les années quatre-vingt-dix. Le pouvoir algérien a reconnu l'amazighe comme une langue nationale d'après la loi n° 02-03 du 10 avril 2002 portant révision constitutionnelle. Toutefois, si la langue amazighe, parlée par des millions d'algériens est reconnue, seul l'arabe garde le statut de « langue officielle ». Le refus d'élever l'amazighe au statut de langue officielle contribue à maintenir la tension sur la question linguistique et identitaire en Algérie.

En Tunisie, longtemps marginalisés par le pouvoir tunisien aligné sur l'idéologie arabo-musulmane, les amazighes tentent, depuis la révolution de 2011 de faire revivre leur culture dans le pays.

Un vrai mouvement de fond s'est amorcé depuis mars 2011. Il a conduit à la création des premières associations amazighes en Tunisie (ACAT, Association de Protection du Patrimoine de Tamazret, FAT...) jusqu'à l'organisation du 6e Congrès Mondial Amazighe à Djerba.⁵⁹⁶

La langue amazighe dispose même d'un caractère, le tifinaghe, qui permet de transcrire cette langue et de diffuser le savoir. On compte actuellement plusieurs ouvrages, recherches et traductions faites en tifinaghe et même des chaînes de télévision ont vu le jour en diffusant différents programmes en amazighe.

Alphabet tifinaghe

De façon simple, nous pouvons dire que le tifinaghe est l'ensemble des caractères qu'on utilise pour écrire la langue amazighe. Archéologiquement, le tifinaghe est déjà présent dans les inscriptions sur pierre qui relèvent de l'art rupestre, « c'est dans cet alphabet que sont rédigées les inscriptions anciennes dites « libyco-berbères » relevées partout en Afrique du Nord et au Sahel, de la Méditerranée au sud du Niger et des Iles Canaries à la frontière ouest de l'Egypte. »⁵⁹⁷ La langue amazighe est sans doute issue du libyque ancien. « On ne sait pas grand-chose de la langue libyque, ancêtre des dialectes berbères. Les inscriptions ne sont pas rares, beaucoup semblent tardives, contemporaines de Carthage et de Rome ; presque toutes sont indéchiffrables. Les signes ressemblent au tifinaghe, actuelle écriture

⁵⁹⁵Dahir n° 1-01-299 portant création de l'Institut royal de la culture amazighe (IRCAM) 2001

⁵⁹⁶Arrami S., « En Tunisie, les Amazighs font entendre leurs voix » [archive], Tunisie berbère, 29 décembre 2011 : <http://www.tunisie-amazigh.com/articles/en-tunisie-les-amazighs-font-entendre-leurs-voix-325-29122011>

⁵⁹⁷Ameur M. et Al. 2004, *Initiation à la langue amazighe*, publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe Centre de l'Aménagement Linguistique (CAL), Série : *Manuels* - N 1 -, Rabat.

des Touaregs. »⁵⁹⁸ Sur la base des variantes touarègues, l'Académie Berbère a développé, dès la fin des années soixante, le néo-tifinaghe. C'est un système alphabétique standard qui a servi pour écrire la langue amazighe.

Dans le cas du Maroc, l'Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM), créé en 2001 a développé un système : *Alphabet Tifinaghe-Ircam*, ayant pour objectif la normalisation de la graphie, en tenant compte, dans l'élaboration de ce caractère, de quatre principes : l'historicité, la simplicité, l'univocité du signe et l'économie.

Cet institut a pu donner une impulsion à la culture amazighe en renforçant sa place dans l'espace éducatif, socioculturel et médiatique national (recherches, enseignements, publications, médias, etc.). Nonobstant, il faut signaler que le choix du caractère à utiliser pour transcrire l'amazighe avait suscité, en 2003, de grands débats au sein de la classe politique et culturelle et au sein des membres de l'IRCAM. On avait trois propositions à l'époque pour la transcription de l'amazighe :

1. Soit qu'on utilise le caractère arabe (exemple pour écrire "amane" (l'eau en amazighe) on écrit "امان",
2. Soit qu'on utilise le français "amane",
3. Soit le tifinaghe "ⵎⴰⵏ".

La dernière formule a été adoptée sur une base démocratique grâce au vote de la majorité des membres du conseil administratif de l'IRCAM. Le caractère tiphinaghe constitue aujourd'hui un des éléments de la spécificité linguistique amazighe et un symbole majeur de l'identité de cette langue. Les lettres amazighes qui s'utilisent aujourd'hui par l'IRACAM sont les suivantes :

⁵⁹⁸Brignon J. et Al., 1967, p 15

Prononciations	Lettres Tifinaghes	Correspon- dances latines	Exemples
ya	ⴰ	a	ⵜⴰⴱⴰⴷⴰⵜ: <i>tabrat</i> (la lettre-postale)
yab	ⴱ	b	ⴰⴱⴰ: <i>arba</i> (le garçon)
yag	ⴳ	g	ⴰⴳⴰⴷ: <i>argaz</i> (l'homme)
yag ^w	ⴳⵍ	g ^w	ⴰⴳⴰⵍⵎ: <i>aggou</i> (la fumée)
yad	ⴷ	d	ⴰⴱⴷⴰ: <i>abrid</i> (le chemin)
yaḍ	ⴷⵉ	ḍ	ⴰⴱⴷⵉ: <i>adaḍ</i> (le doigt)
yey	ⵉ	e	ⴰⵉⵉⵉⵉⵉ: <i>ajejjiy</i> (la fleur)
yaf	ⴼ	f	ⴰⴱⴼ: <i>asif</i> (la rivière)
yak	ⴽ	k	ⴰⴽⴰⵎ: <i>aksum</i> (la viande)
yak ^w	ⴽⵍ	k ^w	ⵎⴽⵍⴰⵎ: <i>lknanch</i> (les livres)
yah	ⴰ	h	ⴰⴱⴰⵢⵏ: <i>ahitur</i> (la peau)
yaḥ	ⴰⵢ	ḥ	ⴰⵢⵢⵢⵎ: <i>ahjjam</i> (le tatouage)
yaε	ⵏ	ε	ⴰⵏⴰⵢ: <i>a'ban</i> (le vêtement)
yax	ⴷ	x	ⵉⵏⵏⵉ: <i>ikhf</i> (la tête)
yaq	ⵓ	q	ⴰⵓⵓⵓⵓⵓ: <i>taqbilt</i> (la tribu)
yi	ⵢ	i	ⵉⵎⵎⵎⵎⵎ: <i>ihmmamu</i> (les pigeants)
yaj	ⵢ	j	ⵜⵢⵢⵢⵢⵢ: <i>tijmt</i> (l'étang)
yal	ⵢ	l	ⴰⵢⵢⵢⵢⵢ: <i>tamlalt</i> (la gazelle)
yam	ⵎ	m	ⴰⵎⵎⵎⵎⵎ: <i>amdyaz</i> (le poète)
yan	ⵏ	n	ⴰⵏⵏⵏⵏⵏ: <i>alln</i> (les yeux)
yu	ⵓ	u	ⴰⵓⵓⵓⵓ: <i>anbdu</i> (l'été)
yar	ⵓ	r	ⴰⵓⵓⵓⵓ: <i>ayur</i> (le mois/ la lune)
yaṛ	ⵓⵣ	ṛ	ⴰⵓⵓⵓⵓ: <i>anzar</i> (la pluie)
yaŷ	ⵓ	ŷ	ⴰⵓⵓⵓⵓ: <i>ayyu</i> (le lait)
yas	ⵓ	s	ⵉⵏⵏⵏⵏⵏ: <i>islli</i> (la pierre)
yaṣ	ⵓⵣ	ṣ	ⴰⵓⵓⵓⵓ: <i>asyyađ</i> (le chasseur/ le pêcheur)
yac	ⵔ	c	ⴰⵔⴰⵔⴰⵔ: <i>achbboud</i> (la branche de l'arbre)
yat	ⵜ	t	ⵜⵓⵓⵓⵓ: <i>tirra</i> (l'écriture)
yaṭ	ⵜⵉ	ṭ	ⴰⵔⵔⵔⵔⵔ: <i>tamttut</i> (la femme)
yaw	ⵓ	w	ⴰⵓⵓⵓⵓ: <i>awal</i> (la parole)
yay	ⵓ	y	ⵉⵏⵏⵏⵏⵏ: <i>iydi</i> (le chien)
yaz	ⵓ	z	ⵜⵓⵓⵓⵓ: <i>tinzi</i> (l'éternuement)
yaẓ	ⵓⵣ	ẓ	ⴰⵓⵓⵓⵓ: <i>azru</i> (le rocher)

Tableau 7 : Le tifinaghe IRCAM

2.1.2 La langue arabe

Au Maghreb, on distingue, dans l'arabe, deux variantes : l'arabe classique et l'arabe dialectal. L'arabe classique est la langue officielle utilisée généralement dans les sphères administratives, éducatives, médiatiques, religieuses, politiques juridiques et culturelles. Quant à l'arabe dialectal, il est utilisé pratiquement partout dans la vie quotidienne, en dehors des sphères régulières. La distinction entre les deux variantes peut être perçue comme une séparation d'une culture savante

exprimée à travers l'arabe classique d'une culture populaire incarnée dans l'arabe dialectal.

L'Arabe classique

L'arabe classique est plus ancien que l'arabe dialectal vu que ce dernier est développé en croisant l'arabe, l'amazighe, le français, et même l'espagnol. De façon général, « l'histoire de la présence de la langue arabe [classique] au Maroc [et au Maghreb] peut être segmentée en quelques phases relativement nettes : l'intromission au VII^{ème} siècle, l'implantation au IX^e siècle, le renforcement au XII^{ème} siècle et enfin la consolidation au XV^{ème} siècle. (v. G. Marçais 1946, Terrasse, 1949). »⁵⁹⁹ Différentes phases peuvent être donc distinguées dans l'ancrage de la langue arabe au Maghreb.

1. Le VII^{ème} siècle a connu l'arrivée des premières troupes d'Oqba Bnou Nafi vers 640 et puis de Moussa Ibnou Noussayr vers 711. A cette époque, « il est vraisemblable que la densité de la présence de la langue arabe était alors négligeable dans la mesure où le nord-ouest du Maroc était quasiment la seule région concernée par la présence de l'arabe ; cette région constituait une zone de passage vers l'Espagne qui était semble-t-il l'objectif premier de la conquête, le peuplement arabe y était donc faible. »⁶⁰⁰

2. Après l'époque d'intronisation, l'arabe commence son installation au Maghreb avec la création des cités arabo-musulmanes dotées de centres d'enseignement de cette langue (comme c'est le cas d'*Alkarawiyyine* à Fès créé au IX^{ème} siècle). C'était une époque d'installation de cette langue et elle était encore moins étendue.

L'arabisation est le corollaire de l'islamisation, mais infiniment moins étendue. Après une courte période de bilinguisme, l'arabe remplace le latin comme langue officielle sur les monnaies et dans l'administration. Le latin se maintient au moins comme langue de culte chez les chrétiens. Les gens des campagnes continuent à parler berbère, et ils représentent l'immense majorité. Au début du III^{ème} siècle (IX^{ème}) on peut considérer que l'arabe n'est parlé que dans quelques villes par de petits groupes gravitant autour du pouvoir.⁶⁰¹

3. Du XII^{ème} au XIV^{ème} siècle, la présence arabe au Maghreb a connu un renforcement par l'avènement, d'abord, de tribus hilaliennes et ensuite *mâaquiliennes*. « Les *Daoui Hassan*, l'une des branches importantes des *Beni Ma'qil*, conquièrent le Sahara et la Maurétanie actuelle vers le début du XV^e siècle reléguant ainsi les *Znaga amazighophones* vers le fleuve Sénégal. »⁶⁰²

4. Finalement, l'arrivée des andalous chassés d'Espagne par la Reconquista chrétienne au XV^{ème} siècle a permis de consolider la présence de l'Arabe au Maghreb. « L'immigration des andalous accentue le processus d'arabisation des

⁵⁹⁹Boukous A., 1995, p 20

⁶⁰⁰*Ibidem*, p 20

⁶⁰¹Brignon J. et al, 1967, p 53

⁶⁰²Boukous A., 1995, p 21

communautés amazighes environnantes, en particulier les Ghomara du Détroit de Gibraltar, les Sanhadja de la région d'Ouezzane et ceux de Séfrou. »⁶⁰³

Si la langue arabe, et en partant de cet héritage, a occupé dès le Moyen-âge une place centrale au Maghreb, elle est rentrée, dès l'époque coloniale, en concurrence avec la langue française. Les nationalistes se sont servis de l'héritage arabo-islamique pour garantir l'unicité et élaborer une identité nationale homogène. Même après l'indépendance, la politique postcoloniale des pays maghrébins est axée autour d'un pouvoir central unique, d'une langue unique (l'arabe) et d'une religion unique (l'islam). La diversité était perçue comme un danger qui peut mener à la division. Une politique d'arabisation a été menée ce qui a permis de consolider la langue arabe dans les pays maghrébins indépendants. Elle y représente la langue officielle, administrative et liturgique.

L'Arabe dialectal

L'arabe dialectal s'est développé dans les pays du Maghreb qui n'utilisent plus d'arabe classique dans leur vie quotidienne, que ce soit dans la rue ou à la maison. Cet arabe dialectal est issu, *grosso modo*, du croisement de différentes langues : principalement l'arabe classique, l'amazighe et le français. C'est pour cette raison qu'on peut trouver, aujourd'hui, à la fois des mots arabes comme (*chajra* (arbre), *rajl* (homme), *kitab* (livre)). Comme on peut trouver des termes amazighes comme *afia* (*l'afite*) (feu), *hrira* (*tahrirt*) (soupe), *ssarout* (*tasarout*) (clé). On peut trouver aussi des termes français comme rond-point, *tomobile* (automobile) et *pilanti* (penalty).

Les dialectes arabes sont divers entre les pays du Maghreb et à l'intérieur de chaque pays. La diversité dans le temps et dans l'espace est le résultat de particularités liées aux origines et à l'histoire de chaque communauté linguistique.

Dans le cas du Maroc, « les travaux de dialectologie arabe (v. bibliographie dans Youssi, 1989 b) distinguent dans cette entité abstraite appelée *arabe dialectal marocain* un certain nombre de variétés, à savoir les parlers citadins utilisés dans les villes traditionnelles à dominante andalouse (y compris les parlers juifs, v. Brunot et Malka, 1939), les parlers montagnards de Jbala et les parlers bédouins (d'origine hilalienne ou ma'quilienne) des plaines atlantiques, du bassin de la Moulouya, des plateaux du Maroc oriental, du Tafilalet et du Sahara occidental.⁶⁰⁴

Quatre variantes sont ainsi à déceler au Maroc, liées à une répartition géographique différente :

Le premier parler et l'arabe dialectal citadin ou (*mdini*) utilisé dans les villes historiques qui ont connu une concentration andalouse Tétouan, Fès, Rabat, etc. Le deuxième parler est montagnard (*jablé*) utilisé au Nord-Ouest. Le troisième parler est bédouin (*arobi*) utilisé par les populations installées dans le long des plaines atlantiques (du Gharb à Doukkala, etc.). Ce parler s'étend aussi jusqu'à l'intérieur du pays dans le Haouz de Marrakech, le Tadla et le Sousse. Un quatrième parler

⁶⁰³Boukous A., 1995, p 21

⁶⁰⁴*Ibidem*, p 21

concerne le Hassani du Sahara. A travers l'arabe dialectal, la culture populaire au Maghreb est forgée.

2.1.3 La langue espagnole

Le premier moment de la présence de l'espagnol au Maghreb date du XV^{ème} siècle ou des vagues de Mauresques se sont réfugiés en Afrique du Nord pour fuir la reconquista espagnole. Deux autres moments seront encore décisifs dans l'implantation de l'espagnol et qui concernent uniquement le Maroc : l'installation de colons espagnols au Sahara dès 1885 et l'instauration du protectorat dans les zones nord du pays en 1912.

L'espagnol s'est implanté relativement très tôt en terre marocaine. Il était d'abord parlé par les mauresques et les juifs d'origine hispanique qui se sont réfugiés principalement à Tétouan, Fès, Rabat et à Salé entre le XV^{ème} siècle et le début du XVII^{ème} siècle. La présence de l'espagnol est renforcée par la colonisation espagnole dont les débuts remontent à la fin du XIX^{ème} siècle dans les présides (Traité de 1860-61, Convention de Madrid 1880). Le début du XX^{ème} siècle consacre la présence de l'espagnol avec le Traité d'Algésiras de 1906 et surtout à partir de 1911 après l'occupation militaire de la zone nord du Sebou et à la Moulouya, en plus de la zone sud (Sidi Ifni et Sahara occidental) entamée dès 1885. Le statut de la zone sous protectorat espagnol était régi par le traité franco-espagnol du 27 novembre 1912.⁶⁰⁵

Si la langue espagnole dominait à l'époque coloniale dans des zones septentrionales et méridionales du Maroc, elle a cédé, depuis la décolonisation, sa place à la langue arabe. La récupération d'Ifni en 1958 et l'organisation de la Marche verte vers le Sahara sous domination espagnole étaient des événements majeurs qui ont contribué à limiter la langue espagnole à quelques sphères purement administratives⁶⁰⁶ et à quelques usagers.

2.1.4 La langue française

Si l'espagnol est relativement ancien au Maroc, le français s'est implanté très tôt en Algérie. Le pays était soumis dès les années trente du XIX^{ème} siècle et trois départements constituaient l'Algérie française dont la langue dominante était le français : Oran, Alger et Constantine.

La Tunisie a été soumise en 1881, mais pour le Maroc ce n'est qu'en 1912 que le protectorat est signé en faisant du français la langue officielle des institutions coloniales.

Sur le plan des institutions scolaires et éducatives, le français était la langue d'enseignement exclusive dans les établissements français, ouverts aux élèves d'origine européenne et aux élèves musulmans nantis, et dans les écoles de l'Alliance Juive universelle. Le français représentait la langue principale dans les écoles de fils de notables, dans les Ecoles franco-musulmanes, les

⁶⁰⁵Boukous A., 1995, pp 22-23

⁶⁰⁶La langue espagnole est encore en usage au sein du Ministère de l'intérieur.

Ecoles franco-berbères et dans les institutions de formation des cadres du protectorat comme l'Institut de Hautes Etudes Marocaines.⁶⁰⁷

Avec la colonisation, le français a été imposé en devenant, d'un point de vue administratif, une langue officielle au Maghreb. Au Maroc, le français et l'espagnol ont été utilisés parallèlement avec la langue arabe en raison du régime politique particulier adopté dans le pays consistant dans le protectorat qui permet une gestion mixte de certains domaines par l'administration du protectorat et le sultan.

Les textes officiels sont alors publiés en version française et en version arabe... L'amazighe, quant à lui, est, à cette époque déjà, mis aux oubliettes ce qui ne va pas être sans conséquences plus tard sur les politiques linguistiques du Maroc indépendant.⁶⁰⁸

Aujourd'hui encore, la langue française reste très répandue au Maghreb, notamment dans les sphères de l'administration, de l'enseignement, de l'information et de la politique. En dehors des réunions de la ligue arabe, les responsables politiques maghrébins se présentent comme des francophones dans l'échange avec leurs homologues étrangers.

2.2 Identité ethnique

D'un point de vue historique, nous pouvons dire que le substrat ethnique au Maghreb est amazighe. Mais la population berbère autochtone s'est, ensuite, métissée avec d'autres, en particulier la population arabe installée avec l'arrivée de l'islam. C'est pour cette raison que, religieusement, presque la totalité de la population maghrébine est de confession musulmane sunnite, suivant le rite malékite. Toutefois, en plus des arabes et des amazighes, d'autres communautés minoritaires sont présentes au Maghreb : les juifs, les européens et les africains. Leur nombre est moins important par rapport à l'ensemble de la population qu'on peut qualifier d'arabo-amazighe.

A chacune des communautés sont liés des réalités, et même parfois des stéréotypes. En évoquant la communauté amazighe, on évoque une langue, une histoire et une originalité en Afrique du Nord. On évoque aussi l'aspect tribal et l'opposition entre un modèle social « nomade » et un autre « sédentaire ». En évoquant la communauté arabe, on évoque surtout l'apport islamique et l'héritage oriental apporté en cette terre africaine. Pour la communauté afro-maghrébine, sa présence est liée à des échanges commerciaux qui datent au moins du Moyen-âge. La communauté juive est présente depuis une époque reculée et sa croissance ou même sa diminution en nombre est le produit de différentes circonstances. Pour la communauté européenne, elle est surtout installée à l'issue de l'événement majeur

⁶⁰⁷Boukous A., 1995, p 23

⁶⁰⁸Quitout M., 2007, *Paysage linguistique et enseignement des langues au Maghreb, des origines à nos jours*, l'Harmattan, Paris, pp 50-51.

qui a marqué le XX^{ème} siècle, à savoir la colonisation et les liens qui se sont tenus à l'époque postcoloniale entre le nord et le sud de la Méditerranée.

Ces dernières années, on peut constater un retour graduel de certains européens qui s'installent surtout au Maroc vu la stabilité politique du pays et qui créent des projets générateurs de revenus.

2.2.1 Les amazighes

De façon générale, l'histoire anthropologique et ethnique de l'Afrique du Nord commence avec le peuplement le plus ancien connu dans la région : celui des amazighes (pluriel de Amazighe qui signifie « homme libre puis noble »). Leur arrivée à l'aube de l'histoire reste une énigme, mais ce qui est attesté, c'est qu'ils ont précédé de loin les phéniciens, les carthaginois et bien sûr les romains. Concernant l'origine anthropologique des amazighes, il semble qu'ils tirent leurs origines préhistoriques des hommes qui les ont précédés : les hommes d'Afalou « Groupe de l'homo sapiens » et les « Pré-méditerranéens ».

Les préhistoriens postulent que les amazighes se sont installés en Afrique du Nord au Néolithique, certains les considèrent comme des autochtones, d'autres comme originaires de la rive nord de la Méditerranée, d'autres encore ramènent leurs origines au sud de la péninsule arabique ; l'origine des Amazighes est une question fortement marquée par les présupposées idéologiques.⁶⁰⁹

La question du peuplement de l'Afrique du Nord par les amazighes a intéressé, entre autres, les premiers préhistoriens qui ont travaillé sur la région à l'époque coloniale. « Les préhistoriens du Maghreb posent habituellement les questions suivantes : y'a-t-il eu un changement dans le climat du nord de l'Afrique ? D'où viennent les berbères ? Quelle est l'origine de leur langue ? Quelle est l'origine de leur culture, au sens américain ? »⁶¹⁰ En ce qui concerne la provenance des berbères; la période coloniale avait vu s'affronter deux écoles : celle qui voulait les rattacher aux populations d'Europe et celle qui voulait en faire des moyens-orientaux.

Les études anthropologiques et les trouvailles archéologiques tendent à l'heure actuelle, tout en maintenant une très grande marge d'incertitude, à prouver tout à la fois l'ancienneté et la diversité du peuplement maghrébin. Personne ne croit plus à la nouveauté des éléments négroïdes et « blonds », ni donc que la diversité anthropologique, telle qu'on l'avait décrite au début du siècle, exprime la succession de vague d'envahisseurs [...]. L'idée qui tend à se généraliser est que la majorité de la population est constituée par un mélange, qui s'est stabilisé au Néolithique, d'un vieux fond paléo-méditerranéen, et de deux groupes méditerranéens venant tous les deux de l'Asie occidentale mais entrant au Maghreb par deux voies différentes, l'un par le nord-est ou il a eu tendance à blanchir et l'autre par le sud-est, ayant fait un grand détour par l'Afrique orientale ou il s'est métissé de Noirs.⁶¹¹

⁶⁰⁹Boukous A., 1995, pp 18-19

⁶¹⁰Laroui A, 1975, p 16

⁶¹¹*Ibidem*, p 17

Cette théorie promue par Charles André Julien dans son livre *Histoire de l'Afrique blanche*,⁶¹² est restée prudente en insistant sur la diversité de l'origine des berbères, une donnée évidente, sans prévaloir l'une ou l'autre des théories ; ni l'orientale ni l'occidentale.

La variété des caractères physiques des peuples de l'Afrique du Nord, même dans des régions du Maghreb profond, est une vérité admise par les anthropologues.

La forme des crânes, la taille, la couleur de la peau, etc., varient de façon importante. Les apports de la période historique ont été relativement peu importants, et il semble bien que l'essentiel des mouvements de population se soient produits à la fin du Paléolithique et au Néolithique et se soient poursuivis à l'époque du bronze. Au Capsien et au Moullien, des hommes de race méditerranéenne ont envahi, par l'Est l'Afrique du Nord. Ils ont été rejoints par les pasteurs sahariens dont l'origine est sur le Haut-Nil. Des noirs ont pu se joindre à eux en très petit nombre. Du Nord de la péninsule voisine, les apports sont certains mais ne peuvent être évalués.⁶¹³

L'installation des amazighes en Afrique du Nord remonte à la plus haute antiquité et les premiers amazighes étaient plus des éleveurs que des agriculteurs.

Nous savons encore si peu de choses sur ces Libyco-berbères, ancêtres directes des berbères, qu'il ne saurait être question de faire un tableau même très sommaire. On peut seulement dire qu'il y'a des groupes de sédentaires chez qui l'agriculture est encore très fruste. L'élevage et l'économie pastorale ont certainement une importance plus grande que l'agriculture proprement dite.⁶¹⁴

Les premiers auteurs Grecs appellent les habitants de l'Afrique du Nord libyens, ou numides, c'est-à-dire nomades qui ne pratiquaient pas beaucoup l'agriculture. On admet généralement que les phénico-carthaginois ont joué un rôle dans l'apprentissage de l'agriculture aux premiers amazighes.

A l'époque punique, les berbères, à l'intérieur, étaient soit sujets tributaires (Lybiens vers l'Est) soit indépendants, mais en contact avec les puniques et subissent leur influence (les Numides dans la partie centrale du Maghreb), soit tout à fait étrangers au monde punique et le cas échéant hostiles (les Maures à l'ouest, les Gétules nomades au sud).⁶¹⁵

De toute façon, la culture amazighe est associée aux civilisations millénaires de la méditerranée. Dès les débuts de l'antiquité, les peuples de l'Afrique du Nord coexistent avec d'autres cultures étrangères. En 446 avant J.-C., Hérodote relate la réalité d'une coexistence entre des autochtones nord-africaines avec d'autres peuples. Dans son Histoire (livre IV, CLXVIII), il signale la présence, au sud de la méditerranée de deux peuples indigènes (les Libyens et les Ethiopiens) et de deux peuples étrangers (les Phéniciens et les Grecs).

⁶¹²Résumé par André Julien Ch., *Histoire de l'Afrique blanche*, Puf., coll. Que sais-je, 1966, p17-18

⁶¹³Brignon J. et Al., 1967, p 16

⁶¹⁴*Ibidem*, p 15

⁶¹⁵Chérif M., 1975, p 19

Les amazighes seront ensuite intégrés dans l'empire islamique. Même s'ils ont été intégrés dans le monde musulman, les amazighes ont aussi conservé leur originalité et leur langue en contribuant au rayonnement de la culture arabo-musulmane. Politiquement, des tribus berbères ont été derrière la création d'empires connus au Maghreb : les « Sanhadja » au sud étaient derrière la constitution de l'empire almoravide, les « Meşmouda » du centre étaient derrière la constitution de l'empire almohade et les « Zenâta » du nord- étaient à la base du pouvoir mérinide.

Avec la succession des civilisations et des impérialismes en Méditerranée, les changements au sein de la population maghrébine se sont accentués ce qui a engendré une diversité ethnique et culturelle. Sur le plan de l'organisation sociale des amazighes, certains font des anachronismes en plaquant les réalités sociales du XIX et XX siècle sur les premiers amazighes.

On a trop souvent pensé que cette société est immobile et l'on a voulu projeter dans le passé l'organisation que les européens ont découverte à leur arrivée. Il convient d'être prudent : même si l'évolution a été extrêmement lente et incomplète, il faut en tenir compte. Entre l'âge du bronze et l'arrivée des conquérants arabes quinze siècles se sont écoulés au moins, sur lesquels nous ne savons quasiment rien. On a peine à admettre cependant qu'il n'y ait pas de différence entre les hommes qui hantaient le *Yagour* vers 1500 et 1000 avant J.-C., et ceux qu'*Oqba* a rencontrés dans sa chevauchée.⁶¹⁶

De façon générale, il semble que l'organisation sociale des amazighes se constitue de deux unités : une petite unité ; la famille et une grande unité, la tribu.

L'organisation sociale et politique de ces hommes est inconnue. On suppose avec beaucoup de vraisemblance que la famille au sens très large est la base de l'édifice social. Plusieurs familles ou clans constituent une tribu et plusieurs tribus peuvent constituer une fédération, que des auteurs grecs ou latins ont appelée royaume.⁶¹⁷

2.2.2 Les arabes

Les arabes sont rentrés intensément en contact avec les amazighes dès la fin du VII et les débuts du VIII^{ème} siècle. Avec leurs efforts d'islamisation, la majorité des tribus berbères est convertie à l'islam. Les maghrébins sont devenus les fervents défenseurs de cette religion et ont été très vite associés dans des conquêtes et des œuvres d'islamisation au nord et au sud du Maghreb.

Même si l'entrée des musulmans a été, en Afrique du Nord beaucoup plus lente et difficile qu'ailleurs, les succès de pénétration de l'islam dans ces contrées, et la conversion massive de leurs habitants, sont un fait historique indéniable. Un demi-siècle seulement après le premier raid musulman, les maghrébins devinrent les plus farouches défenseurs de l'islam et les agents de sa propagation en Afrique et en Espagne.⁶¹⁸

⁶¹⁶Brignon J. et *Al.*, 1967, p 16

⁶¹⁷*Ibidem*, p 16

⁶¹⁸Touri A., 1990, p 6

L'islamisation de la région et son arabisation ont été rapides en raison de la liaison étroite de la religion islamique à la langue arabe, langue du coran et des pratiques religieuses. Les arabes, en arrivant au Maghreb, ont apporté une nouvelle religion et une nouvelle langue. Leur œuvre dans la région était double est consistait primordialement à islamiser la région, mais aussi par extension à l'arabiser. Une double transformation a accompagné leur œuvre : d'abord religieuse, étant donné que les populations ont adopté l'islam et ensuite linguistique, en introduisant l'arabe dans le paysage idiomatique. L'arabe a pris une place maîtresse au Maghreb vu que l'*Orient Arabe* était une terre de référence pour les pouvoirs maghrébins.

La culture arabo-islamique ne s'est pas arrêtée au Maghreb sinon qu'elle est parvenue jusqu'à la péninsule ibérique. Cette dernière a connu une période de prospérité durant la présence musulmane et sur tous les plans : culturel, scientifique, économique et technique. Les deux rives de la méditerranée, le Maghreb et la péninsule ibérique, ont donné jour à l'un des foyers les plus brillants de la civilisation islamique. Ce foyer sera, en fait, et pour plus de sept cent ans, un foyer hispano-maghrébin.

Quel pouvait être la cause de cet immense succès qui a accompagné la présence de l'islam au Maghreb et en péninsule ibérique ?

Il est important de comprendre que l'islam n'est pas seulement une religion. C'est aussi une civilisation, un mode de vie et de comportement. Ce mode de vie n'est cependant pas fermé aux apports et aux pratiques des autochtones. En imposant l'unicité d'Allah, la religion mahométane n'annihilait pas pour autant les croyances des indigènes et n'effaçait pas leurs us et coutumes. Elle avait en elle, à la fois une force formidable d'adaptation et d'inclusion et laissait place ainsi à tous les compromis.⁶¹⁹

L'installation successive de différentes vagues de peuplement d'arabes dès le XI siècle avec l'arrivée des tribus hilaliennes chassées d'Égypte et d'andalous (musulmans et juifs) chassés d'Espagne était un facteur important dans la détermination de plusieurs aspects des cultures du Maghreb.

Les arabes se sont, traditionnellement, installés dans les villes. Ils étaient des oulémas, des hommes du savoir, des fonctionnaires, des commerçants et des artisans. Et dans la médina arabo-islamique, on peut distinguer différentes parties : un palais du sultan, une « *Qasba* » ou habitation du corps des soldats et de la garde, un mellah (quartier juif), des quartiers résidentiels répartis selon des ethnies différentes et un cimetière extra-muros.

Dans le cas du Maroc, le statut de la société moyenâgeuse avait un caractère pyramidal. Cette dernière était dominée par la catégorie sociale des *Chorfas* (de *Charif* : noble) qualifiés de descendants du prophète, et aussi des « *Morabites* » qui ont hérité la Baraka de leurs ancêtres considérés comme des saints. Pour légitimer leur domination des masses, ces deux groupes se servaient de l'arbre généalogique, ce qui leur permettait d'avoir des privilèges sociopolitiques et économiques au sein

⁶¹⁹Touri A., 1990, p 6

de la communauté. D'autres minorités pouvaient être distinguées : les berbères, les musulmans andalous, les mauresques, les juifs ou chrétiens convertis et les *dhimmis*, etc.

Si les *chorfas* (les nobles) occupent le sommet de la pyramide sociale, au Maroc, une catégorie de « harratines » occupait la base de la pyramide sociale. Dans l'histoire, la présence de l'élément « Noir » au Maghreb en général, et au Maroc en particulier, est attestée depuis l'antiquité. « De tout temps et partout où ils se rencontrèrent, Noirs et Blancs, Berbères, plus tard Arabes, et Négro-africains, se sont souvent combattus, mais se sont toujours mêlés. »⁶²⁰ L'élément Afro-marocain est notamment l'élément « *koush* / *Harātīnes* » est considéré comme un des peuples autochtones du Maroc. L'élément Afro-marocain n'a pas seulement influencé l'imaginaire populaire. Il a également contribué à façonner le devenir du Maroc.⁶²¹

Mais il ne faut pas confondre les harratines avec les esclaves. La communauté noire des « *Harratīnes* », qui se diffère de la communauté d'origine esclave, est une société bien apart ; considéré très souvent comme la communauté la plus défavorisée dans l'échelle sociale. Elle est, par contre, une des communautés indigènes du pays. Installé au sud marocain - probablement avant la désertification du Sahara- les *Harratīnes* se considère comme les autochtones de la région des oasis présahariennes et les descendants d'une population « *Koushite*⁶²² » Est-Africaine d'une souche très ancienne. « D'un point de vue socioéconomique, cette communauté n'avait aucun droit sur la terre cultivée ni aucun privilège social alors même qu'ils étaient semi-libres et culturellement intégrés. »⁶²³

Par contre, la communauté d'origine esclave jouissait d'un privilège important au Maroc en faisant partie de la garde royale.

La garde royale (origine esclave) était très puissante, contrairement à la situation précaire des *Harratīnes*. Cette catégorie jouissait d'une liberté et d'une influence importante dans les affaires de l'état. Les esclaves représentaient les domestiques, les concubines et les travailleurs agricoles. Ils étaient privés de tous droits bien que jouant un rôle important dans la société. En effet, la servitude au Maroc dépassait toutes les frontières sociales.⁶²⁴

2.2.3 Amazighe et arabe

De manière générale, l'identité culturelle d'un groupe se base soit sur son origine géographique commune (le territoire), soit sur ses liens ethniques et sociaux communs (par exemple la langue), soit sur son idéologie commune.

⁶²⁰Benachir B., 2001, *Négritude du Maroc et du Maghreb, servitude, cultures à possession et trans-thérapies*, L'Harmattan, p 12

⁶²¹*Ibidem*, pp 11-12

⁶²²*Koushites* est un peuple ancien qui a une origine est africaine

⁶²³El Khili G. A., 2009, *Identité culturelle collective et minorité juive au Maroc précolonial*, Mémoire de de Master II Programme d'études Asiatiques et Africaines Département des études de cultures et de langues orientales Université d'Oslo Norvège Novembre p 15

⁶²⁴*Ibidem*, p 15

Au Maghreb, il est, aujourd'hui, difficile de distinguer un amazighe d'un arabe en raison des métissages et des caractères identitaires contradictoires. On prend l'exemple d'une personne installée dans une région de tradition berbère, usagère de la langue amazighe, mais la même personne est d'origine géographique arabe (immigrante de l'orient) : Est-ce que cette personne est arabe ou amazighe ? De la même façon, si une personne est née de parents amazighes, mais elle maîtrise uniquement la langue arabe, comment la qualifier ? La réponse s'avère difficile et cela nous mène à affirmer l'existence d'identités multiples, accumulatives et parfois contradictoires. En fait, les différentes alternatives de l'identité maghrébine (au-delà des nouveaux venus de l'Europe et du Sahel) peuvent être ainsi exposées : (1) amazighes amazighophones, (2) amazighes arabisés/ arabophones, (3) arabes arabophones et (4) arabes amazighophones.

Le fond ethnique est amazighe, mais les deux cultures (l'amazighe et l'arabe) sont depuis longtemps, le substrat de la culture maghrébine, sa substance et aussi sa strate. Cela est lié au fait que les deux cultures permanentes du Maghreb sont l'amazighe et l'arabe. D'autres cultures se sont temporairement installées en Afrique du Nord, comme la romaine et la turque, mais elles peuvent être considérées comme des cultures éphémères ou passagères. Certaines sont partiellement permanente comme la culture française, de laquelle on a gardé au moins la langue. Aujourd'hui, la réalité linguistique du Maghreb, se compose d'au moins six sortes d'individus :

1. Ceux qui parlent uniquement l'amazighe (l'une des trois variantes).
2. Ceux qui parlent uniquement l'arabe dialectal sans avoir aucune idée des autres langues.
3. Ceux qui parlent l'amazighe ainsi que l'arabe dialectal.
4. Ceux qui parlent l'amazighe, l'arabe dialectal et l'arabe classique (ceux qui ont fait des études)
5. Ceux qui parlent l'arabe et l'arabe dialectal. (Sans avoir aucune idée de l'amazighe).
6. Ceux qui parlent l'amazighe, l'arabe dialectal, l'arabe classique ainsi que le français.

Nous pouvons ajouter ici deux remarques :

1. Que ceux qui parlent amazighe ne maîtrisent généralement qu'une variante (soit *tarifit*, soit *tachelhit* soit *tamazight*) et nous pouvons ainsi ajouter ces trois ensembles aux cinq précédents.
2. Que les maghrébins résidents à l'étranger présentent d'autres ensembles et peuvent maîtriser :
- 3 Soit le français (ou l'espagnol, ou l'allemand, etc.) et l'amazighe (l'une des trois variantes).
- 4 Soit le français (et/ou l'espagnol, l'allemand, etc.) et l'arabe dialectal, mais rarement l'arabe classique.

Pratiquement, sans prétendre que les critères suivant soient des règles toujours applicables, on peut citer trois marquages identitaires d'un amazighe maghrébin, à travers lesquels il peut être révélé :

1. La provenance géographique : selon laquelle une personne qui provient de l'une des grandes régions amazighophones du Maghreb (du Rif, du Moyen-Atlas, du Haut-Atlas, de Kabylie, de la Chawiya, etc.) est primordialement amazighe. Contrairement à une personne qui provient de l'une des grandes villes cosmopolites et métèques de Casablanca, Alger, Tunis, Fès ou Tanger. Si on pose la question à quelqu'un de sa provenance et qu'il nous répond qu'il vient de Nador, d'Azrou, de Tiznit ou de Tizi Ouzou., les chances qu'il soit amazighe sont plus grandes. Quant aux grandes villes (comme Casablanca ou Alger), elles sont le véritable creuset des différentes cultures : amazighe, arabe, africaine, européenne, et même asiatique.

2. Les sonorités linguistiques : en plus de la provenance géographique, un amazighe marque son identité par sa locution. Les sonorités de la langue, en parlant l'arabe, témoignent de l'existence d'une deuxième langue (amazighe) qui structure et qui influence la locution. En fait, plusieurs mots arabes sont introduits et adaptés en amazighe. En parlant arabe et en gardant les mêmes prononciations des mots, la sonorité révèle qu'on est amazighe.

3. Le style vestimentaire : il est fréquent, dans les milieux amazighes, de voir des femmes vêtues d'habits larges traditionnels (portant le henné et les bijoux locaux comme par exemple au *Moussem d'Imilchil*). Il est aussi fréquent que les hommes amazighes portent la djellaba.

Ces critères sont relatifs et à prendre avec précaution en raison du brassage et du caractère composite de la société maghrébine.

2.2.4 Communauté juive

La présence d'une communauté juive au Maghreb remonte à l'antiquité. Son existence ancienne en terre nord-africaine « est évoquée dans les chroniques légendaires datant de l'époque des navigateurs phéniciens, du roi Salomon et des comptoirs africains de Sidon et de Tyr, ou encore de l'expansion de Carthage lors des guerres puniques. »⁶²⁵ À l'époque gréco-romaine, les informations concernant cette présence sont devenues plus précises et cette communauté était, économiquement, très active. « Les références dans les textes religieux ou homilétiques, l'épigraphie (inscriptions hébraïques à Sala et à Volubilis), ou encore les relations d'historiens témoignent de l'activité d'une communauté juive se consacrant à l'agriculture, à l'élevage et au négoce, et dont les membres se chargeaient de transporter jusqu'à Rome les céréales, l'huile et le sel. »⁶²⁶

Dans l'histoire, le Maghreb a accueilli différentes vagues d'immigration de juifs qui venaient de la péninsule ibériques, de l'Orient, de Babylonie, puis d'Arabie. La

⁶²⁵ Arama M. et Sasson A., 1990, « Judaïsme et communauté juive marocaine », dans dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais, p 43

⁶²⁶ Arama M. et Sasson A., 1990, p 43

vie de ces derniers a connu aussi bien des périodes des paix et de prospérité que des moments sombres, mais ils ont pu garder leur patrimoine culturel et leur identité.

Dans le cas du Maroc islamique, si le rigorisme des Almohades a provoqué l'émigration d'une partie de la communauté, l'avènement de la dynastie mérinide (1258) a permis une amélioration sensible de la situation de la communauté juive.

Des juifs furent dépêchés à l'étranger pour des missions diplomatiques et la vie littéraire et culturelle de cette communauté put de nouveau s'épanouir. La ville de Fès-Jdid, nouvellement créée, accueillit le quartier juif placé sous la protection directe du souverain ; des familles juives quittèrent alors l'Andalousie en 1391 pour s'installer à Fès et à Debdou.⁶²⁷

Depuis la reconquête, le rôle de la communauté juive est capital sur le plan de la politique étrangère des dynasties marocaine. Avec les Alaouites et depuis le règne de Moulay Rachid (1666-1672), la communauté juive a tenu un rôle important dans la politique des souverains.

Certains de ses membres remplirent auprès des premiers souverains de la dynastie, comme Moulay Rachid et Moulay Ismail (1672-1727), de hautes fonctions de représentation auprès des cours d'Espagne, des Pays -Bas et d'Angleterre, ou encore des conseillers du roi. Le règne de Sidi Mohamed b. Abdallah (1757-1790) fut célébré comme l'un des plus heureux pour les juifs du Maroc, à qui il fit largement appel pour des administrations diplomatiques, de délicates négociations, des monopoles commerciaux (ceux qui en avaient le privilège portaient le titre de *toujjar-es-sultan*, commerçants du roi).⁶²⁸

Sous les autres sultans Alaouites, les juifs ont participé activement dans la vie politique et économique du pays et dans son enrichissement culturel. Ces juifs avaient reçu une protection grâce à un dahir promulgué par le sultan Moulay Abderrahmane (1822-1859). Ils maintiennent des liens étroits avec l'Universalité Juive qui a été soutenu dès le règne du même sultan. Une première école de l'Alliance Israélite Universelle a été créée en 1862 à Tétouan. D'autres écoles ont été créées dans d'autres villes de pays ce qui a contribué à la promotion intellectuelle et sociale de la communauté juive.

Toutefois, les statuts sociaux des juifs au Maroc et leurs situations financières étaient diverses et comme le souligne Daniel Rivet :

Il y'a des juifs et non un juif abstrait. Et la distance sociale se creuse entre un pauvre boutiquier juif de *Debdou*, lié à un maître musulman (*sayyid*) [...], et puis un grand marchand de Tanger négociant les traites du Sultan et jouant sur les touches du clavier constitué par un réseau juif d'intérêts marchands et bancaires entrelacés, de Gibraltar à Alexandrie.⁶²⁹

⁶²⁷ Arama M. et Sasson A., 1990, p 43

⁶²⁸ *Ibidem*, pp 43-44

⁶²⁹ Euzière P., 2004, Notes de lecture, Juifs du maroc, racines et exode, (Haïm ZAFRANI Deux mille ans de vie juive au Maroc (Éd. EDDIF, Casablanca), Agnès BENSIMON Hassan II et les juifs, histoire d'une émigration secrète (Le Seuil, Paris), Michael M. LASKIER Israël and the Maghreb. From Statehood to Oslo (University Press of Florida, 2004, États-Unis) p 197

La provenance géographique a joué un rôle dans cette diversité de statuts intracommunautaire.

L'arrivée des juifs de la péninsule ibérique provoqua des tensions avec les juifs autochtones (*beldiyin* en arabe ou *tochavin* en hébreu, c'est-à-dire « indigènes»). Ces exilés (en hébreu *mégorachim*), au nombre de quelque vingt-cinq à trente mille, créèrent leurs propres communautés, les organisèrent autour de leurs maîtres spirituels et jouèrent, grâce à leurs connaissances linguistiques, un rôle d'intermédiaires actifs entre les autorités musulmanes et les occupants européens des villes côtières. Plusieurs familles donnèrent au gouvernant des conseillers ou des ministres.⁶³⁰

Même si l'héritage culturel est commun chez les membres de la communauté juive, on peut trouver des divergences, et même des oppositions entre des courants contradictoires. « D'un côté, les vieux rabbins « qui tiennent bien en main les intérêts d'une communauté, qui n'ont pas été travaillée par le courant de la « *haskala* (« les lumières » du XVIII^{ème} siècle). De l'autre, les « alliancistes », progressistes, issus des écoles de l'Alliance Israélite Universelle (AIU). »⁶³¹

La colonisation française n'avait pas apporté de grands avantages à la grande masse de juifs. Elle était parfois perçue comme porteuse de régression. « Au plan administratif, l'instauration de Commission des notables - contrôlés par le Résidence - à la place des anciens consistoires représente une perte d'autonomie de la communauté dont les membres passent du statut de « protégé » du sultan à celui « d'indigène ». »⁶³²

Avec l'accession du Maroc à l'indépendance en 1956, la situation des juifs connaîtra une amélioration et seront considérés des citoyens marocains sans aucune différence avec le reste de la population. Mais plusieurs d'entre les juifs ont quitté le Maghreb en raison de certains événements historiques et politiques (la constitution de l'état d'Israël). Certains sont encore restés, surtout au Maroc et en Tunisie.

Sur le plan externe, l'immigration de plusieurs juifs vers Israël, en quittant un pays où des droits sont reconnus, a deux explications : la première est historique et liée à la colonisation, qui a nourri le communautarisme et encouragé l'acculturation des juifs marocains. La deuxième est économique et consiste dans la volonté de substituer les ouvriers palestiniens par une main d'œuvre bon marché et de la même ethnie. « L'arrivée de ce « matériel humain » - comme le qualifiait en avril 1949 le journal « Haaretz » - était rendue nécessaire pour les besoins en main d'œuvre peu qualifiée de l'agriculture et de l'industrie. »⁶³³ Sur le plan interne, la communauté juive locale, qui a choisi de rester au Maghreb, surtout au Maroc et en Tunisie, a pu maintenir son identité sans être assimilée.

⁶³⁰ Arama M. et Sasson A., 1990, p 43

⁶³¹ Euzière P., 2004, 2004, p 198

⁶³² *Ibidem*, p 199

⁶³³ *Ibid.*, p 200

2.3 Littérature maghrébine et identité

La littérature du Maghreb est marquée par une pluralité. Elle sert, entre autres, à exprimer l'identité maghrébine. La littérature au Maghreb est écrite en arabe, en français, et même en espagnol. A ces expressions, s'ajoute, depuis quelques années, la littérature amazighe écrite en tifinaghe. Au-delà de la diversité linguistique de la littérature du Maghreb, les genres littéraires sont aussi divers : romans, poésie, *ihellils*, essais, nouvelle, etc. Toutefois, il est important de constater que chacun de ces genres (roman, poésie...) trouve son expression dans une langue plus que dans une autre. « Le roman maghrébin a été surtout le fait des écrivains de langue française, alors que ceux d'expression arabe ont cultivé plus particulièrement la poésie, l'essai et la nouvelle. »⁶³⁴ Mais certains genres sont même spécifiques à la région comme les *ihellils* amazighes.

Si la naissance de la littérature d'expression française date de la période coloniale française, les autres littératures ont connu plusieurs phases dont il n'est pas question de retracer l'histoire ici. Pour les thématiques, les rares romans arabes se sont intéressés à l'histoire sociale des peuples du Maghreb sous la colonisation.

Vu le nombre restreint des romans arabes maghrébins, il est difficile de dessiner les tendances générales. On peut dire cependant qu'il est soucieux de se situer par rapport au nationalisme et de promouvoir un réalisme social. Traditionnel dans ses formes et techniques, il se conçoit comme un moyen d'éducation.⁶³⁵

La différence entre les romans d'expression française et ceux d'expression arabe est que les romans d'expression arabes sont moins sensibles aux problèmes d'acculturation.

Les personnages de ces romans ne sont pas déchirés, ce sont des héros « positifs » dont les anecdotes tombent souvent dans le populisme et le mélodrame. Les écrivains d'expression française ont par contre d'autres ambitions. Plus sensibles à l'originalité esthétique, ils souhaitent leur intégration dans la littérature universelle.⁶³⁶

Le roman maghrébin était condamné à l'époque coloniale de s'adapter à une réalité toujours mouvementée. Les événements historiques en accélération continue à l'époque venaient toujours questionner la position de chaque auteur et la ligne directrice de son roman. Chaque auteur était soumis continuellement à un examen de positionnement.

Dans le cas où il essaie de s'appropriier l'actualité, il risque de perdre sa spécificité, de se cantonner dans le témoignage. S'il veut prendre une certaine distance par rapport à cette actualité,

⁶³⁴Khatibi A., 1979, *Le roman maghrébin*, SMER (Société Marocaine des éditions Réunis), Rabat, p 7

⁶³⁵Khatibi A., 1979, pp 112-113

⁶³⁶*Ibidem* ; p 113

il s'agit pour lui de savoir comment et à quel niveau cela est possible. Plus que l'écriture et ses techniques, l'histoire et la bête noire de l'écrivain maghrébin.⁶³⁷

Compte tenu de cette réalité, on peut constater un décalage entre les événements historiques et leur expression dans la littérature. Comme exemple, la guerre d'Algérie qui a commencé en 1954 ne se voit l'apparition d'un premier roman qu'en 1958, mais comme le dit *Khatibi* : « un roman sur la guerre d'Algérie et qui était loin d'être un roman révolutionnaire. »⁶³⁸

2.3.1 Littérature maghrébine d'expression française

Même si la naissance de la littérature maghrébine de langue française date, évidemment, de la présence coloniale, son point de départ est sujet à question. On admet généralement, que la fin de la deuxième guerre mondiale correspond au début de cette littérature.

En fait, s'il est difficile de situer exactement dans l'histoire le point de départ de la littérature maghrébine de langue française, on peut faire coïncider son apparition avec la montée de la revendication nationaliste, liée à la Seconde Guerre mondiale. Les œuvres antérieures, comme les recueils poétiques de *Jean Amrouche* (cendres, 1934, Etoiles secrètes, 1937) ne sont encore que des phénomènes isolés.⁶³⁹

A titre d'exemple, nous pouvons citer parmi les auteurs maghrébins : Driss Chraïbi, Ahmed Sefrioui, Kateb Yacine, Malek Haddad, Abdelkbir khatabi, Mohamed Khair Eddine et Taher Benjelloun. Quant aux auteurs féminins qui ont exprimé les aspirations des femmes, on peut citer Fatima Mernissi et Assia Djebbar.

Mais une question fondamentale s'est posée dès le début sur cette littérature et concerne ce choix linguistique d'écrire en français : pourquoi écrire en langue française et pour qui ? Cette question s'est sérieusement posée et s'est vu pour certains comme un vrai problème, mais pour d'autres comme un faux problème.

Pourquoi une littérature maghrébine d'expression française ? La question s'est posée dès le début, et semble-t-il à bon droit. Un écrivain d'origine « arabo-musulmane » (comme on dit, en oubliant les nombreux auteurs d'origine berbère, comme Feraoun, Mammeri ou Khair-Eddine) ne se devait-il pas d'écrire dans la langue de ses pères ? Beaucoup de sévères nationalistes ont reproché aux écrivains francophones, surtout aux temps du régime colonial et au moment des indépendances, mais souvent encore de nos jours, cette espèce de trahison qui consistait à écrire dans la langue de l'étranger, et qui pis est de l'ancien oppresseur.⁶⁴⁰

Certains auteurs se sont exprimés sur cet usage de la langue française. Malek Haddad qui est presque entièrement francisé écrit en 1961 dans *Les Zéros tournent* : « je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française. » Mohamed Khair Eddine affirme que pour lui : « écrire en français est

⁶³⁷Khatibi A., 1979, p 113

⁶³⁸*Ibidem*, p 113

⁶³⁹Noiray J., 1996, *Littératures francophones. Le Maghreb*, Editions Belin, p 12

⁶⁴⁰Khatibi A., 1979, p 115

un choix délibéré. » Il voit la langue française « comme un outil de travail et un instrument de jouissance personnelle. » Quant à Kateb Yacine, il déclare que : « l'étude et la pratique passionnées de la langue française ont déterminé son destin d'écrivain. »⁶⁴¹

La réponse au pourquoi de l'usage de la langue française est liée à l'enseignement maghrébin aligné sur la France ce qui fait que cette langue, enseignée avec un grand soin et avec une grande intensité dans les écoles, est plus maîtrisée que d'autres. A cela s'ajoute le caractère international et prestigieux de la langue française ce qui permet une visibilité de l'auteur écrivant en cette langue et les grandes chances de son accession au statut de l'internationalisation chez le grand public. Un troisième argument est interne et concerne la multiplicité des langues en usage dans les pays du Maghreb (arabe classique, arabe dialectal et amazighe). Vu la finalité de chaque variante (religieuse, familiale et communautaire), les thèmes des romans ont été exprimés, en gros, en langue française et publiés dans de grandes maisons d'éditions.

D'un point de vue diachronique, on distingue quatre périodes dans l'histoire de la littérature maghrébine d'expression française : de 1945 à 1954, de 1954 à 1968, de 1968 à 1980 et après 1980⁶⁴².

Le premier moment (1945-1954) précède l'indépendance et les œuvres décrivent généralement une société dominée, dans laquelle se mêlent les revendications d'une identité collective, les aspirations nationalistes, et un certain sentiment d'impuissance, lié à la violence de la répression de la part du pouvoir colonial. Comme exemples des œuvres, on peut citer : *L'incendie* de Mohamed Dib (1954) et *Nedjma* de Kateb Yacine (1956).

Le deuxième moment (1954-1968) et en raison des événements politiques survenus surtout en Algérie, des romans de guerres se sont apparus comme *Les enfants du nouveau monde* d'Assia djebar (1962), *Qui se souvient de la mer* de Mohamed Dib (1962) ou *L'opium et le bâton* de Mouloud Mammeri (1965).

Le troisième moment (1968-1980) est considéré par excellence un moment de réflexion sur l'identité. En fait, une fois les indépendances acquises, l'attention des écrivains maghrébains va se concentrer sur les grandes questions de l'aliénation du moi, et de la quête de l'identité. Parmi les œuvres de l'époque, on peut citer, *La Répudiation* de Rachid Boudjedra (1969), *Le Déterreur* de Mohamed khair-eddine (1973).

Le quatrième moment (à partir de 1980) est marqué par une réappropriation de la mémoire et la féminité de l'écriture. L'exemple nous est donné par les œuvres d'Assia Djebar *L'Amour*, *la Fantasia* (1985) et *Ombre sultane*(1987).

⁶⁴¹Interview parues dans les Nouvelles littéraires du 5 Février 1976 (Citées par Noiray J., 1996, p 116

⁶⁴²Noiray J., 1996., p 16

2.3.2 Aspects identitaires de la littérature maghrébine d'expression française

D'un point de vue thématique, la littérature maghrébine d'expression française reflète la double identité des auteurs et leur chevauchement culturel entre deux mondes : le maghrébin et l'euro péen. Les thèmes proposés ne sortent pas du dualisme entre la culture traditionnelle d'origine et la culture moderne d'accueil. Les contradictions sont au centre du rapport entre les deux ensembles ce qui a mené les auteurs à exprimer les paradoxes d'un œil critique.

Ainsi verrons-nous d'abord se développer, du Fils du pauvre de Mouloud Feraoun au Métier à tisser de Mohamed Dib, une littérature de description réaliste, ou la revendication d'identité se mêle au témoignage ethnographique. En même temps se dessine un tableau souvent critique de la famille et de la société.⁶⁴³

Si l'époque de la lutte algérienne pour l'indépendance, à partir de 1954, a créé une rencontre de la littérature et de l'histoire, la recherche de l'identité se poursuit. Parallèlement à la recherche de l'identité collective, apparaît la revendication d'une identité individuelle et d'une authenticité qui trouvera chez les auteurs de la génération 1970 son expression la plus complète. La lutte contre l'acculturation, contre l'aliénation individuelle et collective a engendré ses propres recherches d'écritures. Tels sont donc les grands thèmes sur lesquels la littérature maghrébine de langue française a fondé depuis près d'un demi-siècle son développement et son originalité.⁶⁴⁴

Certains auteurs comme Kateb Yacine, Sefrioui, Feraoun et Dib ont présenté leurs biographies ce qui était un témoignage identitaire important qui reflétait une société et une époque. Le même Kateb Yacine, dans la fin de son roman de nature autobiographique *Le Polygone étoilé* évoque le déchirement linguistique et « l'exil intérieur » que représente la rupture avec la langue maternelle. L'aliénation, la perte de la mère et de la langue mère ont été vécues douloureusement par l'auteur.

Sur ses premiers pas d'apprentissage de la langue française, qui étaient ordonnés par son père, il écrit :

Mon père prit soudain la décision irrévocable de me fourrer sans plus tarder dans la « gueule du loup », c'est-à-dire à l'école française. Il le faisait le cœur serré : -Laisse l'arabe pour l'instant. Je ne veux pas que, comme moi, tu sois assis entre deux chaises. Non, par ma volonté, tu ne seras jamais une victime de Medersa. En temps normal, j'aurais pu être moi-même ton professeur de lettres, et ta mère aurait fait le reste. Mais où pourrait conduire une parallèle éducation ? La langue française domine. Il faudra la dominer et laisser en arrière tout ce que nous t'avons inculqué dans ta plus tendre enfance. Mais une fois passé maître dans la langue française, tu pourras sans danger revenir avec nous à ton point de départ.⁶⁴⁵

⁶⁴³Noiray J., 1996, p 17

⁶⁴⁴*Ibidem*, p 17

⁶⁴⁵Kateb Y., 1966, *Le Polygone étoilé*, roman, Paris, Éditions du Seuil, p 180

Abdelkbir Khatibi, de sa part, pose, dans son récit autobiographique, le thème du bilinguisme et de ses rapports avec l'identité. Sociologue de formation, auteur de la première thèse de doctorat sur la littérature maghrébine de langue française, il est sans doute celui qui s'est interrogé le plus tôt et le plus profondément sur le problème des rapports de la langue et de l'identité. Dans : *La mémoire tatouée*, il écrit : « à l'école, un enseignement laïc, imposé à ma religion ; je devins trilingue, lisant le français sans le parler, jouant avec quelques bribes de l'arabe écrit, et parlant le dialecte comme quotidien. Ou, dans ce chassé-croisé, la cohérence et la continuité ? »⁶⁴⁶

Si certains auteurs se sont rendus célèbres par leurs autobiographies, d'autres, surtout installés en France, avait tendance d'intégrer leurs œuvres dans le contexte local.

Le groupe des écrivains vivants à Paris (Memmi, Dib, Kréa, Chraïbi) désire son intégration dans la littérature occidentale. Dib s'adonne au roman de science-fiction ; Memmi s'attaque à l'analyse de l'oppression subie par les juifs, la femme et les noirs d'Amérique, Kréa fabrique de la poésie pour les éditions de luxe ; Chraïbi continue à produire, mais ne sait plus que faire de ses personnages.⁶⁴⁷

La littérature d'expression française s'est parfois dissociée de sa vocation esthétique et créative pour épouser l'idéologie. L'histoire de la littérature nous a bien indiqué comment les écrivains maghrébins ont été *utilisés* d'une manière ou d'une autre et souvent à leur insu. A un certain moment de la crise algérienne certains d'entre eux ont été pris pour des interlocuteurs valables puis rejetés. Toutefois, les auteurs sont tenus de répondre aux aspirations de leurs lecteurs et participer à la construction de culture nationale de façon objective, loin des calculs politiques.

Certains auteurs algériens se sont engagés politiquement en posant au débat les relations de l'écrivain avec l'état, le parti politique et la nation (Bourboune, Lacheraf, Mammeri). Des oppositions se sont déclenchées entre ces écrivains et « à propos de la publication d'un article sur la culture algérienne, Bourboune répond violemment à Lacheraf, lui reprochant d'être en dehors de la construction de la nouvelle Algérie et en demandant immédiatement l'intégration de cet intellectuel « déchiré »⁶⁴⁸

L'ambiguïté des limites et des frontières entre la liberté de la création littéraire et le respect des fondements étatiques mènent d'une part, les auteurs dépasser le cadre et d'autre part l'état à appliquer sa censure. Certes pour permettre à la littérature de s'épanouir, il faut lui donner l'infrastructure nécessaire dans le cadre de la liberté d'expression.

⁶⁴⁶Khatibi A., 1971, *Mémoire tatouée*, Denoël, coll. Les Lettres nouvelles, Paris p 54

⁶⁴⁷Khatibi A., 1979, p 113-114

⁶⁴⁸Voir : « Exorcismes pour un déchiré », Révolution africaine, 7 décembre 1963, n°45 (cité par Khatibi, 1979, p 114)

Pour conclure ce chapitre sur l'identité linguistique et ethnique du Maghreb, on peut noter qu'en plus de l'enrichissement linguistique et ethnique du Maghreb, les différentes civilisations qui se sont succédé en l'Afrique du Nord ont contribué au renouveau du paysage urbain (mosquées, souks, hammams, médinas et kasbahs) et dans le modelage des composantes des villes actuelles.

3. Identité, urbanisme et architecture au Maghreb

Lieu exceptionnel de brassage, de diffusion et d'éclosion de plusieurs cultures : phénico-punique, romaine, paléochrétienne, arabe, ottoman et européenne, l'Afrique du Nord a favorisé des échanges à grande échelle dans la Méditerranée, entre l'orient et l'occident, entre l'Europe et l'Afrique. Le rôle de relais qu'a joué cette région a permis les échanges d'influences dans les domaines des arts, de l'architecture et de l'urbanisme, et ce pendant des siècles.

3.1 L'identité à travers le paysage urbain et architectural

Tout d'abord, nous pouvons dire qu'effectivement, l'urbanisme et l'architecture permettent d'exprimer une identité, et ce à travers la culture paysagère. Cette dernière englobe premièrement les conceptions mentales (religieuses, fonctionnelles ou idéologiques) qui se trouvent derrière la création intentionnelle d'un paysage. Elle englobe aussi les valeurs socioculturelles liées à son utilisation ainsi que les signes sémiotiques transmis par ce même paysage en tant qu'œuvre matérielle inscrite dans l'espace.

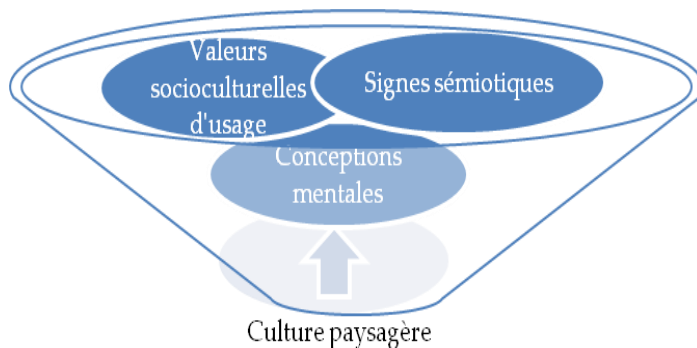


Figure 2 : Niveaux de la culture paysagère

Prenant comme exemple un édifice religieux (une mosquée par exemple), sa création est précédée, premièrement, par une conception mentale liée à son plan et à ses composantes (présence de la salle de prière, d'un minaret et de différentes annexes, etc.). Deuxièmement, l'usage des éléments et des espaces architecturaux

obéissent, à des règles et à des codes à respecter, qui font partie d'une culture liée au paysage (Prières, entrée et sortie selon des rites précis, etc.). Troisièmement et en plus de la création et de l'usage de l'édifice, son insertion dans le paysage et son support matériel sont chargés de signes identitaires et culturels.

De ce fait, nous pouvons distinguer, dans l'expression identitaire à travers la culture paysagère urbanistique et architecturale trois niveaux : les conceptions mentales, les valeurs socioculturelles d'usage et les signes sémiotiques de l'édifice inscrit dans le paysage.

Le niveau 1 (conception mentale) : il est relatif à la planification et à la matérialisation du paysage. L'action de l'homme sur le territoire ne se fait pas au hasard sinon qu'elle est chargée de ses acquis culturels et de sa maîtrise des principes urbanistiques et architecturaux. De plus, le choix des traces à insérer dans l'espace obéit à certains critères, soit fonctionnels (habitat, récréation, travail, voies de circulation, avenues, rues), soit religieux (lieux de cultes ; mosquées, églises, temples, synagogues), soit sécuritaires (enceintes, tours de guet), soit sportifs (terrain de foot) soit distractifs (jardin, amphithéâtre, théâtre, cinéma, etc.). La culture paysagère de l'urbanisme moderne, par exemple, a consisté dans l'application de quatre principes : habiter, travailler, circuler et se récréer. L'intervention de l'homme sur le territoire permet l'humanisation d'un milieu naturel et la transformation du paysage naturel en paysage humanisé.

Le statut social et la croyance religieuse jouent un rôle important dans la conception et la matérialisation des traces. Du point de vue des individus, la culture de paysage des monarques et des détenteurs des richesses se manifeste dans les constructions de palais et de grandes demeures. Quant aux personnes modestes, elles ont leur culture paysagère particulière liée à leur espace de vie et à leurs moyens. Du point de vue des communautés, les premiers soucis d'une communauté religieuse sont la création d'un lieu de culte quant à un club sportif, son centre d'intérêt consiste dans la création des salles de sport.

Le niveau 2 (usage de l'œuvre) : ce deuxième niveau est relatif à l'utilisation de l'œuvre. Il s'agit d'un rapport entre l'œuvre et la pratique qui y est liée et aussi il est important d'avoir une culture paysagère, linguistique, coutumière afin d'utiliser chaque lieu. L'utilisation d'un lieu de culte n'est pas la même que l'utilisation d'un terrain. Les sociolinguistes, dans leurs études, mettent l'accent sur le rapport entre le contexte socioculturel et le discours prononcé (réunion, prière, match de foot, etc.). Ils observent et analysent les fonctions sociales du langage et les variations discursives relatives à son usage dans une communauté linguistique. De notre côté, nous confirmons ces observations et nous pouvons dire que, de façon générale, le rapport à une œuvre ou à un espace est le fruit d'une culture paysagère. Il est important de maîtriser cette culture pour utiliser, préserver, valoriser et respecter chaque lieu (jardin, lieu de cultes), etc. Une influence réciproque s'installe entre les lieux et leurs usagers.



Figure 3 : Culture paysagère et paysage culturel

Le niveau 3 (perception de l'œuvre) : un troisième moment relatif à la perception des signes transmis par les concepteurs de ce paysage qu'il soit un souverain, une société, un notable ou même une personne ordinaire : richesse, grandeur, aisance, croyance, force, commodité, génie, savoir-faire, beauté, esthétisme, précarité. Dans ce cas aussi, les perceptions sont diverses en fonction de la maîtrise des notions permettant de percevoir les traces d'une culture (Exemple des fresques de l'église qui sont codifiées plus par les pratiquants du christianisme et moins par les néophytes).

Dimensions de la culture paysagère

La culture paysagère à deux dimensions : une dimension intangible qui concerne le premier et le troisième niveau (conception et perception) et une dimension tangible qui concerne le deuxième niveau (usage). Le premier niveau consiste dans la conception mentale, et par conséquent il est intangible. Le troisième niveau concerne les signes et il est aussi intangible. Quant au deuxième niveau, il est lié à la matérialisation de l'œuvre et il est par conséquent tangible.

Appliquons ces notions au paysage urbain maghrébin dans l'histoire, nous pouvons remarquer, d'abord, que quatre différentes générations de villes sont présentes : romaines, arabo-islamiques, européennes et contemporaines. Dans chacune des traces sont insérées dans l'espace en rapport avec la culture paysagère de chaque civilisation. Les villes romaines relèvent de l'archéologie, mais elles reflètent l'identité et l'état d'esprit de l'époque (arcs commémoratifs de triomphe, basiliques, nymphée, amphithéâtre, thermes, etc.). Quant aux villes arabo-islamiques, elles renvoient aux différents contextes historiques et elles témoignent davantage de la culture religieuse en édifiant plusieurs mosquées, oratoires et medersas. Le contexte politique et l'insécurité a imposé la construction des enceintes pour protéger les villes. Avec les européens, on assiste à une nouvelle culture paysagère de la modernité. Finalement, les métropoles actuelles manifestent un développement et l'insertion dans la globalisation.

3.1.1 Identité et création architecturale

L'exemple de la mosquée

Les choix relatifs aux créations architecturales n'échappent pas à une tradition et à une culture paysagère ancestrale. Les tendances identitaires sont souvent reflétées comme par exemple dans le cas des lieux de culte. Les mosquées du Maghreb ont

un style architectural particulier marqué par la présence d'une salle de prière, d'un minaret carré et des décors inspirés de la culture locale. Ces caractéristiques sont maintenues jusqu'à nos jours. En Algérie.

Il n'y a pas, dans l'interprétation officielle, de hiatus entre une orientation affirmée par décret⁶⁴⁹, qui exige que : L'architecture des mosquées doit avoir un caractère national et les pratiques architecturales en la matière qui forment une collection de styles, de formes, de décors pris dans toutes les époques et dans tous les pays de l'aire culturelle de base choisie comme référent central. Personne, ou presque, ne trouve à redire à ce fait que souvent, les mosquées en Algérie ont eu par le passé et lorsqu'elles en ont un, un seul minaret qu'elles ont un toit de tuiles rondes, etc.⁶⁵⁰

La forme des constructions ainsi que les matériaux utilisés jouent un rôle important dans l'expression de l'identité. La forme consiste dans les volumes, leur composition, l'aspect général des constructions, leur structure interne voire leurs décors. Le choix qui a été fait au Maghreb, dès la construction des premières mosquées, consistait à les doter d'un minaret unique de forme carré, destiné à l'appel aux prières et qui symbolise l'unicité.

Aux yeux des constructeurs, la présence de deux ou quatre minarets n'est pas signe de cosmopolitisme, pas plus que la surcharge des décors, l'accumulation des matériaux, etc. A ce titre le contenu fonctionnel du minaret est totalement oblitéré : destiné à l'appel à la prière, il n'est pas « annulé » par l'introduction de la sonorisation ; au contraire, il demeure, même si la fonction disparaît, au point d'être un pur symbole et uniquement cela. En témoigne son utilisation pour conférer à des édifices déterminés en association avec la couple le sens « islamique ».⁶⁵¹

La mise en forme des principes culturels, les décors utilisés dans les réalisations symbolisent un attachement à l'identité. « C'est qu'il y a jonction entre le désir de glorification, de magnification de dieu, et la symbolique institutionnalisée à travers l'arc, la céramique, etc. »⁶⁵² En effet, on constate le grands poids accordé aux décors à travers la céramique et le bois sculpté.

L'exemple des demeures traditionnelles

Une demeure, pour qu'elle soit traditionnelle, est tenue d'avoir certains éléments comme la cour intérieure, des arcs et certains matériaux comme la céramique. On se présente une maison comme traditionnelle si elle réunit certaines conditions comme l'existence d'une cour intérieure, l'utilisation des arcs, de décors muraux (céramiques, tuiles, vertes, etc.) claustras, ferronnerie, etc. Son architecture est

⁶⁴⁹Décret n : 88.50 du 13 mars 1988 relatif à la construction, à l'organisation et au fonctionnement des mosquées. JORA n : 11 du 16 mars 1988, art. 8. Le même décret, explique, dans son article 3 que les mosquées sont classées en trois catégories qui sont : -1. « Les mosquées historiques » qui ont leur particularité civilisationnelle et qui sont classées. -2. « Les mosquées nationales qui sont de grandes mosquées dont la forme architecturale est caractéristique ». -3. « Les mosquées locales »

⁶⁵⁰Sidi Boumédine R., 1990, « Patrimoine, Patrimoines : vers une problématique de la patrimonialité. Le cas de l'Algérie » dans, Mehta K., (sous la direction), *Maghreb, architecture et urbanisme, patrimoine, tradition et modernité*, Editions Publisud, Paris p 18

⁶⁵¹Sidi Boumédine R., 1990, p 18

⁶⁵²Roque M. A., 1996, p 19

pensée dans le rapport avec l'autre étant donné que l'affirmation d'une identité veut se faire dans le cadre d'une manifestation de la différence, surtout avec le colonisateur.

Si cet art architectural n'est pas éloigné des pastiches orientalistes du début du siècle en Algérie, c'est bien parce que cet art est pensé en opposition terme à terme aux aspects de l'architecture monumentale européenne, qui est une architecture de façade extérieure, d'apparat. Comme le prolongement de cette problématique, nous dirions que c'est une architecture aliénée, pensée dans le miroir que présente le colonisateur, puisée dans l'image qu'il a retenu de l'architecture arabe ; plus on charge les décors et on surajoute des éléments, et plus on s'éloigne de la sobriété de l'architecture originelle.⁶⁵³

Même si la maison traditionnelle tend souvent à se distinguer par son ouverture sur l'intérieur à travers le patio, on constate que même dans la maison moderne, on utilise des moyens pour restreindre son ouverture sur l'extérieur.

Il apparaît en effet que l'ouverture sur l'extérieur par laquelle s'oppose cette maison moderne à la maison traditionnelle n'est souvent qu'apparente : il y a, par exemple, création d'obstacles visuels destinés à interdire l'intrusion du regard étranger dans la maison, quel que soit le matériau utilisé (verre fumé, rideaux, etc.) et la forme associée (fenêtres coulissantes en aluminium, fenêtres avec volets, persiennes, etc.).⁶⁵⁴

A l'intérieur de la médina, certaines demeures traditionnelles méritent toujours l'attention puisqu'elles révèlent un mode de vie historique. « Ce qui caractérise ces constructions par rapport aux monuments, c'est qu'elles font l'objet encore d'une utilisation quotidienne de la part de leurs habitants, ce qui leur confère, en plus de leur caractère symbolique une valeur d'usage. »⁶⁵⁵

Dans plusieurs cas en Algérie, la réhabilitation est destinée surtout à primer la valeur d'usage sur la valeur symbolique. En fait, le besoin croissant en matière de constructions dégage parfois une opposition entre le tissu urbain ancien qui pose le problème d'écroulement et le neuf qui permettra une utilité en gardant un contexte lié à la mémoire.

Dans ce processus double, la valorisation tend à se départir des critères de la préservation du légitime (précolonial) au profit des critères de la préservation du bon et beau, qui sont appliqués plus aisément aux constructions et tissus d'origine coloniale dont les décors visuels-en plus de l'état de préservation-sont plus visibles/ patients.⁶⁵⁶

3.1.2 Identité et édifices créés

Le mode de vie et le changement des habitudes jouent un rôle important dans le modelage de nouvelles valeurs identitaires. L'exemple est donné par le développement urbain qui a attiré des couches sociales traditionnelles qui ont

⁶⁵³Sidi Boumédiène R., 1990, p 19

⁶⁵⁴Roque M. A., 1996, p 24

⁶⁵⁵Sidi Boumédiène R., 1990, p 19

⁶⁵⁶*Ibidem*, p 19

choisi de quitter leurs demeures vers de nouveaux bâtiments modernes. En Algérie, la kasbah, haut lieu de la culture et de l'histoire, va connaître le départ des familles originaires de la kasbah vers les nouveaux appartements modernes (des quartiers de Bab el Oued et d'El Biar). Les citadins qui ont quitté leurs quartiers seront remplacés par des ruraux à la recherche de l'emploi et de refuge dans la ville.

Un autre exemple consiste dans le changement de la vocation des lieux de culte avec le changement du pouvoir politique, qui apporte une nouvelle religion et, en définitive, un nouveau mode de vie. L'exemple nous est donné par la mosquée Jamaa Ketchaoua à Alger qui est prise comme cathédrale sous la colonisation et qui ne récupérera son rôle qu'après l'indépendance du pays.

En plus de cela, il s'avère parfois que dès qu'on demande la reconnaissance officielle d'un site, un débat se déclenche entre des partisans et des opposants, mais le rapport à d'autres sites qui ne sont pas exposés à une patrimonialisation ne suscite pas de malentendu. On peut ainsi s'interroger : « Comment la question du rapport au patrimoine autre que celui offert au regard de tous comme représentatif peut-être simple quand le malentendu culturel est au fondement de l'identification ? »⁶⁵⁷ Cela est, peut-être, lié au fait que la reconnaissance donne de la légitimité à certaines cultures sur d'autres et l'angoisse réside dans l'uniformisation qui sera imposée à la culture localisée comme constituant du patrimoine.

En d'autres termes, la constitution d'un patrimoine national passerait obligatoirement par celle des patrimoines locaux qui attachent et concrétisent les spécificités culturelles aux produits spécifiques de ces cultures localisées (et non plus locales) ; une telle reconnaissance des identités s'appelle donc dé-folklorisation des cultures vivantes (vivaces).⁶⁵⁸

De toute façon, les objets patrimonialisés ont des caractéristiques historiques et anthropologiques. « La destination de bâtiments sauvegardés est fréquemment culturelle : musées, salles d'exposition, lieux de congrès, bibliothèques. Orientation louable, essentielle mais peut être trop spécifique. »⁶⁵⁹

Dans le cas des restaurations des vestiges du passé, le patrimoine retenu est souvent sélectif : celui qui représente une époque et des événements majeurs de société passés. Mais avec l'élargissement de la notion du patrimoine, même des éléments qui ne sont pas retenus à une époque précédente, deviennent ensuite des objets du patrimoine. L'exemple de cette évolution est l'architecture du style moderne. « Trop proche de nous, trop fonctionnelle, cette architecture un temps méprisée ne va pas tarder, si ce n'est déjà fait, à être « revalorisée » et « muséifiée ». »⁶⁶⁰

⁶⁵⁷Sidi Boumédiène R., 1990, p 26

⁶⁵⁸*Ibidem*, p 27

⁶⁵⁹Troin J.-F., 1990, « Le patrimoine : Quoi, pourquoi, pour qui ? », dans, Mechta K., (sous la direction), *Maghreb, architecture et urbanisme, patrimoine, tradition et modernité*, Editions Publisud, Paris p 32

⁶⁶⁰Troin J.-F., 1990, p 31

En plus de la préservation, une autre évolution dans l'intérêt aux vestiges du passé consiste dans la proposition de faire revivre les fonctions des monuments du patrimoine selon un autre angle. « En Europe entrepôts et hangars industriels se sont vus affecter une vocation muséographique : entrepôts *Lainé* à Bordeaux, musée des sciences et Techniques de la Ville de Paris, multiples musées industriels de RFA ou de Grande-Bretagne. »⁶⁶¹ A ce sujet, Jean-françois Troin écrit sur une éventuelle application de ce principe aux monuments maghrébins : « Au Maghreb, les grands monuments de la civilisation arabe patiemment restaurés n'échappent pas le plus souvent à une semblable vocation. Il est normal et naturel de leur fixer une telle utilisation, et il n'est pas dans nos intentions de la critiquer. »⁶⁶²

La conservation des monuments et du tissu urbain participe à la préservation de la mémoire et en définitive de l'identité. L'élargissement qu'a connu le concept de patrimoine est dicté par le fait que la conservation des monuments n'est facilitée que par la préservation du tissu urbain. « Le patrimoine ne doit pas être exclusivement monumental, constitué d'édifices résidentiels ou officiels. Il concerne tout aussi bien des infrastructures fonctionnelles : bâtiments industriels, ouvrages d'art, infrastructures de transport. »⁶⁶³ De la même logique, la dénaturation du tissu urbain entraîne automatiquement la perte de la fonction du bâtiment et de sa symbolique.

A ce sujet, et si nous devons faire la différence entre un monument et un ensemble de constructions, nous dirions que le premier est caractérisé par sa géométrie (dimensions et organisation, structure) et son décor, le second par les caractères résultants du regroupement d'éléments banalisés et similaires pris un à un. De plus, le monument, marque, plus que tout le reste, par les éléments caractéristiques qu'il recèle, des rattachements à toute une œuvre de civilisation à laquelle il s'adosse et s'assimile, et qu'il finit par récupérer à travers ses aspects les plus visibles : l'arc, la faïence, la fontaine, le minaret, la coupole.⁶⁶⁴

3.1.3 Identité et perception des édifices

Les réalisations architecturales en présence au Maghreb appartiennent à deux ordres culturels et historiques. Le premier représente la tradition et puise ses racines dans le passé. Le second représente la modernité et se réfère à des apports nouveaux.

Ce faisant, il apparaît que les critères utilisés sont hétérogènes par rapport aux objets, comme produits civilisationnels, alors que l'architecture locale (dans son apparence extérieure) est d'abord une architecture de structure, d'organisation, l'architecture coloniale étant une architecture plus formelle (formaliste).⁶⁶⁵

⁶⁶¹Troin J.-F., 1990, p 32

⁶⁶²*Ibidem*, p 32

⁶⁶³*Ibid.*, p 32

⁶⁶⁴Sidi Boumédiène R., 1990, p 17

⁶⁶⁵*Ibidem*, p 20

Le discours relatif à ces réalisations est marqué par une certaine ambiguïté des positions officielles sur les ensembles architecturaux locaux et étrangers. Mais les habitants sont conscients de l'importance de leur patrimoine et ils se mobilisent pour le conserver. En revanche, certaines voix se lèvent même contre les traces qui se réfèrent à la présence coloniale.

L'appartenance de ces ensembles construits à deux systèmes de codification permet à deux discours parallèles d'émerger à leur sujet selon la circonstance : la représentativité d'une authenticité qui engagerait des actes de conservation-préservation-réhabilitation (de ce patrimoine) d'un côté, l'habilité-inhabilité au regard des normes « de la vie moderne » qui exigeait leurs destructions en tant que taudis, de l'autre.⁶⁶⁶

Ainsi, des constructions qui remontent à des époques précises ont un caractère représentatif de l'identité. Si l'intérêt est donné en Europe à l'architecture romaine et à l'architecture moderne, l'intérêt est donné au Maghreb à l'architecture arabo-islamique. A ce sujet, Jean-François Troin écrit :

La même remarque peut s'appliquer au Maghreb : n'y a-t-il pas dans la conservation des vestiges un intérêt tout particulier et une attention toute spéciale pour les grandes époques arabes, les ruines phéniciennes ou romaines et beaucoup moins d'attention – du moins dans les dernières décennies – portée à des vestiges ottomans et surtout à des ensembles coloniaux ?⁶⁶⁷

Dans le cas de l'Algérie et de la Tunisie, les vestiges ottomans suscitent moins d'intérêt même s'ils peuvent rentrer dans le champ de l'architecture islamique. Troin ajoute :

N'y a-t-il pas eu en Algérie et en Tunisie semblables jugements de valeur sur des édifices, des quartiers d'origine turque par exemple, sinon détruits, du moins peu entretenus ? Ne faut-il pas élargir le patrimoine à tout ce qui marque actuellement le paysage construit depuis les éléments antiques jusqu'aux ensembles quasi-contemporains ? Des immeubles significatifs réalisés depuis les indépendances ne devraient-ils pas déjà entrer dans des inventaires de monuments privilégiés en passe de devenir historiques ?⁶⁶⁸

Mais vu l'intérêt donné au patrimoine dans les pays du Maghreb, la distinction entre ses composantes n'est devenue plus même un objet de débat. Un ministre tunisien des affaires étrangères explique par ces mots en 1970 devant les membres de la Commission mixte franco-tunisienne l'attachement des tunisiens à leur patrimoine : « pour nous, le patrimoine archéologique est un tout. Qu'il soit punique ou romain, libyque ou aghlabide ; fatimide ou hafside, il est partie intégrante de notre héritage, de notre personnalité et de notre conception de l'histoire dans son mouvement continu. »⁶⁶⁹ Sa conception est liée à la doctrine

⁶⁶⁶Sidi Boumédine R., 1990, p 19

⁶⁶⁷Troin J.-F., 1990, p 31

⁶⁶⁸*Ibidem*, p 31

⁶⁶⁹Cité par Gutron C., 2010, *L'archéologie en Tunisie (XIX-XXe siècles), Jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Paris, Karthala, p 67

générale de l'état tunisien et de l'ensemble des états du Maghreb qui ont choisi la voie d'une identité riche et ouverte.

3.1.4 Processus de reconnaissance des traces

La perception des édifices en tant que partie intégrante de l'identité obéit à un long processus. Ce dernier commence, d'abord, avec une reconnaissance de la part des chercheurs, des urbanistes et des architectes. Ensuite, après l'exploration des tissus urbains et la détermination des éléments qui peuvent être sauvegardés et mis en valeur, les résultats de leurs explorations sont divulgués auprès de la masse.

Serait-ce que la notion de patrimoine est un artifice créé de toutes pièces par les spécialistes, qui, férus d'histoire de l'architecture ou d'architecture comparée voient dans l'harmonie des formes, des couleurs, des compositions de tissus, là ou le paysan ou, d'une manière générale, l'utilisateur ne voit que vieilleries, mauvais état, étroitesse ?⁶⁷⁰

Les spécialistes élaborent ensuite des conceptions susceptibles d'être acceptées par les acteurs sociaux. « Ils ne peuvent en effet produire un discours objectif que s'ils prennent connaissance et conscience des idéologies, des représentations mises en jeu par les sujets sociaux, dont ceux chargés de produire l'interprétation légitime officielle. »⁶⁷¹ L'apprentissage de l'histoire joue un grand rôle dans la construction du « patrimoine » et dans le processus de patrimonialisation. « L'histoire nous invite à prendre possession de notre héritage, à assimiler cet héritage, mais aussi à assurer sa permanence et son renouvellement dans les œuvres architecturales, musicales, picturales... »⁶⁷²

La reconnaissance du site du Mzab en Algérie en tant que site de valeurs patrimoniales a suivi un processus précis. « En effet, elle est passée d'abord par la reconnaissance de gens dotés de droit de la capacité de reconnaître, avant d'être celle des autochtones [...] D'autres ensembles n'ont pas eu droit aux mêmes égards que ce soit les Ksars, les Aurès ou même les villages de Kabylie malgré toute une mythification de ce dernier territoire. »⁶⁷³ Les territoires de Kabylie ont, effectivement, plusieurs atouts au niveau culturel et historique par la sauvegarde des traditions et la résistance de leurs autochtones contre l'intervention coloniale. Toutefois, ils sont devenus des synonymes de précarité et de pauvreté ce qui ne leur permet pas une représentativité compte tenu de leur état actuel dégradé.

C'est que ces architectures, si elles peuvent être associées à une paysannerie traditionnelle glorifiée pour sa résistance culturelle et sa contribution fondamentale à la lutte de libération, n'en

⁶⁷⁰Sidi Boumédiène R., 1990, p 22

⁶⁷¹*Ibidem*, p 27

⁶⁷²Mechta K., 1990, « De l'authenticité à l'innovation », Dans, Mechta K., (sous la direction), *Maghreb, architecture et urbanisme, patrimoine, tradition et modernité*, Editions Publisud, Paris p 43

⁶⁷³Sidi Boumédiène R., 1990, p 20

représente pas moins maintenant le symbole du sous-développement et de l'arriération économique ou culturelle.⁶⁷⁴

3.1.5 Les édifices entre utilité et mémoire : cas des villages kabyles

Le maintien du caractère traditionnel des constructions kabyles s'explique par le fait que les populations de ces régions sont le plus qui émigrent vers l'Europe. Leurs villages se maintiennent dans leur état parce qu'ils ne connaissent pas de pressions démographiques. Quand ils décident de construire de nouvelles maisons, certains de ces immigrés adoptent le modèle de la maison coloniale. D'autres choisissent d'agrandir et de réhabiliter les demeures héritées qui maintiennent comme symbole.

La préservation de la maison-mère est moins le fait des habitants/résidents qui tendent à transformer selon leurs besoins que de ceux qui, ayant émigré en ville ou en Europe, peuvent – pour diverses raisons – se permettre de la garder comme symbole : c'est là un phénomène très classique, observable dans beaucoup de pays. La maison des ancêtres est mythifiée par ceux qui ont besoin d'un symbole d'enracinement, preuve à laquelle ne se sentent pas astreints ceux qui n'ont aucune fidélité à prouver (car ils vivent leur condition, leur identité, « *hic et nuc* »).⁶⁷⁵

Les locaux, qui ne sont pas obligés de témoigner de leur fidélité au style des ancêtres se voit agrandir ou réhabiliter leurs demeures pour d'autres raisons : généralement utilitaires. Pour eux, l'ancienne maison est « trop petite, trop vieille » et ces raisons les incitent à modifier la maison des ancêtres.

Ceux-là au contraire poursuivent la logique ancienne du rapport à l'habitation : elle est toujours modifiée selon les besoins de la famille, par addition, surélévation, extension, en respectant le schéma de base sinon il est fait recours à une construction nouvelle (en bordure de voie) (ou reconstruction selon un modèle formel nouveau (« moderne »)).⁶⁷⁶

Cette réalité peut nous donner un enseignement sur le rapport aux mêmes traces qui sont pour certains des objets de patrimoine et pour des autres des objets utilitaires, ou au moins des objets non patrimoniaux.

Il y' a là sans doute un malentendu fondamental quant au contenu que donnent les uns et les autres au terme patrimoine : là où nous voyons le produit d'une civilisation, son utilisateur voit l'objet usuel, commode ou incommode, salubre ou insalubre, étroit ou vaste.⁶⁷⁷

Mais, même si la maison est reconnue comme du patrimoine, cela n'empêche pas son propriétaire de rechercher ailleurs, de vivre dans de nouvelles conditions.

⁶⁷⁴Sidi Boumédine R., 1990, p 20

⁶⁷⁵*Ibidem*, p 22

⁶⁷⁶*Ibid.*, p 22

⁶⁷⁷*Ibid.*, p 22

3.2 Dynamiques sociales et processus urbains en médina et en ville nouvelle

Les dynamiques sociales interagissent avec les processus urbains qui s'accompagnent de bouleversements dans les habitudes, les valeurs et les structures de la société. Les nouvelles structures spatiales, liées à la fabrication de la ville, génèrent de nouvelles structures sociales et identitaires. Le changement social est le résultat de divers facteurs : l'accroissement démographique, le progrès technique et le développement économique. En fait, l'accroissement démographique provoque une augmentation de la superficie construite et l'atomisation de la société par la fragmentation des familles. Le progrès technique provoque de nouveaux rapports sociaux, qui s'installent en remplaçant des outils traditionnels par des machines nouvelles. De nouvelles valeurs surgissent valorisant le nouveau sur l'ancien. Le troisième et dernier facteur est économique et concerne la compétition commerciale et les luttes des classes opposant les membres de la société ce qui crée un changement et un passage d'une société solidaire vers une société atomisée, collaboratrice mais compétitive.

Les interactions peuvent ainsi se noter entre l'introduction de nouveaux modèles technologiques, les bouleversements du milieu et les réalités sociales. « La diffusion "sauvage" des technologies, produits et modèles qui s'imposent sur les marchés prend de vitesse l'organisation sociale. Elle détruit les savoir-faire, les matériaux et modes de vie hérités et précipite les dégradations des relations locales et culturelles à la nature et à l'espace. »⁶⁷⁸

Les mobilités sociales internes et externes ont modifié la trame composante des sociétés urbaines maghrébines.

Les villes qui sont ainsi bouleversées par une série de grands mouvements comme l'exode rural à peine finissant, l'émigration à l'étranger et ses multiples effets socioéconomiques, spatiaux et culturels, la scolarisation de masse et ne cessent de croître sont de plus en plus méconnues tant dans leurs fonctionnements sociaux que dans leurs influences sur les rapports sociaux et sur les relations sociales.⁶⁷⁹

Les changements sont visibles entre le mode de vie dans la médina et les transformations qui ont accompagné l'installation dans la nouvelle ville. En fait, au moins trois critères permettent de distinguer la société de la métropole moderne d'aujourd'hui de la société de la médina traditionnelle d'autrefois : la diversité ethnique des habitants, leur mobilité et leur dispersion professionnelle.

⁶⁷⁸Boumaza N., 2005, p 19

⁶⁷⁹*Ibidem*, p 19

3.2.1 Rapports sociaux et ville traditionnelle

Dans la médina, le cadre de vie, les rapports quotidiens et la solidarité permettent à chacun de connaître ses voisins ; les familles étaient là depuis des générations. Les *hawma*⁶⁸⁰ de la *médina* avaient un rôle intégrateur ; de cohabitation des riches et des pauvres. Chaque individu était soumis à une autorité non seulement politique mais sociale et morale puisqu'il faisait partie intégrante d'une communauté obéissant à de forts principes coutumiers. Toutefois, dans la métropole d'aujourd'hui, s'étendant sur de grandes surfaces et abritant des centaines de milliers, et même des millions d'êtres humains, les populations se sont renouvelées. Dans l'espoir de mieux-vivre ailleurs, les fluctuations du marché de l'emploi ont dispersé les familles ce qui a provoqué le concept d'individu, composant d'une société atomisée. Par ailleurs, de grands changements socioculturels se sont ressentis dans des domaines essentiels de la culture maghrébine et concernent surtout la structure de la famille et le statut de la femme. La scolarisation des filles était aussi une source déterminante de la révolution culturelle.

Du point de vue du rapport entre le social et l'urbain dans la médina, les personnes qui vivent dans un même *derb* entretiennent entre elles des liens plus solides.

Le *derb* constituait le moyen de base de toute la vie sociale de la médina. Il regroupait, la plupart du temps, un certain nombre de foyers qui gravitaient, plus ou moins autour d'une famille de notable, laquelle souvent donnait son nom au *derb* lui-même, et avait avec le reste des habitants du *derb* soit des liens de parenté, soit des rapports de clientèle.⁶⁸¹

Afin de garantir sa tranquillité et le caractère privé de sa résidence, le notable garde sa résidence au fond du *derb* en s'éloignant de la partie du va-et-vient des passagers de la rue.

Ruelle en impasse, le *derb* abritait tout au fond la demeure de notable, tandis que les autres maisons se pressaient le long des deux côtés suivant l'importance des relations entretenues par l'occupant avec la famille possédante. Celle-ci détenait son pouvoir et son prestige tantôt de l'exercice d'une fonction au makhzen (Pacha, Cadi, Nadir, Mouhtassib...), tantôt du négoce, tantôt de la rente foncière (terres agricoles), tantôt enfin de la culture et du savoir (*Alim*). Quant aux autres familles, celles qui constituaient le menu peuple, elles se composaient de commerçants, d'artisans et de « serviteurs ».⁶⁸²

Le *derb* (rue) est l'espace de socialisation pour les enfants et d'identification des statuts des personnes pour les adultes. Des individus qui ont grandi dans un même *derb* gardent pour la vie la conscience de cette origine commune. Cela peut expliquer le choix de certains néo-citadins de se regrouper dans des rues ou dans des parties précises de la métropole ; ils visent la reconstitution de leur environnement dans le nouvel espace.

⁶⁸⁰ La *hawma* est un quartier ou une partie de la médina.

⁶⁸¹ Belfquih M. et Fadloulah A., 1982, 148

⁶⁸² *Ibidem*, p 148

3.2.2 Changements sociaux et ville postcoloniale

Depuis l'indépendance des pays maghrébins, les médinas sont le cadre de la culture urbaine traditionnelle. Elles conservent le prestige de la religion et de la culture alors que la ville européenne est dotée du pouvoir politique et économique. Cette dernière se dresse aux portes de l'ancienne citée comme à Fès, quand elle n'a pas déchiré le vieux tissu urbain, comme c'est le cas si souvent en Algérie.

La ville ancienne avait tantôt été réduite à un quartier, la kasbah à Alger, ou la ville européenne avait accaparé l'espace ; tantôt la cité ancienne avait maintenu la nouvelle création à l'état d'appendice sans profondeur ni relief, comme dans la ville de Fès. Tunis constituait une situation intermédiaire avant que l'urbanisation ne fit basculer l'ensemble dans de nouvelles formes de croissance de la ville.⁶⁸³

Ce caractère d'appendice peut s'expliquer, dans le cas du Maroc, par le régime adopté à l'époque coloniale : « de la même manière qu'il met en place une administration coloniale moderne aux côtés du Makhzen (administration chérifienne), le protectorat conçoit un urbanisme bipolaire, en doublant la médina (ville ancienne) d'une ville européenne. »⁶⁸⁴

A l'époque postcoloniale, l'immigration massive vers les grandes villes maghrébines et la croissance urbaine incontrôlée ont provoqué un paysage urbain anarchique créé par des nouveaux venus qui s'installent dans les bidonvilles. Une crise socio-urbaine voit le jour à cause des problèmes de logement et de la prolifération de ces bidonvilles : les problèmes d'emploi, la prolétarianisation de la communauté urbaine à cause du nombre d'individus mal intégrés et l'inadaptation des villes (et de la structure de leur tissu urbain qui évolue toujours moins vite qu'il ne serait nécessaire) à la pléthore démographique. Les nouveaux venus ne sont pas admis à une véritable « citoyenneté » dans la ville qu'au bout de plusieurs générations. Les contradictions économiques et sociales sont accentuées à cause des déséquilibres démographiques (déséquilibre dans la répartition des activités, chômage, structure de la pyramide des âges, contrastes entre l'équipement et les modes de vie des quartiers modernes, traditionnels et « sous-intégrés »). Par conséquent, le système de valeur a connu de grands bouleversements.

Aujourd'hui les villes maghrébines continuent de conserver les deux aspects : traditionnel et moderne, qui ont marqué leur histoire. « Cité ancienne et ville nouvelle composaient un paysage modulé sur deux registres : la modernisation apportée par les européens, et la tradition qui plongeait ses racines dans le temps. »⁶⁸⁵ La société maghrébine a connu un grand changement lié aux apports de la présence coloniale et de la modernité. Cela a ensuite imposé des aménagements urbains dans les zones urbaines mais aussi rurales.

⁶⁸³Lacoste C. et Lacoste Y., 2004, pp 75-76.

⁶⁸⁴Rharib S., 2006, p 92

⁶⁸⁵Lacoste C. et Lacoste Y., 2004, p 75

Le choc violent de deux civilisations, diamétralement opposées, dont le monde arabo-musulman a été le théâtre, a, non seulement provoqué une crise économique profonde mais a aussi désorganisé la société tout entière. L'effondrement de ces bases et l'apparition, de conditions de vie nouvelle vont entraîner irrémédiablement un réaménagement de l'espace dans les campagnes comme dans les villes.⁶⁸⁶

Le Maghreb est-il aujourd'hui moderne ? Si l'on s'en tient au processus relatif à la modernité en occident, la réponse est qu'il est en voie de modernisation. Sans doute, et au niveau urbanistique, il y a de grandes avenues, des gratte-ciel, des réseaux de routes et des voies ferrées, de la circulation automobile, des moyens de communication modernes, etc., et les similitudes de Casablanca, Alger et Tunis avec Paris et Madrid sont évidentes.

La ville maghrébine - la médina - se situerait en continuité directe et en relais des villes d'Europe et d'Amérique et en rupture persistante avec les villes historiques du passé précolonial maghrébin. Par ce phénomène les transferts de techniques et de technicité ou d'usages « occidentaux » évincent progressivement les autonomies techniques et de comportements sociaux de moindre envergure territoriale. Les villes modernes d'Afrique du Nord évoluent ainsi vers un cosmopolitisme formel de couleur technologique et idéologique d'emprunt.⁶⁸⁷

Mais, est ce qu'au niveau sociologique et anthropologique, les maghrébins qui vivent dans des villes modernes et utilisent les machines modernes sont identiques aux européens ? La réponse est encore une fois non, mais pourquoi ?

En fait, le Maghreb s'était forcément, et contre lui, obligé à l'époque coloniale, de s'ouvrir à la modernité. Il a aspiré au type de modernité technologique qui transformera les conditions de vie, mais sans créer une rupture radicale avec ses traditions. La modernité a véhiculé l'industrialisation, la science moderne et le mode de vie occidental (langues, système économique...) et le monde maghrébin était ainsi contraint de s'adapter sur plusieurs plans : politique, économique et culturel. Malgré la résistance visant la protection de l'héritage identitaire historique, la civilisation moderne a fasciné une grande partie de la société maghrébine. Mais une autre partie est restée conservatrice ce qui a provoqué un dualisme au Maghreb : société traditionnelle et moderne, techniques traditionnelles et modernes, etc.

3.2.3 Urbanisme contemporain : Etat des lieux

Au Maghreb, l'histoire des individus et des villes ont généré des constructions et des traits physiques correspondant à de nouvelles structures sociales. Trois facteurs principaux ont modifié les conditions globales du développement urbain : les mouvements liés de globalisation et de mondialisation, les changements de vision du local et de l'Etat ainsi que la régionalisation de l'ensemble des sphères de la vie

⁶⁸⁶Belfquih M., et Fadloullah A., 1982, p 148

⁶⁸⁷Hensens J., 1982, p 94

sociale⁶⁸⁸. Pour résoudre les problèmes de logement, les Etats maghrébins tendent vers les habitats en grand nombre et les logements économiques.

A l'intérieur de ces champs et modes de production urbaine, certaines expériences, par exemple, la construction en nombre (Algérie), les programmes récurrents de résorption des bidonvilles, apparaissent comme dictées par l'urgence et par les opportunités. D'autres comme les expériences de l'auto-construction, de la promotion résidentielle et de l'urbanisme touristique, comme les programmes de sauvegarde des médinas de Tunis, de Fès, indiquent des tendances plus lourdes.⁶⁸⁹

La politique de sauvegarde des médinas est conçue dans le cadre du maintien de l'héritage et de la conservation du patrimoine, des monuments historiques et des résidences exotiques. Le patrimoine urbain est aujourd'hui interprété dans sa double dimension : arabo-islamique et coloniale. Les médinas et les quartiers arabo-islamiques constituent le patrimoine traditionnel, alors que l'héritage colonial est valorisé en tant que patrimoine culturel de la modernité.

Ces dernières années, un phénomène est remarqué : il s'agit de la transformation rapide des médinas (surtout au Maroc) de plus en plus investies par des européens qui achètent et réhabilitent des demeures anciennes en dégradation. Ces bouleversements ne vont pas sans provoquer des tensions et des conflits entre les protagonistes qui œuvrent dans le domaine.

Le Maghreb dispose aujourd'hui de grandes métropoles qui se sont étalées sur de grandes surfaces et qui utilisent des matériaux de construction les plus modernes. Ces cités sont le résultat tant de la croissance démographique, du croisement des forces économiques et sociales, de la mondialisation ainsi que de la libéralisation. Les facteurs externes et internes ; les acteurs internationaux comme nationaux, ont une grande influence sur les changements urbains.

En conclusion, nous pouvons dire que, le temps et les civilisations ont laissé leurs empreintes au Maghreb et ont modifié l'ordonnancement du paysage en fonction des besoins identitaires. L'organisation urbaine qui tient compte des histoires, des institutions, des politiques nationales et des ressources économiques reflète le mode de vie de la société maghrébine. Au terme d'une revue des changements urbains qui accompagnent les chronologies historiques, un nouveau tableau du paysage culturel est esquissé au Maghreb. Si l'on tente un bilan des permanences et des mutations, des paysages de la tradition et de la modernité, on est impressionné par l'importance des seconds (grandes avenues, gratte-ciel, réseaux de routes et de voies ferrées). Certes, la modernité a permis de promouvoir les nouvelles technologies et la démocratisation des savoirs, mais elle était parfois responsable des inégalités sociales, de la pauvreté, de la frustration et des conflits. La modernité qui s'est reflétée, d'abord dans la civilisation industrielle, fruit de la rationalité scientifique et ensuite dans la société d'information fruit de la globalisation, a modifié le paysage culturel tant urbain que social. Les émeutes

⁶⁸⁸Boumaza N., 2005 (1), «Matérialités urbaines et sens de la ville», in *Villes réelles et villes projetées. Villes maghrébines en fabrication*, dir. N. Boumaza (Paris : Maisonneuve et Larose), p 42.

⁶⁸⁹Boumaza N., 2005, p 23.

urbaines connues en 2011 au Maghreb ponctuent d'une part l'évolution d'une conscience politique, mais, d'autre part, les conséquences d'une sur-urbanisation qui n'était pas accompagnée d'un développement social, économique et industriel.

Les changements urbains et socioculturels liés à la modernité ne sont pas seulement vrais pour l'Afrique du Nord ni même pour les pays du Tiers- Monde. On les voit aussi en Europe même si la voie prise est de nivellement et d'uniformisation des diversités régionales.

4. Identité et musées au Maghreb

Les musées du Maghreb nous permettent de découvrir, de comprendre et de connaître l'histoire et la culture des pays maghrébins. Leurs objets (archéologiques, ethnographiques et artistiques) y sont préservés, étudiés et exposés à des fins identitaires, d'instruction, d'éducation et de délectation. Ces musées témoignent de la richesse et de la diversité du patrimoine culturel nord-africain. Leurs sections sont constituées d'objets qui remontent à différentes époques (la préhistoire, le pré-islam et la période islamique). Deux dimensions identitaires peuvent être décelées à travers les objets exposés dans ces musées : d'une part, l'identité de leurs producteurs, de l'autre l'identité de ceux qui y montrent un attachement. Deux autres dimensions sont aussi liées aux objets des musées : touristique et scientifique. Grâce à la dimension touristique, ils sont des moyens du développement économique et grâce à la dimension scientifique, les objets nous renseignent sur les techniques mises en œuvre pour leur réalisation.

La dimension identitaire intervient pour donner à des objets leur valeur anthropologique et symbolique.

La dimension temporelle peut conférer à un objet de catégorie « inférieure » (appartenance à la catégorie des objets usuels une valeur symbolique qui le fait « monter » dans la hiérarchie de valeur des objets. Comment cela ? Parce que le système identitaire est unifié, et toute plongée profonde dans l'histoire ramène à la surface des couches successives qui contribuent à la constitution de l'identité nationale dans toutes ses composantes nationalitaire, religieuse, culturelle.⁶⁹⁰

De façon générale, le rapport entre l'identité et les musées peut se manifester à travers la création de musées thématiques qui défendent une cause ou qui reflètent un attachement identitaire. Ce rapport se manifeste aussi dans la commémoration des événements de certaines périodes en mettant l'accent sur leur importance pour la mémoire commune.

Les divers objets qui sont exposés dans les musées du Maghreb ont des matériaux, des fonctions, des provenances et des techniques très différentes. Des mosaïques à base de petits carreaux à la céramique et au verre en passant par le

⁶⁹⁰Sidi Boumédine R., 1990, p 15

métal, le textile et les instruments de musique, les collections des musées maghrébins dévoilent une richesse culturelle et historique spectaculaire.

Les tapis citadin et ruraux, la broderie aux motifs complexes, le travail de cuire et les bijoux constituent des productions artisanales très appréciées et reconnues par leur qualité et le savoir-faire que recèlent. La caractéristique principale de ces objets archéologique, ethnographique et artisanaux, c'est qu'ils sont faits à la main ou, parfois, avec des outils très simples comme le tour utilisé pour les céramiques.

Compte tenu de la diversité des objets exposés dans les musées du Maghreb et vu que l'inventaire de tous les objets dans leurs rapports à l'identité ne peut pas être exhaustif, nous proposons de traiter la céramique marocaine comme un signe de l'identité. Ce choix est dicté par le fait que la céramique est un matériau présent dans toutes les époques historiques et dans toutes les cultures à partir du Néolithique.

4.1 L'identité à travers le matériel muséal : exemple de la céramique

Le Maghreb a bénéficié du savoir-faire de sa population et de ses échanges avec les civilisations méditerranéennes. La céramique, dans cette région, occupait et continue d'occuper une place privilégiée parmi les arts mobiliers. Depuis son apparition/ son introduction à l'âge Néolithique, autour du VI^{ème} millénaire avant J.-C., la céramique s'est maintenue, au Maghreb, sans discontinuité jusqu'à nos jours, en acquérant progressivement plus d'importance.

Il est difficile de localiser et de dater, avec précision, le début de la production céramique. En revanche, le raffinage de l'argile est l'un des arts les plus anciens et les plus répandus. Les plus anciennes poteries ont été mises au jour grâce à des fouilles archéologiques.

Dans les sépultures berbères des temps antiques, écrit Camps, dans les dolmens comme dans les bazinas (plus rarement dans les tumulus de la zone pré-désertique), les fouilles mettent au jour des poteries en nombre restreint généralement en relation avec le nombre d'individus inhumés dans le tombeau.⁶⁹¹

Au fil des siècles, les produits locaux sont enrichis grâce à l'apport des civilisations punique, romaine, arabe et européenne qu'a connu le Maghreb. Effectivement, avec la succession des occupations, le matériel accumulé dans un même site peut correspondre à plusieurs époques. Pour cette raison, la céramique constitue un moyen inestimable pour la datation étant donné que des mutations techniques et

⁶⁹¹Camps G., 1961, *Aux origines de la Berbérie, monuments et rites funéraires protohistoriques*, publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, des Facultés des Lettres et des Sciences Humaines d'Alger et de Rabat, et de la Mission Culturelle Française au Maroc, Arts et Métiers, p 215.

formelles accompagnent de très près le progrès et les changements des civilisations.

Fonctionnellement, les produits céramiques avaient, initialement, un caractère usuel, utilitaire. Ils servaient pour boire, manger et transporter les liquides. Avec le temps, la céramique est devenue aussi un objet de luxe et de décoration en revêtant des dimensions artistiques chargées d'émotions.

Techniquement et en ce qui concerne les procédés de fabrication des poteries, on peut constater que le modelage, la cuisson et le décor sont demeurés les mêmes. Partant de l'argile, des inclusions et de l'eau, on prépare une pâte plastique et on la met en forme, selon plusieurs procédés : modelage, colombinage, tournage et moulage. Puis la pièce est séchée et cuite à une température convenable afin d'acquérir une dureté. Finalement, la finition permet de se rattraper techniquement et d'embellir l'objet. Les lignes, les points, les traits ciliés, les dents de scie, les croix, les losanges sont autant de motifs qui rappellent les tatouages et tissus ruraux.

Au Maroc, les céramiques archéologiques exposées dans les musées remontent à différentes époques. D'un point de vue chronologique, on distingue plusieurs étapes et types de la céramique marocaine.

Céramiques préhistoriques et antiques	- cardiale Néolithique
	- campaniforme
	- phénico-punique
	- pré-romaine
	- romaine
Céramiques islamiques	- idrisside
	- almoravide
	- almohade
	- mérinide
	- saâdienne
	- alaouite

Tableau 8 : Chronologie de la céramique marocaine

Ce tableau présente les différentes époques caractérisées, chacune, par des apports dans le domaine de la fabrication de la céramique.

Céramique cardiale néolithique

Les plus anciennes céramiques connues au Maroc et au Maghreb remontent à l'époque Néolithique qui couvre le VI^{ème}, le V^{ème} et le IV^{ème} millénaires avant J.-C. En l'absence de vestiges en céramique ou en pierre polie, on ne peut pas parler de Néolithique. Ainsi « on se refusera à employer ce terme (Néolithique) si aucun des aspects de la civilisation Néolithique n'est attesté : polissage de haches et

d'herminettes-pointes de flèche de taille bifaciale-céramique modelée généralement ornée, domestication et élevage, agriculture... »⁶⁹²

La céramique néolithique était modelée et impressionnée. On la nomme céramique cardiale en se référant au coquillage appelé cardium ou pecten, utilisé pour imprimer la pâte. Grâce à l'application successive du bord crénelé de la valve du cardium *édulae* sur la surface crue du vase, on réalise des lignes horizontales ou verticales, des zigzags et des arceaux accolés. Au Maroc, la céramique cardiale a été découverte dans les grottes de la région de Tanger (Maghara El Alia) et de la région de Rabat (Dar Es-soltan).

Céramique campaniforme

Dès les débuts du troisième millénaire, on assiste à la diffusion d'une culture caractérisée par la présence, à côté des objets métalliques, d'un vase nommé campaniforme (ou calciforme). Ce vase qui adopte la forme d'une cloche renversée est caractérisé par une régularité d'épaisseur.

Ses motifs décoratifs sont essentiellement constitués de bandes horizontales remplies par des impressions au peigne oblique, généralement inclinées dans des sens différents, et rarement dans la même direction. Les registres sont disposés en alternance avec des espaces symétriques vierges non décorés. Diverses techniques sont employées pour la réalisation de ces motifs : estampage, incision, impression. Ils sont exécutés avec divers instruments : peigne ou spatule dentée en bois ou en os (ayant 4 à 6 dents), poinçon en os ou en bois, cordelette, mallette...

Cette céramique représente la phase finale du Néolithique s'étendant jusqu'au début de l'histoire avec l'arrivée de la céramique à engobe lisse rouge ou noir phénicienne.

Céramique phénicienne

Archéologiquement, la céramique phénicienne remonte, au Maroc, au VIII^{ème} siècle. Elle a différentes provenances : la Phénicie, la Grèce, la mer Égée et la Sicile :

Les expéditions commerciales des marins phéniciens sur les côtes africaines de la Méditerranée et de l'atlantique, au VII^{ème} siècle avant J.-C., ouvrent la longue période de douze à treize siècle au cours de laquelle vont se superposer, dans les niveaux archéologiques du sol marocain, diverses céramiques du Proche-Orient, de la mer Égée, de la Grèce continentale, d'Italie, de Gaule, de la Péninsule Ibérique, d'Afrique et d'Asie Mineure.⁶⁹³

La céramique phénicienne était à engobe rouge et dans les mêmes niveaux stratigraphiques contenant cette céramique, on retrouve des amphores caractérisées par la forme de leur profil ovoïde à épaulement presque horizontal, sans col, à lèvre évasée et courbée vers l'intérieur de section presque triangulaire. La typologie des

⁶⁹²Balout L., 1955, pp 450-451

⁶⁹³Boube J., 1990, « La céramique » (pp 30- 33), dans : *De l'Empire Romain aux Villes Impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musée du Petit Palais, Paris-Musée. p 30

céramiques était diverse : amphores, plats, patères, bols, brûles parfums, œnochoés à lèvres tréflées et lampes à un ou à deux becs.

La céramique de l'époque phénicienne était découverte, à Lixus, dans des niveaux stratigraphiques du VIII^{ème} siècle. Elle est aussi exhumée sur l'île de Mogador et à sidi Abdesslam Del Bhar près de Martil. Dans le site de Mogador (Essaouira) loin de presque mille kilomètre de la Méditerranée :

Parmi les débris des lourdes amphores phéniciennes du VII^{ème} siècle avant J.-C., ont été recueillis, dans les niveaux les plus anciens, les fragments d'une céramique rouge, très caractéristique, qui a été reconnue comme phénicienne : phiales, patères, brûle-parfum, œnochoés à bobèche, œnochoés à bec tréflé, lampes à deux becs, semblables à des coquilles Saint-Jacques, et aiguères à fond convexe, celles-ci d'origine certainement chypriote.⁶⁹⁴

A cette époque remontent des vases d'origine grecque, ionienne et attique qui sont à vernis brun noir. Toujours à Mogador :

Dans ces mêmes couches sont apparus des vases d'origine grecque. De la Grèce de l'Est, quelques fragments d'amphores ioniennes, de la deuxième moitié du VII^{ème} siècle avant J.-C., d'un type très répandu en Sicile et dans la zone exploitée par le commerce massaliote, ainsi que des vases sphériques de tradition ionienne à décor de bandes horizontales. Plus abondants, les fragments d'amphores attiques à vernis brun noir, sur la panse desquelles des bandes horizontales, plus ou moins sombres, alternent avec des zones plus claires à minces filets. Ces amphores datent de la deuxième moitié du VII^{ème} siècle avant J.-C.⁶⁹⁵

Cette même céramique phénicienne est mise au jour dans des sites méditerranéens en Péninsule Ibérique, en Italie et en Proche-Orient. Dans la région de Tanger :

La fouille de nécropoles rurales n'a certes pas révélé dans les tombes à inhumation la présence de céramique à vernis rouge ni de lampes à deux becs, mais elle a livré avec des bijoux d'or phéniciens et des œufs d'autruche décorés, de nombreux et beaux vases rustiques modelés à la main. A Cotta, à quelques kilomètres de Tanger, un fragment de cratère laconien à colonnettes, à vernis noir du VI^{ème} siècle et un autre fragment provenant d'une coupe attique à figures noires représentant une scène dionysiaque, des alentours de 500 avant J.-C. ont révélé la haute antiquité du site.⁶⁹⁶

Céramique punique

Historiquement, l'époque de la céramique punique, au Maroc, commence dès le milieu du V^{ème} siècle avant J.-C. correspondant au périple d'Hannon le carthaginois. Elle prend fin à partir de la deuxième guerre punique. Cette céramique est attestée à Kouass, Cotta, Tamuda, Banasa, Mogador et Lixus. Le pays a subi durant cette étape des influences de tradition grecque ou phénico-punique et les productions sont des vases dits en chardon, des cratères d'influence grecque, des coupes, des bols, des plats à poisson, des amphores et des figurines en

⁶⁹⁴Boube J., 1990, p 30

⁶⁹⁵*Ibidem*, p 30

⁶⁹⁶*Ibid.*, pp 30-31

terre cuite. On a retrouvé à Mogador, une amphore cylindrique à épaulement du III^{ème} siècle, à Sala, une lampe d'imitation grecque des V et IV siècles et un fragment de céramique rouge andalouse du IV siècle.

Plus au nord, sur l'oued Sebou, le site antique de Banasa a livré d'autres témoignages attestant cette similitude avec les céramiques carthaginoises. Selon Jean Boube :

A Banasa, ont été retrouvées des petites amphores, semblables à des vases de Carthage, datant des IV-III siècles. Un grand sondage stratigraphique y a mis au jour, en même temps que des lampes et des graffitis puniques, des fours et des vases peints, produits d'une industrie locale, ornés de bandes et de filets parallèles et de croisillons.⁶⁹⁷

Quant à kouass, il était probablement un comptoir du IV siècle avant J.-C. dont les ateliers fabriquaient différents types de céramique : des amphores puniques, des vases peints, des lampes à deux becs et surtout, des vases à vernis noir, imitant la céramique étrusco-campanienne des III^{ème} et I^{er} siècles avant J.-C.

La technique du tour fait son apparition dans les cités littorales marocaines. Quant aux décors, ils sont rarement figurés, composés de motifs géométriques linéaires bichromes ou monochromes, à base de bandes et de filets de couleur marron ou à ocre rouge. L'activité des ateliers de Kouass et de Banasa s'est prolongée jusqu'au I^{er} siècle avant J.-C. Les céramiques fabriquées dans ces ateliers, même en subissant des influences étrangères puniques et grecques, peuvent être considérées des œuvres locales autochtones.

Céramique de l'époque préromaine

Historiquement, cette époque commence dès le début du deuxième siècle Avant J.-C., correspondant à la fin de la II^{ème} guerre punique. Elle finit vers 40 après J.-C., correspondant à l'assassinat de Ptolémée par les Romains. Archéologiquement, cette époque est marquée, d'une part, par l'apparition, en grande quantité, d'une céramique peinte fabriquée localement. D'autre part par l'existence d'une influence romaine puisque Rome, en étant la nouvelle puissance méditerranéenne, entreprend des échanges commerciaux avec la région. On compte plusieurs centres de fabrication de la céramique : Banasa, Kouass, Volubilis et Sala, mais l'influence de Rome s'impose en substituant davantage à Carthage.

Les produits de la péninsule italique s'introduisent au Maroc telles que les pièces à parois fines, à vernis noir de Campanie, la sigillée à vernis rouge arétine, les amphores gréco-italiques et quelques céramiques ibériques. Ces pièces servaient pour le transport de l'huile, du vin et du garum. Des types de ces céramiques ont été imités par les ateliers locaux. D'après Jean Boube :

La vague de la céramique campanienne à vernis noir, héritière des vases grecs déferlera vers le début du II siècle avant J.-C., sur la Maurétanie. Riche de formes diverses, cette vaisselle n'est

⁶⁹⁷Boube J., 1990, p 31

représentée au Maroc que par un jeu très réduit de vases, pour la plupart d'usage commun (bols, écuelles, plats, assiettes, etc.).⁶⁹⁸

Dans cette même époque préromaine, s'est répandue une tradition consistant à déposer des balsamiques en terre cuite dans des tombes. Ces derniers sont à pédoncule, de longs cols et trempés dans un engobe brun ou rougeâtre. Durant la première partie du I^{er} siècle avant J.-C., ils seront remplacés par des balsamiques à fond plat et col enrobé d'engobe. Par la suite les balsamiques disparaîtront pour céder la place à des fioles de verre contenant les parfums des offrandes funéraires.

Le premier siècle avant J.-C. voit l'arrivée de différentes pièces de fabrication italienne, gauloise et hispanique.

Dans les tombes encore, ont été retrouvés de nombreux petits vases à parois fines, gobelets, bols et tasses ansées, dont les plus anciens remontent, à Sala, au début du I^{er} siècle avant J.-C. et dont la plupart datent des premiers tiers du premier siècle après J.-C. Fabriqués en Italie centrale et sur la côte ligure, à Lyon, en Bétique, ces vases sont décorés de guirlandes, de perles, d'épines, de guillochures, de mamelons, de godrons, de rinceaux ou de palmettes. Leurs parois étaient souvent aussi recouvertes d'un décor résille ou d'une fine couche de sable.⁶⁹⁹

Vers le milieu du premier siècle avant J.-C., la céramique à vernis noir sera substituée par une céramique italique lisse signée par le maître et l'esclave.

La première apparition de cette céramique, précédée par une céramique pré-sigillée de belle couleur rouge, assez rare au Maroc, remonte à la première moitié du règne d'Auguste. Les ateliers de Pouzzoles, de l'Italie centrale, de la vallée du Pô, mais surtout ceux d'Arezzo, ont exporté leurs produits en Maurétanie, peut-être par l'intermédiaire de Gadès.⁷⁰⁰

Durant la première moitié du premier siècle de notre ère, les produits céramiques parvenaient des ateliers de la Graufesenque de Banassac (Lozère) et de Lezoux en Gaule. Ils sont une imitation des vases arétins revêtus d'engobe rouge brillant. « Les plus abondants sont les vases lisses, montés au tour surtout des assiettes et des bols, mais aussi des encriers, des gobelets et des jattes à marli ; au creux des vases a été en général appliqué le cachet portant la signature du potier. »⁷⁰¹ La majorité de ces vases est signée et rares sont les vases décorés et non signés.

Ces céramiques sont caractérisées par leur décoration et comportent un ensemble de scènes et de représentations : divinités, scènes de chasse de gladiateurs, courses de chars, animaux réels et fantastiques, grotesques, scènes érotiques, rinceaux de feuillage, etc.

⁶⁹⁸Boube J., 1990, p 32

⁶⁹⁹*Ibidem*, p 32

⁷⁰⁰*Ibid.*, p 32

⁷⁰¹*Ibid.*, p 32

Céramique de l'époque romaine

Historiquement, la céramique de l'époque romaine, au Maroc, est produite dès la deuxième moitié du premier siècle de notre ère.

Archéologiquement, elle est à vernis rouge, produite par des ateliers gallo-romains, et plus tard, à partir de l'époque flavienne, dans la Péninsule Ibérique (ateliers d'Andujar et de Tricio). La sigillée des ateliers Sud-gaulois ou hispaniques fut exhumée dans la stratigraphie de l'époque romaine et dans tous les sites de la Maurétanie Tingitane. En effet, les objets retrouvés sont des plats en céramique sigillée ornés de motifs estampés, des assiettes à anse horizontale ornées à la barbotine, des vases carénés, et des lampes à décors d'inspiration biblique des bols hémisphériques ornés de décors figurés inspirés de la mythologie gréco-romaine.

D'autres pièces s'ajoutent, à cet éventail, comme les marmites, les céramiques modelées et la sigillée africaine. Selon Jean Boube :

Plusieurs centres ont alimenté la tingitane, ou cette vaisselle apparaît au cours de la deuxième moitié du I^{er} siècle après J.-C. Il s'agit, d'une part, de vases lisses, principalement des bols et des assiettes, des jattes à marli, et à côté de ces formes habituelles, des formes originales, propres à l'Espagne, notamment des pichets, des bouteilles mais aussi des encriers, des chantepleurs, etc., et, d'autre part, des vases moulés, dont le décor se distingue sensiblement du décor gaulois et possède une saveur particulière.⁷⁰²

Jusqu'aux milieux du III^{ème} siècle, une sigillée claire de fabrication africaine a accompagné la sigillée hispanique. C'est une céramique « à engobe rouge orangé luisant sous la forme de bols carénés, décorés à la roulette, de coupelles à marli à décor barbotine et, un peu plus tard, de bols hémisphériques, de coupes carénées, de plats, de jattes, de flacons, d'*askoi*, etc. »⁷⁰³ Un autre type de céramique, connu sous le nom d'El Auja, remonte au III^{ème} siècle. Il se caractérise par la décoration en reliefs appliquée et par des thèmes relatifs aux jeux du cirque et de l'amphithéâtre produits probablement en Ifriqiya.

Dès le IV^{ème} siècle, Rome préférait se retirer vers le nord jusqu'à Loukkos. La partie entre volubilis et Lixus est restée en marge des échanges commerciaux. En revanche, au nord marocain, des amphores ont été importées de la péninsule ibérique d'Asie Mineure et de la Tunisie (amphores cylindriques). Ensuite, c'est la céramique islamique qui se superposera à la romaine dans les couches archéologiques.

Au cours de l'histoire, la céramique antique a connu des transformations dans le temps ce qui permet de faire des distinctions entre les lampes et les amphores phéniciennes, romaines, hellénistiques et africaines.

Le luminaire de terre cuite s'est transformé au cours des siècles : lampes à deux becs phénico-puniques, lampes hellénistiques à bec carré ou à corne latéral, lampes romaines à ailerons latéraux, « *Warzenlampen* », à décor de globules, lampes du I^{er} siècle à bec triangulaire ou en ogive entre deux volutes, lampes du II^{ème}-III^{ème} siècle à bec rond ou cordiforme. Leurs disques

⁷⁰²Boube J., 1990, p 32

⁷⁰³*Ibidem*, p 33

sont décorés de personnages, d'animaux, de scènes de gladiateurs, de tableaux rustiques, de feuillages, de scènes érotiques, etc. [...] Aux IV-V siècles, les lampes à canal, d'origine africaine, offrent parfois un sujet profane ou franchement païen, mais, la plupart du temps, sont ornées de chrismes et de croix gemmées.⁷⁰⁴

Les couches archéologiques offrent des débris d'amphores de différentes provenances qui apportaient en Tingitane différents produits ou qui servaient pour le transport du vin et du garum.

Céramique Idrisside

Les fragments découverts dans des niveaux islamiques à Volubilis, Sigilmassa et Chichaoua prouvent la continuité de l'art céramique au Maroc après les Romains. Dans cet art, on note une dualité entre l'héritage historique et les influences régionales contemporaines. La céramique, à l'époque Idrisside, est marquée par l'influence mauresque représentée par la céramique à glaçure. Fès a accueilli, vers les débuts du IX^{ème} siècle, des artisans parmi les immigrés venus de Cordoue. D'après Bokobza, le véritable avènement de la céramique marocaine se situe vers 814. Cette année-là, Moulay Idriss II « décida d'accueillir [...] huit mille familles misérables chassées d'Espagne par l'impitoyable Emir de Cordoue [...]. Il semble que les premières réalisations de ces immigrés adroits aient été des carreaux multicolores qu'on appelle au Maroc « *Zellige* ».⁷⁰⁵

Céramique almoravide

Historiquement, les chroniqueurs arabes du XI^{ème} siècle (exemple d'Al Bakri) donnent quelques précisions sur les ustensiles culinaires céramiques en terre cuite et les frises qui ornent la mosquée Karouiyine. Au même siècle (XI^{ème}), l'Emir Youssef ben Tachfine, qui a porté secours aux émirs de Séville et de Grenade, a demandé d'être accompagné de céramistes, en repartant au Maroc. Ces derniers ont développé cet art à Marrakech. Archéologiquement, les objets trouvés à Marrakech nous renseignent sur les formes et les techniques de décor à l'époque almoravide :

On signale par exemple un type de lampe à huile archaïque, comportant un long bec et un long col, représentatif de la technique d'émaillage (glaçure verte mouchetée de brun), ainsi qu'une forme de grande jarre ovoïde, à panse amincie vers son extrémité, que les époques almohade, et mérinide perpétueront.⁷⁰⁶

Céramique almohade

A l'époque almohade (règne du Sultan Al Mansur) une statistique établie pour Fès dénombre 180 ateliers, des monuments de l'architecture étaient ornés de frises en terre cuite. D'autres formes céramiques étaient fréquentes : jarres, margelles de puits incisées ou estampées (de forme circulaire ou octogonale) décorées à base de

⁷⁰⁴Boube J., 1990, p 33

⁷⁰⁵Bokobza A., *La poterie marocaine*, publication Jean- Pierre Taillandier, Paris, 1987. p15.

⁷⁰⁶Cambazard- Amahan C., Amahan A., 1993, « Céramique, Styles et fonctions », dans, *Zillig, L'art de la céramique*, Hedgcej., Samar Damluji. S, Garnet Publishing Limited, p 59.

brun de manganèse ou de l'émail turquoise. Selon Cambazard Cathrine et Amahan Ali : « à l'époque almohade, on relève...la peinture au brun de manganèse et l'incision, technique apparentée au « sgraffito » illustrée par les petites jarres de Lixus conservées au musée archéologique de Tétouan. »⁷⁰⁷

Céramique mérinide

La céramique mérinide est marquée par l'apparition d'une nouvelle forme de faïence polychrome, grâce au système de la double cuisson qui permet de fixer l'émail. Pour la conservation de l'eau, cette céramique a conjugué l'estampage et la glaçure verte à la bleue turquoise. Les décors sont géométriques, floraux et épigraphiques. L'innovation à cette époque est représentée par l'emploi du bleu de cobalt sur un émail blanc (comme l'exemple du plat de Belyounech exposé au Musée Archéologique de Rabat).

Céramique saâdienne

Les découvertes concernant cette céramique ont vu le jour à Marrakech et à Chichaoua. Les techniques décoratives antérieures ont subsisté : exemple de l'emploi du bleu et brun de manganèse rattaché à l'école de Fès. Les céramiques produites sont des plats, des jattes ou écuelles et des petites jarres.

Céramique alaouite

Au XVII^{ème} siècle, le sultan alaouite Moulay Ismail établit sa capitale à Meknès. Les artisans produisent une céramique à décor composé de palmes sur rinceaux et de feuilles dentelées et nervurées.

En dehors des collections conservées dans les musées archéologiques, les musées ethnographiques abritent des collections céramiques alaouites, datées en grande partie du XVIII^{ème} siècle. On peut répartir ces céramiques en plusieurs types, en fonction des centres de production : la céramique urbaine et rurale. Bokobza distingue trois écoles de céramique : « sans entrer dans les multiples classifications qui souvent divisent les experts eux-mêmes, disons que l'on distingue trois grandes écoles de céramique maghrébine : l'école berbère, l'école de Fès et l'école de Safi. »⁷⁰⁸

1. La céramique rurale : les pièces proviennent des régions montagneuses du Maroc : Rif, Zerhoun, Tsoul...Il s'agit de poterie féminine modelée, généralement, à la main (sans tour). Dans les régions rifaines du Maroc, la poterie est modelée par les femmes non loin du seuil de la maison. Au sud, les céramiques tournées sont façonnées par les hommes. Le décor est surtout géométrique. Les formes des ustensiles sont diverses et n'ont d'égale que la diversité des usages auxquels ils sont destinés *zrafa* (bol pour boire la soupe), *hallab* (récipient pour le lait), *Guedra* (cruche pour l'eau), etc.

⁷⁰⁷Cambazard- Amahan C., Amahan A., 1993, p 63

⁷⁰⁸Bokobza, A., 1987, p 33.

2. La céramique de Fès : les pièces sont façonnées à l'aide d'un tour actionné par les pieds. Au décor géométrique de la poterie rurale, l'artisan de Fès va très rapidement substituer des volutes, des arabesques, des bouquets éclatants, des feux d'artifice en polychromie. Le cobalt va faire découvrir aux artisans le charme discret du bleu.

3. La céramique de Safi : Safi a subi l'influence de Fès. On y fabriquait des poteries destinées à l'usage domestique. La première tentative de rénovation remonte à 1918 des recherches furent entreprises pour retrouver les formes et les motifs décoratifs qui avaient à une certaine période, fait la réputation justifiée de la céramique de Safi. La polychromie fait son apparition grâce à l'abondance sur le marché des émaux colorés.

En plus de l'héritage céramique, les musées du Maroc renferment des collections riches en divers matériaux. Afin de mettre l'héritage archéologique en valeur, on compte créer au Maroc un musée national d'archéologie et des sciences de la terre ⁷⁰⁹ (MNAST).

4.2 Le MNAST : fabrication d'une identité nationale

Ces dernières années, le Maroc s'investit davantage dans des projets patrimoniaux. Si les institutions muséales en présence ont un fond riche et diversifié, il semble qu'elles ne sont pas mises en liaison et qu'elles manquent de plusieurs services. Etant donné cela, l'initiative dont l'objectif est de créer un musée de grande envergure, qui sera doté de tous les moyens et de toutes les ressources, ce qui permettra de faire découvrir au public le passé riche et prestigieux du Maroc, a été bien accueillie dans le milieu culturel marocain. Ce musée ; projet en cours, porte le nom du : *Musée National d'Archéologie et des Sciences de la Terre*.

Partant de ce qui est noté ; concernant ce projet, sur le *site-web* du Ministère de la Culture marocain, nous pouvons constater ce qui suit :

1. La première section de ce musée retracera les ères géologiques et l'évolution des espèces.

2. La deuxième section se rapporte à l'histoire de l'homme (depuis la préhistoire jusqu'au XIX^{ème} siècle).

3. Le musée dynamisera la formation des cadres et participera au développement d'un réseau de musées.

Partant sur la base de ces éléments, nous pouvons dire que le fond de ce musée sera constitué de deux grandes sections (archéologique et scientifique) contenant différents types d'objets. D'une part, les objets avec lesquels on aura à constituer des collections relatives à l'archéologie et d'autre part, les objets qui se rapportent aux sciences de la terre. Ce musée aura, par conséquent, des vocations doublement dichotomiques (historique/scientifique et culturelle/naturelle). Toutefois, ce dualisme révélera des défis liés aux méthodes et aux techniques sémiotiques à

⁷⁰⁹Le Musée National d'Archéologie et des Sciences de la Terre est un projet en cours au Maroc

mettre en œuvre afin d'arriver à une compensation de la valeur historique et archéologique de certaines collections dans le musée, avec la valeur scientifique des autres ; d'équilibrer le caractère culturel et naturel.

En comparant les deux sections, on constate, effectivement, que les objets d'archéologie ont un caractère patrimonial grâce à l'accumulation, depuis l'époque coloniale, de missions scientifiques et de recherches sur ces vestiges du passé. Par contre, les objets des sciences de la terre, qui ont des valeurs scientifiques précieuses, vont nécessiter la mise en œuvre d'une approche pertinente de médiation afin que ces objets puissent acquérir une valeur patrimoniale et culturelle dans le contexte muséologique. Cela permettra une cohérence générale des différentes sections du musée.

Objets	Dans la section 1	Dans la section 2
Collection	Archéologique	Des sciences de la terre
Patrimoine	Culturel	Naturel
Façonnage	Artefacts/intervention humaine	Géofacts et autres
Valeur culturelle	Historique et anthropologique	Scientifique
Approche dans le musée	Patrimoniale	Patrimonialisation

Tableau 9 : Les sections du MNAST

Objets de la section archéologique

Il est clair que, grâce aux études archéologiques intensives menées au Maroc depuis les débuts du XX^{ème} siècle, les objets de la première section sont considérés comme des objets patrimoniaux. Cela concerne :

1. Les objets de la période préhistorique : les objets lithiques et osseux...
 - Du Paléolithique inférieur : de l'époque acheuléenne
 - Du Paléolithique moyen ; de l'époque moustérienne et atérienne
 - Du Paléolithique supérieur ; de l'Epipaléolithique
 - Des objets lithiques, céramiques et osseux du Néolithique et de la protohistoire
2. Les objets de la période préislamique (céramique, métal et verre ...)
3. Les objets de la période islamique (céramique, verre, métal, et bois...)

Tous ces vestiges se mettent au jour grâce à des fouilles archéologiques. Chaque objet, avant qu'il soit valorisé dans un musée, est déjà passé d'un cycle de quatre étapes : fabrication, usage, abandon et enfouissement. Une fois entrées dans un musée, les œuvres acquièrent des fonctions signifiantes et communicatives. Les artefacts, qui sont à l'origine produits à des fins utilitaires d'usage quotidien, vont acquérir d'autres valeurs en renvoyant, par leurs caractères visibles à quelque chose d'invisible, symbolique. Dans le contexte muséal, leur fonction initiale pour laquelle ils ont été créés change radicalement en devenant des sémiophores d'une civilisation. Mais, qu'on est-il de ce cycle pour des fossiles et comment valoriser des objets des sciences de la terre ?

Objets de la section « sciences de la terre »

Partant du fait que l'objet est valorisé parce qu'il a une valeur historique, scientifique ou/et anthropologique ; les objets des sciences de la terre qui ont, sans doute, de précieuses valeurs scientifiques, constituent une entité à part entière. Ils sont un ensemble de géofacts et de fossiles qui se réfèrent doublement à la science et à la nature. En les comparant avec les objets de la première section, il en résulte une dialectique entre le culturel et le naturel ; entre des produits de l'activité humaine et des objets de la nature. En raison d'une acception culturelle et classique de la notion du patrimoine au Maroc⁷¹⁰, ces derniers ne peuvent pas accéder facilement au statut d'objets patrimoniaux. Ils nécessitent en plus une reconnaissance patrimoniale.

Pour répondre à tous ces défis, on peut envisager pour les objets de la deuxième section un processus de muséalisation qui peut engendrer, à leur égard, une « conscience patrimoniale ». En fait, dans le contexte muséal, ce qui apparaît au public comme une œuvre de valeur patrimoniale ; un bien culturel, scientifique et/ou anthropologique, se trouve déjà manipulé et « fabriqué » par la muséalisation. La patrimonialisation et le patrimoine ne sont pas conceptualisés de façon antagonique ; sinon complémentaire. L'accession des objets à l'existence patrimoniale n'est qu'un passage d'un système matériel à un système sémiotique ; intangible. Loin d'exister en soi, l'objet du patrimoine est le fruit d'une construction à la fois scientifique (légitimation donnée par les scientifiques, les archéologues et les médiateurs...), sociale, politique et économique. Ainsi, les objets des sciences de la terre ne peuvent être valorisés dans le musée national qu'à travers le processus de muséalisation ; c'est-à-dire à travers des systèmes qui permettent la valorisation sociale de ces objets et l'attribution de la valeur patrimoniale à des collections naturelles.

Sur un autre plan, nous proposons de créer trois départements dans ce musée afin d'avoir une approche globale des différentes missions :

1. Un département d'acquisition et de recherche qui aura, d'abord, une fonction publique (ou extérieure) : l'acquisition, et ensuite une fonction privée : la recherche.

2. Un département de conservation et de restauration qui aura une fonction uniquement privée (interne).

3. Un département d'exposition et de médiation qui aura, d'abord, une fonction privée (préparation de l'exposition/ muséographie) et ensuite une fonction publique (médiation/ communication).

Le croisement des compétences et la médiation seront très sollicités pour que ce musée national puisse accomplir ses missions. Il aura des fonctions multiples de collecte, de conservation des objets ainsi que de mise en valeur de leurs dimensions plurielles (culturelles, naturelles, historiques et scientifiques), soit par l'approche patrimoniale ou par la patrimonialisation.

⁷¹⁰La direction du patrimoine culturel est chargée des œuvres patrimoniales, mobilières et immobilières, laissées par les occupations humaines. Les traces naturelles ("patrimoine nature") sont sous tutelle d'autres organismes.

Sur le plan administratif et afin de développer les musées du Maroc, une fondation est chargée de la gestion des musées qui étaient auparavant sous tutelle du Ministère de la culture. Cette institution a été, à l'époque de sa création, l'objet d'une polémique, mais elle a aujourd'hui des missions à accomplir pour améliorer l'offre muséale au Maroc.

4.3 Les enjeux de la Fondation Nationale des Musées au Maroc : La préservation et la médiation des objets

La forme et la substance de la loi 01-09 ; qui porte sur la création de la Fondation Nationale des Musées (FNM) au Maroc, ont suscité une vraie polémique. Dans une perspective de créer une agence qui va gérer l'ensemble du patrimoine culturel marocain (musées, monuments, sites, médina, ksour et kasbah), des efforts ont été menés, en vain, avant l'adoption de cette loi, afin de réformer son projet. Toutefois, en dépit de toutes les manifestations⁷¹¹, cette fondation ; consacrée uniquement aux musées, est devenue maintenant une réalité. La loi 01-09 est promulguée, publiée au Bulletin officiel⁷¹² (le 5 mai 2011) et le président de la fondation est déjà nommé le 12 décembre 2011.

Etant donné tout cela, on ne revient plus, dans cette réflexion :

- Ni sur des critiques relatives à ladite loi ; qui se rapportent justement à l'absence d'une approche participative dans son élaboration
- Ni sur la question du détachement des musées étatiques de l'ensemble des éléments constitutifs du patrimoine culturel marocain (monuments, sites...)
- Et non plus sur les débats qui ont accompagné le vote de la loi 01-09.

Notre contribution est tournée vers l'avenir. On tente d'esquisser un ensemble de missions à accomplir ; des principes qui peuvent permettre à cette fondation de mener à bien son travail. Ils sont aussi des périmètres selon lesquels nous pouvons être capables -au moins en tant qu'observateurs- de juger son apport et d'évaluer la pertinence de ses approches concernant la situation actuelle des musées marocains. Ces derniers posent des défis⁷¹³ qui seront au centre des réflexions des responsables de cette fondation. Y remédier, nous paraît être alors la condition *sine qua non* pour aboutir à l'épanouissement et au rayonnement des musées marocains et à une appréciation des interventions de la Fondation Nationale des Musées.

En fait, comme tous les musées du monde, la première mission des institutions muséales marocaines est d'être des enveloppes et des gardiens des biens matériels acquis. Elles les préservent par tous les moyens juridiques, matériels et techniques. La deuxième mission est la mise à disposition du public, la communication et la

⁷¹¹On peut mentionner à ce sujet surtout l'engagement de l'ALINSAP.

⁷¹²Il s'agit du Dahir n : 1/10/21 du 14 *jumada* I 1432 (18 avril 2011) portant promulgation de la loi 01-09 portant institution de la « Fondation nationale des musées ».

⁷¹³Nous pouvons lire dans le préambule de la loi 01-09 que ces musées « *ne permettent-ils pas d'exposer tous les éléments du patrimoine, étant donné qu'ils sont dépourvus de l'attractivité et de toutes les autres fonctions propres au musée* ».

médiation des œuvres. Ayant dit cela, il nous semble, alors, que la préservation et la médiation des objets sont deux enjeux fondamentaux que la fondation dernièrement créée -étant chargée de mener une politique de gestion muséale moderne⁷¹⁴ - est appelée à gagner pour que nos musées puissent dépasser leur crise actuelle.

	Mesures juridiques	Protection
Préservation		
	Mesures matérielles	Conservation préventive et restauration
	Exposition	
Médiation		
	Communication	

Tableau 10 : Actions de préservation et de médiation

Concernant les autres missions liées au travail muséologique ; comme la formation des cadres et les recherches archéologiques, elles sont menées à bien par l’Institut National des Sciences de l’Archéologie et du Patrimoine (INSAP) conçu comme un organe d’enseignement, de formation et de recherche en sciences de l’archéologie et du patrimoine.

Premier enjeu : la préservation des objets

La préservation consiste dans un souci porté aux biens patrimoniaux et dans des interventions soigneuses pour sauvegarder leur intégrité matérielle.

Préserver signifie protéger une chose ou un ensemble de choses de différents dangers tels que la destruction, la dégradation, la dissociation ou même le vol, cette protection est assurée notamment par le rassemblement, l’inventaire, la mise à l’abri, la sécurisation et la remise en état.⁷¹⁵

Dans le domaine muséal, il s’agit, d’une part, du volet de la protection des œuvres contre le trafic illicite ; c’est tout ce qui est lié aux mesures juridiques de conservation. D’autre part, il s’agit du volet de la promotion des mesures matérielles de préservation, à savoir : la conservation préventive et la conservation-restauration des objets. « En muséologie, la préservation rassemble l’ensemble des fonctions liées à l’entrée d’un objet au musée, soit les opérations d’acquisition,

⁷¹⁴Dans le préambule de la loi 01-09, on peut lire encore ceci : « *le renforcement de la richesse et de l’héritage culturel national et l’enjeu crucial de sa préservation, sa valorisation et sa transmission aux générations futures, nécessite la mise en œuvre d’une politique de gestion moderne et intégrée qui fait des musées des espaces publics accueillants et attractifs qui contribuent à la connaissance et la compréhension des divers aspects de la culture nationale et internationale (Art, archéologie, histoire, savoir-faire, architecture)* ».

⁷¹⁵Bergeron Y., 2011, p 453

d'inscription dans l'inventaire, de catalogage, de mise en réserve, de conservation et parfois de restauration. »⁷¹⁶

Mesures juridiques : la protection des biens

La protection des œuvres contre le trafic illicite doit être la première préoccupation de la Fondation Nationale des Musées. Pour cette raison, il est souhaitable que l'arsenal législatif actuel soit révisé. La rénovation et l'actualisation de la loi 22-80, formulée depuis plus de trente ans (relative à la conservation des monuments historiques et des sites, des inscriptions, des objets d'art et d'antiquité) est impératif. Une nouvelle loi qui reconnaîtra l'institution muséale au Maroc, absente de la loi 22-80, et qui portera des règles strictes et rigoureuses de protection des œuvres est tenu d'être élaborée.

En plus des règles, la loi doit trouver son chemin vers l'application. Comme exemple, on peut citer le cas des œuvres prêtées dans le cadre d'une activité culturelle internationale et des expositions organisées à l'étranger. En fait, certaines œuvres sont soit retournées en retard, ou même ne sont plus retournées au Maroc après la date de retour fixée. Si on considère que le trafic illicite mène à des pertes directes d'objets, on peut qualifier la situation de prêt comme menant à des pertes indirectes. L'exportation et le transfert de propriétés illicites des biens culturels constituent l'une des causes principales de l'appauvrissement de notre patrimoine culturel marocain de ces biens. On recommande alors que ces processus de voyage d'objets sans retour aient fin. Dans la convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels (UNESCO 1970), on lit ceci dans l'article 5 :

Afin d'assurer la protection de leurs biens culturels contre l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites, les États parties à la présente convention s'engagent dans les conditions appropriées à chaque pays à instituer sur leur territoire, dans la mesure où ils n'existent pas déjà, un ou plusieurs services de protection du patrimoine culturel dotés d'un personnel qualifié et en nombre suffisant.⁷¹⁷

Le Maroc a ratifié cette convention le 3.3.2003, soit plus de trente ans après sa mise en vigueur.

Faut-il rappeler aussi que la politique de l'ICOM pour cette décennie (2010-2020) est orientée vers la protection des œuvres contre le trafic illicite ?

Mesures matérielles : la conservation des objets

Les techniques de préservation ont pour objectif d'étudier, de documenter, de conserver et de restaurer l'aspect matériel des objets. Cela a pour but de les valoriser et de limiter leur dégradation. L'Assemblée Générale d'ECCO⁷¹⁸ ; tenue

⁷¹⁶Bergeron Y., 2011, p 453

⁷¹⁷UNESCO 1970, Convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriétés illicites des biens culturels, Paris, le 14 novembre 1970.

⁷¹⁸La confédération européenne des organisations de conservateurs- restaurateurs

le 11 juin 1993, a distingué trois techniques de préservation : la conservation préventive, la conservation curative et la restauration.

Toutefois, il nous semble que les techniques de préservation consistent soit dans une intervention directe ou indirecte sur le matériau de l'objet. Nous considérons ainsi, à la différence de la terminologie officielle, deux techniques : la conservation préventive et la conservation-restauration.

La conservation préventive

Dans le cas de la conservation préventive, les interventions ne sont pas directes sur les objets sinon sur leur environnement ; leur entourage ; leur milieu. On donne ces exemples :

- Réguler le climat (respecter des normes de température et d'humidité).
- Bien manipuler les objets.
- Les protéger contre les incendies et les vols.
- Concevoir et fabriquer des supports et des emballages variés.
- Aménager les réserves.

Toutes ces techniques participent à prévenir la détérioration des œuvres. Cela se renforce, ensuite ; par la bonne gestion des collections et le soin porté aux objets dans les vitrines et dans les salles de médiation. Aussi par la bonne organisation des réserves ce qui garantit l'accessibilité, la sécurité et la conservation des biens (faciliter le repérage, déterminer la nature, le nombre, le poids, la taille et la fragilité des objets, etc.).

La conservation-restauration

Il s'agit de toutes les interventions directes sur le matériau de l'objet détérioré afin de permettre sa lisibilité et de retarder sa dégradation. La conservation-restauration consiste en plusieurs étapes et les actions sont entreprises en fonction de l'altération. En général, dans le cas d'un objet céramique, la chaîne comprend : un diagnostic, un démontage, un collage, un comblement des lacunes et une teinture. Si l'objet contient des taches ou s'il est couvert de dépôts terreux, on entreprend un lavage et un rinçage.

Concernant ce point relatif à l'action de restauration, nous précisons que l'état actuel des objets dans plusieurs réserves des musées marocains nécessite le commencement, de manière urgente, par la mise en œuvre des techniques de la conservation préventive, avant d'arriver au stade de la conservation-restauration. En effet, il y'a encore un grand travail à mener autour des objets ; dans les réserves, de l'intervention sur leur environnement, de concevoir des caisses et des enveloppes adéquates, avant d'entamer des actions directes de restauration des matériaux. On peut étayer ce propos par ce qui suit : d'une part, la conservation préventive d'un objet qui n'est pas encore restauré est moins complexe que son entretien après sa restauration. D'autre part, une restauration qui n'est pas suivie, en permanence, d'une maintenance et d'un entretien des œuvres, ne peut jamais relever de la bonne gestion des œuvres.

On considère tout cela (la prise de mesures juridiques et matérielles) comme le premier défi de cette institution. Une gestion raisonnable tiendra, sans doute, en considération ces principes sinon on sera, immédiatement, confronté à des problèmes du trafic illicite et de dégradation et altération des œuvres.

Deuxième enjeu : la médiation des œuvres

Ce deuxième volet nous intéresse au moins pour deux raisons :

La première raison, c'est qu'il va nous permettre ; en tant que périmètre d'évaluation, de suivre l'éventuelle augmentation de la fréquentation des musées marocains grâce à une gestion qualifiée de moderne. En fait, les parties prenantes ont indiqué lors du plaidoyer du projet de loi que l'un des objectifs de l'initiative, c'est que les musées soient pourvus d'une attractivité, ce qui permettra d'augmenter le nombre de leurs visiteurs.

La deuxième raison, c'est que chaque musée a deux missions privées (l'acquisition et la préservation), mais il a aussi deux missions publiques (l'exposition et la communication), qui nous intéressent dans cette deuxième partie.

L'exposition

L'exposition (permanente ou temporaire) englobe à la fois les objets réels ou virtuels exposés (collections), ainsi que les moyens muséographiques de mise en scène qui les accompagnent (vitrines, textes, multimédia, iconographie). En s'offrant à la vue d'un visiteur-observateur dans des salles de médiation, les composantes de l'exposition peuvent être considérées comme des signes sémiotiques qui communiquent des messages aux visiteurs.

Fruit du travail muséologique, l'exposition se conçoit à travers des collections d'objets - ayant un sens cohérent- et évoque des faits, des événements et des concepts. La conception de l'exposition est soumise à des enjeux et à des intérêts qui peuvent parfois s'opposer. « Si l'exposition peut s'affirmer comme un espace social particulier, elle peut aussi parfois se transformer en une sorte de champ de bataille ou s'affrontent, parfois violemment, des points de vue très différents. C'est le lieu par excellence, entre autres, de la confrontation entre la théorie de la pratique. »⁷¹⁹

Il est souhaitable que les objets exposés témoignent de la richesse de l'histoire et de la culture marocaine. Les objets ne doivent pas être exposés pour eux-mêmes, mais parce qu'ils sont les arguments d'un savoir-faire et chacun doit s'insérer dans un discours continu. L'exposition doit mettre l'accent, à travers des discours spécifiques à chaque musée, sur les caractéristiques et les valeurs esthétiques, fonctionnelles, symboliques et scientifiques des objets. Il s'agit de mettre ces derniers au service de réflexions originales ; de propos théoriques qui intéressent la culture marocaine, de matérialiser des expériences collectives et de traduire les signes de la réalité complexe de la mémoire marocaine. Telle démarche vise à

⁷¹⁹ Desvallées A., Schärer M., Drouguet N., 2011, « Exposition », dans, Desvallées A., Mairesse F., (Sous la Direction) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin. p 136

permettre aux visiteurs des musées marocains de relativiser leurs perceptions, de déconstruire leurs savoirs et d'interroger leurs certitudes afin de repenser la réalité.

La communication

La communication consiste à établir une relation informative entre un émetteur et un récepteur.

Dans le contexte muséal, la communication apparaît à la fois comme la présentation des résultats de la recherche effectuée sur les collections (catalogues, articles, conférences, expositions) et comme la mise à disposition des objets composant ces collections (expositions permanentes et informations liées à celles-ci).⁷²⁰

Le musée est un espace de communication non verbale et verbale (visites guidées, conférences) ; entre les concepteurs de l'exposition et les visiteurs. « Dans la perspective mise en exergue par la définition de l'ICOM, la communication muséale apparaît comme le partage, avec les différents publics, des objets faisant partie de la collection et des informations résultant de la recherche effectuée sur ces objets. »⁷²¹

Les œuvres sont le moteur du fonctionnement d'un musée. Selon une chaîne qui va de la fouille archéologique et de l'enquête ethnographique, passant par des études, des documentations, de la conservation-restauration, de l'exposition des œuvres jusqu'aux publications, il y'a un grand nombre d'acteurs qui contribuent au rayonnement des biens culturels en milieu muséal. Leur mise en valeur et leur accessibilité à tous implique la diversité des acteurs qui y participent : conservateurs, muséologues, archéologues, anthropologues, historiens, collectionneurs, médiateurs, experts et différentes institutions privées et publiques. La nouveauté et le particularisme ; compris dans la création de la FNM, nécessitent une concrétisation par une approche croisée de l'ensemble de ces compétences qui sont, *de facto*, sollicitées dans la mise en valeur des musées marocains.

Ainsi, les musées ne sont pas des lieux passifs de juxtaposition d'objets. Ils doivent témoigner de dynamisme, d'échanges et d'interactions entre les visiteurs et les médiateurs.

Le lieu d'exposition se présente alors comme un lieu spécifique d'interactions sociales, dont l'action est susceptible d'être évaluée. C'est ce dont témoigne le développement des enquêtes de visiteurs ou enquêtes de public, ainsi que la constitution d'un champ de recherche spécifique lié à la dimension communicationnelle du lieu.⁷²²

Le rôle des moyens de communication, l'usage de plusieurs langues sont de capitale importance dans le processus de médiatisation des expositions muséales. La communication doit concerner tous les visiteurs, locaux et étrangers, jeunes et adultes, hommes et femmes. Sans oublier, à cet égard, l'apport des partenariats et

⁷²⁰Deloche B., 2011, « Communication », dans Desvallées A., Mairesse F., (*Sous la Direction*) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin. p 71

⁷²¹Deloche B., 2011, p p 71-72

⁷²²Desvallées A., Schärer M., Drouguet N., 2011, p 133

des collaborations avec différents ministères et d'autres organismes dans l'enrichissement des expériences.

5. Caractéristiques de l'identité maghrébine

5.1 Contextes agissants sur l'identité du Maghreb

Dans son histoire, le Maghreb a connu la pénétration de différentes puissances étrangères. C'est pour cette raison que ses cultures semblent toujours associées à d'autres.

C'est ce qui permet l'entretien de discours spécialisés sur les rapports passés avec les autres : coups d'arrêt aux invasions (arabe, européennes), mission de colonisation/civilisation conjuguant la légitimité historique et religieuse, réinterprétation des apports comme contribution à un édifice inébranlé (renaissance, etc.) au besoin par leur requalification (hispano-mauresque, etc.).⁷²³

Le système identitaire des sociétés maghrébines est loin d'être unifié à cause de la concomitance de différents ordres, parfois paradoxaux, et qui sont liés à différents systèmes politiques, économiques et socioculturels. Les ensembles identitaires sont pluriels et les critères d'apparence sont divers. Ils sont soit religieux (islam, judaïsme, christianisme, etc.), soit linguistiques (amazighe, arabe, français), soit géographiques (ruraux et citadins). A cela s'ajoute les influences étrangères et tous ces critères sont parfois pris ensemble ce qui complique encore la détermination du caractère de cette identité.

L'histoire contemporaine du Maghreb, l'ensemble des événements liés à la colonisation et au nationalisme, ont rendu difficile la définition de l'identité maghrébine. « Le colonialisme et le nationalisme ont rendu difficile la tâche de penser le Maghreb dans une optique critique et universaliste, comme l'avait si bien fait, dès le XIV^{ème} siècle le grand historien Ibn Khaldûn. »⁷²⁴

La colonisation a joué un rôle déterminant dans l'introduction de nouveaux traits identitaires. « La colonisation a introduit dans les sociétés colonisées non seulement des industries, des produits et des techniques, tous jusque-là inédits, mais aussi des manières d'agir, de faire, de penser et de se représenter tout à fait nouvelles. Parmi celles-ci, la construction des nouvelles identités sur une base patrimoniale figure en bonne place. »⁷²⁵

A l'époque postcoloniale, le contexte de résistance a imposé la mise en valeur d'une identité arabo-islamique pour à la fois se distinguer de l'ancien colonisateur, bénéficier du soutien des Etats arabes et éviter l'hétérogénéité.

⁷²³Sidi Boumédiène R., 1990, p 16

⁷²⁴Balta P., 1996, p 5

⁷²⁵Skounti A., 2010, «De la patrimonialisation. Comment et quand les choses deviennent-elles des patrimoines » *Hesperis-Tamuda*, vol.XLV, pp 19-34

Dans tous les cas, les définitions officielles se sont proposées comme un ressourcement opposé à l'aliénation coloniale ; il s'ensuit que les paramètres de « l'authenticité » ont été recherchés dans les périodes qui ont précédé son intrusion, et, en particulier, dans ce qui est considéré comme l'âge d'or d'une civilisation, d'où une recherche axée sur les œuvres significatives dont, pour l'architecture, celle des édifices à caractère monumental (mosquées, palais, remparts, etc.) qui sont dotés d'ailleurs d'une forte charge symbolique : souveraineté, religion, etc.⁷²⁶

Les divergences idéologiques qui ont suivi l'indépendance ont posé de grands défis à la représentativité de l'identité maghrébine. Elles ont remis en question l'image stéréotypique attribuée au Maghreb.

La décolonisation, c'est-à-dire le nationalisme qui avait besoin de se forger une identité différente de celle des colonisateurs, a rendu difficile, aussi bien pour les maghrébins que pour les européens, de penser le Maghreb. Allier la globalité et la différence, de même que percevoir l'espace et la culture dans leur valeur diachroniques et synchroniques, a fréquemment conduit à une négation de type idéologique.⁷²⁷

Les influences de l'époque coloniale, les échanges de l'époque postcoloniale, accentués par la globalisation, ont contribué largement aux bouleversements des sociétés non pas seulement maghrébines mais aussi mondiales. Le mouvement mondial a pris deux tendances : une tendance officielle d'uniformisation et une tendance communautaire de distinction.

Les contacts à grande échelle quant à eux, induits par la migration, les moyens de mobilité et de communication, les flux transnationaux, entraînent des changements multiformes dans deux directions antinomiques : une uniformisation grandissante des sociétés humaines, d'une part, et une lente recherche de différenciation, d'autre part. Les mêmes communautés en arrivent à être traversées par des forces centripètes qui les tirent vers une homogénéisation et des forces centrifuges qui les poussent à rechercher au plus profond d'elles-mêmes, ou de ce qu'elles considèrent comme tel, le moyen d'y résister. Prises entre le marteau du changement inéluctable et l'enclume de la fidélité sublimée, elles sont parfois déchirées jusqu'au déchaînement de la guerre civile fratricide. En y ajoutant, en toile de fond, la lutte pour le contrôle du pouvoir politique, des ressources économiques et des moyens médiatiques, les déchirements en sont, parfois, bien meurtriers.⁷²⁸

5.2 Chevauchements identitaires au Maghreb

Les cultures du Maghreb sont enracinées dans l'espace et leur insertion remonte à des périodes différentes, et cela malgré les bouleversements historiques. De ce fait, les pays du Maghreb ont, aujourd'hui, des contraintes à proposer un système identitaire précis :

Les sphères officielles ont, de tous temps, hésité, dans l'expression des doctrines idéologiques, entre un système de référence axé sur l'arabité confondu avec l'islamité, et un système de

⁷²⁶Sidi Boumédine R., 1990, p 17

⁷²⁷Maria-Angels Roque, 1996, p 16

⁷²⁸Skounti A., 2010, pp 19-34

référence qui donne sa part et tout son poids à l'enracinement africain qui se perd dans la nuit des temps.⁷²⁹

Le Maghreb est marqué par un dualisme et un parallélisme entre une réalité profonde négligée et une image montée mise en exergue. Compte tenu du dualisme entre ce qui est local et ce qui est externe, l'identité du Maghreb est marquée par une dialectique entre des valeurs exogènes et endogènes, mais à des degrés divers et dans des formes variées selon l'histoire de chaque pays.

L'identité des sociétés maghrébines se situe dans un cas intermédiaire entre celle des sociétés anciennes qui ont connu une continuité et celle des sociétés ouvertes à la modernité. Vu le caractère historique des cultures maghrébines, elles se distinguent des cultures des états neufs et modernes dont les sociétés ont été marquées par la modernité comme le cas de l'Amérique du Nord. Vu l'histoire ancienne des peuples du Maghreb, leur démarche d'enracinement est différente de celle des pays neufs qui n'ont pas d'histoire ancienne et commune au peuple.

Les cultures du Maghreb sont aussi différentes de certaines cultures qui n'ont pas connu de ruptures comme la culture chinoise.

Dans les sociétés qui n'ont pas connu de rupture civilisationnelle, ou qui n'ont pas subi ou été le théâtre d'affrontements entre deux civilisations, un consensus s'élabore ou s'impose non seulement à propos de ce qui est constitutif de la culture et de ses produits, mais aussi à propos de sa classification en productions artistiques ou productions artisanales, et des hiérarchies internes à chaque classe ou sous-classe.⁷³⁰

Par contre, chez les cultures qui ont connu des affrontements, ce consensus manque.

On voit combien la question des systèmes des références se complique dans le cas de pays anciennement colonisés, se réclamant de l'africanité, de l'arabité et de l'islamité, et dans lesquels s'affrontent les valeurs attachées à la construction nationale et aux luttes ouvertes ou feutrées, autorisées ou réprimées, pour la participation aux bénéfices ou à la prise du pouvoir dans ses différentes dimensions.⁷³¹

Les dimensions de l'identité du Maghreb sont multiples. Méditerranéennes vu que cette identité est ouverte sur cet espace d'échanges et d'émergence des civilisations. Sahariennes parce que la grande partie du territoire maghrébin est occupée par le Sahara et s'ouvre sur les pays du Sahel. Arabes, car il appartient au monde arabo-islamique. Amazighes compte tenu du fait que sa culture locale doit beaucoup à l'élément amazighe. Universelles en raison du fait que l'identité maghrébine coexiste avec les identités du monde et le passé colonial a intensifié les relations entre cette région et le reste du monde.

⁷²⁹Sidi Boumédine R., 1990, p 17

⁷³⁰*Ibidem*, p 15

⁷³¹*Ibid.*, p 17

Un premier problème est celui du premier cercle, de l'aire culturelle de base (négritude, africanité, arabité et islamité), qui a besoin de reconstituer à la fois un dénominateur commun (consensus) et de répondre à des besoins d'identité des groupes constitutifs. Cette autodéfinition se situe dans un contexte d'où les grands affrontements entre anciennes puissances dominantes et pays dominés ne sont pas absents ; ils ont changé simplement de modalités matérielles (dépendance économique, endettement, etc.) ou idéologique (de la décolonisation à l'ère des libertés individuelles et collectives, etc.) tout en restant fondamentalement structurés par certaines oppositions.⁷³²

5.3 Courants identitaires du Maghreb

Les courants identitaires sont contradictoires au Maghreb. Certains acceptent d'assembler des traits paradoxaux dans une même identité. D'autres contestent les traits occidentaux ce qui a provoqué une crise identitaire.

La crise identitaire au Maghreb n'échappe pas, dans ses déterminations essentielles, à cette logique combinant les effets déliquescents de l'ambiguïté idéologique et de la faillite économique des éthos ou elle se joue. Elle n'échappe pas non plus, dans ses manifestations sociales –devenant d'ailleurs de plus en plus culturelles- à cette volonté de contestation d'un ordre symbolique qui puise dans la pensée occidentale (aristotélicienne) modale toutes ces catégories désormais délétères et longtemps offertes comme modèle universel à la construction identitaire.⁷³³

Il semble que cette crise au Maghreb durera pour longtemps.

C'est dire que la crise identitaire qui se joue aujourd'hui au Maghreb contemporain n'est ni fortuite ni passagère. Elle puise ses racines loin, autant dans une histoire mouvementée d'une région plusieurs fois agressée par des cultures coloniales hégémonistes que dans l'expectation inachevée que ces pays qui furent de tout temps partagés entre l'option d'authenticité et les enjeux vitaux d'un modèle de développement moderniste, continuent de manifester face à des sollicitations identitaires disparates, contradictoires et au bout du compte conflictuelles.⁷³⁴

Toutefois, il faut constater que ces tensions ne sont plus accentuées qu'après l'indépendance.

Des acteurs et des groupes s'engagent à défendre leurs valeurs en fonction de ce qu'ils considèrent comme significatifs de leur identité.

La classification des faits culturels dans un pays comme l'Algérie répond à ces phénomènes d'interaction entre une tentative officielle de constitution d'une culture hégémonique ou dominante, et des cultures caractérisées par une somme de production passées et présentes, par des résistances et des mobilités.⁷³⁵

On a tenté remplacer un ordre symbolique par des valeurs locales, internes et endogènes qui ont accéléré l'émergence d'un moi communautaire.

⁷³²Sidi Boumédiène R., 1990, p 16

⁷³³Thaâlibi B.M., 2000, *L'identité au Maghreb, l'errance*, Kasbah Editions, Alger, p 9

⁷³⁴Thaâlibi B.M., 2000, p 13

⁷³⁵Sidi Boumédiène R., 1990, p 17

L'identité du Maghreb est marquée par la diversité de ses sources et par les tensions entre les différents partisans de chaque affluent identitaire religieux, linguistiques, sociaux et géographiques.

Mais arrêtons-nous plutôt à la question : ces valeurs que forment aujourd'hui les religions, les langues populaires, les mythes et tout l'attirail de réflexes ethnocentriques, ne seraient-elles pas tout simplement des valeurs de substitutions exhumées des mémoires collectives pour suppléer à la raréfaction de sens du monde contemporain ? N'ont-elles pas pour vocation imaginaire de compenser les misères existentielles induites par la vie moderne et la civilisation industrielle ?⁷³⁶

A cause des tensions, des hésitations se manifestent aujourd'hui dans l'élaboration des différentes constitutions qui ne mettent pas trop l'accent ni sur une composante ni sur une autre sinon qu'elles évoquent tous les affluents identitaires. En prenant compte de cet ordre des choses, une recherche d'une identité maghrébine est active pour trouver les champs de convergence des tendances des pouvoirs et des peuples de la région.

C'est là que se situe le point de jonction entre les nécessités que se donnent les gouvernements de ces pays, de proposer une définition de leurs identités et des termes fondamentaux de référence (position dans une aire), et les luttes internes qui continuent et constituent la suite des luttes de libération, soit des groupes ethniques et culturels, soit des classes en formation, mutation, etc.⁷³⁷

Dans la recherche continue de valeurs-refuges, les valeurs islamiques séduisent par leur compatibilité avec les aspirations.

Et c'est bien à cette fonction « rectificatrice » de l'ordre du monde et de sa valeur culturelle et symbolique qu'est sollicitée la religion musulmane dans le Maghreb comme sans doute ailleurs – pour devenir l'instrument d'une identité supposée se réaliser dans un mouvement dialectique de l'hypostase.⁷³⁸

Malgré tout cela, nous pouvons constater que l'identité maghrébine peut être délimitée, géographiquement et objectivement, par deux ; voire trois grandes aires culturelles et géographiques : la tradition orientale arabe, la modernité occidentale européenne et le substrat méridional africain. D'un point de vue intrinsèque, Ibn Badis, le résistant algérien à la colonisation française dans la première moitié du XXème siècle affirme que : « l'Algérie repose sur un trépied : l'ethnie berbère, la langue arabe, la religion musulmane ». Cette formulation peut s'appliquer à l'ensemble des pays maghrébins. Malgré les changements historiques, culturels et les ruptures politiques, les piliers identitaires restent toujours permanents.

Vue cette diversité des aspects de l'identité du Maghreb, nous analysons ici ses différentes dimensions : anthropologique, linguistique, religieuse, etc. Les valeurs de cette identité sont aussi multiples et trouvent leurs sources dans le passé

⁷³⁶Thaâlbi B.M., 2000, p 8

⁷³⁷Sidi Boumédiène R., 1990, p 16

⁷³⁸Thaâlbi B.M., 2000, p 9

commun de la région avec d'autres civilisations. Toutefois, l'accent est mis souvent sur des valeurs, des langues et des mythes, en occultant d'autres.

5.4 Dimensions de l'identité du Maghreb

5.4.1 D'un point de vue historique, anthropologique et linguistique : l'identité amazighe et arabe

Tout d'abord, nous pouvons dire que l'*amazighe* et l'*arabe* (comme c'est le cas de l'*allemand* et du *français*) désignent à la fois un peuple, une culture et une langue. D'un point de vue historique, et en plus du fait que les cultures du Maghreb sont à la fois nord-africaines, méditerranéennes et atlantiques, elles ont connu deux grands moments : un premier moment, à l'époque préislamique, où la culture amazighe était un substrat, un socle et un soubassement en étant la seule représentative de l'Afrique du Nord. Un deuxième moment qui commence avec l'islamisation et où l'amazighe a partagé son existence avec la culture arabe. On peut parler dans ce deuxième moment d'une culture maghrébine arabo-amazighe.

Les amazighes ont été les premiers à occuper l'Afrique du Nord et dès les premiers moments de l'aire historique jusqu'au XX^{ème} siècle, ils ont subi une série d'influences qui sont souvent survenues par voie maritime. Les grandes civilisations du monde méditerranéen ont tour à tour dominé cette population autochtone nord-africaine. Ces civilisations - en fait ces envahisseurs - ont laissé leurs marques culturelles et identitaires dans la région à des proportions différentes.

Les Amazighs, avant d'être confrontés aux Phéniciens, aux Romains, aux Byzantins, aux Vandales, aux Arabes, aux Turcs et aux Européens, avant de parler et d'écrire en punique, en latin, en arabe, en français, en espagnole, et avant d'adopter les trois religions monothéistes, étaient des amazighs polythéistes. Leur culture tire ses racines d'une langue histoire. C'est pour cette raison qu'en évoquant le Maghreb, on évoque de contributions diverses : romanité, arabité, berbéricité, islamité et depuis la colonisation : « francité ».

Politiquement et au-delà de la période islamique ou le Maghreb, indépendant de toute influence étrangère, est devenu un acteur de la scène politique internationale sous les Almoravides et les Almohades, nous pouvons constater qu'il est resté souvent comme un comparse d'une histoire qui se déroule sur son territoire. En étant un objet de convoitise des civilisations qui l'entourent, dès que le Maghreb sort d'une colonisation, une autre s'installe. Tout au cours de son histoire, le Maghreb a reçu différents apports qui ont nourri la culture locale ce qui a permis de forger les différentes identités nationales des pays du Maghreb.

Toutefois, la reconnaissance de la diversité du Maghreb n'a été reconnue, de manière officielle, que dernièrement. Dès l'époque coloniale, certains voient dans l'intérêt aux différences entre les cultures locales une création coloniale qui a pour objectif de perturber l'unité arabo-islamique de ces peuples. Gabriel Camps écarte ces thèses avancées par certains politologues et socio-historiens.

La civilisation arabo-musulmane marqua le triomphe d'un message universaliste, apporté par la langue sacrée du coran, la langue arabe, qui englobe des cultures, des langues et des peuples divers. L'affirmation de ce modèle universel de civilisation n'a pu effacer les diversités culturelles et linguistiques.⁷³⁹

A l'époque postcoloniale par exemple, « les réalités sociologiques et anthropologiques ont été négligées au moment où certaines élites nationales s'emparaient du pouvoir, dans la mesure où le discours nationaliste avait intérêt à les laisser dans l'ombre, et même à les faire disparaître le plus vite possible. »⁷⁴⁰ L'identité arabo-islamique a été appliquée à un occident arabe pour créer une harmonie avec l'orient arabe, mais sans tenir en considération les réalités socioculturelles différentes.

Les intellectuels maghrébins, solidaire de la vision nationaliste du Maghreb « arabe » « islamique », ont remplacé l'historiographie militante par ce qu'ils appellent la science coloniale, avec le consentement, et même le souci d'émulation idéologique, de certains chercheurs français vite convertis aux nouvelles thèses.⁷⁴¹

L'incompatibilité des tendances idéologiques ; qui mettent l'accent exclusivement sur la dimension arabo-islamique, et les réalités socioculturelles ; qui favorisent la composante amazighe au Maghreb, a mené à des tensions. Ces tensions ont opposé les idéologies étatiques aux revendications des mouvements amazighes qui militent pour la reconnaissance de leur culture.

Ayant conscience de l'importance de la dimension amazighe de l'identité de leur pays, les décideurs, surtout marocains et algériens, ont permis à cette culture d'avoir un statut avancé et une visibilité dans le paysage éducatif et culturel national. En Tunisie, quelques associations ont été créées après la chute du régime de Ben-Ali.

Toutefois, l'approche étatique de la culture amazighe s'articule autour d'un rappel de son caractère historique en tant qu'héritage et de son caractère commun en tant que bien collectif. La démarche officielle met aussi l'accent sur le caractère national de cette culture, afin d'éviter tout dérapage ou toute instrumentalisation de la question de la part des mouvements politiques. En revanche, la définition élaborée par l'état diffèrera de la définition anthropologique qui met l'accent sur un autre aspect lié à la singularité de cette culture, à ses spécificités et à ses productions culturelles. Ces deux définitions diffèreront de l'approche géographique qui s'occupe de l'installation territoriale des amazighes dans des régions particulières avant qu'ils soient des citoyens des grandes métropoles de l'Afrique du Nord.

C'est pour cette raison que ces questions se posent souvent : Est ce que les maghrébins sont des berbères ou des arabes ? Quels sont les arabes et quels sont les

⁷³⁹Maria-Angels Roque, p 14

⁷⁴⁰Roque M. A., 1996, p 16

⁷⁴¹*Ibidem*, p 16

amazighes ? Dans un premier constat, on peut considérer ces questions comme de fausses questions. Bien des tribus berbères sont arabisées au cours des siècles, bien des chefs de dynasties d'origine berbère s'arabiseront et bien des aventuriers de l'orient arabe font fortune au Maghreb. Les ruraux demeurés berbères ne considèrent jamais l'arabisme comme une force hostile, mais plutôt comme un modèle culturel. Ce modèle issu du centre islamique brillant exerce une attraction sur les autochtones maghrébins.

Sur le plan linguistique, on peut distinguer, au Maghreb des langues locales, l'arabe et dernièrement l'amazighe et des langues étrangères utilisées fréquemment dans la vie publique : le français et plus ou moins l'espagnol. L'identité locale se situe entre les exigences politiques et les réalités culturelles et sociologiques.

L'identité du Maghreb s'affirme dans l'amalgame des réalités administratives et politiques islamique et d'un ancien fonds autochtone. Malgré la propagation de la langue arabe due à l'islam, notamment dans les villes et les grandes mosquées, les différents dialectes berbères se sont maintenus jusqu'au XX^{ème} siècle, en même temps que sont apparus les dialectes arabo-maghrébins.⁷⁴²

5.4.2 D'un point de vue religieux : l'identité islamique

La religion majoritaire au Maghreb est l'islam sunnite selon le rite malékite. « Certes, le sunnisme s'imposa enfin, mais ce fut à travers le rite malékite qui intègre le 'urf, les coutumes et les pratiques locales au point que Louis Gardet parle "d'islam berbère" »⁷⁴³ Même si les ottomans avaient conquis le Maghreb, ils n'ont pas pu installer leur rite hanafite. Une minorité juive existe aussi au Maghreb.

A une période de son histoire le Maghreb va adopter le mutazilisme rationaliste qui voit dans la raison la source fondamentale de la connaissance religieuse aussi que scientifique. Les masses rurales berbères lui opposent une religion teintée de l'animisme ancestral, auquel conviendra le mysticisme populaire des confréries maraboutiques et le formaliste malékite.

L'identité islamique du Maghreb s'instrumentalise parfois avec excès par certains mouvements. A cause d'une autre instrumentalisation excessive, cette fois-ci berbère, un certain malentendu s'installe entre les deux courants. En effet, « s'il constitue une revendication culturelle sociologiquement significative, l'islamisme en tant que mouvement mystique de récupération de sens ontologique trouve au Maghreb (Algérie et Maroc notamment) son équivalent dans le revendication berbère. »⁷⁴⁴

Même si leurs vocations restent différentes, l'islamisme et le berbérisme se rejoignent dans leurs objectifs. Ils se rejoignent dans leur caractère opposé à l'idéologie officielle.

⁷⁴²Maria-Angels Roque, p 14

⁷⁴³Balta P., 1996, p 6

⁷⁴⁴Thaâlbi B.M., 2000, p 12

Si les techniques d'affirmation identitaire de l'islamisme et du berbérisme ne sont comparables ni politiquement ni culturellement, toutes deux se rejoignent dans la même volonté de « stigmatisation » (E. Goffman, 1975) de l'identité officielle, rejetée par l'une comme par l'autre en tant que source de disparités socioculturelles, mais surtout en tant que cause d'incohérence et d'ambiguïté identitaires.⁷⁴⁵

Le berbérisme consiste dans le façonnage d'une identité communautaire. « En fonctionnant sur un mode plutôt généalogique et linguistique, ce mouvement ambitionne lui aussi, mais sans prétention hégémoniste, de reformuler l'identité communautaire dans des termes garantissant sa spécificité, c'est-à-dire là aussi son irréductibilité culturelle. »⁷⁴⁶

L'islamisme et plus ou moins le berbérisme considèrent que le malheur et l'échoue consiste dans le rapport à la modernité.

Bien que ces mouvements de « répudiation-réhabilitation » de l'identité soient parfois différents d'un pays à l'autre au Maghreb, c'est tout de même sur le dos de la modernité – ce vieil épouvantail de la conscience arabe- qu'ils semblent le mieux fonctionner pour stigmatiser toute représentation du modèle socioculturel autre que celle devant inspirer la stratégie collective d'identisation : le modèle arabo-musulman *stricto sensu*.⁷⁴⁷

Ces deux courants ont été considérés comme dangereux sur les pouvoirs en présence au Maghreb, à cause de leurs revendications à caractère communautaire. Ces derniers ont procédé par le combat de ces mouvements et par leur contrôle.

Les régimes en place dans les pays maghrébins qui furent confrontés à ce type de revendication n'étaient pas dupes des dangers qu'elle représentait pour leur propre survie. Aussi ont-ils tenté des années durant –avant de se résoudre à quelques concessions formelles- de combattre ou, selon les cas, d'instrumentaliser ces mouvements de répudiation de la culture officielle lesquels sont composés tantôt de « chercheurs de dieu », tantôt de purificateurs du capital linguistique et culturel.⁷⁴⁸

En plus, ces mouvements ne sont qu'un témoignage de la crise culturelle et identitaire de cette région et une manifestation de ses pannes et de son sous-développement à la fois scientifique, économique et culturel. Thaâlabi écrit :

Les mouvements sociaux de protestation en cours ne sont, de notre point de vue, que des précipités de cet état structural de « brouillage » culturel (C. Camilleri, 1973). Leur stratégie est de prendre le prétexte de la déréliction sociale pour témoigner en réalité, mais dans l'appétence religieuse radicalisée, de l'ampleur de l'angoisse identitaire. Pour avoir été longtemps refoulée, celle-ci déborde aujourd'hui les foules déroutées.⁷⁴⁹

⁷⁴⁵Thaâlabi B.M., 2000, p 12

⁷⁴⁶*Ibidem*, p 12

⁷⁴⁷*Ibid.*, p 14

⁷⁴⁸*Ibid.*, p 12-13

⁷⁴⁹*Ibid.*, p 14

5.4.3 D'un point de vue géographique : l'identité nord-africaine

D'un point de vue géographique, les maghrébins se définissent comme des africains du nord. Ils ont, à travers l'histoire, défendu leur indépendance dans le territoire qui est le leur. Le Maghreb est entre deux grands blocs de civilisation (occidentale et orientale) et son identité s'est construite sur l'opposition à la domination étrangère.

Lorsque l'Europe commence à surpasser l'orient, l'interférence de la menace extérieure déterminera des poussées de réaction populaire habillées de l'idéologie simple d'un islam primitif, qui conduira le Maghreb au repli sur lui-même, l'isolant à la fois de l'Europe conquérante et d'un orient lui-même en pleine décadence.

Malgré les conséquences de l'époque coloniale qui font que le Maghreb est aligné sur l'Europe, les maghrébins gardent toujours leur référent géographique comme définissant de leur identité. Le rapport à leur territoire est omniprésent ce qui se manifeste dans les liens tissés entre des communautés et des individus en provenance d'une même région.

5.4.4 Symbolique de l'identité au Maghreb entre réalité et stéréotypes

La symbolique est un ensemble d'images mentales et de manières de percevoir une culture. Elle diffère selon le sujet (celui qui va avoir la conception) et l'objet (sur qui ou sur quoi). Les maghrébins ont intrinsèquement un sentiment sur leur identité et, extrinsèquement, leur culture est objet de clichés et de stéréotypes de la part des non-maghrébins.

Mode de vie amazighe

La conception qu'on a de la culture maghrébine en fait une liaison avec le mode de vie nomade des amazighes. Ce système résulte d'un jeu intense du mouvement perpétuel et de l'immobile éphémère. Dans l'histoire, le souci sécuritaire a obligé les amazighes à chercher refuge dans les régions inaccessibles. Quant au souci économique, il leur impose une vie de transhumance entre les plaines et les montagnes.

En ce qui concerne l'organisation sociale, la famille est à la base de l'édifice social. Plusieurs familles composent une fraction, le regroupement de ces dernières constitue des tribus, plusieurs tribus peuvent constituer une confédération. Au sujet de l'importance de la dimension familiale dans l'édifice social, Gabriel Camps écrit :

A vrai dire, le commun des mortels, dans la société berbère traditionnelle, ne se soucie guère de grands problèmes politiques et encore moins de définir une philosophie du pouvoir. Ce qui compte, en premier lieu, est de s'insérer dans le milieu familial, dans son çoff, son village, sa fraction.⁷⁵⁰

⁷⁵⁰Camps G., 2002, p 244

Tout groupement social ne se comprend que comme la réunion d'hommes issus d'un même ancêtre dont ils continuent à porter le nom (*ait 'atta, ait hssain*). Dans des conditions marquées par la dispersion des nomades sur de vastes et sporadiques espaces, le souci de maintenir une cohésion tribale les oblige à garder des liens sociaux très forts. En l'absence d'un attachement à un territoire, comme dans le cas des sédentaires, les nomades sauvegardent leur personnalité par le principe de « *teimat* » (fraternité) (cohésion par le sang).

Dans ce contexte, la solidarité est une valeur de premier ordre pour les amazighes.

L'esprit de solidarité a toujours été très développé, comme dans la plupart des sociétés rurales. C'est lui qui est à l'origine du principe de « *touiza* », universellement connu dans le Maghreb. Il s'agit de la corvée collective librement consentie au bénéfice du groupe ou d'un chef de famille. La « *touiza* » s'étend à toute sorte de travaux, aussi bien à la construction d'un bâtiment, à la réfection d'un chemin ou au creusement d'un canal d'irrigation qu'à des travaux agricoles importants, comme la moisson ou le battage.⁷⁵¹

Avec la sédentarisation, on assiste à la création de fractions et leurs représentants ont une grande influence sur les membres. Dans les villes, il est évident que les fractions tribales sont inexistantes et la société est composite (arabes, amazighes...). Par contre, il est à rappeler qu'il y'a des grandes villes marocaines dont la majorité des habitants sont amazighes, qui parlent souvent les deux langues; arabes et amazighes (exemple ; Agadir, Azrou et Nador).

Tatouage, signes décoratifs énigmatiques

Le tatouage est une trace corporelle polysémique. Les nombreuses significations de cette ornementation varient entre le prosélytisme et le rituel de séduction, mais vu ses signes décoratifs énigmatiques, le tatouage est loin d'être complètement saisissable.

Mode de l'expression de l'être ? Signe magique, quête inavouée de la séduction ? Besoin infondé de donner un prolongement à une beauté intérieure ? Simulacre de charme visant à distraire le regard du charme véritable ? Comment savoir ? Les explications, toutes les explications, se meuvent ici les unes dans les autres.⁷⁵²

Au Maroc, les motifs de tatouage varient d'une région à l'autre ce qui atteste d'un souci identitaire. « Les motifs sont pour la plupart des points en forme de losange, des traits cruciformes ou en étoiles,⁷⁵³ des lignes en chevrons ou en cercles que l'on retrouve reproduits sur les tapis. »

⁷⁵¹Camps G., 2002, p 244

⁷⁵²Mourad K. et Ramirez F. & Rolot C., p 70.

⁷⁵³*Ibidem*, p 71.

Oralité de la culture amazighe

La culture amazighe, en absence de documents littéraires et de traces écrites, se voit, pendant des siècles comme une culture d'oralité. Cette dernière concerne, en premier ordre, des chants (de fêtes, du travail, des moissons), des contes, des histoires, des légendes et des proverbes. Les différents genres poétiques et artistiques existants en amazighe sont : *ihllil*, *ahidous*, *ahwach*, *tamawayt*, *izlan*, etc.

Les gravures rupestres n'ont pas pu, à elles seules, témoigner d'une tradition écrite relative à cette culture. Même le Tifinaghe, il était tombé dans l'oubli jusqu'aux années soixante et n'était plus utilisé que dans sa version archaïque, par les Touaregs. Le système de transcription actuelle, le tifinaghe IRCAM, est capable, dans l'avenir, de donner une autre image à l'amazighe, celle d'une langue écrite.

Caractère populaire de la culture amazighe

La culture amazighe est longtemps associée à la popularité. Cela s'explique par son absence totale dans les milieux modernes d'acquisition et de diffusion du savoir (internet, institutions, économie, commerce, organisations, fondations) ; ces domaines qui ont été réservés aux langues étrangères. Le caractère populaire s'explique aussi par le recours, dans divers domaines aux recettes traditionnelles. Au-delà du rôle thérapeutique des herbes médicinales, par exemple, on se protège par des amulettes et des talismans.

Amazighe entre langue et dialecte

L'amazighe est, pour longtemps, qualifié de dialecte. La promotion officielle des composantes de la culture amazighe au Maroc n'avait pratiquement commencé qu'avec la création de l'IRCAM. Le Discours du Roi Mohamed VI, du 17 octobre 2001, à *Ajdir* (région de *Khénifra*) a été un événement majeur dans l'histoire de l'officialisation et de la légitimation de la langue amazighe. La Charte Nationale d'Education et Formation, élaborée, en octobre 1999 ; dans le cadre de la réforme de l'enseignement au Maroc, a intégré un levier (le levier 9 (§ 115 et § 116) relatif à l'introduction de la langue amazighe dans l'enseignement. Cette promotion, à caractère politique, a permis l'ascension de l'amazighe au stade d'une langue.

Le passage d'un dialecte à être une langue, ou vice-versa, n'est que le résultat d'un jeu politique. Pour George Mounin, la langue n'est qu'un dialecte qui a triomphé politiquement, alors que le dialecte n'est qu'une langue politiquement abattue.

Pratiques sociales amazighes

On a souvent la tendance à attribuer certaines pratiques aux amazighes. “*Halq el rouous, alq el couscous, lebs el bournous*” (les crânes rasés, la consommation du couscous, le port du burnous). Cette formule, souvent attribuée à Ibn Khaldoun, mais qui est en réalité d'un historien marocain de la fin du XVII^{ème} siècle, Lahsen

el Youssi, donne une idée stéréotypique sur l'homme et l'espace berbères.⁷⁵⁴ Trois traits sont mentionnés : les crânes rasés(1), la consommation du couscous(2), le port du burnous(3). On les perçoit subjectivement comme des marquages ethniques de l'homme et de l'espace berbère.

Amazighes et scolarisation

Les amazighes ont moins d'accès à l'instruction en raison du manque d'infrastructure, de lycées et d'universités dans les petites agglomérations marocaines, constituées majoritairement par les amazighes. Le nomadisme des tribus et la disparité des villages n'encouragent pas la création d'importantes structures institutionnelles d'enseignement. Pour ces raisons, plusieurs jeunes amazighes sont destinées, dès le jeune âge, à des tâches agricoles et artisanales. Pour les garçons, ils gardent les troupeaux et travaillent dans les champs. Pour les filles, leur temps est consacré au tissage et au travail quotidien dans le foyer (puiser de l'eau, cuisiner).

Au fond d'un petit village, ou sous la tente d'un nomade, les traditions paysannes et nomades donnent l'impression que l'espace et le temps ne sont plus les mêmes. Les populations cherchent à survivre et les conditions de vie moderne (accès à l'instruction, au transport, au travail mécanisé) sont loin d'être atteintes.

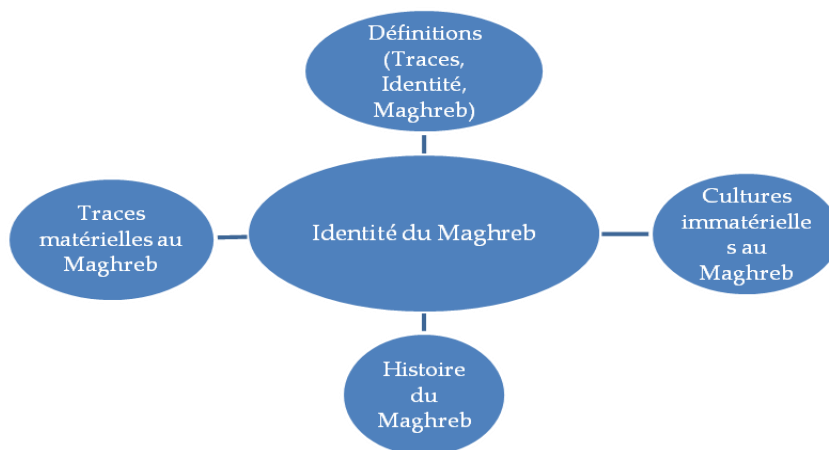
⁷⁵⁴Balta P., 1996, p 5

Conclusion générale

Cette thèse de doctorat a porté sur les traces et l'identité dans la région du Maghreb. L'objectif était de démontrer le rapport entre deux champs à la fois différents, mais complémentaires : les traces qui servent de référence et de support à l'identité et cette dernière qui sert d'outil et de moteur pour communiquer et confirmer lesdites traces. Il est clair que nous nous plongeons, grâce à cette recherche, dans divers domaines : culture (patrimoine), archéologie et ethnographie (traces), anthropologie (identité), géographie (Maghreb) et histoire (préhistoire, antiquité, moyen âge et période contemporaine). Cette diversité de disciplines et la diversité d'approches étaient, pour nous, tout à fait enrichissantes.

Tout d'abord, nous pouvons dire que notre approche du sujet était déductive dans la mesure où nous sommes partis, premièrement, de la définition des notions clés de notre recherche, à savoir, la trace, l'identité et le Maghreb pour passer, deuxièmement, à la présentation du Maghreb dans l'histoire. Après avoir exposé, dans la troisième partie, les traces culturelles représentatives des civilisations qui se sont succédé au Maghreb, nous avons développé, dans la quatrième partie, les caractéristiques identitaires des peuples de la région à la lumière des traces en présence.

Les différents axes de cette thèse s'articulent autour de la thématique centrale de l'identité.



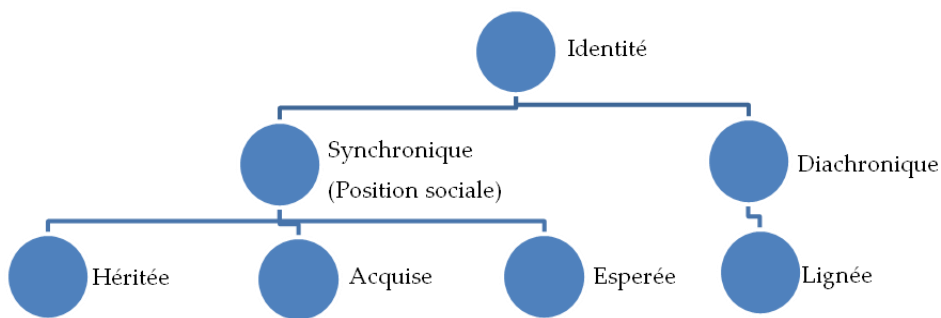
Nous présentons ici les résultats de notre recherche qui met l'accent en partant, à partir de l'étude des traces culturelles, sur les caractéristiques de l'identité du Maghreb.

I. En ce qui concerne le premier point (les définitions), nous avons, tout d'abord, rappelé que les traces sont de différents types (artificielles, patrimoniales et naturelles,) et peuvent être considérées comme des expressions culturelles,

artistiques ainsi que des témoignages du passé. Ces traces humaines sont produites de différentes manières : elles sont soit construites (architecturales), soit fabriquées (montées), soit sculptées, soit écrites, soit composées. Les témoignages matériels du passé ont des formes et des fonctions diverses (outils, châteaux, mosquées, villes, poterie, tapis, chants, proverbes, romans, poèmes, etc.) et sont soit matériels : architecturaux, muséaux, paysagers et urbanistiques, soit immatériels (intangibles).

Les traces laissées par les occupations humaines, bien qu'elles soient diverses, ne sont que le produit d'une conception mentale et d'un ensemble de faits. Elles constituent une référence historique de premier ordre et un repère culturel et identitaire de grande importance.

Par rapport à l'identité, le débat qui s'y est attaché n'a acquis de centralité que dans le monde moderne. Dans les communautés traditionnelles, par contre, les questions identitaires n'étaient pas de premier ordre. Dans notre recherche, nous avons précisé que l'identité est un terme polymorphe, mais qui renferme généralement deux qualificatifs : un interne, psychologique, qui concerne la personne et un externe, social, qui lui est soit attribué par les autres membres ou que lui-même partage avec une communauté (caractère ethnique, linguistique, religieux, etc.). Les dimensions de l'identité sont plurielles et on peut y distinguer deux grands ensembles : une identité diachronique et une autre synchronique. L'identité synchronique est héritée (de la famille et des parents), acquise (par la position socioprofessionnelle) et espérée (puisque chacun a toujours la tendance de s'identifier aux meilleurs ; chacun a la motivation d'améliorer son statut et sa situation). Quant à l'identité diachronique, elle consiste dans la lignée et se reflète dans les caractères pertinents d'un individu défini selon divers champs (anthropologique, ethnique, linguistique, religieux, géographique, et même idéologique).



Les relations entre les traces et l'identité peuvent se lire comme les deux faces d'une pièce de monnaie. Les traces sont des manifestations identitaires qui associent le caractère matériel et immatériel, le signifiant et le signifié. Quant à l'identité, elle reste omniprésente par la forme d'expression matérielle et des

sociétés, même isolées, ajustent constamment leur capital technique et matériel à leurs besoins identitaires.

Dans le chapitre suivant (le quatrième), nous définissons le « Maghreb ». Ce terme est utilisé avec d'autres termes conçus de l'extérieur pour désigner la région de l'Afrique du Nord (Afrique blanche, Berbérie, Afrique septentrionale, etc.). Toutefois, le terme local amazighe qu'on peut utiliser pour désigner la région de l'intérieur est : « *Tamazgha* ».

En étant utilisé par les géographes arabes dès les débuts de l'islamisation de l'Afrique du Nord, le terme « *Maghreb* » ou « *Bled Al-maghrib* » ; est sujet à différentes acceptions historiques, géographiques, culturelles, politiques voire ethnologiques. Ses acceptions n'ont pas cessé aussi de changer dans le temps et par conséquent dans l'espace. D'un grand territoire désigné à l'époque de l'islamisation, il n'acquiert aujourd'hui le qualificatif du Maghreb que la partie occidentale du grand Maghreb. Même cette partie, elle est loin d'être uniforme et le terme du Maghreb qui englobe trois pays (Maroc, Algérie et Tunisie) renvoie à des contenus pluriels en désignant un espace géographique, un espace historique et un espace culturel.

II. En ce qui concerne le deuxième point (l'histoire du Maghreb), les grandes époques que nous avons présentées sont : l'époque préhistorique, l'époque préislamique ou antique et l'époque islamique. A chacune correspondent des périodes, des hommes, des communautés, des sites et des outils.

Considérée comme une des régions qui ont connu une présence humaine dès l'aube des temps, l'histoire de l'Afrique du Nord a des racines très anciennes. Des sites y ont été occupés dès le Paléolithique Inférieur comme en témoignent différents vestiges mis au jour (lithiques, restes humains et restes fauniques). Les sites d'*Aïn El Ahnech*, (wilaya de Sétif en Algérie) et de *Sidi Abderrahman* (Casablanca), ont livré des restes humains très anciens associés à des galets plus ou moins aménagés. Si les hommes préhistoriques savaient très tôt comment tailler les pierres pour leur usage quotidien, il faut constater que des changements radicaux se sont notés dès le Néolithique dans la vie de ces préhistoriques. Ces changements ont abouti à la sédentarisation, au développement de l'agriculture, au polissage de la pierre et au façonnage de la poterie. L'art s'affine dans les gravures rupestres et avec l'apparition de l'écriture, l'arrivée des premiers phéniciens et le développement des cités, l'ère historique commence. On apprend que l'Afrique du Nord est peuplée dès l'aube des temps historiques par les berbères (amazighes). Ces derniers ont développé une culture originale et sont considérés comme étant les ancêtres des nord-africains.

De façon générale, l'histoire de la région se divise, au-delà de l'époque préhistorique, en deux grandes périodes : la première est la période préislamique (relativement antique) s'étalant de 1000 avant J.-C. à 700 après J.-C. La deuxième est la période islamique s'étalant à partir de 700 après J.-C. jusqu'à nos jours. Ce qu'on peut retenir de ces périodes, c'est que le territoire nord-africain s'est intégré dans l'espace méditerranéen, d'abord à travers le commerce (comptoirs phéniciens

et carthaginois), mais aussi par la politique. Si, à l'époque antique, les romains ont introduit leur système dans la région en faisant disparaître les royaumes en création et en développement à l'époque (Carthage, Numidie et Maurétanie), l'époque islamique a connu l'émergence de grands empires.

En fait, même si l'Afrique du Nord a connu une succession d'occupants étrangers sur son territoire, cela n'a pas empêché, entre temps, l'installation de pouvoirs locaux. Deux grandes transitions culturelles se sont senties : la substitution du latin par l'arabe (sans avoir éliminé le libyco-berbère résistant) et la disparition du christianisme devant l'avancée de l'islam. Les différents pouvoirs qui se sont succédé au Maghreb ont, d'une part, participé aux changements politiques, sociaux et historiques et d'autre part, ont laissé des vestiges et des témoignages qui reflètent aujourd'hui des appartenances identitaires très différentes.

III. En ce qui concerne le troisième point (les traces culturelles du Maghreb), nous pouvons dire que les œuvres laissées par chaque culture témoignent à la fois de l'occupation du territoire ainsi que d'un développement technique, scientifique et socioculturel. Grâce aux sites préhistoriques, des vestiges remontant à différentes périodes (acheuléenne, moustérienne, atérienne, épipaléolithique, capsienne, néolithique et protohistorique) ont été exhumés. Quant aux gravures rupestres, elles établissent le lien entre la préhistoire et l'histoire en représentant des scènes qui servent à rendre intelligible l'activité de l'esprit humain par rapport à son milieu. Ces représentations exceptionnelles mettent en résonance quatre éléments : le *concept* d'hommes pasteurs, la *matière* (support de pierre et outils d'exécution), la *technique* (piquetage) et le *signe* (scène tracée). Les gravures rupestres offrent des informations sur la pensée des hommes préhistoriques. Ces derniers qui ont dessiné des objets qui leur sont familiers (armes : haches et épées, bovidés et corps humains).

A travers l'étude des sites antiques du Maghreb, nous pouvons constater que, d'un point de vue diachronique, plusieurs sites ont été fréquentés par les phéniciens et par les carthaginois. Ensuite, les installations villageoises locales ont constitué un soubassement qui a été développé par les romains. Ces derniers ont construit de nouveaux édifices et ont organisé la ville suivant un plan adopté presque partout. Ce plan est caractérisé par la présence de *decumanus* et d'un ensemble de réalisations architecturales ayant chacune sa vocation : un centre public (forum), un palais de justice (basilique), un centre religieux (capitole) et un édifice commémoratif (arc de triomphe)...

L'époque romaine est marquée par l'importance des monuments qui ont été édifiés. L'un de ces monuments est l'arc de triomphe. Ce dernier permet de commémorer une victoire des romains et de rappeler des événements. Ce monument à caractère commémoratif est riche de valeurs et d'enseignements cognitifs et artistiques comme l'exemple de l'arc de Caracalla à Volubilis en Maurétanie tingitane. L'ensemble des sites archéologiques et des monuments antiques avaient/ont ainsi différentes fonctions : historiques, scientifiques,

anthropologiques, culturelles, touristiques et politiques. Ils gardent, par leur présence, la mémoire de la communauté vivante et font rappel des autres générations et des personnes, à des événements, à des rites ou à des croyances.

A l'époque post-romaine et avec la conversion des populations au christianisme, des quartiers et des édifices chrétiens ont été implantés en laissant leur marquage dans l'espace et en témoignant d'une nouvelle insertion des traces suivant des critères identitaires : églises, chapelles, baptistères, inscriptions, stèles funéraires, etc. Il semble qu'à partir du IV^e siècle l'église n'est plus persécutée et les symboles du christ apparaissent partout. De ce fait, chaque monument et chaque trace insérée dans l'espace, en plus de sa valeur utilitaire, renferme des valeurs symboliques tout en étant l'expression du contexte politique.

Si l'occupation des sites antiques révèle un ordre chronologique urbanistique qu'on peut découper en trois phases : préromain, romain et post-romain, l'étude des sites islamiques apporte, quant à elle, d'autres informations. Des textes de la tradition littéraire (*Ibn Hawkal* et *Al-Bakri*) citent des lieux et des villes en donnant des informations précieuses sur leur histoire, sur leurs fonctions et sur leurs rôles (militaire, économique ou commercial). Sur le plan archéologique, plusieurs traces encore visibles attestent de l'occupation des cités islamiques à différents moments de l'histoire, de la diversité de leurs composantes architecturales (enceintes, mosquées, camps militaires, etc.) et de leur fréquentation à la fois par les dynasties locales ainsi que par les puissances étrangères (espagnols et portugais en particulier).

Durant le Moyen-âge, le développement urbain tenait compte du contexte historique troublé et la cité a pris la forme d'une médina labyrinthique, sécurisée par ses remparts. Chaque pouvoir politique s'est intéressé pour la création de sa capitale (Marrakech, Fès...) en la dotant de différentes composantes visibles jusqu'à nos jours. Au-delà des centres de commandement, les médinas que nous avons aujourd'hui présentent un urbanisme composé de deux espaces : l'espace public (constitué de places, de mosquées, de jardins, de hammam (bain public) et d'épiceries) et l'espace privé (composé de maisons, de Riyad et même de certains biens collectifs mais propres à chaque quartier : fontaines et four). Chaque habitant y trouve de quoi satisfaire ses besoins économiques et spirituels. De façon générale, les édifices qu'on peut aujourd'hui déceler dans une médina sont les suivants : Palais (*Ksar al-Mhencha*, *Dar Kbira*, *Ksar al-Mansour*, *Ksar Baïda*), places publiques, fontaines, jardins, murailles, portes et bastions, kasbah, demeures, mosquées, hammams (bain public), *hawma* (quartier), nécropoles, cimetières, étables, medersas et bibliothèques.

Plusieurs sites islamiques relèvent aujourd'hui de l'archéologie, mais les médinas continuent d'être considérées comme des espaces du patrimoine vivant en gardant plusieurs aspects du Maghreb historique. Dans leur étude, un ensemble d'éléments sont souvent à évoquer : position stratégique (carrefour routier, eau, nature), date de fondation de la ville, sa forme urbanistique et ses composantes architecturales. A cela s'ajoute l'évocation des différentes vagues de populations

qui les ont occupées et les apports de chaque dynastie pour le développement urbanistique de chaque ville. Les influences décoratives et les fonctions de chaque édifice privé ou public dans la ville acquièrent plus d'importance (fonction résidentielle, défensive, religieuse, économique) : demeures, bibliothèques, grandes mosquées, medersas, zaouïa et mausolées, fontaines, Mâristân (prison) et ponts.

Dans le monde rural, d'autres édifices sont développés comme les *ksour* et les greniers collectifs. Ces bâtisses sont regroupées en formant une unité qui symbolise une certaine coopération et qui répond à un souci sécuritaire. Différentes composantes peuvent y être distinguées : demeures, mosquée, ruelles et murailles de défense.

Le paysage urbain contemporain est représenté actuellement par un substrat traditionnel (la médina), une strate moderne (la ville européenne) en plus des bidonvilles. Si la médina trouvée par les français n'avait pas répondu à leurs exigences, la solution qu'ils ont apportée consistait à la bloquer et à déborder son labyrinthe en créant un espace géométrique et lisible. La ville nouvelle qui a été développée est l'incarnation de cette approche de l'urbanisme moderne.

La politique urbaine suivie au Maroc par le Résident Général Hubert Lyautey était basée sur deux grands principes : le premier consiste dans la volonté de conserver l'héritage historique représenté par les médinas. Le deuxième concerne la décision de développer des villes nouvelles, selon les principes de l'urbanisme moderne afin de créer les conditions de la vie européenne. Un dualisme opposant la médina à la ville nouvelle marquait l'époque coloniale, mais à l'époque postcoloniale de nouveaux défis urbains surgissaient. Il s'agit de l'extension considérable de la superficie construite des villes du Maghreb.

Nonobstant, les traces culturelles du Maghreb ne consistent pas seulement dans des objets architecturaux immobiliers sinon qu'elles se manifestent aussi dans des objets muséaux mobiliers. Après l'étude des traces urbaines, nous avons, ensuite, étudié les musées du Maghreb, leurs matériaux constitutifs et leurs expositions. Les différentes collections qui se trouvent à la base des expositions muséales au Maghreb sont diverses : elles sont conçues différemment en prenant en considération soit la matière des objets (céramique, bois, métal), soit leur fonction (bijoux, instruments de musique), soit la technique de leur façonnage (broderie, tissage), soit leur chronologie (objets de la période préhistorique, préislamique ou islamique), soit leur provenance (musée régional : Rif, Haut Atlas, Moyen Atlas, Gharb ...), soit leur méthode d'acquisition (prospection-fouille (objets archéologiques), don ou achat (objets ethnographiques).

Les objets des musées du Maghreb permettent de représenter les cultures de ses peuples. Ils sont des artefacts archéologiques et artisanaux qui témoignent d'un savoir-faire local et d'un échange avec d'autres civilisations. Si les traces archéologiques (lithique, os, céramique, etc.) sont presque similaires entre les différentes civilisations méditerranéennes, les objets ethnographiques présentent certaines spécificités régionales et nationales.

En fait, la diversité des productions artisanales maghrébines plonge ses racines dans une tradition restée bien vivante. Les objets ont une double fonction liée à l'utilité et à la délectation. Les techniques de leur fabrication sont transmises de génération en génération. Comme exemples de matériaux constitutifs des collections muséales, il y'a la céramique, le verre, le bronze, la mosaïque, les bijoux, le tapis et le bois. Les bijoux comme le tatouage, appartiennent à l'art de la parure. Les céramiques comme les métaux appartiennent à l'art du feu. L'attachement des populations à ces objets, qui se traduit par des dispositifs de conservation et de mise en valeur, témoigne d'un intérêt identitaire et d'une appréciation des biens hérités des ancêtres ; qui constituent une référence et un repère fondamental. D'un point de vue social et populaire, les traces, en étant l'ensemble des productions matérielles et symboliques d'un groupe social, servent à élaborer une mémoire collective et une identité.

Les musées du Maghreb ont diverses vocations : d'un côté archéologique et ethnographique puisqu'ils retracent l'histoire des pays depuis la préhistoire jusqu'à l'époque islamique. D'un autre côté, ces musées ont aussi des vocations spécialisées en traitant de thématiques précises et en exposant des objets qui partagent les mêmes caractéristiques.

En plus des traces matérielles, les pratiques et les expressions culturelles immatérielles sont très diverses au Maghreb. Des rites et savoir-faire artisanaux à la diète méditerranéenne, en passant par les *Ihellils* (chants) de *Gourara*, les *moussemes*, les festivals, les danses et les spectacles de la place *Jamaa el-Fna*, le patrimoine immatériel maghrébin présente une grande richesse et une reconnaissance mondiale. Les maghrébins expriment, à travers ces pratiques, leurs traditions culturelles, et même leurs spécificités identitaires.

IV. En ce qui concerne le quatrième point (l'identité du Maghreb à travers les traces), on a mis l'accent sur les caractéristiques de l'identité du Maghreb dans le temps et dans l'espace à travers les traces. En fait, on s'est rendu compte que, pratiquement, les cultures du Maghreb, qui sont à la base de son identité, sont un ensemble d'expressions et d'activités héritées du passé, partagées, créées et renouvelées qui gardent une certaine immutabilité synchronique et soumises à des mutabilités diachroniques.

Elles mettent en résonance le réel et l'imaginaire, le matériel et l'immatériel. Les cultures du Maghreb sont à la fois des pensées et leurs expressions culturelles (langue, arts) ; des conceptions mentales et leurs organisations dans la matière (architecture, jardins, mobilier) ; des modes de vie et leurs manifestations dans l'espace ; des pratiques sociales et leurs dimensions symboliques.

On a tendance à confondre les notions de culture matérielle et d'identité culturelle. La différence entre les deux notions, c'est que la culture matérielle est une composante de l'identité culturelle. Elle est son aspect matériel comme le sont les objets préhistoriques pour l'identité culturelle des hommes de la préhistoire. En fait, à l'époque préhistorique, les hommes ne disposent que de la culture matérielle pour définir leur identité culturelle, mais à l'époque historique, on dispose, grâce

au développement du langage, d'autres expressions et d'autres moyens (langue, littérature, écriture, danse, poésie, etc.).

Les composantes, les expressions et les manifestations de l'identité maghrébine sont nombreuses : l'urbanisme, l'architecture, la langue, la religion, les objets d'art et le mode de vie. Ils sont des traits culturels qui permettent de la distinguer d'autres identités culturelles voisines.

L'identité du Maghreb est partagée entre des traits ethniques, historiques, matériels et symboliques. Les caractères matériels objectifs de cette identité sont liés à la réalité géographique, linguistique, spatiotemporelle (architecture, monuments, mobilier) et sociale (mode de vie). Quant aux caractères symboliques, ils varient selon la personnalité de chacun et englobent à la fois le sentiment qu'ont les maghrébins de leur identité, ainsi que l'image qui leur est attribuée par les porteurs d'autres identités. Ainsi, différents points de vue peuvent être pris en considération pour une appréhension complète de la thématique de l'identité : anthropologique, linguistique, géographique et idéologique.

La symbolique de l'identité du Maghreb consiste dans un ensemble d'images mentales et de manières de percevoir sa culture. Les maghrébins ont intrinsèquement un sentiment sur leur identité et, extrinsèquement, leur culture est un objet de clichés et de stéréotypes de la part des non-maghrébins. Les maghrébins s'inscrivent dans cette aire de la civilisation méditerranéenne, en ayant des courants qui mettent l'accent sur des dimensions locales comme le berbérisme et l'islamisme. En raison de l'image médiatique divulguée, les maghrébins sont aussi perçus à travers des prismes à la fois ethniques (arabité et berbérité) et religieux (islamité).

Par conséquent, nous pouvons affirmer la pluralité des dimensions de l'identité du Maghreb. Ses affluents sont divers : méditerranéen, amazighe, saharien, arabe, et même universel. Méditerranéen, vu que cette identité est toujours ouverte sur cet espace d'échanges et d'émergence des civilisations. Amazighe, car sa culture locale doit beaucoup à l'élément amazighe. Saharien, étant donné qu'une grande partie de son territoire est occupée par le Sahara et s'ouvre sur les pays du Sahel. Arabe puisque cette identité appartient au monde arabo-islamique. Universel, car l'identité maghrébine coexiste avec les identités du monde et le passé colonial a intensifié les liens tissés entre cette région et le reste du monde.

L'identité maghrébine est généralement, d'un point de vue historique, anthropologique, ethnique et linguistique : amazighe et arabe. D'un point de vue religieux, elle est islamique. D'un point de vue géographique, elle est nord-africaine.

Aujourd'hui, l'identité du Maghreb est traversée par un ensemble de tensions. Les causes de désenchantement identitaire sont diverses et trouvent leurs origines dans l'accélération des bouleversements socioculturels et l'échec de plusieurs idéologies à caractère révolutionnaire. Comme réponse aux désarrois collectifs, des « valeurs-refuges » attirent par leur opposition aux idéologies étatiques, ce qui permet un dynamisme sociale et politique. Le grand défi qui se présente

aujourd'hui est l'opposition entre deux courants contradictoires : le courant de ceux qualifiés de laïcs, mais qui sont plus anti-islamistes que laïcs, et le courant de ceux qualifiés d'islamistes, mais qui sont plus anti-laïcs qu'islamistes.

Les dynamismes vont continuer et il n'est pas facile de pronostiquer sur les différents scénarios auxquels les oppositions politiques puissent aboutir.

Bibliographie

Partie I : Terminologie et définitions

1. Chérif M., 1975, « L'histoire de l'Afrique du Nord jusqu'à l'indépendance, du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, Le Maghreb dans l'histoire », pp 17-47 dans, Ruf W.K et al, *Introduction à l'Afrique du Nord contemporaine*, Editions du CNRS Paris.
2. De Gaulejac V., 2002, « Identité », dans, Barus Michel J. Enriquez E., Lévi A., *Vocabulaire de Psychologie*, références et positions, Paris, Erès. (http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/cifali/cours/Vocabulaire_psychosociologie/identite_degaulejac.pdf)
3. Desvallées A., Mairesse F., Deloche B., 2011, « Patrimoine », dans, Desvallées A., Mairesse F., (Sous la Direction) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin.
4. Kaufmann J.-C., 2006, « Identité », dans, Mesure S. et Savidian P., *Le dictionnaire des sciences humaines*, Presses Universitaires de France, Paris.
5. Lacoste C. et Lacoste Y. (dir.), 2004, *Maghreb, peuples et civilisations* (Paris : La Découverte).
6. Laroui A., 1975, *L'histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, François Maspero, Paris.
7. Leroi-Gourhan A., 1971, Evolutions et techniques, *L'homme et la matière*, Editions Albin Michel, Paris.
8. Leroi-Gourhan A. « La documentation », dans, Leroi-Gourhan A., 1968, *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris.
9. Lévi-Strauss C., 1979, *L'identité*, Actes d'un séminaire dirigé par Claude Lévi-Strauss, Paris, Grasset.
10. Mairesse F., Deloche B., 2011, « Objet », dans, *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin.
11. Roque M.A., 1996, « Les cultures, éléments vitaux des civilisations », dans, Roque M.-A. (Dir.), *Les cultures du Maghreb*, Editions l'Harmattan.
12. Sombart N. 1994, « La séduction de la mémoire », dans Robert Dulau, sous la Dir. *Repousser l'horizon, itinéraires et réflexions en Europe pour le troisième millénaire*, Rodez : Editions du Rouergue.
13. Vermerin P., 2010, *Le Maghreb*, Editions Le Cavalier bleu.

Partie II : Le Maghreb dans l'histoire

1. Akerraz A., 1990, « Antiquité, repères historiques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.
2. Aumassip G., 2001, *L'Algérie des premiers hommes*, Editions de la maison des sciences de l'homme, Editions Ibis Press, Paris.
3. Bailloud G., 1968, « Le Néolithique », dans, Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris.

4. Bailloud G., 1968, « Néolithique », dans Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses Universitaires de France, Paris.

5. Balout L., 1955, *Préhistoire de l'Afrique du Nord, Essai de Chronologie*, Arts et Métiers Graphiques, Paris.

6. Brignon J., Amine A., Boutaleb B., Martinet G., Rosenberger B., Terrasse M., 1967, *Histoire du Maroc*, Hatier, Paris 6^e, Librairie Nationale Casablanca.

7. Cambazard –Amahan C., 1990, « Période islamique, repères historiques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

8. Chavaillon J., 1968, « Le Paléolithique inférieur », dans Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris.

9. El hajraoui M.A., 1990, « La préhistoire » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

10. Laming-Emperaire A., 1968, « Epipaléolithique et mésolithique », dans Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris.

11. Laming-Emperaire A. 1968, « Les chasseurs prédateurs du postglaciaire et le Mésolithique » dans Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris.

12. Laroui A. 1975, *L'histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, François Maspero, Paris.

13. Larousse : Maroc, Géographie physique, [En ligne] Consulté le 15.10.2013 http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Maroc_g%C3%A9ographie_physique/185525

14. Léon Galibert M., 1843, *Histoire de L'Algérie, Ancienne et moderne, Depuis les premiers établissements des carthaginois Jusqu'aux dernières campagnes du Général Bugeaud*, Furne et C^{ie}. Librairies-éditeurs, Paris.

15. Leroi-Gourhan A., 1968, « Paléolithique moyen et supérieur », in Leroi-Gourhan A., *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris.

16. Reygasse, M., 1922, « Note au sujet de deux civilisations préhistoriques africaines pour lesquelles deux termes nouveaux me paraissent devoir être employés », in : XVI^{ème} session de l'Association française pour l'avancement des Sciences, Montpellier.

17. Touri A., 1990, « Introduction à l'histoire du Maroc » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

Partie III : Traces culturelles au Maghreb

1. Akerraz A., 1990, « Antiquité, repères historiques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

2. Belfquih M. et Fadlollah A., 1982, « Réorganisation spatiale et classement fonctionnel des médinas de Ravat-Salé », dans *Présent et avenir des médinas, de Marrakech à Alep*, Fascicule de Recherche n°10-01, Tours.

3. Belhouchet L., 2002, « Étude technologique des bifaces des niveaux inférieur et moyen de Sidi Zin (Le Kef, Tunisie) », *Préhistoires Méditerranéennes* [En

ligne], 10-11 | 2002, mis en ligne le 23 avril 2009, consulté le 13 février 2014. URL : <http://pm.revues.org/256>

4. Ben Nasr J., « Quatre abris peints découverts au Jebel Ousselat (Tunisie centrale) », *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], 10-11|2002, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 05 mars 2014. URL : <http://pm.revues.org/266>

5. Bergeron Y., 2001 « Préservation », dans Desvallées A., Mairesse F., (*Sous la Direction*) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin.

6. Boube J., 1990, « Sala » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

7. Boube J., 1990, « La céramique » (pp 30-33) in *De l'Empire Romain aux Villes Impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musée du Petit Palais, Paris-Musée.

8. Boube J., 1990, « Les verres » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

9. Boube-Piccot C., 1990, « Les bronzes » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

10. Bourouiba R., 1975, « La Qal'a des Bani Hammad », Ministère de l'information et de la culture, Sous-direction des Beaux-Arts et Antiquités, Alger.

11. Brignon J., Amine A., Boutaleb B., Martinet G., Rosenberger B., Terrasse M., 1967, *Histoire du Maroc*, Hatier, Paris 6^e, Librairie Nationale Casablanca.

12. Boumaza N., 2005, « Processus de fabrication urbaine et action. Renouvellement de l'urbanisme et contextes d'action à propos des villes maghrébines », in *Villes réelles et villes projetées. Villes maghrébines en fabrication*, dir. N. Boumaza (Paris : Maisonneuve et Larose).

13. Cambazard –Amahan C., 1990, « Le travail du bois » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

14. Ennabli A., 2000, « L'art romain en Afrique du Nord. Son avenir », *La revue du patrimoine mondial*, n° : 16.

15. Gabriel Camps, 1961, *Aux origines de la Berbérie, monuments et rites funéraires protohistoriques*, publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique, des Facultés des Lettres et des Sciences Humaines d'Alger et de Rabat, et de la Mission Culturelle Française au Maroc, Arts et Métiers.

16. Camps G., 2002, *Les berbères, Mémoire et identité*, Editions Errance 3eme tirage.

17. Duchac R. et al., 1974, *Villes et sociétés au Maghreb, études sur l'urbanisation* (Paris : Ed. du Centre National de la Recherche Scientifique).

18. Dumont F., 1968, *Le lieu de l'homme. La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Editions H.M.H.

19. El-Harrif F. Z., 1990, « Les monnaies » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

20. Fathy H. 1970, *Construire avec le peuple*. Paris : Ed. J. Martineau.

21. Foucher L., 1996, « La mosaïque de Portus Magnus », *Ktéma*, 21, p.189-202.

22. Gutron C., 2010, *L'archéologie en Tunisie (XIX-XXe siècles), Jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Paris, Karthala.

23. Hornby P., 1990, « Les mosaïques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

24. Habibi M., 1990, « Les grands sites du Maroc antique » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

25. Hensens J., 1982, « Médinas au Maghreb » dans *Présent et avenir des médinas*, Publié avec l'aide du CNRS et du Conseil scientifique de l'Université de Tours.

26. Ibn Khaldoun, cité par Rachid Bourouibaa, 1975, « La Qal'a des Bani Hammad », Ministère de l'information et de la culture, Sous-direction des Beaux-Arts et Antiquités, Alger.

27. Jole M., Khatibi A., et Martenson M., 1974, « Urbanisme, idéologie et ségrégation : exemple de Rabat » dans : *Les influences occidentales dans les villes maghrébines à l'époque contemporaine*, Etudes méditerranéennes 2 (Aix-en-Provence : Éditions de l'Université de Provence).

28. Khatibi A. et Amahan A., 1996, *Du signe à l'image, le tapis marocain*, Edition Lak international.

29. Lafleuriel-Zakri, « Les témoignages de l'archéologie », dans, *Maghreb : peuples et civilisations*, Editions La Découverte, Paris, 2004.

30. Lahire Bernard, 2006, « Culture » dans, Mesure Sylvie et Savidian Patrick, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Presses Universitaires de France, Paris.

31. Leschi L., 1941, « Origines d'Alger » conférence faite le 16 juin 1941 publié dans *Feuillets d'El-Djezair*.

32. Lyautey H., 1927, *Paroles d'action. 1900-1926*, Paris.

33. More J.-P., 1991, « La Tunisie romaine », Clio, mars, http://www.clio.fr/Bibliotheque/la_tunisie_romaine.asp

34. Mourad K. et Ramirez F. & Rolot C., 1998, *Arts et traditions du Maroc*, ACR Edition internationale, Courbevoie (Paris).

35. Nhaila M., 2008 : « La dimension symbolique de la pierre », dans, Le jardin des Hesperides, Revue de la Société Marocaine d'Archéologie et du patrimoine (SMAP), semestrielle, N° 4 - Mai/Octobre, La pierre et son usage à travers les âges.

36. Reichling C., « Identité culturelle ou culture matérielle ? La notion d'identité appliquée à la Préhistoire », PDF : http://www.uni-gr.eu/uploads/media/8-C_Reichling_Identit%C3%A9_culturelle_ou_culture_mat%C3%A9rielle_La_notion_d_identit%C3%A9_appliqu%C3%A9e_%C3%A0_la_pr%C3%A9histoire.pdf

37. Rharib S., « Les musées au Maroc : état des lieux », *Museum International* 229/230, (2006).

38. Roque M.-A., 1996, « Les cultures, éléments vitaux des civilisations », dans, Roque Maria-Angels (Dir.), *Les cultures du Maghreb*, Editions l'Harmattan.

39. Rosenberger B., 1998, « Les premières villes islamiques au Maroc, géographie et fonctions », in *Genèse de la ville islamique : en al-andalus et au Maghreb*

occidental, Actes recueillis et préparés par Patrice Cressier et Mercedes Garcia-Arenal (Madrid : Casa de Velazquez).

40. Soustelle, 1967, *Les quatre Soleils*, CNRS Éditions originale, Paris, Plon.

41. Touri A., 1990, « Introduction à l'histoire du Maroc » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

42. Terrasse H. et Hainaut J., 1988, *Les Arts décoratifs au Maroc*, éd Afrique/Orient.

43. Zoughlami J. et al, 1985, Atlas préhistorique de la Tunisie, 23 Gabes, Institut National d'Archéologie et d'Art de Tunis & Ecole Française de Rome

Partie IV : L'identité du Maghreb à travers les traces

1. Akerraz A., 1990, « Antiquité, repères historiques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

2. André Julien Ch., 1966, *Histoire de l'Afrique blanche*, Puf., coll. Que sais-je.

3. Ameer M. et Al. 2004 : *Initiation à la langue amazighe*, publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe Centre de l'Aménagement Linguistique (CAL), Série : *Manuels* - N° 1, Rabat.

4. Arama M. et Sasson A., 1990, « Judaïsme et communauté juive marocaine », dans dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

5. Arrami S., « En Tunisie, les Amazighs font entendre leurs voix » [archive], Tunisie berbère, 29 décembre 2011. (<http://www.tunisie-amazigh.com/articles/en-tunisie-les-amazighs-font-entendre-leurs-voix-325-29122011>)

6. Balout L., 1955, *Préhistoire de l'Afrique du Nord, Essai de Chronologie*, Arts et Métiers Graphiques, Paris.

7. Balta P., 1996, « Préface », dans, Roque M.-A. (Dir.), *Les cultures du Maghreb*, Editions l'Harmattan.

8. Benachir B., 2001, *Négritude du Maroc et du Maghreb, servitude, cultures à possession et transtherapies*, L'Harmattan.

9. Bertrand F., Szyner M., (1987) *Les Stèles puniques de Constantine*, musée du Louvre, Éditions de la Réunion des musées nationaux, Paris.

10. Bokobza A., *La poterie marocaine*, publication Jean-Pierre Taillandier, Paris, 1987.

11. Boube J., 1990, « La céramique » (pp 30-33) in *De l'Empire Romain aux Villes Impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musée du Petit Palais, Paris-Musée.

12. Bouchenaki M., (1979) « Contribution à la connaissance de la Numidie avant la conquête romaine » (pp 75-87) dans *Die Numider*, Rheinisches Landesmuseum Bonn.

13. Boukous A., 1995, *Société, langues et cultures au Maroc. Enjeux symboliques*, Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Rabat (240 p).

14. Boumaza N., 2005 (1), « Matérialités urbaines et sens de la ville », in *Villes réelles et villes projetées. Villes maghrébines en fabrication*, dir. N. Boumaza (Paris : Maisonneuve et Larose).

15. Boumaza N., 2005 (1), « Matérialités urbaines et sens de la ville », in *Villes réelles et villes projetées. Villes maghrébines en fabrication*, dir. N. Boumaza (Paris : Maisonneuve et Larose).

16. Brignon J., Amine A., Boutaleb B., Martinet G., Rosenberger B., Terrasse M., 1967 : *Histoire du Maroc*, Hatier, Paris 6^e, Librairie Nationale Casablanca.

17. Cambazard –Amahan C., 1990, « Période islamique, repères historiques » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

18. Cambazard-Amahan C., Amahan A., 1993, « Céramique, Styles et fonctions », dans, *Zillig, L'art de la céramique*, Hedgeciej., Samar Damluji. S, Garnet Publishing Limited.

19. Camps G., 2002, *Les berbères, Mémoire et identité*, Editions Errance 3eme tirage.

20. Chavaillon J. « Paléolithique inférieur », dans Leroi-Gourhan A., 1968, *La préhistoire*, Presses universitaires de France, Paris.

21. Chérif M., 1975, « L'histoire de l'Afrique du Nord jusqu'à l'indépendance, du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie, Le Maghreb dans l'histoire », pp 17-47 dans, Ruf W.K et al, *Introduction à l'Afrique du Nord contemporaine*, Editions du CNRS Paris.

14. Deloche B., 2011, « Communication », dans Desvallées A., Mairesse F., (Sous la Direction) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin.

15. Desvallées A., Schärer M., Drouguet N., 2011, « Exposition », dans Desvallées A., Mairesse F., (Sous la Direction) *Le dictionnaire encyclopédique de Muséologie*, Armand Colin.

22. Djaoud S., 2009 : « Quelques processus d'élaboration de concepts sur le Maghreb dans les sciences sociales (julien, bourdieu et tillion) » (ertim-inalco – paris), *Texto ! Janvier*, vol. XIV n°1.

23. El Khili G. A., 2009, *Identité culturelle collective et minorité juive au Maroc précolonial*, Mémoire de de MASTER II Programme d'études Asiatiques et Africaines Département des études de cultures et de langues orientales Université d'Oslo Norvège Novembre.

24. Euzière P., 2004, Notes de lecture, Juifs du maroc, racines et exode, (Haïm Zafrani Deux mille ans de vie juive au Maroc (Éd. EDDIF, Casablanca), Agnès Bensimon Hassan II et les juifs, histoire d'une émigration secrète (Le Seuil, Paris), Michael M. Laskier Israël and the Maghreb. From Statehood to Oslo (University Press of Florida, 2004, États-Unis).

25. Frey J. P., 2004, « Henri Prost (1874-1959), parcours d'un urbaniste discret (Rabat, Paris, Istanbul...) » (pp. 79-87), dans : *Urbanisme*, n° 336 : *Utopie(s)*.

26. Ghaki M., (2012) « Les cités et les royaumes numide et maure » (626-631), Edizione e stampa S'Alvure di Massimo Pulisci Editore.

27. Gutron C., 2010, *L'archéologie en Tunisie (XIX-XXe siècles)*, *Jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Paris, Karthala.

28. Hensens J., 1982, « Médins au Maghreb » dans *Présent et avenir des médinas*, Publié avec l'aide du CNRS et du Conseil scientifique de l'Université de Tours.

29. Kateb Y., 1966, *Le Polygone étoilé*, roman, Paris, Éditions du Seuil.

30. Khatibi A., 1971, *Mémoire tatouée*, Denoël, coll. Les Lettres nouvelles, Paris.

31. Khatibi A., 1979, *Le roman maghrébin, SMER (Société Marocaine des éditions Réunis)*, Rabat.

32. Lacoste C. et Lacoste Y. (dir.), 2004, *Maghreb, peuples et civilisations* (Paris : La Découverte).

33. Laroui A. 1975, *L'histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, François Maspero, Paris.

34. Leroi-Gourhan A., 1971, *Evolutions et techniques, L'homme et la matière*, Editions Albin Michel, Paris.

35. Lipinski E., (1992) [sous la dir. de], *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique*, éd. Brépols, Paris

36. Marchal, H., 2006, *Identité en Question*, Coll. Philo, éd. Ellipses Marketing, Paris.

37. Mechta K., 1990, « De l'authenticité à l'innovation », Dans, Mechta K., (sous la direction), *Maghreb, architecture et urbanisme, patrimoine, tradition et modernité*, Editions Publisud, Paris.

38. Mourad K. et Ramirez F. & Rolot C, 1998, *Arts et traditions du Maroc*, ACR Edition internationale, Courbevoie (Paris).

39. Noiray J., 1996, *Littératures francophones. Le Maghreb*, Editions Belin.

40. Nora P., 1997, *Les lieux de mémoire*, sous la direction de Nora P., Editions Gallimard.

41. Olivier M., 2006, « Objets », dans, Mesure S. et Savidian P., *Le dictionnaire des sciences humaines*, Presses Universitaires de France, Paris.

42. Quitout M., 2007 : *Paysage linguistique et enseignement des langues au Maghreb, des origines à nos jours*, l'Harmattan, Paris.

43. Reichling C., « Identité culturelle ou culture matérielle ? La notion d'identité appliquée à la Préhistoire », PDF.

44. Roque M.-A., 1996, « Les cultures, éléments vitaux des civilisations », dans, Roque Maria-Angels (Dir.), *Les cultures du Maghreb*, Editions l'Harmattan.

45. Sidi Boumédine R., 1990, « Patrimoine, Patrimoines : vers une problématique de la patrimonialité. Le cas de l'Algérie » dans, Mechta K., (sous la direction), *Maghreb, architecture et urbanisme, patrimoine, tradition et modernité*, Editions Publisud, Paris.

46. Skounti A., 2010, « De la patrimonialisation. Comment et quand les choses deviennent-elles des patrimoines » *Hesperis-Tamuda*, vol. XLV, pp. 19-34.

47. Thaâlbi B.M., 2000, *L'identité au Maghreb*, l'errance, Kasbah Editions, Alger

48. Touri A., 1990, « Introduction à l'histoire du Maroc » dans, *De l'empire romain aux villes impériales, 6000 ans d'art au Maroc*, Musées du petit palais.

49. Troin J.-F., 1990, « Le patrimoine : Quoi, pourquoi, pour qui ? », dans, Mechta K., (sous la direction), *Maghreb, architecture et urbanisme, patrimoine, tradition et modernité*, Editions Publisud, Paris.

Chartes et conventions

1. Charte d'ICOMOS (Charte de Burra [1979, 1981, 1988 et 1999]).
2. Convention-cadre du Conseil de l'Europe sur la valeur du patrimoine culturel pour la société (27 octobre 2005)
3. Convention concernant les mesures à prendre pour interdire et empêcher l'importation, l'exportation et le transfert de propriété illicites des biens culturels UNESCO, (Paris, 14 novembre 1970)
4. Charte internationale pour la gestion du patrimoine archéologique, 1990 préparée par le Comité International pour la Gestion du Patrimoine Archéologique (ICAHM) et adoptée par la 9^{ème} Assemblée Générale de l'ICOMOS à Lausanne en 1990.
5. Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites (Charte de Venise - 1964).

Webographie

1. Site-web du Ministère de la Culture, Maroc :
http://www.minculture.gov.ma/fr/index.php?option=com_content&view=article&id=60&Itemid=133
2. Site-Web de l'Unesco : [www.unesco.org \(http://whc.unesco.org/fr/list/179/\)](http://whc.unesco.org/fr/list/179/)
3. Site-web de l'Institut National du Patrimoine (INP), Tunisie :
http://www.inp.rnrt.tn/index.php?option=com_content&view=category&id=2&Itemid=19&lang=fr
4. Site Web du Ministère de la Culture, Algérie : <http://www.m-culture.gov.dz/mc2/fr/etab.php>

Annexe

1. Conventions

1. Article 1 et 2 de la convention du patrimoine mondial de 1972

Dans l'article n :1 de cette convention, ils sont considérés comme « patrimoine culturel » :

-les monuments : œuvres architecturales, de sculpture ou de peinture monumentales, éléments ou structures de caractère archéologique, inscriptions, grottes et groupes d'éléments, qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science.

-les ensembles : groupes de constructions isolées ou réunies, qui, en raison de leur architecture, de leur unité, ou de leur intégration dans le paysage, ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de l'histoire, de l'art ou de la science.

-les sites : œuvres de l'homme ou œuvres conjuguées de l'homme et de la nature, ainsi que les zones y compris les sites archéologiques qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue historique, esthétique, ethnologique ou anthropologique.

Dans l'article 2, sont considérés comme « patrimoine naturel ».

-les monuments naturels constitués par des formations physiques et biologiques ou par des groupes de telles formations qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue esthétique ou scientifique.

-les formations géologiques et physiographiques et les zones strictement délimitées constituant l'habitat d'espèces animales et végétales menacées, qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de la science ou de la conservation.

-Les sites naturels ou les zones naturelles strictement délimitées, qui ont une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de la science, de la conservation ou de la beauté naturelle.

Le patrimoine mixte culturel et naturel

Des biens sont considérés comme « patrimoine mixte culturel et naturel » s'ils répondent à une partie ou à l'ensemble des définitions du patrimoine culturel et naturel figurant aux articles 1 et 2 de la Convention.

2. Article premier de la convention pour la sauvegarde du patrimoine architectural de l'Europe (Grenade, 3 octobre 1985)

Aux fins de la présente Convention, l'expression « patrimoine architectural » est considérée comme comprenant les biens immeubles suivants :

1- les monuments : toutes réalisations particulièrement remarquables en raison de leur intérêt historique, archéologique, artistique, scientifique, social ou technique, y compris les installations ou les éléments décoratifs faisant partie intégrante de ces réalisations ;

2- les ensembles architecturaux : groupements homogènes de constructions urbaines ou rurales remarquables par leur intérêt historique, archéologique, artistique, scientifique, social ou technique et suffisamment cohérents pour faire l'objet d'une délimitation topographique ;

3- les sites : œuvres combinées de l'homme et de la nature, partiellement construites et constituant des espaces suffisamment caractéristiques et homogènes pour faire l'objet d'une délimitation topographique, remarquables par leur intérêt historique, archéologique, artistique, scientifique, social ou technique.

3. Définitions de certaines expressions contenues dans la convention pour la protection de la flore, de la faune et des beautés panoramiques naturelles des pays de l'Amérique (ouverte à la signature à l'union panaméricaine à Washington, le 12 octobre 1940)

1. L'expression « parcs nationaux » signifie : les régions établies pour la protection et la conservation des beautés panoramiques naturelles, de la flore et de la faune à caractéristiques nationales, et dont le public pourra jouir davantage lorsqu'elles seront placées sous la surveillance officielle.

2. L'expression « réserves nationales » signifie : Les régions établies pour la conservation et l'utilisation des richesses nationales sous la surveillance officielle, et dans lesquelles il sera donné à la flore et à la faune la plus grande protection possible, en tenant compte des fins pour lesquelles seront établies ces réserves.

3. L'expression « monuments naturels » signifie : Les régions, les objets ou les espèces vivantes animales ou végétales ayant une valeur esthétique, historique ou scientifique, auxquelles sera donnée une protection absolue. Les monuments naturels sont établis dans le but de conserver soit un objet déterminé, soit une espèce déterminée de flore ou de faune, en déclarant qu'une région, un objet ou une espèce unique constituent un monument naturel inviolable, sauf pour des études scientifiques dûment autorisées, ou des examens effectués par le gouvernement.

4. Extrait des Orientations devant guider la mise en œuvre de la Convention du patrimoine mondial.

Un bien peut être considéré de valeur exceptionnelle et universelle, s'il répond à certains de ces critères :

(i) Représenter un chef-d'œuvre du génie créateur humain ;

(ii) Témoigner d'un échange d'influences considérable pendant une période donnée ou dans une aire culturelle déterminée, sur le développement de l'architecture ou de la technologie, des arts monumentaux, de la planification des villes ou de la création de paysages.

(iii) Apporter un témoignage unique ou du moins exceptionnel sur une tradition culturelle ou une civilisation vivante ou disparue ;

(iv) Offrir un exemple éminent d'un type de construction ou d'ensemble architectural ou technologique ou de paysage illustrant une période ou des périodes significative(s) de l'histoire humaine ;

(v) Etre un exemple éminent d'établissement humain traditionnel, de l'utilisation traditionnelle du territoire ou de la mer, qui soit représentatif d'une culture (ou de cultures), ou de l'interaction humaine avec l'environnement, spécialement quand celui-ci est devenu vulnérable sous l'impact d'une mutation irréversible ;

(vi) Etre directement ou matériellement associé à des événements ou des traditions vivantes, des idées, des croyances ou des œuvres artistiques et littéraires ayant une signification universelle exceptionnelle (le Comité considère que ce critère doit de préférence être utilisé conjointement avec d'autres critères) ;

(vii) Représenter des phénomènes naturels remarquables ou des aires d'une beauté naturelle et d'une importance esthétique exceptionnelles ;

(viii) Etre des exemples éminemment représentatifs des grands stades de l'histoire de la terre, y compris le témoignage de la vie, de processus géologiques en cours dans le développement des formes terrestres ou d'éléments géomorphiques ou physiographiques ayant une grande signification ;

(ix) Etre des exemples éminemment représentatifs de processus écologiques et biologiques en cours dans l'évolution et le développement des écosystèmes et communautés de plantes et d'animaux terrestres, aquatiques, côtiers et marins ;

(x) Contenir les habitats naturels les plus représentatifs et les plus importants pour la conservation in situ de la diversité biologique, y compris ceux où survivent des espèces menacées ayant une valeur universelle exceptionnelle du point de vue de la science ou de la conservation.

Ces critères étaient précédemment présentés sous forme de deux ensembles séparés de critères – les critères (i)-(vi) Pour le patrimoine culturel et (i)-(iv) pour le patrimoine naturel. La 6e session extraordinaire du Comité du patrimoine mondial a décidé de classer ensemble les dix critères (Décision 6 EXT.COM 5.1)

2. Textes

Texte n :1

Le fabuleux périple d'Hannon

(L'expédition d'Hannon aurait eu lieu entre 475 et 450 avant J.-C.)

« Il a plu aux Carthaginois de faire naviguer Hannon au-delà des colonnes d'Hercule pour y fonder des villes lybo-phéniciennes. C'est pourquoi il accomplit ce voyage à la tête d'une flotte de soixante navires à cinquante rameurs emmenant avec lui trente mille hommes ou femmes, des vivres et des marchandises.

Quand nous eûmes dépassé les colonnes d'Hercule, et après une navigation de deux jours, nous fondâmes une ville à laquelle nous donnâmes le nom de Thymaterion ; elle dominait une vaste plaine.

De là nous prîmes vers l'ouest et nous ralliâmes près de Cap libyen des Soloeis couvert d'épaisses forêts. En ce lieu nous élevâmes un temple à Neptune et nous continuâmes ensuite notre voyage vers l'Ouest. Après une demi-journée, nous

parvînmes à un lac situé non loin de la mer et couvert de joncs élevés ou paissaient un grand nombre d'éléphants et de bêtes féroces.

Nous dépassâmes ce lac dans une journée de course et nous peuplâmes de nouveaux colons les villes du littoral : Karikon, Gytte, Mélitta et Arambys. De là nous entrâmes dans l'embouchure de Lixus, grand fleuve qui vient de l'intérieur de la Libye. Les lixites, peuplade nomade, faisait paître leurs troupeaux sur le bord de ce fleuve. Nous établîmes des rapports d'amitiés avec ce peuple au milieu duquel nous séjournâmes quelque temps.

Plus loin dans l'intérieur des terres se trouvent des Ethiopiens, peuples inhospitalier habitant une région remplie de bêtes sauvages et entrecoupée de hautes montagnes où le Lixus prend sa source ; dit-on. Au milieu de ces montagnes vivent des hommes d'une structure particulière appelés Troglodytes. Les lixites prétendent qu'ils sont plus rapides à la course que les chevaux.

Nous prîmes des interprètes chez les lixites et nous longeâmes pendant douze jours, dans la direction du sud, des côtes désertes, puis ensuite nous naviguâmes pendant un jour vers l'Est ; en cet endroit au fond d'un golfe, nous découvrîmes une petite île de cinq stades de circuit à laquelle nous donnâmes le nom de Cerné et où nous fondâmes une colonie. La durée de la traversée de Carthage aux colonnes d'Hercules et de ce point à Cerné est la même.

De là, après avoir navigué à l'embouchure d'un grand fleuve appelé Chrétès, nous entrâmes dans un lac dans lequel se trouvaient trois îles plus grandes que Cerné. Nous les dépassâmes et après une journée de navigation, nous atteignîmes l'extrémité du lac, dominée par des hautes montagnes habitées par des hommes sauvages, couverts de peaux de bêtes féroces, qui à notre approche nous jetèrent des pierres et nous empêchèrent de débarquer.

En continuant notre navigation, nous atteignîmes un autre fleuve...fourmillant de crocodiles et d'hippopotames. De là, nous revînmes sur nos pas et nous regagnâmes Cerné.

De là, nous naviguâmes pendant douze jours du côté du sud en longeant une côte habitée par des Ethiopiens qui prirent la fuite à notre vue. Les Lixites qui étaient avec nous ne comprenaient pas leur langage. Le dernier jour, nous débarquâmes au pied de hautes montagnes boisées. Les arbres étaient d'essences diverses et leur bois odoriférant.

Nous côtoyâmes ces montagnes pendant deux jours et nous atteignîmes un golfe immense dont les deux côtés étaient en pleine... Nous fîmes de l'eau et, après avoir côtoyé cette région pendant cinq jours nous entrâmes dans un grand golfe que les interprètes nous dirent s'appeler la corne du couchant. Dans ce golfe était une île spacieuse ; dans cette île un lac salé, renfermant une autre île. Nous y débarquâmes et pendant le jour nous n'y vîmes que des forêts, mais pendant la nuit, nous aperçûmes de grands feux et nous entendîmes un grand bruit de trompettes et de cymbales, où se mêlaient de grandes clameurs. Alors la frayeur nous gagna et les prêtres nous conseillèrent d'abandonner l'île. »

Périple d'Hannon, roi des Carthaginois, trad. PH. CAZENEUVE, Tunis, 1889, cité dans C. Coquery, la découverte de l'Afrique, Paris, Julliard 1965.

Texte n :2

Le récit de Scylax

(Périple entrepris autour du IIIème siècle avant J.-C.)

« De Carthage aux colonnes d'Hercule, dans d'excellentes conditions de navigation on compte sept jours et sept nuit... ».

« La traversée, le long de la côte, des Colonnes d'Hercule au Cap d'Hermès, dure deux jours. Du Cap Hermès au Cap Soloeis, elle en dure trois ; du Cap Soloeis à Cerné elle dure sept jours. Toute cette traversée des colonnes d'Hercule à Cerné est donc de douze jours. Pour ce qui est au-delà de Cerné, on ne peut y parvenir à cause des bas-fonds, de la vase et des algues. Ces algues sont larges d'une palme, pointues par en haut et piquantes. Les commerçants sont phéniciens ; quand ils arrivent à Cerné, ils amarrent leurs vaisseaux ronds, et dressent des tentes dans l'île. Ils déchargent leurs cargaisons et la transportent dans à terre dans de petites embarcations. Il y'a là des Ethiopiens avec qui ils font des échanges. Ils échangent leurs marchandises contre des peaux de cerfs, de lions et de léopards, contre des peaux ou des défenses d'éléphants, contre des peaux d'animaux domestiques. Les Ethiopiens se parent de tatouages et boivent dans des coupes d'ivoire. Leurs femmes se parent de colliers d'ivoire... Ces Ethiopiens sont les hommes les plus grands que nous connaissions ; leur taille dépasse quatre coudées ; certains même atteignent cinq coudées. Ils portent la barbe et ont de beaux cheveux... Ils sont bons cavaliers, lancent le javelot, et sont bons archers. Ils se servent aussi de traits durcis au feu. Les commerçants phéniciens leur apportent de l'onguent, de la pierre d'Egypte, des poteries attiques, des congés (grands récipients). On vend ces poteries à la fête des congés. Ces Ethiopiens mangent de la viande et boivent du lait, ils font beaucoup de vin de leurs vignes que les phéniciens exportent. Ils ont aussi une grande ville où vont les vaisseaux des marchands phéniciens. Certains prétendent que ces Ethiopiens s'étendent de là jusqu'en Egypte sans interruption, que cette mer est continue et que la Libye est une péninsule. »

ROGET, Textes anciens sur le Maroc, pp. 19 et 20, Collection Budé, Les Belles Lettres.

Texte n :3

Inscription de volubilis sur un traité avec un prince indigène (le prince des Baquates) (13 avril, 280 après J.-C.)

« A Jupiter très bon et très grand, aux dieux et déesses immortels et au génie de l'empereur César Marcus Aurélius PROBUS Auguste, à cause de la longue paix conservée avec Julius Neffus et maintenant après la conférence tenue avec Julius Mirzil, frère de ce même Nuffus roi des Baquates, Clementius Valerius Marcellinus, homme très parfait, gouverneur de la province de Maurétanie

Tingitane, après avoir confirmé la paix a posé et dédié cet autel, aux ides d'Avril sous le consulat de Massala et de Gartus. »

Frezouls, Bulletin d'Archéologie Marocaine, II, 1957

Texte n :4

Description du Maroc par Pline l'Ancien (23-79 après J.-C.)

En Afrique, on trouve d'abord les pays appelés : Maurétanies, jusqu'à C. César, fils de Germanicus (Caligula), ce furent des royaumes ; sa cruauté les divisa en deux provinces. Le Cap extrême sur l'Océan se nomme en grec Ampelusia. Il y'a eu autrefois les villes de Lissa et de Cotta au-delà des colonnes d'Hercule, de nos jours on trouve Tingi, fondée par Antée ; depuis que Claude en a fait une colonie elle porte le nom de Traducta Julia. Elle est à 30 000 pas (1000 pas = env.800 m) par le trajet le plus court, de Baelo en Bétique. A 25 000 pas de Tingi, sur les bords de l'Océan, se trouve la colonie d'Auguste appelé Julia Constantia, exempte de l'autorité des rois et placée sous la juridiction de la Bétique ; à 35 000 pas de Zilis et Lixos dont Claude fait une colonie, elle fut pour les Anciens, sujet de légendes extraordinaires. Là ils situaient les palais d'Antée, son combat avec Hercule, les jardins des Hespérides. La mer y pénètre dans un estuaire, formant un méandre sinueux ; c'est par ce détail géographique que l'on explique aujourd'hui les dragons qui gardaient le jardin.

Il y reste un autel d'Hercule, mais le fameux bois aux pommes d'or, objets des légendes, n'y a laissé que des oliviers sauvages. On s'étonnera certes moins des inventions prodigieuses de la Grèce au sujet de ces jardins et du fleuve Lixus, si on pense que nos écrivains ont écrit récemment encore à leur sujet des récits aussi extravagants. A les en croire, cette ville de Lixos a été très puissante et plus grande que la grande Carthage, en outre elle est située à l'opposite de Carthage et à une distance quasi infinie de Tingi sans parler de tous ces racontars que Cornélius Népos a crus avec tant d'avidité.

A 40000 pas de Lixus, dans l'intérieur des terres est une autre colonie d'Auguste, Babba, appelée Julia Campestris ; et une troisième, Banasa, à 75000 pas, surnommée Valentia. A 35000 pas de Valentia, la ville forte de Volublis, à égale distance des deux mers. D'autre part sur la côte, à 50000 pas de Lixus, le fleuve Sububus (Sebou), qui coule de Banasa, fleuve magnifique et navigable.

A 50000 pas du Sububus, la ville de Sala, sur le fleuve du même nom, déjà voisine des déserts et infestée par des troupeaux d'éléphants et beaucoup plus encore par le peuple des Autololes, qu'il faut traverser pour aller au mont Atlas, le plus fabuleux de l'Afrique... la distance qui nous sépare de l'Atlas est immense et inconnue.

Pline l'Ancien, *Livre V*, pub. Par Roget, opus cité.

Texte n : 5

Oqba au Maghreb extrême (l'actuel Maroc)

Quand il eut terminé avec le Maghreb Moyen, Oqba pénétra dans le Maghreb extrême. Cela se passait en 62 (681-682). Oqba fut le premier gouverneur musulman de la nation arabe qui pénétra dans ce pays. Il arriva à Tanger, ville à la tête de laquelle il trouva Yulian. Celui-ci fit la paix avec lui. Oqba partit ensuite pour la ville de Oualila, à proximité du lieu où Fès devait être fondée, mais à une époque antérieure à la fondation de Fès. Il y trouva des ressemblances de berbères qu'il combattit, il les mit en déroute et les poursuivit jusqu'à Draa. De là il descendit au pays du Sahara jusqu'à Ighir an Yattouf (Cap Ghir ?). On dit également qu'il revint du Sous al-adna, c'est-à-dire du Pays de draa vers Tlemcen. Il pénétra dans le pays des Sanhaja qui, dit-on, se soumit à lui sans le combattre... Il mit le siège devant Aghmat et y trouva des berbères chrétiens. Il bloqua cette ville et finit par la conquérir. Puis il mit le siège devant Madinat Naffis, cette ville se trouvait ... (dans) un lieu qu'aujourd'hui encore on appelle al-Madina et qui se trouve sur le Ouadi Naffis. Oqba partit du Ouadi Naffis et fit route vers le Ouadi Sous. Là il envoya des messages aux tribus des Guezoula. Elles arrivèrent à l'Ouadi Sous, embrassèrent l'islam et s'en retournèrent. De son côté Oqba fit demi-tour et traversa le pays des Haha et de Regrega, puis celui des Saouda et s'arrêta au lieu dit Chakir (Sidi Chiker ?) où, à ce qu'on dit, il laissa Chakir. Puis il poursuivit vers Tanasmast des Bani Magir ou, dit-on, Toussoufra. Puis il atteignit Izaroual dont la population se soumit à lui sans combat. Il gagna ensuite Sarno où il s'aperçut que l'on fomentait un complot afin de le tuer. Il livra combat aux habitants et un grand nombre de ses compagnons furent tués. A la fin, il mit ses ennemis en déroute ; ceux-ci s'avançant devant lui finirent par se joindre à un groupe de *haskoura* qui n'avait pas embrassé l'islam, au lieu dit al Mazh, dans le pays de Haskoura. Oqba leur livra combat et perdit dans cette rencontre un grand nombre de ses compagnons.

Oqba traversa ensuite le Ouadi Oum Rabi et poursuivit sa route jusqu'au Maghreb Moyen. »

Ibn Idhari, *Kitab al Bayan al Maghreb*, trad. Levi-Provençal (Arabica I), 1954, pp 38-39, Carbonnel, éd., Alger.

Texte n : 6

Moussa Ibn Noçair

« Moussa poursuivit sa marche guerrière d'Ifriqiya vers Tanger, car les berbères, par peur des arabes se retiraient vers l'ouest. La poursuite à laquelle il se livra lui permit d'en tuer une grande quantité et de faire de nombreux prisonniers. Il arriva ainsi jusqu'au Sous al Adna c'est-à-dire au pays de Draa. Les berbères accablés, lui ayant alors demandé quartier et s'étant soumis, il leur donna un chef. Comme gouverneur de Tanger et des environs il nomma Tarik, son client, à qui il confia un corps de 17000 arabes et de 12000 berbères, ceux-là ayant l'ordre d'enseigner à ceux-ci le coran et de les mettre en courant de la religion...

« D'après ibn el K'att'an, on raconte que Moussa ibn Noçair, sitôt après avoir en ladite année été investi par El Walid, envoya à des tribus berbères Zor'a ibn Abou Moudrik, qui n'eut pas à subir d'hostilité de leur part, ces peuples se rendirent à composition et il envoya leurs chefs à Mouça qui exigea d'eux des otages...quand ibn Moudrik amena les otages des Maçmouda, Mouça les réunit aux otages berbères qu'il s'était fait en Ifriqiya et au Maghreb et qui se trouvaient à Tanger : il les mit sous les ordres de son client Tarik qui plus tard envahit l'Espagne avec eux. Dix-sept arabes furent ainsi laissés par Mouça à l'effet d'instruire ces berbères dans le coran et les préceptes de l'islam. Oqba avait déjà laissé dans le même but quelques-uns de ses compagnons, parmi lesquels Chakir et d'autres...

« On orienta dans la direction de la Mecque les temples élevés par les polythéistes et l'on installa des chaires à prêcher dans les mosquées des communautés. Alors fut élevée la mosquée d'Aghmat Haylana. »

Ibn Idhari, *Kitab al Bayan al Maghreb*, trad. Fagnan, Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, Alger 1901. Carbonnel éd.

Texte n : 7

Idris I au Maghreb

« Idris Ibn Abdallah, arrivé au Maghreb en 170 (786 ap. J.-C.) avec son client Rachid, se fixa d'abord dans l'antique ville de Oualila, puis s'installa en 172 (788 ap.J.-C.) chez Ish'ak ibn Mohamed ibn Abd el Hamid. Les tribus berbères le prirent pour chef et lui prêtèrent obéissance, ce qui fut la cause qu'Haroun ar rachid, l'ayant appris, envoya un de ses affidés, nommé ech Chammakh avec mission de l'empoisonner ; c'est ce que fit cet homme, qui s'enfuit ensuite en Orient. A la suite de la mort d'Idris survenue en 175 (791 ap. J.-C.) le commandement fut exercé par son affranchi Rachid ; puis Kenza, concubine berbère du prince défunt accoucha d'un fils qui reçut le même nom que son père. »

Ibn Idhari, *Bayan al Maghreb*, Alger 1901-1904, page 304 carbonnel éd.

Texte n : 8

Idris II

« Après la mort d'Idris, les Awraba et les autres tribus berbères reconnurent pour souverain l'enfant qui devait bientôt naître de sa concubine Kenza. Ils l'élevèrent avec le plus grand soin, et en 188 (804 ap.J.-C..) ils lui jurèrent fidélité dans la mosquée d'Oualila. Ce prince qu'on appela Idris el Asghar (Idris le jeune) avait alors onze ans et se trouvait sous la tutelle d'Abou Khaled Yazid Ibn el Yas el Abdi, car Ibn el Aghleb était parvenu, deux années auparavant, à faire assassiner Rachid. Quant Idris eut atteint l'âge de la majorité, on lui renouvela le serment de fidélité, et, ayant, ainsi établi de nouveau l'autorité de la dynastie, on lui soumit toutes les villes du Maghreb. Idris avait pour vizir un membre de la tribu (arabe) d'Azd appelé Mosad ibn Omeyr et surnommé el Meldjourn... Plus de cinq cents guerriers appartenant à diverses tribus arabes établies au Maghreb et en Espagne se

mirent aux ordres d'Idris II, lui formèrent un corps de serviteurs dévoués et méritèrent toute sa confiance à l'exclusion des berbères. L'appui de cette troupe contribua beaucoup à l'agrandissement de son autorité...

En l'an 192 (807, 808 ap.J.-C.) Idris fit mourir Ishaq Ibn Mahmoud, chef des Awraba, ayant découvert qu'il entretenait des intelligences avec Ibrahim Ibn Al-aghlab.

La ville d'Oualila ne pouvant plus suffire au nombre toujours croissant des troupes et d'autres serviteurs de l'empire, Idris chercha un emplacement pour y fonder une nouvelle capitale. »

Ibn Khaldoun, Histoire des berbères, trad. de Slane, t.II, p. 561 (Paris, Geuther).

Texte n : 9

Le commerce muet de l'or

(Rapporté par Hérodote)

« Les carthaginois racontent encore ceci : il y'a en Libye, au-delà des colonnes d'Hercule un pays qu'habitent des hommes. Lorsque les carthaginois arrivent chez ces peuplades, ils déchargent leurs marchandises, les rongent au long du rivage, puis remontent à bord et allument des feux pour faire voir la fumée. Lorsque les indigènes voient le fumée, ils viennent sur le bord de la mer, placent de l'or vis-à-vis des marchandises et s'éloignent. Les Carthaginois débarquent alors et vont se rendre compte : si l'or leur semble égal au prix des marchandises, ils le prennent et s'en vont, sinon ils remontent à bord et attendent. Alors les indigènes reviennent et ajoutent de l'or à celui qu'ils ont mis jusqu'à ce qu'ils soient d'accord. Ni les uns ni les autres ne sont malhonnêtes : les Carthaginois ne touchent pas à l'or tant qu'il ne leur paraît pas payer leurs marchandises et les indigènes ne touchent pas aux marchandises avant que les Carthaginois n'aient pris l'or. »

Hérodote IV, 196, pub. Par Roget, op. cit.p.17